

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04341 7351

JOHN M. KELLY LIBRARY




Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

XIV

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

—
TOME NEUVIÈME



Tous droits réservés

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRÉS

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE M^{SC} PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME NEUVIÈME

MOIS DE SEPTEMBRE



BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1873

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

1547
7419
.A3
F86
F8

51-0828



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE

SAINTE ISABELLE DE FRANCE

FONDATRICE DU MONASTÈRE DE LONGCHAMPS

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Son enfance. — Elle tombe malade. — Sa résolution de rester vierge. — Son humilité, sa dévotion, son amour pour Dieu et pour le prochain. — Ses tribulations.

Isabelle de France était, par sa noblesse et par la gloire de ses parents et de ses ancêtres, la plus illustre princesse de son siècle, puisque Dieu lui avait donné pour aïeul Philippe-Auguste, pour père Louis VIII, pour mère Blanche de Castille, et que saint Louis était son frère. Après la mort de son père, elle fut mise sous la tutelle de la reine sa mère, qui eut pour elle une merveilleuse tendresse, et en prit tout le soin que méritait une fille si chérie du ciel. Dès sa plus tendre enfance, cette pieuse princesse fut touchée et animée de Dieu. Etant encore à la mamelle, elle reje-

taït toutes les bagatelles qu'on lui montrait pour la divertir ; mais quand on lui présentait une image de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, ou de quelque autre Saint, c'était alors qu'elle faisait paraître sa joie : elle la prenait dans ses mains et la baisait avec des sentiments de dévotion qui surprenaient tout le monde.

La pompe et le luxe de la cour ne firent jamais aucune impression sur son cœur ; elle déclara un jour à une bonne religieuse, que si, pour obéir à la reine sa mère et ne pas paraître trop sauvage aux autres princesses ses parentes, elle était quelquefois contrainte de se laisser parler, c'était entièrement contre son gré, et qu'elle n'y prenait pas la moindre satisfaction. Elle eut dès sa plus tendre jeunesse de si grandes communications avec Dieu, et elle s'occupait à l'oraison avec tant de zèle et de ferveur, la nuit et le jour, qu'elle était quelquefois ravie en extase.

Elle joignit bientôt l'abstinence à l'oraison, et elle la pratiquait dès son enfance avec tant de rigueur, que madame de Bensemont, sa gouvernante, assurait que ce qu'elle mangeait n'était pas capable de nourrir un corps humain sans miracle. La reine, sa mère, admirait une vertu si généreuse dans un âge si délicat ; elle était pourtant touchée de compassion de voir qu'elle traitait sa chair innocente avec tant de sévérité. Et, comme elle savait qu'elle avait une inclination à faire l'aumône, elle tentait de modérer cet esprit de pénitence par le motif de la charité ; car elle l'invitait quelquefois à manger, en lui promettant que, si elle le faisait, elle lui donnerait de l'argent pour distribuer

aux pauvres. Ce combat de vertus fit quelque impression sur l'âme d'Isabelle ; mais, ne voulant pas satisfaire son corps au préjudice de son esprit, elle supplia la reine de favoriser ses inclinations à faire l'aumône par d'autres moyens que ceux qui étaient incompatibles avec le jeûne ; si bien qu'elle ne quitta point la coutume qu'elle avait de jeûner trois fois la semaine, outre les jeûnes ordonnés par l'Eglise. Voilà par où les saints ont toujours commencé le grand ouvrage de leur perfection.

Pour éviter toute oisiveté, notre jeune princesse apprit, dès son bas âge, à lire, à écrire et à faire quantité de petits ouvrages ordinaires à son sexe, auxquels elle s'occupait dans son cabinet, avec ses demoiselles, sans jamais y souffrir aucun homme. Elle ne se borna pas à ces connaissances ; elle apprit aussi la langue latine, qui était dès lors une langue morte, et la reine sa mère le lui permit, parce que, voyant qu'elle avait un esprit sage, humble, modéré et rempli de pudeur, elle se persuada aisément que cette langue ne servirait qu'à lui faire mieux pénétrer les vérités du salut, par la lecture de tant de beaux traités spirituels des saints Pères, qui ne se trouvaient point alors en notre langue.

La vivacité et la grande occupation de son esprit, avec le peu de soin qu'elle prenait de son corps, la firent tomber dans une maladie extrême. Cet accident toucha sensiblement le cœur du roi, des deux reines et de toute la cour ; ils craignaient de perdre une personne d'un si rare mérite ; on ordonna partout des prières publiques pour elle, et mille bouches furent

ouvertes sur les autels pour demander à Dieu sa guérison et sa vie. Il y avait en ce temps-là, au bourg de Nanterre, une personne qui vivait en réputation de sainteté et qui passait pour avoir le don de prophétie. La reine-mère, qui en faisait une estime particulière, lui envoya un exprès de Saint-Germain en Laye, où était la malade, pour la supplier de joindre en cette occasion ses prières à celles de toutes les personnes vertueuses du royaume, et de lui faire savoir quelle serait l'issue de la maladie de sa fille. Cette sainte répondit qu'elle n'en mourrait pas, et qu'au contraire, elle recouvrerait bientôt une parfaite santé ; mais que ni Sa Majesté, ni le roi, son fils, ne la devaient plus compter au nombre des vivants, parce que, pendant tout le reste de ses jours, elle serait morte au monde, et ne vivrait plus que pour le Roi du ciel, qui l'avait choisie pour son épouse.

On vit bientôt la vérité de ces paroles ; car notre sainte s'attacha à ce céleste Epoux : elle était pourtant recherchée en mariage par Conrad, roi de Jérusalem, fils, et depuis successeur de l'empereur Frédéric II. Le roi et les reines souhaitaient extrêmement cette alliance, qu'ils jugeaient très-avantageuse à la maison de France ; le pape même, Innocent IV, la désirait pour le bien de toute la chrétienté, comme il le lui témoigna par une lettre qu'il lui écrivit exprès ; elle refusa néanmoins toujours avec constance, mais d'une manière si humble et si judicieuse, que Sa Sainteté, ayant connu par sa réponse que sa vocation venait de Dieu, changea de sentiment et la confirma dans la pieuse résolution qu'elle avait prise de vivre dans

l'état de virginité perpétuelle, sans pourtant quitter le monde, ni embrasser aucune congrégation ni institut.

Sainte Isabelle forma toute sa conduite, sur quatre grandes vertus : la *vérité*, l'*humilité*, la *dévotion* et la *charité*. Nous n'entendons pas par la *vérité*, cette vertu commune qui consiste à ne point mentir ; mais une vérité plus noble et plus relevée, qui consiste dans un juste accord de nos sentiments, de nos mœurs et de nos paroles, avec les conceptions, les volontés et les ordres de Dieu. Notre illustre princesse s'accoutuma, dès sa plus tendre jeunesse, à une parfaite sincérité dans ses sentiments, à une grande droiture d'âme, et à bien régler les affections de son cœur. Ses paroles répondaient à la pureté de son esprit, et elles étaient toujours si véritables, qu'on n'y remarquait jamais de déguisement, de flatterie, ni de médisance. Elle ne pouvait non plus souffrir le mensonge dans les autres ; lorsqu'elle était sur le point de faire ses aumônes, elle envoyait sœur Agnès, qui était pour lors sa domestique, afin d'empêcher les pauvres de mentir en sa présence.

Son humilité fut extrême ; car elle descendait au plus profond des abîmes de ce vide spirituel, où les docteurs mystiques ont toujours placé le trône de cette sublime vertu. Elle se persuadait qu'elle ne pourrait jamais rien faire qui fût agréable à Dieu, si elle ne s'estimait moins que rien. La noblesse de sa naissance, qu'elle tirait de tant de rois, les triomphes de son aïeul, les victoires du roi son père, et la majesté de son frère, qui était pour lors le plus grand roi de l'univers, les richesses de sa maison, les honneurs qui venaient

fondre de tous côtés à ses pieds, la beauté, les grâces dont elle était ornée, tous ces avantages n'étaient que de petits atomes qui se perdaient aux rayons de ce grand jour dont Dieu avait éclairé son âme. En un mot, elle garda toujours les quatre points principaux de cette sainte humilité, qui consistent à mépriser le monde, à ne mépriser personne, à se mépriser soi-même, et enfin, à mépriser le mépris même.

Quoiqu'elle eût tant d'horreur du monde en général et de toutes ses pompes, ses grandeurs et ses plaisirs, il n'y avait personne en particulier pour qui elle n'eût de l'estime et de l'amour ; et comme elle envisageait en chacun l'image de Dieu, elle recevait avec une bonté incroyable les moindres personnes qui l'abordaient. On ne l'entendait jamais parler d'un ton impérieux ; elle traitait au contraire ses propres domestiques avec une douceur qui les ravissait et lui attirait leur admiration et leurs respects. Si elle avait de la rigueur, ce n'était que pour elle-même : tandis qu'elle excusait tous les autres, elle ne se pouvait rien pardonner. Elle se persécutait comme une ennemie, et tout ce que le monde estimait en elle, elle en faisait l'objet de son dédain, et ressentait une joie intérieure quand elle se voyait déshonorée, ne mettant sa gloire que dans la participation aux opprobres de son Sauveur.

Sa dévotion était un modèle sur lequel les âmes les plus parfaites pouvaient se régler. Elle se levait longtemps avant le jour pour faire ses prières et ses autres exercices spirituels, dans lesquels elle persévérerait ordinairement jusqu'à midi, et, en Carême, jusqu'à trois heures, différant jusqu'à ce temps-là de prendre aucun

aliment. Lorsqu'elle sortait de son cabinet, on voyait à ses yeux qu'elle venait de fondre en larmes au pied du Crucifix. Elle avait la conscience si tendre, qu'elle se confessait tous les jours avec des sanglots et une componction surprenante. Elle prenait souvent la discipline, mais avec tant de rigueur, que presque tous ses habits étaient teints de son sang. Les bons livres faisaient ses plus délicieux entretiens, et la sainte Ecriture lui plaisait plus que toute autre chose.

Son amour pour Dieu et pour le prochain était très-ardent et très-actif ; car, ne se contentant pas d'une charité oisive, elle en faisait paraître les effets sur les malheureux, auxquels elle faisait de continuelles profusions de ses biens. Tous les jours, avant son dîner, elle faisait entrer quantité de pauvres dans sa chambre, et, après leur avoir fait ses largesses, elle les servait à table avec une bonté et une grâce qui charmaient tout le monde. Après le dîner, elle visitait les malades et les personnes affligées, afin de les soulager dans leurs infirmités, ou de les consoler dans leurs peines ; et, tout le temps qui lui restait, elle l'employait à travailler tantôt pour l'ornement des autels, tantôt pour le besoin des pauvres et l'ameublement des hôpitaux.

Le roi saint Louis, son frère, lui rendant un jour visite, lui demanda un voile qu'elle avait filé de ses propres mains ; mais elle lui répondit qu'il était destiné à un plus grand seigneur que lui ; et, le même jour, elle l'envoya à une pauvre femme malade qu'elle visitait souvent. Quelques dames l'ayant découvert, le rachetèrent ; et il tomba plus tard entre les mains des religieuses de l'abbaye de Saint-Antoine, qui le con-

servaient encore, en 1685, comme une précieuse relique, dans un bras d'argent enrichi de pierreries.

Les aumônes qu'elle faisait tous les jours, avec tant de profusion, n'étaient pas restreintes au seul royaume de France ; son soin s'étendait encore jusqu'au Levant, et elle y entretenait ordinairement dix cavaliers, pour contribuer de sa part aux troupes françaises qui servaient contre les infidèles.

Sa vie, très-sainte et très-innocente, ne fut pas exempte de ces tribulations dont il plaît quelquefois à Dieu d'éprouver les âmes les plus justes, et qui s'attachent à son service avec plus de pureté et de perfection. Elle fut attaquée de plusieurs maladies fort longues et fort violentes ; mais ces douleurs ne lui donnèrent que de la joie, parce qu'elle n'avait point de plus grande satisfaction que de souffrir quelque chose pour son céleste Epoux. Ce qui la toucha davantage, ce furent les mauvais succès des armes chrétiennes au Levant, l'oppression des fidèles de la Terre-Sainte, et la captivité du roi saint Louis, le plus cher et le plus aimable de tous ses frères. Un autre coup, qui lui fut très-sensible, fut la perte de la reine Blanche, sa mère, qui, après avoir si bien élevé le roi son fils, et gouverné avec tant de sagesse et de gloire son royaume pendant sa minorité et son absence, voulut finir de si glorieux jours, couchée par terre, sur une pauvre paille, où elle reçut les derniers Sacrements de l'Eglise, avec une dévotion qui fit fondre en larmes tous les assistants et, plus que tous, sa chère Isabelle.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Elle fonde un couvent à Longchamps. — Extase de notre sainte. — Sa sainte mort. — Réflexion. — Culte et reliques.

Cette mort acheva de dégoûter entièrement notre sainte princesse du séjour de la cour et du monde ; dès que le roi, son frère, fut revenu de son voyage d'outremer, elle résolut de se retirer tout à fait. Elle délibéra si elle devait faire bâtir un monastère de religieuses, pour y passer le reste de ses jours, ou seulement un hôpital, pour y vaquer à l'assistance des pauvres et des malades. Le docteur Emery, chancelier de l'Université de Paris et son directeur, qu'elle consulta sur cette affaire, lui conseilla de faire plutôt bâtir un couvent. Elle suivit cet avis et résolut de fonder une maison de filles de l'Ordre de Saint-François. Un dessein de cette importance ne pouvait pas s'exécuter sans qu'elle le communiquât au roi, son frère, et qu'elle eût son consentement. Elle choisit le temps où il était le plus en repos dans son cabinet : là, se jetant à ses pieds, selon sa coutume, elle le supplia d'agréer son entreprise. Le saint roi, qui était plein de piété envers Dieu et de tendresse pour sa sœur, après l'avoir fait lever et asseoir auprès de lui, non-seulement lui donna son agrément, mais lui promit aussi de contribuer de tout son possible à un si pieux dessein.

La princesse le remercia très-humblement de cette grâce, et, après avoir recommandé son affaire à Dieu, elle commença à mettre la main à l'œuvre. Sa première application fut de faire dresser des statuts con-

formes à la Règle de Sainte-Claire, qu'elle voulait donner à ses religieuses. Six des plus savants et des plus pieux de l'Ordre de Saint-François prirent ce soin, savoir : saint Bonaventure, docteur de l'Eglise et depuis cardinal ; frère Eudes Rigault, depuis archevêque de Rouen ; frère Guillaume Millençonne ; frère Geoffroy Marsais et frère Guillaume Archambault ; et ils y travaillèrent avec autant de soin que s'il eût été question de fonder une grande monarchie.

Dès qu'ils eurent dressé le formulaire de cette Règle, la sainte l'envoya au pape Alexandre IV qui la confirma mais, peu de temps après, ces nouvelles constitutions se trouvèrent si austères et si difficiles dans leur pratique, qu'elles semblaient plutôt faites pour accabler la nature que pour la mortifier. Le roi saint Louis, qui eut pitié de ces pauvres religieuses, pria le pape Urbain IV d'y apporter quelque adoucissement. Le Pape le fit lorsque le cardinal de Sainte-Cécile en eut réglé les articles ; et c'est de là que les religieuses qui suivent cette Règle sagement mitigée, sont appelées *Urbanistes*.

Enfin, sainte Isabelle choisit, pour le séjour de ses filles, la solitude de Longchamps, à deux lieues de Paris, sur le bord de la Seine, au-dessous du bois de Boulogne, et au même lieu où les Dryades avaient été adorées par la superstition de l'antiquité. Elle y plaça des âmes célestes qui remplirent tout le pays de bénédictions. Saint Louis, accompagné de la reine son épouse et du dauphin, suivi des princes, des seigneurs de sa cour et d'un grand concours de peuple, y fit planter la croix par l'évêque du diocèse, et y mit lui-

même la première pierre. Cet édifice, moyennant trente mille livres (c'était en ce temps-là une somme considérable), avança si rapidement, qu'en peu de temps on y vit un monastère accompli. Mais ce qui peut faire connaître à tout le monde que cette entreprise était du ciel, c'est que le jour où l'on commença l'ouvrage, trois colombes, d'une blancheur admirable et tout éclatantes de lumière, parurent en l'air au-dessus des assistants, et demeurèrent longtemps à la même place, comme si elles eussent voulu se mettre de la partie. La reine, prenant la princesse par la main, lui dit : « Courage, « ma sœur ; toute l'auguste Trinité se mêle de nos affaires ». La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, de l'an 1260, saint Louis vint pour la seconde fois, avec une grande pompe, dans ce monastère, et y installa les religieuses sous la conduite de sa sœur, Isabelle de France.

La sainte fondatrice ne voulut jamais que son abbaye portât d'autre titre que celui de l'*Humilité de Notre-Dame*, et, comme sœur Agnès, son historienne, lui en demanda la raison, elle lui répondit qu'elle ne trouvait point de nom plus beau ni plus favorable à l'honneur de la sainte Vierge que celui-là, et qu'elle s'étonnait que, parmi tant de congrégations, il n'y en eût point encore qui fût honorée de ce titre. Saint Louis, suivant la permission que le pape lui en avait donnée, et qui était même insérée dans la Règle, entra dans le monastère avec un petit nombre de personnes choisies ; et, s'étant assis dans le chapitre sur un banc, au milieu de toutes les religieuses, il leur fit lui-même une exhortation très-belle et très-pressante sur leur état

et sur la perfection de la vie spirituelle : de quoi sœur Isabelle de France le remercia très-humblement, l'appelant notre très-révéré et saint père, Monseigneur le Roi.

La sainte ne fit point profession de la vie religieuse ; bien qu'elle fût dans l'enclos de cette abbaye de Longchamps, elle demeura toujours néanmoins dans un corps de logis à part et en habit séculier. Sa conduite, en cela, fut très-sage et très-judicieuse : comme elle était sujette à de grandes infirmités, elle avait lieu de craindre que sa faiblesse ne l'obligeât à des dispenses qui n'auraient pas été d'assez grand exemple pour la communauté ; car la règle, avec toute l'amélioration que le pape Urbain IV y avait apportée, ne laissait pas d'être très-austère ; celles qui jouissaient de la meilleure santé ne pouvaient l'observer qu'avec de grands efforts de vertus et de courage. De plus, si elle se fût faite religieuse, elle n'eût jamais pu éviter d'être élue abbesse et supérieure de la maison, puisqu'elle en était la fondatrice et la plus capable de la gouverner : ce que son humilité lui faisait redouter sur toutes choses. Enfin, le bien temporel de sa maison demandait qu'elle en agit de la sorte, parce que, retenant son rang et une partie de ses biens, elle était plus en état de soutenir de son crédit, de la protéger de son autorité et de l'assister de ses aumônes. Sa résolution fut approuvée des personnes les plus éclairées, qui attribuèrent à une grande sagesse ce que d'autres auraient peut-être pris pour un manque de générosité et de ferveur.

Cependant, Isabelle ne laissa pas de vivre comme la plus austère religieuse de Longchamps. Elle était

vêtue d'un simple camelot ; son voile et ses mouchoirs étaient sans dentelle ; elle jeûnait sans cesse, et se donnait très-souvent la discipline avec excès ; elle retint très-peu de personnes auprès d'elle , se servait elle-même dans tous ses besoins, gardait un silence rigoureux, assistait le plus souvent aux offices divins, passait la meilleure partie du jour et de la nuit en oraison, servait les pauvres à son ordinaire et leur faisait de grandes largesses , s'humiliait jusqu'aux pieds de ses servantes, et leur demandait toujours pardon à genoux avant d'aller communier ; enfin , elle portait toutes ses religieuses dans son cœur et prenait un soin particulier de leur avancement spirituel, aussi bien que du temporel de la maison.

Elle passa plus de dix ans en cet état, purifiant toujours de plus en plus son esprit par une vie intellectuelle, jusqu'à ce que, approchant de la Terre promise, c'est-à-dire de la Jérusalem céleste, elle entra, comme un autre Moïse, dans une nuée de gloire, où elle eut des entretiens si doux et si familiers avec Dieu, qu'elle passa plusieurs nuits en contemplation sans pouvoir se coucher. Sœur Agnès, qui en fut avertie, alla à sa chambre pour la supplier de prendre quelque repos ; mais elle la trouva dans un ravissement qui lui ôtait l'usage des sens et de toutes les facultés naturelles, lui rendait le visage plus vermeil que les roses nouvellement écloses et tout brillant d'une lumière céleste. Son confesseur et son chapelain, qui entrèrent aussi dans sa chambre pour le même sujet, furent témoins de la même chose, et ne purent douter que cette excellente épouse de Jésus-Christ ne jouît alors de cette

union d'amour que l'Écriture appelle le baiser du Seigneur, et qui est l'effet du mariage spirituel. Quand elle fut revenue de son extase, elle prononça plusieurs fois ces belles paroles : *Illi soli honor et gloria* : « Que l'honneur et la gloire soient à Dieu seul ».

Quelque temps après, elle eut une révélation distincte du jour de son décès. Alors elle écrivit au pape Clément IV, pour le supplier de lui donner sa bénédiction avant qu'elle partît de ce monde, et de permettre aussi aux princesses de France, de sa parenté, d'assister à ses funérailles et de visiter son sépulcre après sa mort : ce que Sa Sainteté lui accorda par bulle expresse de l'an 1268. Etant ensuite tombée malade, elle reçut le saint Viatique avec dévotion et avec une ferveur qui toucha le cœur de toute l'assemblée ; puis, se tournant vers les religieuses, auxquelles elle avait déjà demandé pardon avec une très-profonde humilité, elle leur dit ce peu de paroles : « Adieu, mes chères sœurs ; « souvenez-vous, dans vos prières, de votre pauvre « Isabelle, qui vous a toujours si tendrement aimées, « et qui ne vous oubliera jamais devant Dieu ». Aussitôt après, elle se fit coucher sur une paille, où elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction. Enfin, tout embrasée des flammes de l'amour divin, et ne respirant plus que les embrassements de son Bien-Aimé, elle rendit son esprit entre ses mains, pour être éternellement couronnée de la gloire : ce qui arriva le 22 février de l'an 1270. Ses filles témoignèrent assez la douleur qu'elles ressentaient de cette perte, par les torrents de larmes qu'elles versèrent. Mais Dieu, qui ne voulait pas les laisser sans consolation, leur fit

entendre plusieurs fois, au milieu de l'air, de la bouche des anges, ces paroles du psaume LXXV^e : *In pace factus est locus ejus*, qui signifiaient qu'elle jouissait de cette paix qui naît de l'heureuse possession du souverain bien.

La vie de sainte Isabelle est une admirable leçon pour toutes sortes d'états et de conditions. Les dames de la cour y apprendront que, pour être dans les engagements du siècle, elles ne doivent pas laisser de s'adonner aux principaux exercices de la piété chrétienne ; que plus elles sont environnées de dangers, plus elles sont obligées à la retraite, à l'oraison, à la mortification de leurs sens, à la pénitence et aux autres pratiques qui soutiennent l'âme et la fortifient contre les embûches du démon ; que l'assistance des pauvres, la visite des hôpitaux et le service des malades n'ont rien qui répugne à leur grandeur, et que, bien loin de se déshonorer en s'abaissant au pied des membres de Jésus-Christ, elles se font, au contraire, beaucoup d'honneur, et s'acquièrent de grands trésors de mérites pour le ciel. Les vierges séculières y apprendront avec combien de soins elles doivent garder la perle inestimable de leur chasteté ; que le jeu, le bal, la comédie et les entretiens des hommes sont des écueils qu'elles doivent fuir, pour n'y point faire de tristes naufrages ; que, de quelque qualité qu'elles soient, la modestie des habits, le silence, la solitude, la lecture spirituelle et la fréquentation des sacrements leur doivent être extrêmement chers, et que, n'étant point engagées à plaire à d'autres qu'à Dieu, il faut qu'elles mettent tous leurs soins à embellir leur âme des

vertus qu'il recherche dans ses épouses. Enfin, les religieuses y apprendront avec combien de zèle elles doivent s'acquitter de toutes les obligations de leur profession ; que, puisque Dieu leur a donné une règle sur laquelle elles seront jugées, elles ne peuvent jamais être trop exactes à l'observer ; que leur vie tout entière doit être une oraison et un amour de Dieu, et que l'unique consolation qu'elles pourront avoir à l'heure de la mort sera de n'avoir aimé que Jésus-Christ, de n'avoir cherché que Jésus-Christ, et d'avoir oublié toutes les créatures, pour mettre en lui tous leurs désirs et toutes leurs affections.

Le corps d'Isabelle, revêtu de l'habit de Sainte-Claire, fut inhumé dans le monastère qu'elle avait fondé, comme elle-même l'avait ordonné. Sa mémoire est demeurée en bénédiction dans tous les siècles suivants. Le pape Léon X fit faire information de ses miracles, et on en vérifia soixante-trois dans les formes ordinaires ; ils sont rapportés par les auteurs de sa vie. Ce pape la déclara bienheureuse par une bulle de l'an 1521, et donna permission aux religieuses de Longchamps d'en faire l'office au 31 août, qui est dans l'octave de saint Louis, bien qu'elle soit décédée le 22 février. Depuis ce temps-là, le pape Urbain VIII, à l'instance de Marie-Elisabeth Mortier, abbesse de cette maison royale, a permis, par un Indult apostolique, de lever de terre ses dépouillés sacrées, qui y avaient reposé près de quatre cents ans, et de les mettre dans une châsse. Cette cérémonie fut faite avec grande pompe, le 4 juin de l'année 1637, par Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, sous le règne de

Louis le Juste, petit-neveu de cette grande sainte, comme descendant en droite ligne de saint Louis, son frère.

On conservait autrefois, dans la célèbre maison de Longchamps, dité de *l'Humilité de Notre-Dame*, avec ses ossements, ses cheveux et sa robe qui était de simple étoffe de laine et de couleur brune, avec ses anneaux d'or, sur l'un desquels étaient gravés ces mots : *Ave, gratia plena*, marque de sa dévotion envers la sainte Vierge. Il s'est fait encore beaucoup de miracles à son tombeau depuis sa béatification ; plusieurs malades ont été guéris par ses mérites, et plusieurs personnes accablées d'afflictions y ont reçu du soulagement et de la consolation dans leurs peines. Sa maison s'est maintenue longtemps dans l'étroite observance de sa règle. En 1685, elle continuait encore de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, non-seulement dans les lieux les plus voisins, mais aussi dans la ville de Paris ; on allait admirer dans ces saintes religieuses l'ancienne innocence et la simplicité de leur premier Institut.

A la Révolution, le monastère de Longchamps a été entièrement détruit, et le lieu qu'il occupait est devenu une ferme. L'église de Saint-Louis-en-l'Île, à Paris, possède une partie des reliques de sainte Isabelle, qu'on expose chaque année, le jour de la fête du saint roi, à la vénération des fidèles.

(*Petits Bollandistes.*)

JEANNE GODOYA

DU TIERS ORDRE

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Une céleste vision la détermine à prendre l'habit du Tiers Ordre. — Ses mortifications. — Extases et visions. — Guérisons miraculeuses. — Sa mort.

Cette épouse de Jésus-Christ, native de Callosa, en Espagne, fut comblée dès sa jeunesse des faveurs de Dieu. Son excellente mère lui avait appris à prier trois fois pour les besoins de la sainte Eglise, le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. Elle était âgée de sept ans, lorsque, ayant fait ce pieux exercice la nuit, elle fut ravie en esprit au ciel par son ange gardien, et vit la gloire des anges et des saints. Racontant ensuite cette vision à son confesseur, elle ne pouvait contenir sa joie. Les célestes impressions qu'elle en reçut firent qu'elle vécut toujours pure de corps et d'âme, comme un ange, sans jamais se souiller d'un seul péché mortel. Le calme et la grâce de son âme brillaient sur son visage et dans ses manières. Dès ses plus tendres années, elle avait pratiqué la mortification ; mais ses austérités redoublèrent lorsqu'elle prit l'habit du Tiers Ordre sous la direction des Frères Mineurs Déchaussés de la province de Saint-Jean-Baptiste.

Son vêtement était d'une étoffe grossière. Elle dormait moitié assise, et la tête appuyée contre une pierre. Du pain et de l'eau composaient toute sa nourriture, et

sa vie n'était qu'un long jeûne. Elle ne portait pas de linge. Elle se serrait le corps avec une ceinture large de quatre doigts, armée de pointes de fer. Elle flagellait rudement son corps, pour mieux mater la nature corrompue. Durant trois ans on ne la vit jamais lever les yeux, ni on ne l'entendit prononcer une parole inutile. Elle ne rompait ce rigoureux silence que si l'amour de Dieu ou du prochain lui en faisait un devoir. Mais sa parole était pénétrante et forte lorsqu'elle s'entretenait des choses célestes ou qu'elle consolait les affligés.

Elle ne sortait pas de la présence de Dieu. Elle demeurait constamment plongée en lui pendant qu'elle exerçait le métier dont elle vivait. Cette conversation avec Dieu lui valut de nombreuses faveurs. Ses extases étaient fréquentes, surtout après la sainte communion. Elle endurait aussi des souffrances extraordinaires, que l'on attribuait à une maladie de cœur, mais qui étaient en réalité une participation à la passion de notre Sauveur. En faisant le chemin de la croix, elle voyait souvent le Fils de Dieu marcher, avec sa croix sur ses épaules, parmi les soldats et les bourreaux. Elle excita le Père Jacques Coria, son confesseur, à propager cette dévotion, lui disant qu'elle était très-agréable à Dieu.

Un jour, après la sainte communion, elle vit paraître sur les degrés de l'autel Notre-Seigneur tout couvert de plaies dont quelques-unes étaient plus profondes et plus livides que les autres, et le Seigneur lui dit : « Ces « blessures sont celles que me font les ecclésiastiques « que j'ai choisis pour me servir avec une plus grande

« perfection, et dont les péchés m'offensent plus grièvement que ceux des séculiers ». Quelquefois le crucifix qu'elle avait dans sa chambre lui parlait pour l'encourager et la consoler dans ses tristesses. On l'a conservé à Callosa comme une relique précieuse.

Un jour qu'elle était en prière dans sa chambre, c'était le dernier jeudi avant le Carême, elle vit apparaître le Seigneur tout couvert de plaies, depuis les pieds jusqu'à la tête, un manteau de pourpre sur les épaules, une corde au cou et une couronne d'épines sur la tête. Il dit : « Voyez, ma fille, comment les hommes me maltraitent, surtout par les jeux qui ont lieu dans certaines maisons » qu'il désigna. « C'est pourquoi je viens chercher du repos près de vous ». Elle raconta le fait à son confesseur qui devait prêcher le soir même. L'homme de Dieu jugea utile de dire du haut de la chaire combien Dieu était irrité, en ces jours, principalement par les jeux, cause de tant de discordes, de haines et de perfidies, fléau des fortunes et perte des âmes. Il consulta le Père André Balaguer, évêque d'Orihuela, ville distante de Callosa d'une lieue, et l'évêque lui recommanda d'annoncer qu'une procession avec le saint Sacrement aurait lieu depuis l'église paroissiale jusqu'à notre cloître. Cette procession se fit en effet avec tant de dévotion, tant de pieuse tristesse et de larmes versées, que le dimanche qu'on avait coutume de passer dans ces divertissements licencieux parut être un dimanche de la Passion ou bien un vendredi-saint.

Jeanne reçut aussi plusieurs fois la visite de notre bienheureux patriarche saint François, de saint Bona-

venture et d'autres habitants du ciel, qui venaient surtout la consoler durant ses maladies. Mais plus Jeanne croissait en sainteté, plus aussi grandissait contre elle la fureur de l'enfer. Elle eut les plus rudes assauts à repousser pour garder la pureté de son âme. Sa prière même était troublée par des apparitions perverses, effrayantes ou ridicules.

Jeanne rendit miraculeusement la santé à plusieurs malades par ses prières et ses mérites. Agathe Boyvia, chez qui elle demeurait, étant gravement malade et en péril de mort, elle la rappela tout à coup à la santé et à la vie, en lui posant la main sur la tête.

Le licencié Bernard Baron était devenu aveugle à la suite d'une grave maladie, et nul remède humain n'avait pu le guérir. Jeanne lui rendit visite et lui dit que la Mère de Dieu le guérirait. Alors, mettant une main sur la tête du malade, elle fit de l'autre un signe de croix sur ses yeux qui s'ouvrirent sur-le-champ et virent.

Nicolas Molines, consumé depuis quarante jours par une fièvre ardente, était d'une maigreur effrayante, et sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Jeanne étant allée se confesser et communier dans notre église, son confesseur lui commanda de prier pour la santé du moribond. On venait d'apprendre, à Callosa, que le pape avait ordonné une dernière procession à propos de la béatification de Pascal Baylon. Jeanne alla prier à genoux devant une image du bienheureux. Tout à coup le saint lui apparut comme une personne vivante, et l'image, s'animant, étendit la main et l'appuya si fort sur la tête de Jeanne, que celle-ci fut contrainte

de s'asseoir. Ce miracle signifiait que la prière était exaucée. En effet, au même moment le malade se trouva miraculeusement guéri.

Par ces miracles et d'autres semblables, et surtout par sa vie édifiante, Jeanne s'était attiré la vénération des habitants de Callosa et d'Orihuela. L'évêque André Balaguer connaissait son mérite, il venait lui faire visite et éprouvait un grand plaisir à s'entretenir avec elle des choses de Dieu.

Elle souffrit grandement pendant sa dernière maladie. Mais sa joie augmentait à proportion de ses souffrances. Après la réception du saint Viatique, elle éprouva un saint ravissement dans lequel elle demeura une heure sans pouls ni respiration. Enfin, après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle rendit son âme à Dieu le 1^{er} septembre de l'an 1622.

Elle fut enterrée dans l'église de Callosa. L'évêque d'Orihuela fit faire des recherches sur sa vie et sur ses miracles par deux frères mineurs qui avaient été ses confesseurs ; c'est le résultat de ces recherches qu'on vient de lire.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

PHILIPPE ET JACQUES DE BÉVANIE

MARTYRS

1377. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

Au quatorzième siècle, lorsque beaucoup de villes d'Italie, principalement dans les provinces de la Lombardie, des Marches et de l'Ombrie, étaient en proie aux factions et se débattaient violemment sous le joug tyrannique de leurs princes, la cité de Foligno avait pour seigneur Trincius III, homme hautain, cruel, de mœurs dissolues, et plutôt tyran que prince. Comme il doutait de la fidélité des habitants de Bévanie qui était aussi sous sa domination, il envoya dans cette ville deux féroces capitaines avec leurs bandes composées de soldats étrangers et la plupart hérétiques, avec ordre de sévir cruellement contre les habitants suspects.

Arrivés à Bévanie, ces barbares se mirent aussitôt à piller, à tuer, à brûler indistinctement. Les bienheureux Philippe et Jacques, frères mineurs de la province d'Ombrie, résidaient alors à Bévanie, où ils avaient produit beaucoup de fruits par leurs sermons, leurs prières et leurs œuvres charitables, et s'étaient ainsi attiré l'affection et le respect de tout le monde. Pendant ces jours d'affliction, ils prêchaient souvent sur la grande place, exhortant les bourgeois à supporter courageusement une persécution dont Dieu se servait apparem-

ment pour châtier leurs péchés, à recourir à Dieu, à implorer sa miséricorde. Ils ne se contentaient pas de cela, ils agissaient et consolait ces malheureux plus encore par leurs œuvres que par leurs discours.

Mais voyant que la fureur des capitaines et de leurs hommes augmentait tous les jours, ils s'interposèrent entre eux et leurs victimes, les suppliant d'abord doucement de mettre un terme aux pillages et aux homicides. Puis comme ces barbares se montraient sourds à toute prière, les saints religieux élevèrent courageusement la voix contre tant de cruautés, ce qui leur valut la gloire du martyr; car les persécuteurs, exaspérés des remontrances qui leur étaient faites, se saisirent de Jacques et de Philippe et les massacrèrent vers le soir du 2 septembre de l'an 1377. On laissa leurs corps sanglants étendus sur la place, pour inspirer la terreur, avec l'intention de les jeter dans la rivière le lendemain. Ils furent recueillis la nuit par quelques pieux bourgeois qui les renfermèrent dans une bière et se disposaient à les inhumer, lorsqu'ils furent surpris par les soldats. Ceux-ci commencèrent par rouer de coups les bourgeois, puis ils jetèrent la bière à l'eau avec les corps qui y étaient renfermés. Mais par la volonté de Dieu, aux yeux de qui la mort des saints est précieuse, la rivière les transporta jusqu'à Foligno, où ils furent pieusement recueillis au son des cloches qui s'ébranlèrent d'elles-mêmes. On les enterra au couvent des Frères Mineurs de cette ville.

Trincius porta bientôt la peine de son crime. Assiégé et pris dans son palais par ses ennemis, il fut précipité du haut d'une fenêtre et périt ainsi le même mois.

(WADDING et JACOBIL' E.)

LE PÈRE JEAN TEUDRIQUE ET AUTRES

MARTYRS EN FRANCE

La province de Tours, de l'Ordre de Saint-François, la première qui, en France, adopta la réforme de l'Observance régulière, fut dès ses commencements surnommée la sainte, parce que la bonne odeur de sa perfection s'était partout répandue. Mais lorsque, au seizième siècle, la France dut boire à la coupe de la colère de Dieu, des vingt-quatre beaux cloîtres qui composaient la province, douze furent incendiés, et les autres furent tellement pillés qu'il n'en resta que le toit avec les quatre murs. Parmi les nombreux martyrs qui versèrent leur sang dans les troubles suscités à cette malheureuse époque par les hérétiques, nous trouvons dans le livre des saints de l'Ordre, au 2 septembre, la mémoire de Jean Teudrique, qui avait la réputation de grand prédicateur. Il habitait le cloître de Magde et confirmait les catholiques dans leur foi, par ses prédications ; il s'attira ainsi la haine mortelle des hérétiques qui lui tendirent des embûches et le firent périr environ l'an 1572.

Dans le même cloître, un autre prédicateur distingué et grand adversaire des hérétiques fut pareillement immolé par ceux-ci, et devint une victime sanglante de Jésus-Christ.

Dans le cloître de Fougères, le Père Jean Gividrius et le Père Jean de Lusia, tous deux prédicateurs éminents, étant tombés aussi entre les mains des Huguenots, scellèrent leurs prédications de leur sang.

Le cloître de Mirebeau, fondé, du vivant de saint François, par deux de ses compagnons, fut, de tous les cloîtres français, le premier à embrasser la réforme de l'Observance régulière. On le voit par les actes du concile de Constance, où les Pères parlent ainsi de ce cloître : « Nous voulons et nous ordonnons que ce « cloître soit confié aux soins et à la direction des « supérieurs de l'Ordre, parce qu'il a été le premier à « appliquer la Règle dans toute sa droiture et qu'il « convient qu'il soit entre tous les autres un exemple « et un miroir de perfection ».

Mais ce cloître célèbre fut brûlé deux fois durant les guerres des Huguenots, avec tous ses trésors de reliques, de choses saintes et de vieux manuscrits. Les religieux furent dispersés, poursuivis, massacrés. Parmi eux, l'on vit briller la constance invincible du Père Nicolas Clementeau et du Père Jean Thorigné, qui aimèrent mieux sacrifier leur vie que leur foi au très-saint Sacrement, ce à quoi les Calvinistes voulaient les contraindre. Ils souffrirent la mort dans le cloître de Saint-Martin, situé au milieu d'un bois très-épais qui ne les déroba point à la fureur des hérétiques. Là cueillirent la couronne du martyr : Jean Texier, gardien du cloître, François Droüadeine, homme aussi zélé qu'éloquent ; enfin frère François Butault.

Au pays berrichon, dans le cloître de Châteauroux, repose un des compagnons de saint François, nommé Bonencontre, fondateur de ce cloître, qui brilla par toutes sortes de vertus et par de nombreux miracles opérés avant comme après sa mort. (GONZAGUE.)

TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LES BIENHEUREUX JEAN DE PÉROUSE
ET PIERRE DE SASSO-FERRATO

MARTYRS

XIII^e siècle. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Saint François convoqua, en 1216, le premier chapitre général de l'Ordre, au célèbre cloître de la Portioncule, à Assise. L'assemblée délibéra sur ce qu'il convenait de faire pour mieux procurer la gloire de Dieu et avancer dans le monde la conversion des pécheurs et des infidèles ; puis, entre autres mesures qui furent prises, on envoya en Espagne le bienheureux Bernard de Quintavalle, Zacharie de Rome, Gautier et plusieurs autres religieux de l'Ordre, du nombre desquels étaient les bienheureux Jean de Pérouse, prêtre, et Pierre de Sasso-Ferrato, frère lai. Ces derniers eurent le bonheur de trouver la couronne du martyr dans les régions où dominaient encore les Maures.

Après s'être arrêtés quelque temps à Saragosse, ils

se rendirent à Tervel, autre ville du royaume d'Aragon. Voyant que les habitants leur étaient sympathiques, ils bâtirent, auprès d'une église de Saint-Barthélémy, deux petites huttes où ils habitèrent pendant dix ans, édifiant les habitants par leurs entretiens et par la bonne odeur de leur sainteté.

Le royaume et la ville de Valence étaient alors en la possession des Maures, dont le roi Azit-Zitabuzit était un ennemi acharné de la foi chrétienne. Le désir de convertir les Maures et l'espérance de cueillir la palme du martyre poussèrent nos deux saints religieux vers la ville de Valence. Durant quelques jours ils se tinrent cachés dans une église des chrétiens et firent connaissance avec deux espagnols qui leur témoignaient la plus grande estime à cause de leur vertu. Mais leur zèle les excita bientôt à aller prêcher l'Évangile jusque dans les mosquées, disant que Jésus-Christ était la voie du salut et Mahomet celle de l'enfer.

Sur-le-champ ils furent arrêtés et conduits devant le roi des Maures, qui leur demanda pourquoi ils étaient venus dans ses États. Ils répondirent courageusement qu'ils étaient venus pour le retirer, lui et son peuple, du milieu des ténèbres où ils croupissaient depuis si longtemps. Le barbare irrité leur ordonna avec menaces de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer Mahomet, et ne pouvant rien obtenir ni par menaces ni par promesses, il les fit décapiter devant son palais. Cette exécution arriva le 29 du mois d'août, fête de la décollation de saint Jean-Baptiste.

On vit bientôt ce que peut auprès de Dieu le sang des martyrs. Jacques 1^{er}, roi d'Aragon, ne tarda pas à

venir faire avec succès la guerre aux Maures de Valence et à les chasser de ville en ville. Ce roi, qui aimait l'Ordre de Saint-François, rapporta en grande pompe les reliques des deux saints martyrs de Tervel. Un cloître franciscain fut fondé dans cette ville, où Dieu fit de nombreux miracles pour honorer les reliques de ses serviteurs.

La conversion du prince maure ne fut pas le moindre de ces miracles. Expulsé de ses Etats par un autre chef maure, nommé Zaën, qui dominait à Denia, il se réfugia dans l'Aragon, ouvrit les yeux à la vérité et reçut le baptême avec le nom de Vincent, environ l'an 1235. Le roi Jacques d'Aragon ayant pris Valence sur les Maures, remit Azit en possession de ce même palais où celui-ci avait fait mourir nos martyrs. Mais le nouveau chrétien en fit don aux Franciscains, qui le changèrent en un cloître.

(WADDING et JACOBILLE.)

LE PÈRE JULIEN MAIGNÈSE ET AUTRES

MARTYRS EN FRANCE

xvi^e siècle. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le seizième siècle fut un âge malheureux pour l'Eglise. La charité chrétienne s'était refroidie par toute l'Europe ; l'iniquité débordait. Dieu permit que l'ennemi semât l'ivraie dans le champ de la sainte Eglise. Les hérésies germèrent. Le bon grain et le mauvais se séparèrent. Les chrétiens se partagèrent en deux camps :

d'un côté ceux qui gardaient la foi tout entière ; de l'autre ceux qui la mutilaient. De là des guerres dans toute la chrétienté. Pendant celles qui désolèrent la France, toutes les provinces de l'Ordre franciscain donnèrent bon nombre de confesseurs à la vieille foi, qui, en essayant d'éclairer les hérétiques et de ramener au bercail ces brebis égarées, cueillirent la palme du martyre. La province de Paris en fournit beaucoup.

Nommons le Père Julien Maignèse, du cloître de Vire, en Normandie, qui fut pris et égorgé par les hérétiques ; le Père Jean Buni, qui reçut un coup d'épée à travers le corps ; le frère Jean de Mer, diacre, à qui l'on coupa le nez, les joues et les mains, et que l'on jeta ainsi dans la rivière, où on l'acheva à coups de mousquet ; le Père Guillaume de Grandmont, qui eut les oreilles et le nez coupés et fut tué d'un coup de feu, le 3 septembre 1568.

Le comte de Montgomery, hérétique, s'étant emparé de la ville de Vire, égorgea beaucoup de catholiques et brûla le cloître des Franciscains avec quantité de saintes reliques. S'il se montrait si cruel envers les Frères Mineurs, c'était parce qu'ils prêchaient courageusement contre l'hérésie et dévoilaient aux bourgeois l'inanité de ses doctrines. Au reste, ce chef huguenot n'attendit pas longtemps son châtement : la même année, il périt avec tous ses hommes de la main du bourreau.

Vers le même temps, les Huguenots tombèrent

encore une fois sur le cloître de Vire, au moment où le Père Pierre Gosset, âgé de quatre-vingts ans, venait d'achever de dire la sainte Messe. Il avait été dans son temps un prédicateur zélé et éloquent. Les ennemis de notre foi le sommèrent de renier le saint sacrifice de la Messe ainsi que la suprématie du pape. Mais il s'y refusa courageusement ; alors les hérétiques le pendirent, avec sa propre corde, à une des fenêtres du cloître. La corde se rompit, et le saint religieux étant tombé à terre encore vivant, les hérétiques voulurent de nouveau lui faire abjurer sa foi ; mais, ne pouvant rien obtenir, ils le pendirent une seconde fois avec une autre corde plus forte.

Le Père Olivier Juliani, à l'âge d'environ soixante-dix ans, ne voulant point renier le pape, fut attaché tout nu à la porte du même cloître et tué à coups de fusil par les mêmes hérétiques.

Dans le même temps et au même lieu, le Père Jean Lihot, vieillard de quatre-vingts ans, fut encore mis à mort pour la foi, après avoir été pendant trois heures le jouet de la fureur des Huguenots.

Dans la même persécution, un Père Louis, dont on ignore le surnom, fut assassiné par un hérétique, dans le diocèse de Boulogne.

Le Père Jean Bourges, âgé d'environ quatre-vingts ans, termina ses jours le 18 mars 1562, dans une paroisse du diocèse de Lisieux, par une mort sanglante. Il fut enseveli avec grande vénération dans le cloître de Séez.

Le Père Etienne du Barquel, homme de noble extraction et de grande science, fut saisi dans le même cloître de Séez par les Huguenots qui le conduisirent hors de la ville et le firent expirer sous les coups.

Environ l'an 1560, le Père Nicolas Triet fut mis à mort par les hérétiques, dans le cloître dit du Bois de Malesherbes.

Pendant que les Huguenots couvraient la France de pillages, de meurtres et d'incendies, le Père Antoine Valiot et le Père Hubert de la Cour, étant tombés entre leurs mains barbares, trouvèrent la couronne du martyr, environ l'an 1567.

Le Père Gentien Cordies périt d'un coup d'épée de la main des Calvinistes. — Le Père Gilles Cottereau fut noyé par les mêmes. — Le Père Guillaume Bourgogne, le Père Gratien Moysant et le Père Clément Gallois scellèrent leur foi de leur sang, dans la même persécution, par différents genres de mort.

Dans leur soif de sang, les Calvinistes n'épargnèrent point les religieuses ni la faiblesse de leur sexe. Ayant pris la ville de Mortagne, sous la conduite de Gaspar de Coligny, amiral de France et grand ennemi des catholiques, ils trouvèrent, dans le cloître des Clarisses de cette ville, la sœur Jeanne et la sœur Marguerite, de Rouen, qui n'avaient pu prendre la fuite à temps avec leurs compagnes, et ils les tuèrent indignement, tandis qu'elles défendaient leur chasteté contre ces monstres non moins luxurieux que sanguinaires.

Dans le chapitre du cloître de Pontoise, de la même province de Paris, repose le bienheureux Père Jean Coignet, par l'intercession de qui se sont opérés de nombreux miracles.

Le 3 septembre, mourut à Syracuse, en Sicile, une sainte veuve, du nom de Lucie, qui parvint à une haute sainteté dans la profession du Tiers Ordre.

(GONZAGUE, MARC DE LISCONNE.)

QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINTE ROSE DE VITERBE

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1252. — Pape : Innocent IV. — Empereur d'Allemagne : Conrad IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa famille. — Son enfance. — Progrès rapides dans la vertu. — Ses mortifications. — Sa charité pour les pauvres. — Macérations dans la solitude. — Elle tombe malade.

Sainte Rose naquit en 1235, à Viterbe, capitale du Patrimoine de Saint-Pierre, de parents plus remarquables par leurs vertus que par leur fortune ou l'éclat de leur origine. Son père, qui s'appelait Jean, fut un homme estimé pour son incomparable droiture ; Catherine, sa mère, était un modèle de sagesse, de modestie et d'inébranlable fidélité à ses devoirs religieux.

A peine venue au monde, elle fut apportée sur les fonts baptismaux, où elle reçut le nom de Rose. Dès les premiers moments de sa vie, elle donna quelques marques de sa future grandeur. Jamais elle ne demanda le sein de sa mère, jamais on ne l'entendit vagir ni crier, jamais on ne la vit pleurer. C'est pour un meilleur usage, sans doute, qu'elle réservait ses larmes et ses cris. Son visage toujours calme, tranquille et doux,

s'éclairait parfois d'un intelligent et gracieux sourire ; et bientôt son regard, qui s'élevait vers le ciel et s'y fixait angéliquement, laissait sous la puissance et le charme d'une religieuse admiration les personnes étonnées qui l'abordaient. On n'a jamais douté que Dieu ne lui eût avancé l'usage de la raison.

Ses parents ne tardèrent pas à reconnaître le prix et la beauté du trésor que le ciel leur avait confié ; aussi employèrent-ils tout ce que purent leur suggérer leur amour et leur foi pour mettre cette enfant sur la voie de ses destinées. Sa langue n'était pas encore déliée, qu'ils lui apprenaient à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Ils n'auraient pas voulu que d'autres paroles sortissent les premières de sa bouche. Et comme les premières actions sont aussi celles qui forment le pli de l'âme, ils dirigèrent les siennes vers la piété. Cependant ils n'eurent pas besoin de beaucoup d'efforts pour la former à la vertu. Vivement excitée par la grâce, sa nature s'y portait avec ardeur. Elle n'avait de goût que pour les choses de Dieu. Dès l'âge de deux ans, elle écoutait avec une insatiable avidité les instructions sur les vérités éternelles, que son père et sa mère lui adressaient avec une touchante et naïve simplicité. Au lieu de s'amuser comme tous les enfants de son âge, elle passait la plus grande partie de son temps devant les saintes images qui ornaient les murs de sa modeste demeure, particulièrement devant celles de la très-sainte Vierge et du divin Précurseur ; et là, immobile, à genoux, les mains jointes, elle exprimait plus encore par la vivacité de son regard que par les mouvements de sa langue, les sentiments de vénéra-

tion, de tendresse, et de filiale confiance dont son âme était pénétrée.

Quand elle fut capable de marcher, elle ne sortait avec plaisir que pour aller à l'église. Elle s'y tenait dans une posture si modeste et si recueillie, que les assistants en étaient tout édifiés. Les cérémonies augustes de notre sainte religion produisaient une impression profonde sur son cœur. La parole divine, qu'elle semblait écouter de l'oreille et des yeux, la remplissait des plus tendres émotions. De retour à la maison, elle répétait les plus longs discours, reproduisait les accents et imitait les gestes des prédicateurs avec tant de naturel, de grâce, de conviction et de feu, qu'elle charmait, attendrissait, et souvent ramenait à Dieu ceux de ses auditeurs qui avaient eu le malheur de s'en éloigner.

Rose avançait moins en âge qu'en vertu. Elle avait le cœur tellement rempli de son Dieu, qu'elle ne pensait qu'à lui et n'aimait qu'à entendre parler de lui. De là vient ce grand goût qu'elle ressentit pour la retraite et ce plaisir si vif qu'elle éprouvait d'aller à l'église, surtout dans celle de Saint-François pour lequel elle avait une singulière dévotion.

Quand elle assistait à la célébration des divins mystères, on voyait que son recueillement et ses transports redoublaient à mesure qu'elle en appréciait davantage la sainteté et la grandeur. Tantôt, pleinement absorbée dans l'adoration de la souveraine Majesté présente, elle paraissait comme anéantie ; tout se faisait dans ses membres, sur ses lèvres et dans ses traits. Tantôt, la poitrine haletante, le regard vivement fixé sur l'autel,

le visage ardent, la bouche entr'ouverte, il semblait que son âme, incapable de résister au feu qui la dévorait, était sur le point de quitter son corps pour s'élaner vers le divin objet de son amour.

Dès que cette pieuse enfant fut capable de produire des actes de vertu, le premier soin du Père céleste fut de la porter à se rendre en tout conforme à Jésus, son divin modèle. Aussi prit-elle de bonne heure la résolution de l'imiter dans son humilité, son silence, son esprit de pauvreté, l'amour pour les souffrances, l'obéissance à ses parents. Dès l'âge le plus tendre, elle manifesta un grand éloignement pour le mondé, pour ses conversations, ses amusements et ses vanités. Si elle fuyait même la société des petites filles de son âge, ce n'était certes point par orgueil. Ne trouvant, au contraire, rien en soi qu'elle n'eût reçu, elle se considérait comme un ver de terre, digne du mépris et de la réprobation de tous.

Quoique ses parents ne fussent pas dans une position à lui donner du superflu, elle se plaignait toujours d'une trop grande abondance. Elle en vint donc à se constituer bien pauvre au sein même de sa pauvreté. Couverte d'une simple robe en laine fort rude et fort grossière, qui servait moins à conserver la décence qu'à déchirer ses chairs, elle marchait, hiver et été, les pieds nus, la tête découverte et les cheveux en désordre livrés au caprice des vents. Cette simplicité plus qu'ordinaire dans le vêtement était accompagnée d'une simplicité non moins étonnante dans la nourriture. Comme elle n'acceptait jamais des aliments plus propres à flatter le goût qu'à soutenir les forces, on était obligé

de recourir à la violence pour lui faire prendre le nécessaire. Elle se contentait le plus souvent d'un peu de pain pour toute sa journée, préluant ainsi à ces mortifications sévères, à ces jeûnes incroyables auxquels elle devait se livrer dans la suite. « Ceux qui sont « à Jésus-Christ », dit saint Paul, « crucifient leur « chair ». Ce ne sera donc pas assez pour notre sainte enfant de l'humilier aux yeux de tous et de la priver de tout, il faudra qu'elle la torture en la flagellant. Au cilice elle joint par conséquent la discipline.

Mais si elle est remplie d'une sainte cruauté contre elle-même, son âme compatissante et sensible s'émeut de la plus touchante tendresse à l'égard des membres souffrants de Jésus-Christ. La moindre peine, la plus légère douleur dans son prochain, suffit pour la faire pâlir ou lui tirer des larmes. Pour le soulager, elle commence toujours par implorer sur elle le secours du Tout-Puissant, et lui adresse ensuite les paroles les plus affectueuses et les plus consolantes. Quoiqu'elle fût bien petite, les personnes âgées l'écoutaient avec plaisir, parce qu'on sentait que c'était plus que l'âme d'une enfant qui parlait par sa bouche. Mais on peut dire que, si elle est parvenue à guérir bien des blessures et à faire renaître la joie et l'espérance dans les cœurs affligés, c'est parce que, dès le premier abord, elle devenait infirme avec les infirmes, souffrante avec ceux qui souffraient.

C'est encore à l'égard des pauvres qu'éclatait son incompréhensible charité. Considérant son divin Jésus en leur personne, elle les aimait plus qu'elle-même. Malgré sa pauvreté, elle trouva toujours le moyen de

les secourir. Ceux qui ne pouvaient aller implorer la charité publique, parce qu'ils étaient retenus chez eux par quelque infirmité, excitaient plus particulièrement sa compassion. Elle se faisait indiquer leur demeure, et leur apportait, quelque temps qu'il fit, toujours pieds nus et la tête découverte, à travers la pluie, la glace et la neige, tout ce qu'elle avait pu se procurer. Quand elle en apercevait dans les rues, sans attendre qu'ils vinssent s'humilier en lui tendant une main suppliante, elle courait à leur rencontre, les abordait d'un air affable, et après leur avoir adressé quelques mots empreints de la plus respectueuse tendresse, elle leur glissait furtivement tout ce qu'elle possédait. Le plus souvent, ce n'était que le petit morceau de pain qu'elle avait accepté pour sa journée, et dont elle cachait soigneusement à sa mère le picux emploi qu'elle en avait fait. Comme les nécessiteux connaissaient son extrême bonté, ils se rendaient chaque jour en assez bon nombre devant sa porte. Quand ses parents étaient absents, elle s'emparait de toutes les provisions, et les leur distribuait avec autant de plaisir et de joie que si elle avait elle-même reçu les plus précieux trésors. Mais quand son père ou sa mère se trouvait à la maison, la portion était naturellement beaucoup moins abondante. Alors, elle accompagnait son offrande de paroles si cordiales et si tendres ; le sentiment qui se peignait sur ses traits était tellement rempli de tristesse et de douleur, que les malheureux, étonnés, se retiraient tout satisfaits et fort contents. Ils la célébraient partout comme la charité même personnifiée dans l'âme d'une enfant.

Mais si Rose était pleine de tendresse et de charité pour les pauvres, nous pouvons dire qu'elle portait au souverain degré l'amour, le respect et l'obéissance qu'une enfant doit à ses parents. Vivement convaincue qu'ils étaient auprès d'elle les plus augustes représentants de Dieu sur la terre, elle leur manifestait par ses paroles et ses actions ces sentiments de pieuse déférence, de sincère estime et de vénération parfaite qu'elle leur portait du fond de l'âme. Avec quelle perspicacité n'entrevoyait-elle pas leurs besoins pour y suppléer ! avec quelle promptitude, quelle bonne grâce, n'exécutait-elle pas leurs ordres, ne prévenait-elle pas leurs désirs ! Epanchements de cœur, douces paroles, manières aimables, airs souriants, elle avait recours à tous les moyens pour leur témoigner cette affection grande, vaste, profonde dont elle était pénétrée à leur égard.

L'exemple de tant de vertus la faisait déjà vénérer comme une sainte. De tous les côtés on se réunissait sur les chemins qu'elle devait parcourir pour la voir ou l'entendre. Cet empressement ne lui causait ni confusion ni vaine gloire, mais il lui faisait de la peine parce qu'il interrompait la continuité de ses entretiens avec son Dieu. L'attrait puissant qu'elle avait pour la vie contemplative la poussait vers la retraite ; dès l'âge de sept ans, elle prit le parti de s'enfermer.

Il n'y avait à cette époque dans Viterbe qu'un seul couvent : c'est celui où son père et sa mère étaient employés comme serviteurs. Les religieuses qui l'habitaient n'étaient originairement que de jeunes filles qui s'étaient réunies sous la conduite d'une pieuse dame

pour s'édifier mutuellement par la pratique des vertus. Mais de plus en plus désireuse de s'élever à la perfection, elles s'engagèrent à observer la clôture, s'astreignirent à une vie pauvre, et adoptèrent la Règle de saint Damien, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. C'est pour cela qu'en confirmant leur institut, le pape Grégoire IX leur donna le titre de Religieuses de Saint-Damien. Les Viterbiens furent tellement impressionnés par la vie calme et sainte de ces bonnes sœurs, que, dans la crainte qu'elles ne fussent obligées de se disperser, faute d'espace et d'air, ils leur construisirent, aux frais de la ville, un monastère et une église connue sous le nom de Sainte-Marie des Roses.

Notre petite enfant fit des efforts incroyables pour entrer dans cette pieuse retraite ; mais Dieu, qui voulait la faire passer par un état de contemplation pure pour l'envoyer ensuite dans le monde travailler à la conversion des âmes, ne permit pas qu'elle y fût admise. La supérieure lui objecta son âge encore trop tendre, et l'absence complète de ressources qu'elle pouvait offrir à une communauté dont les membres ne subsistaient que par le peu de biens que chaque novice apportait à son entrée. Ce refus ne fit qu'augmenter son penchant pour la solitude. Elle s'en créa une dans la maison de son père, où elle s'enferma dès l'âge de sept ans, bien résolue d'y passer tous les jours et tous les moments de sa vie.

A peine y fut-elle entrée, que, suivant les transports de son amour pour Jésus souffrant, elle se livra, pour l'imiter et lui plaire, à tous les exercices de la plus austère pénitence et de l'union la plus intime avec son

Dieu. Sans cesse revêtue du cilice, qu'elle porta directement appliqué sur la chair, chaque jour elle se donnait plusieurs fois la discipline, mais si longuement et avec tant de force, qu'épuisée de fatigue elle tombait sans connaissance sur le pavé, au milieu d'une véritable mare de sang. A part les trois et les sept jours de suite qu'elle passait souvent sans prendre aucune sorte de nourriture, elle ne se permettait jamais que du pain et de l'eau, et encore en quantité si minime qu'elle ne pouvait évidemment subsister que par un secours extraordinaire de la Divinité. Lorsqu'elle était vaincue par le sommeil, elle se jetait toute vêtue sur son misérable lit, et dès le premier réveil, hâté sans doute par ses cuisantes douleurs, elle se levait pour recommencer le cours de nouvelles tortures. Effrayés à la vue de ces incroyables excès, ses parents firent, dès le principe, les efforts les plus énergiques pour la retirer de son infect et ténébreux cachot, et obtenir d'elle une autre ligne de conduite. Mais elle leur montra, les yeux en larmes, que la gloire de Dieu et l'intérêt de sa pauvre âme réclamaient une vie bien austère, et elle redoubla le nombre de ses jeûnes, l'âpreté de ses cilices et la rigueur de ses macérations.

Or, la souffrance voulue, aimée, recherchée, purifie le cœur, ennoblit les sentiments, élève les pensées, détache l'esprit de la terre et le porte vers le ciel. De là vient que cette aimable enfant avait tant de facilité pour la prière. Elle y passait toute la journée et la plus grande partie des nuits, et son âme s'y absorbait tellement que les bruits les plus forts semblaient ne pas lui parvenir. Rien ne pouvait la distraire. Ses parents et

les personnes étrangères qui se rendaient auprès de sa cellule pour contempler, à travers la porte qu'entr'ouvrait doucement leur pieuse indiscretion, le spectacle admirable de son angélique ferveur, la trouvaient souvent plongée dans une méditation si profonde, que son corps insensible et fixe la faisait regarder comme morte ou évanouie. C'est en vain qu'on s'empressait pour lui faire reprendre ses sens. Ce n'était qu'après plusieurs heures et quelquefois au bout d'une journée entière, que, sortant de son ravissement et de son extase, elle revenait au mouvement et à la vie.

Ces entretiens intimes et continus avec Dieu étaient pour elle la source d'une science, d'une force et d'un bonheur que l'Esprit-Saint peut bien communiquer, mais que toute l'activité humaine ne saurait acquérir. Ainsi, lorsque, pour répondre aux diverses questions qu'on lui adressait, elle se mettait à parler de la puissance, de la miséricorde, de la justice, de la beauté, de la gloire et de toutes les perfections de Dieu, elle le faisait avec des sentiments si tendres et si élevés, des expressions si simples mais si ardentes, des mouvements si entraînants et si vifs, une fécondité si soudaine et si inépuisable, que tous ceux qui l'entendaient proclamaient bien hautement que c'était dans le sein même de l'éternelle Vérité qu'elle puisait des connaissances si extraordinaires et si sublimes, que c'était celui-là même qui avait inspiré les Prophètes et tous les écrivains sacrés qui s'exprimait par ses lèvres. De même, lorsque les visiteurs, s'apitoyant sur son âge et la rigueur de ses pénitences, lui recommandaient d'apporter quelque adoucissement à ses rudes pratiques,

elle exposait le bonheur qu'il y a dans la souffrance avec tant de charme et d'éloquence, qu'on ne tardait pas à s'apercevoir que c'était une véritable félicité pour elle que de souffrir. Et, en effet, la plus grande de ses douleurs était de ne pas en avoir. Ce n'est pas, certes, qu'elle ne ressentit tout ce que la douleur a de pénible et de poignant ; mais sachant que la souffrance contribue à nous rendre plus conformes à notre divin Modèle, non-seulement elle se complaisait dans les tourments, mais encore elle avait recours à mille moyens pour s'en créer davantage.

Cependant ces privations rigides, ces flagellations si souvent répétées, cette claustration sévère dans un lieu étroit et peu aéré, jointes à l'occupation constante de son esprit et de son cœur, lui occasionnèrent, à l'âge de huit ans, une maladie sérieuse qui dura près de quinze mois et faillit à plusieurs reprises la conduire au tombeau. Elle se déclara par une faiblesse excessive qui dégénéra bientôt en consommation. Quel touchant spectacle que celui de cette petite vierge, étendue sur sa pauvre couchette, continuellement brûlée par la fièvre, n'exhalant jamais une seule plainte, n'ouvrant jamais la bouche que pour bénir le Seigneur, ne gardant le silence que pour s'occuper à la prière avec autant de calme et d'application que si elle avait été en parfaite santé ! Ce qui l'affligeait le plus, c'était d'être obligée de garder le repos sans qu'il lui fût permis de se macérer comme à l'ordinaire. Aussi se plaignait-elle, auprès de ses parents, de ses amis et des personnes étrangères, de sa trop grande délicatesse, et elle leur demandait avec les plus pressantes instances

que , puisque son bras était trop faible pour lui faire expier ses péchés par des peines volontaires, ils voulussent bien suppléer à sa fâcheuse impuissance en la fustigeant de toute leur force pour l'amour de son adorable Jésus qui avait été si rudement flagellé pour elle. Des larmes coulaient sur tous les visages, des sanglots s'échappaient de toutes les poitrines, lorsqu'on voyait cette pauvre enfant, épuisée par de longues douleurs, n'ayant presque plus qu'un souffle de vie, se redresser péniblement sur sa couche, et demander, les mains jointes, les yeux en pleurs et d'une voix plus qu'attendrissante, qu'on ajoutât de nouveaux tourments à ceux qu'elle endurait. Mais si les hommes refusaient d'accéder à ses désirs, le ciel les accomplissait de la manière la plus prompte et la plus rigoureuse : ses douleurs devenaient de plus en plus vives, et il arriva un moment où, la fièvre étant tombée, sa faiblesse fut tellement grande, que, toute pâle et entièrement épuisée, elle parut ne plus exister.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : La sainte Vierge lui apparaît. — Rose revêt l'habit du Tiers Ordre. — Nouvelles macérations. — Le Christ lui apparaît. — Elle ramène à la vertu les habitants de Viterbe. — Rage des hérétiques. — Nombreuses conversions à Soriano et à Vitorchiano.

La veille de la Saint-Jean-Baptiste, elle eut une vision bien douce et que nous ne pouvons nous empêcher de relater, parce qu'elle fut de la plus haute conséquence pour tout le reste de sa vie. Comme ses forces faiblissaient toujours, et que depuis quelque temps on attendait d'heure en heure son dernier

soupir, sa cellule et toute la maison étaient remplies de jeunes filles et de pieuses dames, ses amies, qui voulaient l'assister à cet instant suprême. Or, au moment où, immobile et sans pouls, on la regardait comme déjà trépassée, tout d'un coup ses paupières s'ouvrent, son regard se fixe, son visage étincelle de joie, une vigueur extraordinaire se répand dans tous ses membres, et se dressant précipitamment sur sa couche, elle s'écrie : « Vous toutes qui êtes ici, pourquoi ne saluez-vous pas la Reine du monde ? ne voyez-vous pas Marie, l'auguste Mère de mon Dieu, qui s'avance ? » « Hâtons-nous d'aller à sa rencontre ; prosternons-nous devant sa majesté ». Elle se lève à ces mots, se dirige d'un pas rapide et ferme vers la porte de sa cellule, tombe à genoux avec toutes les personnes présentes, et tandis que l'humilité, la modestie, la dévotion la plus tendre et l'amour le plus vif sont peints sur tous ses traits, son regard reste constamment attaché sur l'objet qui l'attire. Elle ne prononce pas un seul mot. Il semblait que son âme, complètement absorbée dans la contemplation du grand spectacle qui s'offrait à ses yeux, était incapable de faire sortir son corps de l'immobilité complète où il était plongé.

La céleste Reine lui apparaissait dans tout l'éclat de ses grâces et le charme de sa bonté. Elle était revêtue des ornements les plus magnifiques, et la lumière vive, immense, dont elle était environnée et qui la pénétrait tout entière, n'avait cependant rien que de très-doux et de très-agréable. La puissance et la grandeur, qui se révélaient dans son port majestueux et sur sa resplendissante figure, étaient admirablement reliaussées

par l'attrait de cette miséricordieuse tendresse qui forme le fond de sa nature. Autour d'elle se tenaient en couronnes brillantes plusieurs groupes de glorieuses amantes de Jésus. Elles étaient moins grandes, moins lumineuses et moins belles que leur divine Souveraine. Leur visage, tout rayonnant d'innocence et d'amour, de bonheur et de joie, se montrait encadré dans des bandeaux de longs et éclatants cheveux qui coulaient en ruisseaux d'or sur leurs virginales épaules.

Dès que cette bienheureuse enfant eut recouvré la respiration et la parole que lui avaient fait perdre le ravissement de ses sens et la surabondance de sa félicité, elle rompit tout à coup le silence et s'écria : « O ma Reine, ô ma joie, ô ma consolation, ô mon « bonheur ! vous avez quelque recommandation à me « faire, quelque ordre à me donner ; parlez, parlez, « car votre servante vous écoute ».

Alors la Mère de Dieu s'approche, l'embrasse avec la plus affectueuse tendresse, et de cette voix calme, délicate, ravissante qui porterait la sérénité, la force et le bonheur dans les cœurs les plus faibles et les plus troublés, elle lui dit : « Rose très-pure, dont la tige qui « repose au sein même du plus brillant des lis s'est cou- « ronnée de la plus belle et de la plus odoriférante des « fleurs, vous me voyez pompeusement parée, comme « l'épouse d'un grand roi, ornée de bijoux précieux, « environnée de vierges innocentes et richement vêtues. Prenez, à notre exemple, les ornements les plus « somptueux que vous pourrez trouver, et après avoir « visité les églises de Saint-Jean-Baptiste et de mon

« bien-aimé serviteur, le pauvre François (1), vous irez
« dans celle de Sainte-Marie du Coteau, où l'on vous
« coupera les cheveux. Vous vous dépouillerez ensuite
« de toutes ces futiles livrées du monde, et dona Sita
« vous imposera le saint habit de la pénitence. Pour la
« corde, vous prendrez celle de votre petit ânon. Après
« avoir ainsi célébré vos noces avec le grand Roi de
« gloire et rendu vos actions de grâces au Très-Haut,
« vous retournerez dans votre cellule où, revêtu de
« l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, vous vous
« appliquerez à prier et à louer votre Dieu. Plus tard,
« quand le moment sera venu, vous vous armerez de
« confiance et de courage, et avec tout le zèle dont
« vous serez capable, vous parcourrez les villes pour
« reprendre, convaincre, exhorter, et ramener les éga-
« rés dans les sentiers du salut. Si une telle conduite
« vous attire des sarcasmes et des railleries, des persé-
« cutions et des peines, vous les supporterez avec pa-
« tience ; car elles seront pour vous une source de mé-
« rites et un sujet de précieuses récompenses. Mais
« malheur à ceux qui vous feront de l'opposition et
« s'obstineront à vous entraver dans l'accomplissement
« de votre mission ! ils seront en proie aux plus tristes
« calamités ; tandis que ceux qui vous seconderont
« dans vos pieux efforts se verront enrichis de toutes
« les grâces du Seigneur ». Après avoir dit ces mots,
elle la bénit et se retire, la laissant comme plongée
dans un océan de bonheur et de joie.

(1) C'est l'église que possèdent encore les RR. PP. Conventuels et qui leur fut concédée en 1286 par le pape Grégoire IX. Elle est située sur l'emplacement de l'ancien fort Saint-Ange, qui servait de palais aux souverains Pontifes quand ils résidaient à Viterbe.

Rose, accompagnée d'une foule immense accourue à la première nouvelle de ce qui se passait, se rendit dans les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-François, où elle versa beaucoup de larmes d'amour, de reconnaissance et de joie ; mais c'est surtout dans celle de Sainte-Marie du Coteau qu'elle fut obligée de laisser un libre cours à ses ardeurs et à ses transports. Après la Messe qu'on célébra solennellement à son intention, elle se dépouilla de tous ses atours mondains, se prosterna au pied de l'autel et fit à haute voix, entre les mains du prêtre et en présence de tout le peuple, les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de perpétuelle virginité. Se tournant ensuite vers la dame Sita, elle la pria de terminer la cérémonie commencée par le ministre du Seigneur. Celle-ci se croyait trop indigne de lui rendre un semblable office : « Telle « est la volonté de Marie, notre Mère immaculée », répartit l'enfant : « refuseriez-vous d'accomplir un si « saint devoir ? » Sita se soumit : elle lui coupa les cheveux et la revêtit de l'habit du Tiers Ordre de la Pénitence, que le prêtre lui avait imposé.

Lorsque après la cérémonie elle se retourna vers le peuple pour revenir à sa place, un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines ; des larmes de tendresse coulèrent de tous les yeux. Un ébranlement instantané se produisit dans cette foule immense. Chacun voulait s'approcher pour la voir, pour la toucher. Il y a dans la sainteté comme une vertu puissante qui assiège les cœurs et les attire. Comment d'ailleurs ne pas être ému à l'aspect d'une petite fille de dix ans qui, avec une connaissance pleine et entière, vient de se

donner à Dieu sans réserve et pour toujours ? Ses pieds nus, son corps miné par les privations, ses yeux amoureux collés sur un crucifix qu'elle pressait dans ses mains, son front où, avec une céleste sérénité, rayonnait la plus aimable candeur, son visage d'ange, qui se détachait radieux et tendre des plis informes d'une grossière tunique, comme le ferait un lis délicat et pur du milieu d'âpres épines, produisaient un effet merveilleux dans les âmes.

Quand elle fut hors de l'église, on voulut l'entendre. La parole s'élança de ses lèvres abondante, majestueuse, enflammée. Elle parla avec tant de véhémence et de sentiment du malheur de ceux qui vivent loin de Dieu ; elle fit sur son crucifix, qu'elle inondait de pleurs, un tableau si pathétique, si navrant et si vif de l'état déplorable où le péché avait réduit son aimable Jésus ; elle employa, pour porter les coupables au repentir, des raisons si énergiques et si entraînant, qu'il n'y eut pas de cœur qui ne fût atterré, qui ne s'avouât vaincu. Les sanglots firent irruption partout ; de tous les côtés ce ne fut qu'une immense explosion de voix qui s'élevaient vers le ciel pour implorer miséricorde et pardon. Jamais peut-être la parole de Dieu, si efficace, si pénétrante quand elle est maniée par une âme innocente et pure, n'avait agi avec tant de puissance et de supériorité, sur la masse d'un grand peuple, par la bouche d'une simple petite enfant.

Dès qu'elle eut fini de parler, Rose se hâta de revenir à sa demeure. Une inspiration secrète la portait à se retrouver seule avec Dieu seul. Se déroband donc au plus tôt à la foule serrée qui l'accompagnait, elle

s'enferma dans le silence de sa cellule, et répandit devant son céleste Epoux les sentiments de joie, d'humilité, de confusion, de reconnaissance, d'amour, d'abandon complet d'elle-même, dont son âme débordait. Mais Jésus ne l'avait rappelée à la solitude que pour lui parler plus intimement au cœur. Il lui fit entrevoir que s'il l'avait épousée dans l'Ordre de la Pénitence, c'était pour qu'elle s'assimilât plus parfaitement à lui par la douleur.

Dès ce moment on la voit multiplier ses privations et aggraver ses tortures. Elle se frappe la poitrine avec une grosse pierre qu'elle s'est préparée à cet effet. Chaque jour, et plusieurs fois par jour, elle se déchire le corps par de rudes flagellations, qu'elle se donne pendant des heures entières. Peu lui importe que le sang s'échappe à gros bouillons et inonde le pavé ; lorsque les pans grossiers de sa robe de bure se sont fortement collés sur ses larges plaies, elle les en arrache violemment pour emporter des lambeaux de chair.

Un jour que son âme s'exhalait comme à l'ordinaire dans les sentiments de la compassion la plus ardente, Jésus-Christ lui apparut suspendu à la croix, les mains et les pieds cloués, la tête couronnée d'épines, le visage meurtri, défiguré, les membres affreusement tendus et disloqués, les chairs déchirées jusqu'aux os, tout le corps inondé d'un sang écumant qui jaillissait des plaies larges et profondes qu'il avait reçues de ses bourreaux.

A cette vue, un cri perçant s'échappe de ses lèvres : une douleur aiguë, vive, terrassante la saisit dans tous

ses membres ; elle tombe évanouie la face contre terre. Quand elle se relève, sa poitrine est trop oppressée, sa bouche ne peut proférer un seul mot ; mais pendant que son regard se fixe avec une poignante avidité sur la grande et muette Victime, un travail inconnu se fait dans tout son être : ses veines se gonflent, ses nerfs s'irritent, sa sensibilité s'aiguise, et son cœur, qui s'élargit et se creuse, devient comme un abîme où, du sein de Jésus, se précipitent avec excès toutes les amertumes, toutes les angoisses, toutes les douleurs. Excitée par tant de maux, et pareille à cette épouse infortunée qui, voyant tout à coup l'objet de ses tendresses ensanglanté, broyé, expirant dans quelque terrible catastrophe, porte instinctivement un bras nerveux contre elle-même et semble, en se torturant, adoucir et même conjurer la rigueur d'un trop funeste sort, Rose s'arrache les cheveux, saisit d'une main crispée la grosse pierre qui gît à ses côtés, s'en donne des coups affreux sur les épaules et la poitrine, et lorsque les flots de sang qui s'échappent par sa bouche ont ouvert un libre passage à sa voix, elle s'écrie : « O mon
« Jésus, qui vous a donc réduit à ce lamentable état ?
« qui vous a si inhumainement meurtri, déchiré ? qui
« vous a si cruellement percé et attaché à cet horrible
« bois ? » — « C'est mon amour, mon ardent amour
« pour les hommes », répond le Sauveur ; « c'est le
« péché dont ils se rendent coupables ». — « Votre
« amour pour les hommes ! » reprend cette admirable enfant, « c'est donc pour moi que vous avez tant souffert !!... Le péché des hommes ! c'est donc moi, misérable pécheresse, qui vous ai causé tous ces tour-

« ments ! » Alors, transportée de toutes les fureurs d'un saint désespoir, elle pousse les cris les plus lamentables, verse par torrents les larmes les plus amères, et se déchire, se torture, se frappe jusqu'à se briser les os.

Considérant ensuite que ce ne sont pas seulement ses péchés, mais ceux de tous les hommes, qui ont occasionné tant de souffrances à son Dieu, et qui arment chaque jour sa justice contre la terre, elle s'interpose entre le ciel irrité et le monde coupable. Elle conjure le Seigneur de faire tomber sur sa tête tous les traits de sa colère, et de fermer les yeux sur les crimes de tant d'hommes qui ne savent ce qu'ils font. Pour obtenir, sur Viterbe surtout, ces trésors de miséricorde qu'elle implore avec tant d'ardeur, elle cherche à émouvoir son divin Epoux en s'associant de plus en plus à ses souffrances, et en s'arrachant la peau et des morceaux de chair avec les ongles ou un couteau. Incapable de lutter longtemps contre les douleurs inexprimables qu'elle éprouve, elle tombe une seconde fois sans connaissance sur le pavé, et ne se relève que pour continuer à se meurtrir en contemplant son Jésus crucifié.

Cependant la vision disparaît. Mais, en se retirant, le Sauveur ne calme point ses souffrances. Il lui laisse seulement une soif brûlante du salut des âmes, qui triomphe un instant de son excessive faiblesse, et la porte à parcourir toutes les rues de la cité pour ramener le peuple à des sentiments de vertu. Elle le convoque à grands cris sur les principales places ; et là, pour se faire entendre de la foule nombreuse qui, poussée

par la curiosité, l'esprit de foi et le souffle du Tout-Puissant, débouche par toutes les avenues, elle s'abandonne aux célestes inspirations de son cœur. Le crucifix qu'elle tient dans ses mains, le feu divin qui brille dans ses yeux, l'expression touchante que revêt son visage ensanglanté, la peinture vive, énergique et vraie qu'elle présente des affreux désordres où l'on vit et des châtimens terribles dont on est menacé, font une impression si profonde sur les esprits que quelques-uns même, qui n'étaient venus que dans le but avoué de contredire et de se moquer, s'en retournent tout silencieux et tout émus. Elle renouvelle plusieurs fois ses instructions sur les diverses places ; et lorsque le soir est venu, elle se rend dans l'église de Sainte-Marie du Coteau pour y achever publiquement devant Dieu, par ses prières, ses gémissemens et ses larmes, ce que ses prédications ont si heureusement commencé. Mais à peine s'est-elle prosternée devant le très-saint Sacrement et a-t-elle, en se frappant la poitrine, élevé vers son céleste Epoux une voix suppliante, que, épuisée de sollicitudes, de tourmens et de fatigue, elle s'affaisse et s'évanouit pour la troisième fois.

On la transporte dans sa demeure ; mais aussitôt qu'elle a repris ses sens, le feu divin la ressaisit et l'embrase. Elle se dégage des bras de ceux qui veulent la retenir, et va de nouveau parcourir toutes les rues de la ville en criant au peuple, avec une voix lamentable, de se convertir et de détourner par de ferventes supplications les coups vengeurs dont le ciel est sur le point de le frapper. La cité tout entière s'émeut. Les catholiques font de dignes fruits de pénitence, et plu-

sieurs de ceux qui se sont laissés aller à l'erreur, ouvrent leurs yeux à la foi et leur cœur au repentir. Mais les principaux chefs du parti impérial, craignant que, par suite de ses prédications, les Viterbiens ne secouent le joug de Frédéric II pour rentrer dans l'obédience du Saint-Père, conçoivent le dessein de la perdre. Les dangers ne l'intimideront pas. La gloire de Dieu, le soin de sa perfection, le salut des âmes sont les seuls principes que consultera sa conscience et dont elle suivra, sans faste comme sans faiblesse, les impérieuses lois.

Aussi, quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'un changement notable s'était déjà produit dans tous les quartiers de Viterbe. Il n'y était plus question de meurtres, de rapines, de vengeances, d'injures et de haines. Le crime avait fait place à la vertu ; la religion s'élevait partout triomphante ; et la foi, redevenue la règle des croyances et des mœurs, apportait chaque jour de nouvelles richesses à la couronne de gloire que chacun se tressait pour l'éternité.

Il y avait déjà près de quatre ans qu'avec la bonne odeur de ses vertus, la petite Rose répandait, au sein de Viterbe, le charme toujours croissant de sa parole, de ses miracles et de ses bienfaits. L'empire qu'elle y avait acquis était tellement puissant, qu'elle semblait tenir en ses mains le ressort de toutes les âmes, diriger les aspirations de tous les cœurs, communiquer à toutes les volontés le mouvement et l'énergie. Rose voyait avec un sentiment d'inexprimable satisfaction le ravissant spectacle qu'offrait cette heureuse cité ; mais loin d'en attribuer la cause à ses bons exemples, à ses

prédications et à son zèle, elle levait sans cesse ses mains vers le ciel pour remercier le Seigneur d'avoir ouvert le trésor de ses miséricordes sur sa chère patrie, et ramené dans les sentiers du salut tant de malheureux qui couraient en aveugles vers les abîmes de la perdition. Connaissant, en effet, le prix des âmes par les tourments horribles auxquels Jésus s'est assujéti pour les sauver, elle ressentait les peines les plus cuisantes, en présence des pernicieux efforts que faisaient les courtisans de Frédéric II pour arrêter le torrent qui portait la population tout entière vers la piété. Il n'y avait pas d'injures, de dérisions, de sarcasmes, de calomnies, de persécutions, qu'ils n'employassent pour décourager et faire retomber dans l'impiété ceux qui se livraient au service du Seigneur. Mais plus la malice de ces ennemis devenait redoutable, plus notre admirable enfant se montrait vigilante et active pour en paralyser les mauvais effets. Tandis que, dans le silence de sa retraite, elle redoublait ses prières, ses jeûnes, ses macérations et ses veilles, on la voyait multiplier au dehors ses courses et ses instructions pour encourager les faibles et soutenir les forts.

Mais les hérétiques, humiliés et vaincus, ne devinrent que plus opiniâtres, plus ardents et plus furieux. Ils se concertèrent ; et, pour l'empêcher de les combattre et de mettre au grand jour l'odieuse trame de leur conduite, pour l'empêcher surtout de diminuer la sympathie des Viterbiens pour Frédéric, en activant leur amour pour la religion et le souverain Pontife, ils lui signifièrent que, si elle paraissait encore en public pour continuer ses prédications, elle ne tarderait pas

à recevoir le châtement de son imprudence et de sa témérité.

Rose ne se laissa pas intimider. Elle répondit qu'ici-bas il n'y avait qu'un seul Etre dont elle portât la crainte dans son cœur : celui dont relevait l'univers entier, celui qui les jugerait eux-mêmes un jour, celui que nous devons aimer par-dessus tout, parce qu'il nous a créés et rachetés, celui par conséquent à qui nous devons obéir de préférence à tous, le Dieu du ciel et de la terre ; que ce Dieu lui avait commandé de faire connaître, respecter, pratiquer la religion qu'il était venu fonder ; de réprimer la coupable audace des hommes aveugles ou pervertis, qui, excités par l'ennemi de tout bien et conduits par le misérable appât de quelques avantages temporels, s'appliquent à rendre infructueux le travail et les souffrances de leur Sauveur. Elle dit que le Seigneur lui ayant prescrit d'exercer son ministère malgré les contradictions et les dangers personnels auxquels pourrait l'exposer l'accomplissement de sa suprême volonté, elle poursuivrait sa mission avec ardeur, dans toute l'étendue et jusqu'au temps qu'il lui avait plu de déterminer. Elle ajouta que la puissance dont ils s'étaient appuyés ne lui en imposait point ; que leurs menaces et leurs mauvais desseins ne lui feraient modifier en rien les voies où elle était entrée depuis plusieurs années ; que loin de trembler devant la prison, l'exil, les tortures et la mort la plus violente, elle s'estimerait trop heureuse d'avoir à les subir pour l'amour d'un Dieu qui avait tant souffert pour elle, et qui lui montrait déjà du haut du ciel la place réservée à sa constance et à sa fidélité ;

qu'ils pouvaient donc exécuter leurs projets en faisant tomber sur sa tête les coups les plus multipliés de leur fureur : car tant que Dieu n'aurait pas fixé le terme de son céleste mandat, et qu'il lui resterait un souffle dans la poitrine, un mouvement dans le cœur, un filet de voix sur les lèvres, elle s'en irait, armée de confiance et de courage, annoncer au peuple, avec tout le zèle dont elle était capable, les vérités si importantes de la foi.

A cette protestation si énergique et si ferme, la colère des hérétiques s'exalta jusqu'à la rage ; ils allèrent trouver le préfet, lui firent une fausse et très-noire peinture des excès prétendus auxquels Rose se livrait contre le gouvernement de l'Empereur ; lui dirent qu'excités par ses discours subversifs, les Viterbiens, qui n'avaient déjà qu'une froide insouciance pour Frédéric, étaient sur le point de se soulever pour se remettre sous la protection du Saint-Père ; que s'il voulait prévenir le danger de cette imminente révolte, et faire revivre dans la ville et la province de Viterbe l'esprit d'attachement et de soumission au César, leur maître, il n'avait qu'un seul parti à prendre : celui de se débarrasser de Rose en la faisant immédiatement sortir de la cité. Le comte de Chieti est bouleversé au seul mot de soulèvement ; il mande aussitôt Rose et ses parents, et sans se donner le temps de les accuser ou de les entendre, il fulmine contre eux la sentence d'un exil immédiat. Rose sortit aussitôt de la ville avec ses parents ; mais quand ils se trouvèrent dans la campagne, leur perplexité devint extrême. Des nuages sombres et agités roulaient dans le ciel ; la nuit était

humide et noire ; un vent aigu, glacial, soufflait sans interruption du côté du Nord ; et la neige, qui commençait à tomber à gros flocons, eut, en quelques instants, couvert la plaine, effacé la trace des chemins, comblé tous les enfoncements du sol, et fait disparaître, sous une nappe immense, la mince lame de glace qui s'était formée sur les ruisseaux, les marécages et les étangs.

Après plusieurs heures de fatigue, ils arrivèrent transis, à demi morts, à l'extrémité d'une des gorges de la montagne où ils s'étaient engagés. Obligés d'aller toujours en avant, ils durent gagner les hauteurs. Leurs forces étaient épuisées, les ténèbres étaient horribles, et à mesure qu'ils s'élevaient, le terrain devenait plus escarpé, le vent plus impétueux, le froid plus intense, la neige plus épaisse. Ils se blottirent donc contre un rocher ; et pour ne pas se laisser surprendre par un sommeil funeste, ils attendirent debout l'arrivée du jour. Dès que l'aurore parut, ils se remirent en marche, et après avoir erré longtemps, ils arrivèrent, à une heure assez avancée de la matinée, en face de la forteresse de Soriano qui se montrait avec son étendard sur un des rochers opposés. Ce ne fut que vers midi qu'ils entrèrent dans la ville, et qu'ils reçurent de la charité d'un de ses habitants un morceau de pain pour soutenir leur frêle existence, ainsi qu'un pauvre gîte pour reposer leurs membres harassés. A la vue de tous les épouvantables désordres dont cette malheureuse ville était le théâtre, Rose sentit son cœur se déchirer. Pendant plusieurs jours elle ne put prendre aucune sorte de nourriture, ni goûter un seul instant

de repos. Les outrages que recevait son Bien-Aimé se répercutaient dans son âme et y produisaient une indéfinissable tristesse, une affliction suprême que ses forces paraissaient incapables de supporter.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de Rose dans cette ville, que, touchés jusqu'au fond de l'âme de la ferveur, du zèle et de la haute sainteté dont cette jeune fille donnait de si constantes marques, incapables de résister à la lumière de vérité qui éclatait dans ses paroles, entraînés d'ailleurs par la force des nombreux et surprenants prodiges qu'elle semait chaque jour sous ses pas, tous les habitants, riches ou pauvres, finirent par se rendre à ses exhortations, abandonnèrent leurs erreurs, renoncèrent à leur vie de désordre, et se livrèrent entièrement et pour toujours à la pratique de leur sainte religion. Ce n'étaient pas seulement les habitants de Soriano qui retiraient de si précieux fruits de salut des prédications de cette admirable enfant. De tous les villages d'alentour, on voyait encore accourir des hommes et des femmes, qui, surpris des étonnantes merveilles qu'ils en entendaient raconter, lui amenaient leurs malades, se recommandaient à ses prières, prêtaient une oreille attentive à ses exhortations, et s'en retournaient dans leurs demeures, aussi résolus à changer de vie que vivement contents des guérisons et des autres bienfaits qu'ils avaient obtenus.

Rose ayant appris que les habitants de Vitorchiano, égarés par une magicienne que soudoyait le gouvernement de l'empereur, avaient conçu une haine profonde contre les enseignements et les pratiques de la

religion, s'étaient séparés du Saint-Siège et vivaient dans un effrayant amas d'iniquités ; il n'en fallut pas davantage pour l'attirer dans ce nouveau centre d'incessantes fatigues et de périlleux combats. Elle rassemble donc le peuple de Soriano, se réjouit avec lui des grâces nombreuses qu'il a reçues du ciel dans le courant de cette année, le conjure de rester fidèle aux promesses qu'il a faites au Seigneur, et après lui avoir dit que, pour obéir aux inspirations de son cœur aussi bien qu'aux ordres du Très-Haut, elle ne l'oubliera jamais dans ses humbles prières, elle lui annonce que sa mission l'appelle ailleurs, et qu'elle est sur le point de le quitter. A ces mots, un cri de douleur s'échappe de toutes les poitrines, les sanglots éclatent de toutes parts, les larmes coulent sur tous les visages, tous les bras se tendent pour la retenir : il n'y a personne qui ne sente vivement la grandeur de la perte qu'on va faire. Les pauvres se souviennent qu'elle les a nourris ; les malades, qu'ils lui doivent leur santé ; les pécheurs, leur conversion ; les justes, leur avancement dans la connaissance et l'amour de Dieu ; tous, qu'ils en ont obtenu quelque signalé bienfait : il leur semble que cette jeune fille c'est leur espérance, leur félicité, leur vie qui va s'enfuir. Rose cherche à les consoler en leur rappelant qu'ils ont dans le ciel un Père tendre, une Mère dévouée qui veilleront sur eux, les secourront dans leurs besoins, les combleront de leurs faveurs ; et pour se soustraire aux émotions qui gagnent de plus en plus son âme, elle se hâte de s'ouvrir un passage à travers cette foule désolée, et de prendre avec ses bien-aimés parents le chemin de Vitorchiano. Après s'être

recommandée à la très-sainte Vierge, à son bon Ange, au divin Précurseur, à son séraphique Père, elle s'avance au nom de Dieu, entre dans la ville et commence sa mission.

Les Vitorchianiens connaissaient déjà Rose, sinon de vue, du moins de réputation. La plupart avaient assisté à ses prédications à Viterbé ou à Soriano, et tous en avaient entendu parler comme d'une fille extraordinaire par son éloquence, ses miracles et ses vertus. Aussi, à peine eut-elle paru dans la ville, que le bruit de son arrivée se répandit avec la rapidité de l'éclair jusque dans les campagnes environnantes. De tous les côtés on vit accourir une multitude d'hommes, de femmes, de personnes de tout âge, de toute condition, qui se groupèrent en masse ardente, compacte, autour d'elle, brûlant de la voir et de l'entendre. Elle n'avait pas encore ouvert la bouche pour parler, qu'un ébranlement subit s'était produit dans cette vaste assemblée : l'émotion avait gagné toutes les âmes, les larmes avaient surgi dans tous les yeux. Ses pieds nus ; sa tête découverte ; sa pose modeste et calme ; son regard humblement baissé ; son crucifix que, d'une main amoureusement tremblante, elle pressait sur son cœur ; son visage pâle, angélique, animé mais tranquille, sur lequel, à travers le caractère sacré de la souffrance, semblait se peindre la douce et ravissante candeur d'une âme divinisée ; sa robe grossière, usée, que soutenait une corde plus pauvre encore, et dont la couleur sombre relevait si bien l'admirable sérénité de son front, pareille à ce nuage obscur, qui, en nous laissant entrevoir par une légère fissure l'astre pai-

sible des nuits, semble le revêtir d'un éclat plus radieux et plus pur : tout cela donnait à cette intéressante petite fille un air de piété tendre, de grandeur aimable, d'attrayante et sublime majesté, qui, en lui gagnant les cœurs, les portait à épouser ses sentiments, à se soumettre à ses volontés avant même qu'elle les eût manifestées. Lorsque la foule eut cessé de s'accroître, Rose leva un instant vers le ciel son regard mouillé de pleurs, et ensuite, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle laissa tomber sur ce peuple attendri les grandes et douloureuses pensées qui remplissaient son âme. Elle exposa les calamités terribles et nombreuses dont le démon, toujours ingrat envers ceux qui le servent, avait accablé cette ville autrefois bénie du ciel ; fit voir les fourberies insignes dont il avait usé pour les séduire et les entraîner ; et après leur avoir montré le tort qu'ils avaient eu de renoncer à leur ancienne foi pour se jeter dans un parti qui, en pervertissant les esprits par le mensonge, et le cœur par l'excitation à tous les dérèglements, les conduisait à leur éternelle perte, elle les conjura de revenir à un Dieu dont la justice est toujours désarmée par les larmes d'une sincère pénitence. Une semaine ne s'était pas encore écoulée, qu'on voyait les plus notables habitants du pays vivre d'une manière conforme à ses désirs, et ne pas craindre, pour mieux satisfaire au Seigneur, de se livrer publiquement aux exercices de la pénitence la plus austère. De tous les hérétiques, indifférents, impies, que l'on comptait par milliers dans la ville et sur le territoire de Vitorchiano, il n'y en eut que quelques-uns qui, captivés par les plaisirs

d'une vie licencieuse, refusèrent obstinément d'ouvrir les yeux à la lumière.

Pour triompher de leurs préjugés et montrer avec une grande évidence la divinité de notre sainte religion, elle fait apporter sur la place publique une immense quantité de bois, et après en avoir fait faire un bûcher, elle fait signe de l'allumer. Les étincelles et la fumée s'élèvent, la ramée pétille, l'embrasement s'élargit; la chaleur et l'effroi rayonnent de toutes parts. Or, pendant que les assistants se reportent vivement en arrière, et qu'en tourbillons impétueux les flammes s'élancent vers le ciel, Rose s'avance avec un visage calme, et, d'un pas ferme et assuré, elle entre dans le feu!... Un cri perçant, terrible, s'échappe de toutes les poitrines; instinctivement tous les bras se portent en avant pour la retirer. Mais quel n'est pas l'étonnement général lorsque, à travers l'effrayant manteau de flammes qui l'entourent, on la voit monter tranquillement jusqu'au faite du bûcher!!... Là, elle se tient debout, croise les mains sur sa poitrine, et, le regard amoureux fixé vers le ciel, elle semble s'entretenir avec son Bien-Aimé. Cette pose, cet air extatique, cette bouche qui s'entr'ouvre délicieusement sous l'inspiration de sa prière, ce visage sur lequel commence à s'épanouir la splendeur d'un séraphique sourire, ce trône de feu qui la tient élevée dans l'espace et qui, en s'écroulant peu à peu sous l'empire de l'élément destructeur, semble lui redire qu'une âme, créée pour Dieu, doit se détacher des périssables grandeurs de la terre pour s'envoler vers les éternelles munificences des cieux; et ces

flammes qui, en arrivant à ses pieds, perdent leur direction ordinaire, s'écartent avec un apparent respect, l'enveloppent sans la toucher, et se recourbent en voûte au-dessus de sa tête pour s'évanouir ensuite en flèche allongée dans d'incommensurables hauteurs : tout cela lui donne un tel aspect de grandeur et de majesté, qu'elle ne ressemble plus à une simple mortelle. Bientôt son visage s'éclaire du plus vif enthousiasme, ses sentiments débordent, et, comme autrefois sainte Crescentia dans sa chaudière de plomb fondu, de résine et de poix bouillantes, elle entonne, d'une voix douce, mais forte, l'admirable cantique : « Soyez béni, Seigneur, puissant Dieu de nos Pères », que les trois jeunes Hébreux firent pour la première fois entendre dans la fournaise de Babylone. Pendant qu'elle invite ainsi les anges et les astres, la lumière et les ténèbres, la chaleur et le froid, le tonnerre et l'éclair, les montagnes et les vallées, les fleuves et les mers, les plantes et tous les êtres animés, à bénir Celui qui, assis dans les hauteurs, s'incline pour regarder en bas, dans le ciel et sur la terre, tout ce que sa main a tiré du néant, le peuple est là, stupéfait, l'œil fixe, la bouche béante, incapable de faire un seul mouvement, de prononcer une seule parole. Mais, quand elle en vient à ces mots : *Benedicite, filii hominum, Domino*, et que s'adressant directement à l'assemblée, elle s'écrie : « Enfants des hommes, bénissez le Seigneur, louez-le, et glorifiez-le dans tous les siècles » ; une explosion immense de voix se fait entendre. Tout le monde répète : « Enfants des hommes, bénissons le Seigneur, louons-le et glorifions-le dans les siècles

« des siècles ». Cependant le bûcher creusé, dévoré par le feu, s'affaisse, et la jeune fille, précipitée tout d'un coup dans les vastes profondeurs de cette masse brûlante, disparaît sous un épais nuage de flammes, d'étincelles et de fumée. Mais en un instant elle se relève, remonte à la surface, et, le front serein, les mains posées sur son cœur, elle va, elle vient, elle se promène sur ce piédestal embrasé, comme elle l'aurait fait sur un gazon de verdure ou dans un jardin émaillé de fleurs. Enfin, quand le bois eut été réduit en cendres, et que le feu se fut éteint, le peuple, incapable de maîtriser les pieux mouvements de son cœur, se précipita vers la petite Rose pour la voir de plus près, pour la toucher, pour l'embrasser. Frappé de l'extérieur humble, modeste, empreint de la pensée et de l'amour de Dieu, que cette chère enfant conservait au milieu de l'empressement inexprimable dont elle était l'objet, il éprouvait une véritable joie à proclamer sa sainteté et à remercier hautement le Seigneur de l'avoir fait entrer dans une religion dont la divinité se manifestait par de si grands miracles et de si belles vertus.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Retour à Viterbe. — Conduite de notre Sainte. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Iconographie. — Culte et reliques.

Quelque temps après, Rose quitta Vitorchiano et parcourut toute la province, laissant partout les traces des plus signalés bienfaits. C'était une multitude de malades à qui elle avait rendu la santé, de pécheurs qu'elle avait convertis, de justes qu'elle avait enflam-

més de l'amour de la vertu, d'hostilités systématiques contre la religion et de haines invétérées entre citoyens, qu'elle avait fait disparaître. Quand elle eut ainsi ramené à Dieu toutes les âmes qu'elle avait pour mission d'évangéliser, elle prit avec ses parents le chemin de Viterbe, après la mort de Frédéric. A la nouvelle de son retour, les habitants de cette cité entrèrent dans une jubilation extraordinaire, et se transportèrent en foule à sa rencontre. Elle aurait voulu regagner sa demeure par les voies les plus solitaires et les plus détournées ; mais, entraînée par la multitude, qui la pressait de toutes parts et lui enlevait la liberté de ses mouvements, elle fut obligée de suivre la route que lui traçaient les longues files d'un peuple échelonné en plusieurs rangs sur le chemin qui conduisait à sa maison. En revoyant, après seize ou dix-huit mois d'une pénible séparation, l'enfant bénie qu'ils regardaient comme la consolatrice des affligés, le secours des pauvres, la lumière des âmes, la libératrice de la patrie, ces bons habitants ne pouvaient contenir les cris de leur réjouissance et de leurs transports.

Dès qu'elle fut arrivée dans sa cellule, Rose ne pensa plus qu'à mettre à exécution le projet qu'elle avait formé depuis si longtemps. Elle voulut se séparer du monde pour vivre seule avec Dieu seul. Ne sortant qu'une fois le jour pour aller entendre la sainte Messe ou s'entretenir avec son confesseur, sans le consentement duquel elle ne faisait ni n'entreprenait jamais rien, elle rentrait au plus tôt dans sa solitude pour continuer avec son céleste Epoux, dans la mortification et la prière, cette union de pensées et de cœur qu'elle

brûlait de rendre chaque jour plus parfaite. Mais comme sa porte était continuellement assiégée par une multitude de personnes qui venaient prendre ses conseils, ou se recommander à sa charité, elle rechercha une retraite plus profonde.

Le monastère de Sainte-Marie des Roses fixa plus que jamais ses regards. La vie pauvre, innocente, retirée, des sœurs qui l'habitaient, donna une nouvelle force à l'attrait puissant qui l'avait toujours portée vers cette maison. Sans se laisser arrêter par la considération du refus qu'elle avait déjà éprouvé, elle se recommanda à son divin Maître, à la très-sainte Vierge, à son séraphique Père saint François, et alla se jeter aux pieds de la supérieure. Elle lui fit une vive et saisissante peinture des obstacles qu'elle trouvait dans la maison de son père pour s'entretenir avec son Bien-Aimé, et la conjura, les larmes aux yeux, de vouloir bien l'admettre au sein d'une communauté où l'appelaient depuis si longtemps les besoins de sa pauvre âme et toutes les plus chères affections de son cœur. Par une adorable et bienfaisante disposition de la Providence, la supérieure ne crut pas devoir accéder à sa prière. Persuadée, sans doute, que cette angélique petite fille travaillerait davantage à la gloire de Dieu et au salut des âmes dans la maison de son père que dans un couvent, elle invoqua différents prétextes pour ne pas la recevoir. Quelque pénible que ce sacrifice dût être à son cœur, Rose s'y soumit instantanément, sans difficulté, de bonne grâce.

A peine fut-elle rentrée dans sa cellule, que la démarche que vinrent faire auprès d'elle plusieurs jeunes

filles, ses anciennes amies, lui dévoila tout à coup le secret de ce double penchant pour la retraite et pour la sanctification du prochain, qu'elle n'avait jamais cessé de ressentir. Ces jeunes compagnes avaient conservé leur ferveur pendant les dix-huit mois de son absence, et elles n'eurent rien de plus pressé, à son retour, que de la supplier de les reprendre sous sa conduite. Son confesseur, Pierre Capostoti, curé de Sainte-Marie du Coteau, l'engagea fortement à condescendre à leur désir ; et dès lors sa maison fut presque transformée en véritable couvent. A part les quelques moments de récréation qui suivaient le principal repas, leur silence n'était interrompu que par la récitation du saint office, le chant des psaumes et des cantiques, les lectures spirituelles, et les exhortations courtes mais enflammées que la petite sainte leur adressait sur les vertus les plus propres à leur sexe, à leur âge et à leur condition. Elle leur parlait de l'humilité, qui est le fondement nécessaire de toute perfection ; de la modestie, qui est la plus puissante sauvegarde de l'innocence, le plus bel ornement de la virginité, et qui, pareille à ce parfum dont s'embaume le souffle du matin, révèle par sa seule présence, dans le cœur qu'elle pare, un trésor de mérites et de sainteté. « Or, la fille vraiment modeste », ajoutait-elle, « c'est celle qui, convaincue des dangers que lui offre le monde, pénétrée de sa propre faiblesse, faisant ses délices de converser intérieurement avec son divin Jésus, n'aime pas à s'épancher au dehors, vit sous les yeux de sa mère, évite la société des hommes, parle peu et avec circonspection, craint autant d'être vue

« que de voir ». Elle les entretenait de la nécessité de la pénitence, de l'oraison, du travail. « En affaiblissant « les appétits dérégles de notre nature », leur disait-elle, « les mortifications la rendent plus apte à se plier « à la loi de Dieu et à suivre les mouvements de la « grâce. La prière, qui élève notre esprit et notre cœur « vers Dieu, leur découvre de ce haut point de vue la « vanité des biens et des plaisirs d'ici-bas, les remplit « de lumière, de force, de consolation, et leur fait pres- « sentir le calme et les félicités de la céleste patrie. Le « travail a ses peines, mais il nous procure de bien « grands avantages. Non-seulement il nous préserve de « l'oisiveté, source funeste de tant de vices ; mais, se « transformant en prière par l'offrande que l'on en fait « à Dieu, il nous enrichit de mérites, et nous est un « moyen de satisfaire pour nos péchés ». Elle les engageait aussi à obéir à leurs parents et à leurs supérieurs, quels qu'ils fussent ; à tenir sans cesse leurs yeux fixés sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, dont nous devons retracer en nous une vivante image ; à fuir les divertissements du siècle, le luxe des parures, et la mode des ajustements, frivolités auxquelles ne devraient pas s'attacher les pensées d'une âme faite pour Dieu ; à se comporter comme des anges de paix et de douceur au sein de leurs familles ; souffrant avec résignation la mauvaise humeur des personnes qui les entourent, et recevant comme un précieux bienfait toutes les contrariétés que le ciel ne cesse de nous envoyer. Mais le sujet le plus ordinaire de ses entretiens, c'était la fidélité exacte et scrupuleuse à tous les exercices de piété ; l'amour de Dieu,

qui doit toujours dominer dans notre cœur, et qui doit être le principe comme la fin de nos actes, de nos désirs, de nos pensées ; la dévotion à la très-sainte Vierge, qui, par suite des innombrables faveurs dont elle est la source, est une marque de prédestination et de salut.

C'est dans de pareils principes que Rose s'appliquait à élever ses bien-aimées compagnes. Ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés du plus heureux succès. Elles firent, en effet, des progrès si rapides dans la vertu, qu'après quelques jours seulement, les Viterbiens les reconnaissaient à la simplicité de leur tenue, à la modestie de leurs regards, à la gracieuse candeur de leurs traits, à l'exemplaire régularité de leur vie, à ce quelque chose de pur, d'indéfinissable, de divin, qui s'épanche d'un cœur que Dieu seul possède, où Dieu seul agit. Quoique leur vie de recueillement et de prière les mît à l'abri de la plupart des dangers qu'offre le monde, elles conçurent un vif désir de se plonger dans une retraite absolue. Pierre Capostoti fit pour elles l'acquisition d'un terrain attenant au monastère de Sainte-Marie des Roses, et adapta aux besoins de leur communauté les quelques bâtiments qui s'y trouvaient. A peine furent-elles établies dans ce nouveau couvent que, malgré la faiblesse de leur sexe et leur jeunesse, elles se livrèrent à l'exercice des plus sublimes et des plus austères vertus. Elles se levaient de grand matin, récitaient l'office, faisaient de longues méditations, chantaient des psaumes, se donnaient la discipline, s'imposaient de continuelles privations, et, non contentes de prier et de se mortifier ainsi le jour,

elles consacraient à ces saintes pratiques la majeure partie de la nuit. Quelque sévère que soit en elle-même la Règle du Tiers Ordre de Saint-François qu'elles s'étaient empressées d'adopter, leur piété les poussait bien au-delà de ses prescriptions : encore faut-il ajouter que, pour ménager leur santé, Rose fut contrainte d'arrêter, par ses paroles, le trop impétueux élan que leur imprimaient ses exemples.

Quoique ses forces allassent toujours en s'affaiblissant, on la voyait redoubler ses prières, ses macérations et ses jeûnes. Unie sans cesse d'esprit et de cœur à son divin Jésus, elle vivait complètement absorbée en lui. N'ayant déjà plus de sommeil, ne prenant qu'un peu de pain et d'eau tous les huit ou quinze jours, elle ne semblait sortir de ses visions et de ses extases que pour ensanglanter, à coups de fouets armés de pointes et de nœuds, cette mince et livide couche de chair qui couvrait à peine ses os disloqués, à demi brisés. Ses compagnes auraient voulu, pour prolonger une existence qui leur était si chère, suspendre le cours de ses violences et de ses transports. Mais elles ne pouvaient que l'approcher, fixer sur elle un regard attendri, tomber à ses genoux, et se retirer silencieuses, émues, tout embrasées.

Attirées par le charme d'une vie si céleste et si pure, de nombreuses filles de Viterbe venaient chaque jour implorer la faveur de passer quelque temps dans leur pieuse solitude. Elles y suivaient ponctuellement la règle de la communauté, prenaient part à tous les exercices publics, ne faisaient pas difficulté d'entrer dans la carrière des mortifications et des pénitences, et après

s'être enflammées d'ardeur pour la perfection au contact de ces petits anges de la terre, elles allaient exhaler au dehors le délicieux parfum de leur piété. Ce n'était pas seulement une conduite régulière, profondément chrétienne, qu'elles menaient dans le monde, il y avait dans leur maintien, leur conversation, toute leur manière d'agir, quelque chose de si candide, de si ravissant et de si doux, qu'on ne pouvait les voir ou les entendre sans éprouver le sentiment du devoir et l'amour de la vertu. En présence des fruits merveilleux que produisaient de semblables retraites, Pierre Capostoti se proposait d'élargir la sphère de ces récentes constructions, lorsque, par une disposition de la Providence, la petite communauté fut supprimée par le pape Innocent IV, à la demande des sœurs de Saint-Damien, qui craignaient d'être privées des aumônes qu'elles recevaient du dehors. Rose et ses compagnes se soumirent toutes avec résignation et amour à la volonté du Très-Haut, retournèrent immédiatement, contentes et heureuses, au sein de leurs familles, bénissant Dieu de les avoir gardées plus longtemps que d'autres dans un asile où elles avaient reçu tant de grâces, se promettant aussi de suivre en leur particulier, autant que possible, la Règle qu'elles avaient adoptée et dont elles avaient recueilli de si précieuses faveurs.

A peine Rose fut-elle rentrée dans sa cellule, qu'elle tomba gravement malade. Les rudes privations qui avaient paralysé et comme desséché ses organes; les coups affreux par lesquels elle avait déchiré son corps; l'amour divin qui la dévorait jusqu'au fond des entrailles et ne lui laissait pas un instant de repos, avaient

fini par altérer sa santé et joindre à l'acuité de ses souffrances une maladie de langueur qui ne pouvait se terminer que par la mort. « O terre », s'écriait-elle souvent dans les angoisses de son amour, « terre arrosée
« du sang de mon Dieu, mais qu'enveloppent en trop
« grand nombre les funestes effets de la malédiction
« dont il t'a frappée, que ton séjour est douloureux
« pour mon âme ! Que ne puis-je briser les liens qui
« me retiennent captive et prendre mon vol vers l'éter-
« nité ! Nuit et jour, Seigneur, j'élève vers vous la voix
« de ma prière, pourquoi donc dérober à vos embras-
« sements un cœur qui m'aspire qu'après vous ! Filles
« de Jérusalem, je vous en conjure, si vous voyez Celui
« que mon âme chérit, que mon cœur adore, dites-lui,
« qu'abattue par la tristesse, loin de lui je ne saurais
« vivre, loin de lui je me sens mourir ! » Tandis que,
par des accents si enflammés et si purs, cette tendre épouse de Jésus faisait couler les larmes de tous ceux qui se pressaient autour d'elle pour adoucir, au moyen de quelques consolantes paroles, les trop vives amertumes de ses douleurs, le ciel, qui depuis longtemps enviait une si belle fleur à la terre, se préparait à la cueillir. C'est le divin Maître lui-même qui lui fit connaître le moment prochain où devait se fermer le cercle de ses jours.

Nous n'essaierons pas de peindre les enivrants transports qu'éprouva cette petite sœur en apprenant qu'elle allait quitter ce monde pour s'envoler dans les cieux. « Je me suis réjouie de ce qu'on vient de me
« dire », s'écria-t-elle ; « j'irai bientôt dans la maison du
« Seigneur » ; et dès ce moment son âme s'élança par

toutes ses aspirations vers le ravissant objet de ses désirs, et semble ne retomber sur la terre, que pour rebondir et s'élever plus haut vers son Dieu. Tous ses actes, toutes ses affections, toutes ses pensées ne tendent plus que vers le ciel. Quelques heures avant de passer à l'autre vie, elle voulut recevoir, par la participation au corps sacré de son divin Epoux, un gage de cette union beaucoup plus intime et mille fois plus parfaite qu'elle allait contracter avec lui dans l'éternité. A peine le divin Maître eut-il pris possession de son âme, que, plongée tout à coup dans la contemplation la plus profonde, elle perdit le sentiment des objets extérieurs et resta quelque temps sans donner aucun signe de vie. La respiration s'était éteinte, le pouls ne battait plus, la pâleur couvrait ses traits, ses membres étaient frappés d'une immobilité complète. Quand elle eut repris l'usage de ses sens, ses forces se trouvèrent tellement affaiblies qu'elle fut obligée de se recoucher pour recevoir l'Extrême-Onction. Après avoir remercié le Seigneur de toutes les grâces qu'il venait de lui accorder, Rose dit un dernier adieu à ses bons parents ainsi qu'à ses jeunes compagnes ; puis elle rentra aussitôt en elle-même pour se préparer de plus en plus au grand passage de l'éternité. Elle demandait pardon à Dieu des péchés de sa vie, le remerciait des innombrables bienfaits dont il l'avait comblée, lui faisait un sacrifice de tout ce qu'elle avait de plus cher. Elle n'interrompt ces actes de contrition, de reconnaissance et d'amour, que pour supplier la divine Marie, l'auguste Précurseur, son séraphique Père saint François, tous les bienheureux habitants de la céleste

patrie, de recevoir son âme et de la présenter à son aimable Epoux ; et tandis que sa langue répétait avec une indicible ardeur ce cri d'espérance et d'amour : « O Jésus ! ô Marie ! » son âme brûlante et pure prit son essor vers les cieus, le 6 mars 1252.

Sainte Rose peut servir de modèle aux jeunes enfants et à toutes les vierges chrétiennes par son affectueux respect envers ses parents, par sa profonde modestie et par son angélique pureté ; aux hommes apostoliques, par son zèle ardent et par son inaltérable patience ; aux pénitents les plus rigides, par la continuité de ses jeûnes et les acerbes macérations de son corps ; aux anachorètes, par son amour pour la solitude et les occupations célestes de son esprit ; à tous les chrétiens, par sa fidélité constante aux devoirs religieux et par l'exercice continuel de toutes les vertus.

On la représente souvent tenant des roses à la main ou dans son tablier. Un jour qu'elle portait aux pauvres des morceaux de pain, elle fut rencontrée par son père qui voulut voir ce qu'elle portait ; elle ouvrit son tablier, et, au lieu de pain, elle ne trouva plus que des roses. — On la peint aussi recevant la communion, ou à genoux près d'un autel et voyant en songe les instruments de la passion de Jésus-Christ.

Aussitôt après sa mort, son corps devint tout resplendissant de lumière et n'éprouva pas la plus légère altération ; il s'en exhala une odeur si agréable que toute la maison en fut embaumée. Elle fut inhumée sans bière et avec son habit religieux, dès le soir même, à côté des fonts baptismaux, dans l'église Sainte-Marie du Coteau. Cette cérémonie eut lieu le

plus secrètement possible et à l'insu du peuple, dont on craignait les pieux larcins. Une multitude immense inondait chaque jour les avenues de sa demeure ou de son tombeau : elle venait remercier la sainte de ses faveurs, implorer sa protection, et transformer en précieuses reliques les différents objets qu'elle faisait toucher à ses vêtements, à son lit, aux murs de sa chambre, au payé qu'avaient foulé ses pieds, à la terre qui couvrait son corps. A la demande du clergé, des magistrats et de tout le peuple de Viterbe, le pape Innocent IV ordonna des informations sur la vie et les miracles de sainte Rose ; mais il mourut avant la fin de la procédure. En 1258, Rose apparut au pape Alexandre IV, qui était alors à Viterbe, et lui dit d'exhumer son corps et de le transporter dans le couvent de Saint-Damien. Quand il eut été levé de terre, on le renferma dans une belle châsse en bois, richement ornée et couverte de draperies en velours cramoisi bordé d'or ; quatre cardinaux chargèrent sur leurs épaules cette précieuse dépouille, et, accompagnés du pape, de tout le sacré Collège, de tous les magistrats et d'une foule immense, ils la transportèrent solennellement dans le monastère des Sœurs de Saint-Damien, qui prit dès lors le nom de Sainte-Rose.

Comme les miracles se multipliaient à son tombeau, Alexandre IV permit aux Viterbiens de célébrer solennellement sa fête le 4 septembre, jour anniversaire de la translation de ses reliques. Il leur en accorda même une seconde qu'il fixa au 6 mars. Les pontifes qui montèrent après lui sur le siège apostolique, favori-

sèrent le pieux mouvement qui portait les cœurs à proclamer la sainteté de cette enfant. Le pape Eugène IV, dans une bulle qu'il expédia contre les usurpateurs des biens du couvent de Sainte-Rose, après avoir hautement approuvé la vénération et le culte que tout le monde lui rendait, ne fit pas difficulté de lui donner le titre de sainte. Nicolas V ordonna au conseil de la ville de Viterbe d'offrir tous les ans à la petite bienheureuse, pendant la procession de la Chandeleur, trois cierges de cire blanche, pour honorer, par ce mystérieux symbole, la lumière qu'elle avait répandue dans les âmes, l'ardent amour dont elle avait été consumée, la virginale innocence qu'elle n'avait jamais perdue. Enfin, le pape Calixte III décréta qu'elle serait inscrite dans le catalogue des saints, et que l'Eglise universelle lui rendrait le culte dû aux saints. A peine cette décision fut-elle connue, que l'on s'empressa de lui ériger des autels dans les églises d'*Ara-Cœli* et de Sainte-Catherine à Rome, de Sainte-Marie du Coteau et de Saint-Sixte à Viterbe, ainsi que dans celles de Vitorchiano, de Bolsena, de Tivoli, de Fabriano, de Foggia, etc. Des populations entières se rendirent à son tombeau, et encore de nos jours, elle est innombrable la multitude de ceux qui viennent se mettre sous sa protection.

Parmi les souverains Pontifes qui, après Alexandre IV, Innocent VII, Martin V, Eugène IV, se sont fait un point de religion de visiter son sanctuaire, nous citerons Nicolas V, Pie II (1459, 1460, 1462), Alexandre VI (28 octobre, 6 décembre 1493), Jules II, Léon X, Clément VII, Jules III, Grégoire XIII, Clément VIII,

Benoît XIII, qui éleva son office au rite de deuxième classe ; Pie VI, Pie VII et l'immortel Pie IX.

Les plus illustres princes et princesses se sont aussi estimés très-heureux de pouvoir courber leur front devant ses saintes dépouilles. Qu'il suffise de nommer l'empereur Sigismond, qui se rendit à son sanctuaire à la tête de quinze cents de ses seigneurs ; l'empereur Frédéric III et son épouse Eléonore ; le roi de France Charles VIII, qui fut tellement frappé de voir son corps dans un état parfait de conservation, qu'il appela Viterbe, *la ville de Rose* ; le grand-duc de Toscane, Côme III ; le roi d'Angleterre, Jacques III, et son épouse Clémentine Subieschi ; Yolande Béatrix de Bavière ; le roi d'Espagne, Charles IV, l'infante Marie-Louise, reine du Portugal, et son fils ; l'empereur d'Autriche, François I^{er}, avec son épouse Caroline et une de ses filles.

Quant aux cardinaux, évêques ou prêtres de tous les pays du monde qui viennent chaque année se recommander à ses suffrages, il serait impossible de les énumérer. Ce qui entretient dans les cœurs la dévotion envers sainte Rose, c'est la puissance sans bornes dont elle jouit auprès du Seigneur.

En 1357, un incendie s'étant déclaré dans la chapelle où reposaient ses vénérables reliques, la châsse et toutes les draperies dont elle était couverte furent consumées ; mais le corps fut retrouvé intact, et Dieu permit seulement que les chairs de la sainte, qui jusqu'alors avaient conservé toute leur blancheur, prissent une couleur brune presque noirâtre. On fit faire une châsse semblable à celle que le feu avait détruite, on y plaça le corps et on la recouvrit de draperies de

même nature et de même forme que les précédentes. Mais en 1615, le cardinal Mutio, évêque de Viterbe, fit remplacer les vêtements en velours par une tunique grise pareille à celle des Sœurs Clarisses. En 1658, 1675 et 1750, cette tunique éprouva de nouvelles modifications sous le rapport de la matière, de la forme et de la couleur ; mais depuis 1760, elle est en armoisine noire et tout à fait semblable à celle que portent en ce moment les Sœurs de Sainte-Claire. Quant à la châsse en bois, elle fut remplacée en 1699 par la belle urne transparente où la Sainte repose maintenant, et qui, pour plus de facilité, s'ouvre par le côté.

Depuis plus de six cents ans qu'il existe, le précieux corps de sainte Rose n'a encore éprouvé d'autre changement que celui de la couleur. Tous ceux qui l'ont vu, touché, s'accordent à dire qu'il est aussi entier, aussi moelleux, aussi souple que s'il était vivant. Le célèbre Papebrock, qui l'examina en 1661, affirme dans son *Itinéraire de Rome en Flandre*, qu'il n'en a jamais rencontré de si parfait. Son Eminence Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris (1857-1862), plusieurs prêtres, plusieurs religieux qui l'ont considéré de bien près et qui ont fait mouvoir sa tête, ses bras, ses mains, ses pieds, ont affirmé qu'à l'exception du degré de chaleur, il est encore tel qu'il devait être aussitôt après le trépas. Un pareil état de conservation ne peut avoir pour cause qu'une miraculeuse intervention du Tout-Puissant.

(*Petits Bollandistes.*)

LE PÈRE GUILLAUME DE GOUDE

MARTYR

1573. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

Ce courageux martyr, natif de Goude, en Hollande, avait pris l'habit franciscain dans sa jeunesse, à la fin de ses études qui avaient été brillantes, et dit sa première messe en 1565, au cloître de Louvain. Envoyé en Hollande pour y travailler dans la vigne du Seigneur, il prêcha plusieurs années de suite à Dordrecht avec beaucoup de fruit, confirmant sa doctrine par d'éminentes vertus.

Lorsque Dordrecht tomba, en 1572, au pouvoir des hérétiques, qui persécutaient les religieux et les prêtres avec acharnement, le Père Guillaume vit qu'il ne pouvait plus rien là pour le bien des âmes, et il partit pour Bréda, non sans une protection manifeste de Dieu ; car les portes de Dordrecht étaient soigneusement gardées et tous les chemins couverts d'hérétiques.

Pendant un an il prêcha à Bréda avec un zèle infatigable. Sa parole douce et forte émouvait les âmes ; on venait l'entendre des villes et des villages d'alentour, principalement de Gertruidenberg. Les habitants de cette dernière localité, qui l'aimaient beaucoup, ayant appris que ses supérieurs lui avaient donné mission d'aller prêcher à Hertogenbosch, le supplièrent de passer par leur ville afin qu'il pût, dans un dernier

sermon, les encourager, les affermir et prendre congé d'eux.

Répondant à leur pieux désir, il se rendit à Gertruidenberg, où il donna deux beaux sermons.

Pendant que le Père Guillaume était à Gertruidenberg, les hérétiques investirent la ville, le 31 août 1573, au point du jour. Aussitôt qu'ils s'en furent rendus maîtres, ils se mirent à fureter partout, cherchant les soldats espagnols et les ecclésiastiques. Le premier qui tomba entre leurs mains fut le chanoine Guillaume de Gales. Ils le tuèrent, et laissèrent son cadavre tout nu dans la rue durant deux jours. Ils égorgèrent aussi tout ce qu'ils trouvèrent de soldats espagnols. La plupart des bourgeois furent pillés et persécutés pour leur attachement à la foi catholique et à leur roi. Beaucoup quittèrent la ville.

Tous les ecclésiastiques furent pris, à l'exception de deux qui réussirent à s'échapper par la fuite. Parmi tous les captifs, nul n'était plus haï des hérétiques que le Père Guillaume. Ils le conduisirent, les mains liées derrière le dos, devant leur prévôt, demandant que l'on pendît le moine sans retard. Cependant on y mit plus de formes. On l'emprisonna avec le Père Jean Vogelsang, et le lendemain, un ministre calviniste vint les interroger. Jamais le Père Guillaume n'avait été plus éloquent qu'il le fut en cette occasion. Il confondit tellement le ministre, que celui-ci ne trouva rien à répondre que ces mots : « Méchant moine, prends tes mesures, car tu mourras demain ».

Guillaume avoua au Père Jean Vogelsang qu'il avait souvent dit à sa mère : « Plaise à Dieu qu'un jour vous

« voyez votre fils mourir pour la foi catholique ! » Il fut conduit au supplice avec un soldat de la garnison, qu'il confessa et avec lequel il fut pendu le 4 septembre 1573.

(EX GUILIELMO ESTIO.)

SŒUR MARIE DE JÉSUS

CLARISSE

1649. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Comment elle entre dans un couvent. — Ses qualités. — Françoise Farnèse la choisit pour compagne. — Elle devient abbesse. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

Françoise Farnèse, fondatrice de tant de cloîtres, dont nous raconterons la vie le 17 octobre, étant tombée malade, fut soignée par Barthélemy Fraticelli, médecin de Sartiano, qui ne cessait de lui parler d'une de ses sœurs et de ses excellentes qualités. Une fois guérie, Françoise, voulant témoigner sa reconnaissance à son médecin, demanda, par une inspiration de Dieu, à recevoir la jeune fille au cloître de Farnèse. Ses parents et ses proches s'y opposèrent ; ils ne voulaient pas que la jeune fille quittât Sartiano, d'autant plus qu'une de ses tantes, qui était religieuse, et qui connaissait les qualités de sa nièce, désirait la voir entrer dans son propre monastère. Mais le médecin et Françoise firent tant, l'un par ses instances auprès de ses parents, l'autre par ses prières, que Léandra, c'était le nom de la jeune fille, fut envoyée au cloître de Farnèse.

Elle était fort belle, avait l'esprit vif et gai, en même temps que l'extérieur grave et modeste. Elle montrait tant de dispositions pour toutes les vertus et d'affection pour l'abbesse Françoise Farnèse, que celle-ci l'avait toujours auprès d'elle. Sous une telle direction, elle devint en peu de temps une religieuse accomplie. Dans une longue et grave maladie qu'elle fit, Françoise la soigna avec la tendresse d'une mère. Ayant recouvré la santé, Léandra reprit avec une nouvelle ardeur tous les exercices de la vie religieuse. Françoise lui fit pratiquer sérieusement la mortification et le mépris d'elle-même, la réprimandant sévèrement pour les moindres fautes, et exigeant qu'elle se prosternât pour les confesser, ce que Léandra faisait avec tant d'humilité et de larmes, que les religieuses en étaient dans l'admiration.

Elle prit enfin l'habit, sous le nom de Marie de Jésus. Pendant son année de noviciat, elle redoubla ses pénitences et ses mortifications. Après sa profession elle fit encore de tels progrès dans la vertu, que Françoise la choisissait pour compagne quand elle avait à poursuivre quelque grande entreprise, telle que la fondation d'un monastère; car Françoise trouvait chez elle de la prudence, des lumières intérieures dans les questions spirituelles, des manières douces et conciliantes et une forte santé.

Françoise et Marie allèrent ensemble à Rome baiser les pieds d'Urbain VIII qui les reçut avec distinction. Marie devint d'abord vicaire du nouveau cloître d'Albano, puis abbesse lorsque Françoise eut abandonné ce poste à cause de sa mauvaise santé. Marie

était un miroir de perfection claustrale, innocente et pure dans sa vie, douce et indulgente dans les fonctions qu'elle gérait, gagnant les cœurs au grand avantage des âmes.

Françoise allant reformer le cloître de Palestrina, prit avec elle l'abbesse Marie. Mais bientôt elle la renvoya avec quatre religieuses clarisses de Palestrina, puis à leur place elle en fit venir quatre d'Albano, afin d'établir une vie uniforme dans les deux monastères. D'Albano, elle alla fonder à Rome le cloître de l'Immaculée-Conception, dont elle fut sept ans abbesse ; mais elle ne faisait rien sans le conseil et la direction de Françoise, sa maîtresse bien-aimée. Lorsqu'elle eut achevé de fonder solidement cette maison, tant au temporel qu'au spirituel, et qu'elle eut gagné l'affection de toutes les sœurs, elle déposa le fardeau du gouvernement et prit l'humble charge de portière.

Dieu lui envoya, pour l'éprouver et la purifier, diverses maladies, notamment l'hydropisie. Une fièvre ardente s'y joignit, qui la mena vite aux portes du tombeau. Après quelques jours de préparation prochaine à la mort, elle rendit doucement sa belle âme à Dieu, le 4 septembre 1649, à l'âge de quarante et un ans, dont elle avait passé vingt-trois dans la vie religieuse. Elle fut ensevelie dans un cercueil de bois, et après un certain temps son corps fut retrouvé intact et miraculeusement conservé.

(Vie de Françoise Fornèse.)

CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE B. GENTIL DE MATELICA

MARTYR A TORINGIE, EN PERSE

1340. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI de Valois.

SOMMAIRE : Ses grandes vertus. — Il part pour l'Égypte et la Perse. — Nombreuses conversions qu'il provoque. — Son mépris des biens terrestres. — Il a le don de miracles avant et après sa mort.

Ce grand zélateur de la gloire de Dieu naquit à Matelica, petite ville de la Marche d'Ancône, en Italie. Il entra fort jeune dans l'Ordre des Mineurs. Après sa profession et ses études, il fut envoyé au cloître du Mont-Alverne, où il passa quelques années et acheva d'orner son âme de toutes les vertus qui font le bon religieux. Il parlait peu, aimait la solitude et passait presque toutes ses nuits en veilles et en prières, plongé dans la contemplation des mystères de la foi. Les religieux du monastère le choisirent plusieurs fois pour supérieur, et il s'acquitta constamment de cette fonction avec tant de succès, que jamais personne ne se plaignit de lui, bien qu'il maintint tout le monde dans la stricte observance de la règle.

Désireux de gagner des âmes à Jésus-Christ, il partit pour l'Égypte et la Perse. Il commença l'étude de l'arabe, mais il y rencontra de telles difficultés que, désespérant de pouvoir jamais annoncer l'Évangile en cette langue, il résolut de retourner en Italie. Il était

déjà en route lorsque le Fils de Dieu lui apparut, disant : « Voici que je mets mes paroles dans votre bouche ; « vous irez partout où je vous enverrai et vous direz « aux peuples infidèles tout ce que je vous ordonnerai ». Alors il parla miraculeusement la langue des Perses, et il se mit à évangéliser ce peuple avec un grand zèle que Dieu secondait par des miracles. Les infidèles émerveillés venaient à ses sermons et se faisaient baptiser en foule. Il convertit plus de douze mille païens, et quand on leur demandait compte de leur foi, ils répondaient que c'était celle du Père Gentil.

Dans la ville de Caffa il instruisit et baptisa une famille juive qui fut longtemps connue sous le nom de famille chrétienne du Père Gentil. Tandis qu'il dispensait si généreusement les biens célestes, il montrait le plus grand mépris pour les biens de la terre. Les nouveaux convertis voulaient le combler de richesses, ils lui offraient des terres et des maisons ; mais lui, méprisant toutes ces choses en véritable ouvrier de l'Évangile, montra qu'il ne cherchait que le salut des âmes pour récompense de ses travaux. Sur les aumônes considérables qui lui étaient faites, il prélevait ce qui lui était nécessaire pour vivre au jour le jour, et abandonnait le reste aux pauvres.

Le roi de Perse, irrité contre les Vénitiens, fit tout à coup arrêter tous leurs marchands qui se trouvaient dans ses États et confisquer leurs biens. Afin d'adoucir ce barbare, la République envoya deux députés dont l'un était Marc Cornaro qui trouva le bienheureux Gentil sur sa route et l'emmena avec lui. Cornaro tomba malade de fatigue, et pour se préparer à la mort

il se confessa au bienheureux Gentil, à qui il fit connaître des secrets de la plus haute importance. Le saint homme, consolant Cornaro, lui prédit quatre choses, deux joyeuses et deux tristes : il guérirait de sa maladie et serait doge de la République ; mais avant qu'il revînt dans sa patrie, son père, sa femme et quelques-uns de ses proches mourraient, et lui-même serait encore une fois arrêté et mis en prison. Ces prédictions s'accomplirent à la lettre. De retour à Venise, il trouva que ses parents n'étaient plus. Il fut élu doge, et plus tard, envoyé en ambassade auprès de l'empereur avec Jean Gradenigo et Laurent Celsi, il fut au retour traîtreusement arrêté et emprisonné par un prince allemand. Celsi rentra dans sa patrie par une autre route.

Voyageant de pays en pays, le bienheureux Gentil opérait partout de grands miracles pour confirmer les doctrines qu'il prêchait, principalement dans les villes de Trébizonde et de Sarmastro, où il convertit un grand nombre de Turcs. Enfin il termina ses courses apostoliques à Toringie, par la fin glorieuse des martyrs, en 1340.

Nicolas Querini, noble vénitien, racheta aux infidèles la tête et le corps du martyr et les rapporta à Venise. Cornaro obtint de lui la tête de son saint ami, la conserva quelque temps avec grande vénération dans son palais, et enfin en fit don aux Frères Mineurs. Les Querini et les Cambernardi, deux nobles familles vénitiennes, construisirent une chapelle dans l'église de Saint-Jérôme, et sous l'autel ils déposèrent le corps du saint.

Cornaro, désespérant d'avoir des enfants de sa

seconde femme, invoqua le bienheureux, et Dieu lui donna deux fils.

Le pape Pie VI a autorisé l'office du bienheureux Gentil dans tout l'Ordre des Mineurs, ainsi que dans la paroisse de Matelica.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX GUILLAUME

1334. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe de Valois.

Dans la ville de Sarmastro, le bienheureux Guillaume, natif d'Angleterre, scella de son sang ses prédications ardentes. Les Turcs lui ayant demandé ce que lui et les autres chrétiens pensaient des Turcs et de leur prophète Mahomet, il répondit : « Je crois en « Jésus-Christ et à son Evangile, et tous les chrétiens « sont convaincus que la damnation éternelle attend « les sectateurs de Mahomet, qui est un imposteur ». Une si courageuse confession le fit aussitôt charger de fers et jeter en prison. Il fut ensuite traîné sur la place publique et livré à la fureur de la populace. Il mourut accablé d'outrages et de coups, environ l'an 1334.

(WADDING.)

LE B. PÈRE PAUL DE SINOPLE

DE LA PROVINCE DE CALABRE

1503. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Paul, natif de Sinople, en Calabre, devint frère mineur au commencement de la réforme des Observantins, qui s'était fort répandue dans son pays. C'était un homme de grand zèle, un stricte observateur de sa règle, assidu à la prière et à la contemplation. Saint Bernardin de Sienne lui avait communiqué sa piété singulière envers la sainte Vierge ; car il l'avait pris quelque temps pour compagnon de ses courses apostoliques.

Lorsque, en 1444, le pape Eugène IV voulut exciter les princes et les peuples chrétiens à s'armer contre les Turcs qui assiégeaient l'île de Rhodes, qui était le boulevard de l'Europe, il députa comme envoyés du Saint-Siège en différents pays plusieurs frères mineurs, parmi lesquels se trouvait le bienheureux Paul. Celui-ci prêcha la guerre sainte dans la Calabre.

Saint Bernardin étant vicaire général des Observantins pour toute l'Italie, envoya le Père Paul, qui était son disciple, dans la même province de Calabre pour prendre possession des cloîtres que le pape lui confiait, ainsi que pour en fonder d'autres et les diriger. Il fonda alors les cloîtres de Reggio, de Seminara, de Terranova, de Squillaco et de Nicotera.

Dans le même temps, la bienheureuse Vierge Marie

était apparue à un pieux habitant de la Calabre ; elle lui avait ordonné de changer une chapelle située devant le château de l'endroit en une église en son honneur, avec un cloître de Frères Mineurs. Mais lorsqu'il commença d'exécuter le travail commandé, le prince de la ville s'opposa à l'entreprise, disant que le cloître pourrait servir comme d'un retranchement pour assiéger son palais. Le bienheureux Paul, prêchant alors à Catanzaro, réprimanda le prince pour son opposition à une bonne œuvre, et il lui prédit que son château n'aurait rien à souffrir du côté du cloître, mais beaucoup du côté de la ville, et qu'on en prendrait les pierres pour bâtir différentes églises, en particulier celle des Frères Mineurs.

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Les bourgeois s'étant soulevés contre le prince, dont la domination était dure, le chassèrent, démolirent ses palais et ses châteaux, et avec les pierres bâtirent le cloître et l'église des Franciscains. Le saint homme était appelé, à cause de sa grande prudence, par ses supérieurs dans toutes les conjonctures difficiles et à toutes les assemblées de l'Ordre. Il fut plusieurs fois provincial, et plein de jours, et plus encore de mérites, il mourut en 1503 dans le cloître de Nicotera. De nombreux miracles honorèrent sa sépulture.

(MARC DE LISBONNE.)

LE B. MATTHIEU DE MESURACA

ET AUTRES

EN CALABRE

Le bienheureux Père Matthieu, natif de Mesuraca, en Calabre, introduisit la réforme de l'Observance dans son pays ; il fonda les cloîtres de Cutrone, de Mesuraca et de Laverno, et en réforma un grand nombre. Dieu honora par de nombreux miracles la pénitence rigoureuse de son serviteur, son humilité, sa pauvreté, son obéissance et ses autres vertus. Il mourut saintement au cloître de Laverno, environ l'an 1525. Par son intercession une femme fut guérie d'une paralysie chronique ; plusieurs autres guérisons miraculeuses eurent encore lieu devant son tombeau.

Au cloître de Mesuraca termina ses jours le Père François de Copino, homme d'une sainte vie et prédicateur éminent et zélé. Un témoignage éclatant de sa sainteté, c'est que huit ans après sa mort son corps fut trouvé sans corruption et exhalant une agréable et très-sensible odeur.

Dans la même église, le corps du frère Pierre de Belcastro fut aussi trouvé intact et parfaitement conservé longtemps après sa mort ; c'est pourquoi on le transféra dans une autre place plus digne.

Dans la sacristie du cloître de San-Marco repose, renfermé dans une belle châsse, le corps d'un religieux nommé le bienheureux François, natif de cette ville. Ses reliques sont en grande vénération et fréquemment visitées à cause des miracles nombreux dont Dieu les honore.

Dans la Calabre brilla encore, par ses vertus et ses miracles, le bienheureux frère Martin Bertran, qui, d'un signe de croix, guérissait les malades et délivrait les possédés. Il possédait aussi le don de prophétie. Il s'endormit dans le Seigneur au cloître d'Agello, avec un grand renom de sainteté.

Le frère Jérôme de Mesuraca termina miraculeusement sa sainte vie au cloître de Stiliano. En pleine santé, il alla prier le gardien de vouloir bien appeler tous les religieux dans sa cellule et de les retenir un moment jusqu'à ce qu'il revînt. Quelques instants après il se présenta avec une grosse corde au cou, et très-humblement demanda pardon de toutes les fautes par lesquelles il avait pu scandaliser ou offenser ses frères. Puis il demanda que l'on fit des prières pour lui parce que sa mort était proche. Le gardien lui ordonna d'expliquer d'où lui venait cette certitude qu'il avait de sa mort prochaine. A quoi il répondit que Notre-Seigneur, sa divine Mère et saint François, lui étaient apparus et lui avaient déclaré qu'il mourrait ce jour même, avant que toutes les messes qui se disaient tous les jours dans le cloître fussent dites.

Les religieux se figurèrent que cet homme simple avait été trompé par le démon. Mais étant allés le visiter quelques moments après dans sa cellule, ils le trouvèrent qui était à genoux, les yeux fixes et tournés vers le ciel, et qui venait d'expirer avant la fin de la nière Messe, le 6 du mois d'août 1534.

Encore dans la province de Calabre et dans le cloître de Lipari, repose le bienheureux frère Lucien de Saint-Maur, célèbre par ses miracles.

(WADDING.)

MARGUERITE DE SULMO

CLARISSE

1452. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Elle se consacre à Dieu. — Sa vie exemplaire. — La volonté de Dieu manifestée par un ange. — Elle devient abbesse. — Extases. — Son Voyage à Rome pour la réforme d'un couvent. — Sa mort.

Cette bienheureuse servante du Seigneur naquit en 1395, à Sulmo, dans le royaume de Naples, de parents non moins vertueux que nobles. Dès son enfance, elle se consacra à Dieu dans le cloître des Clarisses, fondé du vivant de sainte Claire, par la bienheureuse Florosenda, sœur du comte de Palena ; sa vie est rapportée le 30 juin. Sous la direction de sa cousine, la bienheureuse Alexandrine de Sulmo, dont la vie figure au 3 avril, Marguerite fit de rapides

progrès dans la vie religieuse et prit bientôt l'habit. Elle s'exerçait si courageusement à la pratique de toutes les vertus qu'on la proposait pour modèle à toutes les autres jeunes filles nobles qui habitaient le cloître et qu'elle faisait l'admiration de toutes les religieuses.

Elle méditait principalement sur les douleurs et les opprobres de Jésus souffrant. Marguerite avait déjà passé saintement treize ans dans ce cloître, lorsque éclata pour un sujet de rien ce conflit sanglant qui a été rapporté dans la vie de sainte Alexandrine. Le feu de la discorde avait éclaté entre deux familles très-puissantes et menaçait d'embraser toute la cité. Quelques familles furent bannies avec les religieuses de leur parenté, parmi lesquelles des étincelles de l'incendie s'étaient propagées. Pour cette raison, Marguerite dut quitter la ville avec sa mère Gemma, sa sœur Claire, et ses deux cousines Alexandrine et Lisa. Elles demeurèrent deux ans ensemble à Aquila et prièrent Dieu ardemment de vouloir leur montrer où il désirait qu'elles le servissent. Enfin un ange avertit la bienheureuse Alexandrine que la volonté de Dieu était qu'elles se rendissent ensemble à Foligno pour y fonder un monastère.

Elles arrivèrent à Foligno le 19 juillet 1425, et trois jours après elles obtinrent de l'évêque et du seigneur de Foligno l'église de Sainte-Lucie avec un cloître en ruines qui avait appartenu à des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin. Pendant qu'on restaurait les bâtiments, la bienheureuse Angelina, auparavant comtesse de Civitella, et alors abbesse, à Foligno, dans le cloître de la troisième règle, accorda une hospitalité gracieuse et

tendre à ces saintes exilées, ses compatriotes. Lorsque les cinq pieuses femmes furent installées dans leur cloître, Gemma qui, après la mort de son mari, s'était faite religieuse Augustine, à Sulmo, avec sa fille Claire et sa nièce Lisa, fit profession avec celles-ci de la règle des Clarisses Urbanistes. D'abord elles vécurent sous la direction des Pères Conventuels, et après quelques années sous celle des Observantins, et cela par l'ordre du pape Martin V.

La renommée de la perfection de ces religieuses se répandant par toute l'Italie, attira à Foligno grand nombre de vierges et de veuves. Il en vint de Milan, de Venise, de Naples et d'autres villes, qui prirent l'habit à Foligno. La plupart appartenaient à la plus haute noblesse. De ce cloître qui adopta quelques années plus tard la règle de Sainte-Claire, partit la réforme des Clarisses, qui se propagea partout en Italie. La bienheureuse Marguerite en fut deux fois abbesse, et se fit remarquer par sa prudence dans le gouvernement autant que par sa bonté maternelle.

Lorsqu'elle entendait parler de Dieu et des mystères de la foi, elle était fréquemment ravie en extase et privée de l'usage de ses sens. Un jour qu'elle était en prière dans son oratoire ordinaire, les sœurs la trouvèrent en extase : elle était élevée à une certaine hauteur au-dessus de terre, environnée d'une auréole de flammes et de rayons lumineux. Les religieuses, ravies d'admiration, restèrent longtemps à la contempler.

Désirant ramener les Clarisses d'Italie à la stricte observance de leur règle, le cardinal protecteur de l'Ordre donna mission au Père François de Sasso-

Ferrato de visiter, avec plein pouvoir du pape, tous les cloîtres des Clarisses et de les réformer. Ce Père, aidé de saint Jean de Capistran, obtint du pape que les Clarisses de Pérouse seraient soumises à la direction des Observantins. Comme plusieurs de ces religieuses refusaient d'admettre la réforme et se retiraient dans d'autres cloîtres, la bienheureuse Marguerite fut envoyée à Pérouse avec vingt-trois Clarisses de Foligno. Le bienheureux Jean Bonvisio, dont nous avons donné la vie le 21 mai, fut choisi pour être le confesseur du cloître de Pérouse.

Les habitants comme les religieuses de Pérouse reçurent avec grande joie la bienheureuse Marguerite qui fut aussitôt nommée abbesse. Elle introduisit dans son cloître un genre de vie si parfait que bientôt on lui demanda des religieuses de plusieurs villes d'Italie, soit pour réformer d'anciens cloîtres, soit pour en fonder de nouveaux, comme à Arezzo, à Gubbio, à Burgo-San-Sepulcro, à Montefalcone, à Narni, à Urbin et dans plusieurs autres villes. Et cependant la grâce de Dieu remplissait ces maisons de religieuses en même temps qu'elle portait celles-ci à la plus haute perfection. Plusieurs nobles et puissants seigneurs de Rome désirant voir cette réforme s'introduire dans leur patrie, obtinrent que le pape fit venir la bienheureuse Marguerite à Rome pour réformer les maisons de Clarisses qui s'y trouvaient.

Quittant alors Pérouse, où elle avait été deux ans, elle se rendit à Foligno pour prendre congé de sa sœur, de sa cousine et des autres qui étaient venues là autrefois avec elle ou que Jésus-Christ y avait réu-

nies et qui, aimant Marguerite comme une tendre mère, étaient tristes de la voir partir. Elle prit avec elle douze religieuses et arriva, en 1451, à Rome, où elle fut reçue avec joie et conduite, pour y demeurer quelque temps, au monastère de Monte-Citorio, qui était du Tiers Ordre.

Parmi les abbayes considérables que les Bénédictines avaient autrefois à Rome, était le cloître des Saints-Côme-et-Damien, sur le Tibre. Le pape Grégoire IX, qui aimait beaucoup sainte Claire et son Ordre et qui voulait avoir celui-ci à Rome, ordonna en 1233 que les Bénédictines quitteraient cette maison, se partageant dans les autres différentes abbayes qu'elles possédaient, puis il avait donné ce cloître aux filles de Sainte-Claire avec une partie des biens et des revenus possédés par les Bénédictines.

Le pape Sixte IV, auparavant général de l'Ordre, avait augmenté les dépendances et les revenus de ce même cloître et y avait ajouté une très-belle église. Il avait également béni l'eau d'un puits qui, de malsaine et désagréable au goût, était devenue miraculeusement excellente sous tous rapports. Ce cloître célèbre, le premier que l'Ordre de Sainte-Claire eût possédé à Rome, fut aussi le premier que réforma la bienheureuse Marguerite. Dès qu'elle y fut entrée avec ses douze compagnes, elle en fut nommée abbesse. A force de prudence, et surtout par l'exemple d'une vie parfaite, elle l'eut bientôt ramené à la stricte observance de la règle, à la satisfaction des religieuses et aux applaudissements de toute la ville de Rome.

Au milieu des soucis inséparables de ses fonctions

d'abbesse et de réformatrice, la bienheureuse restait tout entière à sa vie de contemplation. Ses oraisons étaient aussi longues que par le passé et ses extases aussi fréquentes. Elle mourut le 5 septembre 1452, à l'âge de cinquante-sept ans.

Gemma, sa mère, dame de haute noblesse, supporta son exil avec une rare patience. Quoique d'un âge avancé, elle montrait le zèle d'une jeune religieuse pour la pénitence et pour tous les exercices du cloître. Elle ne souffrit jamais qu'on la choisît pour abbesse. Elle obéissait comme la plus humble religieuse à sa fille Marguerite et à sa nièce Alexandrine lorsqu'elles étaient abbesses. Dans sa dernière maladie, elle fit paraître une patience admirable. Elle mourut saintement le 24 avril 1435, après avoir été dix ans religieuse.

(WADDING.)

SŒUR FÉLIX DE PÉROUSE

1465. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

La bienheureuse sœur Félix de Pérouse, d'une illustre naissance, se fit religieuse clarisse dans le cloître de Foligno. Elle accompagnait la bienheureuse Marguerite lorsque celle-ci alla réformer les cloîtres de Pérouse et de Rome. Elle devint abbesse de celui-ci après la mort de la bienheureuse Marguerite. Elle gouverna avec sagesse, se faisant remarquer par la sublimité de sa contemplation et la rigueur de sa pénitence.

Elle était chérie de ses religieuses et estimée des Romains. Notre-Seigneur se fit voir à elle pendant sa dernière maladie pour l'encourager et la soutenir contre la douleur. Elle mourut l'an 1465, en odeur de sainteté. Ses images portent le titre de *bienheureuse* avec l'aurole des saints dans différents cloîtres de Clarisses.

(WADDING.)

SÉRAPHINE DE ROME

1457. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

La bienheureuse Séraphine de Rome, de très-noble race et de rare vertu, était abbesse dans le cloître ci-dessus mentionné, lorsque la bienheureuse Marguerite vint pour le réformer et fut nommée abbesse à sa place afin de pouvoir introduire la règle de la stricte Observance. Elle méditait constamment la passion de Notre-Seigneur, et ses yeux coulaient comme deux fontaines. Craignant de perdre la vue à force de pleurer, elle pria saint Côme et saint Damien, patrons de son cloître, de la délivrer de ce grave danger, ce que les saints martyrs lui promirent dans une révélation.

Ayant appris par une révélation du Fils de Dieu le jour où elle passerait de cette vallée de larmes dans le séjour de l'éternelle gloire, elle alla faire visite à son frère, et en prenant congé de lui, elle lui dit que c'était là leur dernier entretien sur la terre, parce qu'ils mourraient dans le mois. En effet, quelques jours après, Séraphine finit saintement sa vie terrestre en 1457, et quatre jours plus tard, son frère la suivit. Quelques écrivains affirment que Séraphine mourut le 20 octo-

bre, et d'autres, le 13 mars. Dans l'incertitude où nous sommes à cet égard, nous l'avons placée à la suite de la bienheureuse Marguerite. (WADDING et JACOBILLE.)

LE PÈRE ANDRÉ DE GUADALUPE

1668. — Pape : Clément IX. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Il naît de parents vertueux. — Dispositions précoces à la vertu et au salut du prochain. — Son désir de servir Dieu ; mépris pour le monde. — Son adolescence. — Il prend l'habit. — Il enseigne la philosophie et plus tard la théologie. — Il est nommé gardien. — Comment il gouverne son couvent. — On le nomme définitif. — Sa vie exemplaire. — Il devient provincial. — Comment il s'acquitte de cette charge. — Philippe IV le nomme commissaire général et confesseur de ses filles. — Sainte mort d'André.

Ce grand serviteur de Dieu naquit en 1602, à Puebla de Guadalupe, village d'Estramadure, en Espagne. Son père se nommait Gonzalve Sanchez di Quiros, et sa mère Marie de Salamanque ; c'étaient des personnes fort distinguées et très-vertueuses, surtout la mère, qui était très-versée dans l'oraison intérieure. André montra dès sa jeunesse une nature encline à toutes les vertus, paisible, chaste, tempérant, étranger aux frivolités de l'enfance. Il sut lire et écrire de bonne heure. Il se plaisait à faire de petits autels qu'il ornait d'images et de fleurs. De temps en temps il réunissait un grand nombre d'enfants qu'il instruisait des vérités de la foi ; il montait sur une table ou sur une chaise, et, du haut de cette chaire improvisée, il prêchait et exhortait son jeune auditoire. Aussi souvent qu'il le pouvait, il emmenait ses petits camarades avec lui entendre la Messe.

Il aimait beaucoup les pauvres, et il était au comble de la joie lorsque sa mère lui donnait de quoi leur faire l'aumône. Il avait un frère aîné nommé Laurent, qui était frère mineur de la province des Saints-Anges. Celui-ci étant venu voir ses parents, André servait sa Messe tous les jours ; il était sans cesse à ses côtés, regardant avec intérêt son habit grossier, sa corde et ses pieds nus. Le Père Laurent s'en apercevant, lui demanda s'il voulait être religieux. « Mon plus grand « désir », répondit l'enfant, « est de servir Dieu et de « mépriser le monde avec vous ». Le moine objecta la sévérité de la règle, qu'il lui décrivit. « J'ai lu tout « cela », dit André, « dans un livre qu'un Père a laissé « ici, et avec la grâce de Dieu cela ne m'arrêtera « point ». Le père d'André, apprenant les heureuses dispositions de son fils, en fut satisfait, et sans retard il le mit aux études.

Durant le cours de ses études, voici quel était son genre de vie : le matin il se levait de bonne heure, étudiait un peu, puis entendait la Messe et faisait à Dieu l'offrande de toutes les actions de sa journée. Il allait ensuite à l'école, après quoi il récitait le chapelet et faisait tout ce que ses parents lui commandaient, se proposant en tout Dieu pour fin. Le soir, il faisait, en présence de ses parents, une lecture dans la vie des saints, puis il se remettait à l'étude avant d'aller prendre son repos.

Il observait exactement les temps et les jours de jeûnes prescrits par l'Eglise, et cela longtemps avant que l'âge lui en fit une obligation. Il avait coutume de faire la sainte communion tous les mois spécialement

pour ses études , bien qu'il la fit encore tous les dimanchés et les jours de fête. Après la réception du corps de Notre-Seigneur, il était comme transfiguré. Pendant la Messe il était tellement occupé de la grandeur des saints mystères, que parfois son manteau tombait de ses épaules sans qu'il s'en aperçût. Dès qu'il le remarquait, il revenait à lui-même et était tout troublé de ce qu'on avait été témoin de son ravissement.

Il avait deux ou trois amis qu'il édifiait par sa conduite et par ses discours. Ceux-ci le vénéraient et le chérissaient en même temps. Lorsqu'ils se permettaient entre eux quelques propos frivoles, ils avaient coutume de dire : « Prenons garde qu'André ne nous « entende ».

Il prit l'habit de l'Ordre dès qu'il en eut la possibilité. Une fois entré dans la vie religieuse il s'acquittait volontiers des plus viles besognes. Il aimait à servir les religieux, principalement les prêtres, à cause de leur dignité. Son obéissance souvent éprouvée ne fut jamais trouvée en défaut. Il redoubla de ferveur pour se préparer à ses vœux solennels, qu'il prononça avec bonheur et observa constamment avec une sainte fidélité. Il était toujours le premier au chœur et aux autres exercices de la vie religieuse. Lorsqu'il commença d'étudier la philosophie, il sentit qu'il lui serait difficile de ne point se passionner pour cette science ; c'est pourquoi, craignant d'être distrait de la dévotion par l'amour de la science, il demanda et obtint d'être envoyé dans un autre cloître, où on lui confia le soin de la sacristie et celui d'un vieux religieux qui ne pouvait plus bouger ni se servir lui-même.

Cependant le provincial voulut qu'il reprît l'étude de la philosophie, et pour cela il l'envoya dans le cloître de Constantina. Il eut encore là le soin de la sacristie, mais cela n'apportait aucun empêchement à ses études. Après le repas du soir, il étudiait jusqu'à deux heures avant les Matines. Après les Matines, il donnait deux heures à la méditation ; puis il se remettait au travail jusqu'au jour. Trois jours de la semaine il portait un dur cilice. Etudiant en théologie, il accompagna son maître qui prêchait un Carême à Séville. Par son conseil, ce Père traita principalement des sujets de morale et s'en trouva bien.

Ses études furent brillantes et solides. Quand il les eut terminées, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie. Il avait encore plus à cœur de rendre ses élèves vertueux que de les rendre savants, ce qu'il était loin de négliger. Et pour atteindre ce but, son exemple lui servait plus que sa parole. Il ne manquait jamais aux prières communes, soit du jour soit de la nuit. Plus tard il fut professeur de théologie dans un cloître de Sicile. En même temps il prêchait et confessait, retirant un grand nombre d'âmes du péché et en faisant avancer d'autres dans le chemin de la perfection. Pour favoriser la dévotion au saint Sacrement, il institua une confrérie dans la chapelle du Tiers Ordre. Là, tous les dimanches, le soir, le saint Sacrement était exposé avec plus de solennité que de coutume. Le dernier dimanche de chaque mois, il y avait Messe spéciale, sermon et procession.

Cependant il grandissait en considération dans l'Ordre, malgré son extrême humilité. On le nomma

gardien du cloître. Il fallut un ordre exprès de ses supérieurs pour l'obliger à accepter cette dignité. Se prosternant alors devant le tabernacle, il dit à son Dieu dans le saint Sacrement que c'était en lui qu'il mettait toute sa confiance, qu'il le regarderait comme le véritable gardien du cloître, et saint Antoine de Padoue comme son vicaire. Il n'était pas trop sévère dans son gouvernement, pour ne point blesser ses frères, ni trop indulgent, pour ne pas ouvrir la porte au relâchement.

Il avait l'œil ouvert sur les besoins de ses frères et veillait surtout au service des malades. Il les visitait fréquemment, faisait leurs lits, passait les nuits auprès d'eux et leur donnait toutes les friandises qu'on lui envoyait. Il était bienveillant et affable envers les moindres frères. Après avoir refusé humblement la dignité de provincial, il fut nommé définitif, et, à la demande des Clarisses de Madrid, il devint confesseur de ce cloître, dit cloître royal. Les religieuses le reçurent avec une grande joie et lui trouvèrent encore une plus haute perfection que celle qu'on leur avait décrite.

Il continua dans ce nouveau poste ses mêmes exercices et son même genre de vie qu'auparavant. Il ne voulait aucun ornement dans sa chambre. Voyant qu'on lui donnait chaque jour beaucoup trop de nourriture pour lui, il fit venir à l'heure de midi beaucoup de pauvres auxquels il distribuait la plus grande et la meilleure part de son repas. Pour lui, il se contentait d'un peu de légumes. Les chapelains ses voisins disaient que le nouveau confesseur avait fait

de sa chambre un hospice des pauvres. Il ne voulait pas recevoir de manteau neuf, bien que le sien fût complètement usé. Les religieuses lui en ayant fait faire un, elles furent obligées d'enlever le vieux pendant que le Père disait sa Messe. Il fut ainsi contraint de prendre le neuf.

Après la mort du provincial, le Père André dut, comme définitif, se rendre dans sa province pour l'élection d'un vicaire provincial. L'abbesse et les autres religieuses firent leur possible pour le retenir, mais il ne voulut pas désobéir au commissaire général qui lui donnait l'ordre de partir. Arrivé à Séville, il reprit ses austérités, ses contemplations et ses travaux. Il prêchait tous les dimanches, il confessait, il dirigeait les religieuses dans le chemin de la perfection et propageait avec un zèle particulier la dévotion au très-saint Sacrement.

Après un séjour de neuf mois à Séville, le général lui ordonna de visiter la province d'Andalousie. Il représenta d'abord sa faiblesse et sa mauvaise santé ; mais le général réitéra son ordre, et le Père André dut obéir. Il s'acquitta de sa mission avec zèle, sans se relâcher en rien de ses austérités ordinaires. Après, il redevint gardien du cloître de Séville, quoi qu'il pût faire pour se dérober à toutes les dignités. Il n'y avait pas encore un an que le provincial était en fonctions, lorsqu'il mourut. Le Père André fut élu pour lui succéder. Il visita sans délai sa province au commencement de l'hiver. Il avertissait avec charité, reprenait et punissait avec patience ; mais son exemple faisait plus que tout ce qu'il pouvait dire. Sa vie était un miroir

de perfection, et les religieux n'avaient qu'à le regarder pour voir ce qu'ils avaient à faire pour devenir saints. Sans faire tort à sa dignité, il s'acquittait des offices les plus bas : il lavait la vaisselle et balayait la cour.

Il introduisit dans tous les cloîtres de sa province l'usage de réciter le rosaire en commun et d'exposer le saint Sacrement tous les derniers dimanches du mois, ainsi que cela se faisait dans les cloîtres de religieuses.

En arrivant un jour dans le cloître de la Sierra-Morena, il se rendit sur-le-champ dans le chœur de l'église pour prier. Son secrétaire, ne le voyant pas revenir, alla voir ce qu'il faisait et le trouva à genoux et en extase, ne touchant pas à la terre, les yeux fixés au ciel et les mains croisées sur sa poitrine. Il demandait publiquement pardon de ses fautes à ses subordonnés, et si humblement que tous en pleuraient. Après son provincialat il se remit aux exercices communs, disant que c'était pour faire pénitence des fautes qu'il avait commises étant en fonctions. Il s'en croyait quitte avec toutes les dignités, mais il redevint encore une fois vicaire provincial, mais seulement pour un an à peine. Peu de temps après, en effet, il fut fait commissaire général des Indes, par ordre de Philippe IV, qui, bien instruit de son haut mérite, l'avait aussi nommé confesseur des princesses, ses filles, Marie-Thérèse et Marguerite d'Autriche.

Il reçut ces fonctions avec un extrême ennui, par crainte surtout des honneurs qui l'attendaient à la cour ; mais Dieu lui réservait une grande consolation sur la route de Madrid. Une nuit, pendant qu'il priait dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, au cloître

de Palma, le gardien et le vicaire le surprirent élevé en l'air, et environné d'une lumière étincelante. Sachant que ces Pères l'avaient vu, il leur commanda de n'en rien dire à personne tant qu'il vivrait.

Il mit un terme à plusieurs différends en litige qui avaient duré assez longtemps dans les provinces des Indes, et prit des mesures pour prévenir ceux qui pourraient naître à l'avenir, et pour assurer la paix aux maisons religieuses de ces contrées. Lorsqu'il apprit que les nouvelles îles de Cumanagotos et de Palenques avaient été découvertes aux Indes Occidentales, il choisit douze des plus savants hommes et des plus saints que l'Ordre possédât en Espagne et les envoya annoncer l'Évangile aux indigènes. Quelque temps après il eut la joie d'apprendre que la mission avait très-bien réussi.

Il composa, au milieu de ses travaux, la *Chronique de la province des Saints-Anges* et la fit imprimer, ainsi qu'un gros livre de théologie mystique. Il n'était pas aussi sans exercer quelques métiers : par exemple il fabriquait des cierges d'autel et d'autres ornements pour les églises, qu'il envoyait dans les cloîtres de sa province.

Il réussit admirablement à former à la vertu et à la perfection chrétienne les deux illustres princesses dont on lui avait confié la direction spirituelle, comme elles le montrèrent plus tard en édifiant toute l'Europe par la sainteté de leur vie. Lorsque l'infante Marie-Thérèse, mariée à Louis XIV, eut fait choix d'un autre Père de l'Ordre pour son confesseur, le Père André continua de diriger la conscience de la princesse Marguerite. Quand

il eut passé sept ans dans cette fonction de confesseur des deux princesses, le roi lui fit offrir l'évêché de Palencia. Mais le saint homme, remerciant Sa Majesté de cette haute faveur, refusa la mître épiscopale avec une résistance invincible. Le confesseur du roi, intermédiaire en cette occasion de Sa Majesté, insistait en disant : « Que dira le monde si, après avoir été si long-temps le confesseur des princesses, vous ne recevez pour cela aucune récompense ? » Le Père André répondit : « Le monde dira que le roi a bien fait de m'offrir la dignité épiscopale et que j'ai fait mon devoir en la refusant ».

Après la mort de Philippe IV et le mariage de l'infante Marguerite avec l'empereur Léopold I^{er}, le Père André demeura libre de tout engagement et de toutes charges. Il soumettait si bien sa raison aux mystères de la foi, qu'il avait coutume de dire que sa foi était assez ferme pour qu'aucun miracle n'y pût rien ajouter. Quoique avancé en âge, il ne laissait pas de travailler à sa perfection avec la même ardeur que dans la jeunesse.

L'an 1668, il envoya dans le mois de juin, à Séville, tous les livres qui étaient à son usage à Madrid, et ceux qu'il avait fait imprimer. Comme on lui en demandait la raison, il répondit que ces livres ne lui serviraient plus de rien, parce que, n'ayant plus que très-peu de temps à vivre, il n'avait qu'une seule chose à apprendre, savoir, de bien mourir. Le 26 du mois d'août, il se sentit tout d'un coup pris d'une fièvre ardente. Les médecins le virent, et dès la seconde fois ils jugèrent que la maladie était mortelle. En entendant cela,

le saint vieillard, joignant les mains, s'écria avec le Prophète : « Je me suis réjoui des choses qui m'ont « été dites, nous irons dans la maison du Seigneur ».

Bientôt la parole l'abandonna, il resta trois jours sans parler, les yeux fixés sur le crucifix. Pendant ce temps, tous les religieux vinrent dans sa chambre, selon la coutume d'Espagne, chanter le *Credo*, et à la fin, le Père, recouvrant la parole, dit : « Seigneur, je « remets mon âme entre vos mains », après quoi il rendit doucement l'esprit, le 5 septembre 1668.

Afin d'éviter un trop grand concours de peuple, il fut enseveli le même jour, en présence de beaucoup de courtisans et de quelques dames, ses filles spirituelles, qui baisèrent ses pieds avec vénération. Le lendemain, le convoi se fit avec beaucoup de pompe et de solennité.

Une sœur du cloître de Séville vit l'âme du bienheureux s'élever toute radieuse au ciel d'où saint François venait à sa rencontre, à l'heure même où il rendait le dernier soupir à Madrid. Sa vie a été écrite par le Père Jean Longo, théologien de sa province, et imprimée à Madrid en 1680.

(MAZZARA.)

SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE (1)

LE PÈRE BERNARDIN DE CALENZANA

1653. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Pieux parents de Bernardin. — Sa charité et sa miséricorde envers les pauvres. — Il préfère l'habit religieux au mariage. — Il se livre à l'étude avec ardeur. — Il exerce la charge de maître des novices, puis de gardien. — Sa sage conduite. — Il est universellement regretté à sa mort. — Des miracles ont lieu à son tombeau.

Calenzana, village de l'île de Corse, eut la gloire de donner le jour au bienheureux Père Bernardin, né le 8 avril 1591. Son père se nommait Benoît Alberti et sa mère Honorée Benjamini. C'étaient deux personnes riches et craignant Dieu, qui formèrent le cœur de leur fils à toutes les vertus. L'enfant montra de bonne heure que son âme était une terre fertile où la semence ne resterait pas infructueuse. Il se faisait principalement remarquer par une rare charité et une miséricorde extraordinaire envers les pauvres. Les nombreuses aumônes qu'il distribuait en secret lui attiraient parfois de fortes réprimandes de la part de son père ; mais Dieu voulut montrer par un miracle charmant combien lui était agréable la conduite du petit Bernardin.

Il avait distribué à plusieurs pauvres un tonneau de

(1) Le sixième jour de septembre, nous célébrons, par concession du pape Pie VI, la fête du bienheureux frère Vincent d'Aquila. Mais comme nous avons donné sa vie le 28 avril, avec celles de plusieurs autres bienheureux originaires de la même ville, nous renvoyons nos lecteurs à ce même jour.

vin à l'insu de ses parents. Un jour de fête, sa mère alla pour tirer du vin au tonneau ; elle le trouva tout à fait vide et comprit sur-le-champ que c'était là l'œuvre de son fils. Elle fit à celui-ci une sévère réprimande. Mais l'enfant répondit avec douceur : « Mère, allons « voir, le tonneau ne doit pas être vide ». La mère retourna dans le cellier avec son fils et, à son grand étonnement, trouva le même tonneau plein d'excellent vin.

Sa mère étant venue à mourir, son père voulut épouser en secondes noces une veuve qui n'avait qu'une fille. Bernardin était, lui aussi, fils unique, et son père lui destinait pour femme cette jeune fille. Dès que Bernardin s'aperçut des desseins de son père, il quitta la maison paternelle et, allant frapper à la porte d'un cloître de Récollets, il demanda humblement l'habit religieux.

Son père le chercha tout un jour sans résultat, et enfin il apprit qu'il était chez les Récollets. Il vint trouver le Père gardien, et, avec force paroles dures, il redemanda son fils. Bernardin entendit son père qui pestait et grondait de toutes ses forces. Alors, pour apaiser la querelle, il parut à une fenêtre en habit religieux et lui déclara qu'il avait la ferme résolution de garder cet habit et qu'il le préférerait aux grands biens ainsi qu'à la riche fiancée qu'on lui promettait. Le père s'en retourna tout courroucé, mais ne sachant que faire. Bernardin, craignant que les Pères de ce cloître n'eussent à souffrir de sa présence parmi eux, se retira dans un autre du même Ordre, où il fut reçu amicalement.

Après sa profession, il se mit à étudier avec beaucoup d'application et d'ardeur. Mais quand il eut achevé son cours de philosophie, il fut affligé par de longues et douloureuses maladies qui l'obligèrent à retarder ses études théologiques. Il profita de ce temps d'épreuves pour se livrer à la contemplation et s'exercer aux vertus de son état. Il était infatigable dans toutes les œuvres de la communauté et d'une rigoureuse exactitude aux prières du jour et de la nuit.

Il exerça souvent la charge de maître des novices ; il leur enseignait avec un soin particulier les obligations de la règle, la manière de prier et de méditer et le mépris des choses de ce monde. Il fut aussi plusieurs fois gardien, quoi qu'il fit pour se soustraire aux dignités, et dans l'exercice de cette fonction il se montrait doux, ferme, prévoyant et très-zélé pour l'observation rigoureuse de la règle et des cérémonies du culte divin. Son exemple entraînait tout autour de lui encore beaucoup plus que ses paroles.

Sa sollicitude s'étendait aussi aux nécessités de la vie matérielle. Sa dignité de Père gardien ne l'empêchait pas d'aller lui-même recueillir des aumônes. Dieu l'en récompensa par un très-beau miracle. Un jour, il revenait de Calvo à son cloître d'Alziprato ; il avait fait ce voyage afin de se procurer une aumône d'un peu de poisson pour nourrir ses frères ; mais il s'en revenait sans rien rapporter. Son compagnon s'en montrait affligé. Alors, pour le consoler, le bienheureux lui dit :

Sachons nous confier en la divine Providence pour

« nous procurer le poisson qui nous manque ». Il s'approcha alors du bord de la mer, plongea sa corbeille dans l'eau et, à la grande surprise de son compagnon, la retira toute remplie de très-beaux poissons.

Il voulait particulièrement que l'on s'occupât des frères malades et qu'on ne les laissât manquer de rien ; lui-même les servait et s'attirait ainsi la vénération et l'affection de tous. Le renom de sa sainteté croissait de jour en jour par suite des dons surnaturels qui venaient, dès ce monde, récompenser ses vertus. Il fit plusieurs prédictions dont on vit l'accomplissement, et il pénétrait les secrets les plus profonds des consciences ; les éléments lui obéissaient. C'est pourquoi tous recouraient à lui dans leurs peines et dans leurs afflictions spirituelles ou corporelles. Ses supérieurs l'envoyaient visiter les malades qu'il guérissait la plupart du temps par une courte prière ou par un simple signe de croix. Et dans ces courses charitables, rien ne pouvait l'arrêter, ni ses propres maladies, ni le froid, ni le chaud, ni la pluie, ni aucune intempérie.

Enfin Dieu mit un terme à ses bonnes œuvres par une visite qu'il fit à une femme malade. Il rentra harassé de fatigue dans son cloître de Marcasso. La fièvre le prit et l'emporta peu après, juste le jour qu'il avait prédit. C'était dans le mois de septembre 1653. Il n'était âgé que de soixante-deux ans, mais ses austérités l'avaient brisé avant l'âge. Une multitude innombrable vint visiter le corps et assister aux funérailles. Toute cette foule pleurait amèrement la perte de celui qui

guérissait toutes sortes de maladies, celles du corps non moins que celles de l'âme.

Les miracles nombreux et éclatants qui eurent lieu au tombeau du bon religieux répandirent dans toute la Corse et au delà la renommée de sa sainteté. Emu de ces miracles et de la croyance populaire, l'évêque ouvrit les procédures légales pour la béatification. Le 12 juin 1694, la congrégation des cardinaux fut saisie de l'affaire, et le cardinal Ottoboni chargé de la poursuivre par-devant le Saint-Siège.

(Extrait des Pièces du procès.)

SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE



LA B. SŒUR MARGUERITE DE PIAZZA

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Sa famille. — Son enfance. — Elle embrasse la règle du Tiers Ordre. — Prières continuelles. — Extases, visions, don de prophétie. — Sa mort.

Le bienheureux Simon de Calascibetta, dont la vie est rapportée le 10 août, réstaura dans le royaume de Sicile la régulière Observance, qui était déchue. Cette réforme produisit une abondante moisson, non-seulement de saints religieux, mais encore de vierges et de veuves du Tiers Ordre, qui parvinrent à la plus haute

perfection. Parmi celles-ci, la bienheureuse sœur Marguerite de Piazza fut la première dans l'ordre du temps. Son père, Jean-Thomas Matthia, né à Calascibetta, d'une famille noble, étudia la médecine dans sa jeunesse. Se sentant une certaine inclination pour la vie religieuse, il demanda conseil à un moine de ses parents. Celui-ci, ayant prié pendant trois jours, répondit que la volonté de Dieu était qu'il poursuivît ses études, exerçât la profession de médecin et se mariât, et que Dieu lui donnerait des enfants qui deviendraient des saints.

Jean-Thomas obéit et vint habiter Piazza. Là, perdant son surnom de Matthia, il fut appelé le Médecin de Calascibetta, surnom conservé par ses enfants. Marié avec Angela Negro, il eut d'elle un fils et notre Marguerite, qui vint au monde en 1495. Son frère, nommé Antoine, devint prêtre et honora sa dignité sacerdotale par toutes sortes de vertus, que Dieu récompensa dès ce monde par des miracles, et, en 1557, par la gloire éternelle dont il fut mis en possession trois ans avant sa sœur.

En même temps que les premiers rayons de la raison parut en Marguerite la vive lumière de la grâce ; elle commençait dès lors à se priver pour nourrir les pauvres. Elle ne mangeait jamais ni viande ni fruits ; quand on lui en offrait, elle répondait : « Dieu a créé « ces choses, mais n'en a point mangé ; je veux m'en « priver pour l'amour de lui et les donner aux pauvres ». Elle ne buvait non plus jamais de vin.

Ses parents lui faisaient porter des vêtements d'un gris cendré, c'est-à-dire de la même couleur que

l'habit du Tiers Ordre ; c'était comme un signe de ce qu'elle serait un jour. Ils voyaient avec bonheur les admirables dispositions de leur fille, et, loin de les contrarier, ils les secondaient et les fortifiaient. Ils lui faisaient entendre tous les jours la sainte Messe, et sa mère la conduisait souvent à l'église, où l'enfant se conduisait fort dévotement. Marguerite demeurait toujours à la maison avec sa mère, fuyant la compagnie et les jeux des autres petites filles, et mettait tout son plaisir à entendre parler de Dieu ou bien à travailler à quelque ouvrage.

Elle témoigna beaucoup de joie lorsque ses parents lui donnèrent une petite chambre pour y dormir seule, parce qu'elle pourrait y prier sans témoin et se livrer à ses autres exercices spirituels. Antoine, son frère, qui était déjà ecclésiastique, lui apprenait à lire et à bien se confesser. Il lisait devant elle la vie des saints, ce qui excitait en elle le désir de les imiter. Il en était de même lorsqu'elle entendait parler de la vie édifiante que menaient les bienheureux frères Louis de Calatagirone, Simon de Calascibetta et d'autres saints personnages qui habitaient alors le cloître de Piazza.

Dès l'âge de neuf ans, elle s'essayait déjà à dormir tout habillée par terre. Obligé de se lever au milieu de la nuit pour visiter un malade, son père la trouva une fois qui reposait ainsi ; ce spectacle l'émerveilla et l'édifia, et il remercia Dieu de ces heureux débuts de sa fille dans la carrière des saints. Obéissante et respectueuse envers ses parents, elle était tendrement aimée d'eux à cause de ses vertus. La pratique constante de l'oraison mentale et l'usage fréquent des sacrements de

Pénitence et d'Eucharistie développaient de plus en plus son amour pour le céleste Epoux qui commençait à l'enrichir de ses faveurs et à la faire boire à la coupe des divines voluptés.

Cependant Marguerite eut le malheur de perdre son excellente mère. Plus tard son père épousa une seconde femme. Alors, avec la permission de leur père, Marguerite et son frère, qui était prêtre, allèrent ensemble habiter une autre maison. Marguerite n'oublia point pour cela le précepte qui commande d'honorer ses parents. Tous les soirs, elle allait s'agenouiller devant son père pour lui demander sa bénédiction et lui baiser les mains. Le frère et la sœur s'excitaient l'un l'autre à bien servir Dieu et à l'honorer par toutes sortes de bonnes œuvres. Pour ce qui était de la nourriture, ils se contentaient de peu : il ne fallait la plupart du temps à Marguerite qu'un peu de pain et d'eau ; elle y ajoutait parfois quelques légumes.

Lorsqu'elle eut embrassé la règle du Tiers Ordre de Saint-François, elle montra par son amour de la pauvreté qu'elle serait une digne fille de ce grand patriarche de la pauvreté évangélique. Elle portait sur sa peau un vêtement de grosse étoffe très-âpre au toucher, souvent même elle y ajoutait un cilice. Elle ne portait à ses pieds nus que des sandales de bois. Elle se donnait la discipline jusqu'au sang. Quoiqu'elle eût avec elle une fille à la maison pour lui tenir compagnie, elle voulait être elle-même la servante de son frère. Après la mort de celui-ci, elle vécut d'aumônes, et Dieu lui-même lui envoyait miraculeusement son pain de chaque jour, quand les hommes le lui refusaient. Sa maison

était une sorte de cloître pour les jeunes filles pauvres, où elles apprenaient à lire, ainsi qu'à connaître et à pratiquer la religion. Quelques-unes de ses élèves devinrent de ferventes religieuses, d'autres se sanctifièrent dans l'état du mariage et la profession de la règle du Tiers Ordre.

La nourriture habituelle de son âme, c'était la prière, à laquelle elle consacrait une grande partie du jour et de la nuit; c'était surtout la sainte Eucharistie, qu'elle recevait tous les jours. Elle méditait la passion du Sauveur avec une application et une émotion extraordinaires.

Elle avait des extases et des visions. Un jour, en entendant la Messe que disait son frère, elle vit deux anges qui soutenaient les bras du prêtre pendant qu'il élevait la sainte hostie. Elle avait aussi à lutter contre les démons qui venaient troubler sa prière et qui cherchaient à l'effrayer par de noires visions.

Animée de l'esprit prophétique, elle découvrait les choses cachées et annonçait l'avenir.

Une fois, un jardinier lui ayant donné des légumes pour planter dans son jardin, elle en reçut une partie et rendit l'autre, disant : « Je ne veux pas recevoir de vous ce qui ne vous appartient pas ». En effet, les légumes refusés par elle avaient été dérobés dans le jardin du voisin.

Un certain Marc-Antoine Trigone était sur le point de conclure son second mariage; Marguerite, l'ayant vu, le salua du nom de prêtre. On s'en étonna. Marguerite s'entretint un instant seule avec lui, et le lendemain il prenait la robe noire des ecclésiastiques. Il devint

prêtre, en effet, et plus tard il rendit témoignage à la sainteté de Marguerite.

Notre bienheureuse ayant tenu sur les fonts de baptême Virginia Gaffuri, annonça, après la cérémonie, que cette enfant serait religieuse un jour : prédiction qui se vérifia.

Ses prières rendirent la santé au baron d'Hieraci, dont la maladie était jugée mortelle par les médecins.

Un certain Marianus Bonaccolto, qui était à l'agonie depuis quelques jours sans pouvoir ni vivre ni mourir, fut recommandé à la bienheureuse Marguerite. Celle-ci, se rendant à l'église, pria durant une heure pour ce malheureux; après avoir ainsi prié, elle commanda au neveu du moribond de lui dire doucement qu'il n'avait pas fait une bonne confession. Le jeune homme trouva son oncle qui avait perdu la parole et la raison; cependant il lui dit à l'oreille ce que Marguerite avait commandé de dire. A l'instant, le moribond revint à lui-même, fit une excellente confession, demanda un notaire, légua une somme d'argent pour servir à doter et à marier une fille pauvre et mourut trois heures après.

Après une vie si pure et si parfaite, Dieu permit que Marguerite passât encore par l'épreuve d'une douloureuse maladie qui acheva de consumer tout ce qui pouvait rester en elle des souillures de la terre. Enfin, ayant reçu les derniers sacrements avec une grande joie et un ardent désir de la gloire éternelle, elle s'endormit saintement dans le Seigneur, la première semaine de septembre 1560, à l'âge de soixante-cinq ans.

Des miracles eurent lieu à son tombeau. Au bout d'un an, son cercueil fut ouvert et son corps trouvé encore entier, et exempt de corruption.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

ANTOINE DE SAINT-BONAVENTURE

ET AUTRES

MARTYRS AU JAPON

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses études terminées, Antoine prend l'habit de frère mineur. — Il se rend aux îles Philippines, puis au Japon. — Il est fait prisonnier et condamné à être brûlé vif. — Lettre qu'il écrit au Père Didace de Saint-François.

Ce glorieux martyr, dont le bonheur était comme présagé par son surnom de Bonaventure, était issu d'une noble famille espagnole, et il naquit en 1588 à Tui, en Galice. Etant encore enfant, une voiture pesamment chargée lui passa sur le corps, et on le releva grièvement blessé. Néanmoins il guérit. Dans cette guérison qui avait eu lieu contre toute espérance, son grand-père ne put s'empêcher de voir l'œuvre de Dieu, et il ajouta qu'un enfant qui était l'objet de telles faveurs devait être nécessairement destiné à de grandes choses.

Devenu grand, il étudia la philosophie dans la célèbre université de Salamanque. Il acheva le cours de

ses études avec un grand succès, puis il prit l'habit de frère mineur dans la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara. Il vécut en grand renom de sainteté dans la province de Saint-Paul, lorsque celle-ci eut été érigée avec les cloîtres que la province de Saint-Joseph possédait dans la Vieille-Castille. Brûlé du désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, il passa aux îles Philippines et de là dans le Japon, où il travailla quelque temps avec fruit.

Les païens s'étant mis sur sa piste finirent par le prendre dans la maison de Thomas Chigongo, vertueux chrétien japonais de Nangasaki. De là il fut transporté dans la prison d'Omura, qui, par ses ténèbres et sa gêne, était une image de l'enfer. Père Antoine avait pour serviteur un vertueux jeune homme de vingtans, du nom de Dominique, natif de Nangasaki. Dominique désirait ardemment le martyre. Il ne s'était pas trouvé à la maison lorsqu'on avait pris et emmené son maître. Il se rendit tout triste et abattu à Omura, et dit aux gardes qui se tenaient devant la porte de la prison, qu'il était le serviteur et l'auxiliaire de l'apôtre, et qu'il demandait à partager sa prison, ce qui lui fut accordé sur-le-champ.

Voyant ce zèle, le Père Antoine donna à Dominique l'habit de l'Ordre, ne doutant pas que celui qui avait montré tant de courage sous l'habit séculier ne fît honneur à l'Ordre Séraphique.

Le Père Antoine endura avec son courageux compagnon une longue et douloureuse prison. Deux jours avant de marcher au supplice, il écrivit en langue japonaise une lettre au Père Didace de Saint-François,

commissaire général de l'Ordre. « Jésus soit avec votre
 « Révérence, bien-aimé Père et frère ! » disait-il. « Je
 « ne doute pas que votre Révérence ne soit informée
 « du bonheur qui m'arrive. Je ne saurais trop prier
 « votre Révérence de vouloir bien remercier le bon
 « Dieu de la grande miséricorde qu'il daigne faire à un
 « misérable homme comme moi. Les poteaux sont
 « plantés sur la place du martyr depuis dix-sept jours,
 « et le bois est tout préparé. Mais je ne puis me figurer
 « qu'il y ait aussi un poteau pour moi, et il ne me
 « semble pas que je doive m'y voir attaché et le feu
 « m'envelopper. O miséricorde infinie de mon Dieu qui
 « récompense si richement un si peu fidèle serviteur.
 « Je ne puis assez dire à votre Révérence combien les
 « souffrances de la prison m'ont procuré de joie et à
 « quel point elles m'ont appris à soumettre ma volonté
 « à celle de Dieu.

« Je désire encore vivre quelques jours pour pouvoir
 « montrer au monde combien il est salutaire de servir
 « la suprême Majesté et combien aveugles et irréflechis
 « sont ceux qui, par je ne sais quelle perversité, négli-
 « gent de la servir et de l'aimer. Si le bon Dieu accorde
 « de telles faveurs à qui le sert si mal et l'aime avec
 « autant de tiédeur que je fais, que ne fera-t-il pas pour
 « ceux qui le servent de tout leur cœur et pratiquent
 « ses commandements ?

« Mais notre mort par le feu ne saurait plus guère
 « être retardée, et je n'ai rien à offrir à Dieu que mes
 « faibles désirs ; je ne puis que le prier de vouloir bien
 « recevoir l'offrande de cette vie qu'il m'a donnée,
 « pour la rémission des péchés de mes années écou-

« lées. Nous apprenons à l'instant même que nous
 « devons mourir le jour de la fête de la bienheureuse
 « Vierge, que dans cette prison j'ai choisie pour ma
 « patronne spéciale, lui recommandant mes vœux et
 « mes désirs, afin qu'elle m'obtienne de faire une heu-
 « reuse fin, pour l'honneur et la gloire de son Fils et
 « de notre saint Ordre, ainsi que pour la confir-
 « mation de ces chrétiens persécutés et le salut de mon
 « âme.

« Voilà ce que j'espère obtenir par les prières de votre
 « Révérence, et je demande à Dieu moi-même qu'il
 « veuille bien vous conserver vos frères, pour son
 « service, pour le bien et le salut des âmes. Amen.
 « Le 6 septembre 1628 ».

Ces belles paroles, dignes d'un si courageux martyr, témoignent de sa profonde humilité. Cette lettre est conservée comme une relique précieuse.

Treize poteaux furent plantés en rond au dehors de la ville de Nangasaki, à la même place où avaient été crucifiés, en 1597, les premiers martyrs du Japon. On entassa du bois autour de chaque poteau. Ces apprêts faits, le gouverneur arriva, entouré de ses grands officiers et de ses serviteurs de tout rang. Armés de foi, d'espérance et de charité, les confesseurs sont tirés de leur prison et chacun est lié à un poteau. Parmi ces chrétiens qui allaient subir le martyre par le feu, se trouvaient trois Dominicains avec quelques Tertiaires du même Ordre ; les autres étaient des Franciscains ; c'étaient : le Père Antoine de Saint-Bonaventure et le frère Dominique de Nangasaki, Thomas Chicongo, Jean Tomachi et Matthieu Abiz. On commença par

décapiter, devant les yeux de ceux qui allaient être brûlés, Louis Nifachi, Michel et Lucie, franciscains du Tiers Ordre, avec neuf autres chrétiens japonais.

Le gouverneur Cavachidono étant venu à passer tout près du Père Antoine, le confesseur lui dit : « Regarde-
« moi bien en face, afin que tu puisses me reconnaître
« lorsqu'un jour je t'accuserai au tribunal de Dieu, qui
« te réserve le supplice de l'enfer et un plus cruel
« encore à ton maître l'empereur Jongunsama ». Pour toute réponse, le tyran ordonna de mettre le feu aux bûchers des martyrs qui expirèrent au milieu des flammes, le 8 septembre 1628.

Ces martyrs ont été béatifiés par le pape Pie IX, le 7 juillet 1867.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

MICHEL D'AUNNON ET AUTRES

MARTYRS DANS LA FLORIDE

SOMMAIRE : Découverte de la Floride. — Tentatives infructueuses de conquête et d'évangélisation. — Premiers martyrs franciscains. — Les Frères Mineurs réussissent enfin.

La Floride, contrée d'Amérique, fut découverte en 1512 par les Espagnols. Wadding atteste, sur la foi de lettres reçues du Mexique et écrites par des missionnaires, que Pamphile de Narvaëz, faisant voile, par ordre de Charles-Quint, en 1527, pour la Floride et le

Rio de las Palmas, prit avec lui six frères mineurs. Parmi eux se trouvaient le Père Jean Suarez qui avait été sacré évêque de ces pays sauvages, et le Père Martin de Béjar, évêque des côtes de Darien, dont le Père Jean Quevedo, un autre frère mineur, avait été le premier évêque. Mais quels furent les fruits de cette mission, on l'ignore absolument ; il est probable qu'ils furent nuls, du moins dans la Floride, tandis que les missionnaires eurent quelque succès à Rio de las Palmas.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour conquérir la Floride, les Espagnols reprirent leur dessein en 1544, et cinq religieux Franciscains entrèrent dans le pays ; mais les barbares les massacrèrent. En 1566, une nouvelle expédition espagnole fut envoyée en Floride, et peu de temps après neuf Pères Jésuites arrivèrent : trois furent martyrs, et les autres n'obtinrent pas grand résultat. Les habitants de la Floride étaient difficiles à convertir. Ceux qui embrassaient la foi ne persévéraient pas, mais retombaient dans l'idolâtrie : ils adoraient le soleil et la lune.

D'ailleurs, ils étaient féroces et ennemis jurés de tous les peuples. Ce qui les éloignait principalement de la doctrine évangélique, c'était leur impureté brutale. Chez eux les hommes changeaient de femmes et les femmes de maris pour un caprice, et sans aucun égard pour la parenté. Ils étaient passionnés pour certaines danses lascives. Ils avaient des sorciers par la bouche desquels les démons parlaient et dont les mensonges étaient crus.

Ces magiciens avaient persuadé aux Floridiens que

leurs morts venaient manger sur leurs tombeaux ; c'est pourquoi ils leur portaient des mets et des boissons que les magiciens venaient enlever en secret.

Les premiers martyrs de l'Ordre Franciscain dans la Floride furent le Père Balthazar, de la province de Burgos, et le Père Pierre, de la province de Castille. Ces deux saints religieux ayant prêché la foi devant les Floridiens de Cazacolo, furent brûlés vifs par ces barbares, l'an 1587. En 1590, six frères mineurs abordèrent encore dans la Floride avec les troupes espagnoles ; c'étaient : le Père Michel d'Aunnon, le Père Pierre de Corpa et le Père François d'Avila, de la province de Castille ; le Père François de Verascola, de la province de Cantabrie ; le Père Blaise Rodriguez et le frère Antoine de Badajoz, tous Espagnols. Le Père Blaise n'était prêtre que depuis quelques années seulement, lorsqu'il partit pour les Indes afin de consacrer sa vie à la conversion des païens et cueillir la palme du martyre. Le frère Antoine, natif d'Albuhera, village à quatre milles de Badajoz, a reçu son surnom de cette dernière ville. Il avait exercé les fonctions de jardinier dans l'Ordre pendant quelques années, lorsqu'il s'embarqua pour les Indes Occidentales. Il n'était pas instruit, mais il savait la langue des Indiens ; c'est pourquoi il fut donné pour compagnon au Père Michel d'Aunnon, à qui il servait d'interprète.

Ces dignes ouvriers de l'Évangile instruisaient les barbares avec un zèle infatigable ; ils avaient réussi à convertir beaucoup de païens et s'étaient avancé fort loin dans les terres et jusqu'à la province Gualé, lorsqu'un jeune chef qu'ils avaient d'abord converti et

baptisé, ne pouvant porter le joug évangélique, excita contre les chrétiens une persécution sanglante. Il se retira secrètement dans une ville toute peuplée de païens, et revint quelques jours après avec une troupe de ces sauvages demi nus, tatoués, ornés de plumes et armés d'arcs, de flèches et de massues. Ils entrèrent de nuit à Tolomato, chef-lieu de la province de Gualé, où le Père Pierre de Corpa était occupé à instruire les Indiens. Le jour de la fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge, l'an 1597, ils brisèrent dès le matin les portes de la demeure de ce missionnaire, et l'ayant trouvé qui priait à genoux, ils lui brisèrent avec une pierre les os du crâne.

Le bruit de cette mort sanglante se répandit promptement par toute la ville et affligea bon nombre d'Indiens ; mais les autres se joignirent au jeune chef, par crainte de lui déplaire. Ils placèrent la tête du Père Pierre de Corpa au haut d'une pique qu'ils plantèrent sur la place publique, et jetèrent son corps dans un précipice de la montagne, pour empêcher que les chrétiens ne lui rendissent les honneurs de la sépulture.

Après cela les sauvages se portèrent sur Topiqui, et aussitôt, faisant irruption dans la maison du Père Blaise Rodriguez, ils lui dirent qu'ils venaient pour le tuer. Sur sa demande, néanmoins, ils le laissèrent dire la Messe. Des femmes chrétiennes en grand nombre et quelques hommes vinrent lui témoigner leurs sympathies et pleurer sa mort ; il les consola et leur donna tout ce qui était dans la maison. Ensuite, tandis qu'il priait à genoux et faisait à Dieu l'offrande de sa jeunesse, les païens le frappèrent et le tuèrent.

Poursuivant leur affreux dessein, les sauvages vinrent à Assopo, où résidaient le Père Michel d'Aunnon et le frère Antoine de Badajoz, qui, connaissant bien le dessein des païens, se préparaient à la mort. Après que le Père Michel eut dit la Messe et que le frère Antoine eut communiqué, tous deux se mirent à prier de tout leur cœur. Ils étaient depuis quatre heures plongés dans la prière, lorsque les meurtriers, pénétrant dans la maison, mirent la main sur le frère Antoine et le frappèrent avec une pierre jusqu'à ce que mort s'en suivit. Pendant qu'ils attendaient un peu avant de tuer le Père Michel, un barbare, ne pouvant souffrir ce retard, le frappa d'un coup de sa massue, et le renversa; un autre acheva le martyr en lui brisant les os du crâne. Les corps des deux martyrs furent enterrés par les chrétiens au pied d'une grande croix que le Père Michel avait érigée.

Les frères mineurs qui vinrent peu de temps après dans la Floride et dont les travaux évangéliques furent beaucoup plus fructueux, recueillirent les ossements des deux martyrs et les transférèrent dans un lieu plus digne. Le Père François de Verascola, qui résidait à Assao, était alors dans une ville que les Espagnols avaient fortifiée pour maintenir leur domination dans la Floride, mais il ne devait pas échapper : Dieu l'avait aussi destiné à la gloire du martyre, et ses persécuteurs savaient où il était, et quand il devait revenir. Ils se mirent en embuscade et, l'ayant surpris au bord de la mer, ils le tuèrent et l'enterrèrent sur place. Ainsi ces cinq ouvriers évangéliques, qui avaient pendant deux ans travaillé avec tant de fruit en Floride dans la vigne

du Seigneur, avaient remporté la palme du martyre à des jours différents de septembre et d'octobre 1597.

Le Père François d'Avila instruisait et convertissait les païens d'Ospos lorsqu'il fut trahi par des renégats; comme on vint la nuit pour le prendre, les ténèbres favorisèrent d'abord son évvasion et sa fuite. Il se cacha non loin de la ville, parmi des joncs. Mais les sauvages, à force de recherches, finirent par l'apercevoir au clair de la lune; ils lui lancèrent leurs flèches et lui percèrent l'épaule de trois coups. Voyant qu'il n'était pas mort, ils lui ôtèrent sa robe de religieux, lui lièrent les mains derrière le dos et l'envoyèrent ainsi tout nu avec six Indiens dans un village peuplé de païens, pour qu'il servît comme esclave. Dire ce que le Père François souffrit durant une année de captivité, toujours nu parmi ces barbares, n'ayant personne pour panser ses blessures, est chose impossible.

Plus tard des païens voulurent le brûler vif. Ils avaient déjà planté le poteau pour le lier et préparé le bois, lorsque la femme d'un chef du pays, dont le fils était prisonnier des Espagnols, délivra de la mort le serviteur de Dieu, dans l'espoir de l'échanger contre son fils. Mais de grandes souffrances l'attendaient encore, la faim, la soif, la fatigue et les persécutions des enfants eux-mêmes. On lui faisait garder les troupeaux, porter du bois sur ses épaules et faire beaucoup d'autres ouvrages pénibles. Tel était l'état où se trouvait le Père François d'Avila, lorsque la nouvelle de la mort de nos cinq martyrs parvint en Espagne.

Quelque temps après, de nouveaux Pères de l'Ordre, en plus grand nombre, arrivèrent dans la Floride, tout

prêts à affronter de nouveau le martyre pour faire enfin triompher la croix dans ce pays si difficile à conquérir sur le démon. Dieu, en effet, bénit leurs travaux, et ils recueillirent une abondante moisson dans cette terre arrosée du sang de tant d'apôtres. Les Frères Mineurs fondèrent un certain nombre de cloîtres. On en forma d'abord une custode en 1600, laquelle fut érigée en province sous le titre de Sainte-Hélène par le chapitre général qui se tint à Rome en 1612. Au dix-huitième siècle, cette province comprenait onze cloîtres et treize stations et missions.

(DAZA et *Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

ADRIEN LAMBERTI ET AUTRES

MARTYRS EN HOLLANDE

1572. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

Le 8 septembre 1572, à Gouda, en Hollande, les hérétiques se saisirent du Père Adrien Lamberti et du Père Jean Rixtel; ils les dépouillèrent de leurs robes, et, avec des couteaux et des stylets, leur portèrent des coups par tout le corps. Ensuite ces frères réformés du nouvel évangile traînèrent violemment les deux prêtres par des lieux remplis d'épines, qui les déchiraient, se rougissaient de leur sang et emportaient des lambeaux de leur chair. Enfin nos hérétiques néerlandais, non moins féroces que les sauvages indiens, pendirent ces deux saints religieux par haine de la foi catholique et de l'Ordre franciscain; puis ils leur ouvrirent le ventre.

Dans la même année les hérétiques tombèrent à l'improviste sur la ville de Zutphen, en Hollande; les Frères Mineurs essayèrent de fuir, mais ils tombèrent tous aux mains des réformés qui occupaient toutes les issues, et tous furent mis à mort. Le gardien de Zutphen était demeuré dans son cloître, priant Dieu de prendre en main la défense de son peuple et de mettre un terme à cette sanglante persécution. Les hérétiques le saisirent et le lièrent. Tandis que les uns pillaient, que les autres cherchaient les religieux qui pouvaient encore être cachés dans le cloître, d'autres étendaient le gardien tout nu sur une table et lui ouvraient le ventre. Six autres frères mineurs furent massacrés en même temps que le Père gardien.

(BAREZZO.)

FRÈRE JEAN DE BARQUILLA

XVII^e siècle. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il prend l'habit religieux à dix-sept ans. — Sa vie exemplaire. — Son obéissance. — Ses macérations. — Il a le don de miracles.

Ce parfait religieux naquit en Espagne, à Barquilla, petite paroisse près de Ciudad-Rodrigo. Dans son enfance et sa jeunesse, tout en aidant ses parents dans les travaux des champs, il fit paraître un naturel apte à toutes sortes de vertus. A l'âge de dix-sept ans, il prit l'habit religieux dans l'austère province des Frères Mineurs Déchaussés de Saint-Gabriel, l'an 1620, le jour de la fête de sainte Catherine, dont il prit le nom. Dès

son année d'épreuve, il montra une rare perfection, et il semblait qu'il n'y eût déjà plus rien en lui ni du monde ni de la nature corrompue. Dieu l'avait doué d'une simplicité et d'une innocence admirables, jointes à une prudence chrétienne qui lui faisait éviter tout ce qui était péché. C'était un ange de pureté ; jamais un seul péché mortel ne souilla son âme. Son obéissance était ponctuelle et aveugle.

Un jour, le gardien, tenant à la main un vase qui contenait des confitures qu'il portait à un frère malade, voulut se divertir de la simplicité du bon frère et le mettre à l'épreuve ; il lui dit d'aller semer ces confitures afin d'en pouvoir récolter pour les malades. Frère Jean prit les confitures et s'en alla préparer une planche dans le jardin pour recevoir cette singulière semence. Lorsque le Père gardien vit qu'il se mettait en devoir d'émietter les confitures pour les semer, il lui commanda de s'en tenir là, disant que la saison n'était pas bonne.

En tout temps il allait pieds nus, même par la neige, la gelée et les chemins les plus durs. Tous les jours il se donnait trois fois la discipline, et il portait constamment un dur cilice. Au cloître, il ne mangeait jamais qu'un peu de pain trempé dans l'eau qui avait servi à laver la vaisselle. Quand l'occasion l'obligeait de s'asseoir à une table séculière, il était assez adroit pour paraître goûter de tous les mets sans manger plus qu'au cloître. Il ne dormait que deux heures par jour, sur le plancher de sa cellule, ou bien assis dans l'angle d'une chambre, comme s'il se fût trouvé dans une maison étrangère. Il parlait très-peu et édifiait tout

le monde par ses courtes et fortes paroles, par la douceur de ses manières, par sa profonde modestie et sa vive gaieté.

Excepté ces deux heures de sommeil, il passait toute la nuit en prière. Le jour, pendant qu'il travaillait de ses mains, son esprit s'élevait en contemplation devant Dieu. On le vit plus d'une fois ravi en extase et entouré d'une lumière miraculeuse. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et il chantait ses louanges d'une voix si pénétrante, qu'il tirait des larmes à ceux qui l'entendaient. Il recevait la sainte communion et servait la Messe avec une dévotion et une charité admirables. Le démon, qui ne pouvait rien sur son âme, cherchait à le tourmenter dans son corps; mais sur ce dernier terrain le saint religieux se montrait encore intrépide. Aussi un jour le diable se jeta sur lui sous la figure d'un dogue monstrueux; mais loin d'avoir peur, frère Jean le prit par le cou, le lia avec sa corde et lui donna tant de coups sur la tête, qu'il le laissa gisant sur la place.

Dieu honora les admirables vertus de son serviteur, et particulièrement sa parfaite obéissance, par des miracles qui ont été attestés légalement dans l'enquête solennelle à laquelle fut soumise toute sa vie.

Un certain jour qu'il revenait de Caceres au cloître de Loriana, avec un âne chargé d'aumônes, il trouva sur son chemin un ruisseau qu'une pluie subite avait considérablement grossi; sur l'autre rive étaient arrêtés des meuniers avec leurs ânes, qui n'osaient affronter la profondeur et la rapidité du courant. Mais frère Jean, qui voulait être de retour au monastère pour le

repas du soir, parce que ses frères avaient besoin des aumônes qu'il leur apportait, fit un signe de croix sur le torrent, prit son âne par la longe et s'engagea résolûment dans l'eau, et la traversa à la grande stupéfaction des meuniers qui remarquèrent que le frère et son âne étaient aussi secs que s'ils n'avaient point touché à l'eau.

Alphonse Ximénès était en grand danger, un osselet armé de trois pointes aiguës avait pénétré dans sa gorge, et on ne pouvait l'en retirer. Enfin, le maître de ce jeune homme prit un petit cierge et, le mettant dans la gorge du malade, il dit : « Au nom de Dieu et de frère Jean « de Barquilla », et aussitôt, retirant le cierge, il ramena l'os sans difficulté.

Frère Jean guérit de nombreux malades par un simple attouchement, entre autres une femme paralytique et sa fille qui était affligée d'un battement de cœur.

Il mourut au monastère de Saint-Bernardin, le 8 septembre, dans la dix-neuvième année de sa profession.

Quelques mois après sa mort, une femme grande et lourde tomba du haut d'un escalier; ayant invoqué frère Jean au moment où elle tombait, elle le vit à côté d'elle quand elle fut à terre. Elle n'avait d'ailleurs aucun mal.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE PÈRE ANTOINE DE SIGURA

1573. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Vertus, extases d'Antoine. — Le démon l'attaque. — Antoine est nommé gardien. — Scrupuleuse observation de la règle. — Dur pour lui-même, il est plein de douceur pour les autres. — Sa sainte mort.

Plusieurs saints religieux finirent leurs jours dans le cloître de Saint-Bernardin, situé à une heure environ du chemin de Madrid; nous les plaçons à la suite de Jean Barquilla, ignorant le jour de leur mort. Parmi eux le Père Antoine, natif de Sigura, mérite la première place, parce que le cloître de Madrid fut entièrement fondé pendant qu'il en était gardien. Il avait pris l'habit et vécu pendant quelque temps dans la province des Pères Observantins de Carthagène, où il avait été un modèle de perfection; mais voulant vivre dans une pauvreté plus étroite sans cesser de jouir des autres avantages, il passa, malgré la résistance de ses supérieurs, dans la province des Frères Mineurs Déchaussés de Saint-Joseph, dont le supérieur était autorisé par le pape à recevoir des religieux des autres provinces, sans avoir besoin pour cela de la permission de leurs supérieurs.

Là éclatèrent sur-le-champ ses grandes vertus, la mortification des sens, la gravité des manières et l'amour de la solitude. Il parlait admirablement des choses célestes, et il ne pouvait s'entretenir de la personne de notre divin Sauveur, de sa passion et de son amour pour les hommes, sans verser un torrent de

larmes. Il avait des extases pendant lesquelles son visage resplendissait d'une beauté céleste. Il apportait à ses confessions une très-grande attention, et dans la célébration de la sainte Messe, il montrait une dévotion si tendre et une révérence si profonde, qu'il édifiait les assistants et leur enseignait par son exemple comment il fallait s'approcher des sacrements.

Il fut plusieurs fois gardien, mais par la mortification et le mépris de soi-même il paraissait toujours le dernier des religieux. Il tenait strictement à l'observation de la règle et était le premier à pratiquer ce qu'il ordonnait. Etant gardien du cloître de Cadahalso, il était généralement nommé le Saint à cause des nombreuses guérisons miraculeuses qu'il avait opérées. Le démon cherchait par toutes sortes de moyens à troubler le saint homme dans ses prières. Une fois, après les Matines, il lisait dans sa cellule, à la lumière d'un cierge, une litanie de la sainte Vierge devant une image de cette dernière; tout à coup le diable entra par la fenêtre, sous la figure d'un sanglier tout hérissé et poussant d'affreux grognements; mais il disparut aussitôt que le religieux eut commencé l'hymne *O gloriosa Domina*.

Par amour de la pauvreté, il ne portait jamais de vêtements neufs. Il raccommodait le sien avec les pièces et les morceaux qui restaient des habits des autres religieux. Un religieux lui ayant dit que c'était une imperfection d'agir ainsi, la nuit suivante le Père Antoine vit saint François lui apparaître avec un vêtement tout usé et rapiécé.

Lorsque, par la protection de Jeanne, fille de l'em-

pereur Charles-Quint, sœur de Philippe II et mère de Sébastien, roi de Portugal, les Frères Mineurs Déchaussés eurent fondé un cloître non loin de la ville de Madrid, le Père Antoine en fut d'abord président et plus tard gardien. Le trésorier général du roi, riche et puissant seigneur, fit construire à ses frais tout le bâtiment. La princesse Jeanne venait souvent visiter le cloître, elle avait beaucoup de goût pour le service divin tel que les religieux le célébraient.

Le Père Antoine mettait le plus grand soin à conserver dans le cloître l'esprit de solitude et de retraite. Il veillait à n'y point laisser pénétrer l'esprit du monde, ce qu'il obtenait par ses exemples plus que par ses paroles. La nuit comme le jour, il était toujours le premier au chœur et le dernier. Souvent il était là jusqu'au matin à prier immobile comme une statue, ne sachant s'il était jour ou nuit, jusqu'à ce que les frères vinsent pour l'office de Prime. Les princes et les grands de la cour lui témoignaient une grande bienveillance, mais il préférait la solitude du cloître à leur compagnie, et il fuyait le faste de la cour autant qu'il pouvait.

Il était très-dur pour lui-même, et quoique frêle de corps et sujet à beaucoup d'infirmités, il ne laissait pas de suivre la commune règle de vie. Ayant été saigné dans une maladie, il avait été estropié par la maladresse du médecin, ce qui lui causa de grandes souffrances ; mais il prenait la faute sur lui et excusait le médecin qu'il ne voulait pas nommer. Nonobstant son austérité, il était très-aimable envers ses frères et plein de compassion pour les malades, qu'il visitait fréquem-

ment, consolait et servait. Il faisait leurs lits, balayait et nettoyait l'infirmerie. Souvent il souffrait plus de la fièvre que les malades qu'il servait; mais telle était sa charité, qu'il était plus sensible aux maux des autres qu'aux siens propres.

Il réprimandait et punissait les manquements de ses frères comme une bonne mère réprimande et punit ceux de ses enfants. Aussi était-il tendrement chéri des personnes qui le connaissaient. En l'absence du provincial qui était parti pour se rendre à Rome au chapitre général, il devint commissaire provincial et visita quelques cloîtres. A son retour dans son cloître, il alla prier sur le tombeau du Père Bernardin d'Albuquerque. Là il déclara qu'il voulait être enterré à la même place, donnant à entendre par ces paroles et par beaucoup d'autres que Dieu lui avait révélé le jour et l'heure de sa mort. En effet, il tomba bientôt malade, fit sa confession avec d'abondantes larmes et reçut le saint Viatique avec un visage illuminé d'une clarté céleste.

Les religieux furent grandement affligés et ils prièrent Dieu de leur conserver encore quelques années ce saint homme pour le plus grand bien de leurs âmes. Alors lui, s'asseyant sur son lit, prononça des paroles pleines de sagesse. Il commença par dire qu'il allait mourir ce jour-là même et que ses frères ne devaient pas s'en affliger, parce que, vieux et infirme, il ne pouvait plus leur être utile à rien. Il leur mit ensuite sous les yeux la brièveté de cette vie et l'éternité des récompenses de l'autre. Il les exhorta à l'observation rigoureuse de leur Règle, par où ils se montreraient les disciples du Sauveur et les fils de saint François. Il ter-

mina en demandant à ses frères le secours de leurs prières pour l'aider à trouver miséricorde devant Dieu.

Ayant parlé durant une heure avec feu, comme s'il eût prêché, il embrassa tous ses frères les uns après les autres, leur demanda pardon de ses manquements à leur égard et leur donna sa dernière bénédiction. Les voyant pleurer à chaudes larmes, il leur dit : « Voici « l'heure où Dieu doit avoir pitié de moi : que sa « volonté soit faite, et croyez que je ne vous oublierai « jamais ». Il reçut alors le sacrement d'Extrême-Onction et s'endormit doucement dans le Seigneur, l'an 1573, la soixante-quatrième année de son âge.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

LE PÈRE JÉRÔME DE TORRE-IONZILLO

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Ce serviteur de Dieu, né à Torre-Ionzillo, en Espagne, fut, dès le début de sa vie claustrale, très-porté à l'oraison mentale, et il répandait tant de larmes principalement dans la sainte communion, qu'il devait quelquefois attendre, pour recevoir la sainte hostie, que les larmes eussent cessé de couler. Cela lui valait de fortes réprimandes de la part de ses supérieurs à qui ce novice ne semblait pas assez parfait pour ressentir à ce point les mouvements tendres de la dévotion. Mais Dieu lui avait accordé le don des larmes, des douces larmes, parce que la terre de son cœur, fatiguée de porter les ronces et les épines du péché, avait

besoin d'être fécondée par une abondante rosée, pour pouvoir produire de nouveaux fruits. Il pleurait tous les jours, soir et matin, et fort longtemps. Plus il entraît profondément dans la connaissance de sa vie passée, plus il pleurait et plus aussi il augmentait ses souffrances. Parfois, au milieu de profonds soupirs, il poussait tout à coup un cri dont les frères étaient effrayés. Lorsque ses supérieurs, après l'avoir fortement réprimandé, voyaient qu'ils ne pouvaient l'empêcher de crier, ils le faisaient sortir du chœur afin qu'il ne troublât point les autres. Il se faisait tellement violence que le sang lui sortait par le nez et par les oreilles. L'ardeur de son âme enflammait son visage qui devenait parfois rouge comme du feu. Après le service divin et les œuvres communes, il servait la Messe ou priaît devant le saint Sacrement.

Parfois les frères le trouvaient sur une montagne voisine du cloître ou dans quelque coin du jardin, agenouillé et plongé dans un si profond ravissement, qu'ils ne pouvaient le faire revenir à lui-même. Quant aux faveurs qu'il recevait de Dieu dans ces extases, il s'en taisait avec soin ; mais la joie et l'éclat de son visage les dénonçaient assez. Quelque lecture sur l'amour de Dieu, une musique touchante, suffisaient pour le jeter dans ces ravissements, ce qui lui arriva une fois dans la cathédrale de Tolède. Il servait ses frères avec bonheur. Plus on l'estimait, plus il s'abaissait. C'est pourquoi ses supérieurs étaient obligés d'user d'autorité pour lui faire accepter les charges de maître des novices et de gardien, dans lesquelles sa charité et son zèle habituels étaient encore surexcités. Il voulait

distribuer lui-même les aumônes aux pauvres, à la porte du cloître, afin de pouvoir y joindre de paternelles consolations.

Lorsqu'il était en charge, craignant que les affaires ne lui fissent négliger la piété, il ordonnait au plus jeune novice de venir à heure fixe le prendre par le cou avec une corde pour le traîner devant le saint Sacrement, en disant : « Seigneur, pardonnez à ce malheureux pécheur ». Arrivé là, il se prosternait sur la terre qu'il arrosait de ses larmes, quelquefois même de son sang en se donnant la discipline.

Quoiqu'il ne fût point prédicateur, il produisait néanmoins beaucoup de fruit par ses simples exhortations adressées aux payans des villages qu'il traversait. C'est pourquoi il se chargeait volontiers d'aller recueillir des aumônes, choisissant de préférence les villages les plus éloignés et les chemins les plus difficiles. Dans le temps qu'il habitait le cloître de Pedroso, qui était situé au milieu de montagnes sauvages, il s'en allait nu-pieds par les sentiers pierreux et épineux et rapportait ses aumônes sur ses épaules, chantant les louanges de Dieu dans la solitude. Avant de rentrer au cloître pour déposer son fardeau, il entrait chaque fois dans l'église et allait prier devant l'image de la sainte Vierge.

Étant dans le cloître de Saint-Bernardin, près de Madrid, quelque temps avant sa mort, il ne cessait de répéter ces paroles de David : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force ». Un jour, au réfectoire, le Père gardien lui dit, pour l'éprouver, que les frères étaient fatigués de l'entendre si souvent répéter cette

parole, et qu'il devait pour la dernière fois leur parler de Dieu. Alors le Père Jérôme commença à parler des choses célestes d'une manière si admirable que tous les religieux, cessant de manger, l'écoutaient dans le ravissement. Il ne s'arrêta que lorsque le Père gardien l'ordonna.

Le même jour, il fut atteint de la maladie qui devait l'enlever de ce monde. Son âme s'envola au ciel en l'année 1579.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

LE PÈRE MELCHIOR DE LA GRACE

1580: — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Son goût pour les armes. — Il devient capitaine, à vingt ans. — Changement subit de ses idées. — Son désir est de se donner à Dieu. — Il prend l'habit et mène dès lors la vie la plus austère. — Extases. — Il devient confesseur, puis maître des novices. — Effets miraculeux produits par ses prières. — Il change de convent. — Il meurt en soignant les malades.

Le Père Melchior, surnommé *de la Grâce de Dieu*, naquit à Zamora, en Espagne, de l'ancienne et noble famille de Sotelo. Ses ancêtres avaient servi dans l'armée royale, et son père était capitaine de cavalerie. C'est pourquoi celui-ci ne voulait point que Melchior entrât dans l'état ecclésiastique, et il le mit pendant quatre ans au service du duc de Medina-Sidonia. Agé de vingt ans, ayant du goût pour les armes, et d'un caractère hardi, il passa en Italie et devint capitaine. Après quatre ans, il revint en Espagne avec l'espoir de parvenir aux plus hauts grades. Il fut sur le point de

se marier, mais son mariage fut rompu par un contre-temps qui excita d'abord sa colère et lui inspira des désirs de vengeance. Par un changement subit, il devint, de loup altéré de sang, agneau plein de douceur en entendant à la Messe prononcer ces paroles de notre divin Sauveur : « Marthe, Marthe, vous vous troublez pour beaucoup de choses, mais une seule est « nécessaire ».

Ces paroles lui parurent avoir été adressées à son âme qui était alors préoccupée de beaucoup d'affaires et d'entreprises périlleuses. Il se dit alors à lui-même : « Une seule chose est nécessaire, misérable homme ! « que cherches-tu donc ? Pourquoi te mettre en peine « de tant de choses inutiles ? » Se renfermant chez lui, il pleura amèrement les péchés de sa vie passée et son ingratitude envers Dieu. Il ne trouvait plus aucun goût au jeu ni à la compagnie des hommes. Sa mère et ses frères, le voyant si changé, surtout le voyant devenir chaque jour plus pensif et plus pâle, le crurent malade peut-être d'amour, et ils ne se trompaient point, si ce n'est qu'ils ignoraient l'objet de son amour.

Le néant des choses de la terre et la sublime importance de celles du ciel lui apparaissaient avec une clarté de plus en plus grande. Il prit donc la résolution d'abandonner le monde avant d'en être abandonné, de quitter la milice des princes de la terre pour servir sous l'étendard de Jésus-Christ, où le courage guerrier consiste à être humble et chaste, à se vaincre soi-même, à porter la croix de la mortification. Son dessein étant connu de ses amis, ceux-ci lui représen-

tèrent sa haute noblesse, sa position présente et future dans le monde ; mais il resta ferme, méprisant tous les conseils de la chair et du sang.

Bien résolu de se donner à Dieu sans réserve, il s'en alla au cloître d'Hoyo, situé dans les âpres montagnes de Gata, où les Frères Mineurs Déchaussés vivaient dans le désert, à la manière des anciens ermites. Là il prit l'habit, et se voyant seul dans sa cellule, il se dit à lui-même : « Maintenant, plus de monde devant toi, le « voilà passé pour toi, comme il le sera un jour pour « tout de bon ». Le maître des novices l'ayant trouvé lorsqu'il était tout entier à ces pensées, lui dit d'aller prendre congé des personnes qui étaient venues avec lui. Melchior répondit qu'ils pouvaient s'en aller à la garde de Dieu, que, pour lui, il les avait quittés, eux et tout ce qui était du monde.

Son zèle de feu et la perfection de son humilité, de sa mortification et de son obéissance, jetèrent tous les frères dans l'étonnement. Pour mieux lutter contre le démon, il prit l'arme du jeûne et de la prière. Il mangeait et buvait peu. En dehors des exercices de la communauté, il se tenait dans le chœur, récitant des prières ou faisant quelque bonne lecture.

Quand on voulut le faire prêtre, il résista longtemps, se jugeant indigne ; néanmoins, il dut céder par obéissance. Paraissant devant l'évêque, il lui dit : « Votre « Grandeur fera bien de prendre garde à ce qu'Elle « fait, parce que je suis un grand âne ». En disant la Messe, il répandait d'abondantes et délicieuses larmes, tandis que son visage enflammé paraissait projeter des étincelles. Mais il se faisait une telle violence pour dé-

rober aux yeux du public les grâces dont il était inondé, que le sang lui sortait par la bouche et par le nez.

Néanmoins, il éprouvait souvent des ravissements pendant ses prières. Après certaines extases de six heures, il gardait en son âme d'admirables lumières, et il parlait des plus sublimes mystères avec une abondance et une force qui montraient bien que c'était là un don qui descendait du Père des lumières.

Il quitta son nom noble de Sotelo et prit le surnom de la Grâce, en reconnaissance des faveurs signalées qu'il avait reçues de Dieu. Les hommes les plus érudits étaient souvent émerveillés de l'entendre expliquer en termes d'une parfaite clarté les passages les plus obscurs de la sainte Ecriture, sans les avoir jamais étudiés. Il composa quelques petits traités sur l'oraison mentale, lesquels montrent combien il était avancé dans cet heureux commerce avec Dieu. Dans ses voyages, il restait tellement plongé en Dieu, qu'il marchait pieds nus au milieu des épines et des ronces, sans s'en apercevoir, et le soir, il lui fallait retirer les épines enfoncées dans ses pieds, pour pouvoir se remettre en route.

Nommé confesseur, il étudiait jour et nuit pour mieux remplir cette importante charge. Il convertit plusieurs grands pécheurs au tribunal de la pénitence. Il obéissait à ses supérieurs comme à Dieu même. Il fut quatre ans maître des novices, et il l'eût été plus longtemps s'il eût plus longtemps vécu, tant il s'acquittait de cette charge avec succès. Il savait admirablement tempérer le vin du zèle et de la sévérité par

l'huile de la douceur et de l'amabilité. Quelques-uns de ses novices ont assuré que pendant les quatre ans qu'il fut leur maître, étant entrés souvent dans sa cellule à différentes heures de la nuit, ils ne le virent jamais dormir qu'appuyé contre le mur. Ils le trouvaient ordinairement à genoux ou debout et les bras étendus, immobile et ravi en extase. Néanmoins il ne voulait pas que ses novices imitassent ses austérités ; il leur donnait pour raison que pour lui, ayant offensé Dieu très-grièvement, il était obligé maintenant de désarmer sa justice, que son corps envieilli dans le péché avait besoin d'être traité avec une sévérité exceptionnelle ; mais que pour eux, qui avaient servi Dieu dès leur jeunesse, ils ne devaient pas traiter leur corps avec cette rigueur.

Personne ne le venait voir dans la tristesse, qui ne s'en retournât consolé et le cœur raffermi ; il pénétrait le fond des cœurs et savait approprier le remède de sa parole au mal intérieur de chacun. Il avait un jour commandé une besogne humiliante à un novice qui était fortement tenté de retourner dans le monde. Le novice hésitait, le démon lui soufflait à l'oreille que cette besogne pouvait convenir à d'autres, mais nullement à lui, qu'il pourrait faire son salut dans le monde par des œuvres honorables et surtout par la pratique de l'aumône. Le pauvre jeune religieux était aux prises avec ces suggestions, lorsque son maître, lui adressant la parole en souriant, lui exposa toutes les pensées de son cœur comme s'il avait lu dans un livre. Le novice fut couvert de confusion ; néanmoins, il dissimula ses combats intérieurs. Alors le Père Melchior se rendit à

l'église en pleurant, pour prier Dieu d'avoir pitié de ce malade que lui seul pouvait guérir. Un instant après le jeune homme venait se jeter à ses pieds et confesser sa faute. Le saint homme l'embrassa et lui conseilla de ne plus cacher ses tentations à son maître, ce qu'il fit fidèlement à l'avenir.

Le Père Melchior, se voyant honoré de ces dons du ciel et d'autres semblables, s'abaissait d'autant plus aux pieds de tous ses frères. Il refusait de recevoir de ses novices le moindre service ; il ne permettait pas que, suivant l'usage, ils lui parlassent à genoux. Souvent des effets miraculeux furent produits par ses prières. A Zamora vivait un gentilhomme gravement malade et condamné par les médecins ; Melchior fit pour lui une courte prière et l'assura que sa fièvre allait cesser, et, en effet, il fut aussitôt guéri. En voyage, s'étant arrêté dans un cloître pour y passer la nuit, il y trouva un saint religieux qui était malade à la mort ; pendant qu'il lui rendait visite, lui et le malade furent saisis d'un ravissement qui dura trois heures. Après cela le Père Melchior partit, sans même adresser la parole au malade qui fut guéri à partir de ce moment. Notre bienheureux fit beaucoup d'autres miracles pendant sa vie.

Enfin il alla habiter le cloître de Saint-Bernardin, non loin de Madrid, et n'étant plus chargé de la direction des novices, il poussa plus loin ses austérités et ses contemplations. Il était là, près de la cour, comme au désert, se riant des vains efforts des hommes qui se donnent tant de peine pour saisir une poignée de cette fumée, si vite dissipée, qu'ils nomment gloire. Le Fils de Dieu lui apparut une fois, après Matines, cloué sur la

croix et tout couvert de blessures qui donnaient beaucoup de sang ; il lui enseigna que les blessures lui montraient comment il devait se mortifier dans tous les membres de son corps.

En 1580, beaucoup de personnes mouraient, en Espagne, de l'esquinancie ; le Père Melchior prit sur lui le soin de soigner les malades de son cloître, lesquels étaient très-nombreux. Il tomba lui-même malade par excès de fatigues et rendit son âme à Dieu, cette même année 1580. Un religieux affligé d'une maladie chronique fut guéri subitement sur son tombeau. Quelques années plus tard, son corps fut retrouvé entier et admirablement conservé.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

MARIE DE JÉSUS

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Elle est mariée contre son gré. — Veuve, elle entre dans l'Ordre de Saint-François. — Ses macérations. — Sa charité envers les pauvres. — Visions et extases. — Sa mort.

Oran, ville forte de l'Afrique, appartenant autrefois à la couronne d'Espagne, fut la patrie de cette vertueuse veuve, surnommée pour cela l'Africaine. Ses parents, étant revenus en Espagne avec elle et ses deux sœurs, la marièrent, malgré elle, dès l'âge de quatorze ans, lorsqu'elle eût voulu consacrer à Dieu sa virginité. Elle vécut à peine dix-huit mois avec son mari. Deve-

nue veuve, elle entra, avec ses deux sœurs, dans l'Ordre de Saint-François. L'exemple du divin Sauveur, qu'elle méditait, l'excitait à la pénitence. Elle ne portait pas de linge, et dans une maladie grave elle dut emprunter une chemise. Pendant douze ans elle porta, sans l'ôter jamais, une tunique de crin sur sa chair nue. Une de ses amies voulut la lui faire quitter; mais le Fils de Dieu fit persévérer Marie dans ses pénitences, s'étant montré à elle tout couvert de blessures, tel qu'il était après la flagellation.

Elle portait au cou une grande chaîne composée de chaînons armés de quatre pointes, laquelle se croisait sur sa poitrine et allait serrer la taille dans une ceinture qui, par ses pointes, pénétrait douloureusement dans les chairs. Elle avait encore sur la poitrine une croix de bois garnie de pointes de fer, et sa vie n'était qu'un crucifiement perpétuel. Pendant plus de vingt ans elle dormit par terre, n'ayant pour couverture qu'un manteau et une pierre pour oreiller. Dans les cinq dernières années de sa vie elle se donna le soulagement de coucher sur une planche.

Elle se flagellait deux ou trois fois par jour, une grande heure chaque fois. Le soir, elle se chargeait d'une lourde croix et faisait le chemin de la croix dans sa maison. Après, elle restait en contemplation jusqu'à neuf heures, en se tenant contre le mur, dans l'attitude d'une personne crucifiée. Elle ne mangeait jamais de viande, excepté les jours de grande fête et lorsqu'elle était malade. Toute l'année elle jeûnait, ce qui ne l'empêchait point d'observer avec plus de rigueur les sept jeûnes de Saint-François. Sa nourriture ordinaire se

composait de feuilles de choux qu'on avait jetées, de pelures de melons qu'elle ramassait dans les rues et qu'elle faisait cuire avec un peu de poivre, d'ail et d'huile. Quelques brins de joncs qu'elle ramassait le long d'un ruisseau, en revenant de l'église, lui servaient à faire cuire ses aliments. Elle mangeait son pain si dur, qu'elle était obligée de le rompre avec une pierre.

L'amour divin qui la consumait lui faisait désirer ardemment de répandre son sang pour la foi. Elle aurait voulu aller chercher le martyr dans le Japon. Quant à son amour du prochain, elle le témoignait non-seulement par de bons sentiments, mais surtout par des œuvres. Elle gagnait beaucoup d'argent avec son métier, étant très-appliquée et très-adroite, et elle donnait presque tout son gain aux pauvres. Elle rentrait souvent à la maison sans manteau. Un jour qu'elle s'était fait une robe et une mante neuves, au temps de la Pentecôte, sa sœur lui ayant demandé combien de temps elle les porterait, elle répondit en riant : « Vous me paraissez avoir l'esprit de prévoyance ». En revenant de l'église, elle trouva une pauvre femme en haillons, avec qui elle changea de vêtements.

Ce jour-là elle était attendue pour dîner avec sa sœur Sébastienne. Celle-ci, regardant par la fenêtre de son appartement, vit Marie qui venait avec des vêtements de mendicante et ne la reconnut point d'abord. Ensuite, ayant regardé plus attentivement, elle la reconnut et vit qu'elle n'osait pas entrer. Alors les deux sœurs l'appelèrent et la grondèrent fort du dés-

honneur qu'elle leur apportait par une semblable manière d'agir. Marie écouta patiemment sans répondre et passa tout ce jour en prières, sans manger.

Non moins extraordinaire était sa charité pour les âmes du purgatoire. Un jour elle pria Dieu de lui faire endurer le même supplice que l'âme qui souffrait le plus en purgatoire, si par ce moyen cette âme devait être délivrée. Son ardente prière fut exaucée, car aussitôt l'âme lui apparut comme un four brûlant, avec de grosses chaînes enflammées. Au même instant, elle sentit un si grand embrasement qu'il lui sembla être plongée dans le feu. Tout son corps s'alluma comme un charbon ardent. Elle resta sept mois en cet état, après quoi l'âme lui apparut de nouveau, cette fois dans un grand éclat, lui rendit grâces pour son bienfait, et Marie se trouva subitement guérie sans aucun signe de ses peines passées.

Une nuit, ses sœurs l'entendirent parler avec leur mère qui était morte depuis un an. Le lendemain, elle leur dit qu'elles devaient prier pour leur mère qui était encore dans la peine. Quelques jours après, beaucoup de prières ayant été faites, elles virent leur mère leur apparaître dans une grande clarté.

Combien étroitement cette âme pure s'unissait à Dieu dans la prière, ses fréquentes extases le font suffisamment connaître. Les profondes connaissances qu'elle avait acquises concernant les choses célestes tenaient toutes les puissances de son âme dans un doux ravissement et son corps en était rendu immobile et insensible. Un jour, en entendant un sermon du Père Jean Mancebon, il lui sembla que son cœur allait écla-

ter sous l'effort de l'amour qui le remplissait. Elle sortit de l'église, le visage tout en feu et hors d'elle-même. Rentrant à la maison, elle tomba d'émotion sur un siège, en disant : « Combien ne dois-je pas aimer « Dieu ! » ; et elle demeura en extase.

Avec la permission de son confesseur, elle recevait la sainte communion tous les jours. Elle sortait de sa maison tous les matins, dès les six heures, pour aller, pieds nus, même en hiver, à l'église des Franciscains, qui était assez éloignée. Rien ne l'arrêtait, et Dieu, au besoin, lui aplanissait la voie par des miracles.

Quand elle se sentit atteinte de la maladie qui devait la mettre en possession du bonheur éternel, elle en conçut une grande joie. Saint Antoine de Padoue, son patron, vint la consoler et la fortifier en lui montrant une couronne glorieuse. On l'entendit alors s'écrier : « Saint Antoine, mon bon père, pour qui cette couronne ? Serait-ce pour moi ? » Elle se trouvait indigne d'une telle récompense. Sa sœur, la voyant très-affaiblie, voulut allumer les cierges ; mais Marie lui dit qu'il n'était pas encore temps et qu'elle l'avertirait, le moment venu. Une heure après, ayant commandé d'allumer les cierges, elle rendit le dernier soupir, le 8 septembre 1641, à l'âge de cinquante ans. Son trépas avait été si paisible qu'on crut d'abord qu'elle dormait. La chambre mortuaire cependant se remplit d'une odeur de jasmin qui dura jusqu'à l'enterrement. Le corps qui, en vie, était couvert de rides et de meurtrissures, suite des austérités de la sainte femme, devint après la mort lisse et blanc comme la neige. De nombreux enfants s'atroupèrent devant la maison en criant : « La sainte

« est morte ». Dieu révélait ainsi les mérites de sa servante par ces bouches innocentes. Une nuit, Sébastienne, sœur de Marie, pleurait de se voir privée de celle qu'elle appelait son ange gardien, lorsqu'elle vit tout à coup la chambre se remplir d'une vive lumière et Marie venir au lieu où elle avait expiré. Sébastienne fut grandement consolée par cette vision.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

MARIE DES CINQ-PLAIES

CLARISSE

Marie des Cinq-Plaies naquit en Espagne, d'une très-bonne famille. Elle fut demoiselle d'honneur de la comtesse de Belalcazar et élevée avec les filles de celle-ci dans la pratique de toutes les vertus. Chaque jour, à heure fixe, elle devait faire, devant la comtesse, des lectures spirituelles, où elle puisait le mépris des choses terrestres et un goût de plus en plus prononcé pour l'oraison. Elle faisait et portait des cilices de crin et d'autres instruments de mortification qui lui paraissaient les plus beaux bijoux de sa jeunesse et dont elle ne voulait, à aucun prix, être privée. Elle secourait les pauvres dans toutes leurs nécessités, selon son pouvoir, et elle pleurait de compassion lorsqu'elle en voyait quelqu'un qui n'avait pas de quoi se vêtir pendant l'hiver. Il lui était plus pénible de ne pouvoir les secourir qu'à eux de supporter leur pauvreté.

Résolue de ne point se marier, elle refusa plusieurs partis avantageux. Elle suivit Léonore de Soto-Mayor y Zunniga à la cour, où elle resta tant que cette grande dame fut au service de la reine.

De retour à Belalcazar, elle se fit clarisse et prit l'habit en même temps qu'Isabelle et Elvire de Soto-Mayor y Zunniga, sœurs du bienheureux Père Jean de la Puebla. Son vêtement de dessous, tissu de fil de laiton et de crin, déchirait continuellement sa chair. Au plus fort de l'hiver, elle se flagellait après Matines, dans le jardin du cloître, en disant : « Pitié, mon Dieu, « aidez-moi contre cet ennemi domestique, contre ce « corps de mort ». Elle pratiquait encore beaucoup d'autres austérités, et ses supérieurs durent modérer son ardeur. Elle se faisait une règle du silence, ne le rompant que pour parler de Dieu et des choses célestes, et s'infligeant une pénitence pour toute parole inutile.

Elle avait des extases et des ravissements jusque dans la cuisine où deux fois elle fut trouvée soulevée de terre et environnée d'une lumière céleste : ce qui prouvait que le travail de la cuisine n'était pas un obstacle à l'union avec Dieu. La dernière année de sa vie, elle obtint de Dieu des grâces extraordinaires, et le Seigneur lui révéla qu'elle devait se préparer pour un voyage de grande importance, dont l'heure était proche. Elle comprit de quel voyage il s'agissait et se livra avec une nouvelle ardeur à la prière et à la mortification. Vers la fin du mois d'août, la fièvre la saisit ; elle en éprouva une grande joie, comprenant que le moment de son union avec Dieu n'était pas éloigné. Elle demanda comme une grâce de mourir le jour de

la Nativité de la sainte Vierge : ce qui lui fut accordé. Elle reçut les derniers sacrements avec des transports de joie et rendit son âme à Dieu dans une extase plutôt que dans une agonie, pendant que les religieuses au chœur chantaient l'office de Laudes, dans la quarante-sixième année de son âge et dans la cinquième de sa profession.

Dans le même cloître, une autre nièce du bienheureux Jean de la Puebla, de l'illustre famille des ducs de Bejar et des comtes de Belalcazar, porta ce même nom de Marie des Cinq-Plaies. Ses parents voulaient la marier à un gentilhomme de Cordoue, et le contrat de mariage était déjà très-avancé lorsque la jeune fille conclut un autre contrat avec sa tante, fondatrice des Clarisses de Belalcazar. Ses parents, d'abord surpris, approuvèrent néanmoins la résolution qu'elle avait prise, reconnaissant qu'elle avait choisi la meilleure part.

Dans l'Ordre, elle brilla par ses grandes vertus. Elle ne vivait que de légumes, excepté les jours de grandes fêtes où elle mangeait un peu de poisson. Lorsqu'elle avait achevé la tâche qu'elle devait faire par obéissance, elle aidait les autres sœurs afin de ne jamais rester oisive. Elle portait un cilice qu'elle garda jusqu'au jour de sa mort. Elle mettait des morceaux de bois et des pierres dans sa paille, pour dormir moins et prier plus longtemps.

La prière et la contemplation, telle était son œuvre de prédilection. Elle avait souvent devant les yeux les

mystères de Jésus crucifié et avait acquis une profonde connaissance des choses de Dieu dont elle parlait d'abondance et avec feu. Dans sa dernière maladie, lorsqu'elle eut reçu les derniers sacrements et pendant qu'elle était plongée dans un doux entretien avec son Dieu, quelques religieuses virent planer au-dessus de sa tête un globe de feu entouré d'irradiations brillantes ; puis elles aperçurent une belle colombe blanche qui voltigeait autour d'elle et qui paraissait s'entretenir avec elle. La malade tendit les bras avec un doux sourire, comme pour embrasser quelqu'un, et dans le même instant elle rendit l'esprit, à l'âge de quarante ans.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LA B. SÉRAPHINE COLONNA

CLARISSE

1478. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Mariage de Suéva. — Son mari lui préfère une courtisane. — Mauvais traitements dont elle est l'objet. — Elle entre au convent. — Conversion de son mari, grâce à ses prières. — Séraphine devient abbesse. — Munificence de notre bienheureuse. — Sa mort. — Miracles dus à son intercession.

Cette sainte femme enseigne à tous, pour l'avoir appris elle-même, que les plus grandes fortunes sont exposées aux plus grandes disgrâces et que le monde offre aux amis de Dieu plus de fiel que de miel. Elle

naquit à Urbin, en Italie, reçut le nom de Suéva sur les fonts de baptême, et prit celui de Séraphine dans l'Ordre de Sainte-Claire. Son père, Gui Antoine, comte de Montefeltro, seigneur, ou, comme d'autres prétendent, premier duc d'Urbin, prince très-vertueux et très-pieux qui voulut mourir sous l'habit franciscain, ainsi que le montre la statue placée sur son tombeau, dans notre église d'Urbin. Sa seconde femme, la mère de Suéva, était Catherine Colonna, d'une famille princière de Rome et fille du frère de Martin V, pape. Catherine étant morte en 1438 et le comte son mari en 1443, leur fille, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, conduite à Rome, fut reçue dans le palais des Colonna; c'est pourquoi les historiens la nomment Séraphine Colonna, bien qu'elle soit issue de l'illustre maison de Montefeltro.

Dans le même temps, Galéas Malatesta, prince ou seigneur de Pésaro, vendit cette ville à François Sforza, que le pape Eugène IV avait fait marquis du pays de la Marche et qui devint plus tard duc de Milan. Ce prince, voulant récompenser la fermeté et la fidélité que son frère Alexandre Sforza avait montrées, lui céda la ville de Pésaro par le conseil de Frédéric, duc d'Urbin, frère de Suéva, qui voulait donner celle-ci en mariage à Alexandre Sforza. Cet Alexandre était comte de Cotognola et grand-connétable du royaume de Naples. Il avait précédemment épousé Constance Varani, fille de Gentil Varani, prince de Camérino, de laquelle il avait eu deux fils. Constance étant morte, Alexandre, devenu seigneur de Pésaro, épousa Suéva, à la grande satisfaction du duc d'Urbin, son frère, et de ses autres

parents. Le mariage fut célébré en grande pompe, en l'année 1448, à Pésaro.

Bientôt après le comte partit pour l'armée et servit sous les ordres de François Sforza, son frère. En son absence, Suéva, sa femme, gouverna l'Etat de 1456 à 1462, pratiquant toutes les vertus de son état, faisant régner la justice et le bien-être à Pesaro. Elle accueillait avec affection ses beaux fils, Galéas et Constance, comme s'ils eussent été ses propres enfants, et ceux-ci, à leur tour, la chérissaient comme une bonne mère.

La guerre terminée à l'avantage du duc de Milan, le comte Alexandre revint à Pésaro, à la grande joie de sa femme, joie qui fut de courte durée ; car le comte, ne se souvenant pas assez des grands services que Suéva lui avait rendus en gouvernant l'Etat pendant son absence, abaissa d'abord ses yeux par manière de passe-temps, puis laissa choir son cœur sur une fille de Pésaro, nommée Pacifique, personne de basse extraction, mais d'une grande beauté et possédant encore d'autres qualités naturelles. Dédaignée parce qu'elle était petite de taille et moins belle que Pacifique, la patiente épouse ne montra d'abord aucune humeur de l'affront qui lui était fait, espérant que le comte se soustrairait bientôt à la funeste influence qui le captivait. Voyant qu'il continuait d'offenser Dieu, elle le pria doucement de changer de conduite. Loin de ramener le comte à résipiscence, cet avertissement l'exaspéra et le porta à déposer toute pudeur. Il installa sa courtisane dans son palais jusque sous les yeux de sa femme légitime. Quoique celle-ci ressentit vivement l'affront qui lui était fait, néanmoins elle n'en laissa

rien paraître au dehors : elle offrit à Dieu cette amertume avec un torrent de larmes, voyant bien que le Seigneur voulait la conduire au port de la gloire par une mer semée d'écueils.

Les jours de bonheur étaient donc passés pour Suéva. Son mari s'éloignait d'elle tous les jours davantage. Il en vint à ne pouvoir plus la supporter. Il la traitait comme une servante, il l'abreuvait d'outrages ; enfin il conçut la pensée de s'en défaire par le poison. Il essaya jusqu'à trois fois de l'empoisonner ; mais, avec l'aide de Dieu et le secours des médecins, Suéva déjoua ces criminels desseins ; toutefois elle demeura infirme des suites de l'empoisonnement. Plus les mauvais traitements auxquels elle était en butte augmentaient, plus elle redoublait ses prières et ses jeûnes, ses exercices spirituels et ses pénitences de toute sorte, afin d'y puiser la consolation avec la force de tout supporter. Sa vie n'était qu'un long martyre. Elle ne laissait pas néanmoins d'aimer son mari, ou plutôt son bourreau ; elle aimait jusqu'à la concubine, cause de tous ses maux. Elle souhaitait leur bien, et ne cessait de prier pour leur conversion et leur bonheur.

Cependant, égaré de plus en plus par sa passion, le comte en vint à ne pouvoir plus souffrir sa femme devant ses yeux. Il la chassa du palais, la menaçant de la tuer si elle ne se retirait sur-le-champ dans le cloître des Clarisses, comme dans une prison qu'il lui assignait. Cet Ordre n'avait rien de dur pour la pauvre comtesse : par là du moins elle éviterait le malheur de mourir de mort violente ; elle trouverait de la consolation dans les prières des religieuses qui avaient

une grande renommée de perfection ; peut-être même pourrait-elle obtenir la conversion du comte et de sa concubine par l'intercession de la bienheureuse Félix de Meda , première abbesse de ce cloître , morte en 1444.

Donc, après douze ans d'un mariage si malheureux, Suéva alla habiter le cloître en 1460, où elle prit et mérita le nom de Séraphine ; elle quitta le palais, au grand mécontentement de Galéas et de Constance, ses beaux-fils, de la cour et de tout le peuple qui avaient pour elle beaucoup d'affection. Les bourgeois ne voyaient pas sans un profond sentiment de compassion un si grand changement dans la fortune d'une femme qui avait été leur mère commune et qui maintenant allait s'enfermer dans une sorte de prison. Personne ne pouvait s'empêcher de pleurer sur le sort de la comtesse et de maudire ceux qui en étaient la cause.

Tout en gardant d'abord l'habit séculier qu'elle portait fort modeste, Suéva adopta sur-le-champ la manière de vivre des religieuses : jeûnes, œuvres d'humilité et d'obéissance, travail en commun, elle se soumit à tout avec un courage qui étonna les religieuses. Celles-ci admiraient principalement le zèle que la comtesse montrait pour la prière. On la trouvait presque constamment à genoux devant la châsse de la bienheureuse Félix. Elle paraissait ne pouvoir s'en détacher. Le comte, qui n'était pas encore rassasié de persécuter sa femme légitime, plaçait constamment deux gardes devant le cloître, avec ordre d'empêcher la recluse non-seulement de sortir, mais de voir personne du dehors ni de recevoir aucune lettre.

Cependant les parents de Suéva, apprenant les mauvais traitements dont elle était l'objet de la part de son mari, en demandèrent raison à celui-ci. Alors le comte, entassant crime sur crime, imagina de se tirer d'affaire par une atroce calomnie : il accusa sa femme d'adultère, et moitié par ruse, moitié par intimidation, fit en sorte que sa victime ne pût le contredire. Ce n'était pas encore assez, comme s'il eût voulu multiplier les liens qui l'attachaient au péché et rendre impossible toute réconciliation dans l'avenir avec sa femme légitime, il exigea qu'elle prît le voile chez les Clarisses où elle était. Suéva poussa jusque-là l'abnégation et l'esprit de sacrifice.

C'est alors que le comte commença à se dégoûter de sa concubine qui lui devint encore plus odieuse que ne lui avait jamais été sa femme légitime. Deux ans après l'entrée en religion de Suéva, Pacifique mourut des suites des mauvais traitements qu'à son tour elle eut à souffrir. Toutefois elle ne quitta point ce monde sans avoir fait pénitence et s'être réconciliée avec Dieu, et les prières de Séraphine furent exaucées.

Après cette mort le comte ouvrit enfin les yeux, et, les prières de sa femme aidant, il se convertit bientôt. Il vit le néant des choses de ce monde, le peu que dure la beauté, l'énormité du scandale qu'il avait donné au monde. Ces pensées tourmentaient jour et nuit sa conscience et le portaient au repentir de ses péchés. Sa pénitence fut publique et éclatante et produisit autant d'édification que ses désordres avaient causé de scandale. Désormais il aima et honora sa femme qu'il avait si indignement outragée.

Par égard pour elle, il faisait tous les ans de grandes aumônes au cloître où elle était. Séraphine put disposer de tous ses biens, qui devinrent la propriété de ce même cloître. Enfin le comte couronna une si noble pénitence par une mort chrétienne qui arriva neuf ans après sa conversion. Son fils Constance lui succéda dans le gouvernement de Pésaro, ainsi que dans sa bienveillance pour les Clarisses, à cause de Suéva pour qui il avait toujours eu l'affection d'un bon fils.

Cependant Séraphine était une religieuse consommée en toute sorte de vertus. Elle matait son corps par la pénitence et formait son âme à la perfection par la prière et la contemplation. Elle fut élue abbesse tout d'une voix, après treize ans d'épreuves. Il fallut un ordre formel de ses supérieurs pour l'obliger à accepter une charge qu'elle remplit pendant cinq ans jusqu'à sa mort en méritant l'approbation générale.

Elle employa ses grands biens à nourrir les pauvres, à construire ou orner des églises. Elle restaura tout le cloître de Pésaro et l'agrandit considérablement en faisant construire des infirmeries, des dortoirs, un réfectoire et des cuisines. Elle embellit l'église, et y fit placer de nouveaux autels. Elle fit aussi construire une habitation et un oratoire pour l'abbese. Enfin la sainte abbesse, riche de vertus et de mérites de toutes sortes, atteignit la couronne de l'éternelle gloire le 8 septembre 1478, juste dix-huit ans après avoir pris le voile.

La douleur des religieuses et des habitants de Pésaro fut grande ; mais elle se changea en joie lorsque le

corps, conservé pendant trois jours, ne donna aucun signe de décomposition et exhala une odeur délicieuse. Il fut même retrouvé plusieurs années après en parfait état de conservation, et Dieu accorda plusieurs miracles à l'intercession de sa servante.

En 1580, une religieuse du cloître de Pésaro eut le pouce transpercé par un clou. Après quelques jours d'affreuses douleurs, le médecin, remarquant que le pouce de la patiente commençait à se gangréner, voulut le lui couper pour préserver la main et sauver la vie même de la blessée. Celle-ci, redoutant une telle opération, invoqua Séraphine, vint toucher sa châsse et fut instantanément guérie.

Victoria Farnèse, duchesse d'Urbin, ayant fait une chute, se blessa à la hanche et si grièvement que la douleur l'empêchait de reposer. Elle invoqua la bienheureuse Séraphine et fut aussitôt guérie.

Plusieurs miracles ont été communs à la bienheureuse Félix de Meda et à la bienheureuse Séraphine. Une nuit, pendant un siège que subit Pésaro, cette ville ayant été sur le point d'être surprise par l'ennemi, les gardes furent fort étonnés de voir deux Clarisses qui se promenaient sur le rempart, en compagnie d'un soldat inconnu, et qui paraissaient veiller à la garde de la ville. Ces gardes vinrent, le lendemain matin, trouver l'abbesse pour lui demander pourquoi elle laissait sortir ainsi les religieuses la nuit. L'abbesse répondit avec toutes ses religieuses présentes que personne n'était sorti ni n'avait pu sortir du cloître, et bientôt on sut quel danger la ville avait couru la nuit. Alors personne ne douta plus que la bienheureuse Félix et

la bienheureuse Séraphine l'avaient gardée avec saint TERENCE, martyr et patron de Pésaro.

Le Père Augustin Galucci, qui écrivit les vies de ces deux bienheureuses en italien, et les dédia à l'évêque de Pésaro, nonce du pape auprès de l'empereur, atteste qu'il dut à leur intercession d'être guéri d'une fièvre opiniâtre qui le consumait depuis deux ans, et qu'il fut témoin de plusieurs autres miracles opérés de la même manière.

Les ducs et les duchesses d'Urbain amplifièrent de toutes façons les honneurs de ces deux bienheureuses clarisses. Le cardinal François-Marie Monti fit faire deux superbes châsses dorées pour renfermer leurs reliques, lorsqu'il avait deux sœurs dans le même cloître, dont l'une était abbesse, et que cette noble famille lui avait déjà donné plusieurs de ses filles. En 1625, les deux saints corps furent exposés à la vénération publique, le jour de la fête de la Portioncule. L'évêque, après avoir célébré la Messe, vint, avec ses chanoines et ses prêtres, avec les autorités municipales et des gentilshommes, vénérer les saintes reliques et faire devant elles sa prière. Campeggi, gouverneur d'Urbain, en fit autant, et après lui vint aussi l'ambassadeur d'Espagne suivi de toute sa cour et d'une grande multitude.

Les années 1628, 1629 et 1630 furent très-dures pour l'Italie, dévastée par la guerre et la peste. A cette occasion, les corps de nos deux bienheureuses clarisses furent promenés par la ville en procession solennelle : c'est ce qui eut lieu principalement en 1630, le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul. Cosme II,

grand-duc de Toscane, après une visite à Notre-Dame de Lorette, vint à Pésaro honorer les saintes reliques. C'est ce que firent également les cardinaux Sacchetti, évêque de Fano, et Colonna, archevêque de Bologne, ainsi que beaucoup d'autres prélats de la sainte Eglise et d'autres princes séculiers. Autour des châsses renfermant les deux corps très-bien conservés, se voient quantité d'*ex-voto* rappelant des grâces accordées. Le pape Benoît XIV autorisa le culte de la bienheureuse Séraphine. Sa fête se célèbre, avec Messe et office propre, le 9 septembre, bien qu'elle soit décédée le 8, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

(Extrait de sa *Vie* par GALLUCCI.)

FRÈRE JEAN DE GUINALDO

1605. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il prend l'habit religieux. — Sa charité pour ses frères et pour les pauvres. — Il a le don d'extases et de miracles.

Ce serviteur de Dieu, qui se nommait lui-même par humilité frère Jean le Pécheur, naquit à Fuente-Guinaldo, en Espagne, d'une famille de paysans qui l'avaient dès son jeune âge employé aux travaux des champs. Sa nature encline à toutes les vertus l'éloignait de toutes les souillures qui se contractent dans le contact du monde et des mauvaises compagnies. A l'âge de dix-sept ans, il quitta ses parents et prit l'habit des Frères Mineurs Déchaussés, dans l'austère province de Saint-Gabriel.

Dès le premier jour, il laissa deviner ses excellentes

dispositions. On ne le voyait jamais inoccupé. Dès qu'il s'était acquitté de sa tâche particulière, il aidait les autres frères dans la leur. Son travail de prédilection était de secourir les pauvres et de les servir. Tous les jours il leur préparait une excellente soupe avec des légumes ; avant de la leur servir, il les faisait mettre à genoux avec lui, leur enseignait les vérités chrétiennes et les exhortait à supporter patiemment leur sort. Il raccommodait aussi les vêtements des pauvres, et il avait pour cela toute une provision de morceaux d'étoffe. Lorsque le gardien l'envoyait quelque part au dehors, après avoir satisfait au devoir de l'obéissance, il allait dans les hôpitaux, faisait les lits des malades, balayait leurs chambres et leur distribuait les aumônes qu'il allait recueillir dans les maisons des riches.

Pendant qu'il était au cloître d'Albuquerque, où il avait la charge de portier, il vit un jour venir parmi les autres pauvres un vieillard qui lui paraissait très-malade ; c'est pourquoi frère Jean lui donna un lit et le servit pendant plusieurs jours. Mais cet homme ne répondait que par l'ingratitude aux soins dont il était l'objet. Un jour, frère Jean lui présenta de la soupe ; le pauvre répondit avec humeur qu'il ne la trouvait pas bonne. Frère Jean lui demanda pardon et sur-le-champ lui apporta de la soupe de la communauté. Le malade goûta la soupe et la repoussa, disant qu'elle était trop salée. Le serviteur de Dieu dit : « Mon frère, pardonnez-
« moi, je vais vous en préparer une autre que vous
« trouverez bonne ». En effet, un instant après, il revenait avec une nouvelle soupe qu'il avait mis tout son

savoir-faire à préparer ; mais voilà que le malade, dans un accès, prenant l'assiette des mains du frère, la jeta par terre avec son contenu. Le frère ne montra pas la moindre impatience. Les contrariétés ne faisaient qu'exciter sa charité comme le vent excite le feu.

Dans une grande disette, le Père gardien commanda de donner moins de pain aux pauvres que d'habitude. Frère Jean dut se faire une grande violence pour obéir ; il donnait aux pauvres sa portion de pain et ne mangeait plus que des fruits et des légumes. Il était aussi dur pour lui-même que doux et compatissant pour les autres. Il portait une chemise de crin et se flagellait fréquemment jusqu'au sang. Il eut fort à lutter contre des tentations de tout genre ; mais les attaques du démon n'avaient d'autre effet que d'éveiller la vigilance et d'augmenter les austérités du courageux frère. Dieu, pour le récompenser, lui accorda de grandes faveurs qu'il recevait dans la prière et dans la sainte communion. Lorsqu'il avait mangé le pain céleste, il était tout le jour comme hors de lui-même par la joie qu'il éprouvait et qu'il ne pouvait cacher. Il dormait trois heures dans la première partie de la nuit. Après une heure de prière pour les âmes souffrantes, il restait à Matines avec la communauté, puis le reste de la nuit jusqu'au matin, il le consacrait à la méditation sans plus dormir. Pendant le jour, lorsqu'il n'avait plus rien à faire, il se retirait dans quelque chapelle ou dans quelque autre lieu paisible, et pria.

On le voyait souvent tout transporté et un visage tout rayonnant du feu de la prière. Un gentilhomme étranger, visitant un jour le cloître d'Albuquerque, se rendit

sur la montagne qui est tout auprès, et là il vit le saint homme élevé en l'air à la hauteur des plus hauts cyprès et entouré d'une grande lumière.

Le Père Joseph Guerra souffrait d'un mal d'yeux qui menaçait de lui faire perdre la vue ; frère Jean le guérit instantanément et parfaitement. Il guérit plusieurs personnes de la fièvre et d'autres maladies avec la croix de bois qu'il portait sur la poitrine.

Il mourut au cloître de Lapa, en 1605. Treize ans après, son corps fut trouvé sans corruption aucune.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

FRÈRE DIDACE DE SINAGRA

DU TIERS ORDRE

1612. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Des brigands l'attaquent et le gardent à leur service. — Il prend l'habit religieux. — Il est regardé comme un saint. — Ses macérations. — Il a le don de prophétie et de miracles.

Ce saint homme naquit à Sinagra, en Sicile et dans le diocèse de Messine, de parents pauvres ; dans sa jeunesse, il servit comme valet de chevaux chez un habitant de Palerme. Lorsqu'il sortait à cheval, il travaillait ordinairement à quelque ouvrage en os, il sculptait quelque sujet pieux, par exemple la passion du Sauveur. Pour éprouver sa patience, Dieu permit que dans un voyage il fût pris par des brigands, qui ne trouvèrent pas d'argent sur lui, mais bien quelques-uns de ces beaux ouvrages qu'il faisait. Ils le retinrent parmi

eux pour le faire travailler à leurs poudrières et à leurs armes à feu, et le pauvre jeune homme fut obligé de les suivre sous peine de mort. Quelque temps après, il tomba avec les brigands entre les mains de la justice ; il eut beau dire qu'il avait été pris par les brigands et forcé par eux de les suivre, on ne voulut pas le croire. On le jeta en prison et puis on le condamna un peu plus tard aux galères pour trois ans.

Il accepta cette peine comme un châtement de ses péchés et supporta avec une patience courageuse et pour l'amour de Dieu les travaux et les dégoûts de cette misérable vie. Après dix-huit mois, reconnu innocent, il fut délivré et retourna dans sa patrie avec la ferme résolution de servir Dieu uniquement à l'avenir. En chemin, il rencontra un homme, à qui il raconta ses aventures et le dessein qu'il avait formé. Cette personne l'approuva, ajoutant que pour exécuter son dessein le séjour de San-Philippo, ville voisine dont les habitants étaient vertueux, lui serait très-avantageux. Néanmoins il hésitait à suivre ce conseil et voulait revoir ses parents. Les deux voyageurs durent passer la nuit à San-Philippo ; mais n'ayant pu trouver ni pain ni asile dans la ville même, ils se retirèrent dans une caverne située aux environs. Une femme charitable leur donna un peu de pain et de vin. Didace mangea, but et se réconforta ; mais son compagnon ne voulut rien porter à ses lèvres.

La nuit passée dans la caverne, Didace, s'étant réveillé le matin, ne retrouva plus son compagnon à côté de lui. Il en conclut que Dieu lui avait envoyé un ange ou un saint pour le conduire et le conseiller. Il revint

donc à San-Philippo, et pendant un mois il vécut d'aumônes. Il gardait pour lui le pain et donnait l'argent à l'église de San-Philippo. Ensuite un habitant le prit à son service et l'employa à garder les vaches. Didace se creusa une cellule dans une roche, et il passait là ses jours et ses nuits presque continuellement en prière. Il allait tous les jours entendre la Messe dans une chapelle que les ermites du Tiers Ordre avaient bâtie sur le mont Scarpello, à deux heures de marche de San-Philippo. Un jour, il fut retenu plus longtemps que de coutume par un violent orage ; craignant alors que ses vaches, s'éloignant de l'endroit où il les avait laissées, ne causassent quelque dommage dans les champs voisins, il se recommanda à Dieu de toutes ses forces, et quand il fut de retour, il trouva son troupeau qui paisait tout à côté des blés, mais sans y mettre le pied et sans causer le moindre dommage.

Il demeura dix-huit mois à San-Philippo, édifiant tous ceux qui le connaissaient par l'aménité de son commerce, par son assiduité à l'oraison et à la fréquentation des sacrements, enfin par ses œuvres charitables. Ensuite il vécut pendant six mois en ermite sur la montagne, comme pour se préparer à la réception de l'habit religieux que lui donna le Père Ange de Calatagirone au cloître de Piazza. En même temps il prit le nom de Didace, car il s'appelait Fabrice. Cependant, en raison de ses infirmités, il ne put supporter les rudes fatigues auxquelles sont assujétis, en Italie, les frères du Tiers Ordre qui servent dans les monastères ; c'est pourquoi il obtint la permission de se vouer quelque part au service d'une petite église, tout en gar-

dant l'habit et en observant la Règle de l'Ordre. Près de Sinagra, il s'était creusé dans le roc une grotte haute de sept pieds et longue d'autant. C'était là qu'il habitait, et son lit était une pierre brute dont il n'avait pas aplani les aspérités, pour être plus durement couché. Il vivait de baies sauvages et du pain de la charité. Il buvait l'eau pure d'une fontaine qui coulait à côté de sa grotte.

Mais bientôt les habitants de la contrée, ayant remarqué l'austérité de sa vie, commencèrent à venir en foule le visiter comme un saint. Alors voyant sa solitude troublée, il revint à San-Philippo, où il fut jusqu'à sa mort sacristain de l'église de Sainte-Croix.

Il visitait souvent les solitaires du mont Scarpello, et il était très-lié avec le bienheureux Père Ange de Calatagirone, Chérubin et Innocent de Santa-Lucia, qui habitaient alors le cloître de Piazza, et qui jouissaient d'une grande réputation de sainteté. Au près de cette église de Sainte-Croix, frère Didace se creusa dans la montagne une nouvelle grotte en forme de croix, où il pouvait tenir seul. C'était là qu'il passait les nuits et la plus grande partie du temps qui lui restait après son service fait. Sous son vêtement tout usé il portait une tunique de crin. Il allait nu-pieds, hiver comme été, par tous les temps et par tous les chemins. Il se flagellait souvent jusqu'au sang dont il perdait beaucoup. Il dormait très-peu, étant presque toute la nuit en contemplation et en prières. Le matin, de très-bonne heure, il se rendait à l'église où il restait jusqu'à la dernière Messe.

Il n'était jamais oisif et il matait son corps à force

de travail. Les paysans lui donnaient du pain, et en retour il leur aidait à faire la moisson et partageait leurs durs travaux.

Il parlait peu, mais Dieu donnait à sa parole une grande force pour toucher les cœurs des pécheurs, et il faisait quantité de conversions éclatantes. Il montrait un grand zèle pour la gloire de la maison de Dieu et reprenait avec une grande liberté ceux qu'il voyait causer ou commettre quelque autre irrévérence à l'église. Il parlait souvent admirablement de la nature divine et des dogmes de la foi, quoiqu'il fût simple et sans instruction. Il ressentait une vive compassion pour les affligés qu'il consolait par de douces paroles et secourait dans leurs nécessités. Il visitait fréquemment les malades et les prisonniers. Il eut fort à souffrir de la part du démon qui cherchait à le troubler dans ses prières par des suggestions et des apparitions horribles.

Il fit plusieurs fois le pèlerinage de Rome et d'Assise pour visiter les saints lieux, et eut beaucoup à souffrir. Une fois, se trouvant dehors la nuit, loin de toute habitation, exposé à une pluie torrentielle, il se recommanda à Dieu et découvrit de loin une petite lumière vers laquelle il se dirigea. Il trouva une cabane où une famille de pauvres paysans était réunie ; tout à côté était une étable qui renfermait des vaches, c'est ici qu'il se réfugia, tout trempé et tremblant, pour passer la nuit ; mais Dieu vint à son secours, et un de ces animaux, se retournant miraculeusement du côté de frère Didace, le réchauffa de son haleine durant toute la nuit.

Il fut souvent éclairé des lumières de l'esprit prophétique. Etant à San-Philippo, il avertit une mère de ne pas laisser partir son fils avec certains habitants de la ville, parce que, dans peu de jours, ces hommes seraient arrêtés par la justice et accusés d'un meurtre. La chose arriva comme elle avait été prédite, et le fils de cette femme aurait partagé le sort des autres s'il n'eût écouté le conseil de frère Didace.

Il fit divers miracles. Pour n'en citer qu'un, Antonia Cardaci s'était rompu l'omoplate en tombant; les médecins, après sept mois d'essais, s'avouaient impuissants à la guérir, et d'un seul signe de croix frère Didace le guérit subitement et entièrement.

Il rendit son âme à Dieu le 9 septembre 1612, à l'âge d'environ cinquante-deux ans. Un lépreux vint baiser ses pieds et fut guéri. Quantité de miracles s'opérèrent à son tombeau.

En 1619, à la demande des autorités de San-Philippo et par ordre de l'évêque de Catane, le pasteur de San-Philippo, assisté de cinq prêtres et docteurs en théologie, procéda régulièrement à l'examen de la vie et des miracles de frère Didace.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

LOUISE DE SAN-PHILIPPO

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Progrès dans la vertu et les exercices spirituels. — Elle reçoit l'habit du Tiers Ordre. — Prières, austérités, macérations. — Faveurs que Dieu lui accorde. — Elle meurt hydropique.

Le village de San-Philippo, en Sicile, près duquel frère Didace de Sinagra termina son austère vie, fut la patrie de cette servante de Dieu. Son intelligence et ses vertus devancèrent tellement son âge, qu'elle obtint la permission de faire la sainte communion dès l'âge de sept ans. Elle jeûnait, s'humiliait et priaït avec ardeur, et dès l'âge de onze ans, elle s'adonnait à l'oraison mentale que lui enseignait frère Louis de Castrogioanni, dont le renom de sainteté remplissait alors toute la Sicile. Enfin ses progrès dans tous les exercices spirituels furent tels que le même frère Louis lui donna l'habit du Tiers Ordre.

Elle était encouragée dans la voie de la perfection par son oncle, prêtre vertueux qui lui fit, dans la maison de sa mère, un petit oratoire où il plaça une belle image de Jésus crucifié. Elle était très-obéissante à frère Louis. Elle se donnait la discipline, dormait sur une planche et se relevait toutes les nuits pour prier à l'heure de Matines. Aux vigiles des fêtes de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, elle réunissait quelques pieuses femmes dans son oratoire et passait la nuit en

prières avec elles, selon l'usage des premiers temps de l'Eglise.

Elle portait sur sa chair une chemise de crin ; les vendredis, elle y ajoutait une ceinture garnie de pi-quants de fer. Son jeûne était perpétuel. Elle n'eût voulu vivre que de pain et d'eau, mais par obéissance elle prenait la nourriture que sa mère lui ordonnait de prendre. Elle récitait l'office du bréviaire romain tout comme les ecclésiastiques. Elle allait à confesse et à la sainte table presque tous les jours, à moins que son confesseur ne l'en empêchât pour l'éprouver, comme il lui ordonnait aussi parfois de suspendre ses pénitences dans le même but. Par la pratique assidue de la prière, elle mérita le don des ravissements et des extases, et il ne se passait pas de jour qu'elle ne restât plongée en Dieu deux ou trois heures durant, immobile et dans la même attitude qu'elle avait au moment où ces faveurs célestes lui survenaient.

On l'entendait souvent demander à Dieu, dans ses ardentés prières, qu'il voulût bien la rendre participante des douleurs qu'il avait endurées pour son salut. Enfin, il se forma sur son corps, vers la région du cœur, une longue plaie qui semblait provenir d'un coup de lance. Elle la tint longtemps cachée, mais sa mère finit par la découvrir. Cette blessure était si profonde, qu'elle laissait voir le cœur et ses battements. Elle la recouvrait avec un linge qui se trouvait humecté de quelques gouttes de sang lorsqu'elle le retirait. Sa mère et sa sœur eurent beau garder une entière discrétion, la chose ne laissa pas de s'ébruiter dans le village. Alors un frère de l'Ordre Séraphique,

savant théologien et habile médecin, craignit qu'une si rare faveur ne devînt pour Louise une tentation d'orgueil ; c'est pourquoi il pria Dieu de guérir cette plaie que sa servante portait depuis trois ans, et qu'elle avait commencé d'avoir à l'âge de trente-cinq ans ; puis il appliqua un emplâtre sur la plaie qui se trouva guérie au bout de douze heures, sans laisser la moindre trace.

Avide de souffrances, Louise demanda une autre maladie à Dieu, et Dieu l'affligea d'une hydropisie qui devait bientôt la conduire au tombeau. Les habitants de San-Philippo et autres lieux demandaient ses prières contre les plaies et toutes sortes de maladies, et ils obtinrent plus d'une guérison miraculeuse.

Quand Dieu eut achevé d'épurer les dernières imperfections de sa servante, par cinq ans de douleurs et d'épreuves qu'elle endura constamment sans se plaindre, il l'appela à lui par une douce et sainte mort, le 9 septembre 1641. Une femme presque entièrement aveugle l'ayant invoquée recouvra subitement la vue.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

DIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LES BB. P. RICHARD DE SAINTE-ANNE

P. PIERRE D'AVILA

ET PLUSIEURS AUTRES, MARTYRS AU JAPON

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Richard est miraculeusement sauvé par l'intercession de sainte Anne. — Il prend l'habit religieux. — Austérités, macérations. — Voyage en Italie. — Il s'embarque pour les îles Philippines. — Il se rend au Mexique, puis dans le Japon. — Pierre d'Avila. — Ce dernier est emprisonné. — Arrestation de Richard. — Martyre des confesseurs de la foi.

La province de Flandre avait, en 1522, envoyé aux Indes Occidentales les premiers ouvriers évangéliques qui parurent en ces régions, savoir le Père Jean *de Tecto*, auparavant gardien du cloître de Gand, le Père Jean d'Aora et le frère Pierre de Gand. La même province eut encore l'honneur d'arroser du sang d'un de ses fils la terre du Japon : Nous voulons parler du bienheureux Richard Trouvé, surnommé de Sainte-Anne dans l'Ordre Séraphique. Il naquit en 1585, de parents pieux, à Ham-sur-Eure, paroisse située entre la Sambre et la Meuse, appartenant alors au diocèse de Liège. A l'âge de quatre ans, il fut pris et emporté par un loup ; mais il fut secouru miraculeusement et retrouvé sain et sauf par sa mère qui avait invoqué sainte Anne en qui elle avait une grande dévotion. C'est de là que lui vient son surnom de Sainte-Anne.

Il était robuste de corps, sérieux et noble de sentiment, et rien ne lui manquait de ce qui fait les grands ouvriers évangéliques. Il était d'une gaieté douce qui le rendait agréable à tous. A l'âge de dix-neuf ans il prit l'habit religieux dans le cloître de Nivelles, où la réforme des Récollets venait précisément d'être introduite. Le 13 avril 1605, il prononça ses vœux comme frère lai et fit dès lors l'admiration du cloître par le zèle avec lequel il s'acquittait de tous les devoirs d'un bon religieux.

Peu de temps après sa profession, étant devenu portier du cloître de Nivelles, il fit un pacte avec ses yeux pour ne jamais regarder aucune femme. Il avait si parfaitement renoncé à sa volonté propre et s'était si bien mis sous la direction de ses supérieurs, qu'il n'osait rien faire qu'avec leur permission et par leur ordre, voulant dépendre d'eux jusque dans ses moindres œuvres et ses moindres pensées, qu'il leur faisait connaître en toute simplicité. Il faisait avec plaisir les besognes qui répugnaient aux autres. Trois jours par semaine, en temps d'Avent et de Carême, il ne mangeait qu'un peu de pain et de soupe. Outre les austérités communes du cloître, il se flagellait encore souvent en son particulier, surtout le vendredi. Il avait pour lit une grossière couverture étendue sur le sol, et pour oreiller un bloc de bois. Trois jours par semaine en temps ordinaire, et tous les jours en temps de jeûne, il portait une âpre tunique de crin. Quoique portier et très-fatigué, le soir, du travail de chaque jour, il ne laissait pas d'aller toutes les nuits à Matines.

Son supérieur, le Père Jean Englebert, a attesté que

pendant longtemps il fut réveillé toutes les nuits, entre dix et onze heures, par un esprit, vraisemblablement par son ange gardien qui, frappant à sa porte, disait : « A Matines, à Matines » ; et alors il se levait et se rendait à l'église, accompagné de cet ange qui disparaissait sur la dernière marche de l'escalier.

Cependant, poussé par le désir d'une plus haute perfection, et peut-être aussi par l'inspiration de Dieu qui le destinait à un glorieux martyre, frère Richard demanda à ses supérieurs et obtint d'eux la permission de partir pour l'Italie. Le 13 mai 1606, il arriva à Rome, où son compagnon, frère Robert, fils d'un gentilhomme anglais, tomba malade de la dysenterie et mourut au cloître de l'Ara-Cœli. Pendant sa maladie, Richard lui prodigua les soins les plus tendres. Il alla ensuite demeurer dans le cloître de Saint-François, sur le Tibre. Il s'y lia étroitement avec le Père Barthélemy Saluce qui éclatait alors en sainteté et en miracles. Par la douceur et la simplicité de ses manières, il se rendit si agréable à tout le monde, que le Père commissaire général des Indes, alors à Rome, l'emmena avec lui lorsqu'il retourna en Espagne, où il demeurait habituellement pour être mieux renseigné sur les affaires de l'Ordre dans les Indes. Peu après, sous le pontificat de Paul V, le Père général de l'Ordre, Archange de Messine, ayant à choisir des religieux pour les envoyer dans les Indes, et particulièrement au Japon, travailler à la conversion des infidèles, abaissa ses regards sur frère Richard et le mit au nombre des cinquante qu'il destinait à cette dangereuse mission.

Cette providence particulière de Dieu qui dispose

tout avec force et douceur, remplit de joie le bon religieux. Il écrivit de Madrid au Père Jean Englebert qui avait été son maître des novices, et sa lettre que nous possédons respire la joie et le bonheur. Au mois de mai 1607, il s'embarqua pour les îles Philippines. Pendant les quatre ans qu'il demeura dans cette colonie espagnole, il étudia la théologie et fut ordonné prêtre. En 1611, il passa des îles Philippines au Mexique, et trouva là, à sa grande joie, le Père Marc de Omedez, espagnol avec lequel il avait été novice dans le cloître de Nivelles, et qui était animé du même zèle que lui pour le salut des âmes. Ils passèrent ensemble au Japon, d'où un peu plus tard le Père Marc fut envoyé dans la Floride. Le 2 mai 1614, le Père Richard écrivit du Japon au Père Jacques de Gand, gardien du cloître de Nivelles, une longue et belle lettre que l'on a conservée.

« La moisson est grande ici », dit-il, « et les ouvriers
« sont peu nombreux. Que de royaumes et quelles
« multitudes de peuples. Le seul Japon, où je suis main-
« tenant, moi, indigne ouvrier de l'Évangile, compte
« trente-trois rois soumis à un même empereur. L'em-
« pire de la Chine est immense, et sa population aussi
« nombreuse que les grains de sable de la mer. Siam,
« Pégu, Patan, Cambora, Bornéo, Mindanao, etc.,
« sont des pays riches en ivoire, en or, en perles, en
« soie, en épices et autres choses précieuses, dont
« nous pourrions faire le commerce; mais nous préfé-
« rons le commerce des âmes. J'ajoute que nous le fai-
« sons avec succès; car nous comptons maintenant
« plus de sept cent mille Japonais convertis. L'année

« dernière (26 août 1613), quarante de ces nouveaux
« chrétiens ont souffert courageusement le martyre.

« Il n'y a pas longtemps, une des concubines de
« l'empereur, accusée d'être chrétienne, a été bannie
« avec ses enfants et beaucoup de personnes de la no-
« blesse. Les prêtres et les moines païens nous persé-
« cutent de leur mieux. Ils sont en grand nombre. Ils
« ont des cloîtres magnifiques, de grosses cloches, des
« idoles d'or, d'argent et de cuivre, auxquelles les ha-
« bitants viennent offrir des épices. Une de leurs idoles,
« qu'ils nomment le grand dieu, est d'une hauteur de
« quarante-cinq pieds, et représentée assise. J'ai vu sept
« hommes assis sur son bras. On dirait que le diable,
« au Japon, a voulu singer l'Eglise romaine, puisqu'ils
« ont au-dessus de l'empereur jusqu'à un pape qu'ils
« appellent Daïri. Ils ont des religieux et des religieuses
« de toutes sortes, qui jeûnent, qui chantent le jour et
« la nuit les louanges de leurs divinités. Ils ont des
« rosaires et de l'eau bénite ; ils confessent leurs pé-
« chés, ils font des pénitences publiques, des proces-
« sions et autres cérémonies semblables que le diable,
« ce singe de Dieu, leur a inspirées. Il est vraiment
« regrettable qu'une si profonde ignorance règne sur
« ces hommes si intelligents ; mais, avec la grâce de
« Dieu, ils ne pécheront bientôt plus par ignorance ;
« l'Evangile est maintenant prêché par tout le pays ».

Le Père Richard apprit vite la langue japonaise, puis il se mit à prêcher, à instruire et à convertir les païens, à confirmer les nouveaux chrétiens dans leur foi, à relever ceux qui tombaient et à réconcilier les pécheurs avec Dieu. Son courage méprisait tous les obstacles

quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Que de fois il pénétra sous un déguisement dans les prisons pour consoler et encourager les martyrs ! Il allait les voir jusqu'entre les mains des bourreaux, à l'heure du suprême combat, pour les exhorter à la persévérance.

Il avait pour compagnon le Père Pierre d'Avila, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara et de la province de Saint-Joseph, en Espagne, où il avait donné de grandes marques de sainteté. Il exerçait son zèle d'apôtre dans les villages autour de Nangasaki. Il avait avec lui un frère, nommé Vincent de Saint-Joseph, natif d'Ayamonte, en Andalousie. Pierre fut livré par un renégat. Ce misérable, qui connaissait la retraite du Père, vint le prier de vouloir bien entendre sa confession. Pierre lui dit d'aller se préparer et qu'ensuite il l'entendrait volontiers. Mais le traître se hâta d'avertir le gouverneur qui, aussitôt, envoya des agents de la force publique. Ceux-ci ne tardèrent pas à frapper à la porte du Père, disant qu'ils venaient pour s'emparer de lui et de son compagnon. Pierre d'Avila les ayant invités à entrer, leur offrit à boire du vin d'Espagne qu'il avait chez lui pour célébrer la sainte Messe. Les agents emmenèrent donc Pierre et Vincent en prison.

Apprenant par quelle trahison le Père Pierre avait été arrêté, Richard conçut aussitôt la pensée de ramener à Jésus-Christ l'âme du renégat et du traître. Il alla donc le trouver et s'efforça de lui faire comprendre l'énormité de son crime ; mais loin de se convertir, cet homme endurci et ingrat dénonça encore au gouverneur l'apôtre zélé qui se dévouait pour sauver son

âme. Un Dominicain, grand ami du Père Richard, ayant appris de quel danger celui-ci était menacé, le fit prévenir qu'il eût à se cacher parce que le gouverneur avait donné ordre de l'arrêter. Le Père Richard était alors dans la maison d'une femme chrétienne, nommée Lucie Fleites, appartenant au Tiers Ordre, et chez laquelle il logeait ordinairement. Il était souffrant et fortement pris de la fièvre.

Un noble japonais, chrétien, avertit également le Père du péril qu'il courait. Mais il sembla à celui-ci que l'heure de Dieu, qui était aussi la sienne, était venue. Il y avait cinq ans qu'il travaillait sans relâche dans la vigne de Jésus-Christ, au Japon, et, sans doute, le Père de famille voulait lui accorder la palme du martyr pour son salaire. Richard ne s'émut donc nullement, il se réjouit plutôt à la nouvelle de son arrestation prochaine.

Le soir, des agents vinrent le prendre et, l'ayant lié, l'emmenèrent au prétoire. Yungunsama, affreux tyran et cruel persécuteur des chrétiens, était alors empereur du Japon. Arrivé chez le juge, le Père Richard fut aussitôt en butte aux moqueries, aux insultes et aux mauvais traitements des domestiques, jusqu'à ce qu'on l'eut transféré, quelques jours après, dans l'horrible prison d'Omura. Il y trouva le Père Pierre d'Avila, le frère Vincent de Saint-Joseph et Léon Saziuma, chrétien japonais.

L'empereur, apprenant que les prisons d'Omura et de Nangasaki étaient pleines de chrétiens, ordonna que les religieux européens fussent brûlés vifs et que les autres eussent la tête tranchée. C'était la plus joyeuse

nouvelle que les courageux confesseurs pussent recevoir. Cependant une chose les affligea : l'ordre de l'empereur portait que les condamnés seraient reconduits, chacun dans le lieu où il avait été arrêté, pour y subir son supplice. Il y avait là des Franciscains, des Dominicains et des Jésuites qui, emprisonnés depuis longtemps ensemble, ne formaient plus qu'une même famille, un même cloître et un même chœur. Il leur eût été doux de mourir ensemble.

Le Père Richard fut donc ramené à Nangasaki. De là il écrivit au gardien du cloître de Nivelles et à ses anciens confrères une lettre dont voici quelques mots : « Il y a environ un an que j'ai été arrêté. On m'a jeté « dans une affreuse prison, longue de vingt-quatre « pieds et large de dix-sept, sans toit et à découvert. « J'avais pour compagnons onze religieux de notre « Ordre, huit Dominicains et sept Jésuites, sans comp- « ter nos aides dans la prédication. Notre nourriture « consiste en un peu de riz et d'eau.

« Le chemin du martyre nous a été frayé par de « nombreux chrétiens japonais, hommes, femmes, « jeunes filles et enfants, qui sont morts par divers « supplices. Nous autres religieux, nous serons brûlés « vifs. Nos aides et les autres chrétiens seront décapités. Si ma mère vit encore, donnez-lui connaissance « de cette lettre et de la miséricorde de Dieu envers « moi. Recevez le baiser de paix pour vous et pour « tous les habitants de votre cloître. — De Nangasaki, « 1^{er} septembre 1622 ».

Enfin parut le jour désiré où ces courageux soldats de Jésus-Christ devaient livrer leur dernier combat.

D'abord les religieux des différents Ordres furent tirés de la prison et conduits hors de la ville sur la montagne des martyrs, ainsi nommée parce que les premiers martyrs du Japon y furent mis à mort le 5 février 1597. Chaque martyr avait son bourreau à côté de lui et une corde au cou, à l'aide de laquelle le bourreau le conduisait. Par devant et par derrière marchaient des soldats au nombre d'environ quatre cents ; sur le haut de la montagne, le juge siégeait sur un trône élevé, entouré d'une foule de personnages distingués, pareillement assis. Chemin faisant, les confesseurs montraient un courage joyeux et exhortaient les néophytes à la persévérance. Le Père Pierre d'Avila, qui avait la voix forte, voyant toute cette foule rassemblée, profitait de l'occasion pour annoncer une dernière fois Jésus-Christ à ce peuple. Le frère Vincent de Saint-Joseph, voulant parler aux yeux, portait un étendard où le nom de Jésus était écrit.

Arrivés au lieu du supplice, les confesseurs furent attachés chacun à son poteau. Ils restèrent une heure debout, tandis que l'on attendait trente-quatre autres chrétiens qui devaient être décapités à la même place. Enfin les trente-quatre chrétiens japonais arrivèrent. Lucie Fleites marchait à leur tête, elle portait l'habit du Tiers Ordre, avec un crucifix à la main, encourageant ses compagnons avec un zèle admirable. Les chrétiens japonais eurent d'abord la tête tranchée sous les yeux de ceux qui étaient attachés aux poteaux. Parmi ceux-ci se trouvaient quelques religieux japonais. Ils n'étaient attachés qu'avec de faibles liens qu'ils pouvaient rompre s'ils voulaient abjurer ; de

sorte que, jusqu'au dernier moment, la crainte des flammes pouvait les détacher de Jésus-Christ.

Les bourreaux, continuant leur œuvre, placèrent toutes les têtes coupées sur une palissade, devant les yeux de ceux qui allaient être brûlés. Puis ils mirent le feu au bois disposé autour des poteaux, non pas tout près, mais à une distance de vingt-cinq palmes, de manière à rôtir plutôt qu'à brûler les martyrs.

Quoique les conditions du supplice fussent les mêmes pour tous, la durée n'en fut pas égale pour tous. Le feu avait été allumé à midi, et quelques-uns des martyrs respiraient encore à minuit, tandis que d'autres étaient morts au bout de quatre ou cinq heures. Le Père Richard eut même achevé son combat en deux heures. Il fut suffoqué par la fumée et par les flammes et il s'envola vers l'éternel rafraîchissement, le 10 septembre 1622. Avec lui furent brûlés Lucie Fleites, le Père Pierre d'Avila, le frère Vincent de Saint-Joseph et Léon Saziuma, du Tiers Ordre.

Le gouverneur de Nangasaki n'avait pas défendu aux chrétiens d'assister au supplice des martyrs, il avait même témoigné qu'il lui serait agréable qu'il y fussent présents; il espérait qu'un si affreux spectacle déciderait beaucoup d'entre eux à l'abandon de leur religion. C'est pourquoi, sans compter les païens, plus de quarante mille chrétiens furent spectateurs du triomphe de nos martyrs. Parmi ceux qui furent décapités, il se trouva des enfants de sept, huit et dix ans, qui moururent sans donner le moindre signe de crainte. Une femme qui tenait son enfant dans ses bras, le montrant aux Pères qui étaient attachés aux poteaux, leur dit

à haute voix : « Pères, offrez cet enfant à Dieu en « même temps que ma vie », et aussitôt elle eut la tête tranchée ainsi que son enfant.

Le zèle des chrétiens présents fut digne d'admiration. Un jeune garçon de douze ans fendit la foule pour venir se livrer aux bourreaux. Une femme, nommée Agnès, s'adressant aux bourreaux, leur dit : « Moi aussi, « j'ai souvent hébergé ces bons Pères dans ma maison, « faites-moi donc mourir avec les autres ». Les bourreaux la dépouillèrent de ses vêtements, et après l'avoir fouettée avec des roseaux, la laissèrent nue devant tout le peuple. Le gouverneur fit réduire en cendres les corps des martyrs, de peur qu'ils ne fussent recueillis par les chrétiens.

Ces glorieux confesseurs de Jésus-Christ sont du nombre des martyrs du Japon qui ont été canonisés solennellement par Pie IX, le 7 juillet 1867.

(Histoire de la Vie et du Martyre du Père Richard de Sainte-Anne. Namur, 1673. — Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

LE PÈRE VINCENT DIXAR

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son enfance, présage de sa future sainteté. — Il reçoit l'habit de frère mineur déchaussé. — Il a le don d'extases. — Conversions qu'il provoque. — Attaques du démon. — Don de prophétie.

Valence, en Espagne, si fertile en saints, fut la patrie du Père Vincent ; ses parents étaient Henri Dixar et Marie Boil, l'un et l'autre appartenant aux plus nobles familles de Valence. Il naquit en 1606, le jour de la fête

des saints Innocents, présage de sa vie pure et innocente. Dès son enfance, il donna des signes de sa future sainteté. Il souffrait sans se plaindre. Il était affable et doux non-seulement pour ses parents, mais même pour les gens de service. Dès l'âge de sept ans, il châtiât son corps innocent, et il était triste lorsque sa mère ne lui permettait pas de jeûner.

Ses parents lui donnèrent des maîtres pieux qui développèrent ses belles dispositions naturelles. Il aimait à lire les livres de piété. Il se pénétrait si bien de ses lectures, qu'il les répétait ensuite de vive voix et avec force, de manière à arracher des larmes à ceux qui l'écoutaient. Sa mère, qui l'aimait tendrement, avait recommandé à son maître de lui procurer des amusements et des plaisirs. Celui-ci voulut en conséquence le conduire à un spectacle ; mais il s'aperçut aussitôt que l'enfant, loin de s'en réjouir, en était fort chagrin, et il lui demanda où il préférerait aller. Vincent répondit qu'il trouverait son plaisir et sa consolation dans le cloître des Frères Mineurs. Le maître rapporta le fait à la mère, en ajoutant que son fils était assez sage pour être son propre maître, lui qui avait un tel éloignement pour les plaisirs vains.

Des religieux de différents Ordres, voyant sa rare piété, voulaient l'attirer parmi eux ; il y avait en particulier un Père capucin de ses parents, qui souhaitait fort de le faire entrer dans son cloître. Mais Vincent repoussait toutes ces avances et répondait qu'il voulait être frère mineur déchaussé. Ses parents voulaient retarder son entrée en religion jusqu'à ce qu'il eût terminé ses études. Ils prièrent son confesseur, un

Père jésuite, de le dissuader de se faire religieux avant cette époque. Vincent écouta ce conseil sans faire aucune réponse et avec la ferme résolution de suivre sans délai sa vocation. De jour en jour son désir croissait avec la résistance qu'on y opposait, et bientôt il vint au cloître demander qu'on lui donnât l'habit et se retira avec l'espoir de l'obtenir bientôt. En attendant, il venait souvent au cloître qui lui semblait un paradis et d'où il ne se retirait qu'avec peine.

Enfin, le jour du mardi-gras de l'année 1623, ayant prié longtemps dans sa chambre, il dit aux domestiques qu'il s'en allait au cloître. Quelques heures après, un envoyé du cloître vint demander aux parents de Vincent s'ils voulaient assister à la prise d'habit de leur fils. La nouvelle ne les surprit pas, car ils connaissaient leur fils et l'ardeur de son zèle. Ils se rendirent donc au cloître avec toute leur parenté et beaucoup de haute noblesse, nommément avec la marquise de Pobar, vice-reine de Valence, et ses filles, et beaucoup de personnes de tout rang. Devant cette nombreuse et brillante assistance, Vincent reçut l'habit des Frères Mineurs Déchaussés, grande joie pour lui et pour les assistants grand sujet d'émotion. Après l'année d'épreuve, il prononça ses vœux solennels à l'âge de dix-sept ans, le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge.

Il eut pour maître le Père Gabriel Gomez, dont nous avons donné la vie au 7 février. Ce maître dirigea Vincent avec tant de succès dans la vie contemplative, que, bientôt après sa profession, le jeune religieux eut des extases qui duraient longtemps et qui lui ôtaient l'usage

de ses sens. Une de ces extases s'empara de lui le 18 décembre, jour où l'on célèbre en Espagne l'attente de la naissance de Jésus-Christ, et dura jusques après l'octave des Rois, avec si peu d'interruption, qu'il avait à peine le temps de prendre sa nourriture.

Une autre fois, c'était la fête de la sainte Croix, comme il rendait visite au vice-roi de Valence avec le provincial de l'Ordre, il fut ravi en extase et se mit à parler de la sainte Croix en termes extrêmement remarquables. Pendant qu'il faisait ses études au cloître de Gandie, il eut un jour un ravissement dans la salle à-manger, et le gardien lui ordonna de se rendre à l'église. Il y alla sur ses genoux avec une promptitude merveilleuse; il s'élança sur le sommet du grand pupitre, et de là, comme s'il eût été debout sur le sol, il se mit à prêcher, les portes fermées. Aussitôt le peuple se rassembla en foule devant l'église qu'il envahit lorsque les portes furent ouvertes. Le religieux continua son sermon durant son extase; il réprimanda les pécheurs avec une voix si tonnante, des gestes si expressifs et des paroles si graves, que tout le monde pleurait, et que beaucoup se confessèrent après le sermon.

En consommant les saintes espèces, il ressentait une délicieuse fraîcheur ou quelquefois une ardeur céleste qui semblait le dévorer; ou bien encore c'était comme une huile douce et parfumée qui pénétrait jusqu'à la moelle de son âme. Le Seigneur lui montrait que cette douceur était pour ceux qui sont simples et purs comme des agneaux dans leur vie, et non pour ceux qui, pareils à des loups affamés, se repaissent des voluptés et des biens de la terre. Un jour, après la sainte

communion, il fut vu entouré d'une grande lumière et resta quatre heures en extase.

Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge lui valut de grandes faveurs, et il était ordinairement ravi en extase les samedis à la Messe de l'Immaculée Conception. La sainte Vierge lui apparut un jour après la sainte communion, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et elle lui donna les pieds de son Fils à baiser.

Quoiqu'il fût doué d'une belle intelligence, il n'avancait cependant pas beaucoup dans ses études à cause de ses continuelles extases. Il s'en attristait souvent, craignant de ne pouvoir remplir son devoir de travailler par la prédication à la conversion des âmes. Mais il se consola lorsque, dans une extase, il fut persuadé qu'il prêcherait et que ce serait l'œuvre de Dieu plus que la sienne. Il prêcha donc, après ses études, son premier carême à Bounol, à la demande du comte et de la comtesse du lieu, qui étaient ses parents. Il produisit de grands fruits non-seulement par ses instructions, mais encore parce qu'il était souvent ravi en extase et que Dieu semblait parler par sa bouche. Le vendredi-saint, après avoir prêché le sermon de la Passion, il resta en extase dans l'église depuis le matin jusqu'à la nuit. Il était logé chez le comte; néanmoins rien ne pouvait le tirer de son silence habituel et de sa méditation; il ne s'entretenait point avec ses hôtes, excepté aux heures des repas, où il leur était donné de jouir un peu de sa conversation.

Il se flagellait toutes les nuits jusqu'au sang; il dormait peu et sur la dure; il disait sa Messe de très-bonne heure. En 1634, ayant obtenu la permission

d'aller prêcher dans quelques petites paroisses, il parlait deux ou trois fois par jour. Les cœurs les plus durs se brisaient sous sa parole. Des pécheurs qui ne s'étaient pas confessés depuis trente, quarante, cinquante ans et plus, venaient faire des confessions générales. Au moment où il sortait de ses extases, on lui apportait des malades qu'il guérissait souvent par sa seule bénédiction. Il confessait depuis deux heures du matin jusqu'au soir, et à peine avait-il le temps de manger. Il restait trois ou quatre jours dans chaque paroisse, et partout il était reçu par les pasteurs avec une grande joie. On le regardait comme un apôtre envoyé de Dieu, on l'appelait le saint et l'on coupait des morceaux de son vêtement. Lorsqu'il quittait une paroisse, chacun le pleurait, et tous venaient implorer sa bénédiction pour eux et pour leurs biens; beaucoup le suivaient de paroisse en paroisse.

Dans cette mission, il réconcilia des ennemis qui passaient pour irréconciliables. Les chefs de certains villages séparés entre eux par des haines invétérées avaient divisé les habitants en plusieurs partis qui se faisaient réciproquement tout le mal qu'ils pouvaient, et se livraient à des querelles qui dégénéraient même en rixes violentes. Après un sermon du Père, ces chefs se présentèrent à la sacristie et se jetèrent à genoux, demandant pardon pour leur conduite passée et promettant d'enterrer leur haine à partir de ce moment. Ils firent plus, ils tinrent parole.

Il prêchait trois ou quatre heures par jour, et quelquefois ayant la fièvre; cependant il observait rigoureusement le jeûne, soit de l'Avent, soit du Carême, et

il se donnait toutes les nuits la discipline. Sa charité et sa compassion pour les pauvres et les malades lui faisaient désirer de pouvoir tous les secourir.

Le démon, ne pouvant empêcher les grandes grâces que Dieu accordait à cet ange de la terre, ni empêcher le salut des âmes qu'il lui arrachait des griffes par ses prières, par ses sermons et par l'exemple de sa sainte vie, faisait rage contre Vincent, cherchant à le troubler par des manifestations effrayantes. Un jour que Vincent venait de faire la sainte communion, deux démons, sous la figure de deux énormes chats noirs, se jetèrent sur lui et lui serrèrent la gorge comme pour l'étouffer ; il fit le signe de la croix et mit les ennemis en fuite. Comme ces esprits des ténèbres cherchaient souvent à l'étouffer et l'accablaient de leurs violences, il portait son rosaire suspendu à son cou pour les repousser. Une autre fois, à Valence, pendant qu'il se confessait au Père Christophe Linan, dont nous avons rapporté la vie le 9 février, le démon le retirait violemment d'auprès de son confesseur. Il déclara alors à son confesseur que les persécutions de l'enfer ne l'émouvaient nullement, et qu'avec l'aide de Dieu il est toujours sûr de triompher de la fureur de l'ennemi.

A la faveur de ses extases, il eut plusieurs fois des révélations concernant les choses à venir. Il vit un jour Jean Garcia, chanoine de la cathédrale d'Orihuela, assis sur un trône, la mitre en tête. Cet ecclésiastique était un ami de Vincent, qui raconta à son confesseur la vision qu'il avait eue. Celui-ci dit qu'il n'en fallait faire aucun cas, parce que le personnage en question étant un prédicateur zélé, humble et plein de mépris pour

le monde, n'ambitionnerait jamais la mitre, qui ne viendrait pas non plus spontanément à lui, parce qu'il était d'une famille pauvre. Malgré tout, cinq ans après, Jean Garcia était évêque d'Orihuela, et la prédiction de Vincent s'accomplit.

Sur la fin de sa vie, ses extases se multiplièrent, mais avec un calme d'esprit plus profond et sans troubler en rien le corps. Il était à Valence lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le mettre en possession de la vie éternelle. Il endura ses douleurs avec une admirable patience, soutenue d'ailleurs par les visites de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Fortifié par la réception des sacrements, il rendit son âme à Dieu le 10 septembre 1636, la trentième année de son âge et la quinzième de sa vie claustrale. Une foule considérable assista à ses obsèques.

Une jeune fille noble s'étant grièvement blessée dans une chute, fut amenée par sa mère dans l'église du cloître et subitement guérie lorsqu'elle eut baisé les pieds de Vincent.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

ONZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

PÈRE FRANÇOIS DE NICOSIE

1620. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

François, né à Nicosie, en Sicile, d'une famille noble, fit sa profession, en 1567, chez les Observantins et dans

le cloître de Palerme. Il enseigna la théologie et eut pour disciples deux hommes remarquables qui devinrent généraux de l'Ordre : le Père Bonaventure Secusio, de Calatagirone, qui fut patriarche de Constantinople, évêque de Catane et archevêque de Messine, et le Père Archange Gualtieri, de Messine, qui, après son généralat, fut archevêque de Morreale. Père François, étant passé chez les Récollets, devint plusieurs fois gardien de cloîtres importants, définiteur et commissaire-visiteur des Observantins.

Le cardinal protecteur de l'Ordre l'ayant nommé gardien du cloître de Naples, une personne inconnue imita l'écriture de François ainsi que le sceau du cloître, et adressa au cardinal une lettre de refus. Le cardinal manda François à Rome, et lui montra l'écrit. Il reconnut que l'écriture ressemblait à la sienne, mais il nia que l'écrit fût de lui ; il dit qu'il était peut-être d'un ange ; c'est pourquoi, déposant la charge, il se retira en Sicile. Le cardinal et les autres prélats admirèrent sa simplicité et s'en édifièrent.

Il croyait tout ce qu'on lui disait, ne songeant pas même que l'on pût mentir. Il observait rigoureusement la règle et obéissait au moindre signe de ses supérieurs. Dans l'oraison et les méditations, il obtenait de Dieu de grandes faveurs. Une fois, avant Matines, il fut trouvé dans le chœur, plongé dans une méditation profonde et le visage resplendissant comme un soleil. Son visage annonçait une bienveillance inaltérable et une grande quiétude d'esprit. Il était vénéré et aimé de tous comme un saint. Il mourut avec ce renom dans le cloître de Sainte-Marie de Jésus, hors de Palerme.

le 11 septembre 1620, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il avait été cinquante-quatre ans religieux et cinquante ans prêtre. Beaucoup de personnes ont invoqué son intercession et l'ont trouvée efficace.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

DIDACE DE SAINTE-ANNE

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le Père Didace de Sainte-Anne, né en Espagne, devint frère mineur, à l'âge de dix-sept ans, dans la province de Saint-Gabriel et de la stricte Observance de Saint-Pierre d'Alcantara. Il observait les sévères obligations de cette réforme avec autant d'exactitude que si la nature l'avait fait pour cela. Même en dehors du cloître, il récitait Matines à minuit et les autres heures en temps voulu. Il faisait la méditation comme s'il eût été dans sa cellule claustrale. Il était consommé dans toutes les vertus que demande l'état religieux. Il prêchait avec beaucoup de zèle et de feu et possédait le don d'émouvoir les âmes.

Il fut souvent maître des novices et trois fois définitif, charges qu'il n'accepta jamais que par obéissance, et qu'il déposa quelquefois pour s'occuper plus à loisir du bien de son âme. Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes l'exposa à de grandes persécutions qu'il endura avec une patience remarquable. Il composa un livre très-utile sur l'oraison intérieure, et un autre pour les novices. Il mourut saintement au

cloître de Truxillo, dans le mois de septembre 1630. Un an après sa mort, son corps fut retrouvé entier et non corrompu, et il était encore conservé dans le même état, en 1652, dans une châsse en bois, ainsi qu'il est rapporté dans le premier livre des chroniques de sa province.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE BIENHEUREUX BERNARD D'OFFIDA

FRÈRE LAI CAPUCIN

1694. — Pape : Innocent XII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Son enfance et sa jeunesse. — Il entre chez les Capucins de Corinaldo. — Sa vie exemplaire. — Il est chargé de l'emploi de quêteur, puis de portier. — Il a le don des miracles. — Sa sainte mort.

Bernard naquit en Italie, près du lieu dont il porte le nom, le 7 novembre 1604. Il eut pour parents Joseph Peroni et Dominique d'Appignano, honnêtes paysans remplis de piété, qui mirent tous leurs soins à inspirer à leur fils de grands sentiments de religion. Le Seigneur bénit leurs efforts. Dominique (c'était le nom qu'il avait reçu au baptême et qu'il changea en celui de Bernard quand il prit l'habit de religion) était un enfant accompli. Sa docilité, sa douceur, son obéissance étaient admirables. Il avait tant de charité pour ses frères que lorsqu'il les voyait résister aux volontés de leurs parents, il disait à son père et à sa mère : « Je « ferai ce que refuse de faire mon frère. S'il mérite

« d'être châtié, châtiez-moi ». Chargé dès l'âge de sept à huit ans de garder un troupeau, il se livrait à l'oraison avec cette facilité et cet attrait que l'Esprit-Saint donne aux âmes pures. Ses bons exemples entraînaient les autres bergers, et tous avec lui s'occupaient à méditer quelque vérité du salut ou à réciter le Rosaire.

Telle fut la conduite de Dominique dans son enfance et sa première jeunesse. Guidé par un sage directeur qui lui avait enseigné le catéchisme, il s'habitua de bonne heure à maîtriser ses passions; aussi les vanités du monde ne purent-elles le séduire; il aimait la solitude et n'en sortait que par nécessité. Toute son occupation, le dimanche, était de visiter les églises, d'y prier avec assiduité et de se disposer à recevoir les sacrements, dont il s'approchait avec une ferveur angélique. Il supplia ses parents de ne point s'inquiéter ces jours-là de sa nourriture, mais de le laisser en liberté satisfaire sa piété; elle l'attachait tellement à de saintes pratiques, que souvent il arrivait le soir à la maison sans avoir rien mangé du jour.

Dominique, qui désirait vivement connaître et suivre la volonté de Dieu, étudiait sa vocation avec un soin particulier. L'état religieux avait pour lui beaucoup d'attraits, et la vie édifiante des Capucins du couvent d'Offida lui donna la pensée de se fixer parmi eux; mais l'opposition de ses parents à l'exécution d'un semblable dessein, et la crainte de leur déplaire lui paraissaient des obstacles bien difficiles à surmonter. Le Seigneur tira son serviteur d'inquiétude; son père, quoiqu'il l'aimât tendrement, lui conseilla d'embrasser l'état religieux. Dominique, plein de joie, vit dans

les paroles de l'auteur de ses jours l'expression de la volonté divine ; et, désormais libre de suivre son attrait, il entra chez les Capucins de Corinaldo, où il commença son noviciat et où il prit l'habit, le 13 février 1626. Exercé depuis longtemps à la pratique des vertus chrétiennes, il ne lui fut pas difficile d'acquérir les vertus religieuses ; aussi passa-t-il dans la ferveur tout le temps de son noviciat, et cette ferveur était si grande, que ses frères, surpris de sa perfection, se disaient : « Si tels sont ses commencements, que sera sa « fin ? »

Bernard, ayant prononcé ses vœux à Camerino, le 15 février 1627, fut envoyé au couvent de Fermo, ville de la Marche d'Ancône. Il eut le bonheur de rencontrer dans le supérieur de la maison et dans le compagnon qui lui fut donné deux hommes solidement vertueux et bien propres à soutenir un jeune profès dans la perfection de son état. Mais si Bernard trouva près d'eux à s'édifier, de son côté il excita leur admiration par la manière dont il remplissait ses devoirs. Entre autres occupations, il avait celle de soigner les religieux âgés et infirmes, dont les uns étaient impotents, les autres atteints de maladies ou couverts de plaies bien propres à donner de la répugnance : loin de montrer pour eux le moindre éloignement, il leur rendait tous les services qu'une ingénieuse charité peut inventer, et il le faisait avec un calme, une douceur que n'altéraient jamais ni la mauvaise humeur des malades, ni la longueur de leurs maux, ni les fatigues qu'un pareil travail lui causait.

Placé successivement dans plusieurs maisons de son

Ordre, Bernard laissa partout après lui la bonne odeur de ses vertus. Enfin, lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante ans, et que sa grande prudence, bien connue de tous, eut inspiré en lui une confiance entière, il fut chargé dans le couvent d'Offida de l'emploi de quêteur. Cet emploi est très-pénible chez les Capucins et en même temps très-dangereux pour la vertu ; car la règle de ce saint Ordre voulant que les religieux ne vivent que d'aumônes, il faut que chaque jour un frère lai aille faire la quête, qu'il ait par conséquent des relations habituelles avec les séculiers, qu'il entre dans les maisons, et qu'il s'expose ainsi à perdre l'esprit de son état, s'il n'y est pas bien affermi. Cette épreuve ne fut pour le bienheureux qu'une occasion dans laquelle Dieu se plut à manifester sa sainteté. Ses compatriotes, qui se rappelaient la sagesse qu'il avait montrée dans son jeune âge, l'observaient avec curiosité, lors de son retour à Offida ; mais bientôt ils purent se convaincre qu'il n'avait fait que croître en perfection. Ils le voyaient pendant le temps de sa quête marcher les yeux baissés, la contenance modeste, et inspirant la vénération par sa figure angélique. Il n'entrait dans les maisons que pour voir les bienfaiteurs malades. S'il rencontrait quelque pauvre qui fût souffrant, il l'assistait avec la plus touchante charité. Le respect pour lui était général, et ce ne fut qu'avec une vive douleur que les habitants apprirent que Bernard quittait son pays pour aller, par l'ordre de ses supérieurs, au couvent d'Ascoli. Ils ne se bornèrent pas à des regrets stériles en cette circonstance : ils s'adressèrent aux supérieurs pour obtenir qu'on leur rendît le saint frère, et leur

demande fut écoutée. Il revint donc à Offida, où son retour causa une joie universelle. Il y reprit son emploi de quêteur, qui était pour lui très-pénible ; car, pour recueillir les aumônes, il allait dans les environs de la ville jusqu'à la distance de quatre lieues, souvent par des chemins très-mauvais ou par une chaleur excessive. Toutes ces courses se faisaient à pied, et ce qui les lui rendait encore plus fatigantes, c'est qu'il avait une grave infirmité et qu'il était constamment couvert d'un rude cilice. Lorsqu'il rentrait accablé de lassitude, on l'entendait s'écrier : « Paradis, paradis » ; ou bien : « Ce mauvais corps ne veut-il pas souffrir ? « s'il veut jouir, il faut bien qu'il souffre ».

En sollicitant les secours temporels, Bernard donnait à toute la contrée qu'il habitait des secours spirituels mille fois plus précieux : il consolait les pauvres et les affligés. Instruit par une lumière surnaturelle du secret des cœurs, il remettait par ses conseils l'ordre dans des consciences criminelles ; il empêchait qu'on offensât Dieu, et surtout il avait un talent admirable pour apaiser les différends et rétablir l'union dans les familles. Aussi, lorsque son trépas priva le peuple de sa présence, l'on disait : « Il est mort celui « qui mettait fin aux discordes, qui réunissait les « cœurs, qui faisait régner la bonne harmonie entre « les parents ! Ah ! si frère Bernard revenait ! »

Lorsque les infirmités toujours croissantes du saint religieux ne lui permirent plus d'exercer l'emploi de quêteur, ses supérieurs le chargèrent de remplir celui de portier. Ce ne fut pour lui qu'un nouveau moyen de pratiquer la charité envers le prochain. Les pauvres accou-

raient à lui en foule, il les assistait ; les affligés venaient lui raconter leurs peines, il les consolait. Des enfants mal élevés mettaient souvent sa patience à l'épreuve par leurs espiègleries : il les supportait, sans jamais montrer la moindre vivacité. Les ignorants excitaient surtout son zèle, il les instruisait des vérités de la religion et les disposait à la réception des sacrements. Enfin, l'idée que sa vie sainte donnait de sa vertu était si bien établie, qu'on venait lui demander des miracles et qu'on les obtenait de lui. Une mère lui apporta un jour son fils, en bas âge et dangereusement malade ; elle le lui remit entre les mains pour qu'il obtînt sa guérison, mais l'enfant mourut aussitôt. Alors cette femme, égarée par sa douleur, se mit à crier que frère Bernard avait tué son fils, et voyant qu'il se retirait, elle le retint par son habit en lui disant : « Je ne vous laisserai point aller que vous ne me l'ayez rendu vivant ». Le saint homme, attendri, versa des pleurs avec elle, puis entrant dans l'église, il alla devant l'autel de saint Félix de Cantalice, auquel il avait une grande dévotion, déposa l'enfant sur cet autel, et, se mettant à genoux, il dit avec une simplicité admirable : « Voici le moment de m'assister, mon bon saint Félix ». Il pria ensuite quelques instants. O prodige ! l'enfant revint à la vie, fut guéri et sourit à sa mère. Celle-ci, consolée et pleine de joie, demanda à l'homme de Dieu pardon des injures qu'elle lui avait dites.

Il semblait qu'il eût manqué quelque chose à la perfection du bienheureux, s'il n'avait pas eu à supporter des calomnies et des humiliations. Sa sollicitude pour les besoins des pauvres et les peines qu'il

se donnait pour les soulager déplurent à quelques religieux, qui en firent des plaintes aux supérieurs et représentèrent frère Bernard comme dépourvu de discrétion dans la distribution des aumônes, et capable de nuire ainsi au couvent. Le Père provincial, étant venu à Offida, manda le prétendu coupable, et le traita très-rudement devant la communauté assemblée. Bernard se jeta humblement à genoux, et, par l'air tranquille et joyeux avec lequel il reçut cette réprimande, il montra quelle estime il faisait des contradictions. Son innocence, qui fut bientôt reconnue, contribua encore à augmenter l'admiration qu'on avait pour sa vertu.

C'est en donnant ainsi l'exemple d'une sainteté parfaite que ce vénérable religieux parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il avait parcouru cette longue carrière, lorsque, dans le mois d'août 1694, il se sentit saisi d'une fièvre violente ; son premier soin, dès qu'il se vit malade, fut de se préparer à une confession générale. Quoiqu'il eût passé sa vie dans l'innocence, il la fit avec beaucoup de larmes et une componction aussi vive que s'il avait été un grand pécheur. Le mal augmentant, il reçut avec une grande ferveur le saint Viatique, après lequel il tomba en extase. Revenu à lui, et se trouvant près de sa fin, il dit à son supérieur, avec cette aimable simplicité qui était son caractère distinctif : « Père gardien, donnez-moi votre bénédiction, afin que je m'en aille en paradis ». Le gardien ne voulut lui accorder cette grâce qu'après qu'il lui eut à lui-même donné la sienne et à tous les assistants. Bernard le fit par obéissance, en se servant du crucifix qu'il tenait entre ses mains. Ce fut sa dernière action. Il

rendit tranquillement son âme à son Créateur, le matin du dimanche 22 août 1694. Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, qu'on vit arriver au couvent une grande multitude non-seulement d'Offida, mais des villes environnantes. On fut obligé de le garder trois jours exposé avant de pouvoir le mettre en terre. Il s'opéra dès lors des miracles par son intercession ; ces miracles et ses vertus ont porté le Saint-Siège à travailler à sa béatification, qui fut prononcée par le pape Pie VI, le 19 mai 1795.

(*Petits Bollandistes.*)

DOUZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

APOLLINAIRE FRANCO ET AUTRES

MARTYRS AU JAPON

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Docteur, il se consacre à Dieu. — Mission au Japon. — Conversions. — Il est brûlé vif avec d'autres confesseurs de la foi.

Apollinaire Franco, natif d'Aquilar del Campo, en Sicile, fit ses études à l'université de Salamanque, où il obtint le grade de docteur. Il dit adieu aux perspectives les plus flatteuses selon le siècle, pour se consacrer, dans l'Ordre de Saint-François, au service de Dieu et au salut des âmes. Il prononça ses vœux solennels dans la province de Saint-Jacques, en Espagne, et se

prépara à recevoir la prêtrise. Son oraison était constante, et tout son extérieur annonçait la mortification et la pénitence. Il comptait parmi les meilleurs prédicateurs de l'Espagne.

Avec la permission de ses supérieurs il partit, en 1602, pour les îles Philippines et de là pour le Japon, où il vécut plusieurs années dans la pauvreté, la pénitence et la stricte observation de la règle, travaillant avec succès à la conversion des infidèles. En ce temps-là la persécution sévissait dans le royaume d'Omura. Le gouverneur, chrétien renégat, avait déjà fait mourir quatre prêtres, et il se plaignait de n'en plus trouver à envoyer au supplice.

Le Père Apollinaire, qui était à Nangasaki, sachant qu'il ne restait plus de prêtres à Omura, résolut de s'y rendre, non pas sous un déguisement, mais avec le costume de son Ordre, et de prêcher publiquement la foi chrétienne. Ses frères voulaient le retenir parce qu'il était le supérieur de la mission ; mais rien ne put arrêter son zèle. Il partit, prêcha et convertit beaucoup de monde, entre autres un des bourreaux qui avaient martyrisé le Père Pierre de l'Assomption, dont nous avons rapporté la mort le 22 mai.

L'arrivée d'un si grand prédicateur ne pouvait longtemps demeurer inconnue des bonzes, qui le dénoncèrent aussitôt au gouverneur. Celui-ci ne mit aucun retard à faire arrêter l'apôtre de Jésus-Christ, et, le 7 juillet 1617, il le fit jeter dans une horrible prison, et avec lui six chrétiens japonais qui s'offrirent volontairement à la mort avec le Père Apollinaire. On leur donnait pour nourriture un peu de riz cru et de l'eau,

avec du jus d'une herbe que les Japonais nomment *gîrou*.

Cependant le saint religieux ne perdait pas son temps. Voici, en effet, ce qui se passait. Parmi les gardiens de la prison se trouvaient quelques hommes d'un cœur compatissant, qui, la nuit, ouvraient les portes et laissaient entrer tous les chrétiens qui venaient pour se confesser ; de sorte que le saint homme passait toutes les nuits à catéchiser et à baptiser les païens et à réconcilier avec la sainte Eglise les chrétiens qui avaient perdu la foi par la crainte de la persécution ou par le manque de prêtres.

Parmi les japonais prisonniers avec Apollinaire se trouvaient trois chrétiens qui, élevés dès l'enfance chez les Frères Mineurs, étaient très-vertueux et désiraient ardemment prendre l'habit de Saint-François. Apollinaire donna l'habit de frère lai à Paul de Sainte-Claire, celui du Tiers Ordre à Jean d'Yquenda, et celui de l'Ordre à François de Saint-Bonaventure, pour devenir un jour prêtre. Celui-ci était le serviteur d'Apollinaire. Il ne s'était pas trouvé à la maison lorsque son maître fut arrêté ; mais il était venu de lui-même le rejoindre en prison. Le Père Apollinaire instruisit ses trois disciples et leur fit faire leur noviciat comme s'ils eussent été dans un cloître.

Le Père Apollinaire et ses compagnons restèrent cinq ans dans cette prison. Enfin l'ordre de les envoyer au supplice arriva. Ils furent condamnés à être brûlés vifs. Ils étaient au nombre de dix : Père Apollinaire Franco avec son serviteur Mathias ; frère François de Saint-Bonaventure ; frère Paul de Sainte-Claire,

frère lai ; Jean d'Yquenda, tertiaire ; Père Thomas du Saint-Esprit, dominicain, avec son serviteur Dominique. Avec eux fut condamné au supplice du feu un japonais, chrétien zélé, nommé Léon, qui avait voulu recueillir les reliques des martyrs tués à Nangasaki, ainsi qu'il a été rapporté le 10 de ce mois. La femme de ce dernier et un autre japonais furent décapités. Le supplice de ces dix martyrs eut lieu en 1622, le 12 septembre. Leurs corps, réduits en cendres, furent jetés à la mer pour empêcher les chrétiens de recueillir les reliques. Ils sont du nombre de ceux qui ont été canonisés par Pie IX. La mémoire du bienheureux Apollinaire et de ses compagnons est honorée aujourd'hui dans l'Ordre franciscain.

Le même jour et au même lieu furent arrêtés sept chrétiens japonais, qui étaient venus pour honorer les restes des martyrs. Le gouverneur leur ayant ordonné de renier leur foi, ils s'y refusèrent courageusement et eurent aussitôt la tête tranchée.

Nous ajoutons ici quelques autres martyrs japonais qui, en différents temps, souffrirent pour la foi. Nommons d'abord François Tomay, un homme très-riche de Firoxima, capitale du royaume d'Aqui, lequel fut converti et baptisé par Apollinaire Franco. A peine entré dans l'Eglise, il fut le modèle des chrétiens japonais. Pendant la persécution générale qui avait lieu, les agents de l'empereur vinrent, en l'absence de François Tomay, visiter sa maison et demander si aucun chrétien n'y était caché ; l'intendant fit une réponse

négative. Rentré chez lui, François écrivit au juge pour lui apprendre qu'il était chrétien et qu'il adorait le vrai Dieu.

Le même jour, le juge le somma de renoncer à la religion chrétienne, et, sur son refus, lui envoya l'ordre de se tuer lui-même, selon la coutume japonaise qui veut qu'un noble condamné à mort se tue lui-même. Mais François Tomay, instruit à l'école de Jésus-Christ, répondit que nul ne devait se donner lui-même la mort, qu'il renonçait donc à ce privilège de la noblesse japonaise, mais qu'il était prêt à recevoir la mort d'une main étrangère. Aussitôt il prit congé de sa mère, de ses frères et de ses autres parents qui voulaient le faire changer de résolution, mais auxquels il résista courageusement. Ensuite, ayant changé de vêtement et mis celui de l'Ordre franciscain qu'il tenait tout prêt pour l'heure de son martyre, il partit, un crucifix à la main, pour se livrer aux bourreaux. Quand il fut arrivé, il s'agenouilla, déclara à haute voix que Jésus-Christ est le Sauveur du monde, fit une courte et ardente prière, et sa tête tomba sous le glaive, le 16 février 1624.

Son corps et sa tête recueillis par les chrétiens furent envoyés à Nangasaki, où ils furent conservés avec soin par les fidèles.

En l'an 1628, à Conquinuz, dans le royaume d'Omura, un chrétien japonais, du nom de Dominique, du Tiers Ordre franciscain, fut brûlé vif, pour n'avoir pas voulu livrer aux païens les vases sacrés et les ornements sacerdotaux dont la garde lui avait été confiée. Le même

jour et pour la même raison, fut décapitée sa femme, Marie Namexi, aussi du Tiers Ordre.

Dans la même année 1628, à Nanazugama, un port d'Omura, Jean Saibioie, du Tiers Ordre, fut aussi brûlé vif, parce qu'il recevait les Frères Mineurs dans sa maison.

Père Thomas d'Alvarado, de la province de Saint-Michel, en Espagne, égaré par son esprit inquiet et aventureux, ne passa point sa jeunesse d'une manière très-louable ; mais à la fin, éclairé et changé par la grâce, il produisit de dignes fruits de pénitence. Il quitta l'Espagne pour instruire les nations infidèles et s'exposer à l'heureux péril de donner sa vie pour Jésus-Christ. Dans ce dessein, il passa dans les Indes et des Indes au Japon où sévissait alors la persécution. Arrivé dans ce dernier pays, il prêcha ouvertement la foi et fut pris par les païens, frappé de mille coups et jeté dans un puits. Vingt-quatre heures après il en fut retiré encore vivant et, comme il refusait d'abandonner la foi, il fut mis à mort, environ l'an 1643.

Dans une révolte des Sangleyes, à Manille, capitale des îles Philippines, le gardien du cloître de cette ville fut tué cruellement par ces sauvages avec son compagnon, le frère Bonaventure. Quelques jours après, une odeur agréable s'exhalant du lieu de son martyre, on retrouva leurs corps bien conservés et répandant une odeur suave. Comme ces signes indiquaient combien

avait été agréable à Dieu la mort de ses serviteurs, on les enterra avec grand honneur. (MAZZARA.)

PIERRE DE SAN-SEVERINO

1507. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Environ l'an 1507, dans le cloître de San-Severino, dans la Marche, finit ses jours le bienheureux Pierre, natif de San-Severino, homme aussi indulgent pour les autres que sévère envers lui-même. Il fut différentes fois maître des novices, et il s'acquittait de cette charge avec tant de perfection qu'il était réputé un des ornements de sa province. Le démon le persécutait avec rage, lui et ses disciples, et un jour il lui apparut pendant la prière et lui dit : « Je t'ai déjà enlevé un de tes « fils, et bientôt je t'en enlèverai encore un autre ». Ce qui arriva en effet ; un novice s'était enfui en secret et bientôt un second en fit autant.

Pendant la sainte Messe qu'il célébrait avec une grande dévotion, il recevait souvent des grâces signalées. Un jour, la sainte Vierge et sainte Catherine, auxquelles il était très-dévoth, lui apparurent. Il fut aussi jugé digne de voir la glorieuse Mère de Dieu alors que, une nuit de Noël, elle mettait son divin Enfant entre les bras du bienheureux Philippe d'Ascoli.

Il opéra pendant sa vie plusieurs guérisons miraculeuses. Connaissant d'avance l'heure de sa mort, il s'y prépara par une confession générale et par la réception des sacrements. Après sa mort, son corps parut plus

beau et plus blanc que pendant sa vie, signe manifeste de la gloire éternelle dont son âme jouissait dans le ciel.

(WADDING.)

ARCHANGE DE CORLEONE

1661. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

Père Archange naquit de parents nobles à Corleone, en Sicile. Dès sa plus tendre enfance, Dieu montra quel homme il deviendrait. Un jour, en effet, sa mère le tenant dans ses bras, lorsqu'il n'avait guère plus d'un mois, apprenait à sa petite sœur la Salutation angélique ; elle lui faisait prononcer les mots : *Je vous salue, Marie*, lorsque tout à coup, la langue du petit enfant se déliant, il ajouta, en parlant distinctement : *Pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*. On juge de l'étonnement de la mère et des amis de la maison. Ce prodige fut connu de toute la ville de Corleone.

Le Père Archange de Messine, général de l'Ordre, le reçut, quand il fut devenu grand, parmi les Pères de l'Observance, et lui donna le nom d'Archange. Ses grandes vertus et sa prudence firent qu'on le nomma, quoique fort jeune encore, plusieurs fois gardien, et qu'on le choisit pour secrétaire du visiteur pontifical dans la réforme de la grande province de l'Observance. Etant resté dix-sept ans chez les Observantins, il passa ensuite chez les Récollets. Il était, jour et nuit, au chœur, même lorsqu'il prêchait le carême, et il ne

voulut jamais prendre aucune nourriture particulière. Etant gardien du cloître de Bivona, il fut directeur de la fiancée du Christ, Antonine Miceli, dont nous avons rapporté la vie le 22 août.

Après avoir été revêtu de plusieurs charges, il fut élu provincial en dépit ou même à cause des efforts qu'il avait faits pour décliner cette fonction importante, qui lui fut imposée par un ordre du souverain Pontife, notifié dans une lettre du cardinal protecteur de l'Ordre, dans le chapitre provincial de Corleone. Il n'en devint que plus humble et plus dévoué à ses frères. Il servait les malades ; il donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait se procurer, se privant lui-même pour les soulager. Sa patience fut souvent exercée par différentes maladies. Malgré ses infirmités et ses soucis de toutes sortes, il était toujours le premier au chœur et réveillait souvent ses frères à l'heure de Matines. Entre autres pratiques de dévotion, il avait une tendre charité pour les âmes du purgatoire ; il récitait cinq fois par jour l'office des trépassés et excitait ses frères à imiter en cela son zèle.

Il se livra durant longtemps à la prédication pour le plus grand bien des âmes. Il fut averti du jour de sa mort qui arriva le 12 septembre 1661, au cloître de Corleone. Des miracles honorèrent ses funérailles auxquelles assistait un immense concours de personnes de toute condition.

Le marquis de Chiosi était retenu dans son lit par une fièvre qui mettait ses jours en danger ; il se trouva tout à coup soulagé lorsque la marquise lui eut fait toucher un morceau du vêtement du bienheureux

Archange. Comme cependant il refusait d'attribuer ce soulagement au mérite du bienheureux, il retomba dans le même état qu'auparavant, jusqu'à ce que, invoquant Père Archange et confessant qu'il l'avait secouru, il se sentit de nouveau mieux portant et fut entièrement guéri le lendemain.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

TREIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

ISABELLE DE MÉDINA

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Elle est obligée de livrer de nombreux combats contre le démon, contre ses parents et même contre son confesseur, pour éviter le mariage où l'on veut l'engager.

Isabelle de Médina vint au monde le 25 mars 1564, à Villena, en Espagne. Ses parents furent François de Médina et Isabelle Diaz, l'un et l'autre distingués et estimés pour leurs vertus. Elle reçut le nom d'Elvire à son baptême et prit celui d'Elisabeth ou Isabelle à sa profession dans la règle du Tiers Ordre. Elle choisit pour patronne sainte Elisabeth de Hongrie, dont elle célébrait tous les ans la fête avec beaucoup de solen-

nité. Elle fut de bonne heure favorisée de grâces extraordinaires, comme des extases et des révélations. Sa cousine Antonia de Médina la surprit souvent, alors qu'elle était à peine âgée de dix ans, ravie en extase et le visage empreint d'une beauté surnaturelle.

Au milieu de ces faveurs célestes dont elle était comblée, elle n'en fut pas moins en butte aux attaques du démon qui l'obsédait par des tentations de toutes espèces. De plus elle tombait dans la sécheresse de l'âme, dans des ténèbres et des infirmités d'esprit telles, qu'elle était incapable d'élever son cœur à Dieu. C'était alors que l'ennemi cherchait à la jeter dans le désespoir, comme si elle était absolument délaissée de Dieu. Cette espèce d'accablement s'emparait d'elle surtout lorsqu'elle voulait prier ou travailler. Le démon la décourageait en lui disant que son travail serait vain et désagréable à Dieu, et la preuve c'est qu'elle était sans goût pour la dévotion et la prière. Lorsqu'elle se trouvait sur un lieu élevé, elle était tentée de se précipiter. Elle repoussait l'ennemi en se disant à elle-même : « Je ne m'appartiens pas, mais à Dieu « qui m'a donné l'existence. Il est mon Seigneur et « Maître, et ma vie est à lui. S'il veut me l'ôter, que sa « sainte volonté soit faite ».

Toutes ces tentations et ces luttes intérieures, elle les faisait connaître à son confesseur ; elle implorait la divine miséricorde par la prière, par le jeûne et toute sorte de pénitences, et néanmoins l'épreuve dura sept ans. Enfin, le conseil lui fut donné de communier plus souvent, et, lorsqu'elle ne pourrait le faire réellement, de communier spirituellement, en s'unissant à Dieu

par le désir. La vertu de l'Eucharistie brisa la puissance de l'enfer.

Après la lutte contre le démon, une autre s'offrit, qu'elle dut soutenir contre ses parents qui voulaient qu'elle se mariât. Elle avait vingt ans, elle était belle, d'une bonne famille et qui avait du bien ; elle fut donc très-recherchée. Ses parents avaient presque arrêté son mariage avec un jeune homme très-convenable. Ils croyaient que leur fille, en tout si obéissante et si humble, consentirait sans difficulté à toutes leurs volontés. Mais lorsqu'ils lui parlèrent de leur projet, la rougeur de son visage et les battements de son cœur montrèrent assez quelle répugnance elle éprouvait à entendre parler d'un mariage terrestre. Connaissant sa vertu, ses parents ne furent pas surpris de lui voir cette disposition ; mais ils se promirent de la faire changer à la longue et de l'amener à leurs fins par la douceur. Usant de ruse, ils essayèrent de la porter à la vanité, ils ne négligèrent rien pour lui inspirer le goût de la toilette et des parures.

Isabelle portait les toilettes qu'on voulait, mais par pure obéissance et sans y mettre ses complaisances. Chaque fois elle demandait à sa mère quelle robe elle devait mettre. Elle n'aurait pas mis un morceau de toile sur sa tête sans l'ordre de sa mère. Les parents d'Isabelle, voyant qu'ils ne gagnaient rien, la confièrent à un oncle dont la femme avait tout ce qu'il fallait pour inspirer à quelqu'un le goût du monde. Pendant sept mois, cette femme déploya toutes ses ressources : elle emmenait la jeune fille avec elle dans des maisons étrangères, au jeu, à la promenade et à mille divertis-

sements de tout genre. Elle la faisait travailler à des vêtements de petits enfants, et jour et nuit lui rompaît la tête par de continuelles conversations sur les joies du mariage. Peine perdue, fidèle à l'amour qu'elle avait voué au Fiancé de son âme, Isabelle se consolait de ses ennuis en élevant son cœur vers Jésus-Christ, à qui elle disait : « Seigneur, je suis vôtre et née pour vous seule ; je vous ai toujours désiré, ne m'abandonnez pas dans ma détresse ».

Cependant les plus rudes attaques qu'elle eut à repousser lui vinrent de son confesseur qui ne cessait de lui prêcher l'obéissance. Elle était, disait-il, encore bien jeune, elle ne connaissait pas les dangers du monde, c'était une grande présomption à elle de suivre son sens propre et sa volonté. Ces sollicitations et ces raisons jetaient Isabelle dans un cruel embarras. Un jour, le Père provincial des Franciscains la rencontra sur la route et, remarquant sa tristesse, lui en demanda la raison. Ses yeux en pleurs répondirent seuls, pendant que sa langue se taisait ; car son confesseur, qui était un prêtre séculier, lui avait défendu de s'entretenir avec les Frères Mineurs, de peur qu'ils ne la confirmassent dans sa sainte résolution ; mais une femme qui se trouvait là, répondit que son chagrin venait de ce que ses parents voulaient la marier malgré elle.

Le Père provincial la consolant, lui conseilla de ne pas céder à ses parents et à ses proches en cette circonstance, et que puisque Dieu l'avait choisie pour épouse, elle devait déjouer tous les artifices et les desseins des hommes et accomplir son œuvre. Isabelle

s'étant mise sous la protection de saint François, ce dernier lui apparut dans une grande gloire et la confirma dans sa vocation pour la pureté virginale. Peu après, elle fit vœu de chasteté et coupa sa longue et belle chevelure, gros crève-cœur pour sa mère. Elle ne fit pas ce vœu sans en donner connaissance à son confesseur ; mais il ne laissa pas de la persécuter encore, disant qu'il s'occuperait de la délier de sa promesse. Lorsque le moment de conclure le contrat de mariage fut venu, son père l'appela près de lui pour s'expliquer franchement. Comme il l'aimait tendrement, il lui déclara qu'elle pouvait sans crainte lui manifester sa volonté, ajoutant toutefois que le parti proposé était très-avantageux. Isabelle répondit avec une fermeté virile qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle aimait mieux mourir s'il le fallait. Son père promit de ne lui plus reparler de mariage, et il tint parole. Sa mère et son confesseur se lassèrent, eux aussi, à la fin, de la harceler, et Isabelle, toute joyeuse de son triomphe, demanda aussitôt l'habit du Tiers Ordre.

Elle le reçut la veille de la fête de saint François, et fit sa profession, quatre ou cinq ans après, le 17 septembre, fête des Stigmates du saint patriarche, dans la province de Saint-Jean-Baptiste.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Perfections et vertus d'Isabelle de Médina.

Par une grâce spéciale de Dieu, elle ne commit de sa vie aucun péché mortel et ne perdit jamais sa cau-

deur baptismale. Des personnes qui avaient vécu longtemps avec elle, ont affirmé ne lui avoir jamais entendu prononcer une parole inutile, ni rien vu faire qui fût répréhensible. Pour mieux conserver le trésor de la pureté, elle traitait durement son corps innocent, et cela dès l'enfance. Elle observait les sept jeûnes de Saint-François, et en outre jeûnait trois fois la semaine. En l'honneur de la soif brûlante que notre divin Sauveur endura sur la croix, elle ne buvait jamais de manière à satisfaire sa soif, et même elle restait quelquefois un jour ou plusieurs sans boire. Elle ne buvait jamais que de l'eau, jusqu'à ce que son confesseur lui ordonna de prendre un peu de vin dans une grave maladie qui lui survint deux ans avant sa mort. Elle le fit par obéissance, et malgré la répugnance qu'elle avait pour le vin. Elle se flagellait jusqu'au sang, et se serrait le corps avec des chaînes de fer ou des cordes de genêt, qu'elle tordait elle-même.

Dieu lui avait donné une humilité profonde, et elle ne s'attribuait à elle-même aucun bien. Lorsque Dieu lui accordait quelque faveur, c'était pour elle un motif de s'abaisser encore davantage. L'honneur que lui faisaient quelques personnes de la prier de vouloir bien être la marraine de leurs enfants, était pour elle une grande peine. Cette estime qu'on faisait d'elle allait jusqu'à lui donner la fièvre. Elle se plaignait à Dieu des marques d'honneur qu'on lui accordait, comme d'autres se plaignent des affronts. Un jour, le Seigneur lui dit pour la consoler : « Vous êtes comme le sacris-
« tain qui porte la croix à la procession, et qu'on
« honore lorsqu'il passe, non pour sa personne, mais

« à cause de la croix ». Le Seigneur lui donnait à entendre par là que ce n'était pas elle qu'on honorait, mais les merveilles qu'il opérât en elle, et que l'honneur en revenait tout entier à lui.

Un des fruits de cette humilité, c'était une obéissance aveugle dont elle ne se départit jamais. Son obéissance ne fut jamais mise à plus rude épreuve que lorsque son confesseur lui ordonna de ne faire la sainte communion qu'à Pâques et aux autres grandes fêtes de l'année. L'humilité, le silence et la solitude étaient ses vertus de prédilection. Elle aimait le silence comme la clef de son trésor intérieur et comme la bride de la vaine gloire. Elle ne parlait que si on l'interrogeait, et encore très-peu et en termes exquis et très-expressifs. Se trouvait-elle dans une société de personnes dévotes qui s'entretenaient de choses spirituelles, elle gardait le silence et prêtait son attention à tout ce qui se disait. Elle pensait alors que les autres savaient si bien parler de Dieu parce qu'ils l'aimaient ardemment, tandis qu'elle restait muette par défaut d'amour; mais le Seigneur lui disait intérieurement : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, « mais ceux-là seuls y entreront, qui font la volonté de « mon Père ». Il lui faisait ainsi comprendre que l'amour ne consiste pas dans les paroles, mais dans les œuvres, et que le cœur y est plus apte que la langue.

Mais le Seigneur, qui lui apprenait à se taire, savait aussi la faire parler à propos et dans l'intérêt des âmes. Elle ressentait alors comme une inspiration et un feu

intérieurs qui faisaient jaillir les paroles de ses lèvres ; et ces paroles avaient une force au-dessus de son intelligence, force qui lui permettait de faire tout ce qu'elle voulait pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ses extases, dans lesquelles elle reçoit de Dieu de grandes faveurs et de précieux enseignements.

Dans la pratique de l'oraison mentale, elle avait eu beaucoup de peine à mettre son esprit en repos et à en exclure les troubles qui lui étaient très-pénibles. Enfin, dans une préparation à la sainte communion, elle fut si fortement ravie, qu'à partir de ce moment, elle posséda le don de contemplation. Elle avait coutume de dire qu'elle n'avait pas de cœur, mais que Dieu était son cœur. Le Seigneur en usait avec elle avec une familiarité admirable et lui faisait trouver heureux qu'il demeurât dans son âme comme dans sa propre maison. Dieu lui faisait connaître sa volonté et sa présence d'une manière certaine, par une manifestation intérieure et quelquefois extérieure. Le Seigneur lui dit un jour que, pour correspondre à ses grâces de chaque jour, elle devait imiter ceux qui jouent à la balle, lesquels perdent lorsqu'ils retiennent la balle dans leur main et ne la relancent pas sur-le-champ. Il lui enseignait par là qu'elle ne devait pas s'attribuer à elle-même les faveurs qu'il lui accordait, mais les retourner à Dieu par la reconnaissance.

Le Fils de Dieu lui avait indiqué des sujets à méditer pendant la récitation du bréviaire : à Matines, elle mé-

ditait donc sur la prière et la sueur de sang au jardin des Olives ; à Laudes, sur la prise du Sauveur par les gardes ; à Prime, sur la flagellation ; à Tierce, sur le couronnement d'épines et la présentation au peuple ; à Sexte, sur Jésus portant sa croix ; à None, sur le crucifiement et sur les paroles prononcées par Jésus en croix ; à Vêpres, sur la descente de croix et sur la douleur de la sainte Vierge recevant dans son sein le corps de son Fils mort ; à Complies, sur la sépulture.

Elle dormait toujours avec un crucifix dans les bras, afin de garder, jusque dans les courts instants qu'elle donnait au repos, le signe de notre rédemption. Une nuit, pendant qu'elle était ainsi assise sur son lit, elle vit un flot de sang chaud couler du côté de son crucifix et inonder son lit et ses vêtements. Comme elle craignait qu'on ne vît ce sang le lendemain, elle se recommanda à Dieu, et le matin venu, on n'aperçut aucune trace de sang, si ce n'est sur la croix qui d'abord était blanche, et resta ensuite rouge comme du corail. Le neveu d'Isabelle, Père François de Médina, prieur des Chartreux, conserva soigneusement cette croix.

Dans ses méditations sur la Passion, elle voyait les mystères douloureux comme s'ils s'étaient accomplis devant ses yeux. Elle voyait aussi la douleur de la sainte Vierge au pied de la croix, et même elle y prenait part, pleurait amèrement et demeurait en extase en cette bienheureuse douleur. Un jour, pendant qu'elle priait dans l'église des Franciscains, elle se vit tout à coup environnée d'une grande lumière qui, se partageant en cinq rayons et venant frapper ses mains, ses pieds et son côté, lui imprima une sensation vive et

profonde des plaies du Sauveur. La douleur fut si forte, qu'elle dut, contre son habitude, s'asseoir pour pouvoir la dissimuler. Elle continua de la ressentir, mais plus ou moins vive, toute sa vie.

Une autre fois, le Fils de Dieu lui posa sur la tête une couronne d'épines, avec des douleurs si aiguës, qu'elle tomba en faiblesse ; revenue à soi, elle trouva encore la couronne sur sa tête. Elle s'affligea extrêmement parce qu'elle ne savait comment cacher cette insigne faveur du divin Epoux. Elle le supplia ardemment de faire disparaître la couronne visible, tout en faisant que la douleur persistât, ce qui eut lieu. Ces douleurs, qu'elle ressentait à la tête, aux mains, aux pieds et au côté, devenaient plus vives depuis le vendredi jusqu'au dimanche.

Quoique affamée du pain des anges, souvent, néanmoins, elle ne pouvait le recevoir que spirituellement. La communion spirituelle était son plus fort bouclier dans ses combats contre l'enfer. Dans sa jeunesse, elle communiait tous les dimanches, ainsi qu'aux grandes fêtes ; plus tard, elle communia aussi le jeudi ; enfin, ses confesseurs, voyant sa perfection, lui permirent la communion quotidienne. Bien qu'elle fût extrêmement attentive à se préparer, elle s'abstenait cependant quelquefois de la sainte table, parce que le misérable ver de terre craignait de s'approcher de celui qui est la sainteté même et la pureté par essence.

Une fois, le jour de la fête de saint Bonaventure, elle n'avait pas osé s'approcher de la sainte table, malgré tout le soin qu'elle avait pris de s'y préparer ; elle eut alors une extase et vit le docteur séraphique devant le

trône de Dieu, qui priaient pour les religieux et pour les bienfaiteurs de la province de Saint-Jean-Baptiste ; et du sein de la Divinité tombaient beaucoup de pierres précieuses dans les mains de saint Bonaventure qui aussitôt les distribuait à ses serviteurs. Puis, arrêtant ses regards avec tendresse sur Isabelle, il lui disait, pour la raffermir contre ses appréhensions, combien il serait plus agréable au Seigneur qu'elle le reçût fréquemment, pour satisfaire le désir infini qu'il a de s'unir à nous, et pour nous armer de sa force même contre nos passions.

Lorsque l'amour parfait eut banni cette crainte, son cœur brûla de jour en jour davantage pour le Dieu de l'Eucharistie, qui daignait souvent se montrer à elle sous une forme sensible. Il lui révélait les merveilles de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation, et des autres mystères de notre foi. En prenant la sainte hostie, elle sentait quelquefois comme un charbon ardent passer par sa bouche et par sa gorge. D'autres fois, il lui semblait qu'elle portait la foudre dans sa poitrine, ce qui allumait en elle comme une fièvre ardente. Mais le plus souvent, elle ressentait comme une délicieuse saveur de miel ou de sucre qui se répandait dans tous ses membres.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Révélations d'Isabelle ; elle pénètre les secrets des consciences et prédit l'avenir.

Elle avait une dévotion particulière pour le très-saint nom de Jésus, qu'elle trouvait quelquefois sur les murs de sa chambre en lettres d'or. Elle récitait tous

les jours le grand rosaire. Comme elle se demandait un jour si le temps qu'elle employait à cette prière vocale ne serait pas mieux utilisé dans la méditation, pour laquelle elle avait plus d'attrait, la sainte Vierge lui apparut dans une grande lumière et lui dit : « Ma fille, n'abandonnez pas votre habitude de réciter chaque jour mon rosaire, c'est le culte le plus agréable que vous puissiez rendre à mon Fils et à moi, et celui qui vous est le plus méritoire à vous-même ».

Père Antoine de Trexo, général de l'Ordre, et plus tard évêque de Murcie, ayant fait vœu de défendre le mystère de l'Immaculée-Conception, Isabelle fit de même, et désira savoir ce qu'elle pourrait faire d'agréable à la sainte Vierge sous ce rapport. Elle obtint que la Reine du ciel lui apparut et lui commanda de réciter chaque jour trois fois le *Salve Regina* en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, qui l'avaient choisie, le Père pour sa Fille immaculée, le Fils pour sa Mère immaculée, le Saint-Esprit pour son Epouse immaculée, et d'ajouter un *Credo* en priant la sainte Trinité d'y ajouter le dogme de l'Immaculée-Conception. Isabelle communiqua ses instructions au Père Jean Ximénès, et apprit de lui que deux ou trois âmes parfaites les avaient déjà reçues de la bienheureuse Vierge Marie. Une fois, comme elle entendait un sermon sur la Samaritaine, elle fut ravie en extase et vit le Fils de Dieu assis au bord du puits, la joue appuyée sur la main et l'air fatigué, vision qui resta pour toujours gravée dans son cœur.

Elle réprimandait souvent sa jeune nièce Antonia pour des choses qu'elle avait faites étant seule, si bien

que la jeune fille croyait que son confesseur trahissait ses secrets. Plus tard, cette même Antonia se fit religieuse, ce qu'Isabelle avait prévu longtemps d'avance, ayant eu une vision où sa nièce lui était apparue sous l'habit claustral. Il vit aussi son neveu, François de Médina, sous l'habit des Chartreux, longtemps avant qu'il fût religieux, avant même qu'il songeât à le devenir, et lorsqu'il vint lui annoncer sa bonne résolution, avant qu'il eût ouvert la bouche, elle lui dit : « Je sais « pourquoi vous venez, vous désirez devenir chartreux, « allez au nom du Seigneur ».

Père Antoine Vivès, provincial, hésitait à se rendre au chapitre général à cause de sa santé ; il recommanda cette affaire aux prières d'Isabelle, à qui Dieu révéla que sa volonté était que le Père fit ce voyage. Il le fit et s'en trouva bien, car il revint mieux portant.

Alphonse Herrero se trouvant à l'agonie, le médecin avertit la femme du malade de s'abandonner à la volonté de Dieu qui appelait son mari dans un autre monde. Mais Isabelle consola cette femme, qui était sa nièce, et lui prédit que son mari ne mourrait pas de cette maladie. Il guérit, en effet, et vécut encore longtemps.

Quoiqu'elle n'eût point étudié, elle comprenait très-bien le latin et tout ce qui se récite ou se chante à l'église. En entendant un sermon, elle voyait ordinairement les saints prophètes et les évangélistes que citait le prédicateur. Lorsqu'elle entendait réciter l'évangile de la généalogie du Sauveur, elle voyait en esprit tous ses ancêtres defiler en ordre devant ses yeux, les uns avec une auréole et les autres sans auréole.

Entre autres révélations, elle vit paraître saint François le jour de sa fête ; il était accompagné de nombreux saints de son Ordre ; il obtenait de grandes faveurs pour ses serviteurs, et délivrait un grand nombre d'âmes des flammes du purgatoire.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Les œuvres de charité d'Isabelle sont récompensés de Dieu par de miracles. — Sa patience insurmontable au milieu des souffrances. — Sa mort bienheureuse.

La charité d'Isabelle pour son prochain s'étendait même à ses plus grands ennemis. Ses larmes les plus abondantes et ses plus ardentes prières étaient pour ceux qui lui faisaient le plus grand mal et qui montraient le plus d'ingratitude pour ses bienfaits. Ses parents ayant perdu leur fortune, elle se vit obligée de vivre du travail de ses mains ; néanmoins, elle trouvait toujours moyen de faire de grandes aumônes, et ces aumônes paraissaient si surprenantes, que l'on avait recours au miracle pour les expliquer. Elle tissait des étoffes de soie et était si habile, qu'elle gagnait par jour autant que trois ou quatre tisseurs ordinaires. Dès l'enfance, elle avait pris l'habitude de porter aux pauvres du voisinage sa portion de viande avec du pain et tout ce qu'elle pouvait se procurer. Elle faisait l'aumône à tous les pauvres qui se présentaient à sa porte, et non contente de cela, elle les allait souvent trouver chez eux pour les secourir, les consoler et les servir. Aussi les pauvres l'aimaient-ils comme leur commune mère. Un jour, elle était sur le point de

partir pour Valence, pour assister à la profession de son neveu. Mais les pauvres se montrèrent si tristes et si affligés de son départ, qu'Isabelle n'eut pas la force de les quitter et resta au milieu d'eux.

Mais sa charité la plus tendre se montrait principalement envers les malades pauvres et indigents; elle allait les visiter et les servir dans leurs maisons; elle leur portait des aliments, des remèdes et toutes sortes de douceurs. Inutile de dire que le salut des âmes excitait son zèle beaucoup plus encore que le soulagement des corps, et comme le trésor des grâces divines s'ouvrait à sa prière, elle savait en profiter. Chaque jour elle offrait à Dieu ses communions et de la manière suivante : le lundi, pour tous ceux qui étaient en état de péché mortel, afin qu'il plût à Dieu de les éclairer et de les amener à la pénitence; le mardi, pour les âmes du purgatoire; le mercredi, pour tous ceux qui étaient en dehors de l'Eglise, afin que Dieu daignât en faire des fils soumis de cette mère universelle des hommes; le jeudi, elle recommençait d'offrir ses communions comme précédemment, et ainsi toute l'année. Une certaine nuit, comme elle ne pouvait reposer et qu'elle priait sans relâche, Dieu voulut lui montrer la puissance de sa prière, et il lui fit voir des âmes qui sortaient en grand nombre du purgatoire, d'où sa prière les tirait.

Le provincial Jean Ximénès, voyant qu'un prédicateur de sa province, très-appliqué à ses livres et à ses études, négligeait l'oraison mentale, commanda à Isabelle de dire de la part de Dieu à ce prédicateur, qu'il ferait bien de s'occuper davantage de son âme. Elle se

trouva d'abord embarrassée, ne sachant pas comment elle pourrait dire cela de la part de Dieu, sans blesser la vérité. Mais elle consulta le Seigneur qui lui réitéra l'ordre déjà donné par le Père Ximénès. Alors elle ne fut plus occupée que d'une chose, exécuter ce qui lui était ordonné. Elle vit en esprit une personne avec une ligne de pêcheur; cette personne, ramassant un ver à ses pieds auprès d'une pierre, s'en servit pour amorcer sa ligne et pêcher. Elle comprit sans peine qu'elle était elle-même le ver de terre caché dans le côté ouvert de Jésus-Christ, pierre fondamentale de l'Eglise. Le lendemain, qui était la fête de saint André, apôtre, elle entendit dans l'évangile du jour ces paroles du Sauveur : « Venez à moi, je vous ferai « pêcheurs d'hommes ». Elle remarqua le rapport de ces paroles avec sa vision, et, sans hésiter davantage, elle alla trouver le prédicateur et lui raconta tout ce que nous venons de dire. Le religieux, profitant de l'avertissement, fit de grands progrès dans la perfection et ses sermons furent beaucoup plus fructueux qu'auparavant.

Lorsque son père, accusé faussement d'avoir favorisé l'évasion d'un malfaiteur qui était en prison, fut tombé par suite de cette accusation dans la plus profonde misère avec toute sa famille, Isabelle dut porter la plus grande part de la peine et du fardeau; mais le Seigneur l'avertit qu'elle ne devait prendre conseil que de lui-même, et que lui, son céleste Epoux, aurait pour elle souci de sa famille. Et, en effet, Isabelle et sa famille éprouvèrent souvent l'effet de l'assistance miraculeuse du Seigneur. Elle avait coutume de dire qu'elle

n'avait pas le temps de désirer les choses dont elle avait besoin, tant le Seigneur était attentif à prévenir ses moindres désirs.

En l'année 1602, elle avait acheté du grain en trop petite quantité pour nourrir une année les quatre personnes qui composaient sa famille; et cependant, au mois d'avril de l'an 1608, elle avait encore plus du tiers de ce grain, après en avoir nourri sa famille pendant six ans, sans compter ce qu'elle avait donné aux pauvres. Un jour qu'elle avait au plus une demi-livre de pain à la maison, après en avoir donné la moitié à sa mère, elle partagea le reste entre trois ou quatre personnes, qui virent les morceaux s'accroître dans leurs mains et s'en rassasièrent entièrement.

Danon, prêtre, fatigué par l'excès de l'étude, souffrait beaucoup de la tête et de l'estomac, et avait une toux dangereuse, dont les violents accès le faisaient tomber en faiblesse. Il fit une visite à Isabelle. Celle-ci, mue par une inspiration divine, mit sa main sur la tête du malade, qui aussitôt sentit disparaître sa douleur et son accablement; en même temps, il éprouva à la tête une chaleur fortifiante et douce qui lui dura assez longtemps.

Après la mort des Pères Gabriel Gomez, Jean Ximènes, Antoine Sobrino, Pierre de Sienne et d'autres saints et savants hommes qui avaient dirigé Isabelle dans les voies de la perfection, Dieu lui désigna François Danon, prêtre de grande science et de vie édifiante, qui l'assista et la consola durant les maladies qui affligèrent sa vieillesse.

La mort de notre sainte religieuse arriva le 13 sep-

tembre 1636, dans la soixante-dix-septième année de son âge.

Son corps demeura frais et flexible, conservant les apparences de la vie. Il fut porté en grande pompe, par toute la population de Villena, dans l'église des Franciscains, et enterré devant le maître-autel. La nièce d'Isabelle, Antonia de Médina, eut une vision dans laquelle sa tante lui apparut montant au ciel, entourée d'une multitude d'anges et d'une grande lumière.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SŒUR MARIANNE DE JÉSUS

1635. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Elle reçoit l'habit religieux. — Sa sainte vie. — Elle compose divers ouvrages. — Elle devient abbesse. — Sa mort.

Les illustres parents de Marianne de Jésus eurent quatre enfants qu'ils offrirent à Dieu tous les quatre : trois filles qui entrèrent dans l'Ordre de Sainte-Claire, et un fils qui choisit l'Ordre de Saint-Jean de Dieu. Ils avaient quitté Madrid pour aller demeurer à Prague, en Bohême, à une époque où, à l'occasion des mariages des princes et des princesses de la maison d'Autriche, beaucoup de familles d'Espagne et d'Allemagne passèrent de l'un de ces pays dans l'autre.

La renommée des vertus de la jeune Marianne par-

vint jusqu'au palais de l'empereur, et une dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche qui épousa Philippe II, la prit à son service. Marianne retourna donc en Espagne, et la reine, entendant parler des vertus et des exercices spirituels que pratiquait la jeune fille, voulait la garder auprès de sa personne; mais, de son côté, Dieu la voulait au cloître des Clarisses de Truxillo, et Dieu fut écouté. Elle prit le surnom de Jésus, parce qu'elle reçut l'habit le 14 janvier, jour où l'on célèbre, dans l'Ordre Séraphique, la fête de ce nom trois fois saint.

Elle commença à bâtir l'édifice de sa perfection sur le fondement solide d'une profonde humilité. Elle ajouta d'abord à la grande sévérité de la vie commune, de nombreuses pénitences supplémentaires, principalement l'usage des cilices et des tuniques de crin. Mais la maîtresse des novices s'en étant aperçue, lui défendit de faire aucune pénitence particulière sans sa permission. Dieu la favorisait de ravissements et de grandes délices spirituelles.

Pour toujours se conserver elle-même et les autres novices en la présence de Dieu, elle composait des oraisons jaculatoires rimées, qu'elle nommait *excitateurs*, et elle les distribuait parmi les novices, selon les temps de l'année, afin que, au milieu des humbles occupations du cloître, elles pussent élever leur esprit vers Dieu, chacune selon les paroles de son *excitateur*.

Indulgente pour les autres, elle était dure pour elle-même, et elle continua ses austérités jusqu'à l'extrême vieillesse. Dans une grave maladie qu'elle fit, sa plus grande peine était de coucher dans un lit et de

manger de la viande par ordre de l'abbesse. A peine guérie, elle reprit ses pénitences. Lorsqu'elle était maîtresse des novices, elle exerçait ses jeunes religieuses avec un soin extrême à la mortification comme à toutes les autres vertus claustrales.

Elle a écrit plusieurs livres ou traités : une explication des saints évangiles, pleine de sentences angéliques ; la vie de Jésus-Christ, accompagnée de belles exhortations ; des méditations sur la naissance et les autres mystères de la vie de Jésus, et différents exercices spirituels avec la manière de les pratiquer. Ces écrits sont la preuve que Dieu lui avait donné une grande science et une profonde connaissance de la sainte Ecriture ; car elle n'avait jamais étudié. Lorsque les sœurs la priaient de leur expliquer l'évangile du jour, elle s'en acquittait avec une science et une éloquence qu'elle ne tenait pas de la lecture. Elle brûla beaucoup de ses écrits par l'ordre d'un confesseur inintelligent et inconsidéré, qui ne connaissait pas son esprit. On en a conservé quelques-uns, dont une copie se trouve en la possession des ducs de Béjar.

Père Jérôme Gratien, carme déchaussé, connu pour sa science et ses vertus, qui était allé en Portugal pour faire une enquête sur la vie d'une certaine religieuse, et qui avait découvert les ruses et les artifices au moyen desquels elle avait usurpé la réputation de sainteté, fit, peu de temps après, la connaissance de Marianne dont il approuva hautement l'esprit et apprécia les vertus. Il continua depuis de correspondre avec elle par lettres.

On l'a vue plusieurs fois ravie en extase et quelque-

fois soulevée en l'air, les bras étendus et entourée de lumière. Douée de l'esprit des prophètes, elle voyait les pensées cachées de ses novices, ainsi que leurs inclinations bonnes ou mauvaises. Elle devint abbesse dans un âge avancé. Il sembla que Dieu l'eût chargée de ce fardeau pour donner un dernier lustre à sa perfection.

Son désir de jouir de Dieu croissant avec l'âge, Dieu lui révéla qu'elle entrerait dans l'éternité, le jour de la prochaine fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Munie des derniers sacrements, elle fit une belle exhortation aux religieuses, puis elle demanda le crucifix et récita tout le cantique *Nunc dimittis*. Arrêtant ses regards sur la plaie du côté de l'Époux crucifié, elle dit avec Job : « Je mourrai dans mon nid ». Les religieuses chantèrent le *Credo*, puis l'évangile du lavement des pieds, et à ces paroles : « Vous m'appelez « Maître et Seigneur », elle souleva sa tête, et dit : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains », baisa la plaie du côté du crucifix, et mourut très-doucement le jour indiqué, c'est-à-dire le 14 septembre 1635, à l'âge d'environ quatre-vingts ans.

Nous faisons ci-après mention d'autres Clarisses, du cloître de Truxillo, qui sont mortes en odeur de sainteté.

(FREMAUT.)

SŒUR MARIE DE JÉSUS

1605. — Pape : Léon XI. — Roi de France : Henri IV.

Sœur Marie de Jésus, née à Truxillo, de parents nobles, brilla par toutes sortes de vertus, principalement par la vertu de pénitence. Même lorsqu'elle était malade, elle ne laissait pas de jeûner, et souvent au pain et à l'eau, et jamais elle ne déposait la haire. Elle porta longtemps une chaîne de fer, en guise de ceinture, sur sa chair nue. Elle demeurait souvent sept heures en prières, et trois ou quatre heures à genoux, sans s'appuyer. Elle voyait alors l'état de son âme qu'elle apercevait à travers son corps, comme à travers une glace. Etant maîtresse des novices, elle leur enseignait beaucoup de pratiques de dévotion particulière. Par exemple, depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, elle allait tous les jours avec elles, de midi à deux heures, au chœur, où elle restait à méditer une heure durant sur ce que le Fils de Dieu avait fait dans le monde, depuis sa résurrection jusqu'à son ascension.

On la vit plusieurs fois ravie en extase pendant ses prières et après la sainte communion, et quoiqu'elle eût les yeux ouverts, les sœurs pouvaient l'appeler et la tirer sans qu'elle revînt à elle. Comme il lui arrivait souvent de s'élever en l'air, elle s'attachait aux stalles du chœur pendant la prière commune, pour n'être pas soulevée devant toute la communauté. Dieu lui révélait souvent des choses à venir.

Après avoir prié pour un gentilhomme qui avait été

condamné à mort, elle prédit que la sentence ne serait pas exécutée, et elle ne le fut pas.

Pierre de Loaysa y Tapia, gentilhomme marié à la nièce de Marie, n'avait eu, après plusieurs années de mariage, aucun fruit de son union. Il se recommanda aux prières de Marie. A quelque temps de là, Marie lui annonça qu'il était exaucé par l'intercession de saint Antoine de Padoue ; que sa femme mettrait au monde une fille qui serait nommée Antonie, mais qu'il devait pour cela se confesser d'un péché mortel qu'elle lui désigna avec toutes ses circonstances. Il se confessa, et, neuf mois après, sa femme lui donna une fille.

La profonde humilité de Marie l'empêchait de remarquer les progrès qu'elle faisait dans la perfection ; c'est pourquoi elle redoubla de jeûnes et de pénitences sur la fin de sa vie, qui arriva environ l'an 1605.

(FREMAUT.)

LOUISE DE LA MÈRE DE DIEU

1592. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri III.

Sœur Louise de la Mère de Dieu, une des fondatrices et la première abbesse de Truxillo, miroir de toute perfection, montra par ses extases combien grande était sa familiarité avec Dieu. En 1588, lorsque la grande flotte espagnole, appelée l'*invincible Armada*, qui allait combattre Elisabeth, la cruelle reine d'Angleterre, fut en partie détruite par une affreuse tempête, sœur Louise laissa voir qu'elle connaissait ce désastre avant que la nouvelle parvînt en Espagne.

Car, dans le même temps, elle paraissait accablée de tristesse et annonçait que Dieu, irrité des péchés de l'Espagne, se disposait à les châtier rudement. A cette occasion, elle fit faire une procession dans le cloître, pour apaiser la colère de Dieu. Pendant huit mois, elle souffrit horriblement d'un cancer, et avec une patience inaltérable. Elle rendit son âme à Dieu, le lundi du dimanche du bon Pasteur, en 1592.

(FREMAUT.)

JEANNE DE SAINT-ANTOINE

1614. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Sœur Jeanne de Saint-Antoine fut religieuse dès l'âge de treize ans, et devint un modèle d'obéissance. Tout son attrait était pour le chœur et pour le service divin. Elle avait le soin de la sacristie. Elle montrait beaucoup de patience et continuait ses austérités dans ses maladies, qui furent fréquentes. Elle vit un jour en esprit le confesseur du cloître porter le saint Sacrement à une sœur malade, et toutes les sœurs l'accompagnaient, excepté elle-même. Elle comprit que Dieu, par là, lui marquait sa mort prochaine ; c'est pourquoi elle fit une confession générale, reçut la sainte communion et se mit au lit, où l'Extrême-Onction lui fut administrée. Après quelques paroles admirables prononcées devant les sœurs, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine comme pour s'endormir, et rendit son âme à Dieu, en 1614.

(FREMAUT.)

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS

1608. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Sœur Thérèse de Jésus fut, à cause de ses vertus et de sa ferveur dans l'oraison, extrêmement persécutée par le démon. Au moment de son plus profond recueillement en la présence de Dieu, elle entendait tout à coup des voix qui raillaient et se moquaient, des chevaux courir sur le plafond de sa chambre et divers autres bruits effroyables, comme si la maison s'était écroulée. Tout cela était le fait de l'ennemi qui venait troubler la prière de la sainte religieuse. Pendant une messe du Saint-Sacrement, le Seigneur lui montra dans l'hostie l'amour sans mesure qui le fait demeurer parmi nous sous les espèces du pain et du vin. Elle apercevait souvent dans sa prière une lumière miraculeuse qui la remplissait d'une consolation céleste et lui était une preuve de la présence de Dieu. Elle vit un jour l'Enfant Jésus à côté d'une vertueuse sœur qui, à ce moment, récitait les litanies du saint Nom de Jésus. Elle mourut, comblee de merites, l'an 1608.

(FREMAUT.)

QUINZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE B. ROGER DE PROVENCE

1287. — Pape : Honorius IV. — Roi de France : Philippe IV.

Ce saint homme, originaire de la Provence, honora le premier siècle de l'Ordre Séraphique par l'éclat de ses vertus, et principalement par son esprit de contemplation. Devenu frère mineur pour obéir à une révélation divine, il parut comme changé en un autre homme dès le commencement de son noviciat, et dès lors il semblait qu'il fût non pas un disciple, mais un maître dans l'école de la perfection. Il veillait sur lui-même avec une attention extrême, et le moindre mouvement de sensualité, le plus petit désordre qu'il remarquait dans son entendement ou dans sa volonté, il se hâtait de l'éteindre comme on éteint un charbon brûlant, en le plongeant dans l'eau.

Par la perfection et par l'amertume de son repentir, il mérita de recevoir de Dieu l'assurance du complet oubli de ses péchés. Etant encore jeune religieux, il avait à un haut degré le don des larmes ; et quand il servait la Messe, il pleurait sans pouvoir s'en empêcher, et malgré les réprimandes réitérées qu'il recevait pour cela dans le chapitre. Cependant, son plus grand bonheur était de servir la Messe. Il avait constamment présente à l'esprit cette pensée, que le Roi des rois était présent dans les saints Mystères, envi-

ronné d'un cortège d'anges ; et considérant sa propre indignité ainsi que celle des assistants , il tombait dans la prostration au moment de la consécration, et quelquefois parlait tout haut en versant des larmes, de manière qu'il troublait le prêtre et les fidèles.

Plus tard , la grâce continua d'opérer en lui, mais avec plus de calme et d'une manière purement intérieure. Son cœur débordait de délices, son visage était radieux ; mais il ne pleurait plus. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait plus le don des larmes, il répondit : « Une âme qui est habituée à la contempla-
« tion et aux ravissements, s'envole si haut et s'unit si
« étroitement à Dieu, que le corps ne ressent plus le
« plaisir de l'âme, ni celle-ci l'ardeur du corps ». Il eût souhaité que tout le monde connût les vertus qu'il pratiquait et les grâces qu'il recevait de Dieu, et en le souhaitant, il n'éprouvait aucune tentation de vaine gloire. « Je sais bien », disait-il, « que je n'ai rien
« par moi-même, et que tout me vient de Dieu ; dois-
« je cacher ses dons et lui ravir la gloire qui lui en
« revient ? »

Il avait toujours un grand plaisir à aller à Matines, même lorsqu'il était fatigué ou malade ; c'était là qu'il recevait ses plus grandes clartés et les plus grands bienfaits de Dieu. Un jour, que l'on chantait à Matines ces paroles de David : « L'Ange du Seigneur veille sur
« ceux qui le craignent », une grande lumière parut devant lui, et les frères le virent avec admiration. Pour lui, il tomba en extase, tandis que du milieu de cette lumière un ange semblait s'entretenir avec lui.

Le Père Bertrand Bérenger, homme de haute per-

fection et de grande science, qui avait été professeur de théologie au cloître de Montpellier et l'intime ami de Roger, lorsqu'ils étaient religieux du même cloître, mourut trois ans avant lui. Après sa mort, Père Bertrand se montra plus d'une fois à Roger avec tout l'éclat de la gloire céleste. Lorsque Roger commença à désirer ardemment de jouir de son Dieu, son ami lui apparut de nouveau la nuit de la fête de l'Épiphanie, et lui annonça qu'il mourrait dans l'année. Cette prédiction le combla de joie, et il redoubla de zèle pour se préparer à paraître devant Dieu ; ce qui arriva le 15 septembre, vers l'an 1287, au cloître d'Uzès.

(WADDING.)

LE B. THOMAS, DIT THOMASUCCIO

DU TIERS ORDRE

1377. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Jean II.

SOMMAIRE : Un ange prédit à sa mère qu'il sera un grand prophète. — Thomas se retire dans la solitude. — Il reçoit l'habit du Tiers Ordre. — Ses mortifications. — Il devient prédicateur par l'ordre de Dieu. — Il a le don de prophétie et de miracles. — Il prêche dans différentes villes. — Sa mort.

Ce miroir de pénitence, ce grand prophète, choisi de Dieu pour dénoncer les péchés de son peuple et annoncer les châtiments à venir, naquit en 1319 dans la province d'Ombrie, à Valmacinaia, petite paroisse du diocèse de Nocera, où se trouve encore une fontaine qui porte le nom du bienheureux Thomas. Son père était un propriétaire riche en terres et en bétail, et sa

mère, *Bonne* de nom comme d'effet, pratiquait largement l'aumône, et était la commune providence de tous les pauvres du pays environnant. Elle eut deux fils et deux filles, qui tous consacrèrent à Dieu leur virginité et le servirent fidèlement, sans se préoccuper de savoir à qui ils laisseraient leurs grands biens.

Bonne ignorait encore qu'elle fût enceinte, lorsqu'un ange lui apparut environné de lumière, l'exhorta à remercier Dieu, et lui dit qu'elle portait dans son sein un fils qui serait un grand prophète et un ami de Dieu. Cet événement lui causa une grande joie; elle le raconta aux personnes de sa maison, et par reconnaissance envers Dieu, elle reçut à sa table tous les pauvres du pays.

Dès l'âge de douze ans, Thomas fit vœu de chasteté; il l'observa fidèlement toute sa vie. A l'âge de vingt-quatre ans, éprouvant un vif attrait pour la solitude et pour la pénitence, il quitta le monde et ses parents, malgré les larmes de ceux-ci, mais avec leur permission et leur bénédiction, pour aller vivre dans un désert, après s'être dépouillé de tout et s'être jeté dans les bras de la divine Providence.

Sur l'indication d'un ange, il se dirigea vers le mont Gualdo, où il devait trouver un pauvre ermite, grand serviteur de Dieu, dont il imiterait les vertus et suivrait les leçons et les conseils jusqu'à la mort de ce saint homme que Dieu lui donnait pour maître. Cet ermite était le bienheureux Pierre de Gualdo, qui portait l'habit du Tiers Ordre de Saint-François et qui, depuis plusieurs années, fixé sur cette montagne située à une lieue de Gualdo, vivait dans la pauvreté et la pénitence

et était très-connu dans le pays. Thomas fut accueilli avec joie par ce grand maître de la vie spirituelle, et reçut de lui l'habit du Tiers Ordre, en 1333. Il passa vingt-quatre ans sous sa direction et fit de très-grands progrès dans la perfection ; après quoi Pierre mourut saintement, le 29 juin 1367, entre les bras de son bien-aimé disciple qui pleura amèrement son maître et l'enterra dans leur oratoire commun. Une église paroissiale, dédiée à l'apôtre saint Pierre, fut plus tard bâtie sur son tombeau.

Privé de son maître et de son père spirituel, le bienheureux Thomas quitta sa montagne et se construisit, près de Gualdo, une petite cabane où il s'emprisonna pour l'amour de Dieu. Il recevait, par une petite fenêtre, le pain et l'eau que des personnes compatissantes lui apportaient. Il prenait cette chétive nourriture le dimanche et le jeudi ; les autres jours de la semaine, il ne buvait ni ne mangeait. Il dormait peu et en se tenant debout, le dos appuyé contre un mur. Il vécut ainsi trois ans sans changer ni laver son vêtement et même sans parler à personne, excepté au prêtre qui venait entendre sa confession tous les mois. Cette étroite prison dans laquelle il semblait être enseveli plutôt que vivre, ne le mettait pas à l'abri des tentations et des attaques du démon, mais, avec l'aide de Dieu, il fut vainqueur jusqu'à la fin.

Le saint homme avait le dessein de demeurer dans son ermitage jusqu'à la mort ; mais, après trois ans, notre divin Sauveur lui apparut et lui commanda de quitter son tombeau et sa prison volontaire pour aller prêcher dans la Toscane et annoncer hardiment à ce

pays les châtimens dont il était menacé. Malgré la répugnance qu'il éprouvait à sortir de sa solitude, il obéit, et en l'an 1371, il commença à prêcher d'une voix affaiblie par les jeûnes, annonçant divers fléaux, la famine, la peste et la guerre qui devaient fondre sur l'Italie, en punition des péchés de ses habitans.

A Cortone, il prêcha avec succès, et le peuple, ému par sa parole, changea de vie et revint à Dieu pour éviter les fléaux dont il était menacé. Il avertit en secret le gouverneur de prendre des précautions, parce qu'un bourgeois avait formé le dessein de le tuer. Le gouverneur aurait voulu connaître son ennemi afin de pouvoir plus facilement éviter ses coups ; mais Thomas l'assura que sa vie serait suffisamment préservée s'il prenait la précaution de ne jamais sortir sans porter une cuirasse sous ses vêtements. Le gouverneur suivit ce conseil et s'en trouva bien ; car peu de jours après, se promenant avec un bourgeois qu'il croyait son ami, mais qui depuis longtemps lui portait une haine mortelle, il reçut en pleine poitrine un coup de poignard qui l'eût infailliblement tué s'il n'eût été préservé par sa cuirasse.

Le saint homme se rendit ensuite à Arezzo, où, pendant deux mois, il remplit, comme ailleurs, sa mission de prédicateur et de prophète. Il annonça que la ville et toutes les propriétés des bourgeois seraient avant peu la proie des ennemis. Comme cette menace produisait peu d'effet, il se rendit un jour sur la grande place du marché, ramassa tout ce qu'il y trouva de paille et de morceaux de bois et y mit le feu. Les bourgeois, attirés par la singularité du fait, s'étaient ras-

semblés ; le missionnaire élevant la voix , s'écria : « Malheureuse cité ! il en sera de toi comme de cette « paille ; tes ennemis vont venir t'assiéger, te prendre, « te piller et te réduire en cendres ». Peu de temps après, la ville d'Arezzo fut dévastée par le fer et le feu.

Avant que ce malheur n'arrivât, il avait opéré beaucoup de miracles. Il avait entrepris de convertir un rabbin juif, nommé Salomon. Comme celui-ci avait beaucoup de peine à rompre les mille liens naturels qui attachent tout homme à la religion de ses pères, Thomas résolut de le déterminer par un miracle incontestable. Il lui fit promettre de se convertir s'il lui révélait les pensées les plus secrètes de son cœur, celles que Dieu seul connaissait avec lui ; et Thomas se mit à exprimer à ce juif stupéfait tout ce que celui-ci pensait à l'heure même, lisant dans son esprit comme dans un livre. Le juif, sachant bien que Dieu seul était capable de connaître ce qui se passe dans l'esprit de l'homme, n'hésita plus à recevoir le baptême.

Juste de la Rosa, atteint depuis longtemps d'une maladie incurable, vint de Florence prier le saint homme de le guérir. Thomas le retint huit jours auprès de lui, puis il le guérit, et Juste, animé par la reconnaissance, le conjura de lui permettre de vivre auprès de lui et sous sa direction. Il suffit de neuf mois à un si bon maître pour mener un disciple si docile à la perfection. Juste se retira alors avec la bénédiction de Thomas et alla se fixer dans une solitude où il écrivit la vie de son maître et finit saintement ses jours dans la pénitence.

Des disciples du bienheureux François appartenant au Tiers Ordre Séraphique : Charles, comte de Monte-Grenello, Gautier Marse et plusieurs autres, fondèrent en ce temps-là l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme sur la montagne de Fiesole, près de Florence, où ils avaient une église de Notre-Dame, que leur avait donnée l'évêque de Fiesole. La renommée de leur vie édifiante attira dans leur compagnie beaucoup de personnes vertueuses que le bienheureux Thomas dirigea dans les voies de la perfection. Quelque temps avant la mort de ce maître, le bienheureux frère Stupa vint se joindre à nos solitaires, se fit remarquer par sa pénitence et ses autres grandes vertus, et fit plusieurs prophéties que l'événement vérifia. Il mourut à Fiesole en 1405. L'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme, institué en Italie, sous la direction du bienheureux Thomas, fut plus tard confirmé par les souverains pontifes et placé sous la règle de Saint-Augustin. Mais ces religieux continuèrent à porter l'habit du Tiers Ordre de Saint-François.

Le bienheureux Thomas prêcha ensuite dans la ville de Sienne où, par sa parole et ses miracles, il opéra de nombreuses conversions. Pendant qu'il faisait tant de miracles et de prophéties, il ne perdait point de vue son propre néant, et il savait renvoyer à Dieu la gloire de toutes ses œuvres. Il était rempli de compassion et de charité pour les cités et les peuples auxquels il annonçait des châtimens de la part de Dieu, et il pria ardemment le Seigneur d'épargner les pécheurs. Sa mission étant remplie à Sienne, il partit pour San-Miniato et prédit à Louis, seigneur de cette

ville, que les Florentins le dépouilleraient de ses domaines s'il se liguaît contre eux avec le duc de Milan. Louis se moqua du prophète, le traita d'insensé et lui ordonna de s'éloigner de sa présence et de sortir de la ville. Le bienheureux Thomas se retournant, lui dit : « Malheur à vous, homme misérable et impie ; c'est « ainsi que vous me récompensez de mon conseil et de « mes avertissements, eh bien ! votre châtement est tout « prêt. Vous aurez beau faire alliance avec les Mila- « nais, ils ne vous protégeront point contre la fureur « des Florentins. Ceux-ci ne vous laisseront rien, « pas même votre tête ». Cette prophétie ne tarda pas à s'accomplir.

Le bienheureux Thomas passa ensuite à Pise et se mit aussitôt à prêcher la pénitence et à tonner contre des désordres graves, tels que le commerce des esclaves, qui régnaient en cette ville. Les Pisans le tournèrent en dérision, l'appelèrent imposteur et faux prophète, et ils s'endurcirent dans leurs péchés. Mais le saint homme, réitérant ses menaces, leur dit : « Si je jette « dans l'Arno cette croix de fer que je tiens à la main « et qu'elle surnage à la surface de l'eau, ce sera un « signe que je dis vrai ; mais si, obéissant à son poids, « elle descend au fond, croyez que je suis un impos- « teur ». Les Pisans le prirent au mot, et Thomas jeta sa croix de fer au milieu du fleuve. La croix de fer surnagea comme un fétu de paille, et les bourgeois, touchés par ce prodige, honorèrent le saint homme comme un grand prophète, et craignant les châtements dont il les menaçait, un grand nombre amendèrent leur vie.

De Pise il passa à Lucques, continuant sa mission. Il arriva un jour de jeûne et d'abstinence, et voyant un soldat qui mangeait de la viande et violait ainsi la loi de l'Eglise, il le réprimanda hardiment. Le soldat lui répondit par des insultes et des menaces qu'il allait mettre à exécution, lorsqu'un honnête cordonnier intervint pour défendre le saint homme. Alors le soldat tourna sa fureur contre le cordonnier qu'il frappa et et étendit mort sur place. Thomas, en voyant tomber cet innocent à cause de lui, fut saisi d'une grande tristesse. Il se rendit sur-le-champ à l'église avec ses deux compagnons, et fondant en larmes, il pria Dieu de rendre la vie à cet infortuné qui s'était si généreusement dévoué pour la cause de l'Eglise. A peine eut-il achevé sa prière qu'un ange lui apparut pour le consoler, l'avertissant de se trouver sur le passage du convoi du pauvre cordonnier pour le rappeler à la vie. Thomas s'en alla plein de confiance et, selon le commandement de l'ange, il ressuscita le mort en présence de tous ceux qui étaient venus pour assister à ses funérailles. Cet événement produisit naturellement une très-grande impression sur l'esprit des habitants et les disposa à écouter docilement la prédication.

Le saint homme, pour se soustraire aux hommages qu'on lui rendait à Lucques, fit le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Il le fit à pied, sans bâton ni sac de voyage, se nourrissant d'un peu de pain et d'eau qu'il mendiait sur son chemin, et couchant le plus souvent à la belle étoile. Il arriva ainsi à Compostelle, tout brisé de fatigue; néanmoins, s'étant rendu à l'église du saint apôtre, il y passa toute la nuit, pleurant et

priant Dieu de lui accorder le pardon de ses péchés, et offrant pour l'obtenir le long et pénible voyage qu'il venait de faire. Il visita la remarquable église de Notre-Dame de Montserrat, en Catalogne. Il y passa quelques jours à pleurer sur les péchés des hommes et sur les misères de la chrétienté. De retour en Italie, il reprit ses prédications à Pise, à Gênes, à Florence. Il eut beaucoup à souffrir, parce que ses discours n'avaient rien de flatteur pour les oreilles et qu'il ne parlait que de calamités et de fléaux de Dieu.

A Florence, après avoir enduré toute sorte de railleries et d'opprobres, il fut emprisonné ignominieusement par l'inquisiteur, qui ne connaissait point sa sainteté. Relâché quelque temps après et traité d'insensé, il se rendit à Pérouse dans le temps où l'on bâtissait le château du duc, château que les habitants détruisirent bientôt après avoir expulsé le maître. Dans une extase qu'il eut alors, il fit une prédiction en vers italiens, qu'un habitant de Pérouse écrivit sous la dictée du saint homme. Saint Antoine, archevêque de Florence, atteste que le bienheureux Thomas prédit en vers la ruine de plusieurs villes d'Italie et que toutes ses prophéties se réalisèrent.

A Pérouse, un ange l'avertit d'aller à Foligno et d'y demeurer jusqu'à sa mort, et lui annonça qu'il avait encore quatre ans à vivre, après quoi il échangerait l'exil pour la patrie. En allant à Foligno, il reprit le seigneur de Spello pour quelques péchés, l'exhortant à faire pénitence, puis il l'avertit de se garder d'aller à Pérouse comme il en avait en ce moment même l'intention, parce que, s'il y allait, il serait tué en route. Mais

ce seigneur, se riant de la prédiction, sauta à cheval et partit pour son malheur; car il fut attaqué près d'Assise et tué par les soldats pontificaux. Le bienheureux Thomas arriva le 14 novembre 1373 à Foligno, où il brilla comme ailleurs par ses prophéties et ses miracles. Un jour, apercevant un enfant qu'il n'avait jamais vu auparavant, il l'appela par son nom, lui mit une bague au doigt et lui prédit qu'il deviendrait évêque, ce qui effectivement arriva plus tard.

En ce temps, la ville de Foligno avait pour maître Trincius, troisième du nom, qui portait le titre de vicaire et de général de la sainte Eglise. C'était un homme orgueilleux, dissolu et cruel. Souvent le bienheureux Thomas l'avait averti avec douceur, et quelquefois même réprimandé avec force. Trincius, ne pouvant souffrir qu'un mendiant lui parlât avec cette liberté, résolut de le faire périr par le feu; mais il ne révéla son dessein à personne, et il manda le saint homme auprès de lui comme pour lui faire honneur. Thomas, sachant par révélation divine quel danger il courait, prit un tison tout allumé qu'il cacha sous son manteau, et arrivé au palais, il le jeta par terre, sous les yeux de Trincius, en disant : « Puisque vous avez « résolu de me brûler, voici du feu pour allumer le « bois, et la victime est toute prête à se sacrifier pour « l'amour de Dieu ».

Se voyant ainsi pénétré, Trincius fut saisi d'une secrète terreur en présence de ce mendiant, dont la sainteté était si éclatante, et il n'osa porter la main sur lui. Une autre fois, Trincius, désirant savoir s'il avait encore longtemps à vivre, interrogea notre Saint. Celui-

ci répondit : « Vous vivrez jusqu'à ce que la grande « cloche de la ville se brise et tombe en pièces, et que « les veaux volent au-dessus des tours ». Trincius était content ; car, pensait-il, le premier n'est pas près d'arriver, et le second n'arrivera jamais. Mais cette obscure prédiction s'accomplit treize jours après la mort du bienheureux Thomas, lorsque les Florentins, étant en guerre avec le Pape, excitèrent les habitants de Foligno à la révolte : à cette occasion, on sonna la grosse cloche, qui tomba et se brisa ; les Florentins, qui portaient deux veaux dans leurs armes, plantèrent celles-ci sur les tours, pénétrèrent de vive force dans le palais de Trincius, jetèrent ce dernier par la fenêtre dans la rue, où les bourgeois le tuèrent.

Le bienheureux Thomas fut quatre ans à Foligno ; il habitait l'hôpital qui est près du cloître des Pères Augustins. Il logeait dans un coin, où à peine pouvait-il se coucher pour reposer. Il dormait sur la terre nue, avec une pierre sous la tête. Cette petite cellule est encore conservée dans le même état, avec la pierre qui servait d'oreiller au saint homme. On l'a convertie en chapelle, et l'image du bienheureux s'y trouve placée. Thomas rendit son âme à Dieu, le 15 septembre 1377, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il fut enterré dans le cloître des Augustins.

Le grand nombre de miracles obtenus par son intercession fut cause que, après plusieurs années, on déterra son corps, qui fut trouvé intact et que la corruption n'avait point entamé. On l'enferma dans une châsse, qui fut placée sur un autel le 19 novembre, jour où l'on célèbre maintenant sa fête à Foligno, tan-

dis qu'auparavant on la célébrait le 15 septembre, jour de sa mort. Ce saint corps a longtemps reposé dans une chapelle, bâtie en 1550 en l'honneur du bienheureux, à gauche du maître-autel. Mais, en 1640, ce trésor fut déposé dans la chapelle de la Sainte-Croix de l'église des Pères Augustins. Dans cette chapelle, on garde encore le rosaire du bienheureux ainsi que son froc. Les ex-voto qui entourent la châsse, témoignent des miracles et des bienfaits de tout genre obtenus par sa protection. Le bienheureux Thomas est le patron spécial de la ville de Nocera.

(WADDING ET JACOBILLE.)

LE BIENHEUREUX PIERRE DE FLORENCE

1481. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Bernardin de Sienne, étant gardien du cloître de Fiesole, prêchait souvent à Florence ; il donna l'habit franciscain à beaucoup de jeunes gens de cette ville, et le bienheureux Pierre eut le bonheur d'être du nombre. Il observait rigoureusement les jeûnes prescrits par la Règle, et même il y en ajoutait d'autres. Il dormait sur la terre nue. Par amour pour la sainte pauvreté, il ne possédait rien que son vêtement, sa corde et son bréviaire. Il passait tout son temps en prières et en méditations sur la Passion de Notre-Seigneur. Il était affable envers tous les hommes et d'un commerce agréable. Il rendait tous les services qu'il pouvait, c'est pourquoi il était généralement aimé. Ceux qui l'avaient une fois connu venaient de

loin réclamer ses prières ; c'est ce que faisaient particulièrement les habitants de Camerino, lorsque Pierre demeurait à Ascoli.

Comme il venait beaucoup de religieux dans ce cloître, et qu'il n'y avait pas toujours assez de places convenables pour tous, il conduisait un ou deux frères dans sa propre cellule, sans leur dire que c'était la sienne, et pour lui, il allait dormir dans une stalle au chœur lorsqu'il ne trouvait pas de meilleure place. Dès sa jeunesse il avait, par ses vertus, attiré l'attention de saint Jacques de la Marche, qui désirait l'avoir pour compagnon de ses voyages apostoliques. Mais Pierre, étant devenu malade et incapable de voyager, resta dans la province de la Marche ; il y demeura pendant quatorze ans, tantôt gardien, tantôt maître des novices en différents cloîtres.

Il n'était jamais oisif, et il ne pouvait pas souffrir l'oisiveté dans les autres. Lorsqu'il voyait quelques frères causer ensemble, il imaginait aussitôt un travail pour les occuper. Aussi les religieux, connaissant sa manière d'agir, faisaient en sorte qu'il ne les trouvât jamais inoccupés. Il était extrêmement sévère pour lui-même ; ce qui ne l'empêchait pas d'être énormément puissant, infirmité qui servit à exercer sa patience.

Ses supérieurs l'exercèrent aussi ; par exemple, il avait obtenu l'autorisation de fonder un cloître à Fermo, et il commençait à le bâtir, lorsque le provincial, mal renseigné, le réprimanda avec sévérité et le fit partir pour Camerino. Le saint homme endura cette honte avec courage et sans se plaindre. Il quitta

Fermo, accompagné de beaucoup de bourgeois qui se montraient extrêmement affligés de son départ, parce qu'ils l'aimaient comme un père. Mais Pierre les consolait et les exhortait à la confiance en Dieu. Pour lui, disait-il, il ne faisait qu'obéir ainsi qu'il en avait fait le vœu dans sa profession. Il était particulièrement chéri des bourgeois d'Ascoli, qui lui donnèrent dans sa vieillesse un très-bel emplacement pour la fondation d'un cloître. Mais il avait à peine commencé de construire lorsqu'il mourut, en 1481.

Dans ce même cloître d'Ascoli, mourut le bienheureux Père Luc d'Ascoli, grand prédicateur, homme simple et bon, doué de l'esprit prophétique et du don des miracles. Il délivra plusieurs possédés et avait un grand pouvoir sur les démons.

(SYLVAIN RAGGI, WADDING et MARC DE LISBONNE.)

LA BIENHEUREUSE EUPHROSYNE

VEUVE

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

La bienheureuse Euphrosyne, nommée par d'autres Amphrosyne et Euphrasie, naquit à Bourg-Saint-Sépulcre, en Italie. Ses parents la marièrent, malgré elle, à un homme d'un caractère dur et qui contrariait sa piété. Lorsque la mort de son mari l'eut affranchie

d'une union intolérable, elle ne voulut plus avoir d'autre époux que Jésus-Christ, et prit l'habit du Tiers Ordre dans un cloître de sa ville natale. Alors elle commença à briller par ses vertus, surtout par une humilité profonde. Elle se considérait comme une veuve indigne de vivre dans la compagnie des vierges et des épouses de Jésus-Christ, et même de les servir. C'est pourquoi elle voulait faire tous les ouvrages les plus vils ; aussi devint-elle très-agréable à Dieu et aux hommes, et le Seigneur l'honora bientôt de révélations et de faveurs signalées. Elle fut d'abord comme une lumière cachée sous le boisseau, mais que Dieu plaça ensuite sur le chandelier pour éclairer les religieuses, ses sœurs. L'esprit des prophètes descendit dans son âme et fit plusieurs prédictions, qui furent toutes vérifiées par l'événement.

Pendant que le bienheureux Chérubin de Spolète, dont nous avons rapporté la vie le 4 août, était à l'agonie dans le cloître de la Portioncule, Euphrosyne fut ravie en extase quatre heures durant dans l'église du cloître. Revenue à elle-même elle dut, par l'ordre de ses supérieurs et de son confesseur, dire ce qui lui avait été révélé. Elle déclara qu'elle avait vu l'âme de ce saint homme s'envoler dans la gloire ; qu'il avait été assisté à sa dernière heure par saint François, et que des myriades d'âmes, converties par ses sermons, étaient venues au-devant de lui et l'avaient escorté à son entrée triomphale dans le paradis.

Au milieu de ces faveurs célestes, Euphrosyne avait des luttes à soutenir contre les tentations. Le démon s'emporta contre elle à de grandes violences, jusqu'à

la frapper, et l'élever en l'air pour la laisser retomber à terre. Mais, avec l'aide de Dieu, la victoire resta à la sainte veuve qui, à la fin, retrouva le calme et jouit d'une tranquillité profonde. Après plusieurs graves maladies, qui firent briller sa patience, elle mourut saintement, le 15 septembre 1484.

(WADDING et JACOBILLE.)

LA B. MARIE-GARCIA GONZALEZ

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses parents la maltraitent. — Mortifications. — Comment elle traite son corps. — Charité envers le prochain, secours aux indigents. — Elle a le don d'extases.

Marie-Garcia Gonzalez, née à Puebla, en Espagne, commença, dès l'enfance, à porter le joug aimable du Seigneur et à le suivre dans la voie de l'humilité et de la patience. A l'âge de quatorze ans, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et eut beaucoup à souffrir de la part de ses parents, parce qu'elle ne voulait point se marier et qu'elle était sans inclination pour les vanités du monde. Pour la détourner de sa vocation, rien n'était négligé, pas même les mauvais traitements. Marie endurait tout avec une sérénité imperturbable. Les persécutions redoublèrent lorsque la jeune fille voulut embrasser le Tiers Ordre de Saint-François. Mais rien ne put arrêter sa détermination, et dès qu'elle eut embrassé cette règle de pénitence, elle porta sur

son corps nu un vêtement tissu de fils de fer ; elle ne porta plus de linge, excepté lorsqu'elle fut devenue vieille et malade.

Les chemises que sa mère lui fournissait, elle avait coutume de les donner à de pauvres filles qui les rapportaient lorsqu'il fallait laver le linge. Par suite de ses jeûnes continuels au pain et à l'eau, elle devint si maigre que son confesseur lui ordonna de prendre des aliments cuits. Dans les plus grands froids de l'hiver, qui sont fort rudes à Puebla, elle restait nue la nuit pendant deux heures, les bras en croix entre la porte et la fenêtre de sa chambre ouverte. Lorsqu'elle était à moitié gelée, elle se flagellait par tout le corps pour se réchauffer, puis elle allait se reposer sur un lit très-pauvre, sans autre couverture que ses vêtements.

La nuit de Noël elle faisait une méditation devant une crèche sur la nudité de l'enfant Jésus. Lorsqu'elle méditait sur la douloureuse passion, on l'entendait souvent soupirer et gémir. Elle remarquait avec une dévotion particulière que le Sauveur était tombé sous le poids de sa croix ; c'est pourquoi elle portait elle-même de grands fardeaux sur ses épaules jusqu'à succomber sous le faix et à tomber accablée par terre. Pour éprouver l'amertume de la passion, elle buvait un mélange de fiel et de vinaigre. Les souffrances qu'elle s'imposait, surtout le vendredi-saint, étaient si pénétrantes que parfois elle tombait en défaillance.

Combien était profond son respect pour le très-saint Sacrement, elle le montra en différentes occasions. D'une grande charité envers le prochain, elle faisait

d'ardentes prières pour que Dieu voulût soulager tous les hommes dans leur misère et dans leur pauvreté. Elle secourait les pauvres autant qu'elle pouvait et leur donnait souvent son nécessaire. Pendant les grands froids de l'hiver et lorsque la neige couvrait la terre, elle allait visiter les indigents dans leurs maisons et conservait pour eux tout ce qu'elle trouvait.

Elle réunissait les jeunes filles de son village pour leur apprendre à lire et à travailler, et pour déposer dans leurs âmes l'horreur du péché et l'amour de la vertu. Elle avait de fréquentes extases, elle ne pouvait, sans en avoir, faire ses prières vocales. C'est pourquoi son confesseur lui donnait pour pénitence de dire seulement un *Pater noster* et un *Ave Maria*, encore pouvait-elle à peine les achever. Un jour que sa mère l'avait envoyée, sur l'heure de midi, chercher un panier de raves dans la campagne, elle ne resta pas moins de deux heures en extase, les bras étendus et élevés au-dessus de terre. Revenue à elle-même, elle se hâta de remplir sa corbeille et revint en toute hâte à la maison, n'ayant pas été plus longtemps absente qu'il ne fallait.

Saint François lui apparut à son agonie et une sainte mort la mit en possession de la gloire éternelle, le 15 septembre 1630.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

SEIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LES BB. PP. LÉON, DOMINIQUE, HUGUES
ET AUTRES

MARTYRS EN AFRIQUE

1232. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Les Frères Mineurs en Afrique. — La religion chrétienne prêchée librement. — Massacres de chrétiens.

La mission des Frères Mineurs, en Afrique, fut commencée par saint François qui, en 1219, envoya dans ce pays les bienheureux Gilles et Eloi, frères lais, avec plusieurs autres, et peu de temps après, les bienheureux Bérard, Pierre, Accurse, Adjut et Othon ; ceux-ci furent les premiers Frères Mineurs qui remportèrent la palme du martyre et cimentèrent par leur sang les premières assises de l'édifice franciscain. Dieu vengea sur-le-champ leur cruelle mort d'une façon très-remarquable sur la personne du roi Miramolin. Ce prince venait lui-même de trancher la tête aux martyrs, lorsque sa main et tout son bras se desséchèrent aussitôt ; puis l'empire de Maroc fut ravagé par une peste effroyable qui dura cinq années, c'est-à-dire autant qu'il y avait eu de martyrs.

Les païens, quoique très-aveuglés, s'aperçurent néanmoins que Dieu protégeait les chrétiens, et que

la peste était le châtimeut de la mort des martyrs. Le roi barbare, pour faire cesser le fléau, dut permettre aux chrétiens de répandre ouvertement leur religion par tout l'empire. Une église fut même fondée et un évêque institué dans la capitale de l'empire.

Les chrétiens avaient alors un grand besoin de pasteurs et de docteurs en Afrique, où leur nombre était grand. Ils n'étaient pas alors esclaves comme ils le devinrent plus tard à Maroc, à Alger, à Tunis, à Tripoli et dans tous les états barbaresques. Ils étaient en ces pays comme dans leur patrie et appartenaient à toutes les conditions. La raison en était que les Maures d'Afrique possédant alors la plus grande partie de l'Espagne, ils avaient transporté en Afrique une multitude d'Espagnols pour diminuer en Espagne la population chrétienne et la rendre incapable de briser leur joug.

Les Frères Mineurs fondèrent alors un petit cloître dans la ville de Maroc. La chapelle fut dédiée à la sainte Vierge, et servit d'église épiscopale. Le roi Miramolin fit savoir à tous ses sujets, qu'il leur était défendu, sous des peines très-graves, de molester les chrétiens libres désormais de pratiquer leur religion dans tout l'empire. Le bienheureux Père Agnelle fut le premier évêque de Maroc, et le 20 mars 1227, il vint, accompagné de plusieurs Frères Mineurs, prendre possession de son siège et fut très-bien accueilli par le prince. Les progrès de la foi furent rapides et les conversions nombreuses, si nombreuses, que les fanatiques sectateurs de Mahomet s'en alarmèrent, et après avoir formé une conspiration, assail-

lirent traitreusement les chrétiens en plusieurs lieux, et en massacrèrent un grand nombre en 1232. Parmi les martyrs, se trouvèrent plusieurs Frères Mineurs dont les noms sont oubliés.

Le plus grand massacre eut lieu à Maroc, où la foi avait fait aussi les plus grands progrès. L'église fut envahie, et les fidèles qui s'y trouvaient furent égorgés sans distinction. Parmi les victimes, on compta cinq Frères Mineurs, Léon, Dominique, Hugues, Jean et Eloi. Après cette persécution sanglante, personne, pendant quelque temps, n'osa plus s'avouer chrétien. Mais bientôt Dieu releva le courage des siens par des miracles, et frappa les Maures de terreur. On voyait, pendant la nuit, une grande lumière descendre du ciel et s'arrêter sur l'église où les corps des martyrs étaient restés. Les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et un doux concert de voix angéliques se fit entendre, ainsi que saint Antonin le fait entendre dans sa chronique. Peu à peu le calme revint, les apôtres reprirent leurs travaux, et l'Eglise redevint florissante.

Le pape Grégoire IX avait les yeux sur les beaux fruits de cette mission, lorsque, dans une bulle datée de 1233, il écrivait les paroles suivantes : « Le Christ « renaît dans l'Ordre des Frères Mineurs, et il opère « le salut d'un grand nombre par leurs exemples, leurs « prédications et leurs miracles ». Les quatre premiers évêques de Maroc furent tous les quatre des Frères Mineurs.

LE BIENHEUREUX BENINCASA DE TODI

1232. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Ce saint homme eut le bonheur de recevoir l'habit religieux des mains de saint François qui l'aimait beaucoup, pour sa simplicité et son obéissance. Une fois, étant sorti pour mendier, il revenait au cloître avec une corbeille pleine d'œufs qu'on lui avait donnés; comme il gravissait une montagne escarpée, la corbeille qu'il tenait lui échappa tout à coup, et roula le long de la pente rapide. Mais le saint religieux, plein de confiance, commanda à la corbeille de s'arrêter afin que les œufs ne fussent point perdus. Aussitôt la corbeille s'arrêta dans sa chute, et il n'y eut pas un seul œuf de cassé.

Saint François envoya en Espagne, après le Chapitre général de 1216, les bienheureux Bernard de Quintavalle, Zacharie de Rome, Gautier et plusieurs autres, du nombre desquels était Benincasa. Celui-ci alla prêcher à Corunna, ville de Galice, située sur la mer. Il fonda un monastère près de cette ville. Ne pouvant payer ses ouvriers en argent, il faisait du moins en sorte de pourvoir à leur nourriture. Il allait pour cela au bord de la mer, et, en sifflant, il appelait les poissons qui venaient en foule au rivage, s'offrant aux mains du saint religieux qui prenait ceux qui lui étaient nécessaires, et laissait aller les autres. Il acheva ainsi de bâtir son cloître où il finit ses jours vers l'an 1232. Son corps repose dans une châsse qui porte

pour inscription ces paroles : « Les ossements du bien-
« heureux Frère Benincasa de Todi ». Quelques osse-
ments ont été mis à part dans une autre châsse pour
être exposés à la vénération des fidèles. Au-dessus de
la châsse principale, une peinture murale représente
le miracle des poissons. (WADDING et JACOBILLE.)

DIX-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

STIGMATES DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

1224. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Louis VIII.

SOMMAIRE : Paroles de saint Bonaventure et de saint François de Sales sur les stigmates de saint François d'Assise; ce dernier veut cacher ses plaies aux yeux des hommes. — Miracles dus à la vertu de ces plaies mystérieuses.

Il faudrait être dans un transport actuel de l'amour divin pour expliquer dignement les merveilles de ce mystère, qui consiste en ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par une faveur insigne et extraordinaire, a bien voulu graver les cinq principales plaies qu'il a reçues dans sa Passion sur le corps de son fidèle serviteur, saint François d'Assise, fondateur et patriarche de l'Ordre des Frères Mineurs. Comme nous n'avons pas de paroles assez fortes pour représenter un si grand sujet, nous emprunterons celles de deux excellents hommes, dont les cœurs ont été admirablement embrasés de cet amour : l'un sera le docteur Séraphique, saint Bonaventure ; et l'autre, saint François de Sales, évêque et

prince de Genève. Voici ce qu'en dit saint Bonaventure, au chapitre XIII^e de sa *Légende* :

« Saint François, deux ans avant sa mort, se retira sur le mont Alverne, pour y jeûner quarante jours, en l'honneur de saint Michel. Dans le cours de sa pénitence et dans la ferveur de sa contemplation, il se sentit extraordinairement pénétré d'une douceur céleste et comblé de grâces si intimes, qu'il désirait avec une ardeur admirable s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ crucifié. Il était transporté en Dieu par ces flammes séraphiques ; tout son cœur, par une compassion extrêmement tendre, se trouvait transformé en son Sauveur qui, par un excès de charité, s'est laissé mettre à mort pour le salut des hommes. Un jour, vers la fête de la Sainte-Croix, il eut la vision suivante : Un séraphin, ayant six ailes également lumineuses et enflammées, descendit du haut des cieux, et, s'approchant du lieu où il était, lui apparut sous la forme d'un homme crucifié. Il avait les pieds et les mains étendus et attachés à une croix, et ses ailes étaient tellement disposées, que deux s'élevaient au-dessus de sa tête, deux s'étendaient pour voler, et les deux autres lui couvraient tout le corps. Ce prodige le surprit merveilleusement, et il se fit à l'heure même en son âme un mélange de joie et de douleur. D'un côté, il avait une allégresse indicible de voir un séraphin lui apparaître si familièrement et d'une manière si extraordinaire ; mais, de l'autre, la figure de Jésus-Christ souffrant sur la croix transperçait son cœur d'un glaive d'amertume. Pendant qu'il considérait attentivement ce divin objet, une voix intérieure lui dit que, bien que les souffrances ne

convinsent nullement à un esprit céleste, qui est impassible, on lui donnait néanmoins la vue d'un séraphin souffrant, afin qu'il reconnût que ce n'était point par un martyr extérieur, mais par un mystique embrasement de l'amour divin, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus-Christ crucifié, dont il fallait qu'il fût une vive image. Après un entretien mystérieux et tout familier avec cet esprit bienheureux, la vision disparut; et aussitôt ce saint patriarche sentit son cœur brûler d'une ardeur séraphique, puis il se fit sur son corps des impressions douloureuses qui le rendirent conforme au divin Crucifix qu'il avait vu; car, en cet instant, les marques des plaies du Sauveur parurent sur ses mains et sur ses pieds, et son côté droit reçut aussi une cicatrice rouge, comme si on l'eût ouvert d'un coup de lance, et il en sortit même une si grande quantité de sang, que ses habits en furent arrosés ». Voilà, en substance, ce que dit saint Bonaventure d'une faveur si surprenante que Jésus-Christ accorda à saint François, et de laquelle on n'avait point vu d'exemple dans tous les siècles précédents.

Saint François de Sales, dans le traité vi^e de son livre incomparable de l'*Amour de Dieu*, au chapitre iv^e, où il parle de la langueur amoureuse d'un cœur blessé de dilection, explique admirablement bien ce mystère. Ses paroles sont si dévotes, si touchantes et si énergiques, que, quoiqu'elles ne soient plus dans l'exacte pureté de notre langue, nous n'avons pas toutefois osé les altérer, tant par le respect que nous avons pour ce grand Saint, que de crainte de diminuer la force et

l'onction qu'il leur a données par les ardeurs de son amour. Voici donc comme il parle :

« Ce grand serviteur de Dieu, cet homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié représentée dans un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne saurait s'imaginer, et fut saisi d'une consolation et d'une compassion souveraines ; car, regardant ce beau miroir d'amour, que les anges ne peuvent jamais se rassasier de regarder, hélas ! il pâmais de douceur et de contentement ; mais, voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies de son Sauveur crucifié, il sentait dans son âme le glaive impétueux qui transperça la sainte poitrine de la Vierge Marie, au jour de la passion, avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu ! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, avait bien le pouvoir d'attendrir et de faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardait, oh ! combien fût extrême l'attendrissement du grand saint François, quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant lui-même sur la croix ! Image que non une main mortelle, mais la maîtresse main d'un séraphin céleste avait copiée et tirée sur son propre original, et qui représentait si vivement et si au naturel le divin Roi des anges déchiré, percé et crucifié.

« Cette âme donc, ainsi amollie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva, par ce moyen, extrêmement disposée à recevoir les impres-

sions, les marques de l'amour et de la douleur de son souverain Amant ; car sa mémoire était toute pénétrée de la pensée de ce divin amour ; son imagination était fortement appliquée à se représenter les blessures qui paraissaient dans l'image qui lui était présentée ; son entendement était rempli des espèces infiniment vives que son imagination lui en fournissait ; son amour, enfin, employait toutes les forces de sa volonté, pour se conformer à la passion de son Bien-Aimé ; ainsi, cette âme se trouva sans doute toute transformée en un second Crucifix, et l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur lui, lui imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée, aux endroits répondant à ceux auxquels son Amant les avait endurées. L'amour fit passer les tourments intérieurs de ce grand saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa son corps du même dard de douleur dont il avait blessé son cœur. Quant aux ouvertures dans la chair, l'ardent séraphin darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement dans la chair les plaies extérieures du Crucifix, que l'amour avait imprimées intérieurement dans l'âme. Ainsi, le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant plus qu'il sentait ses lèvres souillées, vint, au nom de Dieu, lui toucher et purifier les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant de cette sorte le désir du Prophète. La myrrhe produit sa stricte et première liqueur comme par sueur et transpiration ; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même, l'amour divin de saint François parut dans toute sa vie comme par suer ; car il ne respirait, dans

toutes ses actions, que cette sainte dilection. Mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint percer et blesser, et afin que l'on sût que les plaies étaient des plaies de l'amour divin, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière ! O vrai Dieu ! Théotime, que de douleurs amoureuses ! car, non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre Saint alla toujours traînant et languissant, comme bien malade d'amour ». Telles sont les paroles de saint François de Sales : elles nous montrent que l'amour divin est infiniment plus opérant que l'amour naturel et l'amour sensuel, et que, si nous faisons si peu de chose pour Dieu, tandis que nous ne trouvons rien de difficile pour plaire au monde, c'est que nous n'aimons presque pas l'un et que nous sommes tout passionnés pour l'autre.

Le bienheureux serviteur de Dieu, après avoir achevé son jeûne de quarante jours, quitta la montagne et revint à son monastère, pour y célébrer la fête de Saint-Michel. Comme les plaies sacrées paraissaient visiblement sur son corps, il fit ce qu'il put pour les tenir cachées aux yeux des hommes. Il ne s'était pas encore servi de souliers, il en porta depuis ce temps-là, et eut soin d'avoir toujours les mains couvertes ; mais, malgré toutes ses précautions, on s'aperçut des merveilles que Dieu avait opérées en lui. Plusieurs de ses religieux les virent, ainsi qu'ils l'attestèrent depuis par serment. Quelques cardinaux eurent aussi la consolation de les voir, comme ils l'ont certifié de bouche et par écrit. Le pape Alexandre IV, encore cardinal, fut de ce nombre, et dans un sermon où assistait saint

Bonaventure, il assura qu'il les avait vues de ses propres yeux. Après sa mort, sainte Claire les vit aussi, avec cinquante religieux et un grand nombre de personnes séculières, qui les baisèrent au jour de son enterrement.

Cette insigne faveur fut une récompense que Dieu lui donna dès cette vie, à cause de sa dévotion envers Jésus crucifié. Au commencement de sa conversion, son âme avait été pénétrée d'une tendre compassion pour les souffrances de son Sauveur. Le Crucifix lui avait parlé plusieurs fois et lui avait fait espérer qu'il serait un jour conforme à lui ; un religieux avait vu sortir une croix de sa bouche, et un autre avait été témoin d'une vision où deux glaives, en forme de croix, lui perçaient les entrailles. On le vit élevé en l'air, durant un sermon de saint Antoine de Padoue, qui parlait de l'inscription de la croix. Enfin, toute sa vie n'avait été qu'une parfaite imitation de Jésus-Christ crucifié. Il fallait, dit saint Bonaventure, qu'avant sa mort il en fût une image accomplie, et qu'après avoir brûlé intérieurement du désir d'être semblable à son Dieu mourant, il en portât glorieusement la similitude sur son corps par les saints stigmates.

Il s'est fait plusieurs miracles par la vertu de ces plaies mystérieuses. Dans la province de Rieti, une horrible peste ravageait tous les bestiaux, sans qu'on pût l'arrêter par aucun remède humain. Un homme craignant Dieu fut averti, dans une vision, d'aller au couvent de Saint-François, d'y demander de l'eau qui aurait servi à laver les pieds et les mains de ce fidèle serviteur de Dieu, et de jeter ensuite de cette eau sur

les bestiaux. Il le fit, et aussitôt les animaux se trouvèrent entièrement guéris. Avant l'apparition du séraphique saint François sur le mont Alverne, il se formait des orages de grêle qui, se déchargeant sur les lieux voisins, ruinaient les biens de la terre ; mais depuis le séjour que le Saint y fit et la grâce qu'il y reçut, ces tempêtes cessèrent, et le ciel, au grand étonnement des habitants, devint aussi serein en cet endroit qu'il l'était aux environs. Ayant touché de la main un pauvre homme transi de froid, il causa en lui une chaleur si douce et si puissante, qu'il lui donna la force de marcher facilement sur les rochers et au milieu des neiges.

On rapporte encore d'autres choses miraculeuses qui sont arrivées à l'occasion de ces divines plaies. Le pape Grégoire IX doutait de celle du côté : le Saint lui apparut, et, après l'avoir repris de son incrédulité, il leva le bras, la lui découvrit, et il en coula du sang que ce Pape reçut lui-même dans une fiole. Un religieux de son Ordre, qui, ne pouvant comprendre comment s'était opéré ce mystère, le révoquait en doute, en fut très-sévèrement réprimandé par saint François, qui lui apparut aussi. Un prêtre de la province de la Pouille, au royaume de Naples, regardant une image où notre Saint était représenté recevant les stigmates, commença à douter de la vérité de cette histoire, et aussitôt il se sentit lui-même frappé dans le creux de la main d'une douleur aiguë, et, ayant ôté son gant, il y aperçut une blessure qui lui fit avouer par sa propre expérience que la chose était possible, et confesser hautement qu'il croyait le fait représenté sur le tableau.

Toutes ces merveilles, que Dieu a opérées pour prouver celle des stigmates, ont porté l'Eglise à instituer une fête particulière pour exciter les fidèles à la dévotion envers la passion de Notre-Seigneur, et ranimer dans leur cœur l'amour des souffrances, qui rendent les chrétiens des images parfaites de sa sainte humanité. Les souverains Pontifes Grégoire IX et Alexandre IV ont donné des bulles expresses pour cela. Benoît XI permit d'en faire publiquement l'office. Depuis, Sixte V commanda d'en insérer la mémoire dans le martyrologe romain au 17 septembre. Enfin, le Pape a accordé à tous les ecclésiastiques d'en faire l'office double, comme il paraît par un décret de la congrégation des Rites.

(*Petits Bollandistes.*)

LE B. GANDOLFE DE BINASCO

1260. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Sa sainteté. — Comment il traite son corps. — Sa conduite exemplaire. — De nombreux miracles sont dus à son intercession.

Le royaume de Sicile, qui a donné tant de saints à l'Ordre de Saint-François, a reçu le bienheureux Gandolfe de Binasco, village de Lombardie. Il revêtit l'habit religieux en Sicile et dans son année de noviciat il donna des marques nombreuses de sa sainteté future. Il devint en effet un parfait disciple de saint François et la renommée de sa sainteté se répandit au loin. Il matait son corps à force de veilles, de cilices et de

flagellations. Trois fois par semaine, pendant toute l'année et tous les jours pendant les grands jeûnes du Carême et de l'Avent, il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Par suite de ces pénitences et de beaucoup d'autres il était devenu extrêmement maigre. Il conserva jusqu'à la fin et sans la moindre tache la pureté virginale, et il devint pour ses frères un miroir d'obéissance constante, de sévère pauvreté et d'humilité parfaite. C'était un ennemi juré de l'oisiveté, et sans cesse il était occupé de quelque ouvrage utile, pour ne donner aucune occasion au démon de le tenter. Il passait presque toutes ses nuits en méditations dont la douceur le ravissait en extase et lui procurait un avant-goût des délices du ciel. Sans relâche il prêchait, faisant la guerre aux vices, exhortant à la vertu, consolant les affligés par ses discours et surtout par des effets. En prêchant il montrait une sagesse qui semblait venir d'une inspiration céleste plus que de l'étude et des livres.

Rien ne lui était plus pénible que l'estime des hommes et plus agréable que les mépris dont il était l'objet. En entendant les religieux parler avec éloge de ses vertus, il lui prenait envie de fuir dans un désert le fléau de la vaine gloire. Etant à Palerme, il entendait dire qu'il y avait à côté de Pétraglia des montagnes très-sauvages, pleines de grottes et de cavernes, une retraite commode pour qui voulait vivre loin du tourbillon du monde et trouver le repos de l'âme dans la compagnie de Dieu. Il résolut de se retirer là. Il prit avec lui un frère nommé Pascal qui lui était utile et avait des dispositions pour la solitude, et se rendit à

Polizzi, belle et opulente cité, à deux lieues des montagnes de Pétraglia. Là ils logèrent chez une vertueuse dame qui tenait sa maison ouverte à tous les pauvres pour l'amour de Dieu.

Le saint homme étant demeuré là quelques jours fut prié de prêcher ; il se rendit aux instances qui lui étaient faites, mettant l'avantage spirituel du prochain au-dessus du repos après lequel soupirait son âme. Pendant que sa parole produisait à Polizzi les fruits accoutumés, son compagnon tomba gravement malade et pendant cinq jours demeura dans une prostration absolue, sans parole et ne pouvant plus que par signes faire appel à sa compassion. Le bienheureux Gandolfe adressa à Dieu une fervente prière, puis étant éclairé d'en-haut il s'approcha du malade et lui dit : « Je vous
« adjure au nom du Fils de Dieu, si vous avez sur
« la conscience quelque péché dont vous ne vous soyez
« pas purifié par le sacrement de pénitence, de me le
« confesser à moi comme prêtre, afin que le Seigneur
« vous fasse miséricorde, lui qui vous avertit par ce
« mal et veut vous sauver de la damnation éternelle ». Aussitôt le frère moribond reprit l'usage de la parole et dit : « Dieu soit loué, mon Père, lui qui, par la vertu
« de vos prières, m'a délivré de l'enfer en me déliant
« la langue lorsqu'il est encore temps. J'ai négligé de
« confesser certains péchés, et pour cela j'ai été livré
« au démon qui m'a frappé comme vous voyez, et qui
« aurait consommé ma perte éternelle, si vous ne
« m'aviez secouru ». Il fit une bonne confession et mourut ensuite réconcilié avec Dieu.

L'esprit des prophètes le visitait souvent ; il le montra

bien dans un sermon qui devait être son dernier. Après ce sermon il tomba malade, et sentant bien que sa mort était proche, il s'y prépara par des prières incessantes et par la méditation de la gloire éternelle. Il pria Dieu de lui conserver assez de forces pour achever le Carême qu'il avait commencé de prêcher et de lui accorder un peu de temps pour pleurer ses péchés.

Le vendredi saint il prit une croix et pleura sur la Passion aussi amèrement que s'il eût vu le Sauveur en croix. Il mourut saintement le jour de Pâques, ainsi qu'il l'avait prédit, l'an 1260. Toutes les cloches de Polizzi annoncèrent sa mort en sonnant d'elles-mêmes. On conserva pendant quinze jours son corps à l'hôpital où il était mort, à cause de la bonne odeur qui s'en exhalait miraculeusement. Toute la ville de Polizzi assista à son enterrement qui eut lieu à la porte de l'église ainsi qu'il l'avait demandé avant de mourir. Dieu honora le tombeau de son serviteur par un grand nombre de miracles.

LE BIENHEUREUX PAULUCIO TRINCIO

1390. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Sa famille. — Il prend l'habit religieux. — Son humilité et son amour du travail. — Il cherche à réformer l'Ordre dans divers cloîtres. — Il trouve de nombreux adhérents. — On attend à sa vie. — Progrès de la Réforme. — Paulucio confond des hérétiques qu'on appelait *Fraticelli*. — Prérrogatives accordées à notre bienheureux. — Il est nommé commissaire. — Il quitte Bruliano et se rend à Foligno. — Sa mort.

Foligno, ville d'Italie, située non loin d'Assise, honorée par saint François de plusieurs sermons et de

plusieurs miracles, eut de tout temps une grande vénération pour le saint patriarche qui fonda là un cloître pour son Ordre et un de religieuses Clarisses. C'est dans cette ville que commença, en 1425, la réforme des Clarisses d'Italie, et que, en 1401, la bienheureuse Angeline de Corbara assujétit les religieuses tertiaires à la vie claustrale. Parmi les nombreux saints et saintes que Foligno a donnés à l'Ordre Séraphique, on remarque le bienheureux Paulucio Trincio, auteur de la célèbre réforme des Observantins.

Sa famille tirait son origine des anciens rois lombards. Elle avait produit quantité d'hommes de guerre distingués ; pendant cent trente-quatre ans, elle avait possédé la souveraineté sur Foligno ainsi que sur plusieurs autres villes et villages. Paulucio naquit à Foligno, de Vagnozio Trincio et d'Octavie Ursini, illustre dame, en 1309, l'année même où mourut la bienheureuse Angèle de Foligno, dont nous avons rapporté la vie le quatrième jour de janvier. Lorsqu'il fut en âge de comprendre combien les choses de la terre pèsent peu en comparaison des choses éternelles, élevant son cœur plus haut que n'avaient fait ses ancêtres, il aspira à des biens, à une gloire, que ni la fortune ni la mort ne peuvent enlever. Une secrète inspiration le portait à quitter le monde et à se vouer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François. Il ne fut pas sourd à cette voix. Il n'avait encore que quatorze ans lorsqu'il prit l'habit religieux en 1323, grand sujet d'admiration et d'édification pour tout le monde.

Son nom de baptême était Paul et il le conserva dans l'Ordre ; seulement, à cause de sa petite taille, on l'ap-

pelait Paulucio. Quoique son intelligence le rendit apte à toutes les sciences, il voulut néanmoins rester toujours dans l'humble état de frère lai. Il s'acquittait avec joie des offices les plus vils, et il ne pouvait assez remercier Dieu de l'avoir appelé à cet état. Chacun était ému et touché de voir ce jeune homme, ce grand seigneur, s'en aller les yeux baissés, une besace sur les épaules, mendier de porte en porte dans sa patrie et pour l'amour de Dieu, et se montrer l'humble serviteur de ceux qui peu auparavant se seraient estimés heureux d'obtenir de lui un regard ou d'en recevoir un ordre.

Servir dans les cuisines, bêcher le jardin, balayer l'église et le cloître, préparer l'autel, allumer les lampes, servir la messe, voilà à quoi il mettait son plaisir et bornait son ambition. Lorsque quelqu'un était malade dans le cloître, le saint homme se plaisait à le consoler et à le servir avec une charité affectueuse. Son obéissance était aveugle ; jamais il ne faisait sa volonté propre ; la volonté et l'ordre de ses supérieurs étaient le mobile de toutes ses actions. Aussi les religieux le regardaient-ils dès son noviciat comme un modèle de sainteté et de perfection. Sa vie était un jeûne continuel, et sa meilleure nourriture la méditation de la vie et de la mort du Sauveur. Il était souvent ravi en extase et il ne pouvait s'empêcher de soupirer et de gémir. Il se retirait dans une petite cellule séparée des autres, afin de pouvoir sans troubler personne pleurer tout haut sur la passion du Sauveur et sur l'ingratitude des hommes.

De cette manière, il vécut de longues années dans

une grande joie d'esprit, qui était cependant troublée lorsqu'il considérait combien l'Ordre était déchu de son premier état, surtout en ce qui regardait l'observance rigoureuse de la pauvreté et combien la porte restait ouverte à un relâchement de plus en plus grand. Cela le contristait d'autant plus que, simple frère lai, il ne lui convenait pas de reprendre les religieux et que sa profonde humilité ne lui permettait pas d'user d'autres moyens. Il ne lui restait qu'à redoubler ses jeûnes, ses flagellations et ses autres pénitences. Sans cesse il pria Dieu pour la réforme de l'Ordre et afin que saint François ranimât l'ancien esprit de ses disciples.

En ce temps vivait dans le même cloître le bienheureux Thomas de Foligno, lequel fut martyrisé quelques années plus tard à Widdin, en Bulgarie, comme on l'a vu au 12 février. Dès son noviciat, le bienheureux Paulucio se proposa d'imiter les grandes vertus de ce saint personnage, et dans la suite il s'entretint souvent avec lui de la réforme de l'Ordre, et il l'exhortait à la commencer avec d'autres religieux animés du même esprit. Cette œuvre importante et difficile, le bienheureux Jean de Valle l'accomplit, et, ayant obtenu la permission du général, il s'en alla, suivi de trois ou quatre frères, habiter sur l'âpre montagne de Bruliano, entre Camerino et Foligno. Ils s'abritaient sous des huttes faites de branches entrelacées et enduites de terre. Les habitants de Colfiarito, très-édifiés du spectacle de leur sainte vie, leur bâtirent un très-petit cloître et une petite église dédiée à saint Barthélemy, où le bienheureux Jean vécut dix-sept ans et, après sa mort, fut

illustré par des miracles, ainsi qu'il est rapporté le 4 avril.

Héritier de son esprit, le bienheureux Gentil de Spolète demeura là encore quelques années avec un petit nombre d'autres, qui furent chassés de là par les supérieurs et dispersés. Mais, peu de temps après, le Père Gentil obtint du pape Innocent VI les petits cloîtres de Carceri, de Giano et de Monte-Luco, avec la permission de pouvoir établir dans chacun une douzaine de frères qui vivraient selon la stricte pauvreté de la règle. Ce commencement de réforme provoqua dans toutes les provinces de l'Ordre un tel esprit d'émulation, que l'on put voir combien le zèle que saint François avait allumé dans les cœurs de ses fils était encore loin de s'éteindre. Mais, sous prétexte de sauvegarder le repos et la paix de l'Ordre et de prévenir les troubles dans toutes les provinces, le démon suscita, en 1354, dans le chapitre général de l'Ordre, quelques meneurs qui, par le crédit du cardinal Gilles Albornoz, firent révoquer la bulle pontificale accordée au Père Gentil pour la réforme de l'Ordre. Ces contrariétés refroidirent le zèle d'un grand nombre. Néanmoins quelques-uns persévérèrent dans les desseins d'observer la règle dans toute son intégrité.

Parmi ceux-ci était, avec un choix particulier de Dieu, le simple frère Paulucio Trincio. En 1355, il obtint sur l'âpre montagne de Cesi un vieux cloître abandonné, fait de branches et de troncs d'arbres et souvent habité par saint François ; il le fit restaurer et y réunit des novices auxquels il inculqua l'esprit de la sainte pauvreté. C'était un pas de fait dans la voie de la réforme générale de l'Ordre, si souvent tentée.

Il quitta le cloître de Cesi, et le comte Hugolin Trincio, prince de Foligno, son proche parent, lui donna une vieille tour qui avait autrefois été une prison pour les malfaiteurs et où plus tard avait été installé le cloître de Clarisses de Sainte-Lucie. Il s'établit dans cette tour avec l'autorisation de ses supérieurs, et donna un libre cours à son esprit de mortification et de contemplation. Il vivait là comme un ange et il inspira à beaucoup d'autres le désir de l'imiter. Il les exhortait par ses lettres et encore plus par ses prières.

Cependant le Père Thomas Farignono vint en 1368 à Foligno tenir le chapitre de la province de Saint-François. Paulucio, profitant de l'occasion, pria son parent, le prince Hugolin, de demander pour lui et les siens le cloître de Bruliano. Après le chapitre, le général et le nouveau supérieur de la province vinrent remercier le prince de ses aumônes et lui faire leurs offres de services ; alors le prince leur demanda le monastère, suivant la promesse qu'il avait faite à Paulucio. Le général ne put refuser à un tel bienfaiteur, qui de plus était son parent, et avec lequel il était lié intimement depuis de longues années.

Paulucio, alors âgé de cinquante-neuf ans, vint aussitôt habiter le cloître, plus heureux qu'un roi qui prend possession de son royaume. De grandes faveurs célestes récompensèrent sa pauvreté, aussi rigoureuse que celle de saint François. Des marais infects, où coassaient les grenouilles, et des montagnes couvertes de ronces et de broussailles, où pullulaient les serpents, composaient le domaine du monastère. Ces serpents pénétraient dans l'intérieur des bâtiments et les

bons frères en trouvaient jusque dans leurs lits. En se levant pour aller à Matines, ils voyaient de ces affreuses bêtes enroulées autour de leurs bras et de leurs jambes. Mais ces reptiles ne leur faisaient aucun mal, tant ces bons frères vivaient dans l'état de la première innocence.

Les religieux de Bruliano ne recevaient aucune consolation de la société des hommes ; pas d'autre boisson que de l'eau, pas de jardins, pas de bois. Le voisinage n'était habité que par quelques paysans pauvres et à demi-sauvages, qui se vêtaient de peaux de brebis ou de chèvres et se chaussaient de sandales de bois. Le bienheureux Paulucio adopta cette chaussure et ses frères l'imitèrent. Le même usage se répandit chez les Observantins.

Lorsque le bienheureux Paulucio vint habiter Bruliano, il ne trouva qu'une petite chapelle et quelques huttes en bois. Bientôt, pour recevoir les compagnons qui lui venaient, il construisit une double rangée de cellules. Il agrandit la chapelle aux frais de son parent Hugolin. Celui-ci lui donna à lui et à ses frères toute la montagne de Bruliano qui produit beaucoup de bois. C'est pour cela que les armes du prince furent gravées sur la pierre en haut de la porte de l'église du cloître. Ce cloître jouit d'une grande réputation dans les commencements de la réforme ; quoique petit et pauvre, il donnait l'hospitalité aux voyageurs et aux étrangers. En 1511, le pape Jules II s'y arrêta avec sept cardinaux en revenant de Bologne à Rome, et dîna au réfectoire avec la communauté.

Cependant le nombre des compagnons du bienheu-

reux Paulucio croissait d'une manière remarquable. Parmi eux se trouvaient le Père Ange de Monte-Leone et le Père Jean de Stronconio, deux prédicateurs éminents. La renommée de sainteté des serviteurs de Dieu se répandit dans tout le pays et attira auprès d'eux quantité d'hommes du monde, même de la plus haute condition. Plusieurs religieux conventuels vinrent aussi se joindre à notre bienheureux, et parmi eux se trouvait le bienheureux Pierre de Narbonne, français, qui, avec trois autres pères de l'Observance, remporta la palme du martyre à Jérusalem, le 11 novembre 1391. Le bienheureux Thomas ou Thomasuccio, dont nous avons rapporté la vie le 15 de ce mois et qui habitait alors à Foligno, venait souvent visiter le bienheureux Paulucio, au cloître de Bruliano. Ils s'entretenaient ensemble du dégoût que le monde leur inspirait et des grâces qu'ils recevaient de Dieu. Le Père Farignano, général, qui d'abord s'était opposé à la réforme, y devint ensuite favorable, car, contre Dieu, il n'y a pas de sagesse, pas de prévoyance, pas de conseil qui tienne. Lorsqu'il vit que le cloître de Bruliano ne pouvait contenir tout ceux que la perfection y conduisait, il leur assigna quelques autres petits cloîtres pour propager la réforme.

Peu de temps après, ce même Père Farignano était accusé d'hérésie et privé de sa charge, sans doute à cause des faveurs qu'il avait accordées au bienheureux Paulucio et à ses frères. Mais Dieu ne l'abandonna pas, et six mois après, dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, il fut déclaré innocent, en présence d'un grand nombre de prélats et de religieux et

réintégré dans sa fonction. A quelque temps de là, il fut fait patriarche et cardinal.

Ceux qui détestaient la réforme, aimant mieux leur propre liberté que la perfection et le bien de l'Eglise, conçurent le dessein de l'arrêter en faisant périr par le poison celui qui en était le promoteur. Mais le prince de Foligno, ayant découvert leur trame, en donna avis au bienheureux Paulucio, et même, comme il l'aimait tendrement, il le retint plusieurs mois dans une tour, afin de le soustraire à la persécution. Le Saint soutint avec patience la fureur de ses ennemis et sans être ému : ce qui l'attristait le plus, c'est que Dieu était offensé, et il le pria nuit et jour avec larmes d'éclairer les persécuteurs et de leur être propice. Dieu secourut son serviteur et l'inonda de tant de délices qu'on l'entendait dire : « Assez, Seigneur, assez ». Il n'eut jamais tant d'extases et de révélations que dans cette tour, et il en sortit avec un plus grand zèle et une résolution plus ferme de travailler à la réforme.

Il avait alors sept petits cloîtres seulement, où faisaient leur noviciat ceux qui quittaient le monde ou d'autres monastères pour venir travailler avec lui à la propagation de la réforme. Ils continuaient néanmoins d'obéir au provincial de la province de Saint-François, qui veillait à ce que leur nombre n'augmentât pas trop. Mais lorsque, en 1374, le Père général Léonard Grifoni vint en Ombrie, il remarqua la vie tranquille et retirée des religieux, leur droiture de conduite, leur humilité de cœur et leur zèle selon Dieu. Leur genre de vie lui plut et il se prit à espérer que de ces humbles commencements sortirait un jour une observance

plus exacte de la Règle dans tout l'Ordre. Désirant que ce commencement de réforme pût se répandre dans les autres provinces, il permit au bienheureux Paulucio et aux supérieurs de ses cloîtres d'aller eux-mêmes et d'envoyer leurs frères partout où ils voudraient.

Pour vaincre plus sûrement toutes les oppositions qui pourraient surgir, le bienheureux Paulucio eut recours, en 1373, au pape Grégoire XI, et il obtint onze bulles pour onze cloîtres qu'il avait alors, lesquels avaient presque tous été habités par saint François et abandonnés ensuite par les conventuels. Ces cloîtres étaient ceux de Carceri, près d'Assise, de Grecio, dans la vallée de Rieti, de Poggio-Bastone et de Fontepalumbo, près de Rieti, de Monte-Luco, près de Spolète, de Bruliano, et cinq autres près de Todi, Stroncone, Orvieto, Monte-Falco et Porcaria. Tous ces cloîtres, notre bienheureux les avait trouvés très-déchus. Ils étaient situés dans les provinces de Saint-François, de Rome et de la Marche.

Dans le même temps, le saint homme rendit un service important à tout l'Ordre. Les papes avaient souvent condamné l'hérésie des Fraticelli, qui, ayant de nombreux fauteurs à Pérouse, étaient nombreux dans cette ville et dans les environs. Ils avaient gagné l'estime du peuple en prenant le masque d'une fausse sainteté et d'une pauvreté hypocrite, et en se donnant pour les vrais Frères Mineurs, tandis qu'ils n'étaient que des loups dévorants sous la peau de la brebis. Ils décriaient tous les religieux, particulièrement les Frères Mineurs de Pérouse, blâmant leurs beaux cloîtres, leurs vêtements délicats et d'autres choses que la stricte

pauvreté de notre Règle paraissait ne pas tolérer.

La malveillance et l'acharnement de ces hérétiques allaient si loin, qu'ils faisaient honte, en pleine rue, aux Mineurs Conventuels, leur demandant publiquement si leur Règle leur permettait de porter du linge et de faire diverses autres choses qu'en effet la Règle interdisait. Les Conventuels devinrent par là si odieux au peuple qu'ils n'osaient plus sortir de leur cloître. On jugea que le meilleur moyen de faire cesser le crédit des hérétiques, c'était de leur opposer de véritables imitateurs de saint François. On les demanda à Bruliano. Le bienheureux Paulucio vint avec un autre frère. Le saint homme fit d'abord une ardente prière, puis il pria les chefs de la ville de vouloir bien lui indiquer un jour pour s'expliquer en public avec les Fraticelli, afin qu'il pût montrer au peuple quels hommes étaient ceux qui disaient tant de mal des religieux.

Au jour marqué, les Fraticelli se présentèrent, manifestant leur étonnement de ce que deux frères ignorants osaient se mesurer avec eux. Mais Paulucio leur demanda hardiment de montrer en quoi ils étaient les vrais fils de saint François et les autres, non. Ils répondirent que les autres péchaient en beaucoup de choses contre la Règle, tandis qu'ils l'observaient, eux, rigoureusement ; c'est pourquoi les évêques et les inquisiteurs les persécutaient et ils vivaient dans la misère et la peine. Paulucio répliqua que saint François n'avait rien tant recommandé dans sa Règle que l'obéissance au Souverain Pontife, et cependant ils foulaient aux pieds ce précepte plus que personne, car ils désobéis-

saient au Pape et méprisaient les évêques. Comment donc osaient-ils se vanter d'être les imitateurs de saint François ? Les hérétiques confondus ne répondirent rien, et le peuple murmura contre eux et les chassa de Pérouse.

Les pères Conventuels, reconnaissants, donnèrent au bienheureux Paulucio un cloître qu'ils possédaient près de Pérouse, et cette maison contribua beaucoup à la réforme. C'est dans ce temps-là que les Frères Mineurs qui ne vivaient point selon toute la rigueur de la Règle furent nommés *conventuels*, parce qu'ils habitaient de grands cloîtres, pour les distinguer des disciples du bienheureux Paulucio, qui habitaient des petits cloîtres, loin des villes, sur les montagnes et dans les bois. On nomma ceux-ci les frères des ermitages. Mais lorsque cette réforme se fut répandue, le même nom de conventuels fut donné à tous ceux qui ne recevaient pas la réforme et qui vivaient suivant les privilèges et les indulgences que les Papes leur avaient accordés, et ce nom conserve encore aujourd'hui le même sens.

Peu de temps après, les supérieurs de l'Ordre accordèrent au bienheureux Paulucio la permission de faire changer de résidence aux religieux de ses cloîtres, de punir les récalcitrants et de recevoir des novices, ce qui auparavant n'appartenait qu'au provincial. On lui permit aussi de fonder de nouveaux cloîtres où il voudrait. Ces privilèges donnèrent une nouvelle impulsion à la réforme, qui s'accrut encore par les faveurs des princes touchés de la vie édifiante et parfaite des disciples de notre bienheureux. On les appela dans mainte

ville et dans maint village pour chasser les Fraticelli qui partout se donnaient pour les vrais fils de saint François, mais qui partout se retiraient devant les frères de la nouvelle réforme, comme le hibou se retire à l'approche de la lumière.

Leur renommée grandissait encore parce que beaucoup de conventuels abandonnaient les grands cloîtres des villes pour venir observer la perfection de la Règle dans les pauvres petits cloîtres des montagnes et des bois, et parce que beaucoup d'hommes instruits et distingués quittaient le monde et venaient prendre l'habit parmi les religieux, amis de la pauvreté et de la retraite. Parmi ceux-ci se trouvait ce Marc de Bergame, savant professeur de droit, qui prit l'habit dans le cloître voisin de Pérouse, et par son exemple entraîna beaucoup d'étudiants de l'Université. C'est ainsi qu'il fut suivi au cloître par Benoît de Camerino, Gabriel de Spolète, François de Florence, Jean de Pérouse, Antoine de Todi et Barthélemy de Giano, qui éclatèrent avec lui en sainteté et en miracles.

En 1387, le général établit le saint homme commissaire sur les quinze cloîtres que la réforme possédait alors, avec pouvoir d'établir d'autres commissaires à sa place. Ces faveurs et d'autres encore aidèrent la réforme à se propager, non-seulement en Italie, mais encore en France et en Aragon. Le bienheureux Paulucio, chargé dans sa vieillesse du soin de tous les cloîtres de la réforme, n'était pas moins occupé de celui de réconcilier les pécheurs avec Dieu par ses larmes qui coulaient sans discontinuer, de sorte qu'à force de pleurer nuit et jour les péchés des chrétiens,

il devint aveugle. Il supporta la perte de la vue avec beaucoup de patience, et s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la contemplation des choses du ciel, du moment que celles de la terre lui échappaient en partie.

Ne pouvant plus faire la visite de ses cloîtres, Paulucio choisit pour le remplacer dans cette fonction, le bienheureux François de Fabriano, pour les cloîtres du pays de la Marche. Le prince Chiavelli, seigneur de Fabriano, fit construire pour ce saint homme et pour ses frères un petit cloître situé à une heure de marche de Fabriano, au milieu des montagnes et des bois, où il venait souvent habiter avec les religieux. Ce bienheureux François ne pouvait pas penser à la passion de Jésus-Christ et aux péchés des hommes sans répandre des larmes, et après avoir vécu plus de cinquante ans avec une grande perfection dans ce cloître nommé le *Désert*, il mourut saintement, en 1422. Le bienheureux Jean de Stronconio, dont nous avons donné la vie le 8 mai, fut nommé commissaire-général en Toscane. Il restaura beaucoup de vieux cloîtres et en fonda de nouveaux, principalement après la mort de son maître, le bienheureux Paulucio. Le bienheureux Ange de Monte-Leone lui fut donné pour compagnon dans cette fonction. Nous donnerons sa vie le 3 décembre.

Les Observantins, privés des visites de leur saint Maître, allaient souvent eux-mêmes le visiter au cloître de Bruliano, où ils l'entendaient avec bonheur leur parler de la récompense éternelle aussi admirablement que s'il eût été déjà citoyen du ciel. Il leur répétait souvent cette parole de saint Jean : « Mes petits enfants, « aimez-vous les uns les autres », et celle-ci de saint

Paul : « Personne ne sera couronné que celui qui aura « combattu suivant la loi ». Le saint homme était alors âgé de quatre-vingts ans, aveugle et infirme. Ses parents, les conventuels et les bourgeois de Pérouse désiraient le posséder au milieu d'eux pour pouvoir profiter de ses leçons et de ses exemples. Les conventuels lui construisirent une petite cellule séparée où il pourrait vivre à sa manière et recevoir les religieux de l'Observance qui viendraient le visiter. Il se décida à partir ; mais prévoyant bien qu'il ne reviendrait plus à Bruliano, il ne pouvait se rassasier de toucher et de baiser ces pauvres murs qu'il ne pouvait voir. Il recommanda à ses frères ce cloître qui avait été la pierre fondamentale de la réforme : il l'appelait « le paradis « de la contemplation, l'école de la perfection claus-
« trale, le gymnase de la vertu, le père nourricier de
« la pauvreté, la source de la réforme de l'Ordre, et
« son premier-né ».

Il passa la nuit qui précéda son départ à prier et à pleurer. Il remerciait Dieu de la multitude des grâces qui lui avaient été accordées dans cette sainte solitude, et demandait pardon de n'en avoir pas assez profité pour son propre bien et pour celui du prochain. Le matin, il vint au chœur prendre congé de ses frères, leur demanda pardon à genoux des mauvais exemples qu'il avait pu leur donner, puis il leur baisa les pieds et les embrassa, tandis que tous fondaient en larmes. Après avoir entendu la sainte messe et communié, il fit chanter le *Te Deum*. Hugolin Trincio, prince de Foligno, fils de celui qui avait donné le cloître de Bruliano et qui avait péri dans une émeute en 1377, avait

envoyé une escorte de gentilshommes à cheval, pour accompagner le vieillard aveugle dans son voyage ; mais Paulucio le remercia, disant qu'il ne voulait d'autre escorte qu'un seul frère et son crucifix, ni d'autre cheval que son bâton. Tous les religieux l'accompagnèrent jusqu'au pied de la montagne, où au milieu des derniers embrassements et des dernières recommandations il leur donna sa bénédiction.

Il partit le 17 septembre 1389 pour Foligno ; son voyage fut un vrai triomphe : on accourait en foule pour voir le saint vieillard qui avait commencé la grande œuvre de la régénération de l'Ordre franciscain, et qui maintenant gagnait à pied, accompagné d'un seul frère, une ville où il aurait pu, s'il avait voulu, régner comme prince et seigneur. Il arriva vers le soir, accablé de fatigue, à Foligno, où une grande multitude l'attendait aux portes de la ville. Pour éviter ce concours et se soustraire aux honneurs qu'on lui voulait rendre, il pénétra dans la ville par une porte dérobée et gagna le cloître par une rue déserte. Néanmoins il trouva le cloître rempli d'une foule enthousiaste qui le salua de ses acclamations. On l'entourait, on le pressait, on voulait toucher ses vêtements, lui baiser les mains. Entrant enfin dans la cellule qui lui était destinée, il dit : « Voici le lieu de mon repos ».

Le saint vieillard vécut encore un an, et durant ce temps il fut le refuge des malheureux et le consolateur des affligés à Foligno. Il convertit un grand nombre de pécheurs endurcis et réveilla l'esprit de dévotion parmi les bourgeois et les religieux. Les frères de l'Observance venaient sans interruption recevoir ses der-

nières instructions. Il passait toute la première moitié de la journée à entendre la messe, à se préparer à la sainte communion et à faire son action de grâces. Il ne manquait jamais à l'office et passait le reste du temps en contemplation. Il visitait chaque jour les reliques de la bienheureuse Angèle de Foligno, veuve du Tiers-Ordre. Sur la fin de sa vie, il désira que ses frères le conduisissent à Assise, afin qu'il pût encore une fois honorer le tombeau de saint François ; il l'arrosa de ses larmes, le baisa et resta longtemps prosterné. Il remercia le saint patriarche des grâces qu'il reconnaissait avoir reçues par son intercession. Il recommanda à sa puissante protection les frères qui avaient embrassé la stricte Observance de la Règle. Il visita avec une égale dévotion la célèbre église de la Portiuncule, et demanda la bénédiction de la très-sainte Vierge et de son divin Fils.

De retour à Foligno au commencement de septembre, il fut atteint d'une fièvre qu'il comprit bien devoir être le prélude de sa mort. Ayant reçu les derniers sacrements, il tomba dans une prostration du corps, allégée par le ferme espoir de l'éternelle gloire. Sa cellule se remplit des personnes de sa famille et de sa connaissance, ainsi que des principaux religieux de son Ordre. L'assistance fut grandement émue, lorsqu'il demanda pardon à tout le monde et qu'il voulut être étendu par terre pour mourir comme saint François. Croisant ses bras sur sa poitrine, il expira, le sourire sur les lèvres, en prononçant les noms de Jésus et de Marie, le 17 septembre 1390, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Il fut enterré la nuit en secret dans l'église des Conventuels, de peur que les Observantins n'enlevassent son corps. On lui dédia une chapelle à Bruliano. Dieu honora son serviteur par de grands miracles, avant comme après sa mort.

(WADDING et JACOBILLE.)

LE BIENHEUREUX SENS

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Saint François lui donne l'habit. — Extases. — Trois degrés de l'humilité.

Le bienheureux Sens, d'une illustre famille de Pérouse, reçut l'habit religieux des mains de saint François, dans les commencements de l'Ordre. Ayant devant les yeux les exemples du saint fondateur, et docile à ses leçons, il fit de grands progrès dans toutes les vertus, principalement dans l'humilité, et il voulut rester frère lai. Son vêtement était aussi pauvre que sa nourriture, et il ne se nourrissait que de ce qu'il trouvait dehors ou de quelques débris de légumes ramassés dans le jardin. Encore ne mangeait-il qu'une fois par jour. Autant son corps était amaigri, autant son esprit était vif et prompt pour la contemplation. On ne le voyait que très-rarement hors de sa cellule ; il y recevait de telles faveurs, qu'il ne la quittait qu'avec peine. Il ne sortait que pour obéir à la volonté de ses supérieurs, ou pour être utile à son prochain.

Ses extases étaient fréquentes et profondes, et il res-

taut des heures entières le corps froid et privé de sentiment ; avant ses extases, il fondait en larmes, au point que ses vêtements en étaient tout mouillés. Ces larmes, disait-il, étaient une préparation et un prélude de l'extase, et il y en avait de trois sortes : les premières étaient excitées par le repentir de ses péchés, elles étaient amères et brûlantes pour les yeux ; les secondes provenaient de la méditation des douleurs de Jésus-Christ, et les troisièmes de la contemplation de la gloire éternelle.

Un jour un homme vertueux et charitable envers les pauvres lui demanda s'il perdait le mérite de ses aumônes, pour n'être pas insensible à la louange des hommes. Le bienheureux répondit par la comparaison suivante : « Un laboureur sème le meilleur blé et le plus pur possible ; cependant le blé croît avec la balle et la paille, et avant de le pouvoir manger, il faut qu'il le batte et qu'il le vanne. Ainsi en est-il des gens de bien lorsqu'ils jettent la bonne semence de l'aumône dans le champ du ciel ; cette bonne semence produit des fruits que gâte la vaine gloire ou d'autres péchés ; pour ne pas perdre tout le mérite de la bonne œuvre, il faut vanner et cribler avec soin le bon grain et le séparer de l'ivraie, après l'avoir battu avec le fléau de la pénitence ».

Le saint homme distinguait trois degrés de l'humilité, d'après l'Écriture, dans laquelle le Saint-Esprit l'avait rendu savant. « Le premier », disait-il, « consiste à s'abaisser profondément, en considération de l'humilité de Jésus-Christ, à se regarder comme un serviteur inutile, même après l'accomplissement des

œuvres de perfection. Il ajoutait que les âmes parfaites devaient avoir d'elles-mêmes les sentiments que David exprimait en disant à Saül : « Qui poursuivez-vous, roi « d'Israël ? Un chien mort, une puce ? » Le second degré consiste non plus seulement à s'humilier soi-même, mais à vouloir devenir un objet de mépris pour les autres ; c'est ainsi encore que David, lorsque Séméï lui lançait des pierres et l'insultait, défendit à Joab de le châtier. Le même roi David dansant devant l'arche et s'attirant pour ce fait les moqueries de Michol, lui représentait le troisième degré de l'humilité.

Le bienheureux Sens, orné de toutes les vertus et comblé de mérites, mourut saintement dans le cloître de Monte-Giove, environ l'an 1270.

Dans ce même village de Monte-Giove naquit un autre bienheureux frère Sens, qui mourut en 1431, dans le cloître de la montagne de Pérouse, célèbre par sa pauvreté et ses miracles.

LE B. JACQUES DE CASTELLO

1292. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

Le bienheureux Jacques, natif de Castello, en Italie, refusa par humilité de se laisser élever à la dignité sacerdotale et voulut servir Dieu comme frère lai. C'était un habile sculpteur, et il a laissé en plusieurs églises de l'Ordre des œuvres remarquables et fort estimées, entre autres le maître-autel du cloître de Castello. Mais il mit son principal soin à polir son âme

pour être une pierre que le souverain architecte pût employer dans la construction de la céleste Jérusalem. Il termina une vie parfaite par une sainte mort qui arriva au cloître de Castello, le 17 septembre 1292.

Son corps, que Dieu honora par plusieurs miracles et qui reposa longtemps sous le maître-autel du cloître, fut transféré en 1620 dans la chapelle des marquis Vitelli et déposé dans une belle châsse de bois doré. Il attire toute l'année beaucoup de visiteurs et de pieux pèlerins ; mais le plus grand concours a lieu le 1^{er} mai, jour auquel on croit que le saint corps fut découvert pour la première fois, parfaitement conservé et exempt de corruption.

(WADDING ET JACOBILLE.)

LES BIENHEUREUSES AGNÈS & CLAIRE

CLARISSÉS

1281. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe III.

L'Ordre des Clarisses, miraculeusement répandu dans tout l'univers dès son origine, gagna en 1233, par un beau miracle, un nouveau cloître à Barcelone, en Catalogne. La sainte mère Claire avait envoyé sa nièce Agnès, et Claire d'Assise, nièce de cette même Agnès, en Espagne, pour propager dans ce pays son Ordre qui y possédait déjà deux cloîtres, celui de Burgos et celui de Zamora. A la suite d'un naufrage ou de quelque autre accident, ces deux religieuses, montées dans une petite barque sans voiles ni rameurs, mais conduite

par la Providence, entrèrent, le 10 janvier 1233, dans le port de Barcelone, et leur esquif s'arrêta juste devant l'église de Saint-Antoine. A peine débarquées, les deux jeunes filles se virent aussitôt entourées de personnes curieuses de savoir d'où elles venaient et quelle était la cause de leur voyage. Elles racontèrent d'où et pourquoi elles avaient été envoyées, et par quel miracle Dieu les avait conduites jusque-là. Quelques prêtres les conduisirent auprès de Bérenger, évêque de Barcelone, qui, ayant écouté tout leur récit avec admiration, devint leur protecteur et leur père. Elles se présentèrent ensuite chez les Frères Mineurs qui, depuis quelques années déjà, avaient un cloître à Barcelone, et qui aussitôt s'empressèrent de chercher une demeure pour leurs sœurs spirituelles. L'évêque leur donna l'église de Saint-Antoine, où elles avaient, dès leur arrivée, salué le Saint-Sacrement, puis il leur fit bâtir un petit cloître à ses frais, et aidé des aumônes de quelques pieux bourgeois de la ville.

Ce cloître fut bientôt trop petit pour contenir toutes les jeunes filles qui vinrent y prendre l'habit, et il fallut l'agrandir. Il fut pourvu aux nouvelles constructions par la munificence du roi d'Aragon, Jacques I^{er}, qui, en outre, fit don aux religieuses d'une vaste propriété attenante au cloître et fit construire un aqueduc pour amener l'eau dans leur jardin. Un riche bourgeois, Bérenger Ferran, donna tous ses biens au monastère, prit l'habit du Tiers Ordre, promit obéissance à l'abbesse et s'offrit pour servir dans le cloître. La bienheureuse Agnès Peranda fut la première abbesse de ce cloître, qu'elle gouverna pendant quarante-sept

ans, avec une grande renommée de sainteté. Elle mourut le 17 septembre 1281, avec le même renom, que Dieu confirma par des miracles, comme le témoigne une inscription gravée sur la pierre de son tombeau.

Sa nièce, la bienheureuse Claire d'Assise, ne tarda pas à la suivre dans le séjour de l'éternelle récompense.

Elles furent enterrées l'une et l'autre dans le cimetière, où plus tard leurs corps furent découverts à la faveur d'une grande lumière qui paraissait, la nuit, sur leurs tombeaux. Leurs restes furent transportés dans la chapelle de Saint-Jean et renfermés dans deux belles châsses de bois, ornées de plaques d'or. En 1601 eut lieu une seconde translation des saintes reliques qui furent déposées dans le chœur de l'église du cloître.

(WADDING.)

LA BIENHEUREUSE CLAIRE BUGNIA

CLARISSE

1514. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Pieuse enfance de Blanche. — Le démon l'attaque, mais vainement. — Elle reçoit l'habit. — Epreuves. — Elle macère son corps. — Extases. — Elle exerce la charge d'abbesse. — Faveur extraordinaire que Dieu lui accorde. — Le commissaire-visiteur lui ordonne de vivre seule, sans communication avec qui que ce soit. — Sa mort.

Cette admirable vierge naquit à Venise en 1471, le jour de la fête de saint François ; on lui donna le nom

de Blanche à son baptême, et elle perdit sa mère le même jour. Dès son enfance, elle montra une grande crainte d'offenser Dieu et un grand désir de lui plaire en tout. Avec son âge croissait aussi la ferveur de son âme. Elle matait son corps innocent par le jeûne, les veilles et les fouets. Pour cacher ses exercices de dévotion et de pénitence, elle se rendait pieds nus dans une chambre située à l'écart. Là elle passait une grande partie de la nuit dans la méditation des choses du ciel, et, le jour venu, elle allait à l'église. Elle suivait les mystères de la sainte messe avec une si profonde dévotion, qu'elle était souvent ravie en extase et soulevée de terre. A la maison, elle s'occupait de quelque travail manuel, à quoi elle excellait.

L'esprit malin, ne pouvant souffrir tant de perfection dans une si jeune personne, eut recours à mille ruses, à mille vexations pour troubler sa prière continuelle. Il poussait dans sa chambre des souris et des rats et d'autres bêtes malpropres qui couraient autour d'elle et qui l'effrayaient. A la fin, elle devint plus courageuse, n'eut plus peur et sut mépriser les misérables artifices de l'ennemi. Alors le démon, furieux, alla plus loin ; il se mit à la frapper, et la jeune fille avait le corps tout noir des coups qu'il lui portait. Elle consulta à ce sujet le Père Georges Mocenigo, qui jouissait alors à Venise d'une grande réputation de science et de perfection. Ce religieux donna à Blanche d'excellents conseils ; il l'exhorta à lutter patiemment et courageusement contre l'ennemi, lui promettant une victoire certaine. Le père de Blanche, apprenant la vie de pénitence que menait sa fille et son goût prononcé

pour la solitude, lui fit faire une petite chambre où elle pourrait librement et sans témoin faire ses exercices.

Les progrès qu'elle faisait dans toutes les vertus étaient grands ; néanmoins son cœur n'était point entièrement satisfait et tranquille, elle désirait vivre en communauté avec d'autres jeunes filles pieuses. Son père voulut encore la contenter ; par le conseil de Mocenigo, il postula pour faire entrer sa fille à l'hôpital du Saint-Sépulcre qui était tenu par les Clarisses et où l'on recevait les femmes qui allaient en pèlerinage à Rome, à Compostelle ou à Jérusalem. Claire était jeune et belle et d'une santé délicate ; les religieuses répondirent d'abord qu'elles ne la trouvaient point propre à leur Ordre.

Elle fut cependant admise à l'épreuve pendant trois mois et presque renvoyée parce qu'elle semblait trop attachée à son sens propre. A la fin, elle reçut l'habit religieux avec le nom de Claire, dans l'église des Frères Mineurs, après avoir été favorisée d'une belle révélation, dans laquelle Dieu l'exhortait à s'exercer aux vertus de foi, d'espérance, de charité et d'obéissance. Dieu lui accordait de telles grâces que pendant ses prières elle ne ressentait aucune des incommodités corporelles dont elle souffrait assez souvent. Elle avoua à son confesseur, le Père Mocenigo, que le Fils de Dieu lui était apparu dans l'année 1501, qu'il lui avait offert un anneau comme à sa fiancée, que depuis ce moment-là elle n'avait plus éprouvé aucune difficulté à suivre les commandements de Dieu, et que le Seigneur avait assez élargi son cœur et l'avait assez fixé dans le bien

pour pouvoir accomplir avec joie tout ce que le céleste Epoux demandait d'elle. Quelque temps après sa profession elle eut une forte tumeur au genou, et très-douloureuse. Le Père Mocenigo, voulant éprouver son obéissance, lui commanda de réciter le rosaire à genoux. Elle obéit, se mit à genoux malgré une vive douleur, récita le rosaire et se releva complètement guérie.

Comme elle avait des maux de tête, elle dut par obéissance faire usage d'un oreiller : elle fut très-contrariée d'accorder ce soulagement à son corps, mais elle ne lui fit pas grâce des haïres, des disciplines sanglantes et de beaucoup d'autres macérations. Sa nourriture accoutumée était un peu de pain et d'eau avec des légumes crus. Les vendredis elle ne prenait aucune nourriture ; depuis le matin après la sainte communion, elle demeurait jusqu'au samedi immobile en extase et privée de l'usage de ses sens. L'illustre seigneur Justinien Justiniani la visitant un jour à cause de sa grande renommée de sainteté, lui demanda, après un long entretien spirituel, si elle désirait quelque chose ; jusqu'à trois fois elle répondit qu'elle n'avait besoin de rien, mais il insista, et alors elle demanda, une certaine espèce de poires. Le noble visiteur jugea que l'on ne pouvait trouver ce fruit, parce qu'on était alors au milieu de l'hiver. Cependant il se rendit au marché et rencontra un jeune garçon qui avait une corbeille pleine de poires ; il acheta la corbeille et se disposait à payer, lorsqu'il vit le jeune garçon disparaître à ses yeux. Il retourna au cloître, raconta ce qui lui était arrivé, et remit les fruits à la bienheureuse,

admirant la bonté de Dieu qui fait la volonté de ceux qui le craignent.

Comme la bienheureuse avait des extases fréquentes qui la surprenaient au milieu de ses prières, les sœurs crurent qu'elle avait des défaillances, et elles employaient pour la rappeler à elle-même des moyens qui la faisaient beaucoup souffrir. Mais lorsque le confesseur du cloître, le Père Antoine de Candie, connut mieux sa haute perfection, il défendit d'avoir recours à de semblables moyens. Aux vigiles des fêtes de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère et des saints apôtres, elle restait dans le ravissement tout le jour et toute la nuit jusqu'au matin de la fête. Sa prière était si fervente et si agréable à Dieu qu'elle obtenait tout ce qu'elle demandait.

En 1504, ayant été élue abbesse à l'unanimité des voix contre son attente, elle demeura comme morte étendue à terre, priant Dieu de la délivrer de ce fardeau. Il lui fut répondu que le secours d'en-haut ne lui manquerait point. Un jour elle pria Dieu de lui montrer par un signe que ce qu'elle désirait dans le moment même lui était agréable ; aussitôt elle trouva dans une boîte une orange attachée à un rameau verdissant. Elle planta en terre ce rameau qui crût et se développa instantanément en présence et au grand étonnement du Père François Mocenigo, et des illustres seigneurs Haymo, Justiniani et Jérôme Gabrieli. Léonard Loredano, doge de Venise, avait souvent recours aux prières de la bienheureuse pour des affaires d'importance, et ses prières étaient toujours exaucées.

Elle exerça la charge d'abbesse durant sept ans pour

le plus grand avantage de ses sœurs. Elle consolait les malades et les affligés par de douces paroles. Elle s'appliquait avec une tendresse toute maternelle à pourvoir à tous leurs besoins. Ayant assisté une sœur nommée Cécile, de Venise, elle ne cessa pas de la pleurer et de prier pour elle, jusqu'à ce que Dieu lui eut fait connaître que cette âme était dans sa gloire. Une autre fois elle était encore assise au chevet d'une sœur malade âgée de vingt-deux ans, laquelle était inconsolable de mourir si jeune ; la bienheureuse Claire alla prier et demander la patience pour la malade qui après se trouva entièrement changée et dit qu'elle ne désirait pas de vivre plus longtemps, alors même que cela serait en son pouvoir. La sainte abbesse pria alors pour obtenir le pardon des péchés de cette même sœur qui mourut quelques jours plus tard. Quelque temps après son âme apparut à notre bienheureuse plus brillante qu'une étoile du ciel et la remercia du service qu'elle lui avait rendu par ses prières.

Elle méditait tous les jours sur la passion du Sauveur et sa dévotion fut récompensée par une faveur extraordinaire ; il se forma à son côté une plaie qui donnait beaucoup de sang et d'où s'exhalait une odeur très-suave. Le Père Antoine Corandini , confesseur du cloître, et le Père François Mocenigo ont affirmé avoir vu cette plaie miraculeuse, que la bienheureuse Claire découvrit par ordre de ses supérieurs : Un jour, comme elle était en extase devant un crucifix placé en un lieu élevé, elle fut soulevée en l'air et demeura quelque temps suspendue à la croix comme si elle eût été clouée ; redescendue à terre, elle ressentit de vives douleurs

aux mains, aux pieds et aux côtés où elle conserva des stigmates. Une autre fois, comme elle priait avec ferveur pour le salut des pécheurs, elle vit sur le petit autel de sa cellule, trois gouttes de sang dans une petite fiole. Il lui fut révélé que c'était du précieux sang répandu par le Fils de Dieu pour la rédemption du monde : ce qui fut ensuite confirmé par plusieurs guérisons miraculeuses opérées soit dans le cloître soit au dehors.

Le cardinal Dominique Grimani , protecteur de l'Ordre, entendant parler de la vie merveilleuse de Claire et du précieux trésor de ce sang qu'elle conservait, envoya à Venise le Père Nicolas Malfieri pour s'informer. Celui-ci, qui se trouvait alors à Bologne avec le pape Jules II, se rendit à Venise et vit la religieuse avec l'évêque de Feltro et d'autres personnes considérables. Il prit ce sang dans ses mains et apprit avec admiration d'où il venait. Néanmoins il voulut que ce miracle fût de nouveau constaté : ce qui fut fait par Antoine Suriano , patriarche de Venise , par Bernard Zani, archevêque de Spalatro, par les évêques de Crémone et de Chiusi, par le Père Louis Contareno, prieur des Chartreux, par le Père Antoine Corandino, confesseur du cloître, par le Père François Mocenigo et par des docteurs en théologie et en droit. Ces personnes éclairées examinèrent mûrement le fait et le déclarèrent miraculeux.

Lorsque Claire eut été sept ans abbesse et que les religieuses souhaitaient qu'elle pût longtemps encore conserver cette charge, le provincial leur donna l'ordre d'en élire une autre. Le choix tomba sur Ursule Aus-

nago, grande amie de Claire et autrefois sa maîtresse Peu de temps après vint le commissaire-visitateur, qui pour éprouver la vertu et la patience de notre bienheureuse, lui reprocha sa manière de vivre particulière et étrange, et ses conversations fréquentes avec des personnes du monde, par suite desquelles, disait-il, le repos et la solitude du cloître étaient troublés. C'est pourquoi il lui ordonna, ou de quitter le cloître et de s'en aller dans un autre, ou bien de vivre à sa manière dans une cellule entièrement séparée des autres, à la condition encore de ne converser ni avec les gens du monde ni même avec les sœurs.

Claire, affligée de cet ordre inattendu, demanda et obtint un peu de temps pour consulter. Elle se mit à prier aussitôt, répétant cette parole de David : « Seigneur, vous êtes mon refuge dans mes disgrâces, « délivrez-moi de ceux qui me persécutent ». Alors Notre-Seigneur lui apparut, la consola par de douces paroles, lui disant de se laisser enfermer patiemment dans un coin du monastère. Le lendemain, elle fit connaître son choix au commissaire, et celui-ci lui assigna une chambrette éloignée des habitations communes, laquelle pouvait à peine contenir un lit et où la bienheureuse dormit par terre, un bloc de bois lui servant d'oreiller. Elle vécut ainsi deux ans, n'ayant de conversations qu'avec Dieu seul. Au bout de ce temps, elle tomba malade et comprit que la mort approchait. Elle appela les sœurs et les exhorta à la charité, à la patience et à l'humilité, à la prière et à la confiance en Dieu, à l'obéissance, au mépris du monde et à toutes les vertus dont elle leur avait, étant abbesse,

donné l'exemple et la leçon. Elle demanda pardon aux religieuses de tous ses manquements envers elles. Quoique très-faible, elle se mit à genoux par terre pour recevoir le saint Viatique. Après qu'on lui eût administré l'Extrême-Onction, elle fut trois jours à l'agonie. Enfin, elle rendit son âme à Dieu le 17 septembre 1514. Aussitôt une odeur d'une suavité céleste remplit la chambre. On enterra la bienheureuse dans le cimetière commun ; mais quelques années plus tard, une lumière miraculeuse ayant paru sur son tombeau, on releva ses restes pour les placer en un lieu plus digne.

La vie de la bienheureuse a été écrite par le Père François Mocenigo.

(WADDING.)

LA BIENHEUREUSE BÉATRICE VENIERI

CLARISSE

SOMMAIRE : Apparition miraculeuse. — Elle débarque à Venise. — Fondation d'un couvent. — Sainte mort de Béatrice.

Polixène Premarina, très-noble dame vénitienne, vivait avec son mari au milieu du faste et de l'opulence de son rang, dans l'île de Négrepont, lorsque cette île fut conquise en 1469 par les Turcs. La ville où elle était ayant été assiégée, Polixène perdit son mari pendant le siège, et tous ses biens par le pillage, en sorte qu'elle tomba en quelques heures du faite de la fortune dans la dernière misère. Elle eut recours à Dieu, résolut de retourner dans sa patrie et fit con-

naître son dessein à Béatrice Venieri, jeune vénitienne non moins recommandable par ses vertus que par sa noblesse et sa beauté. Cette jeune fille ayant vu les excès commis par les Turcs contre les chrétiens, était décidée à tout faire pour ne pas tomber entre leurs mains. Polixène lui avait promis de l'emmener, mais Béatrice craignait néanmoins que cette dame, déjà avancée en âge, ne la laissât à cause de sa jeunesse. Après avoir examiné avec maturité, quoique promptement, tous les dangers qu'elle courait, elle sortit en secret de la ville sous la protection de Dieu et gagna la montagne voisine, seule, sans parents, loin de sa patrie et n'ayant aucun secours à espérer des hommes. Se trouvant en péril de perdre sa virginité avec la vie, elle invoqua Dieu et sa sainte Mère, leur recommanda son âme, puis, déliant les longues tresses de sa chevelure, elle voulut s'en servir pour se pendre à un arbre. Mais, voyant son abatement et sa simplicité, la Reine des anges vint la consoler et lui dit : « Ma fille, « ne crains rien, console-toi, je ne t'abandonnerai « point ; tu retourneras saine et sauve à Venise, et tu « fonderas un cloître en cette ville où tu serviras mon « Fils comme une épouse fidèle ».

En descendant de la montagne, Béatrice rencontra un vieillard qui lui dit de l'accompagner sans crainte, lui promettant de la conduire à un vaisseau qui se tenait prêt à partir pour Venise. En s'embarquant, elle retrouva Polixène, qui montra une grande joie de revoir la jeune fille. La traversée fut heureuse, et Polixène et Béatrice, en débarquant à Venise, furent reçues avec empressement par Antoine Justiniani,

Jerôme Gabrieli et Pierre Ausnago, frère d'Ursule Ausnago, dame de grande perfection. Celle-ci fut si touchée des malheurs des deux exilées, qu'elle les traita comme ses sœurs et pourvut à tous leurs besoins. Elle les avait toujours dans sa compagnie et faisait avec elles ses pratiques de dévotion. Toute la ville de Venise connut bientôt ces saintes femmes et fut édifiée de leurs vertus. Les nobles personnages que nous avons nommés conçurent bientôt le dessein de fonder un hospice pour recevoir les femmes qui allaient en pèlerinage à Jérusalem, à Rome, à Compostelle et autres saints lieux. C'était jeter l'huile sur le feu de la charité qui brûlait dans l'âme de ces vertueuses femmes. Elles s'empressèrent de consacrer leur vie à une œuvre si sainte, qui consistait à délivrer les captifs, à ensevelir les morts, à protéger les filles et les femmes pauvres, que la misère exposait au déshonneur. Marie Canale, noble et riche veuve, se joignit à elles et les aida puissamment par son crédit et par sa fortune.

Béatrice Venieri était la plus zélée de toutes. Se rappelant ce que la Sainte Vierge lui avait dit, elle excita ses compagnes à commencer l'établissement d'un cloître de Clarisses, sous le titre de Saint-Sépulcre, parce que, dans leur hospice, on avait construit un tombeau semblable à celui de Notre-Seigneur à Jérusalem. Lorsque ce dessein eut été adopté par elles et connu du public, elles virent aussitôt venir se joindre à elles Claire Bugnia et Archangèle Contarini, avec quatre autres, en sorte qu'elles furent au nombre de dix. Ursule Ausnago fut la première abbesse du

cloître nouveau, où elle acheva saintement ses jours.

La bienheureuse Béatrice brilla dans le cloître par son austérité, son humilité, son obéissance, sa ferveur dans l'oraison et ses autres vertus. Elle était très-liée avec Claire Bugnia et fut souvent témoin des faveurs célestes extraordinaires dont celle-ci était l'objet. Elle eut elle-même de belles révélations et plusieurs célestes apparitions qui l'aidèrent à s'avancer dans la voie de la perfection et qui l'excitèrent à prier et à souffrir pour la conversion des pécheurs et des infidèles. Elle fit plusieurs miracles et rendit la santé à des malades par un seul signe de croix. Elle mourut saintement peu de temps après la bienheureuse Claire Bugnia, sa Mère bien-aimée et sa maîtresse. Leurs reliques sont honorées ensemble ; c'est pourquoi nous avons joint la vie de la bienheureuse Béatrice à celle de la bienheureuse Claire.

(MAZZARA et WADDING.)

LE BIENHEUREUX CANDIDE RANZÉE

1515. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

Ce bienheureux naquit à Verceil, en Piémont, d'une famille aussi illustre par ses vertus que par la noblesse du sang. Sa mère, Dorothee, mourut saintement à l'âge de cent ans le jour qu'elle avait prédit. Ses sœurs, Elisabeth et Angèle, Clarisses dans le cloître de Verceil, brillèrent par leur sainteté. Son oncle, le Père Jean Démosthènes Ranzée, frère mineur, fut remar-

quable par ses vertus et ses miracles, surtout par la conversion des Vaudois, et mourut dans le cloître de Turin. Candide étudia à Turin et parvint à la première dignité dans l'église épiscopale de Verceil, mais il l'abandonna pour se faire frère mineur, et en peu d'années, il brilla dans l'Ordre par l'éclat de ses vertus, principalement par son humilité, sa pénitence, sa rigoureuse observation de la Règle, et par sa charité envers le prochain. Envoyé dans l'île de Corse pour prêcher, il réussit, par ses instructions et par l'exemple de sa vie, à mettre ces hommes grossiers et à demi-barbares dans le chemin de la vérité et de la vertu. Il passa ensuite en Lombardie, où il fit une abondante moisson d'âmes.

Soucieux de son propre avancement spirituel, il se retira dans la solitude du mont Varallo, où le Père Bernardin de Caymis construisait alors des églises et des chapelles, et taillait dans le marbre les principaux mystères de la vie et de la passion de notre divin Sauveur, de sa sainte Mère et des Saints ; nous l'avons déjà dit dans la vie de Bernardin, le 9 février. Le Père Candide aida le pieux solitaire dans son remarquable travail, vivant avec lui dans l'exercice de la pénitence et de la contemplation.

Le cardinal Mercure Gattinura lui offrit un évêché, mais il refusa et rien ne put le déterminer à changer sa cape de moine contre une mitre épiscopale. Il était très-assidu à la méditation qu'il faisait souvent devant l'image du Sauveur en croix, et pendant laquelle Dieu lui accordait de grandes faveurs. Il opéra à San-Georgio, en Piémont, plusieurs miracles qui le mirent en

singulière estime devant le monde. La comtesse de Valparga, paroisse située à deux lieues du village susdit, demanda instamment et obtint que le Père Candide vînt entendre sa confession. Avant de partir pour Valparga, il prédit que la comtesse, qui était malade, guérirait, mais que lui-même allait mourir : double prédiction qui se réalisa bientôt. Le bienheureux rendit son âme à Dieu le 17 septembre 1515. Les deux villages se disputèrent l'honneur de posséder son corps. Les habitants allaient peut-être vider la querelle les armes à la main, lorsqu'on les fit convenir que les restes du bienheureux seraient placés sur un char attelé d'une paire de bœufs, et qu'on l'ensevelirait au lieu où ces animaux le conduiraient. Ils s'en allèrent sans être conduits droit à San-Georgio, et le corps fut enseveli dans une chapelle de l'Ordre dédiée à saint Bernardin. Le cœur et le vêtement du saint homme furent donnés à l'église de Valparga. Le tombeau est élevé au-dessus de terre ; il est dominé par la statue du bienheureux, qui porte l'auréole ; une mitre est à ses pieds et un livre dans sa main. L'inscription atteste que plusieurs miracles furent opérés par l'intercession du bienheureux Candide.

Dans la même église repose le bienheureux Joseph d'Hipporedie, auprès d'une colonne surmontée de son image. Il opéra des miracles avant comme après sa mort.

(WADDING.)

LE PÈRE THADDÉE SULIVAN

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

Le Père Thaddée Sullivan, irlandais d'origine, jeta la semence de la parole en beaucoup d'endroits de sa patrie et recueillit de nombreux fruits de conversion. Dermice Grag, évêque de Cork, mettait à profit le conseil et le secours de cet homme de Dieu dans toutes les affaires difficiles. Il était donc l'ennemi déclaré des hérétiques. Un jour, étant tombé dans leurs pièges, il se présenta sans crainte devant eux, disant : « Je sais « que vous êtes venus ici pour me prendre, et je con- « nais vos desseins à mon égard. Voyez ce que vous « allez faire ; puisque Dieu m'a fait tomber entre vos « mains, je suis prêt à tout ». Les hérétiques, comprenant qu'il avait été instruit de leurs desseins par une révélation divine, demeurèrent frappés de crainte ; ils n'osèrent porter les mains sur lui et le laissèrent aller en paix.

Un jour, fuyant devant quelques cavaliers qui le poursuivaient, il se réfugia au pied d'une croix sur le chemin et dit : « Délivrez-moi, mon Dieu, de mes en- « nemis par le signe de la croix, et ne les laissez point « approcher d'ici ». Il fut exaucé, et les cavaliers, qui le voyaient cependant, ne purent l'approcher, se trouvant arrêtés par une barrière invisible, mais infranchissable. Il mourut, le 17 septembre 1597, dans un village où il prêchait. Quelques paysans vertueux voulurent transporter son corps avec un cheval dans

le cloître, à trois milles de Corck. Mais pendant la nuit, ils ne purent trouver le chemin, qui était très-difficile et peu pratiqué. Dans leur embarras, ils se résolurent à laisser le cheval aller où il voudrait, et le cheval arriva droit au cloître par des chemins inconnus, au grand étonnement des paysans.

Le corps fut enseveli la nuit même, par la crainte que l'on avait des hérétiques. Une lumière extraordinaire parut au-dessus de l'église. Quelques catholiques vinrent voir ce que voulait dire cette lumière, et ils apprirent que Dieu, par ce signe, avait voulu honorer le tombeau de son serviteur.

En 1590, le Père Matthieu Olyn, âgé de soixante-dix-sept ans, fuyant la fureur des hérétiques qui étaient venus insulter le même cloître et essayant de traverser une rivière à la nage, fut tué à coups de lance par les persécuteurs.

Dans le même cloître repose le Père Phelimée Maccarta. Il avait quelque temps vécu vertueusement sous l'habit du Tiers Ordre et montré une grande charité envers les pauvres; mais, dans une querelle avec son frère, il tua celui-ci d'un coup de couteau. Pour faire pénitence, il demanda l'habit de l'Ordre, et après des refus prolongés finit par l'obtenir. Sa vie fut une longue et dure pénitence. A l'heure de sa mort, le cloître parut entouré de flammes; on crut d'abord à un incendie, ensuite on comprit que Dieu avait voulu

montrer, par ce signe, que son serviteur était mort en paix.

LE PÈRE DIDACE DE SALAZAR

1638. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le Père Didace de Salazar, natif de Serraton, en Castille, partit très-jeune pour les Indes-Occidentales. Etant soldat il montra, par la pureté de ses mœurs et par sa douceur, qu'il avait le désir de devenir citoyen du ciel. Il reçut l'habit de l'Ordre à Lima et parvint en peu de temps à une haute perfection. Par son amour de la pauvreté, c'était un vrai fils de saint François. Son visage amaigri témoignait de ses veilles, de ses jeûnes et de ses autres pénitences. Il ne voulait jamais manger hors de la communauté, ni accepter aucun mets particulier.

Un Père, distingué par ses vertus, qui avait passé cinquante années dans l'Ordre en même temps que lui, et les vingt-quatre dernières dans le même cloître, lui a rendu ce témoignage, qu'il n'avait jamais rien remarqué dans ses paroles ni dans ses actions qu'il put juger péché volontaire. Sa perfection reposait sur le fondement solide d'une humilité vraie et d'une profonde connaissance de lui-même ; la crainte et l'amour de Dieu, ainsi que le souci toujours vigilant de la pureté du cœur, en étaient la conséquence. Il cherchait toujours, même dans sa vieillesse, à prendre la dernière place ; au chœur et au réfectoire, il se glis-

sait à côté des novices. Une fois on le nomma gardien d'un cloître important, mais l'humble Père en fut si véritablement affligé, il en pleura de si bon cœur, que le provincial le dispensa de cette charge.

Cette humilité le rendit très-agréable à Dieu, qui le combla de ses grâces, ainsi qu'aux hommes qui l'aimaient comme un bon Père et le vénéraient comme un Saint. Il était d'un commerce agréable et facile, sévère pour lui-même et indulgent pour les autres. Il passa les trois dernières années de sa vie au cloître de Callao, à deux lieues de Lima, mort déjà pour le monde et ne vivant que pour Dieu. Il disait la messe avec une dévotion admirable, et beaucoup désiraient l'entendre pour s'édifier et pour participer aux grâces de toute sorte qu'attiraient ses prières.

Il fit diverses prédictions que l'événement justifia : ainsi, il avertit son neveu de prier pour son père, qui venait de mourir. Son neveu ne voulait pas le croire, et disait que son père était parti depuis peu de Callao sur la flotte royale et en bonne santé. Didace répliqua : « Je vous assure que votre père est mort, mais « ne me demandez pas comment je le sais ». Quelques jours plus tard arriva la nouvelle que le père était mort dans le port de Panama. Il parvint à une grande vieillesse et finit ses jours par une longue et douloureuse maladie, le 17 septembre 1638, la cinquante-troisième année de sa profession.

(Vie de saint François Solano.)

LE P. CORNEILLE DE JÉSUS-MARIE

1638. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses études à Cologne. — Il reçoit l'habit à Francfort. — Il se fait Frère Mineur à Cologne. — Sa science. — Guérisons qu'il opère. — Il se rend en Espagne. — Sa vie toute de mortification et de pénitence.

Ce serviteur de Dieu naquit, de parents nobles, à Groningue, ville et province des Pays-Bas. Son père était Henri de Hesse, de Westphalie. Il était hérétique et faisait partie du conseil d'Etat. Sa mère était de Kempen. Catholique fervente et très-vertueuse femme, elle fit baptiser ses enfants par des prêtres et les éleva avec soin dans la foi catholique. Corneille alla faire ses études à Cologne, où se trouvaient des parents de sa mère, et il ne tarda pas à éprouver un grand attrait pour la vie religieuse. Son père, le soupçonnant, entra dans une grande colère, et menaça de tuer les religieux qui donneraient l'habit à son fils. Mais, avec la protection de sa mère et sous prétexte de continuer ses études, il partit pour Francfort, où il reçut l'habit dans l'Ordre de Saint-Benoît ; il le quitta après quelques mois pour de bonnes raisons.

De retour à Cologne, il eut un vif désir de se faire frère mineur. Il fréquentait le cloître, s'entretenait avec les Pères et suivait leurs conseils et leur direction. Le provincial, Père Joseph de Bergaigne, plus tard évêque de Bois-le-Duc, archevêque de Cambrai, prince du Saint-Empire et plénipotentiaire de Phi-

lippe IV au traité de Munster, trouva que Corneille était trop jeune pour entrer dans l'Ordre; il lui conseilla d'étudier encore, après quoi on le recevrait. Le bon jeune homme fut fort affligé; il revint quelques mois plus tard. Le provincial voulait encore le renvoyer, mais cette fois le jeune homme se jeta à ses genoux, en le suppliant avec larmes de le recevoir, et le provincial céda.

Après huit mois, les Pères voulurent le renvoyer, parce qu'il était d'une santé délicate. Néanmoins, on le conserva sur l'avis du gardien, qui l'avait déjà éprouvé et qui promit de l'éprouver encore. Un jour, à l'heure de midi, on lui commanda d'aller dîner dans une chambre que Corneille savait être réservée à ceux que l'on se proposait de renvoyer. Alors il se rendit à l'église, et se prosternant devant le Saint-Sacrement, il s'écria en pleurant : « Mon Dieu, soyez-moi propice ; « je ne veux point vous quitter. Mère de miséricorde, « intercédez pour moi auprès de votre Fils, afin que « je puisse mourir ici plutôt que d'abandonner le « cloître ». Les frères, étant venus voir ce qu'il faisait, le relevèrent et le consolèrent, en l'assurant qu'il ne serait point renvoyé.

Sa profession faite, il se mit à l'étude de la philosophie et de la théologie, en quoi il l'emportait sur tous, ce qui étonnait, d'autant plus qu'il passait la plus grande partie de son temps en prières et en méditation. Plus tard, il prêcha et convertit beaucoup d'hérétiques et de pécheurs. C'est pourquoi il eut beaucoup à souffrir de la part des hérétiques. Il tomba un jour entre les mains des soldats suédois, luthériens,

qui le chargèrent de chaînes et le retinrent en prison pendant cinquante jours.

Un jour, il soutint une discussion publique contre un ministre luthérien, et il démontra si clairement l'absurdité de l'hérésie, il confondit si bien son adversaire, que celui-ci demeura complètement muet. Il prêcha dans la Saxe, en France et en Italie. Il alla jusque dans le royaume de Naples, où il trouva le général de l'Ordre, qui le retint quelques années dans ce pays. Les fruits de sa prédication furent admirables, les miracles aidant.

Un prêtre extrêmement affaibli par une longue maladie, lui ayant été apporté, il le bénit et s'en alla dans un autre endroit. Le jour suivant, le prêtre écrivit à un de ses amis que le Père Corneille lui avait apparu la nuit et promis la santé, et qu'en effet il était maintenant guéri. Il guérit également d'une tumeur dangereuse une jeune fille, en lui donnant sa bénédiction. Du royaume de Naples, où il opérait ces merveilles, ses supérieurs l'appelèrent à Rome et l'envoyèrent en Espagne, avec permission de demeurer deux ans dans la province qui lui plairait. Il se fixa dans la province de Saint-Gabriel, au cloître de Gata, situé au milieu de montagnes très-âpres, où il trouva la solitude, la pauvreté et l'austérité qu'il cherchait. Il portait le jour et la nuit sur sa chair nue une tunique de mailles, qui le serrait depuis la ceinture jusqu'au cou. Le gardien l'ayant su, lui ordonna de l'ôter, et l'on fut obligé de l'arracher avec des tenailles.

Il avait dans sa cellule une grande croix de bois à laquelle il s'attachait tous les jours, plus longtemps le

vendredi, pour méditer la passion du Sauveur. L'excès de ses pénitences l'avait rendu extrêmement faible. Il allait toujours au chœur, mais, par ordre des supérieurs, il restait assis. Se voyant dans l'impossibilité de continuer ses macérations, il pria la sainte Vierge de le guérir, afin qu'il pût mieux servir son divin Fils. Or, un jour, à Matines, il se leva au commencement du *Te Deum* et se mit à chanter avec une grande force. La sainte Vierge l'avait exaucé.

La peste ayant éclaté dans un cloître de Clarisses, il fut envoyé pour assister les sœurs avec un autre Père, qui mourut quelques jours après son arrivée. Corneille ne tarda pas lui-même à être atteint : on le porta dans la salle des pestiférés. Dans ce danger, la sainte Vierge lui apparut, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle consola le malade et lui dit : « Ne crains rien, tu ne mourras point de cette maladie ». Sur-le-champ, il se trouva mieux et fut bientôt entièrement guéri.

Il restait longtemps à l'autel, plongé dans la méditation des mystères de notre foi. Il avait désiré ardemment de mourir martyr, et de sceller de son sang les doctrines qu'il prêchait aux hérétiques. Mais Dieu ne contenta point ce désir. Au bout de deux ans passés en Espagne, il tomba malade et mourut saintement, le 17 septembre 1638, dans le cloître de Gata.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

SŒUR MARIE DE JÉSUS

CLARISSE

1559. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Elle désire devenir une Sainte. — Elle soigne les malades. — Elle devient abbesse à Madrid. — Comment elle gère cette charge. — Un grand nombre de personnes assistent à ses funérailles.

Le cloître des Clarisses de Gandie, qui a produit tant de saintes religieuses, était célèbre par le grand nombre de filles de la première noblesse d'Espagne, qui, disant adieu aux vanités du monde, venaient célébrer leurs fiançailles avec Jésus-Christ. De ce nombre fut sœur Marie de Jésus, fille de Bernard de Sandoval, marquis de Denia, et de Francisca Enriquez. Elle reçut l'habit religieux à l'âge de sept ans. Elle semblait née pour le cloître. Dès qu'elle eut le plein usage de sa raison, elle n'eut plus qu'une passion, devenir sainte. Le bienheureux Salvador d'Orta, si fameux par sa sainteté et par ses miracles, ainsi que nous l'avons vu dans sa vie, au 18 mars, étant venu dans ce cloître, l'abbesse François de Jésus et sœur Marie lui demandèrent de prier pour elles, afin de savoir ce que Dieu désirait d'elles. La nuit suivante, le saint homme eut une révélation, dans laquelle les deux épouses de Jésus lui apparurent dans un grand éclat. François, avec une robe de damas blanc, comme signe de sa parfaite pureté d'âme et de corps, et Marie, avec une robe de damas rouge, pour marquer son ardent amour

de Dieu et du prochain. Le bienheureux Salvador ne voulut pas ensuite leur dire ce qu'il avait vu, mais il recommanda à chacune d'elles la vertu symbolisée par les vêtements célestes. Sœur Marie avait l'occasion d'exercer sa charité dans le service des malades, qui lui avait été confié et pour lequel elle avait une grâce particulière. Quoique extrêmement délicate, elle ne montrait cependant aucune répugnance pour les plus vils services ; elle ne ressentait non plus aucune fatigue des veilles ni du travail. Les religieuses elles-mêmes étaient étonnées de son courage, que rien ne lassait ni ne rebutait. Elle avait, durant toute une année, servi une sœur qui était tellement pereluse, qu'elle ne pouvait remuer la tête à moins d'être aidée. Outre les soins qu'elle lui donnait le jour, il lui fallait encore se lever quatre ou cinq fois la nuit pour l'aider et la servir.

Portée sur ces deux ailes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, elle s'élevait dans l'oraison aussi haut que si elle n'avait rien eu à faire autre chose, les occupations extérieures n'étant pas pour elle un empêchement à son union avec le Seigneur. A cause de ses larmes qui coulaient sans cesse par la méditation de la passion du Sauveur, ses yeux étaient constamment rouges et ses joues enflammées. Elle était d'un même esprit avec sa nièce, la bienheureuse Françoise de Jésus, sœur du duc de Gandie, et elle était venue avec elle à Valladolid, où elles demeurèrent quelque temps dans un palais de l'évêque de Placentia, jusqu'à ce que le nouveau cloître royal de Madrid eut été achevé. Françoise avait été nommée, par le général,

première abbesse du nouveau cloître ; étant morte au bout de quelques mois, elle avait transmis sa charge à sa nièce Marie, transmission qui fut confirmée par le général. Marie n'accepta pas sans larmes et sans résistance, elle le fit par obéissance, rien ne lui étant plus pénible que de commander. Elle demeura comme la moindre des servantes du cloître, et les sœurs disaient que leur abbesse semblait être le torchon de la cuisine plutôt que la fille du marquis de Denia.

Elle faisait observer les lois et les usages du cloître jusque dans les moindres détails, donnant elle-même l'exemple à ses subordonnées, et songeant au compte rigoureux que les supérieurs devaient rendre à Dieu lorsque les bonnes pratiques et observances tombaient par leur faute ou leur négligence. Il lui arriva souvent, lorsqu'elle s'entretenait avec des personnes distinguées de choses importantes concernant le cloître, de rompre l'entretien au premier signal de silence qu'elle entendait, ce qui édifiait toujours les personnes avec qui elle traitait.

Elle avait grand soin de ses sœurs et pourvoyait de son mieux à toutes leurs nécessités ; mais, comme le cloître était pauvre dans les commencements, la nourriture et le vêtement laissaient quelquefois à désirer ; alors elle les excitait par ses paroles et plus encore par son exemple à se réjouir dans leur pauvreté avec Jésus-Christ et sa sainte Mère.

Souvent elles avaient pour toute nourriture des pois que l'abbesse faisait frire dans l'huile, grande délicatesse. Pendant que les sœurs travaillaient à quelque ouvrage, l'abbesse leur faisait une lecture, et lorsque

la lecture roulait sur quelque mystère de la Passion du Sauveur, elle pleurait abondamment et rien ne pouvait arrêter ses larmes. Les occupations de ses charges ne l'empêchaient point de servir les malades. Elle tomba mortellement malade en servant jour et nuit une novice infirme. Dieu, dans cette maladie, mit la dernière main à la perfection de sa servante, en l'éprouvant par de grandes douleurs qui durèrent quarante jours. Elle avait la bouche et la gorge tellement enflammées qu'une goutte d'eau ne pouvait passer sans lui causer une douleur cuisante. Ayant reçu les derniers sacrements, elle demeura sans parole. Cependant la sœur qui faisait les fonctions de supérieure du monastère, ayant compassion de deux novices dont la profession pouvait être retardée longtemps par la mort de l'abbesse, lui parla à l'oreille, la priant de recevoir la profession de ces deux sœurs, si c'était possible. Sur-le-champ elle revint à elle-même, parla aussi nettement que si elle n'eut pas été malade, appela toutes les religieuses et reçut à la manière ordinaire la profession des deux sœurs.

Sentant ensuite approcher sa dernière heure, elle consola ses chères filles qui pleuraient, leur promettant de prier Dieu de leur donner une bonne abbesse à sa place. Et en effet, après la mort de Marie de Jésus, le cloître de Gandie eut le bonheur d'avoir pour abbesse la nièce de notre bienheureuse, sœur Jeanne de la Croix, sœur de saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus.

Marie de Jésus rendit son âme à Dieu le 17 septembre 1559, à Madrid, à l'âge de soixante ans. Les Clarisses

n'étant pas encore en possession du nouveau cloître construit pour elles par Jeanne d'Autriche, veuve du prince Jean de Portugal et fille de Charles-Quint, demandèrent à enterrer leur abbesse dans l'église des Frères Mineurs. Ceux-ci allèrent en procession avec tout le clergé et une grande multitude de fidèles chercher le corps.

La foule de ceux qui se pressaient pour le toucher avec leurs chapelets et pour baiser les pieds et les mains de la Bienheureuse était si grande qu'à peine la procession pouvait-elle avancer. Le Père François de Caravajal, alors gardien du cloître et plus tard évêque, aperçut une grande lumière au-dessus du tombeau de la sainte abbesse le jour de la fête de saint Michel Archange, envers qui elle avait une grande dévotion.

SCEUR ISABELLE DE L'INCARNATION

CLARISSE

1559. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

Peu de temps après l'abbesse Marie de Jésus, mourut dans le nouveau cloître de Madrid sœur Isabelle de l'Incarnation, qui était la première après l'abbesse. Elle avait fait profession dans le cloître de Gandie et avait été envoyée avec d'autres pour fonder le cloître de Madrid. Elle était versée dans la langue latine et dans tout ce qui concernait l'office, et même dans la lecture des saints Pères. Quand elle méditait et priait, elle semblait

appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Son commerce intime avec Dieu lui valait de connaître l'avenir et de le prédire. Elle eut de longues guerres à soutenir contre le démon. Un jour, ayant réfuté vigoureusement les objections qu'il émettait contre la foi, elle lui commanda de réciter le *Credo* avec elle. Elle commença, et le démon répétait avec rage les mots à mesure qu'elle les disait. Cependant il ne voulut jamais exprimer le mystère de l'Incarnation. Alors, elle répéta trois fois : « Oui, Dieu s'est fait homme pour votre honte et votre confusion ». Le démon s'enfuit en poussant un hurlement affreux qui fut entendu de tout le cloître.

Les âmes du purgatoire étaient familières avec elle, et lui décrivaient leurs peines afin qu'elle obtint leur délivrance par ses prières. Aussi priait-elle constamment à cette fin. Sa dernière maladie consista en une douleur de côté qui, dans l'espace de onze jours, la mit au tombeau. Quand elle eut reçu les derniers sacrements, elle pria ses sœurs de remercier Dieu de ce qu'elle mourait dans la grâce et dans la pureté d'âme qu'elle avait reçue au baptême. Sa mort arriva l'an 1559, à l'âge de soixante-six ans, et dans la cinquantième de sa profession.

(*Histoire du monastère royal des Clarisses de Madrid.*)

DIX-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT JOSEPH DE COPERTINO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CONVENTUELS

1663. — Pape : Alexandre VII. — Empereur d'Allemagne : Léopold I^{er}.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Son enfance. — Il ne se plaît qu'à l'église. — Ses austérités. — Il entre chez les Capucins. — On le congédie. — Sa vie exemplaire au couvent de la Grotella. — Il devient prêtre. — Obéissance et humilité.

Les gens du siècle sont éblouis par l'éclat céleste dont Notre-Seigneur a environné ce Saint sur la terre ; mais les pieux fidèles, habitants d'un royaume qui n'est pas de ce monde, et accoutumés à sa lumière, aimeront à voir celle-là sans nuage ; c'est pour eux que nous allons la dévoiler.

Copertino, petite ville du diocèse de Nardo, située entre Brindes et Otrante et à six milles de la côte du golfe de Tarente, verra tous les siècles se transmettre son nom et le vénérer, parce qu'il est devenu le surnom de Joseph Désa. Il y naquit le 17 juin 1603, dans une étable où sa pauvre mère, Françoise Zanara, s'était abritée contre les insultes des agents de la justice qui la poursuivaient pour quelques dettes contractées par le père, menuisier de profession.

Il fut baptisé dans la mère église de Copertino, consacrée à Notre-Dame des Neiges, reçut un peu plus tard la confirmation, et, sitôt que son âge le permit, fut appliqué à l'étude des éléments de la religion et des lettres. Mais il se montra plus épris des choses de Dieu que de celles du monde, de la science des Saints que de celle des hommes. C'est en sainteté qu'il devait un jour grandir ; et, dans les rangs de l'Ordre Séraphique, aussi bien que sur la scène du monde, il fut en effet moins admiré pour l'éclat de sa doctrine que pour ses vertus héroïques. « Dès sa plus tendre enfance, à l'âge de cinq ans », disent les actes du procès de canonisation, « il donna de tels signes de sainteté, « que, pour être déjà vénéré comme un homme par « fait, l'âge seul lui manquait ». Dieu, créateur de cette âme excellente, semblait s'y reposer avec complaisance, pour l'élever bientôt aux contemplations sublimes qui, durant soixante ans, le tinrent absorbé en Dieu comme un habitant du ciel. De merveilleux ravissements l'arrachèrent si bien à la terre, qu'on peut affirmer que, durant la moitié peut-être de sa vie, ses pieds n'ont pas touché le sol.

Les églises de Copertino étaient le théâtre des divertissements de cet enfant privilégié. Il aimait à en visiter les autels et à les parer de fleurs. Sous les voûtes sacrées, son cœur s'embrasait d'une sainte ardeur. Pour avoir plus près de lui l'image du divin Maître, il construisit dans un coin de sa pauvre demeure un petit autel d'où il ne sut plus s'éloigner, et devant lequel, durant une partie des jours et des nuits, il récitait le rosaire et les litanies, préparant ainsi son

âme à la rosée divine que déjà le ciel faisait pleuvoir sur lui en abondance. A un âge si tendre, à huit ans, comprenant à peine ce que pouvaient être les dons surnaturels, il éprouvait, sous l'impulsion de la grâce, des mouvements extatiques qui l'attiraient doucement à la contemplation des choses du ciel. Souvent, à l'école, parmi les autres enfants, les accords de l'orgue et du chant que l'on enseignait aux écoliers les plus avancés, suffisaient pour lui faire tomber le livre des mains. Son esprit s'élevait alors aux choses invisibles : il restait immobile, l'œil fixé vers le ciel, la bouche entr'ouverte, si bien que ses camarades lui appliquèrent le surnom de *bouche béante*, qui lui est demeuré longtemps.

Mais Dieu crucifie admirablement les serviteurs qu'il aime ; il mêle de bonne heure au lait des consolations la nourriture plus solide des souffrances : notre jeune Saint eut d'abord à supporter la sévérité et même les brusqueries de sa mère, pieuse, mais très-dure, et qui punissait comme des fautes les moindres étourderies de l'enfance. Ensuite, lorsqu'il eut un peu plus de sept ans, un abcès intérieur, qui étendit bientôt ses ravages au dehors, l'obligea de garder le lit et sembla ne lui laisser de force que pour souffrir. Tous les remèdes furent inutiles. Enfin, il obtint sa guérison de la sainte Vierge, et, rendu ainsi à la vie, il voulut la consacrer à Dieu par une conduite toute exemplaire, toute pieuse. Il recommença à fréquenter les églises et à assister régulièrement au saint sacrifice de la messe. Pour gagner sa vie, et aussi pour fuir l'oisiveté, il apprenait l'état de cordonnier. L'application persis-

tante de sa pensée à Dieu durant le travail donnait assez à entendre qu'il n'était pas né pour la terre. Aux élévations d'esprit, il joignit les mortifications de la chair, et traita son corps avec une singulière rigueur. Fra Lorenzo, cardinal de Lauria, qui eut avec Joseph de longues et étroites relations, déclare qu'il portait dès lors sur la chair un cilice de poils très-rudes et qu'il s'abstenait d'aliments gras. Il se contentait de fruits et de pain. Si parfois il prenait un potage d'herbages et de légumes, il assaisonnait toujours ce potage d'une poudre d'absinthe desséchée très-amère. Il jeûnait habituellement, passait quelquefois trois jours de suite sans manger, et si quelqu'un l'en blâmait, il répondait en souriant : « J'ai oublié ». Sa manière de faire oraison, illettré comme il l'était et formé seulement à l'école de Dieu, fut admirable. Il prenait dans un livre son sujet de méditation, qui roulait sur la sainte Trinité, sur la Vie ou la Passion du Sauveur. Sa volonté s'animait alors ; il s'identifiait pour ainsi dire aux personnes divines, et ces communications toutes célestes, que la grâce daignait opérer en lui, se prolongeaient aussi longtemps que ses oraisons.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, Joseph se présenta pour être reçu chez les Franciscains conventuels : il avait deux oncles distingués dans cet Ordre ; on le refusa néanmoins parce qu'il n'avait point fait d'études ; tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins en qualité de frère convers ; mais là encore il eut à essayer des rebuts : les grâces mêmes dont Dieu semblait l'accabler devaient lui attirer le mépris. Absorbé dans une incessante contemplation

des choses divines , en extase à l'église, en extase à la maison, vivant uniquement en Dieu, il paraissait mort à tout le reste. Les supérieurs lui confiaient-ils le soin du réfectoire, ils laissaient tomber les assiettes et les plats, dont les fragments se voyaient ensuite attachés sur sa poitrine ou sur ses épaules en signe de pénitence. Réprimandé pour avoir, à plusieurs reprises, mis du pain noir au lieu de pain blanc, il déclarait ne savoir pas distinguer l'un de l'autre. Pour éprouver son obéissance, le Père maître le chargea de transporter de l'eau d'un lieu dans un autre : notre postulant obéit avec une patience inaltérable ; mais pour exécuter ce mince travail, il lui fallut un mois tout entier. En quelque lieu qu'il ressentit les mouvements de la grâce divine, au chœur, sous les cloîtres, au jardin, il s'arrêtait et s'agenouillait. Ses longues haltes à genoux, dans des lieux quelquefois incommodes et hérissés de pierres, déterminèrent chez lui une tumeur au genou très-douloureuse.

On finit par juger que Joseph manquait d'esprit, d'aptitude, de santé même pour les travaux matériels de la maison, et, sans autre motif, on le congédia. Quelle humiliation, ou plutôt quelle douleur mortelle pour ce pauvre serviteur de Dieu, de se voir ainsi fermer honteusement et irrévocablement la porte de tous les monastères ! Il raconta depuis qu'en ce moment il s'était senti comme arracher la peau de la chair. Aucun de ses parents ne voulait lui offrir sa maison ; on le considérait comme un vagabond, un insensé, qui déshonorait les siens. Sa mère se livra envers lui à ses violences accoutumées. Cependant elle alla exposer

son déplorable état aux Franciscains conventuels. Frère Jean Donato, oncle maternel du jeune homme, résista aux supplications. Tout ce qu'elle put obtenir, fut que Joseph porterait l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, sous le titre d'oblat, et serait en cette qualité attaché au service de l'écurie et chargé du pansement de la mule.

Mais Dieu qui deux fois prit des pâtres de troupeaux pour les mettre à la tête de son peuple et leur confier la conduite des armées d'Israël, allait se lever pour la défense de son serviteur. Ce Dieu, qui avait déjà tiré Joseph enfant d'une étable, s'appêtait à le tirer de celle où l'on reléguait sa jeunesse.

Admis ainsi au couvent de la Grotella, à titre d'oblat, le serviteur de Dieu y donna de telles marques d'humilité, d'obéissance, de vraie mortification, qu'il attira à lui, selon l'effet ordinaire de la vertu, d'abord tous les regards et ensuite tous les cœurs. Il allait nu-pieds demander l'aumône pour le couvent. Moins soucieux d'obtenir du pain que de gagner des âmes, il laissait tomber de ses lèvres des paroles simples, mais pénétrantes, qui persuadaient de fuir le vice et de pratiquer cette vie chrétienne dont il offrait dans sa personne un si parfait modèle. A la nudité des pieds, à la rudesse du cilice, il joignait une étroite chaîne de fer qui ceignait ses reins et ses épaules ; il jeûnait tous les jours, et dormait à peine quelques heures, consacrant le reste de la nuit à l'oraison ou à l'étude des éléments de la langue latine. Le sommeil même lui devenait une souffrance, car sa couche ne se composait que de trois planches. Une peau d'ours lui servait de matelas,

et un sac de paille, d'oreiller. Du reste, toujours gai, toujours riant, son langage révélait dans une touchante simplicité la finesse de son esprit et la droiture de son jugement. Il obéissait au moindre signe, se chargeant avec plaisir des plus durs, des plus vils travaux, et s'y montrant infatigable. Tant de vertu ne pouvait rester longtemps méconnue ou ignorée. La bonté de son cœur, et surtout son éminente piété, lui concilièrent bientôt tous les suffrages. Dieu qui le voulait dans l'Ordre des Mineurs conventuels, travaillait secrètement à dégrossir ce bloc et à y tailler l'image admirable qui est devenue l'objet de la vénération de l'Eglise.

A la demande de ses oncles revenus de leurs préventions, Joseph fut conduit à Altamura, au mois de juin de l'année 1623 ; une Congrégation provinciale y était réunie. Il y fut examiné ; son aptitude à la cléricature y fut reconnue ; on lui donna l'habit religieux sous le nom de frère Joseph, et il se vit ainsi agrégé aux enfants du couvent de la Grotella.

Il aurait bien voulu, mais il ne pouvait, faute d'instruction, parvenir au sacerdoce. Ses efforts pour apprendre furent constamment stériles. Il croyait avoir beaucoup fait lorsqu'à grand'peine il réussissait à énoncer correctement quelques syllabes. Toute sa science se bornait à lire assez mal et à écrire encore plus mal. Il ne put jamais expliquer aucun des Evangiles de l'année, excepté celui qui commence par les mots : *Beatus venter qui te portavit* : « Heureux le sein « qui t'a porté ».

La Mère de Dieu, qui voulait élever si haut l'intelli-

gence de son serviteur, semblait prendre plaisir à lui donner le sens d'un Evangile dont elle est l'objet, et à l'introduire elle-même dans le sanctuaire. Joseph apprit donc par mémoire les paroles de cet Evangile, leur signification, leur force, et, armé de sa science comme d'un bouclier, il se présenta hardiment à l'examen. Par une secrète disposition de la Providence, l'évêque de Nardo, Jérôme de Franchis, qui le connaissait et avait une haute opinion de sa vertu, lui conféra sans difficultés les ordres mineurs le 3 janvier 1627, et le sous-diaconat le 27 février suivant. Il était tout aussi disposé à lui conférer le diaconat ; mais une personne de sa maison lui rappela qu'aux termes des canons, l'examen préalable était de rigueur. Joseph eut donc à subir cet examen. Tout plein de confiance en Dieu, et intérieurement assuré de la protection de la très-sainte Vierge, il s'y présenta avec l'assurance d'un docteur consommé dans l'étude des sciences sacrées. L'évêque prit le livre des Evangiles et l'ouvrit ; un ange sembla diriger sa main ; car le passage qu'il rencontra fut précisément celui qui commence par les mots : *Beatus venter*. Il ordonna à Joseph d'expliquer le passage. Le serviteur de Dieu laissa échapper un sourire, et, les yeux fixés au ciel plus que sur le livre, recueilli en Dieu et en sa divine Mère, il lut, expliqua, commenta le passage couramment, comme aurait pu faire un maître en théologie. En conséquence, Joseph, à sa très-grande joie, reçut le diaconat le 20 mars 1627. Restait la promotion au sacerdoce, dont l'examen devait se faire à Bogiardo, dans le cap d'Otrante, par Baptiste Deti, évêque de Castro, prélat sévère, redoutable aux ordi-

nands. Joseph se rendit à Bogiardo, en compagnie de plusieurs jeunes étudiants, ses confrères du couvent de Lecce, tous sujets d'élite. Les premiers interrogés répondirent si bien que le prélat jugea inutile d'interroger les autres ; il admit indistinctement tous les candidats, y compris notre Saint, qui fut ainsi fait prêtre de Dieu en quelque sorte par Dieu même, le 4 mars 1628. De retour au couvent de la Grotella, il résolut de mourir de plus en plus à lui-même, et de vivre en Dieu par la contemplation. Se considérant comme exilé du paradis et comme condamné à habiter une terre d'ennemis, il se proposait de combattre et par là de conquérir le ciel. Pour triompher du monde, il se sépara du monde, au point de paraître n'en plus faire partie. Sa cellule, voisine de celle des autres religieux, l'exposait à la curiosité et aux pieuses indiscretions de ses frères. Bien que cette cellule ressemblât plus à un tombeau qu'à l'habitation d'un homme vivant, il la quittait souvent pour un réduit encore plus solitaire. Ses retraites préférées étaient une loge de la voûte de l'église et une petite chapelle dédiée à sainte Barbe, située dans un bois d'olivier, proche du couvent. Caché et perdu, plutôt que retiré en ces lieux, il y passait des jours entiers en contemplation ou en extase, ou adonné à l'exercice des pénitences terribles dont nous parlerons.

Il se dépouilla de tout ce qui lui était accordé par la Règle, ne conservant rien au monde, rien que la tunique qui le couvrait. Alors il se jeta au pied du crucifix et s'écria : « Me voici, Seigneur, seul, privé de tout, complètement pauvre, soyez mon unique bien ;

« toute autre richesse m'est péril et ruine, écueil et « naufrage ». Ainsi débarrassé de tout et désormais plus agile pour le ciel, ainsi plongé dans les bras de la divine Providence, il allait partout où il plaisait au supérieur de l'envoyer. Il portait de simples sandales, et une mauvaise tunique dont souvent, au retour, il manquait une partie. Le peuple, dans sa vénération, dérobaient au Saint des lambeaux de son vêtement, son cordon, et jusques à son rosaire, pour en faire des reliques. Joseph ne s'apercevait pas de ces larcins, ou, s'il s'en apercevait, il les expliquait de manière à s'attirer de sévères réprimandes. On lui reprochait son étourderie, son manque de soin : le couvent, disait-on, n'était pas assez riche pour lui donner tous les jours une tunique neuve. Il acceptait comme méritées ces réprimandes, destinées à exercer son humilité : « Mon « père », disait-il, « ne m'envoyez plus au dehors; ne « m'y envoyez jamais; laissez-moi végéter dans ma « cellule ». Dans une de ces circonstances où le Saint manquait du nécessaire, Dieu, dont les yeux sont toujours fixés sur ses serviteurs, lui fit donner, par un habitant de Lecce, une tunique, un cordon, des souliers et un chapeau. Joseph aimait à rappeler cette circonstance et s'en servait longtemps après pour porter ses frères à se confier en la divine Providence. Toute son affection se concentrait dans sa cellule; il s'y tenait retiré et vide de tout. Par la pauvreté, il venait de vaincre le monde et ses pompes; il entreprit aussi de vaincre le démon, et s'arma contre ce formidable ennemi de deux glaives : l'obéissance et l'humilité. Son obéissance devinait et prévenait le commandement.

Dans les extases dont il fut si souvent favorisé, il suffisait, pour le rappeler à lui et au monde, d'une parole du supérieur. Cette parole était la chaîne qui du ciel le ramenait à la terre. Jamais il ne sortait de sa cellule ou du couvent, jamais il ne mangeait de viande que sur l'ordre exprès du supérieur. « L'obéissance », disait-il, « fait le tourment du démon, et, de tous les « exorcismes, c'est le plus puissant ». Son humilité fut héroïque. Joseph s'abîmait dans le sentiment de son néant. Il ne s'était jamais cru plus indigne du sacerdoce que depuis qu'il en remplissait les fonctions. Il éprouvait, en touchant le très-saint corps de Notre-Seigneur, un inexprimable saisissement. Il aurait voulu, disait-il, avoir pour chaque main un pouce et un index de rechange, dont il ne se fût servi qu'au saint sacrifice de la Messe, et qu'il eût ensuite enfermés dans une cassette, afin de ne les employer à aucun autre usage. A l'entendre, il était le plus grand pécheur du monde, un réprouvé, la cause de tous les maux. Au couvent et hors du couvent, il se faisait nommer le pécheur, ce qui donna lieu à la merveilleuse histoire que nous allons raconter :

Il se trouvait un jour, pour nous ne savons quelle affaire, chez une sœur du Tiers Ordre, nommée Claire Margioti. Survient une autre sœur accompagnée d'un petit enfant de trois ans. Joseph se baisse pour caresser l'enfant et lui dit : « Mon petit, dis comme moi : « Frère Joseph est un grand pécheur, digne de l'enfer ». L'enfant, qui bégayait à peine, articula d'une voix très-nette la phrase suivante : « Frère Joseph est « un grand Saint, digne du paradis ». Joseph, tirant

gracieusement l'oreille au petit enfant, fit la grosse voix, et de nouveau l'avertit de dire comme lui. Mais l'enfant répéta trois fois de suite la même phrase. Cette particularité frappa l'esprit des assistants, qui, comme témoins, l'ont signalée dans l'enquête judiciaire.

L'humble frère tenait à passer pour être ce qu'il disait être. Il brigua les plus vils emplois, lavait les plats, fourbissait la vaisselle, balayait les dortoirs, enlevait les immondices. L'église étant alors en construction, il transportait les matériaux sur ses épaules, et disait qu'il était le *frère Ane*. En hiver, en été, par le soleil, par la pluie, il allait, vêtu d'une mauvaise tunique, les pieds nus, quêter pour la communauté. A l'église, il était prêtre; partout ailleurs, ce n'était qu'un pauvre frère humilié et courbé sous le poids du travail.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Il macère son corps. — Jeûnes continuels. — Sa nourriture. — Extases. — Miracles.

Il traita la nature et la chair comme ses plus formidables ennemis. Trente ans après sa mort, les traces de son sang se voyaient encore sur les murs de sa cellule ainsi que sur les parois de la petite chapelle de Sainte-Barbe. Qu'une image sensuelle, une pensée de vaine gloire, une distraction, le vînt assaillir, il châtiait son corps comme un esclave et voulait ne laisser dominer que l'esprit. Les instruments de ces incessantes pénitences étaient des cordes armées de crochets qui frappaient, labouraient la chair et la rendaient comme un cadavre.

Il eut encore des instruments de pénitence plus cruels, jusqu'à ce que le supérieur crut devoir arrêter cette passion des souffrances. Aux macérations sanglantes, frère Joseph joignait des jeûnes presque continuels. Il passa cinq ans sans manger de pain et quinze sans boire une seule goutte de vin. Des herbages, quelques fruits secs, des fèves, composaient tout son régime. Il assaisonnait ces humbles mets d'une poudre amère que l'on prit d'abord pour du poivre à cause de sa couleur. Quelques religieux ayant eu la curiosité de goûter cette substance, le prétendu poivre se trouva être une poudre de l'espèce de celle que David eût appelée *pulverem mortis*, « la poudre de mort ». Le vendredi, il se nourrissait d'une herbe amère et nauséabonde dont nul autre que lui ne pouvait supporter le goût. Durant le Carême de trente-six jours, dit chez les Franciscains *Carême béni*, qui commence le 6 janvier et finit le 10 février, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Durant les six autres Carêmes franciscains, il mangeait, le dimanche et le jeudi, des herbes amères, quelques fèves ou fruits, et ne prenait rien les cinq autres jours de la semaine. Ce qui le soutenait dans cette abstinence d'aliments matériels, c'était l'aliment eucharistique; il se nourrissait du saint sacrifice qu'il célébrait tous les jours. On a remarqué plus d'une fois qu'exténué, pâle et presque mourant avant la Messe, il parut, en quittant l'autel, agile, animé et plein de vigueur. Ce n'est donc pas de pain qu'il vivait; il avait le secret d'un aliment meilleur et plus substantiel. Les aliments matériels, qui sustentent les autres hommes, semblaient précisément lui être devenus

nuisibles. Contraint un jour par le supérieur de manger de la viande, il obéit tout à la fois au supérieur qui voulait cette manducation, et à Dieu, qui ne la voulait pas; car, lorsqu'il eut avalé la viande, une soudaine irritation d'estomac la lui fit rejeter aussitôt.

En domptant si courageusement ses passions, en soumettant si constamment sa volonté à celle de Dieu, il correspondait fidèlement à la grâce prévenante. Cette grâce qui, chez lui, ne tombait jamais à vide, dut le préparer aux vertus de son adolescence et aux contemplations sublimes auxquelles plus tard il fut élevé. Le cardinal de Lauria déclare qu'à l'époque qui suivit, son admission au sacerdoce, « Joseph, sitôt qu'il com-
« mençait à méditer, était ravi hors de lui et élevé par
« la grâce à la contemplation ». Le cardinal ajoute :
« C'est de lui, je le confesse, que j'ai appris ce que font,
« voient et entendent les âmes spirituelles dans la con-
« templation, et je lui dois tout ce que j'en ai dit dans
« mon *Traité de l'Oraison* ».

Les actes du procès de canonisation constatent qu'au couvent de la Grotella, où il vécut seize années, le saint fut si habituellement ravi en extase, que la vie naturelle et les occupations courantes de la communauté employèrent la moindre partie de son temps. Il entraînait en extase avec facilité et n'en était tiré que difficilement. La sainte obéissance était, à son égard, le moyen de diversion le plus efficace. Le supérieur lui intimait l'ordre de revenir du monde surnaturel au monde réel, et il y revenait plein d'obéissance, nous devrions dire de confusion. Ses joues se couvraient d'une pieuse rougeur et quelquefois de larmes. Il se

sentait confus à l'idée de l'effet que devait produire sur les assistants un phénomène aussi extraordinaire que celui d'un homme passant ainsi du ciel à la terre, et de la mort à la vie ; car, durant l'extase, l'action des sens et le mouvement des membres cessaient complètement. Le saint restait invariablement dans la position où l'extase l'avait surpris et la lumière divine enveloppé, c'est-à-dire les bras étendus ou en croix, les yeux tournés vers le ciel, quelquefois assis, quelquefois dans la position d'un homme qui marche ; et rien ne pouvait l'arracher à cette position, ni l'adresse, ni la force. On piquait le saint avec des aiguilles, on le frappait avec du fer, on le brûlait avec des bougies, et aucune de ces choses ne pouvait l'arracher à la vie extatique. Après l'extase, voyant ce que l'on avait fait pour le rappeler à lui, il éprouvait le mouvement de confusion dont nous avons parlé. L'humble serviteur de Dieu avait coutume d'attribuer à une infirmité naturelle ces hautes opérations de Dieu en lui, et les appelait ses étourdissements. C'est dans cet esprit d'humilité qu'un jour il dit au cardinal de Lauria : « Com-
« patriote, sais-tu ce que me font les frères lorsque
« me viennent mes étourdissements ? Ils me brûlent
« les mains et me brisent les doigts ». Et, lui montrant son pouce couvert d'ampoules, il ajouta : « Voilà leur
« ouvrage », et il se mit à rire.

Le cardinal de Lauria lui ayant demandé ce que les extatiques voient dans l'extase, le serviteur de Dieu répondit : « Les extatiques se sentent comme transpor-
« tés dans une galerie qui resplendit de choses nou-
« veilles et belles, devant une glace où, d'un regard, ils

« embrassent les merveilles qu'en cette admirable vision il plaît à Dieu de leur montrer ».

Son âme, avide de s'unir à la beauté éternelle, s'envolait sur les ailes de l'amour divin, détachait de la terre et entraînait dans l'espace le corps lui-même pour l'associer à la félicité des bienheureux. Ces sortes de ravissements dans l'espace furent si prodigieux, si fréquents, qu'il faudrait un livre pour les décrire. Ils avaient commencé immédiatement après la promotion de Joseph au sacerdoce ; ils durèrent jusqu'à sa mort. Durant les seize années de son séjour à la Grotella, ils furent presque continuels. On le voit, dans l'église, s'élaner d'un bond sur la plate-forme de l'autel, et, le jour du jeudi saint, voler du pavé de l'église au tombeau de Notre-Seigneur. Le jour de la fête de saint François, on le voit voler sur l'autel du saint patriarche, et le jour de la fête de Notre-Dame du Carmel, sur le principal autel de la Madone. On l'a vu, dans sa cellule, si quelque parole venait embraser sa dévotion, voler dans l'espace en état de contemplation ; et quelquefois, dans cette ascension, tenir un charbon ardent, sans que sa main en fût offensée. Au réfectoire, au milieu de ses frères glacés d'un saint effroi, on l'a vu se soulever sur son siège et voler dans l'espace, enlevant avec lui un hérisson de mer. Enfin, dans les campagnes voisines de Copertino, on l'a vu s'élever en volant, une fois sur un olivier, et une autre fois sur une grande croix qu'il avait miraculeusement plantée au lieu où elle se trouvait. Un sentiment d'admiration pour le tout-puissant Créateur de ce hérisson de mer, la beauté du ciel, la vue des instruments de la

Passion du Sauveur figurés sur la croix, suffisaient pour déterminer ces ravissements.

Les miracles qu'il opéra durant son séjour à la Grotella firent l'admiration de tout le pays et de toute la province ; son nom se répandit partout, et partout on le regardait comme un miracle de sainteté. Sur le territoire de Copertino, on ne voyait plus de malades, ou, s'il en paraissait quelqu'un, le saint l'allait voir, et, avec le signe de la croix, le guérissait sur-le-champ. Il s'ensuivit que sa personne devint l'objet d'un empressement général. Les fidèles venaient de loin lui demander des grâces et des miracles ; et les grâces et les miracles étaient par lui distribués, comme le médecin distribue ses ordonnances. Il disait aux fidèles : « Mes enfants, confiance en Dieu ! » A quelques-uns il donnait, écrite de sa main, la bénédiction de saint François ; à d'autres, il faisait des onctions de l'huile de la lampe du saint, et tous étaient guéris. Un jour qu'il visitait un malade, une mère lui présenta sa fille estropiée, impotente et atteinte de la petite vérole. Le saint, s'asseyant, tira un crucifix de sa poitrine et dit à la fille : « Viens, embrassé ce crucifix et va le faire embrasser à ton père et à ta mère ». La jeune fille obéit et fut guérie. Dom Pomponio Imbeni, affligé de plusieurs ulcères, gardait le lit. Frère Joseph va le visiter : « Confiance », dit-il au malade ; combien y a-t-il « que tu es allé à la Grotella visiter ta mère ? » Ce mot de mère signifiait la très-sainte Vierge. « Frère Joseph », répond le malade, « vous voyez bien que je ne puis bouger ». — « Aie confiance en ta mère », réplique Joseph. En même temps, le saint touchait un à un les

ulcères, qui se cicatrisaient comme si la guérison fût sortie de ses doigts. Onofrio Rizzo paraissait être à l'agonie. Ses lèvres étaient si serrées, qu'on ne pouvait lui ouvrir la bouche ; Joseph approche du moribond, lui entr'ouvre doucement les lèvres, lui fait avaler nous ne savons quelle substance, et, le guérissant instantanément, lui dit : « Comment te trouves-tu ? » — « Bien », répondit Onofrio. — « Tu ne parleras pas de moi », répliqua Joseph, « mais tu diras que la sainte Vierge t'a guéri ». Les pages du procès de canonisation sont remplies de pareils miracles.

Sa charité envers ses frères et ses compatriotes se manifesta plus d'une fois par des prodiges. Un jour, la tempête ébranlait le couvent de la Grotella et frappait au loin le pays de terreur ; frère Joseph s'agenouille devant l'autel de la Madone : « Foi ! foi ! » s'écrie-t-il. Et, sortant de l'église, il gourmande la tempête, qui se dissipe sur son passage. Une sécheresse désolait les campagnes : « Ayons foi en Dieu », dit le Saint à ses compatriotes ; « faisons une procession à la Madone très-sainte, et avant que la procession soit finie, vous aurez de l'eau ». La procession se fit, et l'eau vint en effet. Le couvent de la Grotella, tant qu'il y résida, ne manqua de rien. Les miracles, lorsqu'il quêtait, semblaient le poursuivre encore plus qu'il ne poursuivait les aumônes. Les approvisionnements arrivaient avec une abondance qui ne pouvait être attribuée qu'aux intercessions du Saint et à l'immense libéralité de Dieu. Un jour, par son ordre, une sœur nommée Claire était allée dans la famille Giuli demander un peu de miel pour le couvent. Joseph,

survenant, touche le vase, et sous ses miraculeuses mains, le miel, augmentant de quantité et de volume, déborde et remplit un autre bassin. Le lendemain, Joseph ayant rencontré sœur Claire, lui dit en souriant : « Ce miel que nos bienfaiteurs nous ont donné, « je le leur ai fidèlement rendu ». Une dizaine de pèlerins de Narbo demandaient au couvent du vin pour se rafraîchir ; il n'en restait que pour le souper des religieux ; on s'excusait ; mais plein de foi en la divine Providence, frère Joseph tira de l'outre autant de vin que les voyageurs en purent boire, et il y en eut ensuite assez pour subvenir aux besoins de la communauté durant plusieurs jours. Sa mère, Françoise Panara, toujours pauvre, mais toujours résignée dans sa pauvreté, manquait de pain. Elle en demandait souvent à son fils, et invoquait près de lui son titre de mère. « Notre mère », répondait Joseph, « c'est la Madonna ; je n'ai rien, je suis pauvre ; recommande-toi à « la Madone, la Madone t'aidera ». C'est en ces termes que Joseph la congédiait chaque fois, et chaque fois, en rentrant au logis, la pauvre femme y trouvait le pain nécessaire aux besoins de la journée.

Il est bien vrai que rien n'est impossible à la prière et à la foi, et que la grâce peut donner à l'homme sur la nature un empire plus grand encore que celui qu'il a perdu par la faute d'Adam. Notre Saint déployait avec une espèce de luxe, si nous pouvons parler ainsi, les effets de la toute-puissance divine. Il était souvent appelé au couvent des religieuses de Sainte-Claire de Copertino, ou pour ses quêtes, ou pour les besoins spirituels de cette maison. Un jour, il dit en riant aux

religieuses de bien réciter l'office, qu'il enverrait un petit oiseau stimuler leur zèle. A la première réunion des religieuses, on vit paraître en effet sur la fenêtre du chœur un joli passereau solitaire. L'oiseau se montrait ainsi tous les jours aux offices du matin et du soir. Son chant prévenait celui des religieuses, et, par des accords d'une mélodie extraordinaire, le passereau semblait inviter les servantes de Dieu à célébrer les louanges de leur commun Maître. L'office achevé, l'oiseau disparaissait. Le passereau revint ainsi tous les jours, aux mêmes heures, sans y manquer jamais, durant cinq années. Une insulte qui lui fut faite, par une religieuse, le fit s'éloigner. Les sœurs s'en plaignirent. « Le passereau est parti, et il a bien fait », dit Joseph ; « pourquoi l'avoir menacé et insulté ? » Le Saint promit pourtant que le fugitif reviendrait, et sa parole fut un oracle. Soit que l'oiseau eût oublié l'injure, soit qu'il l'eût pardonnée, il reparut. Non-seulement il se montra au chœur, mais cette fois il établit sa demeure parmi les servantes de Dieu. Il se perchait, tantôt sur un siège, tantôt sur un tableau, et se laissait caresser. Une des sœurs lui ayant attaché un grelot à la patte, il resta encore deux mois dans le couvent, traînant ce grelot ; mais le jeudi saint il disparut, et ne se montra ni le vendredi, ni le samedi. Nouvelles plaintes au frère Joseph. Le Saint répondit : « Je vous l'ai donné « comme musicien, il ne fallait pas en faire un son-
neur de cloches. Il est allé veiller près du tombeau
de Notre-Seigneur ; mais je le ferai revenir ». Le passereau revint en effet, reprit ses habitudes, et n'abandonna le couvent que lorsque le serviteur de Dieu,

quittant lui-même Copertino, emporta ailleurs le secret de ses miracles.

Un jour, il sauva miraculeusement deux lièvres, qui, poursuivis par les chasseurs, vinrent se jeter, l'un dans ses bras, l'autre dans les plis de sa robe. Après un violent orage, des bergers, désolés en voyant la plaine couverte des cadavres de leurs brebis, vinrent en pleurant implorer le secours de ses prières. Notre Saint les consola, et, se rendant sur le théâtre du sinistre, il ressuscite une à une toutes les brebis, en disant : « Au nom de Dieu, lève-toi ! » Mais voici un fait plus surprenant. Tous les samedis, Joseph récitait les litanies dans la petite chapelle de Sainte-Barbe. Les pâtres et les villageois des campagnes voisines assistaient à cet exercice. La réunion était ordinairement fort nombreuse. Un samedi Joseph vient à la chapelle et n'y trouve personne : les paysans vaquaient aux travaux de la moisson, qui n'admettent ni délai ni interruption. Le Saint, à qui la validité de l'excuse n'était pas bien démontrée, se prit à gémir intérieurement de la légèreté des hommes, qui, pour quelques intérêts matériels, négligent si souvent l'intérêt bien autrement considérable du service de Dieu. En même temps il jetait les yeux au loin dans la plaine ; mais il ne voyait de toutes parts que des troupeaux et point de bergers. Saisi d'un saint transport, il s'adresse à ces troupeaux épars : « Brebis de Dieu », s'écria-t-il, « venez ici, venez adorer la Mère de mon Dieu, qui est aussi le « vôtre ». O prodige des prodiges ! ô merveille des merveilles ! à ces paroles dites de loin à des êtres qui ne pouvaient ni les entendre ni les comprendre, les

brebis de ces nombreux troupeaux, sautant par-dessus les barrières, quittant les gras pâturages, laissant derrière elle leurs petits, s'acheminant par bandes, comme des êtres intelligents, et se dirigent en courant, animées, semble-t-il, d'un seul esprit, vers la chapelle. En vain les petits pâtres essaient de retenir leurs brebis, les rappellent, les menacent de leurs bâtons ; elles franchissent l'espace, bondissent au pied de la chapelle, se groupent autour de Joseph, et répondent par un bêlement prolongé à la récitation de chacun des versets des litanies. Lorsque cette récitation fut achevée, les brebis, après avoir reçu la bénédiction de Joseph, retournèrent à leurs pâturages, et l'homme de Dieu rentra dans la solitude.

Le provincial des Franciscains de la province d'Otrante ne voulut pas qu'un si riche trésor restât toujours enfermé dans le même couvent ; il conçut le généreux dessein d'exposer aux regards de tous les religieux de la province ce type où chacun verrait, comme dans un miroir, quel doit être un véritable enfant de saint François d'Assise. Il commanda donc à Joseph de visiter, l'un après l'autre, tous les couvents de la province, et de séjourner dans chaque maison trois ou quatre jours. C'était bien peu au gré des maisons qui allaient accueillir un pareil hôte ; mais ce temps devait suffire à des yeux exercés pour apprécier la sainteté de l'illustre religieux.

Chacun de ses pas, dans ce voyage, fut marqué par des miracles, des extases, des ravissements ou des actes de vertu. Son humilité n'était pas moins grande que ses dons surnaturels. Un jour, un aveugle le prie

de lui rendre la vue : « Va, va », dit le Saint, « avec mes péchés je ne ferais que te rendre encore plus aveugle ». Et, se tournant vers son compagnon : « Moi, des miracles ! » s'écria-t-il. Quelquefois interrogé touchant des faits où le miracle était évident, il répondait avec simplicité : « Cela est vrai, Dieu a fait telle chose ». Les applaudissements étant inséparables des actions miraculeuses, Joseph, lorsqu'on le louait, avait coutume de dire : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* : « Ce n'est point à nous, Seigneur, non, ce n'est point à nous, mais à votre nom que revient la gloire ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : On le dénonce comme imposteur. — Il est reconnu innocent. — On le place dans le couvent d'Assise. — Les consolations divines lui sont retirées, puis rendues. — On l'oblige de changer plusieurs fois de couvent. — Sa manière de vivre au couvent d'Osimo. — Sa sainte mort.

Il eut beau jeter le voile de l'humilité sur l'éclat de sa renommée, des yeux qui probablement étaient déjà malades en furent troublés. Un vicaire général dénonça saint Joseph comme imposteur aux inquisiteurs de Naples. Le Saint fut obligé de comparaître ; mais les chefs d'accusation ayant été examinés, il fut déclaré innocent et renvoyé. Il célébra la messe à Naples dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, qui appartenait à un monastère de religieuses ; le sacrifice achevé, il fut ravi en extase, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation. Les inquisiteurs l'envoyèrent à Rome à son général, qui le reçut d'abord avec dureté ; mais bientôt,

pénétré d'admiration pour ses vertus, il voulut l'emmener avec lui baiser les pieds du pape Urbain VIII. L'humble serviteur de Dieu alla à l'audience pontificale, et surpassa en quelque sorte sa propre réputation ; car, au moment où il baisait les pieds de Sa Sainteté, ayant considéré qu'il était devant le vicaire de Jésus-Christ, il entra en extase, et fut soulevé en l'air dans un ravissement qui dura jusqu'au moment où le général crut devoir le rappeler à la vie réelle. Pénétré d'une religieuse terreur, le Pontife se tourna vers le général et lui dit que « si frère Joseph mourait « sous son pontificat, il voudrait déposer du prodige « dont il venait d'être témoin ». Le Pape, en même temps, ordonna au général de placer Joseph dans un couvent de l'Observance. Le ciel avait déjà désigné à Joseph par des signes très-sensibles quel devait être ce couvent. C'était celui d'Assise, où l'appelaient depuis longtemps les doux parfums laissés en ce lieu sacré par Notre-Dame des Anges et le séraphique saint François. Il y fut envoyé par son général. Le gardien du couvent le traita avec hauteur et dédain. Les peines intérieures où Dieu voulait purifier de plus en plus son serviteur, furent des croix bien plus difficiles à porter.

Toutes les consolations divines furent peu à peu retirées au Saint : plus d'extases, plus de ravissements, aucune des douceurs accoutumées qui jadis le consolait dans ses peines. La messe même n'eut plus de goût pour lui. Lorsqu'il célébrait, il semblait moins sacrifier la Victime sainte que s'immoler lui-même, victime d'une aridité qui ne le quittait plus, et d'un

engourdissement d'esprit qu'il n'avait jamais éprouvé. Il demanda et obtint la *Chronique de l'Ordre de Saint-François* pour y lire les témoignages de la faveur de l'Ordre à son berceau. Les pages de ces glorieuses annales glissaient sous ses yeux, sans que l'esprit parût s'y arrêter ni les goûter. Il recourait à Dieu ; Dieu laissait ses gémissements sans réponse. Il invoquait le Seigneur ; le Seigneur, qui l'entendait, demeurait comme sourd à ses prières, afin d'être invoqué de nouveau. Une noire mélancolie s'empara alors du cœur de Joseph. Le chagrin détermina chez lui une ophthalmie qui le rendait comme incapable de lever les yeux. Il semblait ne plus vivre que par le souvenir. Il a souvent déclaré n'avoir jamais tant souffert, ni s'être senti poursuivi par des fantômes si terribles. Avec la tristesse survint l'ange de Satan, qui, par des images sensibles et odieuses, souffletant le Saint jour et nuit, l'attirait vers l'abîme où il fût infailliblement tombé s'il n'eût opposé une défense vigoureuse. Ce n'étaient pas seulement des illusions, des songes ; c'étaient des visions corporelles. Les esprits infernaux, prenant un corps aérien, lui faisaient voir et entendre, présentaient à son esprit, sous mille formes diverses, des choses horribles et détestables. Précipité du faite des contemplations divines dans l'abîme des persécutions, des tristesses, des aridités, des tentations, le pauvre frère versait d'abondantes larmes. Il voyait comme renversés les remparts de son esprit ; la citadelle seule restait debout, soutenue par une force secrète, dont il ne pouvait clairement discerner la source, mais qui venait de Dieu. Souvent, tandis que

l'ennemi l'attaquait, il se tournait vers le crucifix, et le crucifix semblait ne lui présenter qu'un Dieu inconnu. Au milieu des ténèbres et des abattements de son esprit, Joseph, du fond du cœur, invoquait, suppliait ce divin Sauveur de lui venir en aide ; mais Dieu, pour l'éprouver davantage, ne répondait à ses prières et à ses larmes que par un silence atterrant.

Le général, informé de l'état de Joseph, le manda à Rome : dans ce voyage, il sentit revenir les consolations célestes que Dieu lui accorda avec plus d'abondance que jamais. Au nom seul de Dieu, de Jésus ou de Marie, il était comme hors de lui. Il s'écriait souvent : « Daignez, ô mon Dieu, remplir et posséder tout
« mon cœur. Puisse mon âme être affranchie des liens
« du corps et être unie à Jésus-Christ ! Jésus, Jésus,
« attirez-moi à vous, je ne puis plus rester sur la
« terre ! » On l'entendait souvent exciter les autres à la divine charité, en leur disant : « Aimez Dieu ; celui
« dans lequel règne cet amour est riche, quoiqu'il ne
« s'en aperçoive pas ». Ses ravissements étaient aussi
« fréquents qu'extraordinaires. Il en eut même plusieurs en public, dont un grand nombre de personnes les plus notables furent les témoins oculaires, et attestèrent plus tard la vérité avec serment. On compte parmi ces témoins Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Joseph avait aussi un talent singulier pour convertir les pécheurs les plus endurcis et pour tranquilliser les âmes qui avaient des peines intérieures. Il avait coutume de

dire aux personnes scrupuleuses qui s'adressaient à lui : « Je ne veux ni scrupules ni mélancolie ; que « votre intention soit droite, et ne craignez rien ». Il expliquait les plus profonds mystères de la foi avec une grande clarté, et les rendait en quelque sorte sensibles. Il devait les connaissances sublimes qu'on remarquait en lui aux communications intimes qu'il avait avec Dieu dans la prière.

La prudence qu'il faisait paraître dans la conduite des âmes attirait auprès de lui un grand concours de monde, et même des cardinaux et des princes. Il prédit à Jean Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien des peuples et pour la sanctification des âmes. Il lui conseilla de ne s'engager dans aucun Ordre religieux. Ce prince, étant depuis entré chez les Jésuites, y fit les vœux des écoliers de la Société ; mais il fut déclaré cardinal par le pape Innocent X, en 1646. Joseph le dissuada de la résolution où il était de recevoir les ordres sacrés. La prédiction du Saint s'accomplit. Wladislas, fils aîné de Sigismond, étant mort en 1648, Jean Casimir fut élu roi de Pologne. Il abdiqua depuis la couronne et se retira en France, où il mourut en 1672. C'est ce prince qui a fait connaître lui-même toutes les circonstances du fait qui vient d'être rapporté.

Les miracles du Saint à Assise furent si nombreux, si prodigieux, que l'on croirait à peine l'histoire, si l'histoire n'était appuyée de l'autorité d'une instruction juridique sanctionnée par les irréfragables décrets du Siège apostolique. Rien qu'en embrassant les ma-

lades, le Saint les guérissait. Son compagnon, Fra Ludovico Bracone, en fit l'heureuse expérience ; il était en proie à une fièvre maligne : « Cher compagnon », dit-il à Joseph, « ne m'abandonnez pas ». Joseph l'embrassa, et la fièvre disparut.

Au reste, une simple prière de Joseph suffisait pour opérer de grandes choses, même à des distances éloignées. Octave Aromatario, et Jérôme Ferri, l'un et l'autre abandonnés des médecins, furent délivrés de la fièvre, au moment où Joseph célébrait pour eux le saint sacrifice de la Messe. Un combat s'était engagé entre les gens d'armes d'Assise et ceux de la Bastia ; le sang avait coulé ; ce combat cessa sans aucune médiation, et de la manière la plus imprévue, à l'heure même où Joseph, instruit de la lutte, suppliait le Seigneur de pacifier les partis. Un regard de Joseph, accompagné de nous ne savons quel salut, suffit pour décider un jardinier à rompre un commerce illégitime, et à mener à Assise une vie exemplaire. Par ses secrètes prières, le Saint délivra ses compatriotes d'une guerre terrible et leur procura une paix profonde.

Plus les justes sont favorisés de Dieu, plus l'ennemi de Dieu les persécute ou intérieurement par la tentation, ou extérieurement par des assauts quelquefois terribles. Les vexations du démon contre Joseph en sont un exemple. Une nuit, le Serviteur de Dieu priant dans l'église, entend la porte s'ouvrir avec violence, et voit paraître un homme traînant aux pieds comme des sandales de fer. Joseph le regarde et le suit de l'œil. Le personnage approche ; à mesure qu'il avance, les lampes suspendues autour de l'autel de Saint-François

commencent à pâlir et s'éteignent une à une jusqu'à la dernière. Resté seul dans l'obscurité avec cet homme chaussé de fer, Joseph se recommande à saint François. Déjà le démon, se précipitant sur lui et le renversant, l'étreignait à la gorge et l'étouffait, lorsque Joseph voit le séraphique Père sortir de son tombeau une bougie à la main, et rallumer les lampes ; à leur clarté, l'ennemi disparut. Depuis, Joseph eut coutume d'appeler saint François le lampiste de l'église. Une autre fois, c'était aussi durant la nuit, Joseph, en oraison dans un confessionnal, voit un homme s'avancer, s'agenouiller et prier. Prenant cet homme pour un bon serviteur de Dieu, il lui dit avec piété : « Frère, prie pour moi ». Mais l'horrible frère se dressant sur ses pieds et se précipitant sur Joseph : « Hypocrite », s'écrie-t-il, « jus-ques à quand habiteras-tu cette maison ? » Joseph reconnut seulement alors qu'il avait affaire au démon.

Il était bien consolé de ces terribles apparitions, par ses communications continuelles avec les anges et avec la divine Majesté. Le jour qu'il fit son entrée à Assise, une grande servante de Dieu vit deux esprits célestes l'accompagner. Il fut révélé à une autre servante de Dieu, par son ange gardien, que l'ange gardien de Joseph appartenait à la première hiérarchie des esprits bienheureux. Le Saint ne franchissait jamais le seuil de sa cellule sans saluer son ange gardien et l'inviter à entrer le premier. La même servante de Dieu, sœur Cécile de Nobili de Nocera, religieuse converse, vit deux fois l'âme de Joseph dans le sacré côté de Notre-Seigneur. Une autre fois, conduite en esprit sur une montagne qui lui fut désignée pour être celle de

la perfection, elle reconnut, parmi plusieurs âmes arrivées au sommet, celle de notre saint religieux.

Cependant le tribunal de l'Inquisition, qui avait constaté la sainteté de Joseph, à Naples, et le pape Urbain VIII, qui l'avait constatée à Rome, avaient dans leur haute sagesse jugé nécessaire de cacher à des gens qu'elle pourrait offenser une lumière que Dieu saurait dévoiler s'il le jugeait à propos. Le frère Vincent-Marie Pellegrini, inquisiteur de Pérouse, eut ordre de conduire sur-le-champ, mais honorablement, frère Joseph au couvent des Capucins, du territoire de Petra-Rubea, situé sur les pentes d'une montagne escarpée, et de le consigner entre les mains du père gardien, qui devait le tenir dans une retraite absolue. A cette nouvelle, notre Saint se troubla d'abord, il pâlit : « Est-ce qu'on veut me conduire en prison ? » dit-il. Mais la grâce, prenant aussitôt le dessus sur la nature, il s'inclina pour baiser les pieds de l'inquisiteur et s'élança dans la voiture où celui-ci l'attendait, obéissant la joie sur le front et le sourire sur les lèvres.

Quand il fut arrivé au couvent des Capucins de Petra-Rubea, le Père inquisiteur le consigna entre les mains du Père gardien, Jean-Baptiste de Monte-Grimano.

Par ordre du tribunal suprême, l'inquisiteur fit défendre, sous peine d'excommunication, de laisser parler Joseph à qui que ce fût, excepté aux religieux du couvent ; il lui était interdit également d'écrire des lettres, même aux cardinaux, d'en recevoir et de sortir de l'enceinte de la communauté. En un mot, il devait rester privé de tout commerce avec les séculiers. Le

Serviteur de Dieu entendit lire et lut les ordres dont il s'agit avec une tranquillité d'esprit imperturbable, et parut avoir pour agréables les souffrances qui lui étaient imposées. Il ne demanda jamais quel pouvait être le motif de pareils ordres, ni pourquoi on l'avait enlevé aux Conventuels de Saint-François, pour le transférer chez les Capucins. Satisfait de tout, louant Dieu en toutes choses, résigné, immuable, il ressemblait à l'écueil des mers, qui, battu par le flot, n'en est point ébranlé. A notre avis, cette impassibilité passe les forces naturelles de l'homme : « Pour n'être point ému « de certaines souffrances », dit saint Jérôme, « il faut « être ou rocher ou Dieu, *Vel saxum, vel Deus* ». Frère Joseph n'était ni rocher ni Dieu ; mais l'homme, chez lui, semblait avoir disparu. Il en était venu à ne plus distinguer la saveur des aliments. Interrogé si un mets était insipide ou salé, doux ou acide, il répondait vivement : « C'est bon ! c'est bon ! » Jamais il n'a dit : Telle chose me fait mal, ceci est fade, ceci me déplaît. Il trouvait à peine le temps de manger, il avalait plutôt qu'il ne savourait quelques légumes ou herbages, des noix, un peu d'eau rougie. Il semblait refuser le nécessaire à ce corps dont le poids tendait à la terre et y retenait une âme impatiente de s'élancer vers les cieux.

Du reste, l'âme brisait les obstacles, et d'incessants et merveilleux ravissements la transportaient vers les régions célestes. La célébration du saint sacrifice n'était pour Joseph qu'une longue extase qui ne durait pas moins de deux heures. Dans le jardin du couvent, où le supérieur exigeait qu'il se promenât de temps en

temps, il s'élevait en l'air, était ravi en extase, ou à la vue de la plante qui lui disait la bonté et la toute-puissance du Créateur, ou à la vue de l'oiseau dont le chant lui rappelait les concerts des bienheureux. Dans sa cellule, s'il cessait de pleurer sur les souffrances du Sauveur, c'était pour voler dans l'espace et s'élancer vers le ciel dans des extases d'amour.

Une si vive lumière ne pouvait demeurer cachée. En vain on tire Joseph d'Assise pour le soustraire aux empressements de la foule ; en vain on le fait transférer avec précaution dans un couvent de Capucins reculé, situé parmi les précipices, les escarpements et les montagnes, où il devra vivre caché et ignoré ; bientôt une foule immense escalade chaque jour le couvent pour être témoin des ravissements, des miracles de Joseph, et assister à sa messe. Le concours des étrangers fut si considérable, que l'on dut construire autour du couvent des hôtelleries pour la commodité des visiteurs. La place manquant pour contenir la foule durant la messe, les fidèles montaient sur le toit et le découvraient, ou bien pratiquaient des ouvertures dans les murailles de l'église.

Le tribunal de l'Inquisition, chargé de surveiller tout mouvement public de fausse dévotion ou de dévotion extraordinaire, crut devoir cacher de nouveau le serviteur de Dieu. On le fit transférer, toujours avec les mêmes précautions, au couvent des Capucins de Fossombrone. Mais comment cacher le soleil ? Dieu seul pouvait lui enlever son éclat. Dans le trajet, qui était considérable, on compta presque autant de miracles que de milles, et plus d'extases et de ravisse-

ments que de pas, et les miracles qu'il avait faits jusque-là n'étaient rien auprès de ceux qu'il fit durant un séjour de trois ans à Fossombrone. Un jour, qu'il désirait vivement assister à la procession de la Fête-Dieu, il eut un ravissement, et il vit la procession dans les rues de Fossombrone, comme s'il l'eût suivie. Le dimanche du Bon-Pasteur, on le vit ravi en l'air dans le jardin, et il resta à genoux dans l'espace pendant plus de deux heures.

Des ravissements en Dieu si continuels produisirent chez Joseph une sorte de transformation en Dieu, suivant cette parole du prophète Osée : *Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt* : « Ils sont devenus comme les choses « qu'ils aimèrent ». Ainsi transformé en Dieu, le Saint dut en chacun de ses actes manifester une vertu divine. Et comme le propre de Dieu c'est de tout connaître, de pénétrer toute chose secrète, Joseph arriva à un tel degré de clairvoyance, que l'on craignait de paraître devant lui en état de péché ou de faute. Dans chacune de ses résidences, il révélait aux personnes, à toutes indistinctement, les secrets de leur cœur. Fra Girolamo de Sinigaglia, capucin, et frère Joseph, convinrent un jour de se recommander réciproquement à Dieu. Joseph satisfit à l'engagement, Fra Girolamo y manqua. Au bout de quelques mois, ce dernier dit affectueusement au serviteur de Dieu : « Frère Joseph, « vous vous êtes souvenu de prier Dieu à mon intention? » — « J'ai prié pour toi », répondit Joseph ; « mais toi, tu as négligé de prier pour moi ». Le jeudi 7 janvier 1655, notre saint religieux sortit de sa cellule vers trois heures du matin pour célébrer la messe

dans la petite chapelle voisine. Voyant que l'on cherchait les vêtements sacerdotaux de la couleur voulue par les rubriques, il dit au servant : « Donne-moi les « parements de la mort, car, en ce moment, à Rome, « le Pape vient de mourir ». Il disait vrai. La nouvelle de l'évènement confirma bientôt les paroles de Joseph, qui prédit ainsi la mort de deux souverains Pontifes, d'Urbain VIII, à Assise, et d'Innocent X, à Fossombrone.

Le 10 juillet 1657, notre Saint fut transféré au couvent d'Osimo, où s'écoula le reste de sa vie. Là, comme ailleurs, il fut soumis à une séquestration sévère. Il fut relégué dans un appartement écarté. On lui assigna une chapelle et un jardin à part, et un compagnon spécial. Il fut ainsi laissé tout à Dieu, entièrement libre de relations et d'affaires. Son genre de vie d'alors se trouve supérieurement décrit dans les actes du procès de canonisation : « Au lever du soleil », dit le témoin, « Joseph quittait son grabat et passait dans son « oratoire, où il récitait l'heure canoniale de Prime et « d'autres offices que je spécifierai plus loin, jusqu'au « moment où son père spirituel venait le confesser. « Après s'être confessé et préparé au saint sacrifice, il « descendait dans la chapelle particulière, où il devait « dire la messe solitairement. Là, il se couvrait des « habits sacerdotaux, s'agenouillait devant l'autel et « récitait avec dévotion les litanies de la très-sainte « Vierge ; après quoi il célébrait le saint sacrifice avec « une incomparable ferveur. Sa messe durait une « heure environ, non compris le temps des extases, « tantôt plus, tantôt moins. La messe achevée, il res-

« fait dans la chapelle un moment, puis retournait à
« l'oratoire réciter les heures canoniales et plusieurs
« autres offices : ces offices étaient ceux de la Madone,
« des Morts, de la Croix, du Saint-Esprit, les psaumes
« de la Pénitence suivis des oraisons, et le chapelet, si
« le temps le permettait. Ces exercices l'occupaient
« jusqu'à l'heure du dîner ; on lui apportait à manger
« après le repas des religieux. Il ne restait à table
« qu'un instant, allait rendre grâces dans son oratoire,
« et si des religieux désiraient ensuite l'entretenir, il
« les écoutait volontiers jusqu'au moment où il se
« renfermait dans la chambre du repos, afin d'y som-
« meiller une heure ou une heure et demie. Après le
« sommeil, il reprenait ses prières dans l'oratoire jus-
« qu'au son de l'*Ave Maria*, et restait même à l'ora-
« toire plus longtemps, si des religieux avaient à l'y
« entretenir de leurs besoins spirituels. Au son de
« l'*Ave Maria*, le compagnon de Joseph allumait un
« flambeau, et le serviteur de Dieu donnait plusieurs
« heures à la lecture spirituelle. Il lisait la messe
« du lendemain, la vie du Saint dont on célébrait la
« fête, quelque sermonnaire sur les saintes Ecritures.
« Immédiatement après le souper de la communauté,
« son compagnon lui présentait un peu de nourriture.
« Il mangeait et retournait à l'oratoire, où l'accompa-
« gnaient quelquefois des religieux qui venaient con-
« férer de matières spirituelles ou chanter avec lui des
« cantiques à la gloire de Dieu. Ce délassement durait
« une heure ou une heure et demie. Les visiteurs se
« retiraient ; pour lui, il restait seul dans l'oratoire
« jusqu'à minuit, qui était le moment de dire Matines.

« Après Matines , il allait reposer jusqu'au lever du
« soleil. Tel fut le régime du serviteur de Dieu depuis
« son arrivée à notre couvent jusqu'à sa dernière ma-
« ladie. Il n'y dérogeait qu'en cas d'indisposition. En
« ce qui touche sa nourriture, il n'usait, durant toute
« l'année, que d'aliments de Carême. Il était sobre,
« semblait ne boire et ne manger que par contrainte,
« et souvent, tant il était abstrait, ne savait ce qu'il
« mangeait ni ce qu'il buvait. Il portait sur la chair,
« en guise de chemise, une tunique de laine, et ne se
« servait jamais de linge. Il marchait pieds nus, en
« sandales. Son habit, comme celui des autres reli-
« gieux, était de serge d'Assise. L'hiver, il avait un
« manteau. Il dormait habillé, sans changer de vête-
« ments, assis plutôt qu'étendu sur trois planches gar-
« nies d'une peau d'ours et d'un chevet couvert de
« toile. Son appartement se composait de deux pièces,
« savoir : d'un oratoire et d'une cellule. Il s'y tenait
« retiré toute l'année. Cette espèce de réclusion dura
« jusqu'à sa mort ».

Il avait une tendre et particulière dévotion pour le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur. Il aimait à se représenter Jésus-Christ sous les traits d'un petit enfant, et répandait devant lui les plus intimes désirs de son cœur. Les actes du procès de canonisation constatent qu'à Osimo, l'enfant Jésus lui apparut plusieurs fois ; Joseph prenait le divin Enfant dans ses bras, le caressait et lui adressait de ces paroles enflammées qui se conçoivent mieux qu'elles ne s'expriment.

Mais le temps s'approchait où il devait s'unir pour

toujours à l'objet de son amour, vers lequel il était si souvent ravi. Il le sut par révélation. A peine arrivé au couvent d'Osimo, Joseph, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, s'était écrié : *Hæc requies mea* : « C'est là mon repos ». — « Sachez, mes frères », disait-il aux religieux, « que le jour où il me sera impossible « de recevoir l'Agneau (c'est-à-dire la sainte Eucharis-
« tie), ce même jour je passerai à une meilleure vie ». Il disait vrai. Durant sa dernière maladie, il célébra la sainte messe ou communia tous les jours, à l'exception de celui où il mourut.

Le 10 août 1663, Joseph fut atteint d'une fièvre d'abord intermittente et bientôt après continue. Sur sa pauvre couche, il conservait sa sérénité et son enjouement. Il se soumit aux médecins et aux chirurgiens, et leur laissa, ainsi qu'aux supérieurs, un pouvoir absolu sur sa personne. Sa seule appréhension était de ne pas s'abandonner assez complètement à la vue et à la volonté de la divine providence. Il pensait plus à l'Eglise, en cet instant suprême, qu'à lui-même. Quelquefois il disait aux personnes qui l'entouraient : « Priez Dieu « pour le Souverain Pontife, pour les cardinaux, pour « l'union des princes chrétiens, pour les Ordres reli-
« gieux et leurs supérieurs, et en particulier pour notre « Ordre de Saint-François ; priez pour les âmes du pur-
« gatoire, pour les malades, pour les affligés, pour « tous ceux qui prient pour nous ». Tant que la fièvre ne fut qu'intermittente, il se leva tous les jours et célébra la sainte messe dans l'oratoire contigu à sa cellule, avec des extases et des ravissements pareils à ceux dont il avait été favorisé depuis le jour de sa promotion

au sacerdoce. La dernière fois qu'il célébra, ce fut le jour de la fête de l'Assomption, « il eut des extases et « des ravissements merveilleux », disent les actes du procès de canonisation, et sa personne même fut élevée dans l'espace. Lorsque le progrès de la maladie ne lui permit plus de se tenir debout, il demanda avec instance d'assister à la messe et d'y communier tous les jours. Au moment où l'hostie sainte approchait de ses lèvres : « Voici la joie », s'écriait-il, « voici la joie ! » Et comme si le mal eût instantanément cessé, ses joues se coloraient, son regard devenait plein de feu. Après la communion, il fermait les yeux, redevenait pâle et restait privé de sentiment et comme mort, absorbé dans des entretiens avec Dieu qui sont demeurés un secret pour nous.

Il reçut le saint Viatique avec une piété profonde, parmi les extases et les transports d'amour. Il semblait que Dieu pénétrât son être et qu'il pénétrât l'être de Dieu. Il demanda ensuite l'Extrême-Onction. Quand l'huile sainte toucha ses membres, il s'écria d'une voix forte et sonore qui contrastait avec la faiblesse de sa personne : « Quels chants, quelle mélodie du paradis, « quelles odeurs, quels parfums, quelles délices du « ciel, quelle félicité ! » Il se fit ensuite lire la profession de foi, et demanda à tous ses frères pardon de ses fautes. En même temps il supplia Mgr le vicaire épiscopal et le supérieur de la communauté de lui accorder une grâce particulière : c'est qu'après sa mort son corps fût enterré sans pompe dans un lieu écarté, et que le monde ignorât à jamais le coin de terre où le frère Joseph reposerait. Mgr le vicaire épiscopal demanda

au malade sa bénédiction. Joseph s'empressa de le bénir, et bénit avec lui tous les religieux présents. Le vicaire lut alors une lettre du cardinal Chigi qui lui prescrivait de donner au moribond la bénédiction papale. Etonné qu'un ver de terre comme lui, que le plus infime des religieux fût l'objet d'une telle distinction, Joseph s'écria : « Ce n'est pas au lit que se reçoivent « de pareilles grâces ». Malgré sa faiblesse, malgré le mal qui l'accablait, il se leva et se fit conduire dans son oratoire. On y lut les litanies de la sainte Vierge ; il s'agenouilla et reçut la bénédiction papale. Il revint ensuite se coucher tout habillé, car il ne quitta jamais ni sa tunique ni son cordon. Il regardait le ciel et se préparait paisiblement au dernier passage.

Peu à peu et lentement l'agonie vint. Avec l'agonie s'accrut, chez le Saint, le désir de mourir. Il répéta plusieurs fois ces belles paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : « Je désire me dissoudre « et être avec le Christ ». Un religieux lui ayant dit : « Père Joseph, c'est le moment de combattre et de terrasser le démon », il répondit d'une voix joyeuse et très-intelligible : « Victoire ! victoire ! » On lui récitait des prières des Saints pleines d'onction ; lorsqu'il entendait les mots *amour de Dieu*, il faisait signe du mieux qu'il pouvait de répéter ces paroles, et d'une voix éteinte il disait : « Redites, redites encore ! » En même temps il posait la main sur le côté gauche de sa poitrine, comme si dans la défaillance de la voix, il eût voulu faire parler son cœur. Ses lèvres expirantes murmuraient le doux nom de Jésus, bégayaient plusieurs fois ces paroles interrompues : « Loué soit

Dieu ! Béni soit Dieu ! Soit faite la volonté de Dieu ! ».

Il s'abandonna ensuite à des mouvements et à des transports très-animés. Interrogé si c'étaient des effets de l'amour de Dieu, il répondit que oui et se mit à sourire. Sa joie se communiqua aux assistants ; une splendeur inaccoutumée illumina son visage, et, dans cet instant même, il rendit sa grande âme à son Créateur. C'était un peu avant minuit, le mardi 18 septembre de l'an 1663. Le Saint avait soixante ans et trois mois.

On exposa son corps dans l'église, et une foule immense accourut de toute part pour le vénérer ; il fut ensuite enterré dans la chapelle de la Conception. L'héroïsme de ses vertus ayant été prouvé et la vérité de ses miracles constatée, il fut béatifié par Benoît XIV en 1753, et canonisé par Clément XIII, en 1767. Clément XIII a fait insérer son office dans le Bréviaire.

(Petits Bollandistes.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE PÈRE BARTHÉLEMY D'ARANDA

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le Père Barthélemy naquit à Aranda, en Espagne. Déjà fiancé par ses parents, il abandonna sa fiancée pour se faire frère mineur dans la province de Saint-Joseph. Ces heureux commencements furent confirmés par toute sa vie. Son humilité, sa simplicité, sa par-

faite obéissance et ses autres vertus le faisaient regarder comme un religieux accompli. A Zamora, où il demeura longtemps, il était estimé et aimé de tous, riches et pauvres, surtout du marquis d'Alba de Lista et de ses frères.

Pour éprouver l'obéissance de Père Barthélemy, Père Antoine de Sainte-Marie planta son bâton en terre et lui ordonna de l'arroser comme il eût fait à une plante vive. Père Barthélemy exécuta de point en point l'ordre qui lui était donné. Etant tombé malade et sur le point de mourir, comme on lui demandait à quel signe on reconnaîtrait s'il était dans le paradis, il répondit : « Si le bâton que j'ai arrosé verdit trois jours « après ma mort, ce sera un signe que je serai entré « dans la gloire ».

Il reçut les derniers sacrements et mourut plein de joie spirituelle, en septembre 1581. Antoine de Tolède, frère et héritier du marquis d'Alba de Lista, et grand ami de Père Barthélemy, l'avait souvent visité pendant sa maladie, il avait beaucoup désiré de le voir mourir ; mais il était arrivé trop tard. Alors s'agenouillant près du mort, il se mit à pleurer et à lui parler comme à un vivant. Il lui rappelait combien il l'avait aimé et qu'il devait prier pour lui en retour ; il finit en disant : « Père Barthélemy, ferez-vous ce que je vous de- « mande ? » Aussitôt, ô miracle ! le mort parut entendre et répondit affirmativement par un signe de tête.

Trois jours après la mort du bienheureux Barthélemy, le bâton arrosé par lui était tout verdoyant. Il est devenu un arbre que l'on nomme le saint arbre. Il porte tous les ans des fruits qui ont souvent rendu la

santé aux malades. Ils ont une vertu souveraine pour chasser les fièvres chez ceux qui les mangent en invoquant avec confiance la protection du bienheureux Barthélemy.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

—

LE BIENHEUREUX LADISLAS

1450. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Issu du sang royal, Ladislas renonce aux vanités de ce monde. — Il se rend au couvent de Scarlino. — Il est gardien du couvent des Saints-Anges, à Milan. — Il retourne à Scarlino.

Le bienheureux Ladislas, que d'autres nomment Lanceslas, issu du sang royal de Hongrie, changea dans sa première jeunesse la gloire et les richesses du monde contre l'humilité et la pauvreté de notre Ordre. C'était un homme très-édifiant et craignant Dieu, et surtout disposé à la prière et à la méditation. On le trouvait parfois seul dans quelque endroit retiré ravi et immobile comme un mort. Les frères le secouaient, le pinçaient pour le faire sortir de son ravissement. On l'obligeait ainsi à revenir à lui-même, afin qu'il pût donner un peu de nourriture et de repos à son corps amaigri et fatigué. On l'a vu plus d'une fois élevé en l'air et environné d'une lumière céleste.

Désireux d'observer la Règle dans sa perfection, il se rendit en Italie, où il avait appris que florissait la

réforme de l'Observance. Après avoir visité les provinces de Saint-François, dans l'Ombrie, et des Saints-Anges, dans le royaume de Naples, il se fixa dans celle de Toscane, au cloître de Scarlino, sous la direction et la discipline du bienheureux Thomas de Florence. Tandis qu'il brillait là en toute perfection et qu'il jouissait du calme spirituel qu'il avait désiré, en Lombardie, saint Bernardin, homme puissant en paroles et en œuvres, gagnait plusieurs cloîtres à la réforme et excitait une nombreuse jeunesse à prendre l'habit de l'Ordre. Pour diriger ces cloîtres et former les novices, on envoya des religieux de la province de l'Ombrie et de celle de Toscane. Parmi eux se trouvait le Père Ladislas qui fut fait gardien du cloître des Saints-Anges, non loin de la ville de Milan.

La première année de son gardiennat, vingt de ses religieux moururent de la peste, en administrant les sacrements aux habitants de la ville atteints de ce même fléau. Dans cette affliction, Dieu voulut consoler le bienheureux gardien et il lui fit voir les âmes de ses religieux dans le sein de la gloire éternelle. Ladislas raconta cette vision au bienheureux François de Pavie, dont nous avons rapporté la vie le 16 août, et qui était venu du cloître de Vérone pour servir les religieux malades.

Ce saint religieux demanda un jour au bienheureux Ladislas, s'ils pouvaient, lui et ses religieux, en toute sûreté de conscience, résider dans ce grand et beau cloître habité auparavant par les Conventuels. Il pensait que le bienheureux Ladislas trouverait de la gravité dans ce fait, lui qui avait tant voyagé pour trouver enfin

la pauvreté rigoureuse ; mais le bienheureux Ladislas répondit qu'il s'était longtemps fait illusion en considérant la pauvreté comme la première des vertus, mais qu'à la fin il avait découvert que la souveraine perfection des Frères Mineurs consistait réellement dans la sainte obéissance et dans l'humilité sincère plus encore que dans la pauvreté. Ainsi le pape saint Grégoire dit très-bien : « Celui-là seul est pauvre qui a renoncé « à soi, et dont le vêtement, si pauvre qu'il soit, l'est « encore moins que son humilité. Il ne sert de rien à « un frère mineur, qu'il rejette les ornements exté- « rieurs, si intérieurement il porte la bourse ». Grégoire IX, qui était si familier avec saint François et qui connaissait son cœur mieux que personne, déclare, dans la bulle de la translation du Saint, que l'obéissance est la première des vertus du cloître, et notre saint patriarche lui-même appelait l'humilité la sœur de la pauvreté.

Le bienheureux Ladislas fut trois ans gardien du cloître des Saints-Anges, à Milan ; après quoi il retourna dans sa chère solitude du petit cloître de Scarlino, où il mourut saintement, environ l'an 1450. En apprenant sa mort, le bienheureux François de Pavie demanda à Dieu de lui révéler l'état de son âme ; il fut exaucé et il vit Ladislas dans le sein de la gloire éternelle, parmi les autres bienheureux de l'Ordre Séraphique. Cette révélation fut confirmée par plusieurs miracles qui eurent lieu au tombeau du bienheureux Ladislas.

Dans le même temps, un autre bienheureux Ladis-

las, né en Russie, brilla en Hongrie par sa sainteté et ses miracles. C'était un homme de grande science, et que saint Jean de Capistran chérissait et aimait pour ses vertus. Il voulait aller en Russie, avec douze frères mineurs, pour convertir ses compatriotes à la foi catholiques ; mais il en fut empêché par le duc de Moscovie, farouche ennemi des catholiques. Forcé de revenir, il s'attacha à saint Jean de Capistran, qu'il accompagna dans ses longs voyages. Cet illustre ouvrier dans la vigne du Seigneur envoya Ladislas avec trois frères mineurs en Moldavie, afin de purger ce pays de l'hérésie des Hussites.

De là, le bienheureux Ladislas passa en Pologne, et il obtint du roi un cloître pour les Observantins, à Cracovie ; il en fut le premier gardien. Saint Jean visita le cloître, et en peu de jours, il donna l'habit à cent-treize jeunes gens. A sa demande, un autre cloître fut fondé non loin de Cracovie pour quatre-vingts religieux, et Ladislas en fut encore nommé gardien. C'est dans ce dernier cloître que le bienheureux finit ses jours.

LE B. BERNARD DE HONGRIE

Dans le même temps, le bienheureux frère Bernard de Hongrie demeurait dans le cloître d'Alverne, où il était portier. Il avait le don de contemplation à tel point que, à chaque *Pater noster* et *Ave Maria* que les frères récitaient pendant l'office, il était ravi en extase et ne pouvait plus continuer. Le bienheureux

Marc de Bologne, vicaire général, dont nous avons rapporté la vie au 27 mars, se vit contraint de l'exempter de la récitation de l'office.

Le vendredi saint de l'année 1453, ce même bienheureux Marc prêchait la passion dans une église de Bologne, et en l'entendant, frère Bernard, son compagnon, se mit à fondre en larmes ; puis l'amour lui donnant des ailes, il s'envola par-dessus l'auditoire jusqu'au prédicateur qui était en chaire, et saisissant la croix qui l'attirait comme un aimant mystérieux, il la pressa fortement sur sa poitrine. Le bienheureux Marc, passant alors la main sur la tête de son subordonné, lui ordonna de rester tranquille à son côté. L'assemblée était dans l'admiration, et lorsque le bon frère sortit après le sermon, chacun se pressait pour le voir, le toucher et couper quelque parcelle de son manteau.

De peur que cette admiration des hommes ne lui inspirât de la vanité, le bienheureux Marc le fit aussitôt partir pour la montagne d'Alverne. La renommée de sa sainteté se répandit dans toutes les provinces de l'Ordre ; c'est pourquoi les Hongrois obtinrent des supérieurs de l'Ordre qu'il fût envoyé en Hongrie. Mais la province de Hongrie était partagée entre les Observantins et les Conventuels, et le bienheureux mourut au milieu des différends provenant de cette situation. Personne n'a écrit sa vie d'une manière détaillée, ni fait connaître le lieu de sa sépulture.

VINGT ET UNIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE P. F^{ois} DE QUINIONES, OU DES ANGES

GÉNÉRAL DE L'ORDRE ET CARDINAL

1540. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance et profession ; humilité et oraison ; zèle pour le salut des âmes et œuvres de charité.

François naquit en 1475, à Léon. Il eut pour père Didace Fernandez de Quiniones, gouverneur de la province des Asturies, fait comte de Luna par Henri IV, roi de Castille. Sa mère était Jeanne Henriquez, fille du comte Alba de Lista. Ces illustres parents avaient élevé François, leur fils aîné et leur héritier, avec beaucoup de soin et de tendresse ; ils s'étaient efforcés de développer en lui toutes les vertus chrétiennes. Avant tout, ils lui donnaient l'exemple d'une vie édifiante ; ils l'instruisaient des mystères de la foi et le formaient à la pratique de la piété et de la dévotion.

Le jeune comte, d'un naturel doux et docile, reçut aisément ces premières et salutaires impressions, à la grande joie de ses parents, qui lui donnèrent un maître vertueux pour l'initier aux sciences. Il montra de bonne heure une heureuse intelligence, apprit vite la

langue latine et donna bientôt des signes avant-coureurs des grandes vertus qui devaient un jour briller en lui. Son plus grand plaisir, dès son enfance, était de faire la charité aux pauvres qui venaient frapper à la porte de la demeure paternelle. Devenu un peu plus grand, il visitait les villages et les paroisses des domaines de son père, surveillait la conduite des feudataires et leur administration, et avertissait son père de leurs méfaits et des vexations exercées sur les pauvres gens. Un jour, un frère mineur déplorait devant lui l'aveuglement des infidèles et le petit nombre des ouvriers évangéliques ; en l'entendant, François sentit s'allumer dans son âme le zèle de l'apostolat, et il s'écria : « Mon Père, permettez-moi d'aller chez les
« Maures ou chez les autres infidèles, afin que je puisse
« consacrer ma vie à étendre le règne de Dieu, et la
« perdre par le martyre ». Ce désir ardent ne le quitta jamais, ainsi que nous le verrons.

A l'université de Salamanque, il étudia la philosophie avec ardeur et fit en même temps de grands progrès dans toutes les vertus, ne perdant point de temps et fuyant les mauvaises compagnies. En ce temps-là il était beaucoup parlé, en Espagne, parmi les grands, du bienheureux Jean de la Puebla, autrefois comte de Belalcazar et neveu de Ferdinand, roi d'Espagne, qui, de l'Ordre de Saint-Jérôme, était passé dans le nôtre, et qui commençait à fonder, dans le cloître de Sierra-Morena, la nouvelle custodie dite des Anges.

François de Quiniones entendait vanter cette œuvre importante, et il commençait à sentir le travail que le Saint-Esprit opérail en lui et à se croire obligé de

suivre l'appel de Dieu, comme avait fait le comte de Belalcazar. Il pria, fit de bonnes œuvres, consulta son confesseur et prit la résolution de se faire frère mineur dans la nouvelle custodie. Quittant donc sa haute position, ses grands biens et tout ce que le monde lui promettait, il alla se jeter aux pieds du bienheureux Jean de la Puebla. Ce saint homme, voulant éprouver son nouveau disciple, employa quelques jours à lui faire connaître son propre genre de vie. François vit les offices du jour et de la nuit, les vêtements pauvres, la nourriture grossière, le court sommeil, les longues prières et le silence perpétuel des religieux, leur mépris pour les choses du monde, la profonde solitude des montagnes, si propre à élever l'esprit vers Dieu : et cet appareil de pénitence ne fit qu'enflammer davantage son désir. Il reçut avec une grande joie l'habit de l'Ordre, en l'an 1493, à l'âge de dix-neuf ans. Quittant le nom de son illustre famille, il prit celui de François *des Anges*, en mémoire de ce que c'était dans le cloître de Notre-Dame des Anges qu'il avait dépouillé le vieil Adam avec le faste du monde et revêtu la pauvreté de Jésus-Christ.

Son noviciat semblait être non le commencement, mais la fin de sa perfection. Il oublia si vite le monde qu'on eût dit qu'il ne l'avait jamais vu et qu'il avait toujours vécu dans un cloître. Les religieux voyaient avec admiration son zèle et son application pour les offices les plus humbles ainsi que pour les œuvres de pénitence, surtout ses progrès dans l'oraison. Il prononça ses vœux solennels qui furent reçus par Jean de la Puebla, non sans avoir demandé cette grâce à ge-

noux et avec larmes à tous les religieux qui prévoyaient qu'il serait un homme illustre dans l'Ordre et dans l'Eglise de Dieu.

Par ordre de ses supérieurs, il reprit ses études et devint fort habile dans les sciences. Mais il avait beaucoup plus à cœur son avancement dans les vertus monastiques. Dès qu'il pouvait seulement conjecturer la volonté de ses supérieurs, il s'y conformait pleinement. Il ne s'informait pas pourquoi telle chose lui était commandée ou défendue, et il savait bien que l'obéissance de la volonté est très-imparfaite sans la soumission de l'intelligence et l'abdication du sens propre ; enfin que l'on perd le mérite de l'obéissance par le regret d'obéir. Il disait que c'est une grande tranquillité pour un religieux de faire toutes ses actions suivant la volonté de ses supérieurs, qui est la volonté de Dieu, et que l'on peut avancer dans cette voie, sans crainte de faire un faux pas.

Comme les religieux du cloître de Sierra-Morena étaient peu nombreux et que les chemins étaient très-difficiles à travers les montagnes, les frères dirent au bienheureux Jean de la Puebla qu'un mulet leur serait nécessaire pour porter le bois, les aumônes et les autres choses nécessaires ; mais le Père François dit qu'il serait lui-même le mulet et qu'il porterait les fardeaux qu'il faudrait porter. Il prit sur lui de couper le bois, de le lier en fagots et de le porter dans la cuisine : besogne très-rude dans des montagnes escarpées et par des chemins affreux, que cependant l'intrépide religieux faisait nu-pieds. Bientôt les autres l'aidèrent, et la chose passa en habitude dans le cloître.

Il allait aussi dans les villages environnants pour recueillir des aumônes qu'il rapportait sur ses épaules. Il tenait son âme unie à Dieu par de bonnes pensées, s'estimant indigne de servir les serviteurs de Dieu. Il aidait le jardinier à cultiver le jardin et à le nettoier, faisait la cuisine en place du cuisinier ; il fuyait l'oisiveté comme le plus grand ennemi de l'âme. Devenu gardien du cloître de Caçalla, il trouva l'occasion de s'humilier plus que jamais. Il servait les religieux à table, lavait la vaisselle comme le plus jeune frère, et il ne se souvenait pas qu'il était l'héritier du comte de Luna. Il portait en tout temps une haire très-rude qui déchirait sa chair et lui faisait perdre beaucoup de sang. Il n'avait pas d'autre lit que le plancher de sa chambre ; il ne dormait qu'une heure ou deux. Il croyait perdre le temps qu'il n'employait pas à s'entretenir avec Dieu par la prière. Il pleurait amèrement ses moindres fautes et les considérait comme de grandes ingratitude, eu égard aux bienfaits dont Dieu l'avait comblé. Pour mieux dompter les rébellions de la nature corrompue, il ne se nourrissait ordinairement que de pain et d'eau, parfois il y ajoutait quelques légumes. La veille des fêtes de la sainte Vierge, particulièrement de l'Immaculée Conception, il ne prenait que très-peu de nourriture ; il en était de même pendant l'Avent et pendant le Carême. Il observa rigoureusement en différentes années les sept jeûnes de saint François. Malgré ces macérations, il se portait bien, et était apte à toute espèce de travail.

Il avait coutume de dire que la vie est le temps de la pénitence, et que l'on ne doit rien négliger pour tenir

la chair sous le joug de l'esprit. Il portait en tout temps des vêtements usés et rapiécés, et demeurait volontiers dans la plus pauvre cellule du cloître. Il fuyait comme la peste la vue et la conversation des femmes. Outre les trois heures de méditation en commun, il donnait encore à la contemplation tout le temps qui lui restait après les œuvres d'obéissance et de charité. Il disait tous les jours la messe après une longue et soigneuse préparation. Après cela, pendant l'action de grâces, il restait si bien plongé dans les délices de la nourriture céleste, que, sur l'heure de midi, il fallait l'avertir d'aller au réfectoire. Il récitait toujours à genoux le bréviaire romain, si fatigué qu'il fût. Il récitait aussi l'office de la sainte Vierge, sans y manquer un seul jour. Il avait coutume de prier, les bras étendus et élevés, comme pour montrer que les facultés de son âme s'élevaient plus haut. Ses prières attiraient sur lui-même et sur d'autres des faveurs et des grâces en grand nombre.

Aucune préoccupation ne pouvait le distraire de la prière. Lorsqu'il prêchait dans les villages, il restait des heures entières à l'église devant le tabernacle. La méditation était devenue pour lui une habitude. Une nuit, on le vit prier dans une église, entouré d'une lumière éblouissante. Il était en extase, il s'entretenait avec Dieu. En faisant sa prière et en disant la messe, il fondait en larmes et il en avait constamment les yeux rouges. Les esprits malins qui l'avaient déjà éprouvé pendant son noviciat, sans pouvoir le vaincre, recommencèrent plus tard à le harceler. Lorsqu'il était en prière ou se livrait à quelque pratique de pénitence,

les démons faisaient autour de lui un affreux vacarme. C'était comme si une montagne tombait à ses pieds, ou comme si le cloître se renversait. Parfois ils lui apparaissaient sous la figure de lions et d'ours furieux, prêts à le dévorer. Mais ces bouffonneries de l'enfer ne l'effrayaient nullement ; il savait que l'ennemi de l'homme, bien que plein de rage, ne peut rien, sinon ce que Dieu lui permet.

Le fruit de sa prière incessante était son zèle pour le salut des âmes. Comme il se livrait à la prédication, il étudiait l'Écriture et les Pères. Il prêchait les dimanches et les fêtes dans les villages environnants, et il gagnait beaucoup d'âmes à Dieu. Il retira quantité de grands pécheurs du chemin de l'enfer. La foule le suivait d'un village dans un autre. La peste ayant éclaté autour de Sierra-Morena, les hommes fuyaient leurs maisons désolées et se réfugiaient dans les montagnes, où ils vivaient dans l'indigence et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Le Père François, brûlant d'amour pour le prochain et méprisant son propre danger, s'en allait pieds nus, à travers les rochers et les ronces de la montagne, à la recherche de ces malheureux ; il fouillait les cavernes pour les découvrir, les consoler et les secourir dans leur âme et dans leur corps. Il administrait les sacrements, il enterrait les morts.

Plus tard encore, lorsqu'il était gardien, la peste se répandit de nouveau dans le pays. On ne trouvait plus un seul prêtre dans les villages environnants à Horskacuellos, à Puebla de los Infantes, à Pennastor, à Palma, à las Posadas et ailleurs ; ils étaient tous

morts ou disparus. Le Père de Quiniones se multipliait, il était partout. Il administrait les sacrements aux malades, assistait les mourants, enterrait les morts comme un autre Tobie et ne prenait aucun repos. Il prêchait la pénitence sur les chemins, montrant que la justice de Dieu qui n'épargne pas les pécheurs en ce monde est encore beaucoup plus rigoureuse en enfer. Ses instructions convertissaient beaucoup de pécheurs endurcis.

Il portait un intérêt particulier aux enfants dont les parents étaient morts. Se faisant tout à tous, comme l'Apôtre, il donnait aux petits enfants les soins d'une tendre mère, les nettoyant, les emmaillottant, leur mettant la bouillie dans la bouche ; enfin, il confiait ces pauvres petits orphelins à des personnes charitables qui les élevaient. Il en sauva de la sorte un grand nombre d'une mort certaine. Pour lui Dieu le gardait dans cette fournaise de la peste et ne permettait pas aux flammes de l'atteindre.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Il devient général de l'Ordre après avoir passé par les charges inférieures.

La divine Providence voulant utiliser cet homme dans les grands emplois de l'Ordre et de l'Eglise, l'avait orné des vertus convenables. Il avait le zèle de la gloire de Dieu, la force qui travaille et souffre et la constance qui ne cède point à l'adversité. Il était sobre de paroles, grave en ses mœurs et mortifié dans ses sens, surtout dans ses yeux. Les religieux qui avaient

aidé à fonder la custodie des Anges, désireux de la conserver dans sa perfection primitive, l'avaient choisi pour gardien en 1501, et il avait dû accepter cette charge après l'avoir humblement refusée. Son administration prévoyante et douce lui gagnait tous les cœurs. Il gouvernait surtout par l'exemple, étant toujours le premier au chœur, à la prière commune, à toutes les œuvres de pénitence et d'humilité. Après avoir géré cette charge pendant trois ans, il revint au cloître de Sierra-Morena pour retrouver le calme et la solitude.

En 1510, il fut de nouveau nommé gardien, et l'année suivante vicaire-provincial de la province de Castille et de ses custodies, où il rétablit la parfaite observation de la Règle. Dans ce temps-là, les Conceptionnistes de Tolède, institués depuis peu, firent dans ses mains une nouvelle profession suivant la bulle du pape Jules II. Il leur donna des institutions qui sont encore observées dans les cloîtres d'Espagne. Il avait une dévotion singulière envers la bienheureuse Vierge Marie, surtout pour ce qui regarde le mystère de l'Immaculée-Conception, et il l'inculquait à ses religieux. Au chapitre général tenu à Rome en 1517, il fut fait définitif général ; la custodie des Anges fut érigée en province et l'année suivante les Pères le choisirent pour premier provincial. En ce temps-là l'Espagne était remplie de troubles ; le Père de Quiniones travailla beaucoup à les apaiser, même au péril de sa vie. Il inspirait une telle confiance que les différents partis le choisissaient pour médiateur et pour arbitre.

Dans ces hautes dignités dont il était revêtu, il con-

servait les habitudes et les exercices du plus humble religieux. Il allait mendier quand son tour était venu d'y aller. Il évitait autant qu'il pouvait la présence des personnes du monde qui venaient le visiter et le saluer au cloître, attirées par la renommée de ses vertus et par son illustre naissance. Il disait que ces inutiles visites étaient le fléau de l'humilité, qu'elles perdaient le temps et gâtaient l'esprit des cloîtres.

Une fois, au cloître de Sierra-Morena, ayant entendu deux novices s'entretenir de sujets mondains et montrer une grande animation, il les jugea dépourvus de vocation et les renvoya quoiqu'ils eussent de puissants protecteurs.

Pendant que l'incendie allumé depuis peu par Luther embrasait déjà l'Allemagne, en 1520, le Père de Quiniones reçut du général l'ordre de visiter la province de Saxe, dite de Saint-Jean-Baptiste, afin de s'assurer si les points essentiels de la Règle étaient observés dans les cloîtres et pour améliorer ce qui était défectueux. Il vint à Rome en 1521, ayant un grand désir d'aller porter l'Évangile aux Indiens. Il parla de ses projets avec Jean Glapion, néerlandais, d'abord provincial en France, et alors commissaire général à la cour de Rome et confesseur de l'empereur Charles-Quint.

En ce moment-là, le conquérant du Mexique, Ferdinand Cortez, priait l'empereur de lui envoyer des ouvriers évangéliques pour recueillir l'ample moisson d'âmes qui était mûre dans le Nouveau-Monde. Le Père Glapion et le Père de Quiniones résolurent de s'offrir pour cette importante mission et ils demandèrent au pape Léon X la permission de passer en Amérique avec d'au-

tres Frères Mineurs. Le souverain Pontife approuva leur généreuse résolution, puis, pour les mettre en état de mieux remplir leur mission, il leur accorda une bulle qui leur déférait de beaux privilèges, entre autres celui d'administrer la confirmation en cas de nécessité, car il n'y avait pas d'évêque dans le pays.

Mais Dieu avait d'autres vues sur de Quiniones. Un mois après, dans un chapitre général, on le nomma commissaire général *au-delà des monts*, c'est-à-dire pour l'Espagne, la France et l'Allemagne. Il dut se soumettre à la volonté de ses supérieurs qu'il regardait toujours comme la volonté de Dieu même. Il partit sur-le-champ pour l'Allemagne, ensuite il visita toute la province de Flandre, et tint un chapitre provincial à Anvers, où il supprima plusieurs abus contraires à la pauvreté claustrale. Le Père de Quiniones passa ensuite en Espagne. Tandis qu'il y remplissait dignement ses fonctions, le chapitre général tenu à Burgos en 1523 l'élut général de l'Ordre par quatre-vingt-treize voix. L'excellent religieux s'en trouva confus et contristé, car il n'avait jamais pensé qu'un pareil fardeau pût être placé sur ses épaules ; mais, espérant que Dieu lui viendrait en aide, il se dévoua au service de l'Ordre. Dans ce chapitre, la province de Flandre fut séparée de celle de France, des ordonnances importantes furent dressées pour tout l'Ordre et confirmées ensuite par le pape Clément VII. Elles étaient dues en partie à l'initiative et à la sagesse du nouveau général. Celui-ci, en sortant du chapitre, alla saluer à Valladolid l'empereur Charles-Quint et le prier de prendre l'Ordre sous sa protection. L'empereur écrivit à son frère Ferdinand qui gouver-

nait l'Allemagne ainsi qu'à plusieurs cardinaux pour leur recommander l'Ordre de Saint-François.

Au commencement de son généralat, le Père de Quiniones reçut une lettre de Fernand Cortez. Très-attaché à l'Ordre franciscain, le conquérant du Mexique demandait le secours des Frères Mineurs pour donner à l'Eglise les peuples qu'il venait de donner à l'Espagne. Le Père de Quiniones répondit et promit d'envoyer des ouvriers évangéliques dans le Nouveau-Monde. En 1523, ayant tenu le chapitre de la province de Saint-Gabriel, il choisit pour cette mission dix Pères et deux frères et leur donna pour supérieur le bienheureux Martin de Valence. Il voulut aussi que les Frères Mineurs de la province de Sainte-Croix, érigée dans l'île d'Hispaniola et dans les autres îles, fussent soumis au bienheureux Martin de Valence, excepté le Père de Tecló, le Père Jean d'Aora et le frère Pierre de Gent qui étaient partis l'année précédente pour les Indes. Déjà auparavant il avait envoyé le Père François de Soto et le Père Jean Suarez visiter cette même province de Sainte-Croix, afin de connaître l'état des choses et le faire connaître au prochain chapitre général.

Le général visita ensuite à pied toutes les provinces d'Espagne, tenant des chapitres provinciaux, faisant partout des ordonnances pour le maintien de la règle et de la vie parfaite. Il forma quelques cloîtres plus solitaires et plus tranquilles que les autres pour les Récollets ; les religieux y devaient vivre dans une pauvreté plus rigoureuse et une solitude plus complète, tout entiers à la contemplation : institution avantageuse à l'Ordre, car ces maisons habitées par ceux qui

voulaient fuir les grands cloîtres des villes et se reposer dans leurs vieux jours après une vie passée dans les charges, produisirent beaucoup de saints personnages.

Pour ces cloîtres, il dressa d'excellentes ordonnances, divisées en quatre chapitres. Il recommanda aux provinciaux et aux gardiens de les faire observer soigneusement, leur rappelant que les supérieurs sont responsables devant Dieu de l'observation des règles, dont l'oubli entraîne la chute de tout Ordre. Etant passé d'Espagne en Italie, il adressa une lettre-circulaire à toutes les provinces. Il écrivait : « Je demande pardon
« à genoux à tous mes frères des mauvais exemples
« que je leur ai donnés dans le service de l'Ordre. Il
« peut se faire que j'en aie mécontenté plusieurs pendant
« ma longue administration en Espagne, où beaucoup
« d'affaires importantes ont passé par mes mains ; mais
« je les prie, pour l'amour de Dieu, d'attribuer les mesures prises au devoir de ma charge et non à ma per-
« sonne, car, par la grâce de Dieu, j'ai été de tout temps
« lent à punir et enclin à pardonner ». Il écrivit cette lettre parce qu'il avait résolu de se démettre de sa charge et de partir pour les Indes, où le poussait son zèle pour la conversion des infidèles. Lorsqu'il prit congé de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, celui-ci voulut le dissuader de passer en Italie ; il désirait le garder en Espagne, mais le Père de Quiniones alléguait le devoir de sa charge avec lequel il lui était impossible de transiger.

Deux fois il avait prié le roi de France, François I^{er}, de lui accorder la permission de visiter les provinces

de ce royaume, mais on la lui avait refusée à cause de la guerre avec l'empereur. Le 13 juillet 1525, il arriva à pied à Rome, et fut reçu par le pape avec des démonstrations d'amitié et d'estime. Il obtint plusieurs privilèges pour l'Ordre comme pour les religieuses qui s'y rattachent. Ensuite, il visita les provinces du royaume de Naples, et travailla courageusement à ramener les cloîtres de ce pays dans les limites de la Règle en ce qui regarde la pauvreté. Le Père Lychet, prédécesseur du Père de Quiniones, avait ordonné, en 1520, que chaque province d'Italie choisît quelques cloîtres modestes et tranquilles pour les religieux qui désireraient servir Dieu dans la solitude et la contemplation ainsi que dans une pauvreté plus rigoureuse. De là commença en Italie une réforme, dite des Réformés, qui se répandit dans toutes les provinces de l'Ordre.

Les Pères de l'Observance voyant ces cloîtres se multiplier, appréhendèrent une nouvelle scission dans l'Ordre. Ils s'opposèrent donc à la fondation de nouveaux cloîtres pour les Réformés, et défendirent à leurs sujets d'aller dans ces cloîtres. Les zélateurs de la réforme souhaitaient la venue du Père général de Quiniones. Tandis que celui-ci était occupé à visiter les provinces d'Espagne, le Père Matthieu de Bassio, homme de beaucoup de zèle et de haute perfection, commença, avec la protection du pape Clément VII et de la duchesse de Camerino, à porter le long capuce des solitaires. A lui se joignirent ceux qui désiraient la réforme de l'Ordre, et ainsi commença l'Ordre des Pères Capucins.

Le Père de Quiniones, désirant que l'Ordre restât uni et voyant que le commissaire général d'Italie avait été cause que la nouvelle congrégation s'était formée, le réprimanda vertement d'avoir refusé des cloîtres à ceux qui en avaient demandé pour y trouver leur consolation spirituelle et y vivre dans une plus grande perfection. Il encouragea tous les zélateurs de la Règle, leur assigna des cloîtres particuliers dans toutes les provinces, ordonna aux supérieurs de favoriser leur sainte résolution et envoya des hommes choisis qui visiteraient et réformeraient les provinces où lui-même ne pourrait pas se rendre.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le Père François de Quiniones devient cardinal ; comment il se conduit dans cette nouvelle dignité. — Sa sainte mort.

Le pape Clément VII, pendant qu'il était assiégé dans le château Saint-Ange par une armée impériale, députa le Père de Quiniones à l'empereur Charles-Quint. Sa Sainteté fut enfin délivrée le 9 décembre 1527, résultat que la mission de Quiniones avait beaucoup contribué à produire. Aussi, Paul Jove le désignait comme le principal auteur de la délivrance de Sa Sainteté. Une fois libre, le souverain Pontife envoya de nouveau le Père de Quiniones en Espagne, pour obtenir que les villes prises en gage fussent rendues par l'empereur. Pendant que le Père général était en voyage, le pape l'éleva à la dignité de cardinal, tant pour le récompenser des services qu'il avait déjà reçus de lui que pour lui faciliter l'accomplissement de sa nou-

velle mission, qui, en effet, réussit pleinement. La paix fut définitivement conclue entre le pape et l'empereur en 1529, et, grâce à l'ambassadeur, les conditions en furent moins dures pour le souverain Pontife. Lorsque l'on sut que le cardinal de Quiniones revenait en Italie après avoir conclu la paix, les rois et princes qui étaient en guerre avec l'empereur, voyant que le pape n'était plus avec eux, commencèrent aussi à songer à la paix et à se lasser de la guerre, et une paix générale ne tarda pas à être signée. Le pape chargea Alphonse Manrique, archevêque de Sicile, inquisiteur général d'Espagne et neveu de Quiniones, de donner à celui-ci le chapeau rouge. La cérémonie eut lieu dans le grand cloître de Madrid, en présence de l'empereur et de toute la cour. Peu après, l'empereur donna l'évêché de Coria au nouveau cardinal.

Le cardinal André del Valle avait été longtemps protecteur de l'Ordre près le Saint-Siège, mais une longue maladie l'ayant rendu incapable de remplir sa charge, de Quiniones lui succéda. Lorsque Charles-Quint vint en Italie, le pape envoya de Quiniones en qualité de légat *a latere* pour recevoir l'empereur. Le cardinal assistait au couronnement solennel de l'empereur à Bologne.

Par l'ordre de Clément VII et avec l'aide d'hommes instruits et versés dans la connaissance des anciens rites de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque, il remania le Bréviaire romain qu'il rendit plus élégant et plus court. Ce nouveau Bréviaire fut approuvé par Paul III et imprimé à Rome en 1536. Il protégea efficacement l'Ordre pendant son cardinalat et termina

avantageusement plusieurs affaires importantes. Il fit composer le livre intitulé : *Le Miroir des Frères Mineurs*, pour soutenir la stricte observance de la Règle, particulièrement en ce qui concerne la pauvreté, ouvrage excellent. Par reconnaissance pour tous ces bienfaits, le chapitre général de Nizza, tenu en 1537, ordonna que tous les prêtres de l'Ordre diraient trois messes pour le cardinal-protecteur de Quiniones.

Son élévation à la dignité de cardinal ne lui fit pas oublier son premier genre de vie, et son rang de prince de l'Eglise se trouvait rehaussé par son humilité et sa mansuétude. Il continuait ses veilles, ses jeûnes et toutes ses autres macérations comme dans le cloître. Il n'était pas moins assidu à l'oraison et à la contemplation. Ne pouvant pas administrer son évêché de Coria, en Espagne, il pria l'empereur de le donner à un autre. En 1539, un autre évêché lui fut encore offert et il l'abandonna. Cette même année, Louis de Blois lui dédia son ouvrage intitulé : *La Règle de la vie spirituelle*, le qualifiant d'homme d'éminente sainteté.

Dans l'église de Sainte-Croix, hors de Rome, où il avait son titre, il fit placer un riche tabernacle de marbre. La pensée de la mort lui était toujours présente, et il fit préparer son tombeau dans la même église avec l'inscription suivante : « François de Quiniones, cardinal de Sainte-Croix, pensant à la mort et à la résurrection, s'est fait construire ce tombeau de son vivant ». Paul III l'estimait et l'aimait autant que faisait son prédécesseur Paul III, et il lui confia une mission en Allemagne auprès de l'empereur.

Au milieu de ses fatigues et de ses voyages, il demeurait fidèle à la pratique de toutes les vertus d'un bon religieux : sobre dans le sommeil, humble en ses vêtements et satisfait de la plus simple nourriture. Il avait tout disposé dès longtemps pour recevoir la visite de la mort, et quand la maladie lui en annonça les approches, il put sans trouble se préparer à entrer dans l'éternité. En faisant des actes de foi, d'espérance et de charité, il répandait d'abondantes et douces larmes à la pensée que son exil allait finir et qu'il était au seuil de la patrie des vivants. Après avoir reçu les derniers sacrements avec une tendre dévotion qui édifia les assistants, il rendit son âme à Dieu dans le mois de septembre de l'an 1540, le soixante-sixième de son âge.

Son corps fut transporté de Veroli, où il était mort, dans l'église de Sainte-Croix, près de Rome. L'année suivante, le chapitre de Mantoue ordonna que tous les prêtres de l'Ordre diraient deux messes pour le repos de l'âme de Quiniones, bien que l'on fût en droit d'espérer qu'il n'en avait pas besoin, d'après une vision qu'avait eue, en Espagne, frère Bernardin d'Alaredo, homme de sainte vie. Ce frère, priant un jour pour son provincial, décédé depuis cinq jours, vit l'âme du cardinal de Quiniones se séparer de son corps, et au même instant, il vit aussi l'âme du provincial sortir du purgatoire et s'envoler au ciel en compagnie de celle-là. Comme frère Bernardin s'étonnait que son supérieur fût demeuré cinq jours dans le purgatoire, il entendit une voix qui lui disait : « Le cardinal, dans les
« fonctions qu'il a remplies, n'a épargné personne, et

« il a fait observer rigoureusement les lois du cloître
 « par chacun ; mais le provincial, pour qui vous priez,
 « quoiqu'il ait été un supérieur édifiant, a cependant
 « laissé tomber quelques observances, c'est pourquoi
 « il a dû rester cinq jours dans le purgatoire ».

(WADDING et *Chron. de la prov. des Angés.*)

FRÈRE BERNARDIN D'ALAREDO

1516. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Son enfance. — Son adolescence. — Sa science. — Il reçoit l'habit.
 — Sa sainte vie. — C'était un habile médecin. — C'est avec joie qu'il sent
 approcher sa fin.

En raison de la révélation rapportée plus haut, nous plaçons ici la vie de ce bienheureux frère, après celle du cardinal de Quiniones, le jour de sa mort étant inconnu. Il naquit en Sicile, de parents nobles, en 1482, et son enfance fut miraculeusement préservée de grands dangers. Dès qu'il sut parler, ses parents lui apprirent à demander à Dieu de disposer de sa vie pour sa plus grande gloire. Enfant, il n'avait aucun goût pour les jeux de l'enfance ni pour les vanités du monde, et faisait voir une raison supérieure à son âge. Il apprenait mieux à lire et à écrire que ses camarades, était paisible de caractère, patient et respectueux, et l'on n'avait qu'à se louer de sa conduite. Il servait volontiers la messe et avec une dévotion que l'on admirait. Devenu plus grand, il fut placé dans le palais de Georges-Albert de Portugal, comte de Gelves, où il se forma aux bonnes manières, se faisant aimer et esti-

mer pour ses vertus. Dès l'âge de douze ans, il se sentait de l'inclination à devenir frère mineur ; mais l'intendant, qui était son parent et qui lui tenait lieu de père, l'en détourna sous prétexte qu'il était trop jeune et l'Ordre trop austère. Au bout de quelques années, il quitta le service du comte pour s'adonner à l'étude de la langue latine et de la philosophie. Mais la grâce de Dieu ne l'abandonnait pas, il fuyait les mauvaises compagnies et restait fidèle à la loi de Dieu.

Il étudia ensuite la médecine, où il devint fort habile, grâce à sa pénétration naturelle, et prit ses grades de licencié et de docteur. Il s'adonna également à l'étude de la théologie et de la sainte Ecriture et s'y fit remarquer. Il était à l'université de Séville où il s'était attiré l'estime de tous ; c'est là que son ami, Jean d'Argomanes, docteur en droit, lui conseilla de quitter le monde pour se faire frère mineur. Dieu le rappelait ainsi à sa première vocation ; il comprit, et sans perdre de temps il vint demander l'habit de frère lai dans la custodie des Saints-Anges, très-renommée en Espagne pour sa sévère pauvreté. Ses supérieurs voulaient bien le recevoir, mais non comme frère lai, afin de ne pas mettre la lumière sous le boisseau ; mais il répondit que Dieu l'appelait à cet humble état et qu'il ne se jugeait pas digne de la prêtrise. Il obtint ce qu'il désirait et reçut l'habit en 1510, à l'âge de vingt-neuf ans, au cloître de San-Francisco del Monte, situé au pied de l'âpre chaîne de Sierra-Morena, à quatre lieues de Séville.

Il étudia la Règle à fond, surtout dans les commentaires de Nicolas III et de Clément V. Bientôt il devint

très-habile en cette matière, et les hommes de l'Ordre les plus savants ne dédaignaient pas de le consulter dans les questions douteuses concernant la Règle. Les écrits de frère Bernardin sur ce sujet ont reçu l'approbation des juges les plus compétents et ils ont été imprimés.

Il était très-heureux lorsque le gardien lui permettait de servir les malades, et ce service ne l'empêchait jamais d'assister à Matines, quelque fatigué qu'il fût. En cas de maladies graves, il veillait jusqu'à minuit, se rendait au chœur, revenait après Matines visiter les malades, faisait ce qui était nécessaire et retournait à l'église afin de joindre l'office de Marie à celui de Marthe. Il semblait qu'il ressentît lui-même les souffrances des malades, tant il les servait avec empressement et avec tendresse. Jamais leurs caprices et leurs exigences ne le fatiguaient, il s'ingéniait à les contenter sans rien perdre de sa douceur et de son égalité d'humeur.

Habile médecin, il guérit plusieurs religieux et même des personnes du monde, de maladies graves. Mais ses prières lui servaient encore plus en cela que son art. Jean III, roi de Portugal, l'appelait quand il était malade, et par reconnaissance, il fit à perpétuité un don de sucre, de canelle et autres denrées de ce genre à la province des Saints-Anges ; ce don fut confirmé par le roi Philippe II. Frère Bernardin préparait des remèdes pour tous les cloîtres de sa province, et il a composé, sur l'art de guérir, des écrits qui sont fort estimés en Espagne. Il aimait à secourir les pauvres dans leurs maladies et dans toutes leurs nécessités.

Lorsqu'il en rencontrait qui cheminaient sous de lourds fardeaux, il leur aidait à les porter, disant qu'il soulageait en eux Notre-Seigneur.

Il donnait à l'oraison tout le temps qu'il ne devait pas aux œuvres d'obéissance et de charité. Il recherchait la solitude des montagnes, où les faveurs célestes les plus miraculeuses lui étaient souvent accordées. Dans sa cellule, il priait prosterné ou les bras étendus en croix. Il se préparait à la sainte communion par la pénitence et les larmes ; et après avoir communié, il lui arrivait souvent d'être ravi en extase, et il avait des révélations surnaturelles.

Il y avait à Séville un homme faussement accusé de méfaits graves et qui avait été condamné à mort ; frère Bernardin vit cela en esprit. Revenu à lui-même, il demanda la permission d'aller à Séville pour une affaire de grande importance. Il y alla et démontra clairement l'innocence du prisonnier, sans dire comment il en avait eu connaissance. Le condamné délivré accompagna son bienfaiteur au cloître pour rendre grâces à Dieu.

La bibliothèque du cloître de San-Francisco del Monte contient plusieurs livres sur lesquels il a écrit des notes savantes quelquefois en grec ou en hébreu. Son livre intitulé *L'Ascension de la montagne de Sion*, montre combien il était versé dans la théologie mystique.

Une vertueuse clarisse de Belalcazar, qui avait été plusieurs fois abbesse, tomba gravement malade. Des médecins habiles lui avaient donné leurs soins, mais sans aucun résultat. Frère Bernardin étant venu la voir

lui dit que rien n'était impossible à Dieu, et il lui fit toucher sa croix de bois. La malade fut guérie instantanément. Cette même croix de bois est encore conservée dans le cloître.

Louis de Guzman et Léonore de Manrique, mariés depuis longtemps, n'avaient pas d'enfants, quoiqu'ils en eussent souvent demandé à Dieu. Ils eurent recours aux prières de frère Bernardin. Celui-ci leur recommanda de faire dire un certain nombre de messes, leur promettant que Dieu leur donnerait prochainement un fils et plus tard une fille ; ce qui arriva ainsi. Par dévotion pour l'Ordre Séraphique, ils nommèrent leur fils François. Il devint le premier marquis d'Algava et fonda un cloître. Après lui, vinrent encore trois filles.

Jean III, roi de Portugal, qui n'avait eu que des filles de sa femme Catherine, fille de Philippe I^{er}, roi d'Espagne, et qui souhaitait d'avoir un fils, demanda aussi à frère Bernardin le secours de ses prières, et peu de temps après, la reine devint mère du prince Jean, et plus tard du prince Sébastien, qui hérita de la couronne.

Dès le début de la maladie qui devait l'enlever de ce monde, frère Bernardin se montra plein de joie en voyant arriver la fin de son pèlerinage. Ayant reçu les derniers sacrements, il ne voulut plus parler et se tourna tout entier vers Dieu. Il mourut saintement, environ l'an 1546, à l'âge de cinquante-neuf ans.

(Chron. de la prov. des Angés.)

LE PÈRE DIDACE DE SAINTE-AGNÈS

1624. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Ce serviteur de Dieu, né à Bejar, en Espagne, et élevé très-vertueusement, se sentit, dès qu'il eut l'âge de raison, enclin à la vie religieuse. Ses parents l'engageaient à se marier, mais Dieu l'attirait plus fortement à son service. Réfléchissant un jour sur l'état qu'il devait embrasser pour être plus sûr de son salut, il entendit une voix céleste qui lui disait : « Didace, sois religieux ». Il reçut l'habit au cloître d'Avila. Il eut pendant son noviciat de fortes tentations à surmonter, et, après sa profession, il fut un miroir de perfection. Par son austère pénitence et surtout par sa prière continuelle, il mérita de s'abreuver à la source des faveurs célestes. Pour en mieux jouir, il fuyait la conversation des hommes, et trouvait son plaisir à rester dans sa cellule ou dans le chœur, où, étant mort au monde, il ne semblait plus vivre que pour Dieu. Ses ravissements étaient fréquents et duraient ordinairement deux ou trois heures ; et il était alors privé de l'usage des sens, tout plongé en Dieu et immobile comme une statue, si ce n'est que parfois son corps, suivant l'élan de l'esprit, s'élevait en l'air, montrant qu'il n'avait plus rien de commun avec la terre. Il ne révélait ces faveurs qu'à ses supérieurs et à son confesseur, mais ses extases, trop fréquentes pour n'être pas connues, faisaient suffisamment paraître sa perfection et sa fa-

miliarité avec Dieu. Dès que ses supérieurs commandaient, aussitôt il revenait à lui-même.

Au dehors du cloître, il montrait la même obéissance envers ses compagnons. Un jour, auprès de Castroverde, entendant de la musique, il fut ravi à lui-même; ce que voyant de loin, son compagnon, qui poursuivait sa route, lui ordonna mentalement et sans parler de revenir à lui-même. Le saint religieux obéit aussitôt, vint à côté de son compagnon, et ils continuèrent de marcher. Autant qu'il le pouvait, il évitait la louange des hommes et suivait la vie commune sans se singulariser en rien. Lorsque le gardien l'envoyait quêter ou faire quelque autre besogne hors du cloître, il obéissait avec zèle, mais ses occupations extérieures ne le distraient point de ses méditations ordinaires. Etant maître des novices, il pratiquait avec eux toutes les pénitences qu'il leur recommandait. Souvent il leur ordonnait de le fouler aux pieds, trouvant plus efficace de leur enseigner l'humilité par des actes que par des paroles.

Le démon venait le tourmenter dans le calme de la prière, en faisant un grand vacarme autour de lui pour le troubler. Un jour même il lui poussa la tête contre le mur avec une telle violence que le saint religieux en fut blessé au front. Mais il banda la blessure, se remit à prier et se releva complètement guéri.

Maintes choses lui étaient révélées dans ses extases. Six semaines avant sa mort, il annonça à son confesseur le jour où il mourrait, ce qui arriva le 21 septembre 1624, dans le cloître de Zamora. Les religieux voulaient cacher sa mort, mais le bruit s'en étant ré-

pandu, la foule accourut pour voir et honorer sa dépouille mortelle.

Une personne de sainte vie, qui se confessait à lui, désira de voir quelle fin il avait eue, et elle le vit dans la gloire éternelle.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

FRÈRES DAMIEN & COSME DE VICARI

1613. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Vicari, village de Sicile, fut la patrie de ces humbles frères qui naquirent en 1569, le même jour, de parents riches et craignant Dieu. Saint Benoît de San-Fradello, dont la vie est rapportée le 3 avril, prédit qu'ils seraient tous les deux religieux dans l'Ordre Séraphique réformé; il en fut ainsi en effet, et tous les deux brillèrent par leur perfection.

Frère Damien commença dès son noviciat à s'exercer à l'humilité, à la patience, à la mansuétude et dans toutes les vertus monastiques, principalement dans la prière et la contemplation. Pendant qu'il habitait le cloître de Bivona, les gardes de nuit de la ville ayant aperçu une lueur dans la chapelle du cloître, crurent à un incendie; ils vinrent en courant avertir les religieux. Le portier courut avec eux vers l'église et en y entrant ensemble ils aperçurent frère Damien élevé en l'air jusqu'à la voûte et en adoration devant un crucifix. Tout autour de lui brillait une grande clarté dont

le rayonnement remplissait l'église, et se montrait au dehors par les fenêtres.

Il lisait fréquemment les épîtres de l'apôtre saint Paul, il les savait par cœur, il en tirait le sujet de ses méditations, il les interprétait avec une profondeur dont les plus savants étaient étonnés.

Dieu honora son serviteur par plusieurs autres miracles. Etant sacristain dans l'église Sainte-Marie de Jésus, non loin de Palerme, il laissa tomber par accident une lampe de cristal pleine d'eau et d'huile sur les dalles de pierre, et la lampe ne fut point brisée. Comme un religieux en était surpris, il lui dit en souriant : « Vraiment, si j'étais bon religieux, on croirait à un « miracle ». A cause de sa vie édifiante, ses supérieurs l'envoyèrent à Naples pour prendre soin de la sacristie du cloître royal des Clarisses. Lorsqu'il fut revenu à Palerme, le démon déclara par la bouche d'une fille possédée qu'il ne céderait et ne se retirerait que par l'ordre de Frère Damien de Vicari. Les parents de la pauvre fille firent le voyage de Sicile et vinrent au cloître de Sainte-Marie de Jésus, près de Palerme, où se trouvait frère Damien et lui exposèrent les raisons de leur arrivée. Aussitôt frère Damien se rendit à l'église pour demander à Dieu et à sa sainte Mère la délivrance de la pauvre fille, délivrance qui eut lieu sans délai et fut complète.

Frère Damien mourut saintement à Palerme le 21 septembre de l'an 1613, à l'âge de quarante-quatre ans.

Son frère Cosme lui ressemblait par ses vertus comme par son extérieur. On ne le vit jamais l'âme

troublée, mais toujours l'humeur égale et pleine d'une gaiété douce. Pendant vingt ans il ne se nourrit rien que de pain et d'eau, observant en outre les sept jeûnes de Saint-François. En dehors du temps consacré aux œuvres d'obéissance, on le trouvait constamment à genoux devant l'autel de la sainte Vierge. Il guérit plusieurs malades par ses prières ou simplement par un signe de croix.

Un certain jour, dans le cloître de Palerme, étant monté sur une échelle pour poser un tableau au réfectoire, il tomba et se blessa grièvement. Trois jours après il mourut saintement en 1631, à l'âge de soixante-deux ans. — Gérard Honofrio, qui souffrait beaucoup de la pierre, recouvra subitement la santé en touchant le corps du saint religieux. Frère Cosme était un habile charpentier et il apprit son art à frère Ange de Juliana, dont nous rapporterons la sainte vie le 15 octobre. Après sa mort il apparut à ce frère et lui dit que par la miséricorde de Dieu il était admis dans la gloire. Le prince de Catholica, admirateur de frère Cosme, le fit représenter dans une belle peinture qu'il plaça dans son palais avec quelques-unes de ses reliques.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

ADAM RUFUS ET AUTRES

DE LA PROVINCE DE SAINT-NICOLAS

1240. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : S. Louis.

Le bienheureux Adam Rufus vivait dans les commencements de l'Ordre et il brilla par sa sainteté dans la province de l'Abruzze, maintenant nommée de Saint-Nicolas. C'était un remarquable prédicateur et un grand zéléateur des âmes, et Dieu illustra ses travaux apostoliques par de grands miracles. Prêchant un jour dans une église abandonnée où nichaient un grand nombre d'hirondelles qui troublaient l'auditoire, il leur ordonna de partir; elles obéirent sur-le-champ et ne revinrent plus. Une autre fois, comme il errait dans une forêt et ne savait de quel côté tourner ses pas, un loup venant à sa rencontre lui fit mille caresses comme eût fait un chien et le remit dans son chemin. Après avoir consacré sa vie au salut des âmes, il mourut saintement l'an 1240, au cloître de Bario, et plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau. Un bourgeois d'Atri, aveugle depuis cinq ans, recouvra la vue; un autre qui avait un bras paralysé fut subitement guéri.

Dans cette même province de Saint-Nicolas, plusieurs

autres saints personnages brillèrent par leurs vertus et leurs miracles. Le jour de leur mort n'étant pas connu, nous les plaçons ici.

Dans le cloître de Trano repose le bienheureux frère Pierre, qui opéra plusieurs miracles après sa mort.

Un enfant près de mourir ayant été apporté sur son tombeau fut remporté guéri à la maison. Un homme étant tombé d'une hauteur et s'étant brisé tous les membres se releva valide et bien portant sur le même tombeau.

Au cloître d'Andria, en l'an 1360, mourut le Père Land, de Tarente, provincial, homme de grande sainteté qui fit de nombreux miracles après comme avant sa mort.

Dans le même cloître repose le bienheureux frère Laurent de Saint-Martin. Il possédait éminemment le don de contemplation et l'esprit de prophétie. Il parlait admirablement des mystères de la foi, et il avait mérité l'estime et la considération des hommes. Notre divin Sauveur lui parla du haut de sa croix, le consola et l'appela à lui environ l'an 1480. Divers miracles manifestèrent sa sainteté.

Au cloître du mont de Melfi éclata en sainteté et en miracles le bienheureux Sigismond. Ses frères ayant abandonné le cloître pour en fonder un autre dans une situation meilleure, n'avaient pas emporté son corps

avec eux. Alors le saint religieux apparut à une pieuse femme et lui commanda d'aller trouver un certain moine pour lui dire de ne pas laisser son corps là où il était, mais de le transférer dans l'église Saint-Etienne. Cette personne retardant à faire ce qui lui était commandé, le bienheureux vint de nouveau lui réitérer son ordre. Alors elle avertit le moine qui demanda aux Frères Mineurs la permission de transférer le corps ; mais il ne l'obtint pas. Enfin une troisième fois le bienheureux Sigismond apparut à la même femme et lui ordonna d'aller encore une fois trouver le moine, et, comme preuve de la vérité des apparitions, de lui parler d'un faux serment qu'il avait fait autrefois et qu'il n'avait jamais confessé. Le religieux profondément ému et troublé confessa tout aux Frères Mineurs qui, ne doutant plus de la volonté de Dieu ni de celle du bienheureux Sigismond, transportèrent le corps dans l'église de Saint-Etienne.

Dans d'autres cloîtres de la même province reposent les bienheureux Gérard de Gênes, et Jean d'Auricalque, ainsi que le bienheureux frère Antoine de Tricarico, dont on vit l'âme s'élever au ciel sous la forme d'une étoile brillante.

Dans le cloître de Cassano finit ses jours le bienheureux frère Jean de Parme, plein de zèle pour son état et à qui l'esprit des prophètes révéla beaucoup de choses.

(PISAN et WADDING.)

SŒUR MARIE DE LA ANTIGUA

CLARISSE

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa jeunesse et sa profession dans l'Ordre de Sainte-Claire.

Elle naquit en 1566 de Balthazar Rodriguez, gentil-homme portugais, et d'Anne Rodriguez de Badajoz, lesquels avaient quitté leur patrie parce qu'ils avaient eu cette enfant hors mariage. Sa mère la mit au monde dans sa fuite au milieu de la campagne, afin qu'elle apprît dès sa naissance à se passer des hommes et à vivre pour Dieu seul. A peine née, elle fut portée dans une chapelle située à une demi-lieue de Casalla, et consacrée à la glorieuse Vierge Marie, sous le nom de Notre-Dame du Port. De là, elle fut portée à Casalla, et, le 25 novembre, elle reçut au baptême le nom de Marie.

Ses parents étant allés demeurer à Utrera, furent contraints, à cause de leur pauvreté, de servir dans le cloître des Dominicaines de Notre-Dame de La Antigua, d'où est venu à Marie le surnom qu'elle porte. Elle était alors à peine âgée de trois mois, et ses cris continuels fatiguaient tellement les religieuses pendant l'office divin, que la prieure voulait renvoyer la mère et l'enfant. Alors la pauvre mère prenant son enfant, la

jeta dans les bras de la prieure. La petite fille s'attachant au voile de la supérieure lui fit mille caresses et la prieure ne put se défaire de la pauvre petite qui dès lors cessa de crier. La prieure ayant consulté le Père Louis d'Utrera, frère mineur de grande vertu, se détermina, par son conseil, à élever l'enfant dans le cloître, comme si elle prévoyait qu'elle serait un jour une sainte religieuse.

Marie demeura environ sept ans dans le cloître de La Antigua. Le frère de la prieure, qui habitait Séville, étant venu voir sa sœur, emmena Marie dans sa maison. Il la confia aux soins de Thérèse Ponze de Léon, qui n'était point mariée. La petite Marie souffrait de violents maux de tête, elle était même affligée de plaies à la tête que les médecins ne pouvaient guérir. Mais Dieu, plus puissant que les médecins, la guérit. Un jour, en entendant prêcher la Passion du Sauveur, elle pleura amèrement et avec un vif sentiment de l'amour de Dieu. Ce que voyant Thérèse Ponze de Léon, elle la ramena à la maison et la laissa seule dans sa chambre. A peine Marie fut-elle seule, qu'elle se prosterna et se mit à prier avec une admirable ferveur. A partir de ce jour, Thérèse lui lisait chaque jour quelque mystère de la Passion, et chaque fois l'enfant s'en montrait vivement émue. Ainsi se forma en elle la résolution de se consacrer à Dieu, et un jour, à genoux devant un crucifix, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Elle priait souvent dans une petite église devant une belle image de la sainte Vierge, et elle remarquait que la Mère de Dieu lui souriait doucement et avec une tendre affection dans son image.

Le seigneur de Léon étant mort, Marie resta comme abandonnée dans la maison, car c'était lui qui lui portait le plus d'intérêt. Son intention avait été de fournir à la petite Marie le trousseau nécessaire pour son entrée dans un cloître. La mort ne lui permit pas de mettre son dessein à exécution. Dieu semblait ne pas vouloir que personne eût le soin de cette affaire que lui seul. Les parents de Marie, alors unis légitimement, prirent leur enfant avec eux, elle était alors âgée de treize ans. Le Père Antoine de Herrera, Frère Mineur qui mourut plus tard en odeur de sainteté, venait de temps en temps voir les parents de Marie, qui demeuraient alors à Marchena. Il leur conseilla de donner leur fille aux Clarisses, leur disant qu'il savait que c'était là que Dieu l'appelait. Peu de temps après, Marie fut reçue chez les Clarisses de Marchena.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Tentations, humilité, patience, pureté, pauvreté, obéissance de sœur Marie.

La vie religieuse, dans les commencements, ne fut pas exempte de tempêtes pour sœur Marie. Assez longtemps elle fut rebelle à la grâce; son cœur restait inerte et froid en dépit des prévenances du ciel, et les vertus tardaient à germer dans son âme à laquelle ne manquait cependant ni la culture ni la rosée du ciel. Enfin, Dieu l'emporta entièrement sur la nature. Marie recueillit un fruit de cette longue lutte, elle en devint profondément humble. Elle reconnut qu'elle ne pouvait rien par elle-même, qu'elle devait tout à Dieu et qu'il lui fallait tout attendre de lui.

Elle priait Dieu de ne pas la priver du bonheur de souffrir pour lui, en quoi consistait toute son espérance. Ses jours qu'elle estimait les meilleurs étaient ceux où elle avait quelque chose à souffrir. Elle dit dans ses écrits que sa méchanceté l'empêchait de faire son profit des peines de toutes sortes qui lui survenaient et par le moyen desquelles, sans travailler, elle serait devenue plus riche en mérites que par beaucoup d'années de jeûnes et de macérations volontaires.

La pureté virginale de son âme ne fut jamais ternie, et même dans ses défaillances du commencement, jamais elle n'offensa Dieu par aucun péché contre la vertu des anges. Par amour de la pauvreté, elle ne dépassait jamais, dans l'usage des choses, la mesure d'une rigoureuse nécessité. Elle se dépouillait même des choses les plus indifférentes, qu'elle appelait les idoles du cœur. Elle obéissait ponctuellement à ses supérieures et même aux religieuses ses compagnes. Elle avait beau être plongée dans la méditation et la prière, dès qu'on l'appelait elle obéissait, et quittait sur-le-champ un entretien avec Dieu pour le travail de la cuisine. Elle eut longtemps mal aux genoux parce qu'elle se mettait à genoux non-seulement pour la prière, mais encore pour certains travaux de nettoyage dans le cloître. Néanmoins elle ne demanda jamais à Dieu de la guérir, quoiqu'elle sût bien que sa prière eût été exaucée.

Elle se trouvait parfois si faible, qu'elle ne pouvait d'elle-même et de son propre mouvement faire aucun travail; mais dès que le devoir d'obéissance parlait, elle s'acquittait de toute espèce de besogne si pénible

qu'elle fût. Parfois, elle semblait près de défaillir et de rendre l'âme, et en se rendant à la cuisine pour travailler, elle se demandait à elle-même ce qu'elle pourrait faire; cependant dès qu'elle avait mis la main à l'œuvre, elle retrouvait des forces comme par miracle et devenait une autre personne. A ce sujet, le Fils de Dieu lui fit entendre une fois qu'une religieuse qui travaille un seul jour pour accomplir le devoir de l'obéissance, lui plaît davantage qu'une personne du monde qui travaille toute sa vie en faisant sa volonté propre.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Dévotion de sœur Marie pour la Passion, pour le très-saint Sacrement et pour la bienheureuse Vierge Marie.

La dévotion de sœur Marie envers Jésus souffrant se développa admirablement avec l'âge. Elle ne pouvait voir une image représentant quelque scène de la Passion, sans en être émue jusqu'aux larmes. Un jour de mercredi saint, pendant qu'elle méditait sur Jésus vendu par Judas, le Sauveur lui apparut dans un abattement profond : elle voyait Judas tout occupé de livrer son Maître, les Juifs qui brûlaient de répandre le sang du juste, enfin la Mère de Dieu et les disciples fidèles qui étaient dans la tristesse et l'affliction. Alors Marie éprouva le désir de racheter son Sauveur, et le Père céleste lui demanda ce qu'elle voulait donner pour lui; elle répondit qu'elle donnerait son cœur vide de tout amour excepté de celui de Jésus. Elle obtint donc ce qu'elle demandait, et durant toute la semaine elle sentit le Seigneur comme caché dans son cœur, qui lui semblait changé en feu.

Le très-saint Sacrement de l'autel et le sacrifice non sanglant de la Messe étaient le plus doux plaisir et le plus grand attrait de cette âme sainte. Un peu avant la consécration, elle sentait s'opérer en elle un grand changement d'esprit, qui lui donnait lieu d'apprécier les grandes faveurs qu'elle recevait par le saint Sacrement. Elle distinguait facilement une hostie consacrée d'une autre qui ne l'était pas. Elle n'était jamais rassasiée de voir la sainte hostie, et sa faim du pain céleste augmentait à mesure qu'elle le contemplait. A la vue du saint Sacrement, toutes pensées étrangères s'enfuyaient de son âme, qui n'était même plus accessible à la tentation. C'est après la sainte communion, ou devant le tabernacle, qu'elle reçut les plus grandes faveurs du ciel. En assistant à la Messe, elle répandait de douces larmes, et en méditant sur le sacrifice non sanglant, elle priait Dieu pour le salut de ces âmes qu'il avait rachetées par le sacrifice sanglant de la croix. Tout affamée qu'elle était de la céleste nourriture, elle s'abstenait quelquefois de la recevoir, parce qu'elle s'en jugeait indigne.

Les jours où elle avait fait la sainte communion, elle restait tout absorbée en Dieu, au point de pouvoir à peine dire oui et non. Souvent, en consommant la sainte hostie, elle ressentait le goût du lait ou d'un autre aliment dont rien n'égalait la douceur.

La très-sainte Vierge récompensa la dévotion que sœur Marie avait pour elle. Un jour, avant de faire la sainte communion, comme elle désirait louer Dieu pour tous ses bienfaits, le Seigneur lui fit connaître que nulle hymne n'égalait le *Magnificat* qu'il avait

chanté dans le sein de sa Mère, et sa Mère avec lui, pour rendre grâces à son Père céleste. La Mère de Dieu lui apparut un jour et lui demanda son cœur pour berceau de l'Enfant Jésus, qu'elle tenait dans ses bras. Elle répondit : « Vierge bénie, purifiez mon cœur, qui est un abîme d'iniquité, et afin que je sache que je suis exaucée, faites-moi sentir le feu qui purifiera mon âme ». Elle ressentit sur-le-champ un feu intérieur qui la consumait, elle tomba par terre et fut trois jours sans comprendre ce qu'on lui disait. Elle eut de nombreuses révélations concernant la bienheureuse Vierge Marie, et particulièrement sur l'Immaculée Conception.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Miracles et prédictions de sœur Marie. — Sa sainte mort.

Plusieurs religieuses du cloître de Marchena, ainsi que des personnes du monde, obtinrent leur guérison par les prières de sœur Marie. Ceux dont elle guérissait le corps étaient aussi guéris dans leur âme. Une sœur avait une plaie dangereuse à la tête; un jour, Marie, qui la soignait depuis un an, appliqua ses lèvres sur la plaie et dit : *Veni, Sancte Spiritus*, priant le Saint-Esprit de toucher le cœur de la malade et de le changer. La sœur guérit miraculeusement et demeura encore un an rebelle à la volonté de Dieu, qui finit par la changer entièrement.

Une fois on demanda à sœur Marie de prier pour un homme en danger de mort; elle ne répondit rien et pria seulement pour son salut, parce qu'il n'avait pas

bien vécu. Le Seigneur l'avertit de prier aussi pour la santé corporelle du malade ; elle répondit que les hommes en bonne santé oublièrent toujours le bon Dieu. Mais le Seigneur lui dit : « Je dois le guérir par vos « prières et montrer combien sont puissantes les « prières de mes amis ». Sœur Marie obéit, pria, et le malade fut guéri.

Un jour, elle vit en esprit un nouveau cloître de Marchena, où quelques Clarisses, au vêtement étroit, apportaient une image de la bienheureuse Vierge Marie. Elle vit aussi que le Père Bernardin de Corvera serait le pasteur et le directeur des Clarisses. Cette vision était une prophétie qui se réalisa quatorze ans après sa mort, lorsque le duc d'Arcos, Rodrigue Ponze de Léon, et la duchesse Anne d'Aragon y Sandoval, changèrent leur palais en un cloître de Clarisses de l'étroite observance. Les cinq premières fondatrices, venant de Séville, apportèrent une très-belle image de la sainte Vierge, et le Père de Corvera fut dix-sept ans confesseur de ces religieuses, et ainsi s'accomplit tout ce que Marie avait vu dans sa vision et prédit dans ses écrits.

Étant une fois dans une grande église remplie de monde, elle voyait en esprit le Fils de Dieu dans toutes les âmes. Dans quelques-unes il se montrait joyeux et glorieux, mais celles-là étaient en petit nombre ; mais dans toutes les autres, il apparaissait flagellé, couronné d'épines, outragé, accablé de souffrances. Le Seigneur lui fit comprendre que son amour le retenait dans toutes les âmes, mais qu'il y trouvait autant de bourreaux que de pécheurs. Elle voyait souvent l'état

secret des consciences, elle craignait même de se tromper à cet égard et de mal juger son prochain ; mais le Seigneur lui dit qu'il lui révélait ces choses, afin qu'elle pût se réjouir dans les bonnes âmes et prier pour les mauvaises. Le Seigneur lui dit aussi que l'âme de Philippe II, roi d'Espagne, s'était envolée au ciel sur la fin de septembre de l'année 1603, au moment où l'on avait vu le soir paraître dans le ciel deux nuages d'un éclat extraordinaire et de grandes lueurs semblables aux flammes d'un incendie ; le Seigneur avait voulu montrer par ce signe que les successeurs de ce roi possèderaient un royaume tout embrasé de l'amour divin, que cet heureux état de choses serait dû principalement au Tiers Ordre de Saint-François, lequel ne serait nulle part plus florissant qu'en Espagne ; Philippe II serait ainsi récompensé de ses bienfaits envers les pauvres, dont il avait été le protecteur et le père. Elle vit aussi le roi Philippe III qui, revêtu de l'habit du Tiers Ordre et à genoux, allumait des charbons sur un réchaud ; ce qui signifiait les efforts que ferait ce roi pour exciter ses sujets à la vertu ainsi qu'au service de Dieu.

Enfin, les maladies vinrent faire subir à sœur Marie une épreuve suprême. Elle souffrait surtout du cœur et de l'estomac. Elle était parfois si faible, qu'elle ne croyait pas avoir une heure à vivre. Si elle prenait par exemple une bouchée de pain trempé dans du vin mêlé d'eau, son estomac refusait ce peu de nourriture, sans lequel cependant elle ne pouvait vivre. Le 19 juin 1617, elle quitta le cloître de Marchena pour celui de Lora, appartenant à l'Ordre de la Rédemption des Captifs et

fondé sous le titre de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. Mais elle conserva l'habit des Clarisses. Elle fut reçue avec une extrême joie par les religieuses à qui sa sainteté était connue. Pendant les trois mois qu'elle passa dans cette maison, elle fit beaucoup pour l'avancement de la perfection et pour la rigoureuse observation des règles de la vie religieuse.

Au mois de septembre 1617, elle fut prise de la fièvre, mais non dangereusement. Le 21 du même mois, comme elle prenait un peu de nourriture en s'entretenant avec deux religieuses des grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, elle fut ravie en extase avec de grands battements de cœur, tandis que son visage était radieux et que le plus grand calme régnait dans toute sa personne. Elle demeura en cet état jusqu'à ce que, attirée par la puissance de l'amour, son âme s'envola vers le Seigneur. Elle mourut le 22 septembre, un vendredi, jour auquel elle avait coutume d'honorer particulièrement la passion du Sauveur, à l'âge de cinquante ans.

(Extrait de sa *Vie*, écrite par elle-même.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

—

INVENTION DU CORPS DE S^{te} CLAIRE

1850. — Pape : Pie IX.

Depuis environ sept siècles, les restes mortels de sainte Claire reposaient profondément ensevelis sous le

maître-autel de l'église consacrée à la Sainte. En 1818, une bulle du pape Pie VII avait permis la levée du corps de saint François, qui avait été déposé tout à côté, sous les degrés du sanctuaire. En 1850, Pie IX, à peine de retour de son exil, ordonna des fouilles pour retrouver le corps de sainte Claire. Les travaux commencèrent le 23 août de cette même année, et dès le 30 du même mois, on découvrit le cercueil. Immédiatement l'évêque d'Assise convoqua les évêques ses voisins à venir assister à l'ouverture du tombeau, et, le 23 septembre suivant, tous les évêques de l'Ombrie se trouvaient réunis autour du tombeau de la sainte, avec une grande foule de peuple. Le cercueil ouvert laissa voir le squelette tout entier. La constatation d'identité dûment faite, l'archevêque de Spolète entonna le *Te Deum*, l'artillerie tonna et toutes les cloches de la ville se mirent en branle.

Une côte, la plus proche du cœur, fut destinée au souverain Pontife ; un os fut réservé pour les Clarisses de France et envoyé au cloître de Marseille. Le reste des ossements fut renfermé dans une belle châsse de cristal qui fut déposée dans l'église d'Assise, dédiée à la sainte. Depuis lors, plusieurs guérisons miraculeuses ont eu lieu par la vertu des reliques de sainte Claire.

LE PÈRE FRANÇOIS DE MARTIAGO

1554. — Pape : Jules III. — Roi de France : François II.

Le Père François, natif de Martiago, petite ville d'Espagne, passa son enfance à garder les troupeaux. Il eut une piété précoce. Dans la solitude des champs, il s'agenouillait devant des croix de bois qu'il faisait lui-même et priait de tout son cœur. Il apprit à lire et à écrire presque sans maître. Il se procura un bon livre qu'il lisait et relisait sans cesse ; il s'instruisit ainsi des vérités de la religion et des mystères de la foi. La vie des saints était l'objet constant de ses méditations.

Plus tard, il aida son père dans les travaux des champs. Il fréquentait assidûment les sacrements. Lorsqu'il vit les Frères Mineurs, leur vie austère lui plut tellement qu'il demanda et obtint l'habit de frère lai. Un Père, remarquant son esprit ardent, sa forte intelligence et son jugement droit, lui conseilla d'apprendre le latin, afin de pouvoir devenir prêtre. Il retourna dans le monde, apprit en peu de temps la langue latine et revint prendre l'habit religieux. Ses pénitences rigoureuses et sa parfaite humilité lui valurent le don de haute contemplation. Pour en mieux jouir, il demandait d'habiter les cloîtres les plus tranquilles, situés au milieu des bois ou des montagnes où les personnes du monde ne venaient que rarement. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge.

Il fut plusieurs fois gardien en différents cloîtres et s'acquitta toujours de cette fonction de la manière la plus louable. Pendant qu'il était gardien du cloître d'Hoyo, un pauvre vint un jour avec deux enfants demander l'aumône ; il ne restait plus dans la maison que la moitié d'un pain que le portier lui donna par l'ordre du Père gardien. En revenant à la cuisine, le portier sentit une odeur de pain frais, et il trouva la corbeille au pain toute pleine de beaux pains aussi frais que s'ils venaient d'être tirés du four.

En 1551, il fut choisi pour être provincial, sur la désignation de saint Pierre d'Alcantara. En 1563, il se rendit au chapitre général de Salamanque, en compagnie du même saint Pierre, qui était alors gardien, et prit part aux exercices spirituels et aux instructions de ce saint religieux.

Dieu lui ayant révélé le jour de sa mort, il se rendit au cloître de Notre-Dame des Anges, situé dans une vallée profonde, à une lieue de Ciudad-Rodrigo. Il mourut saintement quelque temps après, sur la fin de septembre 1554.

LE PÈRE PIERRE DE CORDOUE

1524. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François 1^{er}.

Dans le même cloître mourut saintement, en 1524, le Père Pierre de Cordoue, grand zéléteur du salut des âmes, et qui allait, la nuit, à de grandes distances, malgré la pluie et la neige, entendre la confession des

malades. Son goût pour la prière et la contemplation lui faisait oublier le boire et le manger. Il eut de grandes persécutions à souffrir de la part des démons, et il avouait en toute simplicité qu'il aurait été vaincu par eux, si Dieu ne l'avait secouru et fortifié. Il mourut pendant une nuit très-obscuré, et les pâtres et les paysans des environs attestèrent qu'ils avaient vu les rochers et les montagnes voisines du cloître resplendir d'une vive lumière.

LE PÈRE JEAN DE SALVALÉON

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

Nous trouvons, ce même jour, la mémoire du Père de Salvaléon. Il appartenait à la province de Saint-Gabriel, et indépendamment des pénitences régulières, il portait en tout temps une haire fort rude, et passait l'Avent et le Carême au pain et à l'eau. Néanmoins, quand il était gardien, il était tendre comme une mère pour ses religieux. La contemplation des mystères de Jésus souffrant élevait si haut son esprit, qu'il perdait l'usage de ses sens.

Une chose surprenante se passa lorsqu'il était gardien du cloître de Lapa. Ferdinand Rodriguez Cerrudo, grand bienfaiteur de l'Ordre, allait de Zafra vers Medina del Campo, avec quelques mulets chargés ; il devait traverser un torrent que de grandes pluies avaient grossi et qui était débordé. Il arriva, le soir, sur le bord de ce torrent, et ne pouvant ni passer la nuit, ni trou-

ver de la nourriture pour ses bêtes, il s'attacha à un mulet et entra dans l'eau. Arrivé au milieu, il se vit en danger, et il n'osait ni avancer, ni reculer ; la peur le prit, et il tomba au fond de l'eau, embarrassé dans le lien du mulet. Dans ce pressant danger, le Père Jean, alors dans le cloître de Lapa, c'est-à-dire à une distance de plus de quatre milles, lui apparut, le prit par la main, le conduisit hors de l'eau, en disant : « Frère, « ne crains rien, je suis ici ». Et de peur que cet homme ne s'égarât pendant la nuit, qui était noire et affreuse, Père Jean l'accompagna jusqu'au prochain village, où il disparut. Le lendemain, le saint moine vint à Zafra, visiter la femme de Ferdinand, laquelle tremblait pour son mari en voyage par un si mauvais temps ; il la consola, l'assura que son mari reviendrait à la maison et que Dieu le garderait comme un grand bienfaiteur de l'Ordre. Lorsque le mari fut de retour, il raconta à sa femme comment il avait failli périr et comment Père Jean l'avait sauvé. La femme, fort étonnée, dit que le religieux n'avait pas quitté le cloître, si ce n'est pour la venir consoler. En réfléchissant à la manière dont les choses s'étaient passées, ils se convinrent que celui qu'ils avaient vu l'un et l'autre était un ange sous la figure de Père Jean.

Ce merveilleux événement atteste l'extraordinaire perfection de Père Jean, qui passa pour un saint avant comme après sa mort, arrivée l'an 1562, dans le cloître de Badajoz.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT PACIFIQUE DE SAN-SEVERINO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1721. — Pape : Innocent XIII. — Roi de France : Louis XV.

SOMMAIRE : Son enfance. — Orphelin, il est en butte aux brutalités de son oncle. — Il est admis au couvent de l'Observance, à San-Severino. — Ses progrès dans l'étude de la théologie. — Il se livre à la prédication : devenu impotent, il se retire au couvent de Forano. — Macérations, jeûne continué. — Sa manière de vivre. — Sa mort.

Dans la Marche d'Ancône, au milieu des montagnes de l'Apennin qui bordent l'Adriatique, se trouve le petit couvent de Saint-François de Forano. Fondé par le séraphique patriarche, il fut illustré dans le quatorzième siècle par les faveurs célestes qu'y reçurent les deux bienheureux amis Conrad d'Offida et Pierre de Tréja. Dans ce même petit couvent de Forano nous trouvons l'illustre saint Pacifique dans les dernières années du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième.

Il naquit à San-Severino, ville archiépiscopale de la Marche d'Ancône, le 1^{er} mars de l'année 1653. Dès sa plus tendre enfance il fut marqué du sceau de la sainteté, et sa piété précoce excitait l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. L'amour de Dieu, si vif dans son cœur, éclaira et développa son intelligence, de sorte qu'il n'était pas moins remarquable par sa

connaissance des choses divines que par les élans de sa dévotion. Lorsque Pacifique n'avait encore que trois ans, l'évêque du diocèse ayant entendu parler de lui, se le fit amener, et il fut tellement frappé de la raison déjà mûre et des vertus déjà solides de cet enfant, qu'il lui donna le Sacrement de Confirmation, qu'on n'accordait généralement qu'à l'âge de sept ans. Les dons du Saint-Esprit, descendant dans un cœur si bien préparé, fortifièrent encore les bonnes dispositions du petit Pacifique, et il ne cessa de croître en vertu et en grâce. A l'âge de quatre ans, toutes ses récréations, toutes ses joies consistaient dans la prière et dans le service de Dieu, et rien n'était plus touchant que de le voir s'éloigner de ses compagnons d'enfance, et se livrer avec une ferveur angélique à l'oraison, sans nullement songer à partager leurs jeux. Toutefois, ni ce refus de se joindre aux amusements de ses camarades, ni la supériorité incontestable qu'il avait sur eux dans les études, n'excitèrent contre lui la moindre jalousie. Il était d'un caractère si avenant, si doux, si modeste, et en toute chose si aimable, qu'il était l'idole de ses condisciples en même temps que de ses maîtres.

Pacifique grandissait ainsi dans la crainte et dans l'amour du Seigneur, lorsque, tout jeune encore, il perdit en fort peu de temps son père et sa mère. L'orphelin fut confié aux soins de son oncle, homme sans affection et sans charité, qui, au lieu de remplacer auprès de ce pauvre enfant les parents qu'il avait perdus, le traita avec brutalité et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements. Non content de man-

quer ainsi à son devoir de parent et de tuteur, il abandonna Pacifique aux soins des domestiques, lesquels, peu satisfaits de cet accroissement de besogne, et encouragés par l'exemple de leur maître, enchérissaient encore sur les brutalités de ce dernier et accablaient de moqueries, d'insultes et d'outrages celui dont la triste position aurait dû exciter leur commisération, et dont les douces qualités étaient si bien faites pour gagner leur estime. Notre jeune Saint supporta avec une inaltérable patience toutes ces injustices, et aucune plainte ne sortit jamais de sa bouche ; mais il unissait ses souffrances à celles de son divin Sauveur, nous offrant, même à cet âge si tendre, un modèle achevé de douceur et de résignation chrétienne.

Dès ses premières années, Pacifique s'était senti appelé à se consacrer entièrement au service de Dieu. Son amour pour l'humilité et la pauvreté le porta à choisir, pour l'accomplissement de son sacrifice, l'Ordre des Frères Mineurs. Ayant atteint l'âge de dix-sept ans, il demanda à être admis dans le couvent de l'Observance, à San-Severino, sa ville natale. Les religieux l'accueillirent avec joie, car ils savaient quelles avaient été l'innocence et la ferveur de son enfance. Le bonheur de Pacifique n'était pas moins grand, et pour témoigner sa reconnaissance envers le Seigneur, qui lui avait accordé une vocation si conforme à ses inclinations, il se mit à pratiquer avec ardeur toutes les vertus séraphiques. Son humilité était admirable et son amour de l'abaissement le poussait à se mettre au-dessous de tous, à choisir les emplois les plus vils et les plus abjects, et à rechercher toutes les occasions

de s'attirer quelque mépris. Il réussit à son gré dans ce dernier point, car les autres novices, ne comprenant rien à cette conduite si parfaite, ridiculisaient notre jeune Saint et attribuaient à un défaut d'intelligence ce qui était le seul effet de l'amour divin. Les supérieurs, cependant, plus expérimentés dans les voies spirituelles, discernèrent sans peine les motifs de leur novice, et remplis d'admiration en voyant dans un si jeune homme une vertu si consommée, ils l'admirent à la profession sans la moindre difficulté. De plus, trouvant chez lui toutes les dispositions nécessaires pour la dignité sacerdotale, ils lui firent faire des études spéciales requises pour ce saint état. Ses progrès rapides dans les sciences théologiques démontrèrent clairement à ses compagnons l'injustice qu'ils avaient commise en faisant si peu de cas de son esprit, et lorsqu'il fut ordonné prêtre, il n'y eut qu'une voix pour louer ses vertus et pour exprimer les espérances que l'Eglise pouvait fonder sur le ministère d'un si savant et si saint religieux.

L'humilité de notre Saint l'empêcha d'envisager sous ce point de vue si consolant son avenir sacerdotal. Il tremblait sous le fardeau qui venait de lui être imposé, ce qui ne l'empêchait pas de se réjouir du fond de son cœur de l'insigne honneur que le Seigneur lui avait fait en l'appelant au service des autels. Son amour pour Dieu devint de plus en plus vif et affectueux. A l'instar de son séraphique Père, il répétait souvent, dans les transports de sa dévotion, ce cri de l'âme aimante : « Mon Dieu et mon tout ! » Rien ne peut dépeindre la ferveur avec laquelle il célébrait les

saints Mystères. Souvent, pendant la sainte Messe, il était ravi en extase, et au moment de l'élévation, les assistants le voyaient à leur grande admiration se soulever de terre, attiré par cette hostie qu'il venait de consacrer, et entraîné par la force d'un acte d'adoration qui avait absorbé toutes les puissances de son âme.

Après son ordination, il fut chargé d'enseigner la philosophie à ses frères ; mais il renonça bientôt à cet emploi, que son humilité lui représentait comme trop honorable pour lui. Il se livra alors à la prédication, parcourant les montagnes de la Marche, annonçant aux pauvres paysans la parole de Dieu. Il avait l'éloquence des Saints ; sa prédication était simple, mais pleine d'onction et de force ; aussi opéra-t-il de merveilleux fruits de salut. Toutefois, le Seigneur jugea que son serviteur serait plus utile à l'Eglise dans la retraite que dans la vie publique. Il le visita donc par de cruelles infirmités, et le contraignit ainsi de renoncer au ministère apostolique dans la force de l'âge, lorsqu'il n'avait guère que trente-cinq ans environ. Ses jambes se couvrirent de plaies et ne lui permirent de marcher qu'avec peine ; ses yeux se voilèrent de ténèbres, et ses oreilles ne pouvaient percevoir les sons qu'avec une extrême difficulté. En un mot, il devint impotent, sourd et presque aveugle. Dieu, qui voulait avoir Pacifique tout à lui, l'avait rendu incapable en apparence de quoi que ce soit, excepté de souffrir et de prier.

L'épreuve était rude pour une âme zélée ; Pacifique l'accepta néanmoins de bon cœur. Heureux de tout ce

qui plaisait à son Père céleste, il se retira au petit couvent de Forano, où il avait fait son noviciat ; et Dieu, qui l'appelait à cette solitude, acheva de l'y sanctifier. Sa vie était un jeûne continuel. Outre le Carême de l'Eglise et les deux Carêmes de l'Ordre, il observait tous les Carêmes consacrés par saint François. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et tous les samedis, ainsi que les vigiles des fêtes de Notre-Dame. Les autres jours, son repas consistait en un peu de potage étendu d'eau ou mêlé de cendres, et un peu de pain trempé dans de l'eau rougie. Le reste de sa portion appartenait aux pauvres, auxquels il aimait à la distribuer lui-même. En hiver, jamais il ne s'approchait du feu, ou si parfois il venait au foyer commun, il y demeurait si peu de temps que cela servait bien moins à le réchauffer qu'à lui faire sentir davantage la rigueur du froid, assez âpre dans ces montagnes.

Il portait continuellement un cilice de fer. Tous les jours, il se donnait la discipline trois ou quatre fois, soit dans sa cellule, soit dans quelque lieu retiré ; car il cachait ses austérités avec soin, et on ne les eût point connues sans les taches de sang qui recouvraient les murs ou le pavé de sa retraite. Il dormait quatre heures à peine, passant le reste de la nuit en prières, soit dans sa cellule, soit dans la petite église de Notre Dame des Anges, qu'il affectionnait singulièrement. Cette église avait été construite tout auprès du lieu où la glorieuse Vierge Marie était autrefois apparue au bienheureux Conrad d'Offida.

Chaque matin, le saint religieux se confessait avant

de dire la messe ; et encore qu'il menât une vie plus angélique qu'humaine, il versait des torrents de larmes comme s'il eût été le plus grand pécheur de la terre. Au saint autel sa figure s'illuminait, son corps se soulevait, et il demeurait souvent ainsi en extase jusqu'à ce qu'on le rappelât à lui. Il parlait fort peu, et lorsqu'il allait par le couvent, il avait toujours son chapelet à la main. Sa sœur étant venue le voir à la fête de la Portioncule, il se présenta à elle à la porte du couvent et lui dit : « Ma sœur, il ne faut pas perdre un
« temps que nous pouvons mieux employer à gagner
« l'indulgence ; tâchons de nous rendre dignes d'un si
« grand trésor ». Ayant dit ces mots, il la quitta, bien qu'il ne l'eût point vue depuis longtemps. Avec ses confrères, avec les gens du monde qui venaient le consulter, ses paroles étaient brèves et graves, mais pleines de charité. Son abord inspirait le respect, en même temps que sa douceur charmait et consolait les âmes. Sa figure était empreinte d'une modestie toute virginale ; jamais il n'arrêta les yeux sur le visage de personne, et les religieux mêmes qui vivaient avec lui ne pouvaient dire après de longues années quelle était la couleur de ses yeux.

Il souffrait plus qu'on ne peut dire des plaies horribles qu'il avait aux jambes ; cependant on ne l'entendit jamais se plaindre. Lui parlait-on de ses douleurs, il répondait d'un air gai : « Dieu le veut ainsi, que sa
« sainte volonté soit faite ! » A ceux qui demandaient des nouvelles de sa santé, il répondait invariablement qu'il se portait beaucoup mieux qu'il ne méritait. Son supérieur, voulant l'éprouver, l'appelait quelquefois

hypocrite qui prétendait voler le paradis ; Pacifique l'écoutait en silence et se réjouissait dans son cœur. Un homme qui le haïssait lui cracha un jour du vin à la figure devant plusieurs personnes, en l'appelant ivrogne ! Le Saint s'essuya tranquillement et ne répondit rien. Ainsi Notre-Seigneur avait gardé le silence quand on l'avait injurié en lui crachant au visage.

Ressembler à Jésus-Christ est le sommet de la perfection. C'est à ce sommet que Dieu avait conduit saint Pacifique par les sentiers d'une vie cachée, humble, souffrante et résignée. Peut-être l'homme de Dieu ne se serait pas élevé si haut ni si facilement dans les sollicitudes et les distractions d'un ministère actif ; voilà pourquoi la Providence l'avait conduit dans la solitude par des infirmités précoces.

Du fond de sa solitude de Forano, Pacifique servait mieux l'Eglise que les plus grands génies, car les mérites qu'il amassa furent pour les pécheurs des sources de grâces. Sans cesse il demandait à Dieu leur conversion. Il priait aussi pour les infidèles, pour les missionnaires qui les évangélisent, enviant à ces derniers le bonheur de pouvoir verser leur sang pour Jésus-Christ. Qui pourrait dire le nombre des âmes qu'il a sauvées par ses prières et ses souffrances ? Notre-Seigneur, qui l'aimait, ne refusait point aux vœux de son fidèle serviteur ce qui était du reste le plus cher désir de son divin cœur. Il lui révélait les besoins de l'Eglise, la profonde misère des pécheurs, afin que Pacifique le suppliât d'y remédier, et qu'il contraignît la miséricorde à l'emporter sur la justice.

« La prière du juste répétée souvent a une grande

« action sur le cœur de Dieu ». Un voile impénétrable nous cache les phénomènes du monde surnaturel ; nous ne saurions toujours arriver à saisir l'enchaînement mystérieux des effets et des causes ; mais incontestablement la prière des Saints est un des ressorts principaux du gouvernement de la Providence. Et, s'il plaisait à cette même Providence de nous découvrir les voies cachées qui la dirigent dans la disposition des événements de ce monde, combien n'en verrions-nous pas qu'il faudrait faire remonter à ce principe !

Le 16 août 1717, pendant que l'armée chrétienne, commandée par le prince Eugène de Savoie, combattait vaillamment sous les murs de Belgrade, Pacifique, agenouillé dans sa cellule, invoquait, comme Moïse, le Dieu des combats. A l'heure même où les Turcs étaient défaits, il sortit, le visage radieux et triomphant, annonçant en termes précis la victoire à tous les Frères qu'il rencontra.

Saint Pacifique passa des ténèbres de ce monde à l'éternelle clarté des cieux, en l'année 1721, le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci. Il avait alors soixante-huit ans, et en avait passé cinquante et un dans la vie franciscaine. Sa sainteté avait été trop éclatante pendant sa vie pour ne point se manifester après sa mort. De nombreux miracles, en autorisant la confiance que les peuples avaient en lui, affirmèrent le pouvoir dont il jouissait dans le ciel. Il fut béatifié par Pie VI, en 1786, et mis solennellement au nombre des saints par Grégoire XVI, le 26 mai 1839.

(Petits Bollandistes.)

LE PÈRE MARTIN DE JÉSUS

1540. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Les Espagnols au Mexique en 1520. — Conversion de Sincicha. — Martin de Jésus se rend à Sinsonza, capitale du royaume de Mechoacan, pour y prêcher l'Évangile. — Construction de couvents. — Conversions nombreuses. Cruauté du gouverneur du Mexique.

En 1520, lorsque la flotte espagnole vint aux Indes Occidentales pour conquérir le Mexique à l'Église en même temps qu'à l'Espagne, le roi Montezuma fut frappé de terreur à la vue de ces étrangers ; ce qui l'épouvantait surtout, c'était le bruit et la violence du canon et de la mousqueterie qu'il ne connaissait pas auparavant. Il voyait tomber comme sous les coups de la foudre les remparts de ses villes et de ses forteresses sans que rien pût arrêter les guerriers espagnols. Il soutenait en outre une guerre interminable contre Sihuangam, roi de Mechoacan et Xalisco, son ennemi juré, qui ne lui cédaient point en puissance. Voyant les Espagnols faire tous les jours de nouveaux progrès dans son empire, Montezuma fit proposer à son ennemi de suspendre leurs querelles pendant un temps et de réunir leurs forces pour résister à l'ennemi commun qui, une fois maître du Mexique, ne tardera pas à s'emparer aussi de Mechoacan et Xalisco. Mais ce roi repoussa les propositions de Montezuma, ce qui facilita la victoire des Espagnols. Ceux-ci, une fois en possession de la capitale du Mexique et de tout l'empire, songèrent à tourner leurs armes contre Sincicha, le nou-

veau roi de Mechoachan, qui, après la mort de son père, avait fait périr ses quatre frères pour n'avoir pas de compétiteur au trône. Débarrassé également de Montézuma, l'ancien ennemi de son royaume, Sincicha n'eut plus qu'un soin, rassembler une puissante armée pour chasser de l'Amérique les nouveaux envahisseurs. Il en serait peut-être venu à bout, grâce au nombre et à la valeur de ses soldats; mais lorsqu'il était sur le point de livrer bataille aux Espagnols, Dieu toucha son cœur et le changea miraculeusement. Il envoya des présents à Fernand Cortez, et fit sa soumission à l'empereur et roi Charles-Quint, s'engageant à payer un tribut annuel.

Quelque temps après, ce roi vint lui-même à Mexico, où le bienheureux Martin de Valence se trouvait avec ses douze compagnons, ainsi qu'il a été dit le 31 août. Il se fit instruire des vérités de la foi catholique, et après avoir reçu au baptême le nom de François, il alla trouver le Père Martin de Jésus et le pria de venir avec lui dans son royaume, pour annoncer la foi chrétienne à ses sujets. Ce digne fils de saint François était né à Coruna, en Galice. Il s'était fait remarquer par une dévotion singulière pour le saint nom de Jésus, il tira de là son surnom. Il avait fait profession dans la province de Saint-Jacques, puis il était passé dans celle de Saint-Gabriel, alors que celle-ci n'étant encore qu'une custodie, était dans toute la fleur de sa perfection. Il était venu à Mexico avec le bienheureux Martin de Valence, et en peu de temps il avait si bien appris la langue que chacun l'attribuait à un miracle. Ayant déjà converti et baptisé grand nombre de païens à

Mexico même et dans les environs, il ne pouvait mieux faire que de se rendre aux désirs du jeune roi catholique de Mechoachan. Il remercia Dieu d'ouvrir une si large porte à la propagation de l'Évangile et partit, emmenant avec lui les Pères Ange de Solcedo, Jérôme de Jésus, Jean Baclia, Michel de Bologne et Jean de Padilla.

A son arrivée à Sinsonza, capitale du royaume de Mechoachan, le Père Martin, en véritable imitateur de la pauvreté de saint François, fit aussitôt construire un petit cloître et une petite église avec des roseaux où il prêcha et dit la messe comme premier apôtre de ce royaume. Ses compagnons le suivirent et ils baptisèrent journellement grand nombre de païens. Bientôt le roi François et les nouveaux convertis construisirent un cloître en pierres pour leurs maîtres dans la foi. Le Père Martin reçut d'autres coopérateurs et il y eut aussitôt un certain nombre de cloîtres construits dans l'intérieur du royaume de Mechoachan et Xalisco ; les hommes apostoliques se partageant la contrée eurent bientôt converti plusieurs millions d'indiens, dont le baptême fit autant d'enfants de l'Église.

Le Père Martin, entre tous, jouissait d'un grand crédit auprès du roi. Par son conseil, toutes les idoles du royaume furent entassées et brûlées sur la grande place de Sinsonza ; on enfouit une quantité énorme d'*ex-voto* d'argent, de perles, de pierreries, offerts aux faux dieux, afin d'abolir à jamais le souvenir de l'idolâtrie. La conversion de ce grand pays fut la plus rapide qu'on n'eût jamais vue depuis le temps des apôtres. Rien n'y contribua plus que le mépris que les re-

ligieux montraient pour l'or et les richesses, tandis que les autres espagnols paraissaient ne rechercher que l'or et oubliaient Dieu.

Mais pour contrecarrer l'œuvre de Dieu, le démon suscita le gouverneur du Mexique, homme dont on ne peut, sans larmes, rappeler l'atroce cruauté, telle qu'elle est décrite dans deux chroniques espagnoles de l'Ordre franciscain et dans beaucoup d'histoires. Ce gouverneur vint avec deux cents cavaliers et cinq cents hommes de pied dans le royaume de Mechoachian. Le roi le reçut en ami, lui fit des présents à lui et à ses soldats. Mais ce misérable homme s'empara de la personne du roi et le mit à la torture pour le forcer à dire où étaient ses trésors.

Le Père Martin de Jésus apprenant ce qui se passait vint pour retirer le roi néophyte des mains des bourreaux, mais telle avait été la cruauté des tourments que le roi expira dans les bras du Père. Le tyran poussa encore plus loin la rapacité et la cruauté, il fit conduire au supplice les hommes les plus riches du pays et réduisit en cendres plus de huit cents villes et bourgades. Quel tort firent à la foi ces atrocités commandées par la cupidité, c'est ce qu'il est impossible de dire. Les Indiens, en voyant cette conduite des Européens, ne voulurent plus embrasser la foi ; un grand nombre la quittèrent aussi facilement qu'ils l'avaient embrassée.

Le Père Martin et ses compagnons en éprouvèrent une immense douleur. Ils s'opposèrent de leur mieux aux fureurs de la soldatesque sans pouvoir en arrêter le cours. Ils s'exposaient eux-mêmes aux mauvais

traitements pour protéger leurs chers néophytes indiens. Ils parvinrent ainsi à force de travail à sauver en partie la chrétienté naissante.

Pendant que le Père Martin s'occupait ainsi des Indiens, il n'oubliait point sa propre âme. Il ne mangeait jamais de viande ni ne buvait de vin. Il voyageait toujours pieds nus. Dieu lui donnait la force de supporter les fatigues extraordinaires auxquelles il se livrait. Il dormait très-peu et passait une bonne partie des nuits à méditer et à prier. Enfin, après avoir, par l'exemple d'une vie angélique ainsi que par ses ardentes prédications, gagné à Dieu un nombre d'âmes incalculable, renversé quantité de temples des démons et fait plusieurs miracles, il mourut saintement dans le cloître de Pasquero, environ l'an 1540. Plusieurs personnes dignes de foi assurent avoir vu resplendir une grande gloire sur son tombeau.

LE P. MICHEL DE BOLOGNE & AUTRES

XVI^e siècle.

Le Père Michel de Bologne, en Italie, homme de science et de perfection éminentes, apprit en très-peu de temps, par une grâce spéciale, sept différentes langues indiennes, dans lesquelles il prêchait tour à tour, faisant reculer l'idolâtrie de ville en ville. Témoins des austérités de sa vie, les Indiens l'honorèrent après sa mort; de même pour le Père Badia, français d'origine et de la province de Languedoc, et pour plusieurs

autres ouvriers évangéliques, qui étaient venus avec le Père Martin dans le royaume de Mechoacan. Parmi eux se trouvait le Père Jean de Padilla, qui fut martyr, ainsi qu'il a été dit le 6 juillet.

Peu de temps après ces hommes apostoliques, plusieurs autres Frères Mineurs vinrent travailler dans cette vigne sauvage. Parmi eux se trouvait le Père Antoine Betela ; il avait été maître des novices dans la province de l'Immaculée-Conception, en Espagne ; étant passé dans les Indes, il apprit à parler les langues du pays comme s'il eût été un indigène. C'était un grand zélateur de la Règle et un rigoureux observateur de la pauvreté ; il était orné de toutes les vertus et les nouveaux chrétiens le chérissaient comme un père. Il s'endormit dans le Seigneur en chantant le *Te Deum*, dans le cloître de Sacapo, à l'heure qu'il avait annoncée.

LE PÈRE JACQUES

XVI^e siècle.

Le Père Jacques, issu du sang royal de Danemark et devenu frère mineur, était très-versé dans les langues hébraïque et grecque. Il s'était réfugié en Espagne lorsque l'hérésie luthérienne commença d'infecter sa patrie. Il fut accueilli amicalement par l'empereur Charles-Quint et plus tard il passa dans le Nouveau-Monde et convertit une multitude innombrable de païens dans le royaume de Mechoacan. Il fut le pre-

mier qui prépara à la communion les nouveaux chrétiens de ce pays et la leur administra. Sa profonde humilité, sa prudence et sa bonté lui avaient gagné tous les cœurs. Les Indiens venaient en foule et de loin lui demander des consolations et des conseils. Il guérit plusieurs malades par un simple signe de croix. Il était gardien du cloître de Tarequato, lorsque Dieu lui fit connaître la mort de Charles V, à l'heure même où ce grand monarque rendait le dernier soupir. C'est pourquoi il lui fit faire un service solennel et dire la messe pour le repos de son âme. Il mourut dans le même cloître, à un âge fort avancé, riche en mérites et avec un grand renom de sainteté.

LE PÈRE JEAN DE SAINT-MICHEL

xvi^e siècle.

Dans le même cloître repose Père Jean de Saint-Michel ; il était très-habile à parler les langues étrangères, et, par ce moyen, il persuada aux sauvages Indiens qui habitaient les montagnes et les creux des rochers comme des bêtes sauvages, de descendre dans les plaines, de cultiver les champs, de bâtir des villes et des villages et de vivre en hommes civilisés. Dans le pays de Mechoacan et Xalisco il fit aussi construire des hôpitaux et des hospices pour les malades et les étrangers, sous le titre de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, et il institua des confréries en l'honneur de ce même mystère. Chaque année il fai-

sait recueillir des aumônes pour l'entretien de ces maisons, et il régla que chaque semaine six confrères viendraient avec leurs femmes servir les malades, règlement qui subsiste encore pour le plus grand bien de l'humanité souffrante. Pour toutes ces œuvres de charité, les Indiens le vénérèrent extrêmement avant comme après sa mort.

LE PÈRE ANTOINE DE SÉGOVIE

XVI^e siècle.

Le Père Antoine de Ségovie passa aussi dans les Indes à l'âge de quarante ans, et il vécut encore quarante ans parmi les Indiens, apprenant leurs langues et leur annonçant la parole de Dieu avec beaucoup de fruit. Dans une dangereuse révolte des Indiens, il sut, par son ascendant, les apaiser et les ramener à l'obéissance. Une sainte mort couronna toutes ses vertus dans le cloître de Guadalfagiara.

LE PÈRE ANGE DE VALENCE

XVI^e siècle.

Le Père Ange de Valence ayant passé plus de quarante ans à instruire et à convertir les Indiens, fut averti par Dieu de sa fin prochaine. Après une profonde extase, il s'écria dans le ravissement : « D'où

« me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vient
 « à moi », et peu après avoir prononcé ces paroles, il
 rendit son âme à Dieu dans le même cloître de Gua-
 dalfagiara.

LE PÈRE FRANÇOIS D'OROPÈSE

ET LE PÈRE JÉRÔME DE LA CROIX

XVI^e siècle.

Là reposent aussi le Père François d'Oropèse qui passa de longues années à évangéliser les païens et gagna un grand nombre d'âmes, et le Père Jérôme de la Croix, qui exposa souvent sa vie pour protéger les malheureux Indiens contre l'oppression des conquérants. Il eut pour cette raison beaucoup de persécutions à souffrir, et il mérita la réputation de Saint. Le Père François de la Croix, après avoir étudié avec succès dans l'Université de Paris, et avoir brillé par ses vertus dans la province d'Andalousie, s'en alla aussi travailler à la conversion des Indiens avec un zèle infatigable. Il n'avait pas d'autre nourriture, pendant ses rudes travaux, que de l'eau et des légumes crus. Lorsqu'il rendit son âme au Seigneur dans le cloître d'Antlano, les cloches sonnantes d'elles-mêmes rendirent témoignage à sa sainteté.

LE PÈRE MARTIN GILBERT

xvii^e siècle.

Le Père Martin Gilbert, français de nation, vint dans ces parages peu de temps après les premiers ouvriers évangéliques, se rendit si habile dans les idiomes de ces peuples, qu'il composa plusieurs livres en langue indienne, qui furent très-utiles aux Indiens et aux Espagnols. Quoiqu'il fût atteint de la maladie de la goutte, il ne laissait pas néanmoins de convertir les Indiens, qui le vénéraient comme un bon père. Sur son lit de mort, il déplorait le petit nombre des prêtres venus pour évangéliser les Indiens, et il répétait cette parole d'Isaïe : « Les petits ont demandé du pain » et il n'y avait personne pour leur en rompre ». Il mourut au cloître de Sinsonza ; son visage noirâtre auparavant devint blanc et transparent.

LE FRÈRE DANIEL

xvi^e siècle.

Frère Daniel, né en Italie, fit profession en Espagne. Avant comme après sa mort, les Indiens et les Espagnols le vénérèrent beaucoup à cause de sa vie austère, de son innocente simplicité et de sa tendre affection pour les Indiens. Il porta pendant plus de cinquante ans un harnais de fer sur sa chair nue. Il

allait toujours pieds nus. Il convertit beaucoup d'Indiens par ses énergiques exhortations et ses ardentes prières. Un autre frère lui ressembla beaucoup en perfection, c'est frère Simon de Bruxelles, qui aida aussi pendant plus de cinquante ans les Pères dans la conversion des païens, en gagna un grand nombre à Jésus-Christ, et mourut à l'âge de plus de quatre-vingts ans dans le cloître d'Amacheca et alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux.

LE PÈRE PIERRE DE GARROVILLAS

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le Père Pierre de Garrovillas, de la province de Saint-Michel, en Espagne, ne travailla pas moins que les précédents à la conversion des païens dans le royaume de Mechoacan et Xalisco. Il prêchait avec un zèle merveilleux, amena une infinité d'idolâtres dans le sein de l'Eglise, renversa quantité de temples des faux dieux, et fit brûler un millier d'idoles en un seul jour. Les sauvages Indiens faisaient d'horribles sacrifices aux démons sur le mont Sacatulo ; il les convertit à force de peines et de fatigues, il brisa leurs autels ensanglantés et porta la lumière de la foi jusque dans leurs retraites les plus inaccessibles. Il alla recevoir la récompense de ses travaux environ l'an 1580. Dans les commencements de la conversion de ces contrées, on avait construit auprès des églises, dans toutes les villes et dans tous les villages, des cloîtres et des

habitations pour quatre ou cinq religieux afin de maintenir les nouveaux convertis dans la foi et les empêcher de retomber dans l'idolâtrie, à laquelle ils étaient si enclins. Ils continuaient d'instruire les nouveaux chrétiens et administraient les sacrements. De ces cloîtres qui, avec le temps, se peuplèrent d'un plus grand nombre de religieux, on forma, en 1535, une custodie, que le chapitre général de Valladolid, en 1565, érigea en province, sous le titre des saints apôtres Pierre et Paul.

(GONZAGA et DAZA.)

LE BIENHEUREUX JEAN LE TEUTONIQUE

1466. — Pape : Paul II. — Roi de France : Charles V.

Nous trouvons dans le livre des Saints de l'Ordre, au 24 septembre, la mémoire du bienheureux Jean le Teutonique, ainsi nommé parce qu'il était né à Erfurt, en Allemagne. Dans le cloître de Montefiascone, en Italie, il brilla par sa grande sainteté, par son zèle pour la pauvreté rigoureuse, pour l'exacte observation de la Règle et pour le salut du prochain. Eclairé par l'esprit des prophètes, il prédit du haut de la chaire beaucoup de choses qui se réalisèrent. Lorsque Paul II monta sur le siège pontifical en 1464, le bienheureux annonça combien de temps il serait en possession de la dignité suprême. Il fit, avant comme après sa mort, plusieurs miracles et finit saintement sa vie temporelle dans ce même cloître, environ l'an 1466. Son corps,

pieusement conservé dans une châsse, repose dans un tombeau creusé dans le mur latéral de l'église. En 1559, le mur ayant été rompu et la châsse ouverte, ses reliques répandirent une suave odeur, qui parfois encore s'exhale de la châsse et remplit toute l'église.

(JACOBILLE.)

LE PÈRE JACQUES PAPHIUS

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le Père Jacques Paphius, né dans le diocèse de Sens, en France, passa le temps de sa jeunesse dans l'étude et dans la pratique de la vertu, et, à l'âge de seize ans, il se retira dans la solitude d'une forêt pour se donner entièrement à Dieu. Il n'avait d'autre abri que l'épaisse ramure des arbres, et il ne mangeait que juste assez pour ne pas mourir. Voyant que les habitants du voisinage commençaient à le vénérer, il s'enfonça dans une solitude encore plus profonde, emportant avec lui quelques livres spirituels. Là, il se construisit une hutte avec des branches d'arbre, dormit sur la terre nue, vivant de ce que les paysans des environs lui donnaient pour l'amour de Dieu.

Il passa ainsi deux ans, veillant, jeûnant, priant et méditant, après quoi, prenant conseil d'un prêtre vertueux, il alla prendre l'habit franciscain au cloître de Mézières, où, ayant fait profession, il devint prêtre et prédicateur. Remarquant ensuite que la Règle de Saint-François n'était pas suivie rigoureusement dans

ce cloître, il embrassa la réforme des Récollets au cloître de Nevers. Dès lors, il s'avança avec une nouvelle ardeur dans la voie de la perfection. Il observait les sept jeûnes de Saint-François au pain et à l'eau, il honorait la sainte Vierge et les Saints et son ange gardien, en récitant tous les jours un office qu'il avait lui-même composé. Il avait toujours gardé une pureté virginale, et il matait son corps par l'usage du cilice et de la discipline. En 1608, il fut élu, à l'unanimité des voix, provincial de sa province pour la régénérer par ses leçons et par ses exemples. Il fit plusieurs guérisons miraculeuses et plusieurs prédictions vérifiées par l'événement. Il mourut saintement à Paris, le 24 septembre 1628, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et fut enterré dans l'église des Clarisses du cloître dit de l'*Ave Maria*. Les Récollets avaient un cloître près de là.

LE PÈRE GUILLAUME OLYS & AUTRES

MARTYRS

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Parmi les Frères Mineurs qui remportèrent la palme du martyre dans les troubles religieux des Pays-Bas, lorsque les hérétiques avaient presque partout le dessus, se montre au premier rang le Père Guillaume Olys (d'autres écrivent Holst), né à Nivelles, de parents nobles et pieux. Lorsqu'il était au cloître de

Bruges, il tomba malade d'une fièvre lente et longue, et obtint la permission de retourner dans sa patrie où il pourrait mieux refaire sa santé perdue.

Quelque temps après, il se mit en route avec quatre jeunes gens pour retourner à son cloître de Bruges. En traversant une forêt, nos voyageurs furent attaqués par une bande d'hérétiques qui, laissant aller les quatre jeunes gens, retinrent le religieux pour le tuer. Ils l'accablèrent d'abord d'outrages et de mauvais traitements, et finirent par l'attacher à un arbre et à tirer sur lui comme sur une cible. Ils épuisèrent leur rage en coupant son corps par morceaux qu'ils répandirent çà et là par le bois. Ce meurtre fut commis le 10 février 1575. Le Père Dejonghe, dans son *Histoire de Gand*, place ce martyre le 24 septembre.

LE PÈRE GUILLAUME STRAVE

ET LE FRÈRE CHRÉTIEN SUI

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le même jour, en l'an 1579, le père Guillaume Strave et le frère Chrétien Sui, tous deux frères mineurs de la province de Flandre, allant à Trèves, en Allemagne, furent tués à coups de mousquet par un hérétique en haine de la foi catholique. Le maître du lieu où le meurtre fut accompli, l'ayant appris, accourut en toute hâte, et comme il était un catholique fervent, il s'empara de ce misérable assassin et le fit punir de mort.

Ainsi une mort prompte mit les deux martyrs en possession du paradis et précipita leur meurtrier en enfer.

(GONZAGA et ARNOLD DE RAISSE, *in Auctuario SS. Belgii.*)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE PÈRE FRANÇOIS DE CAÇALLA

1564. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il aspire à la vie des ermites. — Il reçoit l'habit religieux. — Austerités et mortifications. — On le nomme maître des novices, puis gardien, puis provincial.

Le Père François, né l'an 1478 à Caçalla en Espagne, était dès son enfance enclin à toutes les vertus. Il apprit en peu de temps la langue latine et encore jeune désira d'aller vivre parmi les ermites qui étaient en grand nombre sur les montagnes entre Cordoue et Séville. Il était poussé par l'exemple de saint Didace, contemporain, qui avait consommé sa sainte vie dans une cellule de solitaire à cinq milles de Caçalla. Pour se préparer à ce genre de vie, il fit une confession générale au Père François del Campo, compagnon du bienheureux Jean de la Puebla, fondateur de la province des Saints-Anges, et il lui découvrit son dessein. Le Père appréciant son zèle et voyant son inexpérience, lui représenta qu'il était dangereux de lutter contre la chair et contre le démon, sans être aidé par un guide; que la vie du cloître était plus tranquille et plus en

sûreté par l'obéissance et par l'abandon de la volonté propre, et que l'on avait là l'exemple des frères et la direction d'hommes expérimentés.

Après qu'il eut beaucoup prié, fait des aumônes et toute sorte de bonnes œuvres pour connaître la volonté de Dieu, il quitta ses parents et sa patrie à l'âge de dix-sept ans, et reçut l'habit religieux dans le cloître de Belalcazar, des mains du bienheureux Jean de la Puebla, quelques jours avant la mort de ce saint religieux, qui prédit clairement que Dieu ferait faire de grands progrès à toute la province par le moyen de ce jeune homme. Dans cette école de perfection, François se forma rapidement à toutes les vertus qui font le bon religieux. Après son année d'épreuve qui fut fructueuse, il fit profession en 1496.

Habitant le cloître de Sierra-Morena, il prit pour directeur le Père Jean de Siles, dont nous avons donné la vie le 21 juillet. Père François matait son corps par des flagellations fréquentes, par l'usage du cilice, par des jeûnes rigoureux. Il devint d'une maigreur extrême, et garda intacte sa pureté virginale. Il tenait constamment toutes les facultés de son âme en présence de Dieu, qui l'attirait doucement à un commerce intime avec lui dans la prière. C'est pourquoi il affectionnait la solitude et le silence et il aimait sa cellule comme un ciel sur terre. On le trouvait souvent à genoux priant et fondant en larmes. Devant l'autel, de ses yeux coulaient deux sources de larmes dans la contemplation des saints mystères. Il dormait très-peu et après Matines il demeurait jusqu'à Prime dans le chœur. Au cloître de Caçalla il servit quelque temps les malades sans éprou-

ver aucun dégoût des infirmités les plus repoussantes.

Maître des novices il confirmait toutes ses leçons par l'exemple ; il enseignait que pour la perfection trois choses sont nécessaires : la connaissance de l'esprit de la Règle, la pureté du cœur et la prière intérieure. Lorsqu'il était gardien il faisait les plus vils ouvrages du cloître comme un novice. Il tenait rigoureusement à l'observation de tous les usages et règlements, quoiqu'il fût plein d'indulgence et de bonté pour ses religieux. Il fut élu provincial jusqu'à trois fois. Il resta simple et pauvre autant que le moindre religieux.

Philippe II, qui connaissait sa vie parfaite et sa grande prudence, voulait lui donner un évêché ; mais l'humble Père remercia humblement le roi et refusa la mitre. Alors le roi lui demanda de lui désigner un autre Père de sa province pour cette haute dignité, et il lui désigna Jean de Barrios, Père gardien du cloître de Guadalcanal, qui devint plus tard archevêque de la Nouvelle-Grenade.

Le Père François ne relâcha rien de ses austérités et de ses pénitences dans ses vieux ans. On ne le vit jamais reposer dans un lit. On fut plus d'une fois témoin des effets merveilleux de sa prière. Etant gardien une année de grande sécheresse, il fit avec ses frères des prières et des processions pour obtenir de la pluie. Il avertit aussi le peuple des villages environnants de venir en procession honorer une image miraculeuse de la très-sainte Vierge qui était dans l'église du cloître, et pendant que du haut de la chaire il exhortait le peuple à la confiance en Dieu, la pluie commença à tom-

ber avec force et la moisson de cette année-là fut plus abondante que jamais.

Une fois, après avoir passé la nuit en prières, il se rendit le matin, selon sa coutume, dans un bois pour s'exciter par le spectacle de la nature à louer le Créateur et pour réciter l'office de la sainte Vierge. Alors une bête féroce le surprit et le dévora le 25 septembre 1564, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge. Il fut enseveli dans le cloître de Belalcazar auprès du bienheureux Jean de la Puebla. Ceux qui s'étonneraient de voir mourir ainsi un grand serviteur de Dieu peuvent se rappeler saint Siméon Stylite tué par la foudre, et plusieurs autres saints solitaires dévorés par les bêtes.

(Chron. de la prov. des Angés.)

FRÈRE PIERRE GARCIAS

1637. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Frère Pierre Garcias naquit en Espagne dans la province d'Estramadure, qui donna beaucoup de saints religieux à la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Il fut quelques années portier dans le cloître royal de Saint-Gilles, à Madrid, où il laissa de beaux exemples de vertus. Il était bref, mais fort doux dans ses paroles, le père et le consolateur des pauvres auxquels il distribuait tous les jours le pain qu'il ramassait au réfectoire et à la cuisine et qu'il cachait sous son manteau pour le leur donner. Les supérieurs lui laissaient pour cela

toute permission, sachant bien qu'il n'en abusait pas.

Un jour qu'il remuait avec une cuillère une marmite pleine de soupe qu'il préparait pour les pauvres, selon son habitude, son bréviaire tomba sans qu'il s'en aperçût dans la marmite. Lorsque la marmite eut bouilli pendant deux heures, et qu'il distribua la soupe, il vit tout à coup le bréviaire, qu'il venait de verser avec la soupe dans l'écuëlle d'un mendiant. Il en fut extrêmement affligé. Son œuvre de charité accomplie, il s'en alla laver son livre à la fontaine, puis il le mit sécher au soleil. Le malheureux volume n'avait même plus la figure d'un livre. Déjà même, avant la cuisson qu'il venait de subir, il était fort usé et extrêmement maltraité. Mais Dieu ne voulut pas qu'il pérît par l'accomplissement d'une œuvre charitable, et le bon religieux retrouva son bréviaire aussi beau que s'il venait de chez le libraire.

Il avait des extases et des révélations. Il guérit un jour, par un seul signe de croix, un religieux âgé qui était tombé et qui s'était grièvement blessé. Un jour, ayant longtemps prié pour un religieux malade et en grand danger de mort, il passa près de lui vers l'heure de minuit et lui dit : « Consolerez-vous, votre danger est passé ». A l'instant, le religieux se sentit soulagé, et quelques jours après sa guérison était complète.

Déjà vieux et infirme et obligé de rester à l'infirmerie, il ne pouvait encore oublier les pauvres. Il s'en allait tous les jours en rampant plutôt qu'en marchant jusqu'à la porte du cloître pour leur donner à manger. Pendant ses maladies, il récitait à genoux les Matines à minuit, lorsque les religieux se rendaient au chœur.

Il finit les jours de son exil, plein de mérites et de vertu, dans le cloître de Saint-Gilles, à Madrid, le 25 septembre 1637, à l'âge de quatre-vingts ans et quelques mois.

LE PÈRE DIDACE DE SAINT-JOSEPH

1642. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Dans le même cloître, mourut, en 1642, en grand renom de sainteté, le Père Didace de Saint-Joseph, qui avait été prêtre avant que d'entrer dans le cloître, et qui se fit religieux par amour pour la prière et la contemplation. Il acquit la lumière nécessaire à la conduite des âmes, et devint confesseur d'Isabelle de Bourbon, reine d'Espagne. Pendant plus de vingt-sept ans il dirigea la bienheureuse Lucie de Jésus, qui jouissait d'un grand renom de sainteté et qui fut ensevelie dans le cloître des Conceptionnistes de Madrid. Un jour, pendant que celle-ci était en prières, Didace, qui venait de mourir, lui apparut en compagnie de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Dans la suite, il lui apparut encore plusieurs fois entouré d'une auréole glorieuse, disant que les maladies et les labeurs qu'il avait endurés pour la gloire de Dieu lui avaient valu cet éclat.

La reine Isabelle étant morte et retenue une année dans le purgatoire, Didace se montra à la bienheureuse Lucie, ayant à ses côtés l'âme de cette reine pour laquelle il l'engageait à prier et à faire de bonnes œu-

vres pour la retirer de ce lieu de souffrances. Cette âme fut délivrée le jour de l'octave de Sainte-Thérèse, pour laquelle elle avait eu beaucoup de dévotion, et Didace apparut de nouveau à la bienheureuse Lucie, pour la remercier des soins qu'elle avait donnés à l'âme de la reine.

FRÈRE FRANÇOIS DE SAINT-JOSEPH

1647. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

Frère François de Saint-Joseph, nommé dans le monde Sanche de la Cerda, était fils du marquis de Landrada, de l'illustre maison des ducs de Médina-Cœli, chevalier de Saint-Jacques, courageux, de grande taille et beau entre tous les courtisans. Mais Dieu toucha son cœur par ces paroles du Prophète royal : *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem ?* (Ps. xc.) — « A quoi me servira la noblesse du sang, lorsque je descendrai dans la corruption du tombeau ? » Cette profonde pensée lui fit mépriser la vanité du monde pour assurer son salut en se faisant frère mineur déchaussé, ce qui causa autant d'édification que d'étonnement à la cour d'Espagne. Combien le faste et l'éclat du monde se changent aisément en tristesse et en amertume ; il le vit quelque temps après sa profession, lorsqu'il fut appelé au lit de mort de Louis de Trexo, un jeune et fier chevalier de Calatrava. Celui-ci, grièvement blessé et sentant la mort approcher, lui disait avec un profond soupir :

« O frère François, si je vous avais suivi dans la carrière de pénitence où vous êtes entré si heureusement, je ne me trouverais pas maintenant dans le triste état où je me vois réduit ». François resta auprès du chevalier pour le consoler et le raffermir jusqu'à ce qu'il expirât dans ses bras.

Indépendamment des pénitences ordinaires et communes, il se flagellait très-souvent et pratiquait maintes autres mortifications pour dompter sa nature. Lorsque les grands seigneurs le venaient visiter, ils le trouvaient balayant les cloîtres ou l'église, nu-pieds et couvert d'un méchant vêtement tout usé.

Certain Père qui allait souvent prêcher par les rues et sur les places de Madrid, voulait avoir avec lui frère François. Celui-ci portait sur ses épaules une table sur laquelle le prédicateur montait pour parler au peuple. Avant le sermon, François s'en allait nu-pieds par les rues voisines, avec une cloche à la main qu'il sonnait pour appeler le peuple au sermon. Dieu récompensait tant d'humilité et de dévouement par des grâces extraordinaires. Frère François avait des extases où il restait plongé des heures entières, immobile et privé de l'usage de ses sens. Il mourut dans la fleur de son âge, au cloître de Saint-Gilles, à Madrid, en l'année 1647.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

 VINGT-SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LA B. LUCIE DE CALATAGIRONE

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1400. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Elle est sauvée miraculeusement. — Son amour pour Dieu, à la suite de ce miracle. — Elle grandit en vertus. — Elle entre dans un couvent. — Elle devient maîtresse des novices, puis abbesse. — Sa sainteté lui attire la vénération de tous. — Des miracles ont lieu lors de la translation de ses reliques.

La bienheureuse Lucie naquit de parents nobles et vertueux, à Calatagirone, en Sicile, ville qui a donné le jour à plusieurs saints personnages de notre Ordre. Ses parents lui enseignèrent de bonne heure la crainte de Dieu, différentes prières, et la dévotion envers saint Nicolas, leur patron particulier. Un jour, Lucie, âgée de six ans, était sortie avec sa mère pour aller dans une ferme ; là, pendant qu'elle jouait, et que, perchée sur un arbre, elle cueillait des figes, un orage violent éclata soudain, grêlant, éclairant, tonnant. La foudre, tombant sur le figuier, le brisa par le milieu sans faire de mal à la petite fille qui tomba à terre dans une flaque d'eau, frappée d'épouvante. Mais la tempête cessa tout à coup et le temps devint serein, lorsqu'un vieillard vénérable se présenta devant Lucie, la rassurant par de douces paroles et l'avertissant de le suivre. Il la prit même dans ses bras et la porta jusqu'à la

« las, évêque de Myre, que vos parents honorent ; pour récompenser leur dévotion, je vous ai sauvée d'un danger mortel ». La sainte enfant fut grandement étonnée d'un fait si merveilleux, et ses parents, en l'apprenant, ne doutèrent point que saint Nicolas, leur patron, avait sauvé leur fille de la mort. Cela excita Lucie à se montrer reconnaissante envers Dieu, à le servir seul et à fuir les amusements de l'enfance. Elle ne recherchait ni les beaux vêtements ni les parures, et ne voulait pas d'autres ornements que les vertus, unique richesse des âmes.

Elle était modeste dans ses paroles, mortifiée dans ses désirs, très-modérée à table, ardente au travail, si pieuse, qu'elle aurait voulu demeurer dans l'église. Pour dormir moins longtemps, elle se couchait par terre, où les personnes de la maison la trouvaient souvent. Pendant le jour, elle se cachait dans quelque endroit retiré de la maison, et, à genoux devant quelque image pieuse, elle passait des heures entières dans la compagnie de Dieu. Elle était très-obéissante et respectueuse envers ses parents, elle honorait sa sœur aînée comme sa mère, et les servantes comme ses sœurs.

Avec l'âge, elle grandissait en vertus, particulièrement en bonté pour les pauvres, et en œuvres de charité, sachant bien que les aumônes qu'elle leur donnait, c'était à Jésus-Christ qu'elle les donnait. Lucie avait treize ans, elle était ornée de toutes les vertus que l'on aime à trouver chez les femmes, lorsqu'une sœur du Tiers Ordre franciscain vint de Salerne à Calatagirone pour visiter ses parents. Elle y demeura quelque temps,

à la grande édification de tous ceux qui avaient des rapports avec elle, si bien que le parfum de sa sainte vie se répandit dans toute la cité. Lucie la fréquenta et prit dans sa conversation le goût de la vie claustrale, et lorsque cette religieuse retourna à Salerne, Lucie, échappant à la vigilance de ses parents, qui s'opposaient à sa résolution, s'enfuit avec elle.

Il y avait à Salerne deux anciens cloîtres de Clarisses, et un autre du Tiers Ordre de Saint-François, sous le titre de Sainte-Marie-Madeleine ; la bienheureuse Lucie fit son sacrifice à Dieu dans celui-ci. Pendant son année d'épreuve, elle ne paraissait pas être une novice, mais une religieuse déjà consommée, tant elle avait de zèle pour tous les exercices spirituels. Elle était docile et obéissante comme un enfant, non-seulement envers l'abbesse, mais encore envers la moindre religieuse, et toujours prête à faire ce qu'on lui commandait. Elle matait son corps virginal par des jeûnes constants, et prenait si peu de nourriture, qu'elle paraissait vivre par miracle. Elle se serrait avec une chaîne de fer en guise de ceinture, et portait en tout temps un vêtement de crin qui lui allait jusqu'aux genoux. Elle couchait par terre et se flagellait tous les jours, au point que son sang coulait.

Elle s'empressait de faire les ouvrages les plus humbles du cloître. Elle supportait patiemment les réprimandes, même lorsqu'elle ne les avait point méritées. Elle avait horreur de la louange. Elle cachait ses maladies pour ne pas manquer à l'office. Son plus grand plaisir était de lire l'Écriture, de la méditer mûrement pour nourrir son âme. Elle passait de longues heures,

soit du jour, soit de la nuit, à pleurer sur la passion de notre divin Sauveur. Le vendredi, elle gardait un silence absolu, portait durant tout le jour une croix à la main, et ne prenait rien qu'un peu de pain et d'eau le soir.

La bienheureuse Lucie étant ainsi devenue un miroir de toute perfection, fut d'abord nommée maîtresse des novices, puis élue abbesse à l'unanimité des voix. Ce qui lui causa une tristesse égale à la joie des religieuses ses sœurs. Abbesse, elle chérissait toutes ses sœurs sans acception de personne, et les soignait avec tendresse dans leurs maladies, soit du corps, soit de l'âme. Comme sa renommée de sainteté attirait au cloître beaucoup de jeunes personnes, elle faisait pleuvoir l'abondante rosée de ses instructions sur ces jeunes plantes, pour les développer dans le sens de leur vocation. Mais ce qui contribuait surtout à produire ce résultat, c'était le modèle de sa sainte vie que ses subordonnées avaient constamment sous leurs yeux.

Elle était honorée et vénérée, non-seulement par ses religieuses, mais encore par tous les bourgeois de Salerne. La renommée de sa sainteté et de ses miracles attirait grand nombre de personnes des autres villes, qui venaient pour la voir et lui demander des conseils ou des prières. Elle montrait beaucoup de compassion pour les besoins du prochain ; elle guérissait les malades en priant pour eux, confirmait les vierges dans leur dessein de se consacrer à Dieu, consolait les affligés, instruisait les ignorants et donnait aux personnes de toute condition d'excellentes instructions pour faire

leur salut. Ses exhortations et ses conseils avaient une force merveilleuse qui convertissait les pécheurs, et lorsque ses représentations étaient impuissantes, elle avait recours à la sainte Vierge, et ne cessait de la prier que lorsque les âmes égarées étaient rentrées dans la voie du salut. Cela, — plusieurs pécheurs convertis le reconnaissaient, — disait ouvertement que la sainte abbesse avait sauvé leur âme de l'enfer en même temps que leur corps de la mort.

Quand la Bienheureuse eut gouverné son cloître un certain nombre d'années, elle commença à désirer d'être délivrée et d'aller dans la demeure du céleste Epoux. Elle souffrit avec beaucoup de patience les douleurs de sa dernière maladie. Le Père Wadding met sa mort vers l'an 1400, mais il ajoute qu'il n'a pu, après beaucoup de recherches, constater exactement ni la durée de sa vie, ni l'année de sa mort.

A l'occasion de la translation de ses reliques, plusieurs miracles eurent lieu. Une dame, nommée Claudia Paliara, recommanda son fils mourant à la bienheureuse Lucie, et il recouvra inopinément la santé. Une jeune fille, qui avait été aveugle pendant quatorze mois, recouvra la vue en invoquant le secours de notre Bienheureuse. La même chose arriva à une dame nommée Lucrèce Pinto, qui avait promis à la Bienheureuse de lui offrir deux yeux d'argent en ex-voto, et de jeûner tous les ans au pain et à l'eau le jour de sa fête.

MARIE CARNIMOLLA, VEUVE

DU TIERS ORDRE

1616. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Elle est élevée dans la crainte de Dieu. — Veuve, elle prend l'habit du Tiers Ordre. — Progrès dans la vie spirituelle. — Protection miraculeuse. — Faits miraculeux dus à ses prières.

Sambuca, grand village de Sicile, fut la patrie de cette servante de Dieu. Ses parents étaient Léonard Carnimolla et Onuphria, femme très-vertueuse. Marie naquit en 1568 et reçut au baptême le nom d'Abondance, présage des dons que Dieu devait répandre sur elle. Sa grand'mère, qui portait ce même nom, l'éleva dès ses jeunes années dans la crainte de Dieu, et la forma à la dévotion, la conduisant tous les jours à l'église entendre la sainte Messe. Elle suivit si bien les instructions de sa grand'mère que, étant à peine âgée de dix ans elle vit, pendant que le prêtre donnait la sainte communion, le Seigneur Jésus paraître sous les traits d'un radieux petit enfant dans l'hostie donnée à un vertueux paysan. Elle était très-douce de caractère, respectueuse, modeste, obéissante envers ses parents, et surtout pleine de bonté pour les pauvres.

Mariée malgré elle, elle demeura fidèle à toutes ses vertus et à toutes ses bonnes œuvres, entendant tous les jours la Messe et fréquentant les sacrements avec une grande dévotion. Un soir que son mari était ab-

sent, elle trouva, en allant se coucher, son lit occupé par le diable sous la figure d'une bête effrayante; tout épouvantée, elle eut recours à la prière et resta un instant à lutter contre l'affreuse bête qui ne céda point; mais aussitôt qu'elle eut invoqué l'apôtre saint Philippe, en lui promettant de donner son nom à l'enfant qu'elle portait dans son sein (elle était alors enceinte), le démon, vaincu, s'évanouit. Marie mit au monde en son temps une fille, à laquelle elle donna le nom de Philippa. Celle-ci, dans la suite, entra dans le Tiers Ordre et brilla par une éminente perfection. Marie eut beaucoup d'autres enfants qu'elle éleva dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle passait une partie de la nuit en prières, faisait l'aumône, jeûnait souvent, entendait des sermons et lisait les vies des Saints avec beaucoup de plaisir et un grand fruit pour son âme.

Après la mort de son mari, qui était allé demeurer avec elle à Palerme et avec qui elle avait vécu quinze ans, elle prit avec sa mère l'habit du Tiers Ordre avec le nom de Marie. Elles s'en allèrent demeurer ensemble dans une petite et pauvre maison auprès du cloître de Sainte-Marie de Jésus, à une lieue de Palerme, et vécurent là plusieurs années comme des solitaires dans un grand calme d'esprit et dans l'oubli du monde. Elles entendaient tous les jours la Messe et fréquentaient les sacrements dans l'église du cloître. Leur confesseur était le Père Antoine de Calascibetta, homme de grand esprit et de haute perfection. Elles étaient aussi en rapport avec le frère Antoine de Nicosie, dont nous avons donné la vie le 15 février, et sous la direction de

ces saints religieux, elles firent de grands progrès dans la vie spirituelle.

Une certaine nuit, pendant qu'elles étaient en prières, le mur de leur habitation tomba tout à coup avec une partie du toit, parce que tout à côté de ce mur on avait creusé la fondation d'une autre maison. Alors, pleines d'effroi, elles tournèrent leurs yeux vers une image de la très-sainte Vierge, qu'elles avaient suspendue à ce même mur ; elles virent la sainte image se tenir sans aucune main d'homme au-dessus de leur lit, et étant demeurées toutes deux sans aucun mal au milieu des poutres et des pierres qui étaient tombées, elles rendirent grâces à Dieu et à sa glorieuse mère pour une si miraculeuse protection.

Onuphria mourut saintement et fut ensevelie dans l'église de Sainte-Marie de Jésus. Le frère Antoine de Nicosie vit l'âme de cette sainte femme s'envoler au ciel. Marie resta dans son ermitage et continua ses pénitences avec un nouveau zèle. Elle supportait courageusement les maladies par lesquelles Dieu éprouvait sa patience, principalement un asthme qui la faisait beaucoup souffrir. Elle était très-compassante envers les pauvres, elle leur faisait l'aumône et leur rendait tous les services qu'elle pouvait.

Dieu fut souvent propice à ceux pour qui elle priait. Deux fermiers de la pêche à Palerme n'avaient aucun espoir pour l'année, ils eurent recours à Marie et la prièrent de s'embarquer avec eux, lui promettant de doter et de marier une fille pauvre, si leur pêche était heureuse. Marie alla en mer avec les pêcheurs, et ceux-ci, pendant qu'elle priait, jetèrent leurs filets et retirè-

rent une énorme quantité de thons, si bien qu'ils avouèrent n'avoir jamais fait pareille pêche. Un gentilhomme, que les prières de Marie n'avaient point délivré d'une grande douleur qu'il souffrait au côté, lui promit de faire une grande aumône à une jeune fille pauvre. Alors Marie lui dit : « Maintenant, je vais prier Dieu qu'il « vous guérisse et qu'il me donne votre maladie ». Et en effet, elle fut exaucée et devint malade de la pleurésie à l'heure même où le gentilhomme était guéri.

Elle était estimée à Palerme comme une femme d'un grand esprit et d'une haute perfection. Les personnes les plus distinguées demandaient ses prières dans leurs nécessités et leurs maladies, et lorsqu'elle était malade, ces mêmes personnes lui ouvraient leurs maisons et prenaient soin d'elle. Elle mourut saintement le 26 septembre 1616, à l'âge de quarante-huit ans. Tout ce qui avait été à son usage fut enlevé et gardé pieusement par les personnes de sa connaissance, et son corps fut porté, au milieu d'un grand concours de peuple, dans l'église de Sainte-Marie de Jésus.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT ELZÉAR DE SABRAN,

DU TIERS ORDRE

1325. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Charles IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Charité pour les pauvres. — Marié, il garde la continence. — Sage administration, grande piété de notre Saint. — Ses jeûnes, ses macérations. — Il rend le bien pour le mal.

Saint Elzéar naquit à Robians, petit village (qui n'existait plus avant 1789) peu distant du château d'Ansous, dans l'ancien diocèse d'Apt, aujourd'hui diocèse d'Avignon, vers l'an de Notre-Seigneur 1285. Son père fut Hermengaud de Sabran, comte d'Arian, baron d'Ansous, seigneur de Cadenet, grand justicier de Naples, etc.; et sa mère, Laudune d'Aube de Roquemartine, surnommée la *bonne comtesse* à cause de sa charité. Quand elle eut mis au monde Elzéar, elle en fit le sacrifice à Dieu par ces paroles qu'elle prononça avec une ferveur admirable : « Je vous rends grâces, mon « Seigneur et mon Dieu, par le commandement duquel « toutes les créatures reçoivent la vie, du fils que votre « bonté vient de me donner. Je vous supplie très-hum- « blement de le recevoir au nombre de vos serviteurs

« et de répandre dans son âme les bénédictions de votre
« grâce. Mais je vous conjure, d'ailleurs, que si, par
« votre science infinie, vous prévoyez qu'il doive être
« rebelle à votre sainte volonté, vous l'ôtiez de ce
« monde dès qu'il aura été régénéré dans les eaux
« du baptême ; car j'aime mieux qu'il meure innocent
« et qu'il reçoive dès maintenant la gloire que vous lui
« avez méritée par votre passion, que de le voir sur la
« terre en état de vous offenser ». Les vœux d'une si
vertueuse mère furent exaucés, et l'enfant fut conservé
parce qu'il devait servir Dieu avec une fidélité invio-
lable. Il suçait la piété avec le lait, et donna même dès
le berceau des témoignages d'une grande charité en-
vers les pauvres ; car, lorsqu'il s'en présentait quel-
qu'un devant lui, on ne pouvait l'apaiser qu'en lui met-
tant dans ses petites mains de quoi leur faire l'aumône.

A l'âge de cinq ans, il leur distribuait tout ce qu'on
lui donnait pour ses divertissements. Il aimait mieux
prendre ses récréations avec les pauvres qu'avec les
enfants de son rang, et faisait en sorte qu'on en mit
toujours quelques-uns manger avec lui. Ces premières
démarches font voir qu'il était d'un naturel tendre,
bienfaisant et plein de compassion pour les misères
d'autrui. L'obéissance qu'il rendait à son gouverneur
et à son précepteur était admirable. Il parlait peu,
mais il ne laissait pas d'être affable envers ceux qui
avaient l'honneur de l'approcher : sa modestie et sa
retenue, aussi bien que la maturité de son esprit,
étaient beaucoup au-dessus de la portée de son âge ;
mais une aimable gaieté qui éclatait sur son visage lui
gagnait le cœur et l'affection de tout le monde.

Lorsqu'il eut passé les premières années de l'enfance dans le château d'Ansouis, il fut mis sous la conduite de Guillaume de Sabran, son oncle paternel, abbé de Saint-Victor de Marseille, pour apprendre les préceptes de la vertu et étudier les lettres humaines. Entendant lire dans cette maison religieuse les Actes des Martyrs, il se sentit vivement porté à les imiter ; il pria un religieux de lui dire où l'on tourmentait ainsi les serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'il partageât leurs souffrances.

Elzéar n'était encore âgé que de dix ans lorsque son père, par l'ordre de Charles II, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, le fiança à une demoiselle de sa qualité, appelée Delphine ; à l'âge de douze ans, elle avait déjà mérité par ses vertus l'admiration de tous ceux qui la connaissaient ; et trois ans après, leur mariage fut célébré dans le château de Puimichel, en Provence. Elzéar, à qui sa jeune épouse demanda de vivre dans la continence, y consentit provisoirement, jusqu'à ce que Dieu leur eût manifesté sa volonté.

Quelque temps après, notre Saint étant allé à Marseille pour y rendre visite à l'abbé de Saint-Victor, son oncle, y trouva des jeunes gens qui lui tinrent des discours très-propres à l'engager dans les plaisirs sensuels. Il résista vigoureusement à cette tentation. Cette année-là il jeûna rigoureusement pendant le Carême, quoique, selon les lois de l'Eglise qui n'y obligent pas encore à cet âge, il pût se dispenser de cette austérité. Il porta aussi sur sa chair nue une corde pleine de nœuds et de pointes, dont il se serrait si fort, qu'il se fit plusieurs plaies, d'où le sang coula en abondance.

Ayant été convié, à l'âge de quinze ans, avec son oncle, à une première messe et à la cérémonie qui se faisait pour la réception d'un nouveau chevalier, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, il y assista sans rien omettre de ses pratiques ordinaires de piété. Il se leva à minuit pour entendre les Matines dans le lieu de l'assemblée, appelé le Sault. Il se confessa et reçut la sainte Eucharistie, pour assister en esprit au triomphe de cette Reine des anges; il fit aussi quelques actions d'humilité et de chasteté. Pendant qu'il dînait auprès de son oncle, l'amour divin embrasa tellement son cœur, que son visage parut tout en feu. Ayant perdu connaissance, on le porta sur un lit, et on tira les rideaux pour le laisser reposer. Il sentit alors cette divine opération que les théologiens mystiques appellent *transformation*; son âme se liquéfia et se perdit, pour ainsi parler, dans le cœur de son Sauveur. Il reçut en même temps une lumière céleste qui lui fit connaître la brièveté de cette vie, la vanité des biens de la terre au prix de ceux du ciel, qui ne périssent jamais, et l'impuissance de tous les plaisirs de ce monde pour contenter l'esprit : ce qui lui en fit concevoir un mépris extrême qui lui dura toute sa vie.

Il reconnut aussi, d'une manière singulière, la grande miséricorde de Dieu sur lui, de l'avoir préservé du péché mortel, et de lui avoir conservé sa virginité; de sorte qu'il résolut, dès ce moment, de la garder inviolablement. Il délibéra même d'abandonner toutes ses richesses et de se retirer dans une solitude pour ne plus penser qu'à l'ouvrage de son salut; mais comme il était dans cette pensée, il lui sembla ouïr

une voix qui lui disait, au fond de son cœur, de ne point changer d'état. « Mais si je demeure au monde », répondait-il à cette inspiration, « comment pourrai-je, « dans une chair fragile, conserver la ferveur dont je « me sens présentement animé ? » — « Je sais ce que « vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas », ajouta cette voix divine ; « je suppléerai à cette faiblesse, gardez votre virginité, et ayez confiance en moi ». Après cette visite de Dieu, il se trouva entièrement mort à toutes les choses du siècle, et les ardeurs de la concupiscence furent tellement éteintes en lui, que depuis cet âge, qui n'était que de quinze ans, il passa le reste de sa vie dans une parfaite continence. Ils passaient souvent, sa femme et lui, la nuit en oraison, durant laquelle ils ont été plusieurs fois favorisés de visions célestes. Notre-Seigneur, qui se plaît merveilleusement parmi les lis et avec les personnes pures et innocentes, leur apparaissait sensiblement pour les consoler par sa présence et les fortifier par ses grâces à demeurer fidèles dans leur sainte et généreuse résolution. Ce fut dans ces précieuses visites qu'Elzéar découvrit les mystères adorables de la divine Prudence, l'économie de l'Incarnation du Verbe, l'excès de la charité de Jésus-Christ dans l'institution de la sainte Eucharistie, et plusieurs autres secrets de la grâce, qui causèrent dans son âme d'admirables transports d'amour.

Quand il eut atteint la vingtième année de son âge, ne trouvant pas dans le château d'Ansois toute la tranquillité qu'il souhaitait, parce que ses parents faisaient leur possible pour lui faire goûter le monde, il

résolus de se retirer ailleurs, où il pût vivre selon les mouvements de sa dévotion. Il eut de la peine à obtenir d'eux cette séparation ; mais ils furent obligés d'accorder à ses prières et à ses instances ce qui répugnait si fort à leur inclination. De toutes ses terres, il choisit le château de Puimichel, qui lui appartenait du côté de sa femme. Là, ce nouveau père de famille commença à gouverner sa maison d'une manière toute nouvelle. Voici les règlements qu'il fit pour cela, contenus en dix articles : 1° Que tous mes domestiques entendent tous les jours la messe ; 2° que le blasphème soit banni de ma maison ; 3° que tous respectent la pudeur ; 4° ils doivent se confesser souvent et communier aux principales fêtes ; 5° je veux qu'on évite l'oisiveté. Lorsque les femmes ont rempli, le matin, leurs devoirs de piété, elles doivent employer le reste du temps à travailler ; 6° point de jeux de hasard : il y a assez de récréations innocentes ; 7° Dieu habite où règne la paix. Que l'envie, la jalousie, les soupçons, les rapports ne divisent jamais mes gens ; 8° s'il éclate une querelle, je veux qu'on se réconcilie avant la nuit ; 9° tous les soirs on s'assemblera pour une conférence spirituelle où l'on parlera de Dieu. Il est bien malheureux qu'étant placés sur la terre uniquement pour mériter le ciel, nous n'en parlions presque jamais ; 10° je défends à tous mes officiers de faire tort à personne, d'opprimer les faibles et les pauvres sous prétexte de maintenir mes droits.

C'est dans ces pieuses conversations que ce saint jeune homme découvrit les lumières de la sagesse divine dont son âme était éclairée. Ses paroles étaient des traits enflammés qui excitaient dans ses domes-

tiques des désirs ardents de leur propre perfection, et l'on ne peut dire les fruits admirables que produisirent ses pressantes exhortations. Ceux qui s'approchaient le plus de lui et qui jouissaient plus familièrement de ses entretiens, sentaient mourir et s'éteindre en eux-mêmes les inclinations corrompues de la chair et les mouvements de la concupiscence. De sorte que plusieurs, même des gens de guerre, touchés de cette vertu secrète aussi bien que de ses discours, firent vœu de garder inviolablement toute leur vie leur chasteté.

Pour ne point négliger son salut en assurant celui des autres, notre Saint suivait les pratiques suivantes : Il récitait tous les jours l'office divin, selon l'usage de l'Eglise romaine, avec tant de dévotion, qu'il en donnait même à ceux qui avaient le bonheur de le voir ou de l'entendre. Outre les jeûnes de précepte, il jeûnait encore tous les vendredis de l'année et toutes les veilles des fêtes avec l'Avent tout entier. Il portait sous ses habits précieux un rude cilice, que souvent il ne quittait pas même durant la nuit. Il couchait ordinairement habillé avec des vêtements qu'il avait fait faire exprès. Il avait une discipline faite de chaînons de fer, et se donnait trois coups à chaque verset du psaume *Miserere*. Il recevait la sainte Eucharistie tous les dimanches du Carême et de l'Avent, et aux fêtes de plusieurs Saints, particulièrement à celles des vierges, auxquelles il portait une singulière dévotion ; il communiait avec une si grande abondance de grâces qu'il avoua quelquefois à sa chère épouse que, lorsqu'il avait la sainte hostie sur la langue, il goûtait des douceurs inconcevables : « Ah ! le plus grand plaisir d'une

« âme », ajoutait-il, « c'est de s'approcher souvent de « la sainte communion ». Il avait tant de facilité à s'élever vers Dieu, qu'il ne lui fallait faire aucun effort pour s'appliquer à l'oraison, à la méditation et à la contemplation. Le goût des choses célestes ne le quittait point, soit qu'il fût à table, soit qu'il conversât avec le monde, soit même que, ne pouvant s'en dispenser, il se trouvât dans de grandes assemblées de divertissements, où l'on chantait et jouait des instruments de musique; car, parmi le son de la mélodie, son esprit était tellement occupé des vérités éternelles, qu'il tombait dans une espèce d'extase. Il passait quelquefois les nuits en contemplation, et, durant ce temps, il versait des torrents de larmes. Sa plus grande récréation était de s'entretenir avec son épouse des perfections de Jésus-Christ, de l'excellence de la virginité, des délices du paradis et de l'éternité bienheureuse; de sorte que l'on peut dire que leur chambre était un oratoire où ils ne vauquaient qu'aux exercices de piété, et leurs âmes un autel où ils adoraient continuellement la divine Majesté. Il observait inviolablement ces trois maximes : premièrement d'éviter les plus petites choses qui pussent déplaire à Dieu; en second lieu, de s'offrir à lui à tout moment avec ferveur; enfin, de tenir caché dans son cœur, particulièrement aux hommes mondains et charnels, les visites et les faveurs qu'il recevait du ciel.

De cette disposition intérieure procédait cette admirable charité qu'il exerçait envers les malheureux. Il donnait tous les jours à dîner à douze pauvres ou lépreux, leur lavait les pieds, et les baisait tendre-

ment : après quoi il leur faisait de grandes aumônes. Etant une fois allé visiter une maladrerie, il y trouva six lépreux, qui étaient si défigurés qu'ils faisaient horreur à voir. Mais, surmontant les répugnances de la nature, il les entretint quelque temps, puis les baisa affectueusement, et aussitôt l'hôpital fut rempli d'une odeur très-suave, et les pauvres malades se trouvèrent parfaitement guéris. Il fit défense à son valet de chambre et à son chirurgien, qu'il avait amenés avec lui, de publier ce miracle; mais le ciel révéla son humilité par une autre merveille : car, comme le Saint sortait de ce lieu, il parut sur sa tête une lumière éclatante qui se répandit sur l'hôpital et augmentait à mesure qu'il avançait vers son château. Pendant une famine qui réduisit le peuple à la dernière misère, il fit distribuer aux pauvres toutes les provisions de ses greniers, ne se réservant pas même ce qui semblait nécessaire pour la subsistance de sa maison; cette libéralité fut si agréable à Dieu, que le blé et la farine se trouvèrent miraculeusement multipliés dans ses greniers, afin qu'il pût la continuer à un plus grand nombre de nécessiteux. Son château était l'hospice de tous les religieux voyageurs. Il leur faisait tout le bon accueil possible, et surtout il était ravi quand il pouvait loger les prédicateurs, dont il prenait un soin extraordinaire, espérant, par cette charité, partager avec eux la récompense de leurs travaux. Il n'attendait point que les pauvres lui demandassent du secours et lui découvrirent leurs nécessités; il les faisait chercher et les prévenait de ses aumônes. Il ne refusa jamais aucun de ceux qui eurent recours à lui, et,

quand il pouvait connaître ceux que la honte empêchait de lui rien demander, il les faisait assister secrètement.

A l'âge de vingt-trois ans, ayant perdu son père, qui l'avait institué son héritier par testament, il fut obligé de faire un voyage en Italie, pour prendre possession des biens qui lui revenaient de cette succession. Il y souffrit durant trois ans toutes sortes d'injures de la part de ses sujets du comté d'Arian, qui se soulevèrent contre lui, l'accusèrent faussement de plusieurs crimes, et lui dressèrent des embûches pour le mettre à mort. Le prince de Tarente lui offrit ses troupes pour les ramener à leur devoir et en punir quelques-uns des plus coupables, afin de donner de la terreur aux autres ; mais Elzéar rejeta toutes ces voies de rigueur, espérant les réduire par sa patience. En effet, il les gagna si bien par sa douceur, que, s'étant soumis à lui, ils ne le respectèrent pas seulement comme leur maître, mais aussi l'aimèrent comme leur père. Il trouva, parmi les papiers de son père, des lettres que certains seigneurs lui avaient écrites pour le détourner, par des prétextes supposés, de le faire son héritier ; cependant, il n'en eut aucun ressentiment, car loin de leur faire connaître qu'il savait les mauvais offices qu'ils lui avaient rendus, il leur témoigna plus d'amitié qu'aux autres, et vécut avec eux dans une parfaite intelligence. Il eut surtout une tendresse particulière pour celui qui était l'auteur de toute cette intrigue, quelque sujet de mécontentement qu'il en eût reçu. On ne le voyait jamais troublé ni en colère. Il paraissait toujours sur son visage une sérénité et un

calme merveilleux, qui marquaient assez la paix et la tranquillité de son âme. Tout le monde admirait cette constance, si rare dans les personnes de qualité, lesquelles se font un honneur d'être infiniment sensibles aux moindres choses. Son épouse même, ne pouvant comprendre ce mystère, lui demanda un jour comment il pouvait demeurer immobile au milieu de tant de sujets de s'emporter.

« Il me semble », lui dit-elle, « que vous êtes une « statue privée de tout sentiment. Est-ce que vous ne « vous apercevez point des injustices que l'on vous « fait, ou que vous n'avez pas le cœur de vous en « fâcher? Vous êtes un grand seigneur, et vous passez « pour ne pas manquer de courage ; quel mal feriez-
« vous de paraître indigné contre ceux qui vous font « tort, afin qu'ils cessassent de vous persécuter? » —
« Que me servirait-il de me mettre en colère? » répondit Elzéar; « je n'y trouve aucun avantage. Je ressens « assez le mal que l'on me fait ; mais lorsqu'il naît « pour cela dans mon cœur quelque mouvement d'in-
« dignation, je jette aussitôt les yeux sur mon Sei-
« gneur Jésus-Christ, qui a souffert pour moi tant « d'opprobres, d'outrages et de malédictions, quoi-
« qu'il méritât les respects de toutes les créatures ; et « je me trouve à l'heure même tellement disposé à
« tout endurer, que quand mes valets m'arracheraient « la barbe ou me couvriraient le visage de soufflets et
« de crachats, j'estimerais que ce serait encore très-
« peu de chose, au prix de ce que je devrais souffrir « en reconnaissance des douleurs de mon Dieu. Cette
« vue fait tant d'impression sur mon âme, qu'elle

« arrête sur-le-champ les saillies de mes passions.
 « Dieu me fait ensuite cette grande grâce à l'égard de
 « ceux qui m'offensent, que je les aime avec plus de
 « tendresse qu'auparavant, que je le prie de meilleur
 « cœur pour eux, et que je me reconnais mériter,
 « pour mes péchés passés, bien d'autres mauvais trai-
 « tements que ceux qu'ils me font ».

Ces beaux sentiments étonneront sans doute les gens du siècle, qui font consister la véritable force à ressentir vivement une injure et à se venger de ses ennemis : cependant, ce n'était ni la lâcheté ni la faiblesse qui faisait mettre bas les armes à notre Saint ; c'était plutôt la grandeur d'âme, s'élevant au-dessus de la nature et d'un chimérique point d'honneur ; il endurait généreusement, pour l'amour de Jésus-Christ, les affronts et les ignominies que les grands du monde, qui n'aiment qu'eux-mêmes, ne peuvent souffrir. Elzéar était si brave, d'ailleurs, qu'il ne se faisait pas moins admirer dans l'exercice des armes que dans les pratiques de dévotion ; car, dans un tournoi que Robert de Naples donna pour divertir les seigneurs de sa cour, notre comte enfila si adroitement la bague, rompit les lances avec tant de vigueur, et fit d'autres si belles actions, que les spectateurs lui donnèrent la victoire et le jugèrent digne du prix proposé et du nom de chevalier.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Il aime la justice. — Il fait vœu de continence perpétuelle et entre dans le Tiers Ordre. — Il devient l'avocat des pauvres. — Son attachement au catholicisme. — Sa valeur guerrière. — Sainte mort d'Elzéar.

Son extrême douceur ne le rendit point pour cela

trop mou dans l'administration de la justice. Il voulait que les juges criminels suivissent la rigueur des lois contre les assassins, les voleurs et généralement contre ceux qui troublaient la tranquillité de ses Etats. Dans les affaires civiles, il avait beaucoup d'indulgence et soulageait ceux qui étaient en prison pour leurs dettes, en payant pour eux, à leurs créanciers, le tiers, la moitié et souvent le total de ce qu'ils devaient ; mais il le faisait secrètement, de crainte que l'on n'abusât de sa charité. Jamais il ne voulut profiter de la confiscation des biens qui revenaient à son domaine, par la mort des condamnés ; mais il les remettait, par la main d'un tiers, à la veuve ou aux orphelins, les jugeant assez affligés par la perte des personnes qui leur étaient chères. Il visitait lui-même les criminels avant qu'on les menât au dernier supplice. Il leur donnait des instructions salutaires, les portait à la pénitence et les exhortait à recourir à la passion de Jésus-Christ. Et par ce moyen, il a converti des opiniâtres, qui ne se faisaient point de souci de mourir dans leur péché.

Après quatre ans de séjour en Italie, il revint en France, où il fit vœu de continence perpétuelle ; car il l'avait gardée jusqu'alors, sans s'y obliger par aucune promesse expresse. Ce fut au château d'Ansois, dont il avait pris possession depuis la mort de son père, et le jour de sainte Marie-Madeleine, patronne de la Provence. Il fit premièrement ses dévotions dans la chapelle du château, dédiée en l'honneur de sainte Catherine. Ensuite, étant accompagné de son épouse, il se transporta dans la chambre de la bienheureuse Gar-

sende, veuve d'une vertu très-éminente, qui avait été sa gouvernante, et qui, étant alors malade, n'avait pu se trouver dans l'Oratoire. Il voulut faire la cérémonie en sa présence, parce que c'était elle qui avait mis la dévotion dans la maison de son père, qui lui en avait donné les premiers mouvements, qui l'avait soutenu contre les plaintes et les médisances des gens du monde, dans la résolution qu'il avait prise de travailler au grand ouvrage de sa propre sanctification, et qui lui conseillait de sceller sa virginité par le sceau d'un vœu éternel. Etant donc au pied de son lit, avec sa chère Delphine, la religieuse Alazie et le seigneur Ivorde, fils de cette sainte veuve, les genoux en terre et les mains jointes sur un missel, il prononça son vœu en ces termes : « Monseigneur Jésus-Christ, de « qui naissent tous les biens que nous recevons ; me « confiant entièrement en votre secours et reconnais- « sant d'un côté, pécheur fragile et infirme que je suis, « que je ne puis persévérer dans la continence sans « une assistance spéciale de votre bonté ; et de l'autre, « que tout m'est possible par votre grâce : je voue et « promets à vous et à votre très-sainte Mère, comme « aussi à tous les Saints du paradis, de vivre chaste- « ment jusqu'à la mort, et de conserver toute ma vie « la virginité que j'ai gardée jusqu'à présent par votre « miséricorde ; je suis prêt à endurer toutes sortes « d'afflictions, de tourments et la mort même, plutôt « que de la violer jamais ». Delphine, qui avait déjà fait ce vœu en particulier, le renouvela de grand cœur en cette occasion, et leur exemple toucha tellement le jeune Ivorde, qu'il fit aussi le même vœu. Le jour

même où ils firent vœu de chasteté, ils entrèrent dans le Tiers Ordre de Saint-François.

Lorsque Robert, après la mort de son père (1309), alla à Avignon pour y recevoir l'investiture de ses Etats, il mena à sa suite son frère Jean, prince de Morée, et le comte Elzéar de Sabran. Bientôt après, il confia à Elzéar l'éducation de son fils Charles, duc de Calabre. Ce jeune prince avait déjà les inclinations toutes corrompues et portées aux plaisirs et à la sensualité ; mais la bonne conduite de notre Saint le rendit si sage et si vertueux, que les courtisans publiaient hautement que, depuis qu'il était entre les mains de cet excellent gouverneur, il était entièrement changé et avait acquis les perfections d'un grand prince : ce qui lui ferait un jour porter la couronne avec autant de gloire pour lui que de bonheur pour ses sujets. Cette mission, néanmoins, quelque honorable qu'elle fût, lui était extrêmement à charge, parce qu'elle le tirait de la solitude dont il jouissait dans sa maison. La pureté de sa conscience lui faisait regarder la cour comme un lieu de supplice, où une âme est continuellement dans la gêne, tant à cause des dangers dont elle est environnée, qu'à cause des manières d'agir qu'il y faut observer, qui se sentent si peu de la simplicité chrétienne. C'était pour lui un supplice insupportable de se voir obligé de passer les jours entiers dans l'embarras des affaires, à recevoir et à faire des visites, à entendre ou à faire des compliments et à d'autres actions de cette nature qui occupent si fort les gens de cour. Il n'avait que la nuit dont il pût disposer ; aussi la passait-il souvent en prières et en con-

temptation, afin de fortifier son âme contre les charmes trompeurs d'une vie mondaine. Pendant l'absence du roi, qui était allé en Provence, toutes les affaires du royaume passèrent par ses mains, parce que le duc de Calabre ne faisait rien que par ses conseils. Ce fut alors qu'il eut besoin d'une grande fermeté d'esprit et d'un parfait désintéressement : car, comme il était l'arbitre de toutes les délibérations, on avait recours à lui pour les grâces aussi bien que pour la justice, et il n'y eut personne qui ne cherchât sa protection. Quelques-uns même lui offrirent des présents pour tâcher de l'obtenir ; mais il fut impossible de lui en faire jamais accepter aucun, et il prit toujours le parti de l'équité, sans nulle vue de récompense. Ses amis lui remontrant qu'il pouvait, sans blesser sa conscience, recevoir les choses qu'on lui offrait aussi volontairement et que les grandes fatigues qu'il prenait pour l'Etat méritaient bien qu'on les reconnût par quelque honnêteté, il leur répondit qu'il était difficile de le faire sans scandaliser le prochain ; qu'il était à craindre qu'après avoir commencé ce qui était permis, on ne finît par ce qui était défendu ; qu'on prend d'abord les fruits, puis le panier, et enfin l'arbre et le jardin même. En un mot, que l'intention de ceux qui donnent étant souvent de corrompre l'intégrité des ministres, il était plus sûr de ne rien accepter et d'attendre de Dieu seul la récompense.

Nous avons déjà parlé des charités qu'il faisait dans sa maison et en son particulier ; mais, ayant trouvé l'occasion d'en faire en plus grand nombre et de plus universelles, il ne manqua pas d'en profiter. S'étant

aperçu que les affaires des pauvres étaient presque oubliées, et qu'on ne les faisait qu'avec des longueurs qui leur étaient préjudiciables, il supplia le duc de trouver bon qu'il se fit leur avocat au conseil. En cette qualité, qu'il estimait plus que toutes les autres, il prit leurs intérêts avec plus de chaleur que les siens propres. Il recevait toutes leurs requêtes, non-seulement dans sa maison ou au palais, mais encore, lorsqu'il allait par les rues, il s'arrêtait volontiers pour les écouter. Il s'en présentait quelquefois une si grande quantité, quand il rentrait chez lui, qu'il avait besoin d'une patience héroïque pour ne pas se rebuter de leurs importunités. Il n'eût pas été en repos s'il n'eût ouï toutes leurs raisons, quelque mal digérées qu'elles fussent. Il prenait la peine de faire les extraits des mémoires qu'on lui avait donnés, et, par la pénétration d'esprit qu'il avait, il réduisait à certains chefs tout ce qu'il avait lu ou entendu, et en faisait ensuite son rapport au conseil, où il parlait éloquemment en leur faveur.

Un jour, un pauvre s'étant glissé dans sa chambre, lui demanda, comme il se mettait à table, ce qu'il avait fait de la requête qu'il lui avait présentée. « Je ne
« l'ai pas encore rapportée », lui répondit le Saint,
« mais attendez, je vous prie, un moment, et je vous
« en délivrerai l'expédition ». En effet, laissant son dîner, il alla à l'heure même au palais du duc, où il fit l'affaire de ce pauvre, et, après la lui avoir mise entre les mains, il se remit à table. Des dames de qualité de Sicile s'étant réfugiées à Naples à cause de la guerre qui était dans leur pays, il les prit avec toutes leurs

familles sous sa protection, et les fit assister tant que dura leur exil.

Nous n'aurions jamais fini si nous voulions parler en détail de toutes ses vertus. Il n'y a presque point d'actions dans sa vie qui n'en renferme plusieurs à la fois. La pureté de son âme était incomparable, sa modestie angélique, sa bonté charmante, et son indifférence pour toutes les choses de la terre parfaite et universelle. Il était si constant dans la foi, qu'il disait à sainte Delphine, que, quand tous les chrétiens changeraient de religion, il demeurerait toujours ferme dans le catholicisme, Dieu lui en ayant fait connaître la vérité et la certitude par des lumières si abondantes et si pénétrantes, qu'il était disposé à endurer plutôt mille morts, et même toutes les persécutions de l'antechrist, que de chanceler un seul moment sur aucun de ses articles. Il avait une dévotion tendre à la Passion du Sauveur. Il la méditait souvent avec des transports amoureux, qui ne peuvent être exprimés. Un jour, écrivant à la comtesse sa femme, qui était en peine de lui, il lui manda que, quand elle aurait envie de le trouver, elle devait le chercher dans la plaie du côté de Jésus-Christ, parce que c'était l'endroit où il se retirait ordinairement, qu'il y était en sûreté, et qu'il y goûtait des douceurs amères et des amertumes pleines de douceurs dont son âme recevait une consolation indicible. Nous ne parlerons point des visions dont il fut favorisé et dans lesquelles il eut des connaissances et reçut des grâces extraordinaires : le lecteur pourra les voir dans les auteurs de sa vie, que nous citerons à la fin de cet abrégé. Ses confesseurs

ont déposé après sa mort que, dans ses confessions générales, ils n'avaient remarqué aucun péché mortel, et que, dans les ordinaires, il s'accusait avec tant d'humilité et de douleur des fautes les plus légères, qu'il s'estimait le plus grand pécheur du monde. Comme il revenait de Naples en Provence avec son épouse et toute sa maison, un furieux orage déchira les voiles, rompit le mât et mit le vaisseau à deux doigts de sa perte. Pendant que chaque passager, saisi d'une frayeur terrible, se préparait à la mort, Elzéar demeura aussi paisible et aussi tranquille que s'il eût été sur la terre ferme. Ayant obtenu le calme par ses prières, il reprit ses gens de leur trop grande timidité, comme d'un manque de confiance en la puissance et en la bonté infinie de Dieu. Delphine, surprise de cette intrépidité, lui demanda en particulier comment il s'était pu faire qu'il n'eût point peur dans un si grand danger de mort. « C'est », lui répondit-il, « que depuis une vision « céleste que j'ai eue, quand je me vois en quelque « péril sur mer ou sur terre, j'ai recours aussitôt à « Dieu et lui fais une humble prière du fond de mon « cœur, par laquelle je le conjure de décharger toute « sa colère sur moi, comme sur le plus grand pécheur « du monde, et d'épargner ceux qui m'accompagnent; « je n'ai pas plus tôt prononcé cette prière, que je sens « dans mon cœur une consolation merveilleuse qui me « rend insensible à la frayeur ».

Il ne fit pas paraître moins de prudence et de valeur dans les armées, que de justice et de bonté dans la paix. L'empereur Henri VII eut la guerre avec Robert, roi de Naples. Le pape Clément V s'efforça de les ac-

commoder, mais sans effet, parce que l'empereur ne voulut jamais écouter les propositions qu'on lui fit, quelque raisonnables qu'elles fussent. Le roi de Naples donna la conduite de son armée au prince Jean son frère, et au comte d'Arian. Ils livrèrent deux batailles, et remportèrent deux victoires signalées. On en attribua la gloire à l'adresse et à la générosité d'Elzéar, et on lui en fit de grands compliments. Le roi même lui en témoigna sa reconnaissance par des caresses et des présents. Il ne se glorifia nullement de tous ces applaudissements, et distribua aux pauvres tout ce que le roi son maître lui donna. Cependant, étant retiré dans son cabinet, il eut deux scrupules qui lui firent beaucoup de peine : l'un fut une crainte de n'avoir pas assez tôt rejeté les sentiments de vanité parmi les louanges qui lui furent données ; l'autre fut un doute s'il n'avait point suivi les mouvements de la colère dans le carnage qu'il avait fait des ennemis. Il pleura amèrement ces fautes prétendues et en demanda pardon à Dieu. Une voix céleste alors lui cria : « Sachez, Elzéar, qu'il « s'en est peu fallu que vous n'ayez perdu ma grâce « dans la chaleur du combat ; mais ne craignez point, « vos péchés vous ont été pardonnés ».

Ce discours le toucha jusqu'au fond de l'âme. La seule pensée de la perte de la grâce lui étant plus sensible que tous les maux que l'on peut souffrir sur la terre, il s'humilia devant Notre-Seigneur et le pria de le punir plutôt en ce monde que de lui réserver les châtimens en l'autre. En même temps, il fut saisi d'une fièvre si ardente, qu'il lui semblait être entre deux lits de feu ; et, récitant le psaume *Miserere mei*,

Deus, il sentit une main invisible qui le frappait rudement. Enfin, il entendit de nouveau ces aimables paroles : « Courage, Elzéar, ne vous troublez point, vos péchés vous sont remis ». Il s'endormit là-dessus, et à son réveil, il se trouva guéri, et fut inondé d'un torrent de consolations célestes. Les gens de guerre doivent ici faire réflexion avec combien de droiture et de pureté d'intention ils doivent se comporter dans les combats, où ils tuent et massacrent des hommes semblables à eux, et rachetés du sang de Jésus-Christ, de peur de s'ôter la vie de l'âme en ôtant celle du corps à leurs ennemis.

Le roi de Naples, qui connaissait particulièrement l'habileté d'Elzéar, après l'avoir employé au gouvernement de ses Etats d'Italie et à la conduite de ses armées, l'envoya en ambassade vers Charles IV, roi de France, pour y négocier le mariage du duc de Calabre avec Marie, fille de Charles, comte de Valois, oncle de ce grand monarque. Il en fut reçu avec tout le bon accueil possible, non-seulement en considération du roi, son maître, et à cause de l'affaire qu'il venait traiter, mais aussi pour son mérite personnel, dont la réputation s'était répandue par tout le royaume. Ce fut durant le séjour qu'il fit à Paris qu'arriva la merveille que nous allons rapporter, qui augmenta beaucoup l'estime que l'on avait déjà de lui. Passant un jour dans la rue Saint-Jacques, accompagné d'une multitude de courtisans, il rencontra un prêtre qui portait le Viatique à un malade. Chacun se jetant à genoux pour l'adorer, Elzéar mit à peine la main au chapeau pour saluer l'ecclésiastique. Les courtisans en murmurèrent,

et le peuple en fut d'abord scandalisé; mais il leva le scandale et dissipa le murmure en faisant avouer au prêtre, devant son évêque, que l'hostie qu'il portait n'était pas consacrée. C'est que cet ecclésiastique, sachant que le malade était un usurier impénitent, et n'osant pas néanmoins lui refuser la communion en apparence, s'était imaginé, par erreur, qu'il lui était permis de lui donner du pain au lieu du corps adorable de Jésus-Christ. Le bruit de cette affaire s'étant répandu par la ville et à la cour, l'ambassadeur fut plus estimé que jamais, et on ne le regardait plus que comme un homme céleste, à qui Dieu découvrait des secrets impénétrables.

Après avoir heureusement conclu le mariage qui était la fin de son ambassade, il tomba malade d'une fièvre aiguë, qu'il connut, par inspiration divine, le devoir porter au tombeau. Ainsi ne pensant plus qu'à se préparer à une bonne mort, il commença par une confession générale qu'il fit en versant des torrents de larmes, et avec des sentiments d'une très-parfaite contrition. Quelque violentes que fussent ses douleurs, on ne vit jamais en lui aucun mouvement d'impatience : la douceur de ses paroles et la sérénité de son visage étaient des témoignages sensibles de sa bonne conscience et de l'allégresse de son âme. Il ne laissait point passer vingt-quatre heures sans se confesser. Ses entretiens étaient sur la miséricorde de Dieu, sur la grâce, la prédestination et la gloire des bienheureux dans le ciel. Il se faisait lire de temps en temps la Passion de Notre-Seigneur, afin de s'exciter au regret de ses péchés, et de conformer sa mort à celle du Sau-

veur du monde, en mourant comme lui, pauvre, détaché de la terre, humble, patient, résigné à la volonté de Dieu, embrasé d'amour, en un mot dans la consommation de l'ouvrage de son salut. Dès qu'il vit entrer le prêtre qui lui apportait le saint Viatique, il se leva et se prosterna en terre, adorant son souverain Seigneur avec une profonde humilité. Il le reçut les yeux baignés de larmes, et avec des dispositions intérieures que l'on peut mieux se représenter que décrire sur le papier. Lorsqu'on lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction, il répondait lui-même d'une voix ferme à toutes les prières de l'Eglise; mais quand il entendit ces divines paroles : *Per sanctam Crucem et Passionem tuam, libera eum, Domine* : « Nous vous prions, « Seigneur, par votre sainte croix et par le mérite de « votre Passion, de délivrer ce moribond de tous les « ennemis de son salut », il fit un effort, et baissant la voix il dit : *Hæc spes mea, in hac volo mori* : « C'est là « toute mon espérance, en laquelle je veux mourir ». Dans son agonie, son visage changea et devint comme celui d'un homme effrayé qui voit quelque chose d'épouvantable. Pendant ce combat, il s'écria : « Mon « Dieu, que la puissance du démon est grande ! » Quelque temps après il dit encore : « O bon Jésus ! « que nous vous sommes redevables : car, par votre « Passion, vous avez dompté toutes les puissances de « l'enfer ». Ces paroles montraient assez qu'il était aux prises avec le malin esprit, qui tâchait de le porter au désespoir; mais ce qui étonna davantage les assistants, ce fut ce mot qu'il dit : « Hélas ! je me sou mets « tout à fait au jugement de mon Dieu », comme s'il

eût encore appréhendé pour son salut, lui que l'on savait avoir mené une vie tout innocente; toutefois, un moment après, il consola tout le monde en prononçant ces paroles avec de grands témoignages de joie : « J'ai, « par la grâce de mon Dieu, remporté la victoire; oui, « très-assurément, j'ai vaincu ». Et aussitôt, son visage reprit sa première sérénité.

C'est parmi ces douceurs et ces épreuves qu'il rendit l'esprit, le 27 septembre 1325, à la fleur de son âge. Un seigneur très-débauché, qui se trouva à cette mort, fut si pressé de se convertir, que, ne pouvant plus supporter le poids de ses péchés, il se retira dans une chambre et se confessa humblement à un des Pères Cordeliers qui avaient assisté le Saint dans son agonie. Elzéar, un peu avant de mourir, étant pressé par une forte inspiration divine, découvrit le secret virginal de son mariage : « Je ne suis qu'un méchant homme », dit-il à tous ceux qui étaient présents, « mais la sainteté de ma femme m'a mis dans le chemin du salut; « je l'ai épousée vierge, et je la laisse avec sa virginité ». Au moment de sa mort, il lui apparut, en Provence, où elle était alors, et l'assura que, par la miséricorde de Dieu, il jouissait dans le ciel de la félicité bienheureuse des Saints.

Saint Elzéar fut enseveli en habit de cordelier, et son corps déposé dans l'église du grand couvent de ces mêmes Pères, à Paris, d'où il fut transporté la même année dans la ville d'Apt, en Provence, et enterré dans l'église des religieux du même Ordre, où il avait choisi sa sépulture, auprès de la bienheureuse Garsende, dont nous avons parlé dans cette histoire.

Lorsque son corps fut près de la ville d'Avignon, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes : ce qui arriva encore lorsqu'il en sortit. Quoique sa sainteté eût assez paru sur la terre, le ciel néanmoins voulut la rendre encore plus éclatante par de grands et fréquents miracles qui se firent à son tombeau ou par le mérite de son intercession. Des morts furent ressuscités, des aveugles gratifiés de la vue, des paralytiques rétablis dans l'usage de leurs membres, et une infinité de malades remis en parfaite santé. Quand il mourut, le royaume de Majorque était agité d'une guerre dont on appréhendait extrêmement les suites ; mais, comme il avait assuré qu'elle serait éteinte sans aucune effusion de sang, il vérifia lui-même sa prédiction : après sa mort, apparaissant à ceux qui étaient les auteurs de la sédition, il les obligea de rendre à leur patrie la tranquillité qu'ils lui avaient ravie par leur révolte. Toutes ces merveilles donnèrent sujet, vingt ans après son décès, au pape Clément VI, d'en faire constater la vérité. Il fut canonisé par Urbain V le 16 avril 1369 ; la bulle en fut publiée à Avignon le 5 janvier 1371, sous Grégoire XI, dans l'église de Saint-Didier, et la fête du Saint commença à être célébrée, chaque année, le 27 septembre, sous le titre de confesseur.

En 1373, le cardinal Anglicus, parent de saint Elzéar, tira ses reliques de leur caisse de plomb et les exposa dans une caisse de cyprès sur le grand autel de l'église des Cordeliers d'Apt, dans le portique d'un tombeau pyramidal qu'il avait fait construire à ses frais, et qui a été détruit en 1793 : le sommet de ce mausolée atteignait à la voûte de l'église, et la base était ornée de

bas-reliefs en marbre représentant les principales scènes de la vie du Saint. Pierre de Luxembourg donna un reliquaire en vermeil enrichi de pierres précieuses, où fut enfermé l'os du bras droit.

La possession des dépouilles de saint Elzéar a valu à la ville d'Apt le spectacle d'un concile national et la visite empressée de divers papes, cardinaux, évêques, rois et reines, et plus tard celle des évêques d'Espagne qui, avant de se rendre au concile de Trente, voulurent adresser leurs vœux au saint confesseur.

L'église d'Apt, ancienne cathédrale, possède encore actuellement les précieuses reliques de saint Elzéar, ainsi que celles de sainte Delphine, son épouse. Ces saintes reliques avaient reposé dans l'église des Cordeliers jusqu'à la Révolution.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE B. BERNARDIN DE FELTRE

1492. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Il devient frère mineur et fait de grands progrès dans la perfection.
— Il commence à prêcher.

Lorsque le bienheureux Bernardin de Sienne parcourait l'Italie en prêchant, il prononça les paroles

suivantes du haut de la chaire à Pérouse : « Après moi, « dans un temps de grande nécessité, il viendra un « autre Bernardin de notre Ordre; écoutez-le et faites « ce qu'il vous dira, parce qu'il sera envoyé de Dieu, « et bienheureux ceux qui le croiront ». Prêchant à Florence, le même dit devant tout le peuple : « Avant « quatorze ans, ô Florence, il te viendra un autre Ber- « nardin qui fera de grandes choses; reçois sa parole « et pratiques ses instructions, parce qu'il sera la trom- « pette du ciel et l'organe du Saint-Esprit ».

Cet homme ainsi annoncé fut le bienheureux Bernardin, né à Feltre, ville de la province de Trévise, en Vénétie, l'an 1439, cinq ans avant la mort de saint Bernardin de Sienne. Son père était Donat, de l'illustre famille des Tomitani, qui fut deux fois ambassadeur de la République de Venise, et sa mère Corona, d'une égale noblesse, et très-charitable envers les pauvres. Ils eurent six fils et quatre filles. Les deux fils aînés furent tous les deux frères mineurs, et trois des filles furent religieuses en différents monastères de Padoue.

Bernardin avait reçu le nom de Martin au baptême, il fut élevé très-chrétiennement par ses parents. Dès ses jeunes années, il montra une vive intelligence et un goût si prononcé pour l'étude, que sa mère, craignant pour sa santé, l'arrachait souvent à ses livres et l'envoyait jouer avec les autres enfants.

Dès l'âge de douze ans, il parlait déjà très-bien la langue latine et faisait des vers latins de toute mesure. A l'âge de quatorze ans, il fut, après un sévère examen, reçu au collège des notaires publics. Peu de temps après, la paix fut conclue entre le roi de Sicile

et les ducs de Milan et de Venise. A cette occasion, il lut sur la place publique devant les magistrats et les bourgeois, une pièce de vers de sa composition dans laquelle il célébrait les bienfaits de la paix rendue à l'Italie. Il étudia ensuite la logique et l'astronomie. En philosophie, il eut pour maîtres Thomas de Vio Caëtan, et Michel de Carrare, deux hommes éminents. Puis il étudia le droit, et de temps en temps il disputait en public avec les meilleurs maîtres de logique. Pour n'avoir plus de temps à donner à l'entretien de sa chevelure, il la fit couper, disant que le temps serait mieux employé à étudier qu'à se peigner. Ainsi, dès sa jeunesse il embrassait toutes les sciences pour devenir un jour le maître de toute l'Italie.

Mais, tandis qu'il était tout entier aux études et qu'il ne songeait à rien autre chose qu'à orner son esprit de toutes les sciences que les sages du monde admirent, il fut très-vivement frappé de la mort prématurée de deux des principaux maîtres de l'Université de Padoue, qui, tous deux à peine âgés de trente-quatre ans, moururent peu de temps l'un après l'autre. Il se dit alors à lui-même : « A quoi bon mes études et mes
« argumentations, si vivant aujourd'hui, je suis mort
« demain ! Quoi de plus vain et de plus fragile que
« l'honneur de cette vie ! Assurément il nous faudra
« prendre un autre parti, puisque tout cela n'est qu'une
« fumée qui se dissipera demain au souffle de la
« mort ».

Ainsi Dieu commençait à lui ouvrir les yeux pour lui montrer que du fil si frêle de la vie dépend l'éternité, et que la coupe d'or du monde ne contient

rien au fond qu'amertume et poison. Cependant il se laissait ressaisir à l'espoir séduisant de s'élever au-dessus des autres par son esprit pénétrant, par sa puissante éloquence et par ses autres talents. Mais Dieu qui lui réservait une supériorité plus haute et plus salutaire, sut bien rompre les dernières chaînes qui l'attachaient encore au monde. Il se servit pour cela des sermons de saint Jacques de la Marche qui prêchait alors à Padoue, et produisait des fruits admirables de conversion parmi les multitudes incroyables qui accouraient de toute part pour l'entendre.

Il résolut, après avoir entendu ce saint prédicateur, de quitter ses chères études et le monde, et il reçut des mains de saint Jacques l'habit de l'Ordre Séraphique, le 14 mai 1456, avec le nom de Bernardin, se proposant d'imiter la vie de saint Bernardin de Sienne. Il était alors âgé de dix-sept ans. Saint Jacques, prévoyant quel homme serait un jour son jeune disciple, s'écria : « Aujourd'hui notre légion s'est accrue d'un grand soldat, qui donnera gloire à Dieu et à notre Ordre, gagnera des multitudes d'âmes et mettra en fuite les bataillons de l'enfer ».

Bernardin s'en alla faire son noviciat dans un petit et pauvre couvent situé près de Padoue. Loin de s'effrayer à la vue de l'austère vie que menaient les religieux, il ajoutait encore aux pénitences communes, avec la permission des supérieurs, des jeûnes au pain et à l'eau et des flagellations, ainsi que des ouvrages pénibles. On eut dit qu'il voulait non-seulement châtier mais abattre son corps délicat. Il ne rougissait pas d'aller mendier dans Padoue, où il était si connu, à la

porte même de ceux qui avaient compté de le voir professeur de droit dans l'Université de cette ville. Il était pour les autres novices un miroir de simplicité, de gravité et d'innocence. Il faisait volontiers les besognes les plus humbles, comme servir à la cuisine, fendre du bois, porter de l'eau, laver la vaisselle et les habits, balayer le cloître, bêcher et nettoyer le jardin.

Mais il aimait surtout la prière comme étant le fondement et l'aliment de toutes les vertus. Comme il ne dormait que trois heures, il passait le reste de la nuit à prier devant le Saint-Sacrement, et il recevait là d'abondantes lumières. Le démon voyant ces beaux commencements, prévint que ce jeune religieux lui ferait un jour une rude guerre, c'est pourquoi il entreprit de le tenter. Il lui insinua qu'il allait être enseveli tout vivant dans l'Ordre avec ses beaux talents, qu'il avait une intelligence faite pour interpréter Aristote et Platon et non pour bêcher la terre d'un jardin et faire d'autres viles besognes. Il lui rappela l'agréable société de ses anciens amis, les triomphes de ses argumentations publiques, la charmante compagnie et les danses des jeunes filles de Padoue et tous les enivrements du monde ; mais Bernardin se défendit vaillamment et vainquit l'ennemi avec l'arme de la prière.

Son père lui-même se mit de la partie. Ordres, supplications, larmes, promesses, il ne négligea rien pour faire rentrer son fils dans le monde. Bernardin demeura ferme comme un rocher dans ce combat contre la chair et le sang. Il se jeta aux genoux de son père pour obtenir sa bénédiction avec la permission de rester dans l'Ordre. Après sa profession, il fut envoyé

dans le petit couvent du Saint-Esprit à Mantoue. Il y tomba malade à cause de l'insalubrité de l'air et alla habiter Vérone. Il avait alors dix-neuf ans ; là, il traduisit en italien les lettres de saint Jérôme et le traité de la virginité de saint Basile. Après avoir fait ses études théologiques à Venise, il demeura sept ans à Mantoue, dans le couvent de Saint-François et prononça, en latin et en italien, un grand nombre d'oraisons funèbres de personnages distingués, et cela avec un grand succès, quoiqu'il fût affligé d'un certain embarras de la langue. Là, il choisit pour confesseur et directeur, le bienheureux Sixte de Milan, dont nous donnerons la vie le 22 novembre. Avec ce saint homme, il conférait des affaires de son âme ; il lui rendit compte de tous ses exercices et lui obéissait aveuglément. Il purifiait soigneusement en lui-même l'homme intérieur, et châtiât ses moindres fautes par de rudes pénitences. Grâce à cette attention scrupuleuse sur lui-même et aux instructions du bienheureux Sixte, il fit pendant ces sept ans d'admirables progrès dans la perfection.

Il était maladif et très-frêle de corps. C'est pourquoi son occupation consistait surtout dans l'étude et la prière, dans la lecture des saints livres, dans la mortification extérieure et intérieure, dans les œuvres d'humilité et d'obéissance, dans le mépris de soi-même. Cependant le Saint-Esprit le poussait à l'étude du droit ecclésiastique. Il travaillait le jour, il travaillait la nuit, et c'est à peine s'il réservait deux heures pour le repos et le sommeil.

Il fut fait prêtre à Mantoue ; il reçut cette haute dignité avec infiniment de respect et d'humilité, s'en

jugeant indigne. A l'âge de trente ans, il reçut officiellement la mission de prêcher. Il voulait s'en exempter par humilité et alléguait son embarras de langue; alors le bienheureux Sixte le fit mettre à genoux, et lui faisant un signe de croix sur la langue, le guérit de son infirmité. Bernardin obéit, mais lorsqu'il monta en chaire, il eut les yeux si éblouis et l'esprit si troublé, qu'il resta quelques instants sans savoir ni que dire ni que faire. Il ouvrait les yeux, et cependant il ne voyait ni peuple, ni église, ni chaire; il allait descendre, se croyant aveugle, mais ayant prié Dieu et invoqué saint Bernardin, cette espèce de cécité disparut et l'orateur reprit confiance. Il prit pour texte les paroles que le Fils de Dieu avait dites de son précurseur : *Cet homme était une lampe ardente et luisante* (Jean, v, 35); et il parla avec une inspiration et une éloquence dont tout Mantoue fut dans l'admiration : tous déclaraient n'avoir jamais entendu si beau sermon. Le bienheureux Sixte vint en pleurant embrasser l'orateur : « Cher « fils », lui dit-il, « Dieu vous a ôté l'embarras de « langue dont vous étiez affligé, pour montrer que « c'est de lui que vous tenez le don de la prédication; « c'est ainsi qu'autrefois il délivra saint Bernardin, « votre patron, de sa voix rauque. A vous maintenant « d'employer votre éloquence pour la gloire de Dieu « et le salut des âmes. Mais la plus belle éloquence « est vaine, si elle n'est secondée par une vie humble, « édifiante et sainte. Avant tout, que la prière soit votre « aliment quotidien, vous en apprendrez plus devant le « crucifix que dans les livres ».

Bernardin retint ce conseil gravé au fond de son

cœur, et tout le monde voyait bien qu'il ne puisait pas ses instructions dans les livres mais dans son commerce familier avec Dieu. La même année il devint vicaire dans le couvent de Mantoue et il poursuivit le cours de ses instructions au milieu d'un grand concours d'auditeurs et avec un merveilleux profit pour les âmes. Comme il était bon musicien, ses travaux de prédicateur ne l'empêchaient pas de chanter et de se rendre fort utile au chœur, car il assistait à tous les offices du jour et de la nuit.

Par l'ordre du bienheureux Marc Fantuzzi, vicaire général, dont nous avons rapporté la vie le 27 mars, il prêcha son premier Carême en 1471 à Peschiera, grand village situé sur le lac de Garde. C'est là qu'il commença à déployer son zèle et à montrer ce que l'Italie pouvait attendre de lui. Les samedis il prêchait devant le gouverneur et devant la garnison qui occupait le château. Ce début du prédicateur dans un lieu dont le nom signifie pêcherie et dans un château-fort, était comme un présage qu'il devait, à l'exemple des apôtres, pêcher un grand nombre d'âmes, et qu'il s'emparerait des citadelles que les démons s'étaient construites dans les âmes d'un grand nombre de pécheurs.

Peu après il devint gardien du couvent de Feltre, et il fut tellement maître de ses affections de famille qu'il n'allait que très-rarement faire visite à ses proches, et qu'il refusait ordinairement de les recevoir dans le couvent, aimant mieux employer son temps à prier et à s'acquitter des devoirs de sa charge que de le perdre en conversations inutiles quoique agréables.

Après avoir souffert pendant huit ans l'incommodité

d'une hernie, qui mit parfois ses jours en dangers, il fut guéri à Feltre par les soins de son père et d'un habile médecin nommé Salomon de Vidore. Il en devint plus apte et plus courageux à répandre la semence de la divine parole. Lorsque, en 1472, le jour de la Pentecôte, eut lieu à Aquila, dans le royaume de Naples, la translation solennelle du corps de saint Bernardin de Sienne, qui fut porté au milieu d'un immense concours de peuple, de l'église des Conventuels dans la belle église neuve construite en son honneur, le bienheureux Bernardin de Feltre était présent en qualité de secrétaire particulier du provincial, le bienheureux Louis de Gonzague. A leur retour dans leur province, retour qu'ils firent par mer, ils furent assaillis par de continuelles tempêtes, et demandèrent à être déposés à terre sur les côtes de la Marche. Bernardin dit alors qu'il était Jonas et qu'il fallait le jeter hors du vaisseau pour que la mer redevînt calme.

A Fermo il visita son père spirituel et son maître, saint Jacques de la Marche, qui le reçut très-amicalement, l'encouragea et lui annonça plusieurs choses à venir importantes. Il tomba alors malade, se remit en peu de temps et partit pour Rome avec son provincial. Dans cette dernière ville, la maladie l'atteint de nouveau et si dangereusement que le bruit de sa mort se répandit jusqu'à Venise et que les religieux ses frères firent ses funérailles. Mais il recouvra la santé, se rendit à Venise où il prêcha jusqu'à ce que le provincial le prît avec lui pour visiter la province.

Dans le même temps les Turcs faisaient une incursion sur les côtes d'Autriche. Le Père Bernardin et le

provincial exhortaient les chrétiens à repousser vaillamment les ennemis de la foi, et un instant ils furent en grand danger de tomber aux mains des Turcs. A Vérone, il raffermir dans sa vocation un novice qui était résolu à rentrer dans le monde et qui avait résisté à tous les conseils de ses supérieurs. En 1473, devenu gardien du couvent de Trente, il attira dans l'Ordre son frère Antoine qui fut un imitateur fidèle de ses vertus. En 1476, allant prêcher le Carême à Reggio, il fut quelques jours retenu par les neiges à Nubulara, où il trouva l'occasion de faire paraître son zèle contre les mascarades et toutes les folies du carnaval, qu'il abolit en ce lieu. Quelque temps après il prêcha à Padoue avec un grand profit pour les âmes, principalement pendant l'Avent qu'il prêcha à la demande de l'évêque et du chapitre dans la cathédrale. Pendant le Carême suivant qu'il prêcha à Porto-Gravario, l'évêque de Concordia venait tous les jours l'entendre et il disait : « Ce n'est pas là Bernardin de Feltre, c'est saint Bernardin de Sienne qui est passé en lui ».

Après le Carême il prêchait encore toute l'année à Trévise, à Feltre et à Venise dans les principales églises et jusque sur les places publiques quand les églises étaient trop étroites pour contenir ses auditeurs. Dans le même temps prêchait à Venise le bienheureux Michel de Carcano, et lorsque ce saint et grand prédicateur terminait ses sermons, il disait au peuple : « Vous avez ici le petit Bernardin, mais c'est un grand prédicateur : allez l'entendre, pour moi mon temps est fait, mais je connais celui que je laisse après moi ».

La renommée de Bernardin grandissait donc chaque jour, ainsi que le nombre des auditeurs qui venaient se grouper autour de sa chaire. Mais lui se jugeant indigne de cette renommée, disait qu'il était aussi pauvre en vertus et en talents que petit de corps, tandis que le Père Michel était un vieux maître envoyé de Dieu ainsi qu'un autre Paul et que c'était lui qu'il fallait entendre assidûment.

CHAPITRE II.

SONMAIRE : Zèle et franchise du bienheureux Bernardin dans la prédication, immense concours de ses auditeurs.

L'Italie, à cette époque, abondait en péchés et iniquités de tout genre, mais elle possédait aussi un grand nombre de saints prédicateurs de notre Ordre, appartenant surtout à la réforme de l'Observance ; mais le plus brillant de tous était sans contredit le bienheureux Bernardin de Feltre, et c'est avec raison que le Père François Gonzague l'appelle le prince des prédicateurs de son temps. Il était très-petit de taille et pour cette raison surnommé le Petit, très-maigre et très-frêle de tempérament, grave et néanmoins gracieux et de manières aimables, et attirant les yeux et les cœurs. Il avait le visage rond, le front large, la barbe et les cheveux noirs et épais, l'œil vif et pénétrant, le teint brun, la parole abondante, la voix douce et agréable. Il avait des manières de dire heureuses et neuves qui peignaient au vif les choses dont il parlait ; et ce don était celui que plusieurs grands prédicateurs ont le plus admiré en lui. Il citait beaucoup la sainte Ecri-

ture, les Saints Pères et les anciens théologiens, mais brièvement ; il en tirait des textes courts mais pleins de sens, des comparaisons agréables et des traits frappants. En parlant, il variait constamment les mouvements de son âme, l'accent et l'inflexion de sa voix, l'air et jusqu'à la couleur de son visage et l'attitude de son corps dont le geste était très-animé. Ses raisons puissantes lancées par une éloquence vibrante et forte tombaient comme des traits de feu dans les âmes et tiraient des soupirs des cœurs et des larmes des yeux. Il remuait le peuple à son gré, le faisant passer de la crainte à l'espérance, du repentir à la confiance, de la tristesse à la gloire. On a dit que Dieu avait mis en lui l'esprit de saint Basile, la gravité de saint Grégoire de Nazianze, l'élocution de saint Chrysostome, la douceur de saint Ambroise, la pénétration de saint Augustin et le miel de saint Bernard.

Cependant il ne s'appuyait point sur ces beaux dons de la nature et de la grâce, mais il mettait toute sa confiance en Dieu et dans la protection de sa glorieuse mère. Dans les villes où il allait prêcher, il envoyait son compagnon dans tous les couvents d'hommes et les monastères de femmes pour leur demander leurs prières afin de pouvoir faire du fruit dans les âmes. Il disait que la semence de la divine parole que le prédicateur jette dans les âmes ne peut fructifier sans la rosée de la grâce, qui s'obtient par la prière.

A cette fin, il demandait aussi, lorsqu'il montait en chaire, les prières de ses frères et des personnes qu'il savait être agréables à Dieu. Il méditait mûrement dans la prière tout ce qu'il devait dire dans ses sermons, et

il priait le Seigneur de produire d'abord en lui, puis dans ses auditeurs, les sentiments et les résolutions qui devaient procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il se proposait, non de plaire mais d'émouvoir, non de flatter les oreilles mais de toucher les cœurs, non d'éta-ler son esprit et son savoir, mais de faire paraître son zèle pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Il voulait que ses auditeurs, au sortir du sermon, allassent au confessionnal, et qu'ils missent ses instructions en pratique sans songer à les admirer.

Pendant plusieurs années, il prêcha presque tous les jours, habituellement deux ou trois heures par jour, et quatre heures les dimanches et les jours de fêtes. Il regardait son travail comme bien récompensé lorsqu'il pouvait gagner une seule âme pécheresse. Il tenait pour perdus les jours où quelque maladie l'empêchait de monter en chaire.

Il prêchait quelquefois en plein air. Un jour il fit un long sermon par la pluie ; il s'enrhuma et sa voix devint rauque ; il n'en prêcha pas moins les jours suivants. A la suite de douze sermons, prêchés au commencement du Carême, dans la cathédrale de Foligno, contre les folies du carnaval, il tomba malade et dut retourner à Pérouse monté sur un âne. Mais arrivé là, il recommença à prêcher, tout épuisé et miné par la fièvre qu'il était, et la fièvre dura jusqu'à Pâques.

La maladie l'obligeait quelquefois à prendre du repos, mais il recommençait à prêcher dès qu'il pouvait se tenir debout. La hernie dont il fut longtemps affligé le faisait quelquefois tellement souffrir, qu'il ne pouvait achever son sermon et qu'il fallait l'emporter de

la chaire dans sa chambre. Une fois, qu'il allait prêcher le Carême à Rome, il fit, en passant à Ferrare, quelques sermons contre les pécheurs publics, et il parla avec tant d'ardeur que son mal s'aggrava tellement, que son compagnon, un frère très-robuste, fut obligé de le porter souvent sur ses épaules pendant le voyage à travers l'eau et la neige.

Etant gardien à Padoue, il ne cessa point de prêcher pendant que la peste régnait dans la ville. Les magistrats voulaient l'en empêcher, sous prétexte que les rassemblements de peuple pouvaient favoriser la propagation du mal. Mais il disait que la parole de Dieu est salutaire, même au corps, et jamais nuisible, et que les maladies contagieuses étaient causées et propagées non par les rassemblements du peuple aux sermons, mais par les réunions mondaines, par la société et le contact des pécheurs. Il répétait souvent cette parole de la sainte Ecriture : « Dieu a envoyé sa parole, et il les a guéris » (Ps. cvi, 20). Il exhortait donc les bourgeois à venir l'entendre assidûment et, par de dignes fruits de pénitence, à apaiser la justice de Dieu et à détourner ainsi le fléau. Il venait tant de monde l'entendre, sans crainte de la peste, que l'église était trop petite. On remarqua ensuite que très-peu de ceux qui avaient suivi les prédications étaient morts, tandis que le fléau avait surtout frappé ceux qui, par crainte de la peste, avaient quitté Padoue.

Contre les pécheurs notoires, il paraissait moins prêcher que tonner. Lorsqu'il allait exercer son apostolat dans quelque ville, il s'informait avant tout comment la justice y était rendue. Il réprimandait sévère-

ment les juges qui, soit par crainte, soit par des présents ou par respect humain, laissaient fausser dans leurs mains la règle de la justice : la justice, disait-il, est le fondement des empires et des républiques. C'est pourquoi il prêchait souvent devant les conseillers et les juges, devant les magistrats de toute sorte, et il leur montrait que la prospérité publique dépend de l'observation de la justice.

Un jour, prêchant à Gênes dans le palais du Grand-Conseil, devant une assemblée de plus de sept mille des premiers citoyens de la République, il les exhorta à se corriger de l'injustice et de l'impureté, à mettre de côté leurs haines et leurs inimitiés. Enfin, il termina son discours par ces belles paroles : « Souviens-
« toi, ô cité de Gênes, de ton antique grandeur, dont
« tu es maintenant si déchue ; tu avais autrefois porté
« ton empire jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie ;
« tu possédais la Chersonèse et Péra, dernier refuge
« des chrétiens à Constantinople. Tu étais maîtresse de
« Lesbos et de Chio, et tu étendais les ailes de ta suze-
« raineté sur beaucoup d'autres lieux. Maintenant te
« voilà amoindrie et resserrée dans tes murs. D'où
« vient cela, sinon de tes péchés, sinon de tes dis-
« cordes et de tes divisions intestines ? Je te plains du
« fond de mon cœur ; cependant je ne puis t'aider que
« de ma faible voix, que de mes larmes que je répands
« sur toi et que je voudrais répandre plus abondamment
« encore pour obtenir la réforme de tes monastères,
« afin que les épouses du Christ, devenues plus par-
« faites, puissent par leurs prières apaiser la colère de
« Dieu qui te châtie justement ». Il prononça ces pa-

roles avec un accent si pathétique, que tous les auditeurs, fondant en larmes, lui promirent de l'aider dans cette œuvre sainte.

Quand les péchés étaient publics, il n'avait plus aucun égard pour les princes ou les ducs. Il disait qu'il était un prédicateur et non pas un flatteur, et qu'il aimerait mieux abandonner sa mission que de n'en pas remplir tous les devoirs, et que Dieu avait dit à son prophète : « Annonce à mon peuple ses méfaits et « à la maison de Jacob ses iniquités ». Le cardinal d'Agria disait que le Père Bernardin était le prince des prédicateurs, mais qu'il avait la main lourde et qu'il ne savait pas flatter ; néanmoins sa sévérité dans les réprimandes était tempérée par son humilité et par les grâces de sa parole.

Gui Ballion, seigneur de Spello, auteur de discordes civiles et de mêlées sanglantes, ayant invité Bernardin à venir prêcher en cette ville, celui-ci tonna de toutes ses forces contre les haines invétérées, contre les factions et leurs querelles meurtrières. Il attaqua aussi l'inhumanité des habitants qui avaient refusé un peu de nourriture et un asile à deux étrangers malades. Prêchant pendant l'Avant à Brescia, il ne put s'empêcher de parler contre certains péchés contre nature qui se commettaient dans cette ville ; il le fit avec un zèle ardent et une entière liberté malgré des menaces de mort proférées contre lui. Pendant que Ferrare était assiégée, il prêchait tous les jours dans la cathédrale contre les péchés notoires des bourgeois, contre la rapacité des soldats et la mauvaise foi des chefs qui ne payaient point la solde de leurs hommes. Beaucoup

s'irritèrent de ses réprimandes et formèrent le dessein de le maltraiter, mais la duchesse, qui vénérât le saint homme et qui l'encourageait à prêcher hardiment la parole de Dieu, sut le protéger contre tous ses ennemis.

Il prêchait à Mantoue et, comme toujours, toute la ville venait l'entendre ; le duc Frédéric y venait comme les autres, et il l'entendait avec plaisir, jusqu'à ce qu'un jour (c'était le dimanche des Rameaux), Bernardin faisant la leçon aux princes, leur reprocha d'user et d'abuser des droits comme ils voulaient, de fermer l'oreille aux cris de la veuve et de l'orphelin, et leur bourse aux pauvres, de ne compter pour rien les rapines de leurs soldats et la violation même des églises, de permettre les usures des Juifs qui sont la ruine des chrétiens, de ne point venir à résipiscence lorsqu'on les avertit et qu'on les reprend au nom de Dieu, de ne pas même songer à restituer les pertes causées aux peuples par leur faute, par leur connivence ou par leur mauvais gouvernement.

Une éloquence si hardie impressionna diversement les auditeurs : le peuple se réjouissait, les grands avaient peine à retenir leur colère, le duc laissait éclater la sienne. Le prédicateur ne tarda pas à être appelé au palais. Il parut impassible devant le prince courroucé et frémissant de tous ses membres, et le convainquit par des raisons auxquelles il lui fut impossible de répondre. Il est permis, lui dit-il, à la liberté évangélique d'avertir aussi les princes de leurs devoirs ; de les blâmer quand ils s'opiniâtrent dans l'erreur ; de les réprimander quand ils pèchent ; quant à lui, il

n'avait nommé personne ; que si cependant le prince se sentait particulièrement coupable de quelques-unes des fautes reprochées à tous, il tint le reproche pour fait à lui-même, qu'il portât remède au mal et se montrât plus facile à l'avenir à recevoir les plaintes des pauvres et des malheureux.

Le prince ayant répondu qu'il ne se sentait point coupable et qu'il n'avait jamais refusé l'accès aux malheureux : « Mais vos gens le leur refusent », dit Bernardin, « ils ne laissent pas venir jusqu'à vous les causes des veuves, ni celles des orphelins et des pauvres que l'on opprime. Ces personnes qui vous entourent s'entendent entre elles pour élever autour de vous comme un rempart ; ils ne veulent pas que le mal qu'ils font parvienne à vos oreilles, de peur que vous ne les punissiez ; tel est le malheur des princes, qu'ils sont les derniers à entendre les plaintes des malheureux, les premiers à entendre les flatteries et qu'ils n'entendent jamais la vérité. Mon dévouement pour vous m'oblige à vous dire ici ce que je n'ai pas osé dire du haut de la chaire ; j'ai dit des généralités qui ne s'appliquaient pas plus à vous qu'à votre entourage. Mais, accoutumés à de perpétuelles adulations, les princes trouvent offensant tout ce qui n'est pas un applaudissement ».

Les personnes présentes se montrant extrêmement troublées de cette sortie, le prince y mit fin en disant que le prédicateur avait fait son devoir et que son plus grand désir était que chacun fit le sien comme lui ; et, tendant la main à Bernardin en signe de réconciliation, il lui commanda de lui dire la vérité sans se lais-

ser influencer par quoi que ce fût. Au moment de se retirer, le saint religieux ajouta : « Le temps n'est pas « loin, très-illustre prince, je le sais, où le souvenir de « mes paroles vous reviendra, et alors vous reconnaî- « trez en gémissant combien elles sont vraies ». Cette prédiction ne tarda guère à s'accomplir. Frédéric mourait l'année suivante, et, se repentant d'avoir gouverné avec négligence, il s'écria : O Bernardin, mon frère, combien tu m'as dit vrai !

Si le zèle du prédicateur était grand, l'empressement des populations à venir l'entendre y répondait. On l'écoutait dans un recueillement profond pendant les trois ou quatre heures que duraient ses sermons. Les maîtres d'école amenaient leurs écoliers à ses prédications, qui contenaient souvent de très-belles instructions pour la jeunesse. Pendant qu'il prêchait à Feltre, les paysans quittaient leurs travaux et venaient de toutes les paroisses voisines, tantôt les hommes, tantôt les femmes, pour ne pas laisser les maisons seules. Il n'y avait pas assez de logements dans la ville pour les étrangers qui arrivaient en foule de Bassano, de Trévis, de Friuli et de Carni. Tous les chemins autour de Feltre étaient remplis de gens qui allaient au sermon ou en revenaient. On voyait jusqu'à quatre mille personnes passer la nuit sur la place publique pour assister au sermon le lendemain. Partout où il prêchait, il attirait le même concours.

En 1491, il prêcha tout l'été à Padoue, et alors beaucoup de personnes riches de Vienne et d'autres villes encore plus éloignées louèrent des maisons à Padoue, afin de pouvoir suivre la prédication. Une fois, il partit

de Crème pour prêcher le dimanche suivant à Lodi, et trois mille habitants de Crème le suivirent et chevauchèrent toute la nuit pour pouvoir l'entendre à Lodi. Souvent il prêchait sur les places, les églises étant trop petites pour contenir la foule des auditeurs. A Florence, par exemple, il prêchait sur la grande place qui regorgeait de monde, et il y avait encore des auditeurs à toutes les fenêtres ouvertes des maisons et jusque sur les toits. A Pavie, l'affluence encombra la place et les rues adjacentes, et, chose merveilleuse, les auditeurs trop éloignés pour voir l'orateur entendaient néanmoins distinctement toutes ses paroles. Quelquefois la pluie survenait pendant qu'il prêchait ainsi en plein air, et tout le monde restait au poste, auditeurs et prédicateur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Fruits admirables que produisent ses sermons.

Il prononça plusieurs savants discours devant des assemblées choisies, notamment en 1481, à Mantoue, sur le précieux sang du Sauveur. Aux funérailles de la duchesse Barbe, fille de l'électeur de Brandebourg; il prêcha sur l'esplanade qui est devant l'église de cette même ville, et montra la vanité du monde par le spectacle de cette princesse illustre et belle, qui avait été moissonnée en un instant comme une fleur. Il parla aussi devant le cercueil de la princesse Angélique, fille du duc de Mantoue, morte dans l'Ordre de Sainte-Claire avec un grand renom de sainteté. Il prit pour texte de son oraison funèbre ces paroles de l'Ecclé-

siastique : *Quasi stella matutina in medio nebulæ, et quasi luna plena in diebus suis lucet.*

A Padoue, il prêcha une fois, le jour de la fête de saint Antoine, en présence de plusieurs milliers d'hommes assemblés sur la place de l'église, et plusieurs fois à Assise, à l'occasion de la fête de la Portioncule. Dans cette même ville d'Assise, il prononça un éloquent panégyrique de sainte Claire, le jour de sa fête. Les sermons qu'il prononça dans les chapitres généraux, où prêchaient les plus illustres orateurs de l'Ordre, sont encore plus estimés que les autres. Une fois, le bienheureux Chérubin de Spolète, éminent et saint prédicateur, ainsi que nous l'avons vu dans sa vie le 4 août, prêchant à Pavie au chapitre général, dit à la fin de son sermon : « Demain vous aurez un grain de sénevé « qui brûle et enflamme ; venez et vous serez étonnés ». Le lendemain, le bienheureux Bernardin prêcha avec un tel feu et une telle éloquence qu'il parut un aigle au milieu des autres oiseaux, et que l'autorité municipale l'invita à prêcher le Carême.

Dans quatre sermons qu'il fit à Gènes dans l'église des Pères Conventuels, il eut pour auditeur leur général, le Père François Nanius, que le Pape avait surnommé Samson à cause de sa grande science. Cet homme éminent apprécia hautement le zèle, l'éloquence et la profonde sagesse de Bernardin. Mais ce qui fait surtout l'éloge de notre orateur, c'est le nombre infini de pécheurs qu'il convertit dans toute l'Italie. On voyait les pécheurs les plus endurcis, des hommes qui ne s'étaient pas confessés depuis dix, vingt ou même cinquante ans, venir humblement à sa voix

s'agenouiller au pied des prêtres et faire de bonnes confessions. Parmi ces pénitents, il s'en trouva même qui s'étaient donnés au démon et qui l'avaient signé de leur sang. Partout où il allait, les confesseurs n'étaient pas assez nombreux pour recevoir tous ceux qui se présentaient. Les péchés publics et scandaleux, les blasphèmes, les usures et les injustices, les adultères et les unions illicites prenaient fin. A Parme, à la suite d'un seul sermon, sept de ces unions lurent réhabilitées, sans compter plusieurs pécheresses publiques qui abandonnèrent leur vie scandaleuse. A Venise, un grand nombre de ces femmes, après l'avoir entendu, foulèrent aux pieds leurs parures devant tout le peuple et pleurèrent amèrement leurs désordres.

Un grand changement de mœurs s'opérait dans les villes qui avaient le bonheur de l'entendre : les hommes étaient plus assidus aux églises et au service divin, plus portés à la fréquentation des sacrements, plus compatissants envers les pauvres ; ils restituaient les biens mal acquis ; plusieurs vendaient leurs propres biens pour réparer le tort qu'ils avaient fait à autrui. A Pavie, le bourgmestre voyant comment la parole de feu du prédicateur domptait les cœurs et estimant malheureux ceux qui ne l'entendaient pas, ordonna que toutes les boutiques fussent fermées pendant le sermon. Mais quelques marchands cupides s'étant plaints, le saint homme pria le bourgmestre de revenir sur sa défense, parce que ceux qui avaient d'abord fermé leurs boutiques malgré eux ne voulaient plus vendre ensuite à personne avant que l'on eût entendu le sermon et assisté à l'office.

Il détermina un grand nombre de jeunes hommes et de jeunes filles à quitter le monde. A Vicence et à Civita-Vecchia, il entraîna au couvent presque toute la fleur de la jeunesse. A Rome, plusieurs courtisans et serviteurs de princes et de cardinaux quittèrent également le monde à sa voix. Il donna l'habit de Saint-François à quatorze jeunes gentilshommes à Pavie, à vingt-deux à Venise, et plusieurs d'entre eux devinrent dans la suite des prédicateurs distingués qui convertirent un nombre infini de pécheurs.

Un jeune homme de Mantoue étudiait à Pavie ; il était consommé dans le mal ; il méprisait Dieu , se moquait des prédicateurs, et était même versé dans la magie. Souvent il plaisantait un autre étudiant qui allait entendre le bienheureux Bernardin. Cependant, un jour il se décida à aller lui-même au sermon, et le prédicateur débuta par ces paroles : « Mettez vos affaires en ordre, car vous mourrez demain ». Le jeune homme fut profondément ému, il revint souvent entendre le bienheureux, tant qu'à la fin il se convertit et se fit frère mineur. Le démon alors se montra à lui, le menaça et le maltraita ; mais Bernardin, par ses prières, délivra ce jeune homme de la puissance de son ennemi.

Prêchant à Aquila, il enflamma d'amour pour Dieu et remplit de mépris pour le monde le cœur d'une jeune fille noble d'Antrodocco. Celle-ci, durant tout le sermon, avait vu un ange qui tenait un livre ouvert devant le prédicateur. Elle prit le voile chez les Clarisses avec le nom de sœur Bonaventure, et brilla en sainteté et en miracles.

C'était surtout contre les folies du carnaval qu'il lançait toutes les foudres de son éloquence. A Vicence, le gouverneur et les principaux de la ville avaient fait préparer à grands frais à l'hôtel de ville un théâtre et des salles de danse. Le jeudi avant le Carême, Bernardin avait demandé du haut de la chaire qu'on laissât de côté les divertissements. N'ayant pu l'obtenir, il s'éleva avec véhémence, le dimanche suivant, contre les bals et les spectacles, disant que des hommes honnêtes faisaient très-mal de conduire leurs femmes à ces dangereux plaisirs, puisque c'était en quelque sorte les jeter dans les filets du péché. Il parla avec tant de force et produisit tant d'effet qu'aucune dame ne voulut assister à ces divertissements. Les échevins furent très-irrités contre le saint religieux; ils portèrent plainte au grand conseil de Venise contre Bernardin qui avait troublé les plaisirs traditionnels des habitants. Pour lui mieux témoigner leur dépit, ils cessèrent d'assister à ses sermons; mais tandis qu'ils allaient à un autre prédicateur, tous les habitants continuaient d'affluer autour de la chaire de Bernardin, si bien que, tout honteux de leur rôle, les échevins finirent par retourner aux prédications de l'éloquent religieux. Alors, pour faire la paix, ils lui envoyèrent les sucreries, les fruits confits et toutes les friandises qui devaient être offertes aux dames pendant les fêtes. Bernardin refusa d'abord de rien accepter; puis, sur les instances qui lui furent faites, il accepta et envoya le tout à l'hospice des enfants trouvés. Enfin, le jour du mardi gras, il monta en chaire le matin, parla encore contre les danses et les folies du carnaval, fit

pleurer tout son auditoire, pleura lui-même et remporta une victoire complète ; car il n'y eut aucune démonstration carnavalesque ce jour-là dans la ville de Vicence.

Il parla aussi avec succès contre les vêtements inconvenants des femmes. A Pérouse, il obtint que l'autorité ordonnât que les vêtements des femmes seraient faits de manière à couvrir jusqu'au cou. De son côté, l'évêque défendit de donner l'absolution à celles qui seraient vêtues autrement. Il fit la même chose en d'autres villes, montrant qu'une nudité éhontée était le scandale public des âmes et l'une des plus grandes pestes du christianisme.

A Venise, il produisit un jour un grand effet, lorsque, louant la bienheureuse Vierge Marie, il dit : « Vous êtes « bénie entre toutes les femmes », puis ajouta : « et « bénies sont toutes les femmes qui renoncent aux « vanités mondaines ».

Un jour, dans la ville d'Aquila, il parla contre les longues traînes des robes de femmes ; alors la comtesse de Montorio coupa la longue traîne de sa robe, que des suivantes avaient coutume de porter fastueusement derrière elle, et la grande dame se présenta le lendemain à l'église avec une robe modeste, et toutes les autres suivirent son exemple. A Brescia, les plus grandes dames avaient introduit une mode qui consistait à porter une sorte de riche mantelet sur l'épaule gauche. Elles appelaient cette mode *à l'Apostolique*. C'était un vêtement d'une grande indécence, sans parler du prix énorme qu'il coûtait. Bernardin attaqua cette mode avec véhémence, montrant qu'elle

n'était pas à l'*Apostolique*, mais à la diabolique, et il la fit supprimer.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Troubles civils et inimitiés invétérées apaisés par le bienheureux Bernardin.

L'Italie était alors déchirée par de sanglantes discordes, mais nulle province n'en était plus affligée que l'Ombrie. Là la guerre était continuelle et se faisait de famille à famille. Le pape Innocent VIII, qui connaissait l'habileté et les admirables qualités de Bernardin pour apaiser les querelles et concilier les ennemis, eut souvent recours à ses services ; il l'envoyait tantôt dans une ville de l'Ombrie, tantôt dans une autre, pour rétablir la paix entre des hommes barbares qui, sans ombre de raison, couraient là où leur soif du sang les poussait.

Pérouse était en proie à des troubles incessants par la rivalité des illustres familles Oddeschi et Balioni, et la ville était toujours en armes. Les bulles du pape et ses avertissements paternels n'y faisaient rien. Le saint religieux vint, il réprimanda avec force les chefs des factions rivales. Ceux-ci accueillirent d'abord fort mal ses remontrances et l'expulsèrent même de la ville. Il supporta courageusement cet outrage, il pria pour ses persécuteurs, comme il avait coutume de faire ; ceux-ci se repentirent bientôt, rappelèrent Bernardin, et, cette fois ils firent la paix par ses conseils.

L'année suivante, après un sermon prononcé pour la fête de saint Antoine de Padoue, Bernardin était à

table au couvent de Pérouse, lorsque tout à coup on vint annoncer qu'un combat sérieux se livrait sur la place entre deux familles, les Peneschi et les Staffeschi. Bernardin courut, son crucifix à la main, se jeter au milieu des épées; au nom du Dieu crucifié il ordonna aux combattants de se séparer, et quoiqu'ils fussent dans toute la fureur du combat, ils déposèrent aussitôt les armes. En ce moment les Balioni et Oddeschi vinrent, chacun avec ses partisans, prendre part à la lutte; mais Bernardin les arrêta encore, et, conduisant les chefs dans l'église de Saint-Laurent qui était voisine, il leur fit conclure la paix avec l'aide de l'évêque et du gouverneur. Pour mieux consolider cette paix, Bernardin passa tout l'été à Pérouse; il ne fit qu'une absence de quatre jours pour aller prêcher à Assise l'indulgence de la Portioncule.

Pendant ce temps la paix fut conclue entre le Pape et Ferdinand, roi de Naples. Les habitants d'Aquila retombèrent sous la domination de ce prince à laquelle ils s'étaient soustraits. Ils craignaient grandement d'être punis, ils redoutaient aussi que des querelles ne s'élevassent entre les partisans du Pape et ceux du roi. C'est pourquoi il prièrent instamment le Saint-Père de leur envoyer le bienheureux Bernardin. La crainte des habitants d'Aquila était si grande que plus de trois mille d'entre eux vinrent à Rome pour supplier le Pape, les princes et les prélats d'éloigner d'eux le péril qui les menaçait. Le Pape manda le Père Bernardin à Rome et lui confia la difficile mission de tout arranger; il s'en acquitta avec succès sans avoir besoin d'aller à Aquila ni à Naples.

Sur la fin de cette année, le Pape envoya encore une fois Bernardin à Pérouse pour apaiser de nouveaux troubles qui s'étaient élevés dans cette ville. Bernardin lui représenta que les habitants de cette ville étaient remuants, emportés et enclins à la rébellion, qu'il fallait leur envoyer des gouverneurs sévères qui les contiennent par la crainte. C'est ce qu'avait fait Paul II, et ils avaient été beaucoup plus pacifiques sous son gouvernement. Bernardin alla prêcher l'Avent à Pérouse, et le Pape suivit son conseil; il envoya pour gouverneur un évêque très-habile administrateur, à côté duquel il plaça son neveu, l'archevêque de Cosenza. La famille Balioni reçut le frein en frémissant; mais Bernardin la calma par un admirable sermon prononcé le jour de la fête de saint Sylvestre, sur le devoir de l'obéissance, sur le bonheur de la paix, sur les calamités des troubles civils, sur les châtimens auxquels s'exposaient les perturbateurs de la paix. Ainsi les chefs de la révolte furent ramenés dans le devoir, les lois du Pape subies et Pérouse recouvra la paix.

Mais ce ne fut pas pour longtemps, et, en 1488, le Pape envoya de nouveau Bernardin à Pérouse. Le saint religieux fut très-affligé lorsqu'il vit que les brandons des anciennes discordes étaient rallumés. Il chercha par deux sermons à amener une réconciliation, mais ce fut en vain.

Le parti des Balioni ayant battu et chassé celui des Oddeschi, s'était rendu maître de la ville qu'il remplissait de meurtres et de terreur. Pour ramener les meurtriers à des sentimens meilleurs, Bernardin les menaça de la justice de Dieu, mais il ne fut pas

écouté. Il leur annonça alors qu'un châtiment terrible les attendait.

En effet, en 1491, le 6 juin, un grand massacre eut lieu à Pérouse, tel que cette ville n'en avait pas vu depuis quatre cents ans. Les Oddeschi exilés, las d'attendre une réintégration pacifique qu'on leur promettait toujours et qui ne venait jamais, formèrent un complot avec le comte d'Urbino, s'emparèrent de la ville pendant la nuit et se vengèrent cruellement. Plus de cinq cents habitants furent égorgés.

Il y eut aussi des troubles et des révoltes à Todi. Bernardin fut encore envoyé pour les apaiser. Le quinzième dimanche après la Pentecôte, il fit un discours sur la place publique et exhorta les citoyens à la paix et à la concorde. Ce fut pour son éloquence un triomphe. La paix se rétablit aussitôt, et tous les habitants se rendirent à l'église, précédés de trois bannières, symboles de paix que le saint religieux leur donna. Ils consacrèrent à la sainte Vierge les clefs de la ville, la ville et eux-mêmes, et la prirent pour patronne et pour gardienne. Prenant ensuite les clefs sur l'autel, ils les remirent au gouverneur comme au vicaire de la Mère de Dieu. Le chancelier de la ville consigna cette consécration dans un acte public.

A Assise, chaque fois qu'il montait en chaire, il réprimandait avec force deux familles qui étaient très-divisées entre elles pour quelques propriétés au sujet desquelles ni l'une ni l'autre ne voulait céder et qu'elles finirent par donner aux Balioni de Pérouse, malgré les conseils de Bernardin. « Gardez-vous d'appeler les « bourreaux pour vous punir, ni de prendre un ser-

« pent dans votre sein ». La vérité de cette prédiction apparut lorsque plus tard les Balioni maltraitèrent les deux familles et les chassèrent d'Assise. La ville fut ensuite pendant sept ans en proie à des désordres et à des luttes sanglantes. Ce ne fut pas assez pour les habitants d'exercer leur cruauté contre les personnes, ils s'en prirent aux monuments, ils brûlèrent le portail de la grande église de Saint-François, pour faire périr des personnes qui s'y étaient réfugiées. Dans plusieurs autres églises, ils tirèrent l'épée les uns contre les autres.

Envoyé à Nurcie, il en changea les habitants en d'autres hommes. Il leur apprit à bien élever leurs enfants et surtout il rétablit la paix et les bonnes relations parmi eux. Il y avait dans cette ville beaucoup d'habitants qui ne s'étaient pas adressés une parole depuis sept ans. Des inimitiés ardentes les animaient les uns contre les autres et plusieurs meurtres avaient été commis. Ayant prêché pendant quelques jours dans le grand village de Viso, il fit de cette population cruelle et farouche, un peuple pacifique et doux. Il abolit aussi plusieurs superstitions. Ces hommes grossiers avaient l'habitude de ne se découvrir que devant le Pape et l'Empereur, mais lorsque Bernardin passait, ils se présentaient à lui la tête découverte et s'agenouillaient devant lui, le priant de les bénir. Il s'arrêta aussi six jours à Terni et calma la colère de quelques grands seigneurs qui s'apprêtaient à venger par les armes la mort d'un jeune homme qui avait été tué.

De là il se rendit en toute hâte à Narni, où l'on redoutait des rixes sanglantes qui devaient éclater à la

suite d'une grande querelle qui s'était élevée. Il prêcha sur la grande place en présence de l'évêque et de tout le peuple ; il montra que ces dissensions étaient un piège tendu par le démon pour perdre la ville. Ses paroles furent assez puissantes pour faire tomber les armes des mains des deux partis prêts à combattre. Il fit la même chose à Teramo et à Rieti et fit établir des magistrats chargés spécialement de veiller au maintien de la paix. A Parme, la fureur des partis était telle que au-dessus de la porte de chaque maison on voyait les armes du parti dont elle était. Ce signe de discorde, le bienheureux Bernardin le fit enlever et remplacer par le saint nom de Jésus qui fut mis avec cette inscription : *Deus pars mea in æternum*.

La ville de Brescia était divisée entre les Avogradi et les Martinenghi. Les deux partis avaient pris les armes et une lutte était imminente ; mais le bienheureux Bernardin, en leur parlant, leur fit tomber les armes des mains et réussit à réconcilier les chefs qui se portaient une haine mortelle. Les bourgeois de Plaisance l'appelèrent aussi dans leur ville et ils le reçurent comme un ange du ciel. Il leur montra les maux spirituels et corporels qu'engendrent la discorde et la haine et tous les biens au contraire qui résultent de la concorde et de la paix. Un tailleur s'aperçut que toute sa vie se trouvait décrite dans un sermon du saint religieux, il en fut frappé et il se défit d'une haine mortelle qu'il portait depuis longues années dans son cœur. Il en fut sur-le-champ récompensé, car sa main qui était paralysée se guérit instantanément. Lorsque, de retour à sa maison, il s'aperçut qu'il pouvait tra-

vailler, il revint trouver le saint prédicateur pour le remercier : « Mon père », lui dit-il, « la haine qui était « dans mon cœur paralysait ma main, vous m'avez dé- « livré de la haine et rendu l'usage de ma main, que « Dieu soit béni ». Bernardin lui répondit que Dieu avait fait ce miracle pour montrer à tous, par un signe frappant, combien la haine et la discorde font de mal à un peuple.

A Faenza, plusieurs des principales familles ne s'approchaient plus du sacrement de pénitence depuis plusieurs années ; les inimitiés qui les divisaient venaient de causes si graves, que plusieurs princes s'étaient employés en vain à les réconcilier. Mais à force de zèle et de prudence, Bernardin brisa enfin dans les cœurs cette haine dure et obstinée, tellement que, pendant qu'il parlait, ces personnes se levèrent spontanément et s'embrassèrent devant toute la ville assemblée pour entendre le sermon. L'étonnement causé par cet événement fut extrême, et le gouverneur disait : « Un pauvre « frère mineur est le seigneur et le maître de Faenza. « Tous fléchissent sans résistance sous sa parole, et « les cœurs sur lesquels la volonté des princes ne pou- « vait rien, s'inclinent sous les ordres d'un prédicateur « sans chaussures ».

Un vieillard avait perdu son fils unique, tué dans une émeute. Nul n'avait pu obtenir de lui qu'il pardonnât au meurtrier. Les années en passant ne faisaient qu'augmenter son désir de vengeance. Un avocat de ses amis le conduisit auprès de Bernardin. Il résista d'abord aux exhortations du saint religieux, à tout ce que celui-ci disait, le malheureux père répondait : « Je ne

« puis ni ne dois pardonner ; qui me rendra mon fils ? »
Bernardin reprit : « Vous avez perdu un fils ; eh bien !
« je serai désormais votre fils, je vous servirai et vous
« obéirai en tout ce que vous me commanderez ». Le
vieillard fut enfin touché, il accepta l'offre et pardonna
en répandant d'abondantes larmes. Il devint ensuite un
ardent zélateur de la paix et travailla à la réconcilia-
tion des ennemis.

Il y avait dans la vallée de Lamona deux chefs de fac-
tions qui se faisaient depuis longtemps une guerre
acharnée. L'un des deux, le plus intraitable, jurait
qu'il ne pardonnerait jamais. A Bernardin qui lui prê-
chait la réconciliation, il répondait : « Je ne puis ; voilà
« cent ans que notre haine dure. Mes ennemis ont ré-
« pandu beaucoup de mon sang ; ils ont tué mes
« proches, et vous voulez que je pardonne ; non, vous
« perdez votre peine ». Alors le vieillard dont nous ve-
nons de parler, intervint et dit : « Moi, j'ai perdu un fils
« unique, le meilleur des fils, il a été tué traitreuse-
« ment, et cependant, sollicité par ce saint homme, j'ai
« pardonné pour l'amour de Dieu, j'ai foulé aux pieds
« ma colère, et vous, vous refusez de pardonner parce
« qu'on a répandu le sang de vos proches ? »

Enfin, ces paroles, cet exemple et surtout la grâce
vinrent à bout de fléchir ce cœur de fer. Il pardonna
et amena tous ceux de sa faction à faire de même. A la
vue de ces ennemis si implacables qui s'embrassaient,
le peuple dans l'admiration disait : « Dieu nous a en-
« voyé un ange pour ramener la paix dans tout le
« pays ».

Le temps vint pour Bernardin de partir pour Milan,

selon l'ordre du vicaire général. Les habitants l'ayant appris, le prièrent instamment de demeurer plus longtemps. Comme ils ne pouvaient rien obtenir, le vieillard que Bernardin avait adopté pour son père, vint à son tour et lui dit : « Vous vous êtes donné à moi pour
« être mon fils, afin que je cessasse de poursuivre la
« vengeance de mon fils tué. Vous m'avez pris pour
« père et je vous ai accepté pour fils en présence de
« tout le peuple ; donc usant de mon autorité paternelle, je vous ordonne de demeurer encore huit
« jours dans cette ville, et de continuer vos bienfaits
« à ce peuple qui vous est dévoué ». Bernardin admirant la sincérité et la confiance du vieillard, répondit en souriant qu'il obéirait à son père. Il prononça trente-quatre sermons dans cette ville, et produisit des fruits abondants de vertu et de paix au milieu d'un peuple turbulent et haineux.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Il découvre les perfidies et les usures des Juifs, et fonde plusieurs monts de piété.

En l'année 1475, Bernardin prêcha le Carême à Trente; ce fut alors qu'il commença à s'élever contre les Juifs, dont il ne cessa plus jusqu'à sa mort de dénoncer les perfidies et les crimes, malgré toute espèce de dangers. Il reprocha aux habitants d'être trop familiers avec les Juifs. Un médecin nommé Thomas, et une femme très-artificieuse du nom de Brunetta, tous deux Juifs de nation, pénétraient dans les maisons des chrétiens et prenaient connaissance de tout ce qui s'y pas-

sait. Bernardin ne cessait de mettre les chrétiens en garde contre eux. Il s'attira ainsi la malveillance de quelques chrétiens, prétendant qu'il avait tort d'attaquer des personnes qui, sauf la foi, étaient des gens de bien.

« Vous ne savez pas », répondait l'homme de Dieu, « quel crime préparent contre vous ces prétendus gens de bien. Mais Pâque ne passera point sans qu'ils vous donnent une marque de leur bonté ». Vint bientôt le mardi de la semaine sainte, et tandis que les chrétiens se préparaient à célébrer les mystères de la Passion du Sauveur, les Juifs, complotèrent d'immoler un enfant chrétien et de boire son sang au milieu de leurs infâmes cérémonies des azymes. Le soin de préparer la victime fut confié à ce Thomas, qui déroba un enfant âgé de deux ans et cinq mois, nommé Simon, qu'il trouva assis devant la maison de ses parents. Au milieu de la nuit, cette innocente victime fut livrée à la fureur des Juifs, qui, l'entourant comme une meute de chiens enragés, le tourmentèrent pendant une heure avec une recherche de cruauté extraordinaire. Chacun des bourreaux armés d'une tenaille enlevait à son tour un lambeau de chair de ce corps vivant et recueillait le sang qui coulait. Puis l'ayant mis en croix, ils lui enfoncèrent à l'envi des aiguilles dans le corps.

La pauvre mère cherchant partout son fils, des voix d'enfants lui répondaient qu'il avait été égorgé par les Juifs, mais Bernardin affirmait que ces voix venaient du ciel. Cela déplaisait à beaucoup de partisans des Juifs, mais Bernardin intrépide, répétait que les meurtriers de Jésus-Christ avaient voulu donner une repré-

sensation de la Passion du Sauveur dans la personne d'un enfant chrétien. Le fait fut constaté, et le pape Sixte IV envoya Jean Salam de Brescia pour punir comme ils le méritaient les meurtriers de l'enfant. Peu après, les reliques de celui-ci furent recueillies et honorées.

En 1476, prêchant le Carême à Reggio, le saint homme avertit les chrétiens pendant la semaine sainte de prendre garde à leurs enfants en leur rappelant ce qui s'était passé l'année précédente à Trente. Cet avertissement n'empêcha pas qu'un Juif perfide ne s'emparât d'un enfant qu'il cachait sous son manteau et qu'il destinait à l'immolation; mais pris sur le fait, il fut châtié exemplairement.

Dans toutes les villes où il prêchait, il démontrait dans des sermons contre les Juifs, qu'il est défendu aux chrétiens par le droit ecclésiastique et sous des peines graves, de recevoir les Juifs à leur table ou d'aller s'asseoir à la leur, de les recevoir comme médecins ou d'accepter leurs remèdes, d'aller au bain avec eux, de se mettre à leur service et d'habiter avec eux, de nourrir et d'élever leurs enfants, tout cela afin que cette nation mauvaise ne puisse corrompre insensiblement les chrétiens simples et sans défiance.

Ayant appris qu'à Parme quelques femmes juives apprenaient à danser à beaucoup de dames et de jeunes filles, il demanda et obtint que ces juives fussent chassées de Parme. A Sienne, il réprimanda sévèrement les administrateurs qui étaient grands amis et chauds partisans des Juifs, et qui prenaient sur les deniers publics pour faire un traitement à un

médecin juif. Il leur rappela que saint Bernardin, leur compatriote, avait coutume de raconter qu'un médecin juif à Avignon se vantait sur son lit de mort d'avoir tué au lieu de les guérir, plus de deux mille malades chrétiens. Ainsi prévenus, plusieurs bourgeois aimèrent mieux se passer de remèdes que d'en recevoir d'un ennemi de notre foi, et néanmoins ils furent guéris par la grâce de Dieu.

Il ne négligeait rien pour mettre les chrétiens en garde contre les usures des Juifs. Il découvrait aux yeux de tous les fraudes et les artifices au moyen desquels ils ruinaient ceux qui avaient affaire à eux et attiraient dans leurs mains tout l'argent des villes. A Lucques, les Juifs lui montrèrent une bulle par laquelle le pape Nicolas V leur aurait permis la pratique de l'usure. Il demanda une copie de la bulle, et, dans une discussion publique, il l'expliqua mot pour mot, démontrant que la bulle était fausse, que l'usure est condamnée par toute la loi naturelle, comme par les lois positives, soit divines, soit humaines, et que par conséquent, aucun Pape ne pouvait l'autoriser. Peu de temps après, en effet, on découvrait que le Pape n'avait jamais donné cette bulle, et que les Juifs l'avaient obtenue de certain employé corrompu à prix d'argent. C'est pourquoi les Juifs furent expulsés de la ville de Lucques.

A Faenza, un juif du nom de Lazare, d'une intelligence vive et souple, osait argumenter en face contre les prédicateurs qui attaquaient les usuriers de sa nation, et qui voulaient l'empêcher d'exercer son art de médecin parmi les chrétiens. Mais la renommée de

Bernardin l'effrayait, et il se tenait caché dans sa demeure comme un hibou qui craint les rayons du soleil. Ce juif avait beaucoup de réputation à Faenza, tant pour sa science que pour ses richesses. Par ses usures, il avait sucé la sueur et le sang des pauvres gens et amassé plus d'argent que tous les commerçants de Faenza. Il traitait les malades pauvres pour rien, afin de mieux gagner les bonnes grâces des bourgeois, mais il défendait aux malades d'invoquer Notre-Seigneur et sa sainte Mère. La sainteté de Bernardin lui donna assez de crédit pour obtenir de l'autorité municipale le bannissement de ce juif puissant.

A Pavie, en 1480, il tonna si fort contre les juifs que le duc de Milan, qui était alors seigneur de Pavie, lui fit dire de laisser tranquille cette nation entêtée et aveugle, de peur d'un soulèvement; mais l'intrépide prédicateur répondit que rien ni personne ne pouvait enchaîner la parole de Dieu, et il continua de prêcher hardiment, sachant bien quelles suites fâcheuses avait pour les chrétiens un commerce trop intime avec des hommes artificieux et méchants.

Nous avons vu dans la vie du bienheureux Barnabé de Terni, le 17 février, que ce saint homme avait institué les monts-de-piété, lorsque, prêchant à Pérouse, il voyait les juifs s'engraisser, par l'usure, de la sueur et du sang des pauvres gens. Eclairé par l'inspiration de Dieu, il avait déterminé les riches bourgeois à réunir de grandes sommes d'argent et à constituer un fonds où les pauvres trouveraient à emprunter les sommes dont ils auraient besoin, à la condition de déposer un gage et de payer tous les mois une très-faible red-

vance pour couvrir les frais de l'œuvre tout le temps qu'ils garderaient l'argent emprunté, moyennant quoi leur gage demeurerait intact. Animé de la même charité envers les pauvres, le bienheureux Bernardin de Feltre fonda des monts-de-piété dans presque toute l'Italie. Ce fut un vrai travail d'Hercule et il lui fallut un courage héroïque pour l'accomplir au milieu de mille contrariétés et persécutions de toutes sortes.

Le premier mont-de-piété qu'il érigea fut celui de Mantoue, en 1484. Il voyait avec peine que les dernières ressources des pauvres étaient épuisées par les usures implacables des juifs. Il prononça sur la place publique un admirable sermon où il montra le fonctionnement et l'avantage de ces monts-de-piété, peignit au vif l'âpre cupidité des juifs qui attiraient dans leurs coffres tout l'argent des villes. Le duc et ses courtisans furent si émus qu'ils versèrent sur-le-champ les sommes nécessaires pour la fondation du mont-de-piété, malgré l'opposition de certaines personnes trop scrupuleuses qui voulaient voir une usure jusque dans la petite redevance mensuelle exigée.

Pendant que Bernardin prêchait à Parme, sur la fin de l'année 1485, il apprit que le mont-de-piété de Mantoue était fortement menacé par les mêmes qui s'étaient opposés à sa fondation. Il accourut aussitôt pour le défendre, et il le défendit par des raisons si convaincantes que l'autorité municipale imposa silence à ses contradicteurs. A la demande de Bernardin, Innocent VIII confirma, en 1486, le mont-de-piété de Mantoue. Quatre ans après, comme l'établissement

menaçait de tomber, Bernardin le releva avec les dons d'une dame pieuse et riche.

A Assise, il blâma l'autorité municipale qui entretenait aux frais de la ville un juif qui prêtait de l'argent aux pauvres, pratiquait l'usure, et avait beaucoup gagné à ce métier. Bernardin fit chasser ce juif qui usait de mille fraudes, puis il fonda un mont-de-piété avec l'approbation du pape. Il fit de même à Parme, à Narni, à Chieti, à Rieti et à Pieve.

En 1488, il vint, par ordre du pape Innocent VIII, prêcher le Carême à Florence. Il venait de Parme, où sa prédication avait produit des fruits admirables. Les neiges l'arrêtèrent sept jours à Bologne, pendant lesquels il prêcha dans des monastères de religieuses. C'était ainsi qu'il se reposait. S'étant remis en route, il franchit l'Apennin malgré les neiges, les pluies et les tempêtes, et fit son entrée à Florence à pied, avec un paquet de livres sur ses épaules. Il fut accueilli avec enthousiasme, et commença à prêcher le vendredi qui précède le dimanche de la Quinquagésime. Le jour de la Chaire de saint Pierre à Antioche, après avoir parlé de l'immunité ecclésiastique, de la dignité sacerdotale et de certaines contributions assez lourdes imposées depuis peu aux clercs, après avoir dit qu'il fallait venir en aide aux pauvres dont les juifs avaient dévoré la substance, il ajouta qu'il serait avantageux de reprendre la fondation du mont-de-piété décrétée dix-huit ans auparavant par les magistrats.

La plupart trouvèrent la proposition excellente, et plusieurs offrirent aussitôt des dons considérables pour commencer l'œuvre pieuse. Mais d'autres s'y op-

posèrent pour n'être pas privés des bénéfices que leur valait la pratique de l'usure. Il y avait alors à Florence un juif opulent qui, ayant établi quatre banques dans la ville, s'était approprié toute la substance des pauvres, et qui souffrait avec peine d'être privé d'un si grand revenu. Il s'entendit avec les sénateurs et les premiers du conseil, et leur fit promettre de ne pas adopter les vues du religieux, mais de remettre toujours cette affaire pour finir par l'enterrer. Un juif de Pise, le prince de tous les usuriers de cette race répandus par la Toscane, accourut aussi à Florence pour s'opposer à la fondation du mont-de-piété. Il dépensa plus de vingt mille florins d'or pour corrompre les consuls.

Bernardin, averti par ses amis, alla trouver les consuls, et particulièrement Laurent de Médicis, et il les pria de se montrer favorables à une œuvre aussi agréable à Dieu qu'avantageuse à la ville. Ils promirent de le faire et comblèrent l'homme de Dieu de témoignages d'estime et de vénération ; mais par leurs artifices et leurs présents, les juifs prévalurent. Le peuple alors murmura, Bernardin tonna du haut de la chaire, et une troupe de jeunes gens se jeta sur les maisons des juifs et peu s'en fallut qu'il n'y eût du sang versé. Assurément cette sédition était loin de la pensée de Bernardin, homme très-doux et très-pacifique, et ce fut contre son gré et à son insu qu'une bouillante jeunesse se porta à cet excès.

Au reste, pour le justifier pleinement, il suffit de citer des paroles qu'il avait prononcées à Crème : « S'il me faut expliquer au sujet des juifs, je répéterai

« ici ce que je dis dans toutes les autres villes : on ne
« doit leur nuire en rien, ni dans leur personne, ni dans
« leurs biens, ni en quoi que ce soit. La justice et la
« charité chrétienne doivent s'exercer même à l'égard
« des juifs, puisqu'ils sont participants de notre na-
« ture. Voilà ce que je dis partout et ce que je répète
« à Crème et ce que je désire que l'on écoute, parce
« que ainsi le veut le bon ordre, ainsi l'ordonnent les
« souverains pontifes, ainsi l'exige la charité chré-
« tienne.

« Mais il n'en est pas moins vrai que les lois cano-
« niques défendent expressément un commerce trop
« assidu, une familiarité trop grande avec les juifs ;
« elles nous interdisent de les employer comme méde-
« cins, d'assister à leurs festins. Et cependant le juif
« Léon, à l'occasion des noces de son fils, a célébré
« une fête publique qui a duré huit jours, et il y a eu
« constamment une grande foule aux festins, aux ré-
« jouissances et aux danses. Aujourd'hui encore nul
« ne se fait scrupule d'appeler les médecins juifs.
« Comment puis-je taire ces choses et les passer sous
« silence ? Comment puis-je être prédicateur de la
« vérité et ne pas parler de ces violations des lois cano-
« niques ? Les usuriers juifs dépassent toute mesure ;
« ils égorgent les pauvres et s'engraissent de leur
« substance, et moi qui vis d'aumônes et qui me nour-
« ris du pain des pauvres, je serais comme un chien
« muet devant la vérité outragée ! Les chiens aboient
« pour la défense de ceux qui les nourrissent, et moi
« que les pauvres nourrissent je verrais ravir ce qui
« leur appartient et je me tairais ! Les chiens aboient

« pour leurs maîtres, et je ne devrai pas aboyer pour
« le Christ ! »

Bernardin n'avait donc rien dit que de juste et de convenable, et il n'avait eu aucune part au tumulte qui s'était produit ; néanmoins il reçut l'ordre de sortir de Florence. Le saint homme obéit aussitôt, et de peur que de nouveaux troubles ne s'élevassent parmi le peuple, il quitta la ville avant l'aurore. Dès que cette nouvelle parvint aux oreilles du peuple qui était venu en foule au sermon, il se mit à faire entendre des plaintes, à déplorer son sort et à redemander son prédicateur et son protecteur. Le bienheureux se retira à Sienne.

A Padoue, lorsqu'il commença à parler de l'érection d'un mont-de-piété, les juifs de Parme et de Venise firent ce qu'ils purent auprès du Grand-Conseil pour l'empêcher, mais leurs intrigues furent vaines et l'œuvre pieuse s'accomplit. A cette occasion, vingt-deux banques usuraires des juifs furent ruinées. Ces banques prêtaient à vingt pour cent et faisaient des bénéfices énormes.

Pendant qu'il prêchait à Vicence, il fut dit que les monts-de-piété qu'il avait créés à Padoue, à Mantoue et ailleurs pratiquaient l'usure, à cause de la redevance mensuelle établie pour subvenir aux frais du service. Alors on fonda un mont d'un autre genre : on engagea les emprunteurs à se montrer reconnaissants et à donner ce qu'ils voudraient, autrement il ne leur serait plus rien prêté. Il en résulta que par pudeur ou par crainte, les gens payèrent à ce mont-de-piété quatre fois plus que Bernardin ne demandait pour les

siens. Après deux sermons prononcés par le saint religieux sur cette matière, les autorités civiles et ecclésiastiques de Vicence réformèrent leur mont-de-piété d'après la manière adoptée par Bernardin. Par suite, il fut appelé à établir d'autres monts-de-piété à Campo-Santo, à Pietro, à Plaisance, à Feltre, à Crème, à Bassano, à Pavie, à Norcia, à Moncelise, ainsi qu'en beaucoup d'autres villes ou bourgs. Ceux de Gènes, de Pérouse, de Gubbio, d'Aquila, de Teramo et beaucoup d'autres étant tombés par négligence, Bernardin les releva, les dota et leur donna une meilleure constitution.

Bernardin de Feltre ne fut pas l'inventeur des monts-de-piété ; si on lui attribue cet honneur, c'est qu'il en institua un plus grand nombre que n'importe qui, parce qu'il releva ou réforma ceux qui avaient été fondés par d'autres, parce que enfin ses règlements furent généralement adoptés. C'est pourquoi il est représenté avec un mont-de-piété dans la main portant l'inscription : *Curam illius habe*. Plus tard, les monts-de-piété furent approuvés formellement par les papes, en particulier par Léon X, qui déclara dans le saint concile de Latran qu'ils étaient francs de toute ombre d'usure, et défendit sous des peines sévères d'enseigner le contraire.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Dieu honore la vie apostolique de Bernardin par des miracles et des prophéties.

En 1487, le jour de la Pentecôte, Bernardin prêchait en langue italienne, au chapitre général d'Assise, de-

vant un grand nombre de religieux de toute nation, français, allemands, polonais, bohémiens, espagnols et autres, et tous le comprenaient et croyaient qu'il prêchait dans leur propre langue. Le Seigneur renouvelait en faveur de son serviteur le don des langues et le miracle qui avait autrefois signalé la première prédication des Apôtres.

Un jour, près de Pavie, il voulait traverser le Pô dont les eaux débordées couvraient les campagnes environnantes ; il pria un batelier de vouloir le passer avec son compagnon. Le batelier prétendit lui faire payer sa place comme aux autres. Bernardin répondit qu'étant frère mineur, il n'avait pas d'argent et que Dieu paierait pour lui. Le batelier incrédule refusa d'admettre l'homme de Dieu dans sa barque. Alors Bernardin dit à son compagnon : « Ayons confiance, « frère, Dieu sera avec nous » ; et prenant son manteau, il l'étendit sur l'eau et s'embarqua résolûment dessus avec son compagnon. Le manteau, prenant la forme d'une barque et poussé par un vent favorable, emporta les deux religieux vers l'autre rive, où ils abordèrent heureusement, à la grande stupéfaction du batelier et des passagers.

Le Père François Surian, voyant les fruits admirables que produisaient les sermons du bienheureux Bernardin, conçut le désir de pouvoir, lui aussi, procurer le bien des âmes par la prédication, comme il faisait déjà par la confession ; cependant, comme il n'avait jamais prêché et qu'il ne se sentait pas apte à le faire, il pria le saint homme de vouloir faire sur sa langue un signe de croix et obtenir pour lui le don de

la prédication. Bernardin, voyant son bon désir, lui donna d'excellents conseils pour bien prêcher, puis il lui délia la langue par un signe de croix. Aussitôt le Père François sentit comme un feu céleste s'emparer de lui pour le salut des âmes ; sa nature timide et craintive fut transformée, il prêcha, et avec un grand succès, non-seulement en Toscane, mais encore en Palestine et en Egypte, où il gagna beaucoup de musulmans et de païens à la religion de Jésus-Christ.

Prêchant le Carême à Pavie, Bernardin s'adressa un jour à un pêcheur qu'il avertit de ne jamais mentir, d'aller le lendemain matin jeter ses filets dans la rivière du Tésin et de lui apporter à l'église, où il l'attendrait, le premier objet qu'il retirerait de l'eau. Le pêcheur s'en alla le lendemain de grand matin, et du premier coup de filet il retira du fleuve le cadavre d'un enfant que sa mère y avait jeté pour cacher son péché. Il fut étonné, et ne sachant que faire, il ensevelit le corps sous le sable, et, jetant de nouveau son filet, il prit un gros poisson ; tout joyeux, il le porta au saint homme qu'il trouva priant dans l'église. Mais Bernardin, regardant le pêcheur d'un air sévère, lui dit : « Ne vous ai-je pas averti de ne jamais mentir ? » « Est-ce là le premier objet que vous avez pris ? » Le pêcheur vit bien que le Père savait ce qui lui était arrivé, il avoua qu'il avait d'abord retiré de l'eau le cadavre d'un enfant et qu'il l'avait caché sous le sable. « Allez donc », reprit Bernardin, « et apportez-moi cet enfant : c'est là le poisson que je désire avoir pour l'accommoder dans l'eau du saint baptême pour le servir ensuite comme un mets agréable à son Créa-

« teur ». Le pêcheur s'en alla et revint bientôt, apportant l'enfant. Bernardin le prit et, le déposant sur l'autel, adressa à Dieu une ardente prière. Un instant après l'enfant était ressuscité ; il reçut aussitôt le baptême ; après quoi, s'étant rendormi du sommeil de la mort, il fut enterré dans l'église. Puis le saint homme, voyant le peuple dans l'étonnement d'un si grand miracle, l'avertit de rendre grâces à Dieu qui avait rappelé l'âme de cet enfant dans son corps à moitié décomposé, afin qu'il pût, en recevant le baptême, entrer en possession de la gloire éternelle. Ensuite il ordonna au pêcheur de prendre le poisson et de le porter à une pauvre femme dont le fils était malade et désirait manger du poisson. Le pêcheur obéit. La pauvre femme prépara le poisson, le malade en mangea et fut aussitôt guéri.

Une femme de Pavie, depuis quatorze ans estropiée des deux bras, le vint trouver pour obtenir quelque consolation, et, s'il se pouvait, sa guérison. Il lui conseilla certaines bonnes œuvres et des prières, puis il lui fit donner deux pains. La femme refusait les pains disant qu'elle n'avait pas besoin de pain, mais de membres sains. Bernardin lui dit : « Pourquoi parlez-vous contre la vérité ? Ne voyez-vous pas que je sais que vous avez faim et que vous n'avez pas de pain ? » La pauvre femme reçut les pains et s'en alla ; puis ayant fait ce que lui avait conseillé le saint homme, elle ne tarda pas à être entièrement guérie et à pouvoir gagner sa vie en travaillant.

Un jour, à Pavie, il s'interrompit au milieu de son sermon et demeura immobile pendant environ un

quart d'heure, comme ravi en extase ; puis, reprenant la parole, il dit au peuple qu'il venait de voir son père que l'on portait au tombeau. Quelques jours après vint de Feltre la nouvelle que son père avait été enterré à la même heure.

A Venise, il prédit du haut de la chaire qu'un nouveau monastère de Clarisses serait fondé à l'endroit même où il parlait. En effet, quelques années après sa mort, les Clarisses fondèrent là un monastère où plusieurs miracles furent opérés devant une image de la sainte Vierge, image peinte, disait-on, par saint Luc.

Un jour, dans l'île de Sardaigne, Bernardin prêchait sur la place du couvent de Sassari, devant une nombreuse multitude ; pendant le sermon, une colonne de marbre tomba sur une femme qui tenait son enfant dans ses bras. Tout le peuple la croyait écrasée, mais le saint homme dit : « Ne craignez rien ; cette femme est vivante et saine et sauve ; enlevez la colonne, et vous verrez que je dis vrai ». En effet, on trouva la femme saine et sauve ainsi que son enfant. Alors Bernardin assura que sous la colonne se trouvait une autre femme avec son enfant dans ses bras, c'est-à-dire la sainte Vierge avec l'enfant Jésus. Après le sermon, on fouilla au pied de la colonne, et l'on découvrit une image de la Mère de Dieu, haute de quatre palmes, extrêmement belle et aussi fraîche que si elle sortait des mains de l'ouvrier. On construisit dans l'église des Franciscains une vaste chapelle où l'image est encore aujourd'hui conservée et est célèbre par des miracles.

En 1489, il prêchait à Reggio. Léonore, fille de Fer-

dinand, roi de Naples, vint le voir avec ses filles Elisabeth, femme du marquis de Mantoue, et Béatrix, fiancée à Ludovic Sforza, duc de Bar et ensuite de Mantoue. A la mère et à ses filles, il donna plusieurs belles instructions conformes à leur état. Il avertit Léonore d'écrire à son frère, le duc de Calabre, qu'il devait cesser de faire des guerres injustes, d'opprimer les pauvres et de protéger les Juifs, s'il voulait éviter d'être expulsé du royaume de Naples en punition de ses péchés, comme le lui avait déjà prédit le bienheureux Jacques de la Marche. Le duc ne tint aucun compte de ces avertissements, et quelques années après, Charles VIII, roi de France, le chassait du royaume avec son frère le roi Ferdinand.

Maintes fois il prédit les guerres d'Italie qui arrivèrent après sa mort. Dans un des derniers sermons qu'il prononça à Pavie, il posa sa tête sur la chaire et dit : « N'entends-tu pas, ô Pavie, que les Français font « ferrer leurs chevaux pour envahir l'Italie ? » Faisant allusion au faste orgueilleux du duc de Milan, il disait dans un autre sermon : « Hélas ! le vin est trop fort, « il monte trop à la tête de quelques-uns, mais Dieu « saura mêler à ce vin fort assez d'eau pour le tempé- « rer ». C'est ce qui arriva lorsque le même roi de France s'empara du duché de Milan et dépouilla le duc des grandes possessions qu'il avait en Italie.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Derniers travaux, maladie et mort du bienheureux Bernardin.

Lorsque ce prédicateur ou plutôt cet apôtre sut par

révélation divine que sa mort approchait, il fit ses sermons plus longs qu'auparavant, disant qu'il n'avait plus que peu de temps pour être utile à son prochain. Lorsque la maladie l'éloignait un jour de la chaire, il s'affligeait et pleurait ce temps perdu. Etant parti de Florence le 1^{er} juillet 1493, il dut, à la demande de beaucoup de personnes, attendre, non loin de la ville, pour prêcher le lendemain, jour de la Visitation de Notre-Dame, dans une église remarquable par une image miraculeuse de la sainte Vierge, où une foule considérable vint pour l'entendre. Cette prédication eut lieu le matin. Dans l'après-midi, il prêcha une seconde fois à San-Cassiano, se rompit un vaisseau dans la poitrine et perdit beaucoup de sang. Conduit à Sienne, il s'abstint de prêcher pendant quinze jours, par ordonnance des médecins.

Quand vint l'Assomption de la sainte Vierge, patronne spéciale de la ville de Sienne, sentant que sa poitrine et sa voix se fortifiaient, il se laissa persuader par les bourgeois de prêcher le jour de la fête, et toute la ville accourut pour l'entendre avec le cardinal-archevêque. Le lendemain, il prêcha encore ; mais au moment de quitter cette ville, il reçut au couvent la visite du même archevêque qui se confessa à lui, le remercia du bien qu'il avait fait à Sienne, et le retint si longtemps qu'il ne put partir que le jour suivant pour Pérouse. Dans cette ville ainsi qu'à Assise, il annonça des fléaux qui viendraient châtier les habitants de leur endurcissement.

Il fit encore entendre la parole de Dieu à Spolète, à Gubbio, à Monte-Fiore, à Rimini, à Ravenne, à Faënza,

à Ferrare, à Brescia, à Vicence et à Pavie. Prêchant dans cette dernière ville le jour de la Nativité de la sainte Vierge (8 septembre), il commença son sermon par la louange de la Mère de Dieu, puis il fit de longues exhortations, disant que le temps de parler passerait et qu'il fallait user du peu qui restait. Le jour suivant, il parla sur le royaume de Dieu et sur les Anges et dit : « Quelle est la sollicitude de ces esprits célestes pour notre garde ? je vous le dirai en temps et lieu, je vous le dirai le jour de la fête du prince des Anges, de l'archange saint Michel, si je suis encore avec vous, ce que je ne crois pas ». Ses auditeurs soupçonnèrent en l'entendant parler ainsi qu'il avait le pressentiment de sa mort prochaine ; et comme d'ailleurs ils le voyaient affaibli et brisé, ils le supplièrent de se reposer au moins pendant quelques jours.

Il se retira donc dans son petit couvent situé hors des murs de la ville. Mais il ne cessait point d'employer le temps à lire, à écrire et à prier. Cependant son état s'aggravait, les remèdes ne produisaient aucun effet, la fièvre faisait des progrès, des signes avant-coureurs de sa fin prochaine se manifestaient. Armé de sa seule volonté, il luttait toujours et refusait même de garder le lit. Il allait entendre la messe dans une chambre contiguë à l'église, visitait ses confrères ou recevait les personnes du dehors qui venaient le voir et les exhortait pieusement à bien vivre.

Vint enfin un jour où il ne put quitter le lit, ni servir Dieu autrement que par la patience. Il ne se plaignait ni de ses médecins, ni de ses douleurs,

ni des personnes qui le servaient. Aliments ou remèdes, il prenait ce qu'on lui présentait sans faire d'observation. « J'obéis », disait-il, « mais c'est peine « perdue, ç'en est fait de moi ». Dans son corps languissant, l'esprit restait prompt pour toutes les œuvres de piété. Lorsque les Frères se levaient pour les Matines, il appelait un religieux, et se mettant sur son séant, il récitait l'office en union avec la communauté. Quand les médecins lui en interdirent la récitation à cause de sa trop grande faiblesse, il voulut du moins l'entendre réciter.

Lorsqu'on venait le voir, il s'asseyait, car il avait honte de rester couché. Le dernier jour, lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, il trouva encore assez de forces pour descendre de son lit; il voulut qu'on le portât hors de sa chambre, jugeant indigne de recevoir le Roi du ciel sans se déranger et de ne pas aller respectueusement au-devant de lui. Après s'être prosterné devant le Seigneur, il le suivit et rentra dans sa chambre pour le recevoir plus commodément. Ayant réconforté son âme sur le point de partir pour l'autre vie, il demanda l'Extrême-Onction. Il reçut ensuite la bénédiction pontificale, et pendant que les religieux récitaient autour de lui des psaumes et des prières, il expira doucement et saintement, le 28 septembre, un samedi, à dix heures du soir, la veille de la fête de saint Michel, l'an 1494, dans la cinquante-sixième année de son âge.

Une Clarisse de Pavie, qui, la veille, priait pour la santé de Bernardin, entendit une voix qui lui disait qu'il ne fallait plus prier pour celui qui devait être

admis le lendemain dans le giron de saint François. Le lendemain matin, la nouvelle de sa mort s'étant répandue, le peuple accourut en foule pour voir le saint corps, que les Frères durent renfermer dans une chapelle pour le soustraire aux hommages indiscrets de la piété populaire. Mais pour satisfaire le peuple qui demandait à voir son maître et son père, on l'exposa derrière une grille de fer. Les principaux de la ville auxquels on permit de le toucher, en admirèrent la souplesse. Tous les membres des confréries que Bernardin avait instituées, vinrent processionnellement dans l'église ; ils s'agenouillèrent devant le cercueil, et chantant des litanies, ils ajoutèrent d'une voix unanime et plus haute : « Bienheureux Père Bernardin, priez pour nous ». En ce moment, un colon de la famille Beccaria, perclus de tous ses membres, que l'on avait apporté dans l'église, se recommanda au bienheureux Bernardin et fut instantanément guéri. Il s'en retourna chez lui à pied.

Le corps du Bienheureux fut enterré avec pompe dans l'église même du couvent. Deux ans après, on ouvrit le tombeau pour en retirer les ossements et les placer dans un lieu plus honorable. Mais le corps fut trouvé entier et exempt de corruption. On le mit dans un cercueil de marbre qui fut déposé dans la paroi de l'église près du chœur.

La Congrégation des rites a rendu, le 30 janvier 1872, un décret relatif à la cause de sa canonisation. Ce décret fut ratifié et confirmé par le Souverain Pontife Pie IX, le 1^{er} février 1872.

LE B. GABRIEL DE SAINTE-MADELEINE ET AUTRES

MARTYRS AU JAPON

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il travaille à la conversion des Japonais. — Il a le don d'extase.
— Il était habile médecin. — Son martyre.

Cet éminent ouvrier de la vigne du Seigneur travailla avec une infatigable ardeur à la conversion des païens japonais, et produisit autant de fruits que son état de frère lai le lui permettait. Il était né en Espagne, et avait fait profession dans la province de Saint-Joseph qui suivait la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Sa vie fut toute de mortification, de pénitence et de renoncement. Lorsque, après avoir voyagé ou travaillé tout le jour, il revenait la nuit à la maison et trouvait la porte fermée, il restait souvent dans la rue jusqu'au jour, même en hiver, afin de ne causer aucun dérangement à ceux qui avaient coutume de l'héberger pour l'amour de Dieu. Quels progrès il avait faits dans la prière et dans la familiarité avec Dieu, ses fréquentes extases le montraient.

Il apportait un soin particulier à consoler les nouveaux chrétiens japonais dans les persécutions et à les confirmer dans leur foi par l'exemple d'une vie édifiante, sachant bien que l'exemple est souvent plus efficace que la parole et l'éloquence. Lorsque, en 1613,

furent bannis tous les religieux et les prédicateurs de l'Évangile, il demeura au Japon en se tenant caché ; mais ayant été découvert, il fut expulsé et passa en Chine. Cependant, stimulé par son zèle qui ne lui laissait aucun repos, il trouva moyen de retourner au Japon quand il n'y avait pas encore un an qu'il en avait été chassé. En toutes ses actions, il paraissait dirigé par le Saint-Esprit et était très-affligé de ce que son martyre fût si longtemps différé.

Voulant avoir sa part des opprobres publics que d'autres enduraient pour le nom de Jésus-Christ, et voyant à Osaka des chrétiens japonais exposés aux outrages des païens et attachés à des poteaux, il vint avec un vêtement japonais se placer à l'un d'eux où personne ne se trouvait. Mais les archers reconnurent en lui le médecin du gouverneur et lui firent quitter le pilori qui était à ses yeux un poste d'honneur. Il fut très-affligé de ne pouvoir être outragé pour Jésus-Christ. Sa charité pour le prochain l'avait poussé à étudier la médecine et il était devenu très-habile dans la connaissance des vertus des plantes. Les étonnantes guérisons qu'il opérail, faisaient croire qu'il les fallait attribuer plutôt à l'efficacité de sa prière qu'à son habileté dans l'art de la médecine.

Il montrait un intérêt particulier pour les nouveaux chrétiens que la confession de leur foi exposait aux mauvais traitements des païens et conduisait souvent au supplice. Une jeune femme du nom de Françoise, ornée de tous les dons de la nature, avait été chassée de la maison paternelle par ses parents, parce qu'elle avait embrassé la foi catholique et refusait de

la quitter malgré tous les efforts pour la ramener à l'idolâtrie. Dans ce délaissement, elle eut recours au Père Didace de Saint-François, commissaire de l'Ordre au Japon, et le choisit pour son directeur. Soupirant sans cesse après le martyre, elle ne tarda pas à être arrêtée et ensuite mise à la question. Le juge, voyant que sa fermeté ne pouvait être ébranlée, la fit flageller si cruellement, qu'elle fut laissée pour morte. Frère Gabriel l'ayant appris, fit porter la courageuse chrétienne en un lieu sûr, et la guérit de ses blessures.

Les persécuteurs, voyant que les supplices ne produisaient d'autre effet sur les chrétiens que d'exalter leur courage et d'affermir leur foi, avaient résolu de ne plus les tuer, pour ne pas leur donner la joie de mourir pour Jésus-Christ. Ils se contentaient de leur infliger un châtiment corporel, puis ils les laissaient aller. Mais frère Gabriel ne les abandonnait point : il les allait chercher partout pour les soigner et les guérir. Lorsque enfin Dieu voulut le récompenser de ses grands travaux, il lui inspira la pensée de se rendre à Nangasaki, principal théâtre du martyre pour les prédicateurs de l'Évangile et pour les chrétiens japonais. Là, il se mit à soigner et traiter les malades, chrétiens et païens, pauvres et riches, sans vouloir accepter aucune récompense. Il recueillait partout les plantes nécessaires, et en remplissait des sacs qu'il portait lui-même sur ses épaules par les rues. Les guérisons qu'il opérât étaient si étonnantes, que le gouverneur de Nangasaki, Ounemedono, voulut l'avoir pour médecin et le retint dans son palais, ne sachant pas qu'il était religieux. D'autres persécuteurs acharnés des chré-

tiens s'étaient également fait traiter par lui dans leurs maladies, quoiqu'ils sussent bien qu'il était Frère Mineur. Il portait le vêtement japonais pour pouvoir mieux pénétrer partout, afin de confirmer les chrétiens dans leur foi et les consoler dans la persécution, et tout en paraissant s'occuper exclusivement de guérir les corps, il s'intéressait principalement au salut des âmes.

A l'empereur Gonjosama succéda son fils Jongoun-sama ; ce fut un nouveau Dioclétien pour la jeune chrétienté japonaise. Il publia des édits de proscription contre les disciples de Jésus-Christ, ordonnant aux gouverneurs et aux juges de rechercher activement les religieux et de les mettre à mort sans pitié. Le gouverneur de Nangasaki, ayant appris que Gabriel était religieux, désirait beaucoup lui conserver la vie. Il chercha, par tous les moyens, à le détacher de la foi chrétienne, lui promettant de grandes richesses avec la faveur de l'empereur et de tous les grands. Mais, ne pouvant rien obtenir et craignant d'être accusé devant l'empereur, il fit enfermer le religieux dans son palais. Pour pouvoir servir plus longtemps les chrétiens, Gabriel s'enfuit secrètement dans les montagnes, où il trouva trois Pères Augustins et un Jésuite, qui, de temps à autres, s'en allaient, en habits japonais, consoler les chrétiens et entendre leur confession.

Les païens finirent par le savoir; ils parcoururent la montagne en tous sens, mais sans découvrir personne. Enfin, le gouverneur la fit cerner par quelques milliers d'hommes, et on alluma un grand feu tout à

l'entour. La fumée contraignit les cinq religieux, cachés dans une caverne, à se livrer aux persécuteurs. Après quelque temps passé en prison, frère Gabriel fut appelé à Nangasaki auprès du gouverneur, qui était tombé malade. Il était libre dans le palais, en costume de religieux, mais deux gardes le surveillaient et l'accompagnaient lorsqu'il sortait en ville pour visiter les malades.

Cependant la foi était presque entièrement déracinée à Nangasaki, tant la persécution avait été violente et longue. Le gouverneur n'avait rien négligé pour entraîner frère Gabriel à l'idolâtrie ; mais voyant qu'il ne gagnait rien, il n'osa l'épargner plus longtemps, par crainte de l'empereur. Il fut brûlé vif avec plusieurs autres, comme rebelle aux ordres de l'Etat, le 28 septembre 1631.

Avec le précédent, fut aussi arrêté le Père Jérôme de Sainte-Croix, prêtre, japonais d'origine, et du Tiers-Ordre de Saint-François. Il n'était chrétien que depuis peu ; cependant il était si éminent en toutes sortes de vertus et si zélé pour la propagation de la foi, que les supérieurs n'hésitèrent pas à l'élever à la dignité sacerdotale. Rien de plus pur et de plus édifiant que sa vie. Il disait la messe avec une extrême dévotion. Avec le feu divin qu'il puisait dans le saint sacrifice et dont il remplissait ses sermons, il enflammait le cœur des fidèles et des infidèles, qu'il convertissait en grand nombre. Il endura une longue et pénible captivité et fut brûlé vif avec le frère Gabriel. En leur compagnie, fut

aussi martyrisé un chrétien japonais, parce qu'il avait donné asile au Père Jérôme dans sa maison. Ils sont tous trois du nombre des glorieux confesseurs, béatifiés, en 1867, par l'immortel Pie IX.

Le 28 septembre 1630, Thomas d'Omura, du Tiers Ordre franciscain, et chrétien japonais très-vertueux, fut brûlé vif parce qu'il avait caché quelque temps dans sa maison le frère Gabriel de Sainte-Madeleine.

En 1627, à Nangasaki, Martin Gomez, du Tiers Ordre, eut la tête tranchée parce qu'il avait reçu des lettres de Macao, pour les remettre à un Père Franciscain. Avant de mourir, il avait vu tomber, sous le glaive du bourreau, la tête de son jeune fils, âgé de six ans.

Dans cette grande persécution, Dieu épargna son serviteur, le Père Jean de Saint-Philippe, et le retira de la main des tyrans. Il était de la province de Saint-Paul des Frères-Mineurs déchaussés, en Espagne, et il fut envoyé au Japon, où il travailla plusieurs années dans la vigne du Seigneur. Il gagna un asthme au milieu de mille fatigues qu'il eut à endurer dans sa vie de missionnaire. Il passa, en effet, bien des nuits à la belle étoile, tandis que, se déroband comme il pouvait aux persécuteurs, il allait d'une province à une autre, d'une ville à une autre, confirmer les chrétiens dans leur foi et travailler à la conversion des païens. Se

trouvant un jour sur une montagne escarpée, très-incommodé de son asthme et sentant la mort approcher, il pria Dieu de lui donner le temps et la force nécessaires pour aller trouver un prêtre qui lui administrerait les derniers sacrements, afin qu'il ne mourût pas privé des consolations de la religion qu'il avait apportées à tant de chrétiens. Il fut exaucé, et se trouvant alors à une heure de marche de Nangasaki, il fut miraculeusement transporté en cette ville, dans la maison d'un chrétien qui avait abandonné la foi par crainte de la persécution. Cet homme néanmoins chercha un prêtre pour la consolation du Père ; mais comme tous les chrétiens de la ville avaient abjuré et se défiaient les uns des autres, il n'en pouvait pas trouver. Cependant, au bout de trois jours, vint de la part de Dieu le Père Mayazaqui, franciscain, qui entendit la confession du Père Jean et lui administra les derniers sacrements. Il mourut une heure après, en grand renom de sainteté, et alla recevoir la récompense de ses longs travaux, le 28 septembre 1627.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph et Lettres japonaises.)

LE FRÈRE JEAN DE CABRERA

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Il devient Frère Mineur après avoir beaucoup souffert et passé par d'étranges aventures dans le monde.

Jean de Cabrera naquit à Alcantara, de parents nobles. Fils aîné et longtemps désiré par la noble famille de Cabrera, il fut porté à l'église en grande pompe, accompagné d'une suite nombreuse de gentils-hommes. Pendant qu'on le baptisait, les assistants virent paraître, au-dessus des fonts, une croix de couleur brune, qui descendit sur la tête de l'enfant. On considéra ce signe comme un présage de la future sainteté de Jean. Sa pieuse mère, apprenant ce qui était arrivé, prit son fils dans ses bras et l'offrit de tout son cœur à Dieu. Elle le forma de bonne heure à la piété, et lui donna, dès qu'il eut atteint l'âge de raison, d'excellentes instructions; mais elle mourut peu après. Privé des tendresses maternelles, Jean commença dès lors à souffrir, car son père épousa une autre femme qui fut pour lui une dure marâtre.

Les mauvais traitements que Jean eut à endurer de la part de cette femme s'accrurent avec le temps, et cependant il ne méritait que des louanges par son naturel humble, doux et paisible. Son père en souffrait

lui-même, mais il fermait les yeux pour ne pas troubler la paix domestique. Enfin, lorsque Jean fut en âge de commencer ses études, il le plaça chez un prêtre, son neveu. Là, le pauvre orphelin ne trouva pas moins de dureté que chez sa belle-mère. Le prêtre le maltraitait sans raison et à toute heure ; il semblait que Dieu voulait lui faire goûter, dès l'enfance, les amertumes de la croix.

Un jour, se rendant à une propriété de son père, il rencontra sur la route un homme assis, qui, sans lui dire une parole, le prit et le jeta au fond d'un vivier. Il eut beaucoup de peine à se tirer de l'eau. Il se réfugia alors auprès de quelques paysans ; mais ceux-ci le lièrent avec une corde et se préparaient à le précipiter du haut d'un rocher, péril dont Dieu seul le délivra miraculeusement. On crut que c'étaient des démons, sous forme humaine, qui, prévoyant sa sainteté future à cause de la croix vue à son baptême, avaient voulu le faire périr, comme ils avaient tenté de le réduire au désespoir par la dureté de sa belle-mère et de son précepteur. Mais Dieu, qui le destinait à une grande gloire dans le ciel, le fortifia par sa grâce et lui fit tirer avantage de toutes ses souffrances.

Sa belle-mère étant morte, son père épousa une troisième femme qui eut pour Jean une tendresse de mère ; c'est pourquoi on le fit revenir à la maison. Jean était heureux avec sa nouvelle belle-mère qui l'entourait de soins et cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir. Le démon alors changea ses batteries ; il tenta le jeune homme par la volupté. Il lui représenta très-vivement les plaisirs et les amu-

sements de la jeunesse, le jeta dans maintes rencontres dangereuses pour sa chasteté, et lui fit sentir fortement l'aiguillon de la chair. Jean repoussa courageusement les attaques de l'enfer ; mais, sachant combien notre nature corrompue est faible contre un tel ennemi, il implora le secours de Dieu par de ferventes prières. Il se confessait et communiait souvent, jeûnait tous les samedis pour mériter la protection de la sainte Vierge, et faisait plusieurs autres exercices de dévotion pour lesquels Dieu lui donnait un goût très-vif, en même temps qu'il lui inspirait un profond mépris pour les choses de la terre et pour la compagnie des hommes.

Le démon, furieux de ce que, dans ses jeunes années, Jean montrait contre lui la force et le courage d'un homme fait, tenta de nouveau de lui ôter la vie. Un jour qu'il se baignait avec des jeunes gens de son âge dans le Tage, qui est très-rapide, le démon le poussa contre la roue d'un moulin qui aurait dû le mettre en pièces ; mais Jean invoqua le secours de la sainte Vierge, qui le retira sain et sauf au grand étonnement de tous ceux qui furent témoins de ce fait.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de dix-sept ans, son père le plaça, en qualité de page, dans la maison du comte d'Osorno, pour compléter son éducation de gentilhomme. Mais le jeune homme trouva ce genre de vie tout à fait contraire à ses goûts, et l'idée lui vint bientôt d'embrasser la vie religieuse et de se faire Frère Mineur ; et, sans écouter les observations qu'on lui faisait pour le retenir dans le monde, il prit l'habit dans le couvent de Villalpando, chez les Pères de l'Ob-

servance. Il s'acquittait gaiement et avec entrain des ouvrages les plus humbles. Aux mortifications communes des novices, il en ajoutait de particulières ; il passait tout le temps du sommeil à prier, soit au chœur, soit dans sa cellule, et il montrait, par toutes ses actions, qu'il serait un jour un parfait religieux.

Remarquant un jour que saint François, dans sa Règle, recommande à ses frères de vendre leurs biens et de les donner aux pauvres, il devint inquiet tant qu'il n'eut pas suivi ce conseil ; toutefois, il craignait que cette inquiétude ne fût une tentation du démon. Pour mieux connaître la volonté de Dieu, il redoubla ses pénitences et ses prières. Bientôt, suivant l'inspiration divine, il se décida à quitter le couvent pour vendre ses biens et les distribuer aux pauvres, selon le conseil de l'Évangile, avec l'intention de reprendre l'habit dans une province plus austère. Les religieux essayèrent de le détourner de cette résolution, qu'ils lui présentaient comme un piège du démon ; mais il ne lui fut pas possible de résister à la vocation de Dieu. Il quitta donc le couvent, revint à Alcantara et donna tous ses biens aux pauvres, ne conservant que l'argent nécessaire pour reprendre l'habit religieux. Il le demanda sans délai au provincial de Saint-Gabriel, qui l'envoya au couvent de Belvis pour faire son noviciat. Mais le gardien, le voyant délicat de corps et richement vêtu, dit avec les plus anciens Pères que ce jeune homme ne serait pas capable de supporter la vie pénible d'un frère lai, et ils le renvoyèrent.

Jean, très-affligé, invoqua avec larmes l'assistance de la très-sainte Vierge et alla pieds nus visiter l'image

miraculeuse de Guadalupe. Là, il reçut d'abondantes consolations, et Dieu lui inspira la pensée de déposer ses riches habits, de prendre un vêtement de paysan et d'aller servir chez un laboureur, afin de s'endurcir aux travaux corporels et de s'habituer à l'humilité qu'il serait appelé à pratiquer dans la vie religieuse. Il suivit sans hésiter cette inspiration, et après avoir changé de vêtement avec un pauvre, il s'en alla à Calçada, chez un paysan qui l'employa aux travaux de l'agriculture.

Notre jeune gentilhomme trouva d'abord pénible de manier la bêche et la charrue, son sort commença à lui paraître dur ; mais un prêtre, à qui il s'était ouvert de sa résolution, l'encouragea à persévérer. Il menait la vie d'un parfait religieux, s'approchait fréquemment des sacrements, se donnait la discipline et faisait tous les jours oraison, quelque fatigué qu'il fût. Comme le village de Calçada se trouve sur la route d'Alcantara à Madrid, il était de temps en temps rencontré et reconnu par ses compatriotes. Rien ne l'humiliait tant que lorsqu'une personne de sa connaissance le rencontrait sous son habit de paysan et portant par hasard du fumier aux champs, et il évitait, autant qu'il pouvait, la vue des gens de son pays.

Son maître, étonné de ses vertus, finit par découvrir quelle était la condition de son serviteur. Il l'engagea alors à quitter ses rudes labeurs et à rester dans sa maison en qualité d'hôte. Jean le remercia et lui déclara qu'il serait heureux de le servir jusqu'à ce que Dieu en ordonnât autrement. Il reçut bientôt du ciel des lumières et des grâces plus abondantes ; il commença à trouver du plaisir dans l'abaissement et de la

douceur dans le travail. Une seule chose l'affligeait : c'était de ne pouvoir servir Dieu d'une manière plus parfaite, dans un couvent. Ce bonheur, il le demandait à Dieu de tout son cœur. Mais, avant d'en jouir, il dut remporter sur lui-même une victoire beaucoup plus difficile que les autres. Son maître avait une fille en âge de se marier. Celle-ci s'était éprise d'amour pour Jean, et Jean n'était pas resté insensible à son égard. Ils ne pouvaient se dissimuler leur mutuelle affection, et ils s'en entretenaient, quoique en termes honnêtes. Ce feu qui grandissait tous les jours causait à Jean de continuels tourments, et il se trouvait dans un mortel abattement. Il était fermement résolu à ne point pécher, mais d'un autre côté il songeait qu'en se mariant il pouvait contenter son désir sans offenser Dieu. Mais s'il se mariait, que deviendrait sa première vocation ? Puis il se disait que, s'il n'épousait pas cette fille, il lui serait difficile de persévérer dans son noviciat à cause des tentations qui surviendraient.

Il se sentait une puissante vocation à se faire religieux et une non moindre inclination à se marier ; il était donc dans une grande perplexité et son confesseur lui-même ne savait quel conseil lui donner. Dieu lui inspira une résolution qui devait servir à éprouver sa vertu, savoir, d'épouser la jeune fille, mais de respecter sa virginité et de se faire ensuite religieux. Les choses se passèrent de la sorte avec le consentement de la jeune femme. Jean retourna au couvent de Belvis et prit l'habit. On lui donna pour office d'aider le cuisinier et le jardinier, et il s'en acquitta avec joie. Il allait avant l'aube balayer la cuisine et tout prépa-

rer avant que sonnât l'heure de Prime. Il servait la première messe, puis il faisait oraison, après quoi il travaillait au jardin. Ainsi il ne restait jamais oisif, changeant de travail quand il était fatigué. Il donnait la plus grande partie de la nuit à la prière et aux pratiques de la pénitence. Rarement il dormait avant Matines auxquelles il assistait toujours, et ensuite, après avoir dormi une heure ou deux, il se levait avec l'aube. Il apprit avec soin les cérémonies et les usages de sa province, et les observa scrupuleusement. Après son année de noviciat, il fit sa profession et passa plusieurs jours dans une joie qui tenait du ravissement : il ne lui semblait plus qu'il vécût sur la terre parmi les hommes, mais au ciel parmi les anges.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Chasteté, obéissance et austérité du frère Jean.

Il garda toujours une chasteté sans tache, nonobstant les situations les plus périlleuses et les plus ardues sollicitations de la chair. Parce que Dieu l'armait du bouclier de sa grâce, le démon redoublait ses efforts contre lui et l'attaquait furieusement avec l'aiguillon de la chair, comme un autre Paul ; mais ces combats tournaient à l'avantage de Jean, car ils éloignaient de lui la tentation de la vaine gloire. Une noble dame, qui recevait les conseils du Frère et avait fait par là de grands progrès dans la vertu, se laissa persuader par le démon qu'elle ne pourrait parvenir à la perfection tant qu'elle vivrait avec son mari ; elle voulait donc revêtir l'habit des solitaires et s'enfuir dans

le désert avec Frère Jean, son maître spirituel. En outre, le démon lui avait mis dans la tête que son mari voulait lui donner la mort. Frère Jean fit comprendre à cette femme combien son projet était déraisonnable et qu'il venait d'une inspiration mauvaise. Il lui recommanda de demeurer avec son mari, l'assurant que celui-ci n'avait nullement l'intention de la tuer. Ses conseils furent suivis, et la tentation se dissipa complètement.

D'autres femmes encore essayèrent d'entraîner Jean dans le péché, mais il triompha dans toutes ces luttes si dangereuses ; il sut même convertir celles qui se faisaient contre lui les instruments du démon.

Ses supérieurs, voyant la solidité de sa vertu, l'envoyèrent mendier dans les villages. Cette charge lui répugnait, mais il s'y soumettait par obéissance. Avant de partir, il demandait chaque fois la bénédiction du gardien, puis il faisait une courte prière devant le Saint-Sacrement, afin que Dieu le préservât de tout ce qui pourrait offenser sa majesté. En chemin, il faisait quelque lecture pieuse, et de temps en temps s'arrêtait dans quelque solitude pour se donner la discipline. A quelque heure qu'il arrivât dans un village, il allait droit à l'église faire une visite au Saint-Sacrement et se recommander à Dieu. Il demandait l'aumône avec une humilité et une modestie qui édifiaient.

Un jour qu'il se rendait dans un village pour une affaire qui importait au salut des âmes, tandis qu'il méditait la vie de la bienheureuse Vierge Marie, pour qui il avait une grande dévotion, il aperçut des cavaliers maures qui couraient sur lui, comme des

lous sur un agneau, avec des cris et des menaces. Jean s'arrêta tranquillement pour les attendre. Il croyait sa dernière heure venue et déjà il faisait le sacrifice de sa vie à Dieu. Mais tout à coup ces furieux s'arrêtèrent immobiles devant lui, comme si une main invisible les eût cloués sur place. Le saint religieux, étonné lui-même de cette merveille, reprit son chemin, accomplit sa mission, et revint heureusement dans son couvent.

La Règle était alors très-austère dans la province de Saint-Gabriel. Les religieux portaient un simple habit, sans tunique intérieure, marchaient pieds nus, à l'exception des malades et des vieillards, qui portaient des sandales. Leur lit était une natte de jones. Ils jeûnaient au pain et à l'eau les lundis, les mercredis et les vendredis pendant l'Avent, ainsi que les veilles des fêtes de la sainte Vierge, et faisaient encore d'autres pénitences. Mais frère Jean allait encore beaucoup au delà, et faisait voir que la croix miraculeuse vue dans la cérémonie de son baptême lui avait appris à marcher vaillamment dans le chemin de la croix. Dans ses maladies et dans sa vieillesse, il ne portait qu'un vêtement tout usé. Malade ou bien portant, jeune ou vieux, il allait toujours nu-pieds, en hiver comme en été.

Il observait tous les ans les sept Carêmes de Saint-François qui occupent presque toute l'année, et la plupart du temps, il jeûnait au pain et à l'eau. Ses fréquents et pénibles voyages n'interrompaient point ses austérités. Il ne buvait jamais que de l'eau, et encore il s'en privait, afin de ressentir au moins un peu la

soif que le Sauveur avait endurée sur la croix. Lors même qu'il en souffrait extrêmement, il lui arrivait de passer sans boire devant les fontaines qu'il rencontrait. Au couvent, après s'être donné la discipline avec la communauté, il le faisait encore à part deux ou trois fois par jour. Sous son grossier vêtement, il portait une haire très-rude. Il avait aussi une sorte de plastron armé de clous dont les pointes, tournées en dedans, venaient s'enfoncer dans sa chair. Il garda cet instrument de pénitence jusqu'à sa mort.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Miracles du frère Jean. — Estime générale dont il jouit.
— Sa sainte mort.

Dieu honora son serviteur dès cette vie par de nombreux miracles.

Jeanne d'Autriche, princesse de Portugal, était gravement malade; elle passait même pour morte, lorsque Frère Jean vint faire une neuvaine devant l'image miraculeuse d'Illescas. A sa demande, une messe solennelle fut célébrée à l'autel de l'image. Pendant qu'il remplissait une fiole avec l'huile de la lampe qui brûlait devant la sainte image, le saint religieux fit chanter le *Te Deum*, montrant qu'il savait déjà, par révélation divine, que la princesse serait guérie par le moyen de cette huile. Il fit en toute hâte porter cette fiole par un page, ordonna qu'on oignît la princesse avec l'huile et qu'on fit pour elle une prière qu'il avait coutume de réciter pour les malades. Par ce moyen, la princesse fut subitement rendue à la santé. Le bon religieux

resta en prière devant l'image miraculeuse jusqu'à ce qu'il reçut la nouvelle de la guérison. Cependant Dieu confirmait ce premier miracle par un second, car, à l'instant où s'opérait la guérison, un grand nombre de personnes qui priaient devant l'image virent paraître une auréole lumineuse autour de la tête de l'image sainte, et le lendemain, un page apporta à frère Jean la nouvelle que son Altesse avait été miraculeusement guérie ; et l'on remarqua que le miracle s'était opéré à l'heure même où l'on avait vu la face de l'image de Marie s'illuminer d'un éclat céleste.

Le Père Bernardin d'Alburquerque était retenu dans son lit, au couvent de Badajoz, par une fièvre violente. Le Frère Jean arriva, visita et consola le malade, l'assurant que sa maladie n'aurait aucune suite fâcheuse, et il parlait encore que déjà la fièvre avait disparu.

Dans le village de Forre del Almendral, il affranchit de la puissance du démon une malheureuse possédée, puis il lui recommanda de porter à son cou quelques saintes reliques qu'il lui donna, et de réciter une prière qu'il lui enseigna. Quelques jours après, le démon revint sous la figure du religieux et dit à la femme : « Ne me reconnais-tu pas ? je suis Frère Jean « de Cabrera ». La femme, toute tremblante de frayeur, ayant répondu qu'elle ne le connaissait pas, l'ennemi reprit : « Jette les reliques que tu portes, et tu me « reconnaîtras ». Alors elle se souvint de la prière du bienheureux Jean, la récita, et à l'instant le démon s'évanouit pour ne plus reparaitre.

Pour ces miracles et beaucoup d'autres encore, il était en grand crédit auprès de Philippe II et des reines

Isabelle et Anne. Ces personnes royales avaient un grand plaisir à s'entretenir avec l'humble religieux, soit même à lui écrire. Ses lettres étaient remplies d'instructions spirituelles sur la manière de vivre dans la crainte et l'amour de Dieu et d'employer saintement le temps. Le roi aimait beaucoup les lettres de frère Jean ; il les lisait à ses courtisans et les conservait comme des écrits de grande importance pour le salut des âmes. En 1580, Sa Majesté, se rendant en Portugal et passant par le couvent de Badajoz, parla de frère Jean avec la plus haute considération ; il félicita la province de Saint-Gabriel d'avoir produit un si saint religieux. La princesse Jeanne, sœur du roi, montrait aussi beaucoup de vénération pour notre saint religieux. Quelque soin qu'il prît de cacher ses vertus, l'éclat de sa sainteté ne pouvait cependant rester ignorée des hommes, et partout où il passait, il recevait des hommages. Des personnes de toute condition s'approchaient de lui pour baiser son manteau. Les parents lui présentaient leurs enfants afin qu'il les bénît.

Il laissa souvent paraître qu'il pressentait sa fin prochaine. La dernière fois qu'il quitta Madrid, il dit à diverses personnes qu'elles ne le verraient plus. Quelques mois avant sa mort, il prédit le jour où elle arriverait, que ce serait au couvent de Valverde, et il indiqua la place précise où on l'enterrerait. De retour dans sa province, il se montra joyeux de ce que le provincial l'envoyait demeurer dans ce même couvent de Valverde, fondé en l'honneur de la Mère de Dieu, à quatre milles de Badajoz. Il espérait que la très-sainte Vierge,

qui lui avait été si favorable dès le début de sa vie religieuse et dans la suite de son pèlerinage, le protégerait encore à sa dernière heure contre la puissance du démon.

Là, il remplit la charge de portier, pratiquant les mêmes mortifications, et montrant, pour les pauvres, la même charité que dans les autres couvents où il avait déjà résidé. Tout le temps que ses occupations extérieures lui laissaient libre, il l'employait à converser avec Dieu dans la prière et la contemplation. Il restait seul autant qu'il le pouvait. Quand il lui fallait parler à quelqu'un, il ne trouvait point les paroles propres à la circonstance ; toutes les facultés de son âme étaient absorbées en Dieu, et il ne pouvait plus donner aucune attention aux choses de la terre. Les Frères, voyant cela, conjecturèrent que la fin du saint religieux approchait ; ils l'interrogèrent sur ce sujet, et il leur répondit simplement : « Je mourrai cet été, avant la Saint-Michel ». Comme les religieux se montraient incrédules, il les conduisit dans une des chapelles de l'église et leur dit : « On m'enterrera ici, et non ailleurs, comme le « temps vous l'apprendra ».

Il fut atteint d'une douleur de côté le jour de la fête des Stigmates de saint François, dont il était le digne fils et l'héritier de sa tendre dévotion pour la Passion du Sauveur. Cette douleur brisa les dernières forces de son corps débile et ajouta de nouvelles perles à la couronne de gloire qui lui était préparée. Il reçut à temps les derniers sacrements, puis il demanda humblement pardon au gardien et aux religieux de toutes ses fautes et des mauvais exemples qu'il avait donnés,

disait-il. Il mourut sans agonie et s'endormit saintement dans le Seigneur, le 28 septembre 1575, à l'âge de soixante-dix ans.

LE PÈRE PIERRE DE VALENCE

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il devient Frère Mineur à quinze ans. — Sa sainte vie. — Il a le don de prophétie. — Sa mort.

Après frère Jean de Cabrera, nous plaçons ici ce digne Père qui fut son directeur spirituel. Il était natif de Valence d'Alcantara. Dès son enfance, il montra d'heureuses dispositions pour la vertu. Il était très-lié avec les Frères Mineurs du couvent de Majarettes, dont ses parents étaient les bienfaiteurs éminents. Il devint Frère Mineur à l'âge de quinze ans, et le maître des novices n'eut pas de peine à l'exercer à la vertu, qui semblait lui être innée. Devenu prêtre, il en exerça les fonctions avec la pureté d'un ange. Il disait la messe avec une piété qui édifiait tous les assistants. Au tribunal de la pénitence, il produisit des fruits abondants, et retira un grand nombre d'âmes des liens du péché. Il n'était pas tellement occupé du salut des autres, qu'il oubliât de travailler à sa propre perfection. Chaque jour, il récitait le grand office du très-saint Nom de Jésus, le petit office de la sainte Vierge et le rosaire, sans parler d'autres prières en l'honneur de différents saints. Il passait le reste du temps dans la contemplation et avait de fréquentes extases. Ses occupations exté-

rieures n'interrompaient point sa prière intérieure, et Dieu était constamment présent à sa pensée.

Il avait une dévotion particulière pour la Passion du Sauveur, et versait des torrents de larmes en méditant les mystères douloureux. La seule vue d'une croix le faisait pleurer : par là il mérita de voir le Sauveur lui apparaître. Il guérit plusieurs personnes malades en lisant sur elles l'évangile du saint Nom de Jésus.

Il fit aussi plusieurs prédictions. Etant gardien du couvent de Velada, il réveilla une nuit ses religieux à onze heures pour aller prier au chœur, disant qu'on avait besoin de prières au château du marquis de Velada. Une demi-heure après, un page vint avertir les religieux de prier pour la marquise, qui avait été réveillée à onze heures par un mal violent et qui, depuis ce moment, se trouvait en danger de mort. A minuit, le mal avait disparu et la marquise était hors de danger. On attribua cette guérison aux prières du Père Pierre et de sa communauté.

Un soir, c'était la veille de Noël, il dit à ses frères : « Je dois, cette nuit, après Matines, entendre des confessions et être atteint d'une maladie dont je mourrai ». Il revint de l'office bien portant, et un moment après, il fut appelé au confessionnal par quelques jeunes personnes, ses filles spirituelles. Il s'en alla et revint avec une fièvre ardente qui s'aggrava rapidement et résista à tout l'art des médecins.

Depuis quelques mois d'ailleurs son union avec Dieu était devenue si intime qu'il semblait vivre dans une extase continuelle et n'être plus de ce monde. Il fuyait autant qu'il pouvait la conversation des hommes. Ses

profondes méditations sur la gloire éternelle lui faisaient désirer, comme saint Paul, d'être délivré de la prison du corps et d'être avec le Christ.

Dès le commencement de sa maladie, il fit une confession générale, reçut les derniers sacrements et demeura ensuite dans un calme profond, attendant l'heure de Dieu, qui arriva le 6 janvier 1581. Il expira dans le couvent de Velada, dont il était gardien ; il avait aussi été maître des novices et définiteur, et la manière dont il s'était acquitté de ces fonctions, lui avait valu une grande renommée de sainteté.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE PÈRE MARTIN DE SPOLÈTE

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François I^{er}.

Parmi les hommes remarquables que la ville de Spolète, en Italie, a donnés à l'Ordre Séraphique, se trouve le bienheureux Père Martin, homme d'une grande science et rigoureux observateur de la Règle. Envoyé, par ses supérieurs, en Afrique, pour porter aux Musulmans la lumière de l'Évangile, il arriva à Fez et fit connaître les raisons de son arrivée au roi Mulei-Mohamed-Merino, qui l'accueillit avec distinction et lui accorda la permission de prêcher la foi catholique à ses sujets. Il commença alors, avec un grand

zèle et un non moins grand succès à jeter la semence de la doctrine évangélique dans les âmes. Il discutait souvent sur les mystères de notre foi avec les prêtres mahométans et les docteurs juifs. Comme ceux-ci ne pouvaient résister à son érudition et à sa dialectique, et que beaucoup d'infidèles se convertissaient, les prêtres de Mahomet et les rabbins juifs accusèrent l'apôtre de Jésus-Christ de plusieurs méfaits inventés par eux, entre autres d'entretenir un commerce avec les démons, de tromper les hommes à l'aide de la magie, et ils demandèrent qu'on le chassât du royaume.

Le Père Martin se défendit courageusement contre les calomniateurs : il s'en alla hardiment trouver le roi et lui déclara qu'il était tout prêt à passer par le feu pour la confirmation de la foi catholique et qu'il espérait le pouvoir faire sans éprouver aucun mal, protégé par la puissance de Dieu, à la condition que le roi se convertirait avec tous ses sujets.

Le roi agréa la proposition. Les Maures apportèrent une grande quantité de bois sur la place, et le Père Martin, s'agenouillant devant l'image du Sauveur crucifié, implora son aide, puis il commanda qu'on allumât le bûcher. Lorsque toute la masse du bois fut embrasée, en présence du roi et d'une grande multitude, le confesseur de Jésus-Christ, s'armant du signe de la croix et plein de confiance en Dieu, pénétra au milieu des flammes ; là, il se mit à genoux et fit une ardente prière pour la conversion des infidèles ; puis, se relevant et croisant les mains sur sa poitrine, il traversa le bûcher et se montra sain et sauf aux regards étonnés des spectateurs.

Mais les prêtres musulmans, humiliés par ce miracle, demandèrent à grands cris la mort du thaumaturge. Un soldat lui perça la poitrine d'un coup de lance, et un autre, tirant son sabre, lui trancha la tête, le 29 septembre 1530.

(JACOBILLE.)

LE PÈRE ANTOINE NUGNEZ

1585. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le Père Antoine Nugnez était un savant théologien et un éminent prédicateur de la province de Valence. A ces dons précieux, il ajoutait de grandes vertus, une profonde humilité et une rigoureuse pénitence. Il portait en tout temps un vêtement tissé avec une sorte de jonc très-piquant et qui descendait des épaules jusqu'aux genoux. Il était arrivé à une intime familiarité avec Dieu par la prière et avait acquis un grand empire sur les démons.

Lorsque, en 1566, les Turcs vinrent assiéger l'île de Malte avec une flotte immense, le Père Antoine vit en esprit le danger que courait ce boulevard de la chrétienté, et il se plaignit à l'apôtre saint Jacques de ce qu'il ne secourait pas les chrétiens dans un danger si pressant ; mais le glorieux Apôtre lui apparut et lui dit : « Rassurez-vous, je les secourrai et leur donnerai « la victoire ». Aussi, après quatre mois de siège, après une perte de cinquante mille soldats et de douze mille matelots, les Turcs prirent honteusement la fuite.

Parvenu à une extrême vieillesse et ne pouvant plus dire la messe, il recevait tous les jours la sainte communion avec une ardente piété. Il avait une dévotion particulière envers l'archange saint Michel, qui lui annonça qu'il mourrait le jour de sa fête, ce qui arriva en effet le 29 septembre 1585, dans le couvent de Valence.

TRENTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LA BIENHEUREUSE FÉLICIE DE MÉDA

CLARISSE

1444. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Elle prend l'habit de Sainte-Claire avec sa sœur. — Austerités, prières, mortifications. — Elle résiste au démon. — Elle est maîtresse des novices, puis abbesse. — Elle quitte Milan pour se rendre à Pesaro, en qualité d'abbesse. — Elle a le don de prophétie. — Miracles dus à son intercession.

Cette sainte religieuse naquit, vers 1378, à Méda, dans le Milanais, de parents riches et nobles qui l'élevèrent chrétiennement et dont elle faisait les délices par son caractère doux et modeste. Elle était très-instruite dans la langue latine et possédait beaucoup d'autres connaissances précieuses ; elle n'était pas moins avancée dans la perfection chrétienne. Ses parents, voyant que le Saint-Esprit la comblait de ses grâces, avaient une pleine confiance en elle et lui abandonnaient le gouvernement de la maison. Avant

comme après la mort de ses parents, elle s'acquitta à merveille de cette charge, de manière à mériter l'affection et le respect de son frère et de sa sœur, qui la chérissaient comme une mère.

Après la mort de ses parents elle se tourna tout entière vers les choses du ciel, entraînant son frère et sa sœur par son exemple. Elle finit par donner son bien aux pauvres, après quoi son frère prit l'habit de Saint-François, tandis qu'elle-même recevait celui de Sainte-Claire dans le monastère de Sainte-Ursule, à Milan, ainsi que sa sœur que Dieu appela à lui après quatre ans de vie religieuse.

La bienheureuse Félicie, qui avait l'habitude de commander dans sa maison, pratiqua l'obéissance dans le monastère, comme si elle n'avait fait autre chose que d'obéir. Elle prenait plaisir à être méprisée et se considérait comme la dernière de toutes les religieuses. La mort de sa sœur lui montra le néant de cette vie, où la plus florissante jeunesse est si vite moissonnée, et la confirma dans la pratique de l'humilité, de la patience, et des autres vertus monastiques. Elle redoubla alors de rigueur pour son corps, qu'elle châtiait par la flagellation et par le jeûne au pain et à l'eau ; elle y ajoutait les veilles et les prières de nuit, se privant quelquefois totalement de sommeil. Lorsque les religieuses, ses sœurs, la priaient de quitter un peu le vêtement de crin qu'elle avait sur sa chair, elle répondait que ce vêtement la rafraîchissait en été et la réchauffait en hiver.

Elle portait des vêtements tout usés, qu'elle raccommodait quand il était nécessaire ; c'était malgré elle

qu'elle en recevait de neufs, disant que les habits neufs n'allaient pas aux pauvres.

Dans les commencements de sa vie religieuse, elle fut en butte à de nombreuses tentations. Le démon cherchait à l'épouvanter par des apparitions effrayantes ; il allait jusqu'à employer les coups pour la détourner de la prière. Mais elle repoussait l'ennemi par le signe de la croix, ainsi que par ces paroles de David : *Deus in adiutorium meum intende. — Domine, ad adjuvandum me festina.*

La bienheureuse Félicie fut, pendant quelques années, maîtresse des novices ; ensuite elle fut élue abbesse à l'unanimité des voix, et dut, après une humble résistance, fléchir devant les vœux de ses sœurs et plier sous les ordres de ses supérieurs. Dans cette dignité, elle continua à faire les plus humbles ouvrages de la maison, comme si elle eût été la plus jeune des sœurs. Elle était irréprochable dans sa vie, prévoyante dans son zèle, pressante dans les conseils et les exhortations, douce dans les réprimandes, modérée dans le commandement, compatissante envers les faibles et les pusillanimes, et elle n'était pas tranquille qu'elle ne les eût consolés et réconfortés.

Elle faisait observer scrupuleusement les usages du monastère, tenant particulièrement à l'exactitude en ce qui concernait l'office divin. Elle prenait le plus grand soin des sœurs malades et ne laissait pas manquer du nécessaire celles qui se portaient bien. Elle avait coutume de dire qu'un corps infirme fait un esprit infirme, qui n'a pas la force de servir Dieu. La renommée de ses vertus engageait beaucoup de per-

sonnes à venir s'entretenir avec elle et la consulter. Ses paroles étaient efficaces pour convertir les pécheurs, pour retirer les jeunes personnes des périls du monde, les attirer dans les monastères, et les porter à toutes sortes de bonnes œuvres.

Hiéronyme Montefeltrie, princesse de Pesaro, Rimini et Senogallia, si remarquable par sa science et ses vertus, désira ardemment avoir la bienheureuse Félicie pour première abbesse du monastère qu'elle fondait à Pesaro pour les Clarisses. Sur l'ordre du Pape, elle obtint ce qu'elle souhaitait du général de l'Ordre. Les bourgeois de Milan furent si affligés de cette nouvelle qu'ils se seraient opposés au départ de l'abbesse si l'intervention du Pape et du duc ne les eût contenus. Tous regrettaient profondément cette sainte religieuse qui avait passé quarante ans dans le monastère de Milan et qui l'avait excellemment gouverné pendant quinze ans. Ce n'était pas non plus sans tristesse que Félicie se voyait obligée de quitter ses chères filles qu'elle avait gagnées à Jésus-Christ pour la plupart. Mais elle refoula son émotion et obéit avec courage pour ne pas augmenter le chagrin de ses religieuses.

Elle avait sans cesse à la bouche le mot d'*obéissance*, car elle avait brisé sa volonté propre pour ne suivre que celle de ses supérieurs. Après avoir consolé et exhorté ses religieuses à l'oraison, à la mortification, au mépris de soi-même, elle se mit à genoux et leur demanda pardon de ses fautes et des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés, disait-elle. Ses sœurs lui répondirent par des pleurs et des sanglots. Enfin elle sortit du monastère avec sept religieuses et se vit aussitôt entourée

d'une foule sympathique qui venait la saluer et lui faire cortège. La princesse de Pesaro lui avait fait préparer une voiture, mais elle voulut faire ce long voyage à pied. Traversant la Lombardie et la Romagne, elle fut partout accueillie avec des témoignages de bienveillance et de respect, dont elle était surprise et embarrassée. Chemin faisant, elle gagna à Dieu beaucoup de jeunes personnes; plusieurs la suivirent au monastère de Pesaro; les autres entrèrent dans d'autres maisons. La princesse et sa fille Elisabeth vinrent au-devant de la sainte abbesse jusqu'à une demi-lieue de Pesaro, et ne pouvant la déterminer à monter en voiture, elles revinrent avec elle à pied jusqu'à la ville, où l'abbesse et ses religieuses furent accueillies avec de grandes manifestations de joie.

Comme le nouveau monastère n'était pas encore achevé, elle demeura avec ses religieuses, en attendant, dans une maison de la ville, où elle reçut la visite de beaucoup de personnes de Pesaro et des localités voisines. Toute âme qui se mettait en rapport avec la sienne en éprouvait une salutaire impression; elle convertissait les pécheurs, consolait les affligés, instruisait les ignorants, et donnait à chacun le conseil dont il avait besoin. Ce qui lui était très-utile pour cela, c'est qu'elle avait le don de prophétie, qui lui permettait, non-seulement de prévoir l'avenir et de savoir ce qui se passait dans des lieux éloignés, mais encore de lire au fond des consciences.

Cependant la construction du monastère n'avancait pas selon les désirs de la sainte abbesse et de la princesse Baptista, parce que son mari, Galéas Malatesta, était

peu favorable à l'entreprise et que plusieurs bourgeois lui conseillaient secrètement de l'abandonner. Mais Elisabeth, fille de Galéas et de Baptista, tomba si gravement malade que les médecins désespérèrent de la sauver ; alors les parents demandèrent des prières à la bienheureuse Félicie. Celle-ci se mit en prière la veille de la fête de Saint-François et la jeune princesse fut guérie miraculeusement cette même nuit, de sorte qu'elle put entendre la messe le jour de la fête. Ebranlé par ce miracle, Galéas fit sans retard achever le monastère ainsi que l'église. Quelque temps après, la ville de Pesaro dut encore aux prières de la bienheureuse d'être délivrée du double fléau de la guerre et de la peste.

Elle gouverna le monastère de Pesaro pendant quatre ans environ, et néanmoins après ce court espace de temps elle y laissa un grand nombre de religieuses auxquelles elle avait communiqué son esprit et son zèle pour la perfection. Elle tomba malade le jour de l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. Pendant les quinze jours que dura sa maladie, elle fit des exhortations à ses sœurs, se confessa et communia souvent, et enfin, fortifiée par les derniers sacrements, elle rendit son âme à Dieu le 30 septembre, fête de son patron saint Jérôme, l'an 1444, à l'âge de soixante ans.

Deux jours après sa mort, son corps était beau et blanc et exhalait une suave odeur. Il fut renfermé dans un cercueil en bois. Au bout de trois ans le cercueil fut retrouvé pourri, mais le corps était entier et bien conservé et répandait un doux parfum. On le mit dans un autre cercueil qui fut déposé dans le chœur

de l'église. Plus tard le duc d'Urbin et sa femme Victoire Farnèse le firent placer sous une voûte de marbre en même temps que celui de Séraphine Colonna était déposé en face sous une voûte semblable de l'autre côté du chœur.

La ville de Pesaro fut plusieurs fois délivrée de la peste par l'invocation de la bienheureuse Félicie.

Une femme fut guérie d'une tumeur à la gorge qui mettait ses jours en danger, après qu'elle eut fait vœu d'apporter un présent au tombeau de la bienheureuse.

Une fille qui était à l'agonie et qui ne donnait plus signe de vie se mit à parler et se sentit subitement guérie, pendant que les religieuses priaient pour elle au tombeau de la sainte abbesse.

On rapporte encore beaucoup d'autres miracles opérés de la même façon.

SŒUR FRANÇOISE DE FANO

xv^e siècle.

Dans le même monastère brilla par sa haute perfection sœur Françoise, née de parents nobles, et qui reçut la première l'habit religieux des mains de la bienheureuse Félicie le jour même où celle-ci vint à Pesaro. Elle prit la sainte abbesse pour modèle et s'appliqua soigneusement à reproduire toutes ses vertus. Elle l'aimait tant qu'elle ne la quittait pas des yeux, aussi craignit-elle l'excès de son affection et s'en accusa plusieurs fois à son confesseur. Elle n'osait plus en-

suite la regarder et baissait les yeux quand elle lui parlait. La bienheureuse Félicie la réprimanda fortement à ce sujet, et Françoise en tomba malade. Notre-Seigneur lui apparut pour la consoler et lui rendre la santé. Dès lors elle recouvra le calme de son âme.

Elle était douée d'une grande humilité, et faisait les ouvrages les plus vils, même lorsqu'elle fut abbesse, fonction qu'elle exerça plusieurs années avec un grand renom de sainteté. Deux ans après sa mort, son corps fut retrouvé intact et sans corruption.

(Ex Waddingo et vita per Galluccium.)

LE PÈRE JULIEN & AUTRES

1486. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

Le Père Julien, né en Allemagne, quitta sa patrie dès son jeune âge pour venir servir Dieu en Italie dans la province de Saint-Bernardin. C'était un homme de grande science et de haute sainteté. Sa vie était très-austère ; il ne mangeait jamais de chair ni de poisson. De l'eau, du pain et des légumes composaient toute sa nourriture. Il avait une grande répugnance pour les dignités ; mais à l'âge de soixante-dix ans il fut contraint d'accepter la charge de vicaire-provincial. Il parcourut toute la province nu-pieds, en continuant de pratiquer toutes ses austérités. Il travaillait sans cesse au salut des âmes. Il excellait dans les confessions qu'il ne se fatiguait jamais d'entendre, à faire avancer les âmes dans le chemin de la vertu, à retirer

les pécheurs du péril de la damnation. Le temps que lui laissaient ses travaux, il l'employait à la contemplation et il mérita ainsi des grâces et des faveurs signalées. Il mourut saintement à Aquila, le 30 septembre 1486, à l'âge de soixante-seize ans ; il repose dans l'église de Saint-Bernardin dans un tombeau de marbre. Le Seigneur a opéré de nombreux miracles par son intercession.

Dans le même couvent repose le Père Innocent des Saints-Anges, homme d'une innocence et d'une simplicité admirables pour qui les oiseaux du ciel eux-mêmes montraient de la vénération, venant voltiger autour de lui, se posant sur ses bras et sur ses épaules, se laissant saisir par lui et s'envolant après avoir reçu sa bénédiction.

Dans l'église des Frères Mineurs conventuels d'Aquila repose le bienheureux Thomas, originaire d'Irlande, qui, pendant le premier siècle de l'Ordre, brilla par toute sorte de vertus, surtout par l'humilité. Mais on doit le blâmer d'une faute, savoir de s'être coupé un pouce afin de n'être pas contraint par ses supérieurs de se laisser ordonner prêtre, ce que nous devons attribuer à sa grande simplicité et au mépris qu'il faisait de lui-même. Il fut beaucoup persécuté par les démons à cause de sa grande sainteté. Ses mérites furent signalés par de nombreux miracles opérés avant comme après sa mort.

(WADDING et PISAN.)

LA BIENHEUREUSE BARBE

PRINCESSE DE BAVIÈRE .

1472. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Albert III, duc de Bavière, surnommé le Pieux, et Anne, fille du duc de Brunswick, furent le père et la mère de cette sainte religieuse. Elle avait à peine cinq ans lorsque, après la mort de l'empereur Albert II, roi de Bohême, les Bohémiens offrirent la couronne au duc de Bavière ; il la refusa parce que, selon lui, elle revenait avec plus de droit à Ladislas, fils de l'empereur décédé. Cet acte de justice et de désintéressement dut exercer la meilleure impression sur l'esprit de Barbe, car elle songea dès ce moment à se vouer au service du roi du ciel et à s'enfermer dans le monastère des Clarisses de Munich.

Quelques années après, elle fut demandée en mariage par le roi de France qui envoya à cette fin une ambassade à la cour de Munich. Albert IV, surnommé le *Sage*, qui avait succédé à son père, communiqua à sa sœur la demande du roi et voulut savoir sa volonté. Elle demanda trois jours pour réfléchir. Elle fit alors de ferventes prières, demandant à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Elle répondit ensuite à son frère qu'elle était résolue à persévérer dans la vie religieuse qu'elle avait embrassée du consentement de ses parents. Le duc admira sa résolution et la respecta, et les envoyés du roi durent repartir sans emmener la princesse.

Dieu ne tarda pas à mettre cette jeune fleur à l'abri des orages de la terre et à la transporter dans le jardin du ciel. Pour charmer la solitude de la jeune princesse, ses parents lui avaient donné une belle plante nommée basilic, ainsi qu'une cage remplie d'oiseaux de toute espèce. Ils lui avaient aussi donné une belle chaîne d'or qu'elle portait à son cou en souvenir de son illustre famille. Huit jours avant la mort de la princesse le basilic sécha en une nuit, le lendemain tous les oiseaux périrent, et le troisième jour la chaîne d'or se brisa en plusieurs morceaux. Voyant bien que c'étaient là des signes précurseurs de sa fin prochaine, elle dit alors : « La volonté de Dieu se déclare sur moi, « la mort frappe à la porte de ma cellule, ma vie touche « à sa fin ». Il y avait douze ans qu'elle habitait le monastère ; elle reçut les derniers sacrements et s'endormit à l'âge de dix-sept ans dans le baiser du Seigneur, le 30 septembre 1472. Chaque fois que dans la suite on ouvrit son tombeau il s'en exhala une suave odeur, indice de sa sainteté.

(Ex Menologio Franciscano et litteris Romanis.)

LA B. CATHERINE-ANNE ESCRIBA

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Macérations auxquelles Catherine soumet son corps. — Elle prend l'habit du Tiers Ordre. — Elle a le don d'extase et de prophétie.

Cette fiancée de Jésus-Christ, née en 1598 à Fuente-Encarros en Espagne, de parents riches et vertueux,

fut dès l'enfance prévenue par la grâce de Dieu. Elle châtiât son corps par de longues veilles, par des jeûnes fréquents au pain et à l'eau, par les cilices et les chaînes de fer qu'elle portait en guise de ceinture. Elle pratiquait ces pénitences en secret, de peur que sa mère ne les lui interdît à cause de sa grande délicatesse. Elle avait aussi tout caché à son confesseur jusqu'à l'âge de treize ans, époque à laquelle elle entra dans le Tiers Ordre de Saint-François et prit pour confesseur un Père d'un grand mérite. Celui-ci lui commanda de modérer ses austérités de peur qu'elle n'y succombât. Elle obéit.

Son âme pure et aimante désirait ardemment de s'unir souvent avec Dieu dans le très-saint Sacrement, mais le pasteur de sa paroisse ne voulait que très-rarement entendre sa confession et encore plus rarement lui donner la sainte communion, et elle en ressentait une vive affliction. Elle eut à ce sujet une vision, dans laquelle elle vit en esprit un champ plein d'épines, et au milieu une charmante rose. Elle comprit qu'il lui fallait affronter les épines pour pouvoir cueillir la rose. Partout, même au milieu des travaux domestiques, son esprit était dominé par la présence de Dieu, avec un calme profond et un recueillement que les choses extérieures ne pouvaient troubler. Elle se sentait guidée intérieurement par une lumière céleste qui lui montrait tout ce qu'elle devait dire, faire ou omettre.

Le céleste époux des âmes pures la favorisait de révélation et d'extases et de toutes sortes de grâces admirables. Elle était souvent visitée par les anges, et un jour elle vit toute l'allée de l'église, depuis l'entrée

jusqu'au tabernacle, jonchée de fleurs, et de chaque côté, deux rangées d'anges. La sainte communion allumait dans son cœur des flammes qu'elle ne pouvait empêcher d'éclater au dehors.

Elle était grave et en même temps gracieuse, douce et simple dans ses manières, et si efficace dans ses paroles, qu'elle pliait les cœurs à son gré. Elle rappela, par ses exhortations, plusieurs pécheurs dans le sentier de la vertu. Sa sœur, après un riche mariage, étant devenue veuve, Catherine la décida à prendre l'habit du Tiers Ordre, sous lequel, de légère qu'elle était, elle devint un modèle de mortification et de perfection chrétienne. Père François Emper, homme de grande science et de perfection et provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste, vint volontiers à Fuente-Encarros pour s'entretenir avec Catherine. Il affirmait qu'il l'avait entendue parler admirablement de Dieu et des choses du ciel et dire des choses qu'il n'avait jamais lues dans aucun livre. Il pleurait quand il entendait sa confession, et semblait ressentir l'effet du feu intérieur qui la dévorait.

Dieu révéla beaucoup de choses à sa servante. Une fois, étant allée à Gandie pour assister au convoi funèbre d'un religieux qui passait pour mort, le Seigneur lui fit savoir que le religieux ne mourrait pas, et, en effet, il guérit au grand étonnement de tous. Catherine était très-liée avec Isabelle Juan, du Tiers Ordre et d'une grande perfection. Celle-ci mourut six ans avant Catherine, et Catherine ressentit d'abord amèrement cette perte ; mais ensuite elle s'aperçut qu'elle n'avait pas perdu son amie, car elle la voyait

très-souvent dans ses prières, s'entretenait avec elle comme auparavant et recevait par elle beaucoup de faveurs célestes.

Dans sa dernière maladie, Catherine éprouva une grande tristesse, parce qu'elle avait vu des prêtres dire la sainte messe avec peu de respect et de dévotion. Après avoir reçu le saint Viatique, elle demeura longtemps en extase, les yeux levés vers le ciel. Elle eut alors une vision de la gloire éternelle, car, en revenant à elle-même, elle s'écria pleine d'allégresse : « Le roi, « la reine », et rendit son âme à Dieu, en prononçant ces mots, le 30 septembre 1634.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE

I^{er} JOUR.

| | Pages. |
|--|--------|
| La bienheureuse Isabelle de France, de l'Ordre de Sainte-Claire..... | 1 |
| Jeanne Godoya, du Tiers Ordre..... | 18 |

II^e JOUR.

| | |
|--|----|
| Philippe et Jacques de Bévanie, martyrs..... | 23 |
| Le Père Jean Teudrique et autres, martyrs en France..... | 25 |

III^e JOUR.

| | |
|--|----|
| Les bienheureux Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato, martyrs. | 27 |
| Le Père Julien Maignèse et autres, martyrs en France..... | 29 |

IV^e JOUR.

| | |
|---|----|
| Sainte Rose de Viterbe, vierge, du Tiers Ordre..... | 34 |
| Le Père Guillaume de Goude, martyr..... | 81 |
| Sœur Marie de Jésus, clarisse..... | 83 |

V^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Le bienheureux Gentil de Matelica, martyr à Toringie, en Perse..... | 86 |
| Le bienheureux Guillaume..... | 89 |
| Le bienheureux Paul de Sinople, de la province de Calabre..... | 90 |
| Le bienheureux Matthieu de Mesuraca et autres, en Calabre..... | 92 |
| Marguerite de Sulmo, clarisse..... | 94 |
| Sœur Félix de Pérouse..... | 99 |
| Séraphine de Rome..... | 100 |
| Le Père André de Guadalupe..... | 101 |

VI^e JOUR.

| | |
|-------------------------------------|-----|
| Le Père Bernardin de Calenzana..... | 111 |
|-------------------------------------|-----|

VII^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Sœur Marguerite de Piazza, vierge, du Tiers Ordre..... | 115 |
|--|-----|

VIII^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Le B. Antoine de Saint-Bonaventure et autres, martyrs au Japon..... | 121 |
| Michel d'Aunnon et autres, martyrs dans la Floride..... | 125 |
| Adrien Lamberti et autres, martyrs en Hollande..... | 131 |

| | Pages. |
|--|--------|
| Le Frère Jean de Barquilla..... | 132 |
| Le Père Antoine de Sigura..... | 136 |
| Le Père Jérôme de Torre-Ionzillo..... | 140 |
| Le Père Melchior de la Grâce..... | 143 |
| Marie de Jésus, veuve, du Tiers Ordre..... | 149 |
| Marie des Cinq Plaies, Clarisse..... | 154 |

IX^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| La bienheureuse Séraphine Colonna, clarisse..... | 157 |
| Frère Jean de Guinaldo..... | 166 |
| Frère Didace de Sinagra, du Tiers Ordre..... | 169 |
| Louise de San-Philippo, veuve, du Tiers Ordre..... | 175 |

X^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Les bienheureux Pères Richard de Sainte-Anne, Pierre d'Avila et plusieurs autres, martyrs au Japon..... | 178 |
| Le Père Vincent Dixar..... | 188 |

XI^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Le Père François de Nicosie..... | 195 |
| Didace de Sainte-Anne..... | 197 |
| Le bienheureux Bernard d'Offida, frère lai capucin..... | 198 |

XII^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Le B. Apollinaire Franco et autres, martyrs au Japon..... | 205 |
| Pierre de San-Severino..... | 211 |
| Archange de Corleone..... | 212 |

XIII^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Isabelle de Médina, vierge, du Tiers Ordre..... | 214 |
|---|-----|

XIV^e JOUR.

| | |
|--------------------------------|-----|
| Sœur Marianne de Jésus..... | 231 |
| Sœur Marie de Jésus..... | 235 |
| Louise de la Mère de Dieu..... | 236 |
| Jeanne de Saint-Antoine..... | 237 |
| Sœur Thérèse de Jésus..... | 238 |

XV^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Roger de Provence..... | 239 |
| Le bienheureux Thomas, dit Thomasuccio, du Tiers Ordre..... | 241 |
| Le bienheureux Pierre de Florence..... | 252 |
| La bienheureuse Euphrosyne, veuve..... | 254 |
| La bienheureuse Marie-Garcia Gonzalez, veuve, du Tiers Ordre..... | 256 |

XVI^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Les bienheureux Pères Léon, Dominique, Hugues et autres, martyrs en Afrique..... | 259 |
| Le bienheureux Benincasa de Todi..... | 262 |

XVII^e JOUR.

| | Pages. |
|---|--------|
| Stigmates de saint François d'Assise..... | 263 |
| Le bienheureux Gandolfe de Binasco..... | 271 |
| Le bienheureux Paul de Trinci..... | 274 |
| Le bienheureux Sens..... | 291 |
| Le bienheureux Jacques de Castello..... | 293 |
| Les bienheureuses Agnès et Claire, clarisses..... | 294 |
| La bienheureuse Claire Bugnia, clarisse..... | 296 |
| La bienheureuse Béatrice Venieri, clarisse..... | 304 |
| Candide Ranzée..... | 307 |
| Le Père Thaddée Sullivan..... | 310 |
| Le Père Didace de Salazar..... | 312 |
| Le Père Corneille de Jésus-Marie..... | 314 |
| Sœur Marie de Jésus, clarisse..... | 318 |
| Sœur Isabelle de l'Incarnation, clarisse..... | 322 |

XVIII^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Saint Joseph de Copertino, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels..... | 324 |
|---|-----|

XIX^e JOUR.

| | |
|----------------------------------|-----|
| Le Père Barthélemy d'Aranda..... | 363 |
|----------------------------------|-----|

XX^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Le bienheureux Ladislas..... | 365 |
| Le bienheureux Bernard de Hongrie..... | 368 |

XXI^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Le Père François de Quiniones, ou des Anges, général de l'Ordre et cardinal..... | 370 |
| Frère Bernardin d'Alaredo..... | 388 |
| Le Père Didace de Sainte-Agnès..... | 393 |
| Frères Damien et Cosme de Vicari..... | 395 |

XXII^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Adam Rufus et autres, de la province de Saint-Nicolas..... | 398 |
| Sœur Marie de la Antigua, clarisse..... | 401 |

XXIII^e JOUR.

| | |
|--|-----|
| Invention du corps de sainte Claire..... | 410 |
| Le Père François de Martiago..... | 412 |
| Le Père Pierre de Cordoue..... | 413 |
| Le Père Jean de Salvaléon..... | 414 |

XXIV^e JOUR.

| | |
|---|-----|
| Saint Pacifique de San-Severino, de l'Ordre des Frères Mineurs..... | 416 |
| Le Père Martin de Jésus..... | 425 |
| Le Père Michel de Bologne et autres..... | 429 |

| | Pages. |
|---|--------|
| Le Père Jacques..... | 430 |
| Le Père Jean de Saint-Michel..... | 431 |
| Le Père Antoine de Ségovie..... | 432 |
| Le Père Ange de Valence..... | 432 |
| Le Père François d'Oropèse et le Père Jérôme de la Croix..... | 433 |
| Le Père Martin Gilbert..... | 434 |
| Le Frère Daniel..... | 434 |
| Le Père Pierre de Garrovillas..... | 435 |
| Le bienheureux Jean le Teutonique..... | 436 |
| Le Père Jacques Paphius..... | 437 |
| Le Père Guillaume Olys et autres, martyrs..... | 438 |
| Le Père Guillaume Strave et le Frère Chrétien Sui..... | 439 |
| XXV ^e JOUR. | |
| Le Père François de Caçalla..... | 440 |
| Frère Pierre Garcias..... | 443 |
| Le Père Didace de Saint-Joseph..... | 445 |
| Frère François de Saint-Joseph..... | 446 |
| XXVI ^e JOUR. | |
| La bienheureuse Lucie de Calatagirone, vierge, du Tiers Ordre..... | 448 |
| Marie Carnimolla, veuve, du Tiers Ordre..... | 453 |
| XXVII ^e JOUR. | |
| Saint Elzéar de Sabran, du Tiers Ordre..... | 457 |
| XXVIII ^e JOUR. | |
| Le bienheureux Bernardin de Feltre..... | 482 |
| Le bienheureux Gabriel de Sainte-Madeleine et autres, martyrs au Japon..... | 535 |
| Le Frère Jean de Cabrera..... | 542 |
| Le Père Pierre de Valence..... | 555 |
| XXIX ^e JOUR. | |
| Le Père Martin de Spolète..... | 557 |
| Le Père Antoine Nugens..... | 559 |
| XXX ^e JOUR. | |
| La bienheureuse Félicie de Méda, clarisse..... | 560 |
| Sœur Françoise de Fano..... | 566 |
| Le Père Julien et autres..... | 567 |
| La bienheureuse Barbe, princesse de Bavière..... | 569 |
| La bienheureuse Catherine-Anne Escriba, vierge, du Tiers Ordre..... | 570 |

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

| | | Pages. |
|---|--------------|--------|
| Adam Rufus, de la province de Saint-Nicolas.. | 22 septembre | 398 |
| Adrien Lamberti, martyr en Hollande..... | 8 | — 131 |
| Agnès, clarisse..... | 17 | — 294 |
| André de Guadalupe..... | 5 | — 101 |
| Ange de Valence..... | 24 | — 432 |
| Antoine Nugnez..... | 29 | — 559 |
| Antoine de Saint-Bonaventure, martyr au Japon..... | 8 | — 121 |
| Antoine de Ségovie..... | 24 | — 432 |
| Antoine de Sigura..... | 8 | — 136 |
| Apollinaire Franco, martyr au Japon..... | 12 | — 205 |
| Archange de Corleone..... | 12 | — 212 |

B

| | | |
|--|----|-------|
| Barbe, princesse de Bavière..... | 30 | — 599 |
| Barthélemy d'Aranda..... | 19 | — 363 |
| Béatrice Venieri, clarisse..... | 17 | — 304 |
| Benincasa de Todi..... | 16 | — 262 |
| Bernard de Hongrie..... | 20 | — 368 |
| Bernard d'Offida, frère lai capucin..... | 11 | — 198 |
| Bernardin d'Alaredo..... | 21 | — 388 |
| Bernardin de Calenzana..... | 6 | — 111 |
| Bernardin de Feltre..... | 28 | — 482 |

C

| | | |
|---|----|-------|
| Candide Ranzée..... | 17 | — 307 |
| Catherine-Anne Escriba, vierge, du Tiers Ordre..... | 30 | — 570 |
| Chrétien Sui..... | 24 | — 439 |
| Claire, clarisse..... | 17 | — 294 |
| Claire Bugnia, clarisse..... | 17 | — 296 |
| Corneille de Jésus-Marie..... | 17 | — 314 |
| Cosme de Vicari..... | 21 | — 395 |

D

| | | |
|-----------------------|----|-------|
| Damien de Vicari..... | 21 | — 395 |
| Daniel..... | 24 | — 434 |

| | | Pages. |
|--|--------------|--------|
| Didace de Sainte-Agnès | 21 septembre | 393 |
| Didace de Sainte-Anne | 11 — | 497 |
| Didace de Saint-Joseph..... | 25 — | 445 |
| Didace de Salazar | 17 — | 342 |
| Didace de Sinagra, du Tiers Ordre..... | 9 — | 169 |
| Dominique, martyr en Afrique..... | 16 — | 259 |

E

| | | |
|------------------------|------|-----|
| Elzéar de Sabran..... | 27 — | 457 |
| Euphrosyne, veuve..... | 15 — | 254 |

F

| | | |
|---|------|-----|
| Félicie de Méda, clarisse..... | 30 — | 560 |
| Félix de Pérouse | 5 — | 99 |
| François de Caçalla..... | 25 — | 440 |
| François de Martiago..... | 23 — | 412 |
| François de Nicosie..... | 11 — | 495 |
| François d'Oropèse..... | 24 — | 433 |
| François Quiniones, ou des Auges, général de l'Ordre et cardinal..... | 21 — | 370 |
| François de Saint-Joseph | 25 — | 446 |
| Françoise de Fano..... | 30 — | 566 |

G

| | | |
|--|------|-----|
| Gabriel de Sainte-Madeleine, martyr au Japon..... | 28 — | 535 |
| Gandolfe de Binasco | 17 — | 271 |
| Gentil de Matelica, martyr à Toringie, en Perse..... | 5 — | 86 |
| Guillaume | 5 — | 89 |
| Guillaume de Goude, martyr..... | 4 — | 81 |
| Guillaume Olys, martyr | 24 — | 438 |
| Guillaume Strave | 24 — | 439 |

H

| | | |
|--------------------------------|------|-----|
| Hugues, martyr en Afrique..... | 16 — | 259 |
|--------------------------------|------|-----|

I

| | | |
|--|------|-----|
| Invention du corps de sainte Claire | 23 — | 410 |
| Isabelle de France, de l'Ordre de Sainte-Claire..... | 1 — | 1 |
| Isabelle de l'Incarnation, clarisse..... | 17 — | 322 |
| Isabelle de Médina, vierge, du Tiers Ordre..... | 13 — | 214 |

J

| | | |
|---------------------------------|------|-----|
| Jacques de Bévanie, martyr..... | 2 — | 23 |
| Jacques de Castello | 17 — | 293 |

| | | Pages. |
|--|--------------|--------|
| Jacques de Danemark | 24 septembre | 430 |
| Jacques Paphius..... | 24 — | 437 |
| Jean de Barquilla..... | 8 — | 132 |
| Jean de Cabrera..... | 28 — | 542 |
| Jean de Grinaldo | 9 — | 166 |
| Jean de Pérouse, martyr..... | 3 — | 27 |
| Jean de Saint-Michel..... | 24 — | 431 |
| Jean de Salvaléon | 23 — | 414 |
| Jean Teudrique, martyr..... | 2 — | 25 |
| Jean le Teutonique..... | 24 — | 436 |
| Jeanne Godoya, du Tiers Ordre | 1 — | 18 |
| Jeanne de Saint-Antoine | 14 — | 237 |
| Jérôme de la Croix..... | 24 — | 433 |
| Jérôme de Torre-Ionzillo..... | 8 — | 140 |
| Joseph de Copertino, de l'Ordre des Frères Mineurs Con- ventuels..... | 18 — | 324 |
| Julien | 30 — | 567 |
| Julien Maignèse, martyr | 3 — | 29 |

L

| | | |
|--|------|-----|
| Ladislas de Hongrie..... | 20 — | 365 |
| Léon, martyr en Afrique | 16 — | 259 |
| Louise de la Mère de Dieu | 14 — | 236 |
| Louise de San-Philippo, veuvé, du Tiers Ordre..... | 9 — | 175 |
| Lucie de Calatagirone, vierge, du Tiers Ordre..... | 26 — | 448 |

M

| | | |
|---|------|-----|
| Marguerite de Piazza, vierge, du Tiers Ordre..... | 7 — | 115 |
| Marguerite de Sulmo, clarisse..... | 5 — | 94 |
| Marianne de Jésus | 14 — | 231 |
| Marie de la Antigua, clarisse | 22 — | 401 |
| Marie Carnimolla, veuve, du Tiers Ordre..... | 26 — | 453 |
| Marie des Cinq Plaies, clarisse..... | 8 — | 154 |
| Marie-Garcia Gonzalez, veuve, du Tiers Ordre..... | 15 — | 256 |
| Marie de Jésus, clarisse | 4 — | 83 |
| Marie de Jésus, veuve, du Tiers Ordre..... | 8 — | 149 |
| Marie de Jésus | 14 — | 235 |
| Marie de Jésus, clarisse..... | 17 — | 318 |
| Martin Gilbert..... | 24 — | 434 |
| Martin de Jésus | 24 — | 425 |
| Martin de Spolète | 29 — | 557 |
| Matthieu de Mesuraca | 5 — | 92 |
| Melchior de la Grâce..... | 8 — | 143 |
| Michel d'Aunnon, martyr dans la Floride..... | 8 — | 125 |
| Michel de Bologne | 24 — | 429 |

P

| | | Pages. |
|---|--------------|--------|
| Pacifique de San-Severino, de l'Ordre des Frères Mineurs. | 24 septembre | 416 |
| Paul de Sinople, de la province de Calabre..... | 5 | — 90 |
| Paul de Trinci | 17 | — 274 |
| Philippe de Bévanie | 2 | — 23 |
| Pierre d'Avila, martyr au Japon..... | 10 | — 178 |
| Pierre de Cordoue | 23 | — 413 |
| Pierre de Florence | 14 | — 252 |
| Pierre Garcias..... | 25 | — 443 |
| Pierre de Garrovillas.....a..... | 24 | — 435 |
| Pierre de San-Severino | 12 | — 211 |
| Pierre de Sasso-Ferrato, martyr..... | 3 | — 27 |
| Pierre de Valence | 28 | — 555 |

R

| | | |
|--|----|-------|
| Richard de Sainte-Anne, martyr au Japon..... | 10 | — 178 |
| Roger de Provence | 15 | — 239 |
| Rose de Viterbe, vierge, du Tiers Ordre..... | 4 | — 34 |

S

| | | |
|--|----|-------|
| Sens de Pérouse..... | 17 | — 291 |
| Séraphine Colonna, clarisse | 9 | — 157 |
| Séraphine de Rome..... | 5 | — 100 |
| Stigmates de saint François d'Assise | 17 | — 263 |

T

| | | |
|----------------------------------|----|-------|
| Thaddée Sulivan | 17 | — 310 |
| Thérèse de Jésus..... | 14 | — 238 |
| Thomasuccio, du Tiers Ordre..... | 15 | — 241 |

V

| | | |
|--------------------|----|-----|
| Vincent Dixar..... | 10 | 188 |
|--------------------|----|-----|

FIN DES TABLES.



BX 3606 .P34 1872 v.9 SMC
Le palmier seraphique
47234203



